


SOCIÉTÉ DES
AMÉRICANISTES
DE PARIS

JOURNAL



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation



JOURNAL
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES
DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME XII



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

—
1920 .

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

No longer the property of
The University of Arizona

NOUVELLE SÉRIE — TOME XII



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1920

PRINCIPAUX ARTICLES PARUS

DANS LE

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DEUXIÈME SÉRIE.

TOME V (1908).

E.-T. HAMY. Les voyages de Richard Grandsire de Calais dans l'Amérique du Sud (1817-1827). — E.-T. HAMY. Les Indiens de Rasilly (1 pl., 6 fig.). — J. HUMBERT. Les documents manuscrits du British Museum relatifs à la colonisation espagnole en Amérique et particulièrement au Vénézuéla. — R. BLANCHARD. Les tableaux du méissage au Mexique (2 fig.). — M. de PÉRIGNY. Yucatan inconnu (3 pl., 2 fig., 1 carte). — M. GONZALEZ DE LA ROSA. Les Caras de l'Equateur. — M. de PÉRIGNY. Les dernières découvertes de M. Maler dans le Yucatan. — E.-T. HAMY. La corbeille de Joseph Dombey (1 fig.). — Ed. SELER. Costumes et attributs des divinités du Mexique selon le P. Sahagun (14 fig.). — CAPITAN. Le XVI^e Congrès international des Américanistes. — H. BEUCHAT et P. RIVET. La famille linguistique záparo. — P. RIVET. Note sur deux crânes du Yucatan (4 fig.). — G. DE LA ROSA. A propos de la redécouverte de la ville antique de Choquequirao. — G. PERRIER. La figure de la terre.

TOME VI (1909).

H. VIGNAUD. L'ancienne et la nouvelle campagne pour la canonisation de Christophe Colomb. — R. BLANCHARD. Survivances ethnologiques au Mexique (12 fig.); Sur quelques géants américains (2 pl., 1 fig.). — L. DIGUET. Histoire de la cochenille au Mexique. (7 fig.). — Ed. SELER. Costumes et attributs des divinités du Mexique selon le P. Sahagun (*suite*) (30 fig.). — P. RIVET. Recherches anthropologiques sur la Basse-Californie (20 fig., 1 carte). — G. HERVÉ. Remarques sur un crâne de l'Île-aux-Chiens, décrit par Winslow (1722) (5 fig.). — M^{me} BARNETT. Etude technologique d'un tissu péruvien antique (1 fig.). — E.-R. WAGNER. La légende du Cacuy. — R.-D. WAGNER. Un huaco figurant un cas pathologique.

TOME VII (1910).

L. DIGUET. Le maïs et le maguey chez les anciennes populations du Mexique (2 pl., 7 fig.). — R. BLANCHARD. Encore sur les tableaux de méissage de Musée de México (9 pl., 1 fig., 6 graphiques). — TH. KOCH-GRÜNBERG. Die Uitoto-Indianer. Weitere Beiträge zu ihrer Sprache. — H. VIGNAUD. Les expéditions des Scandinaves en Amérique devant la critique. Un nouveau faux document. — M^{me} A. BARNETT. Etude sur le mode de fabrication des frondes péruviennes antiques. — R.-D. WAGNER. Massacre de Jules Crevaux d'après les dires d'un chef Toba. — A. PECCORINI. Dialecte Chilanga. — C.-V. HARTMAN. Le cabelassier de l'Amérique tropicale (*Crescentia Cujete*). Etude d'ethnobotanique (4 pl., 1 fig.). — E.-R. WAGNER. La légende du « Cit-priu ». — ALEX. F. CHAMBERLAIN. Sur quelques familles linguistique peu connues ou presque inconnues de l'Amérique du Sud (1 carte). — G.-E. PORTER. Les études anthropologiques au Chili. — P. RIVET. Les langues guaranies du Haut-Amazone; Sur quelques dialectes panos peu connus.

TOME VIII (1911).

M. de PÉRIGNY. Les ruines de Nakcun (3 pl., 1 carte, 2 fig.). — L. DIGUET. Idiome Huichol. Contribution à l'étude des langues mexicaines (1 carte). — E.-R. WAGNER. La chasse chez les Indiens Baticola (1 pl.). — CAPITAN. Le XVII^e Congrès international des Américanistes (congrès du Centenaire), tenu à México du 7 au 14 septembre 1910. — H. VIGNAUD. Americ Vespuce, ses voyages et ses découvertes devant la critique. — M^{me} ZÉLIA NUTTALL.

JOURNAL
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES
DE PARIS



HENRY VIGNAUD

A

MONSIEUR HENRY VIGNAUD,
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS,
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT,

A L'OCCASION
DE SON 90^e ANNIVERSAIRE

(27 NOVEMBRE 1920).

STATUTS

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS.

TITRE I.

But de la Société.

ARTICLE 1.

La Société des Américanistes de Paris a pour objet l'étude scientifique de l'Amérique et de ses habitants depuis les époques les plus anciennes jusqu'à nos jours.

TITRE II.

Organisation.

ARTICLE 2.

La Société se compose en nombre illimité de membres titulaires.

Les Français et Étrangers, sans distinction de sexe, peuvent en faire partie. Sont également admis à en faire partie les sociétés scientifiques et autres, les associations, les établissements publics et privés (bibliothèques, administrations, musées), etc. La Société comprend, outre les membres titulaires, des membres d'honneur, dont le nombre ne pourra pas dépasser 10, et des membres correspondants.

ARTICLE 3.

Les membres titulaires et correspondants doivent être présentés par deux membres de la Société et élus au scrutin secret par la majorité des membres de la Société présents à la séance qui suivra celle où aura été faite la présentation.

Les membres d'honneur sont élus dans les mêmes conditions, mais sur présentation du Conseil.

ARTICLE 4.

Les membres titulaires paient une cotisation annuelle et un droit d'entrée,

Les membres d'honneur et les correspondants ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

ARTICLE 5.

Le capital de la Société se compose des souscriptions des membres, des sommes versées pour le rachat des cotisations, des dons et des legs faits à la Société à moins d'affectation spéciale de la part des donataires.

TITRE III.

Administration.

ARTICLE 6.

La Société est administrée par un Conseil choisi par ses membres.

ARTICLE 7.

Ce Conseil nommé pour trois ans en assemblée générale est composé : 1° d'un bureau formé d'un président, de trois vice-présidents, d'un secrétaire général, d'un secrétaire général adjoint, d'un trésorier, d'un archiviste-bibliothécaire, d'un archiviste-bibliothécaire adjoint ; 2° de 12 membres. Une Commission de publication, composée de 6 membres, est choisie par le Conseil dans son sein.

Les membres sortants sont rééligibles. Le vote a lieu, tous les trois ans, par bulletin secret, à l'assemblée générale de février.

ARTICLE 8.

Le Conseil représente la Société et statue sur toutes les affaires concernant son administration.

ARTICLE 9.

Le siège de l'administration est à Paris.

ARTICLE 10.

Le Conseil dresse annuellement le budget des dépenses de la Société et communique à l'une des assemblées, celle de février autant que possible, le compte détaillé des recettes et dépenses de l'exercice.

ARTICLE 11.

Le Conseil organise les réunions, dirige les travaux, ordonne et surveille les publications.

ARTICLE 12.

Le bureau de la Société la représente en tant que personne légale,

ARTICLE 13.

Les statuts ne pourront être modifiés que sur la proposition du Conseil et à la majorité des membres de la Société convoqués spécialement à cet effet en assemblée générale et présents à la séance et ce, sous la réserve d'approbation du gouvernement.

ARTICLE 14.

Un règlement général détermine les conditions d'administration et toutes les dispositions propres à assurer l'exécution des statuts. Ce règlement est préparé par le Conseil et voté par l'assemblée générale.

TITRE IV.

Dispositions complémentaires.

ARTICLE 15.

Dans le cas où la Société cesserait d'exister, une assemblée générale réunie par convocation spéciale statuera, sous réserve d'approbation du gouvernement, sur la destination des biens appartenant à la Société. Cette destination devra être conforme au but de la Société, tel qu'il est indiqué dans l'article premier.

Les clauses stipulées par les donateurs en prévision de ce cas devront être respectées.

RÈGLEMENT

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS.

TITRE I.

Séances.

ARTICLE 1.

La Société se réunit le premier mardi de chaque mois, sauf pendant les mois de juillet, août, septembre et octobre. L'assemblée générale a lieu à la séance de février. Mais en tout temps, sur la demande écrite de dix membres, le bureau devra convoquer la Société en assemblée générale extraordinaire.

ARTICLE 2.

La périodicité des séances pourra être changée par une simple décision de la Société à la majorité absolue des membres présents, pourvu que la Société en ait été prévenue, une séance à l'avance, par son président et que tous les membres aient en outre été convoqués.

TITRE II.

Fonctions du bureau.

ARTICLE 3.

Le président dirige les séances, proclame les décisions de la Société et les noms des membres élus. Il prépare avec le secrétaire général l'ordre du jour des séances et signe avec lui la correspondance extérieure.

ARTICLE 4.

En l'absence du président et des vice-présidents, le plus ancien membre préside la séance.

ARTICLE 5.

Le secrétaire général reçoit, dépouille et rédige la correspondance D'accord

avec le président, il prépare l'ordre du jour des séances. Il signe avec le président la correspondance extérieure. Il est chargé, avec l'aide de la commission spéciale, de la publication du Journal. Il surveille l'impression de toutes les publications scientifiques et administratives de la Société.

ARTICLE 6.

Le secrétaire général adjoint rédige le procès-verbal des séances et assiste ou supplée le secrétaire général dans ses fonctions.

ARTICLE 7.

L'archiviste-bibliothécaire est chargé de la conservation et du classement des archives et des livres de la Société. L'archiviste-bibliothécaire adjoint l'assiste dans ces fonctions.

ARTICLE 8.

Le trésorier (ou à son défaut le président ou le secrétaire général) est chargé du recouvrement des sommes dues à la Société et tient un registre des recettes et des dépenses sous la surveillance du Conseil. Il présente ses comptes à l'assemblée générale de février.

ARTICLE 9.

Les dépenses extraordinaires doivent être autorisées par le Conseil.

TITRE III.

Conseil.

ARTICLE 10.

Le Conseil se réunit au moins deux fois par an en séance purement administrative. Les réunions sont annoncées au moins huit jours à l'avance par le président en séance ordinaire. Les membres sont avertis par bulletin adressé à leur domicile par le secrétaire.

ARTICLE 11.

Les membres du Conseil qui, sans justifier de leur absence, manqueront à deux séances consécutives du Conseil, pourront être considérés comme n'en faisant plus partie. Cette disposition ne concerne pas les anciens présidents de la Société.

ARTICLE 12.

Le bureau du Conseil est le même que celui de la Société.

ARTICLE 13.

Le bureau a le droit de provoquer une réunion du Conseil toutes les fois qu'il le juge nécessaire.

TITRE IV.

Recettes et dépenses.

ARTICLE 14.

Les membres titulaires se divisent en trois catégories :

1° Les membres actifs qui doivent payer une cotisation annuelle de trente francs et un droit d'entrée de dix francs ;

2° Les membres à vie qui s'affranchissent du paiement de leur cotisation annuelle par le versement en une fois (ou au moyen de cinq annuités consécutives) d'une somme de cinq cents francs au minimum. Les sommes versées à ce titre restent en tous cas définitivement acquises à la Société ;

3° Les membres donateurs, ayant versé une somme d'au moins mille francs.

TITRE V.

Publications.

ARTICLE 15.

La Société publie un Journal qui contient : 1° les procès-verbaux des séances ; 2° les rapports et communications faits à la Société ; 3° des mémoires ; 4° des comptes rendus ; 5° des cartes, des plans, des dessins ou des photographies, enfin tous les documents propres à faire connaître les progrès des sciences américaines. Les mémoires peuvent être rédigés en français, anglais, allemand, espagnol, portugais ou italien. Les auteurs reçoivent gratuitement 50 tirages à part, sous couverture, de leurs mémoires.

Tous les membres de la Société reçoivent le Journal, à l'exception des correspondants.

ARTICLE 16.

La Commission de publication décide sans appel de la publication, en tout ou en partie, des mémoires qui ont été communiqués à la Société. Elle décide aussi des reproductions qui devront être faites des cartes, dessins ou photographies accompagnant les mémoires.

TITRE VI.

Révision du règlement.

ARTICLE 17.

Toute proposition tendant à réviser le règlement doit être signée par vingt membres au moins, déposée sur le bureau et renvoyée au Conseil qui l'examine et fait son rapport à la séance suivante convoquée spécialement en assemblée générale. Tous les membres de la Société peuvent prendre part à la discussion. Les décisions sont prises à la majorité des membres présents.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

au 1^{er} janvier 1920.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

<i>Président</i>	M. H. VIGNAUD.
<i>Vice-Présidents</i>	S. A. le Prince Roland BONAPARTE, membre de l'Institut.
—	M. le marquis DE PERALTA.
—	P ^r VERNEAU.
<i>Secrétaire général</i>	D ^r CAPITAN.
<i>Secrétaire général adjoint</i>	D ^r RIVET.
<i>Trésorier</i>	M. le marquis DE CRÉQUI-MONTFORT.
<i>Bibliothécaire-archiviste</i>	M. le baron DE VILLIERS DU TERRAGE.
<i>Bibliothécaire-archiviste adjoint</i> .	M. P. CLAVELIN.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. le général BOURGEOIS.	MM. Ph. MARCOU.
Henri CORDIER.	DE PÉRIGNY.
DIGUET.	le lieutenant-colonel PERRIER.
FROIDEVAUX.	SALONE.
DE KERGORLAY.	

COMMISSION DE PUBLICATION.

MM. DE KERGORLAY.	MM. SALONE.
le lieutenant-colonel PERRIER.	P ^r VERNEAU.
D ^r RIVET.	DE VILLIERS DU TERRAGE.

(Les lettres *F.*, *H.*, *D.*, *R.*, *C.*, et *C. T.*, qui figurent après certains noms, indiquent les membres fondateurs, membres d'honneur, membres donateurs, membres à vie, membres correspondants et membres correspondants titularisés.)

ALFARO (Anastasio), *C.*, directeur du Musée national de Costa-Rica, San José (Costa-Rica) [avril 1911].

ALVEAR (Torcuato de), ministre de la République Argentine, 82, avenue des Champs-Élysées, Paris [mai 1920].

- AMADEO (Juan Carlos), calle Billinghamurst, 1646, Buenos Aires (République Argentine) [novembre 1920].
- AMEGHINO (Carlos), directeur du Musée national d'histoire naturelle de Buenos Aires, calle Perú, 208, Buenos Aires (République Argentine) [janvier 1920].
- ANDARA (José Ladislao), membre de la Academia nacional de la Historia de Venezuela, ministre des Affaires étrangères, Caracas (Venezuela) [janvier 1913].
- ARAÚJO VILLAGRÁN (Horacio O.), av. 18 de Julio, 1560, Montevideo (Uruguay) [novembre 1919].
- ARCIENEGAS, ministre de Colombie en France, 8, rue Bassano, Paris [mars 1920].
- ARSANDAUX (H.), R., professeur de minéralogie à l'École de physique et de chimie, 10, rue Vauquelin, Paris [janvier 1920].
- BALLIVIÁN (Dr Manuel Vicente), C., Dirección general de Estadística y Estudios geográficos, La Paz (Bolivie) [mars 1911].
- BARBAGELATA (Hugo D.), 8, rue Pigalle, Paris [mai 1920].
- BARBEAU (C. M.), C., chef adjoint du Service ethnographique, Geological Survey, Ottawa (Canada) [juin 1912].
- BARBET (Alexandre), 53, avenue de Paris, Versailles, et 47, rue de Liège, Paris [avril 1914].
- BARNETT (M^{me}), américaniste, 3, rue du Louvre, Paris [juin 1909].
- BARRERA (Isaac J.), Sociedad ecuatoriana de Estudios históricos americanos, Quito (Équateur) [juillet 1920].
- BAVIÈRE (Princesse Thérèse de), H., Odeonplatz, 4, Munich (Allemagne) [novembre 1908].
- BEER (William), bibliothécaire de la Howard Memorial Library, Nouvelle-Orléans, L. A. (États-Unis) [juin 1907].
- BELTRÁN Y RÓZPIDE (Ricardo), C., membre de la Real Academia de la Historia, secrétaire général de la Real Sociedad geográfica de Madrid, calle de la Florida, 5, Madrid (Espagne) [janvier 1913].
- BÉZAGU (Louis), R., 61, cours d'Aquitaine, Bordeaux [mars 1920].
- BIBLIOTECA NACIONAL, SANTIAGO DE CHILE (Chili) [novembre 1920].
- BIBLIOTHÈQUE DU CONGRÈS NATIONAL DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE, Buenos Aires (République Argentine) [janvier 1920].
- BIELOVUCIC (M^{me} A.), 3, rue du Bac, Paris [mai 1914].
- BINGHAM (Hiram), Yale University, New-Haven, Conn. (États-Unis) [mai 1912].
- BLANC (Édouard), 184, boulevard Saint-Germain, Paris [novembre 1896].
- BLANCO VILLALTA (Dr Jorge), calle Cevallos, 1616, Buenos Aires (République Argentine) [janvier 1920].

BOAS (Franz), *C.*, professeur d'anthropologie à la Columbia University, New-York city (États-Unis) [janvier 1910].

BOMAN (Éric), jefe de la sección arqueológica del Museo nacional de historia natural, calle Perú, 208, Buenos Aires (République Argentine) [juin 1905].

BONAPARTE (Prince Roland), *F.*, membre de l'Institut, 10, avenue d'Iéna, Paris.

BONDURANT (A. L.), University, Mississippi (États-Unis) [novembre 1920].

BORJA (Luis F.), Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito (Équateur) [juin 1920].

BOURDE DE LA ROGERIE (Henri), archiviste du département d'Ille-et-Vilaine, Rennes [mars 1914].

BOURGEOIS (Général), membre de l'Institut, sénateur, ancien directeur du Service géographique de l'Armée, professeur à l'École polytechnique, 59, avenue de La Bourdonnais, Paris [juin 1902].

BOWDITCH (Charles-P.), *D.*, *R.*, 111, Devonshire street, Boston, Mass. (États-Unis) [février 1896].

BRETTES (Comte Joseph de), explorateur, 15, boulevard Victor, Paris [janvier 1920].

BROWN (Calvin S.), University, Mississippi (États-Unis) [avril 1920].

CAEN (Comtesse Constance de), 5, avenue de Ségur, Paris [mai 1920].

CALLEGARI (G. V.), *C.*, *T.*, professeur à l'Université, via Campofiore, 3, Vérone (Italie) [*C.*, janvier 1910; *T.*, décembre 1912].

CAPITAN (Dr Louis), chargé du cours d'antiquités américaines au Collège de France, professeur à l'École d'anthropologie, membre de l'Académie de Médecine, 5, rue des Ursulines, Paris [avril 1900].

CARBIA (Dr Rómulo D.), professeur à l'Université de La Plata, directeur de la bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de Buenos Aires, calle Viamonte, 430, Buenos Aires (République Argentine) [janvier 1920].

CARBONELL (Diego), Université de Caracas (Venezuela) [mai 1914].

CARMONA (G. de), apartado 1273, México (Mexique) [juin 1919].

CHAFFAULT (Comte du), 3 bis, rue Dumont-d'Urville, Paris [juin 1919].

CHADENAT (Ch.), 17, quai des Grands-Augustins, Paris [novembre 1920].

CHAMBOST (P. J. E. E.), *R.*, 28, avenue de Suffren, Paris [mai 1911].

CHAMBRUN (Marquis de), 19, avenue Rapp, Paris [juin 1920].

CHAUVEL (Dr), rue Laennec, Quimper [juin 1920].

CHAUVET (Fernand), 14, rue Balzac, Tours [mai 1914].

CHINARD (Gilbert), professeur à l'Université de Californie, Berkeley, Californie (États-Unis) [avril 1919].

CHOQUET (Jules), 49, avenue de la Grande-Armée, Paris [mai 1909].

- CLAVELIN (Paul), préparateur au Muséum, 8, rue de la Tombe-Issoire, Paris [janvier 1920].
- CLERC (Adelbert), 3, rue Meissonier, Paris [mai 1913].
- CORDIER (Henri), *F.*, membre de l'Institut, professeur à l'École des Langues orientales, 8, rue de Siam, Paris.
- COUBAND (Paul), administrateur de la Compagnie fermière de Vichy, 24, boulevard des Capucines, Paris [mai 1914].
- COUBERTIN (Baron Pierre de), Lausanne (Suisse) [juin 1919].
- COURTY (Georges), *R.*, professeur de géologie, 64, rue Vercingétorix, Paris [mai 1914].
- CRÉQUI-MONTFORT (Marquis G. de), *D.*, 38, boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine [mars 1904].
- DAWSON (WARRINGTON), littérateur américain, Hôtel Vernet, 25, rue Vernet, Paris [mai 1911].
- DEBENEDETTI (*D^r SALVADOR*), directeur du Musée d'ethnographie de la Faculté de philosophie et lettres de Buenos Aires, professeur aux Universités de Buenos Aires et de La Plata, calle Viamonte, 430, Buenos Aires (République Argentine) [janvier 1920].
- DEGLATIGNY (Louis), 29, rue Blaise-Pascal, Rouen (Seine-Inférieure) [mars 1913].
- DESPREZ (Paul), ministre plénipotentiaire, 2, avenue du Colonel-Bonnet, Paris [avril 1912].
- DIGUET (Léon), américain, 3, rue Washington, Le Havre [juin 1896].
- DIXON (Roland B.), *C.*, Peabody Museum, Cambridge, Mass. (Etats-Unis) [avril 1911].
- DORN Y DE ALSUA (*E.*), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République de l'Équateur, 9, rue de la Bienfaisance, Paris [avril 1909].
- DORSEY (George A.), *C.*, curator of Anthropology, Field Museum of natural History, Chicago (États-Unis) [décembre 1912].
- DOUBLE D'ALAYER (René), Villa Phanette, Traverse Paul, à Bonneveine, Marseille [juin 1919].
- DUBARD-HAMY (*M^{me}*), 87, boulevard Saint-Michel, Paris [décembre 1912].
- DUPONT (Marceau), 115, rue du faubourg Poissonnière, Paris [avril 1919].
- DUPOUEY (Robert), professeur agrégé des lettres, 16, rue de la Procession, Paris [juin 1919].
- DYKE (Paul van), « Sylvanora », Seal Harbour, Maine (États-Unis) [avril 1919].
- ENGERRAND (George Ch.), *C.*, adjunct professor, School of Anthropology, University of Texas, Austin, Texas (Etats-Unis) [novembre 1920].
- FABO (Fray P.), Residencia generalicia de Agustinos Recoletos, Príncipe de Vergara, 85, Madrid (Espagne) [mars 1913].

- FALCOZ (Joseph), 18, rue Vavin, Paris [mai 1910].
- FAURE (M^{me} Maurice), 52 *bis*, boulevard Haussmann, Paris [avril 1919].
- FERNANDEZ DE TINOCO (M^{me} Marie), 14, rue Jules-Claretie, Paris [juin 1920].
- FEWKES (J. Walter), *H.*, Bureau of american Ethnology, Washington, D. C. (États-Unis) [*C.*, mars 1907 ; *H.*, novembre 1920].
- FOY (Vicomte Théobald), 17, rue Matignon, Paris [avril 1914].
- FROIDEVAUX (Henri), doyen de la Faculté des lettres à l'Institut catholique, bibliothécaire-archiviste de la Société de géographie, 47, rue d'Angivillers, Versailles (Seine-et-Oise) [mars 1896].
- GALLO (A.), oficial 1^o de la Universidad de Buenos Aires, Viamonte 444, Buenos Aires (République Argentine) [novembre 1919].
- GANGOTENA JIJÓN (Cristobal), bibliothécaire de la Bibliothèque nationale, Quito (Équateur) [juin 1920].
- GARCIA (Genaro), *C.*, ancien directeur du Musée national d'archéologie, d'histoire et d'ethnologie, México (Mexique) [janvier 1910].
- GEDALGE (M^{me} Amélie André), 130, rue du Faubourg-Saint-Denis, Paris [février 1913].
- GÉNIN (Aug.), *C.*, *T.*, *D.*, 1/a calle de Luis Moya, n^o 11, México, D. F. (Mexique) [décembre 1899].
- GERMAIN (Louis), assistant au Muséum, 55, rue de Buffon, Paris [juin 1919].
- GERMINY (Guy de), 22, avenue Émile-Deschanel, Paris [novembre 1920].
- GEZ (Juan W.), San Luis (République Argentine) [février 1920].
- GORDON (George B.), *C.*, directeur du Musée de l'Université, Philadelphie États-Unis [juin 1911].
- GRANDIDIER (Guillaume), secrétaire général de la Société de géographie, 2, rue Goethe, Paris [janvier 1920].
- GRESLEBIN (Hector), casilla de correo 874, Buenos Aires (République Argentine) [janvier 1920].
- GUERRERO-MONTALBAN (Salvador), ancien sous-secrétaire d'État du Nicaragua, León (Nicaragua) [mai 1920].
- GUEVARA (Tomas), *C.*, recteur du lycée, Temuco (Chili) [janvier 1914].
- GUIFFREY (Jean), conservateur au Musée du Louvre, 34, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris [juin 1919].
- HARCOURT (Raoul d'), 138, avenue de Wagram, Paris [juin 1919].
- HARCOURT (M^{me} Marguerite d'), née Bécлар, 138, avenue de Wagram, Paris [juin 1919].
- HARRISSON (Leland), conseiller de l'ambassade des États-Unis, 5, rue de Chaillot, Paris [juin 1920].
- HARTMAN (Prof. C. V.), *C.*, directeur du Musée d'ethnographie, Stockholm (Suède) [juin 1911].

- HEGER (Franz), *C.*, conservateur du Musée d'ethnographie de la Cour, Ramusofskygasse, 1, Vienne, III/2 (Autriche) [janvier 1910].
- HREDIA (R. P. José), Colegio de San Felipe, Riobamba (Équateur) [juin 1920].
- HERNIMARCK (Arvid), Hellekis, Råbeck (Suède) [mai 1914].
- HERRERA (Carlos), *C.*, México (Mexique) [janvier 1900].
- HERVÉ DE KERGUÉLEN (Vicomtesse), château du Kergoat, par Rosporden (Finistère) [novembre 1920].
- HEYER (George G.), *C.*, chairman and Director of the Museum of the American Indian, Heye foundation, Broadway at 155th Street, New-York (États-Unis) [novembre 1920].
- HIRTZEL (Harry), secrétaire général de la Société des Américanistes de Belgique, 259, avenue Rogier, Bruxelles (Belgique) [novembre 1919].
- HODGE (Frédéric Webb), *C.*, Museum of the American Indian, Heye Foundation, New-York (États-Unis) [décembre 1912].
- HOLGUÍN Y CARO (Hernando), ancien envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Colombie à Paris, 52, rue Pierre-Charron, Paris [avril 1914].
- HOLMES (W.), *H.*, chief of the Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (États-Unis) [*C.*, février 1896 ; *H.*, février 1913].
- HRDLICKA (Aleš), *C.*, curator of physical anthropology, Smithsonian Institution, Washington (États-Unis) [avril 1911].
- HUGUET (Dr Joseph), Cierp (Haute-Garonne) [juin 1909].
- HUMBERT (Jules), docteur ès lettres, professeur agrégé au lycée, 34, rue Grangeneuve, Bordeaux [décembre 1904].
- HUNTINGTON (Douglas Saint-George), 7, rue de Maurepas, Versailles (Seine-et-Oise) [juin 1912].
- HYDE (James H.), *D.*, 18, rue Adolphe-Yvon, Paris [juin 1904].
- IHERING (H. von), *C.*, directeur du Musée de l'État de Santa Catharina, Florianopolis (Brésil) [décembre 1912].
- IZCUE (José A. de), *C.*, Lima (Pérou) [décembre 1900].
- JACQUEMIN (Henry), chef d'escadron, 3, square du Champ-de Mars, Paris [avril 1919].
- JIJÓN Y CAAMAÑO (J), *R.*, apartado 187, Quito (Équateur) [décembre 1912].
- JOYCE (Thomas A.), *C.*, 119, Melrose Avenue, Willesden Green, Londres, N. (Angleterre) [mai 1919].
- KATE (Dr Herman ten), *C.*, aux soins de la maison Martinius Nijhoff, éditeurs, La Haye (Pays-Bas) [décembre 1910].
- KEON (Raymond), Little Cottage, Radium City, Gif (Seine-et-Oise) [novembre 1920].

- KERGORLAY (Comte Jean de), *F.*, 6, rue Mesnil, Paris.
- KOCH-GRÜNBERG (Dr Theodor), *C.*, directeur du Linden-Museum, 5, Herdweg, Stuttgart (Allemagne) [juin 1907].
- KRÖBER (A. L.), *C.*, Affiliated Colleges, San Francisco (États-Unis) [décembre 1912].
- LACOMBE (R. P.), *C.*, Edmonton Alta, N. W. T. (Dominion Canadien) [février 1896].
- LAFARGUE (André), 906, avenue Esplanade, New-Orleans (États-Unis) [juin 1919].
- LA LOGE (René de), 14, rue des Fauchets, Orléans [juin 1919].
- LA LOGE (Commandant M.), 131, rue Michelet, Alger [novembre 1919].
- LAMBELIN (Roger), *R.*, 6, cité Vaneau, Paris [mai 1920].
- LARMINAT (Jacques de), Cerro de los Pinos, Chimehuin, territoire de Neuquen (République Argentine) [mars 1914].
- LARREA (Carlos Manuel), apartado 300, Quito (Équateur) [décembre 1912].
- LARROUY (R. P. Antonio), *R.*, recteur du séminaire de Nuestra Señora del Valle, Catamarca (République Argentine) [février 1920].
- LATCHAM (Ricardo E.), *C.*, calle Lira 683, Santiago (Chili) [mars 1911].
- LAVAL (Ramón A.), *C.*, *T.*, sous-directeur de la Bibliothèque nationale, casilla 634, Santiago (Chili) [*C.*, décembre 1912; *T.*, janvier 1914].
- LECUNA BEJARANO (Dr A.), Upata, Estado Bolívar (Venezuela) [novembre 1919].
- LE CONTE (René), 24, rue de Babylone, Paris [novembre 1919].
- LEE (Dr Thomas S.), metropolitan Club, 17, H. Street N. W., Washington, D. C. (États-Unis) [mai 1920].
- LE GOUÏR (P. Joseph), Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito (Équateur) [novembre 1920].
- LEGUIZAMON (Dr Martiniano), calle Riobamba, 486, Buenos Aires (République Argentine) [janvier 1920].
- LEHMANN (Dr Walter), *C.*, 26, Bahnhofstrasse, Grosshesselohe, près Munich (Allemagne) [mars 1907].
- LEHMANN-NITSCHÉ (Dr Robert), chef de la section anthropologique du Musée d'histoire naturelle, La Plata (République Argentine) [novembre 1905].
- LE MAROIS (Comte), 59, rue Saint-Dominique, Paris [juin 1919].
- LEYBA (Dr Edward), vice-consul de la République du Paraguay, 46, avenue l'Iéna, Paris [janvier 1920].
- LOMBARD (Pierre), domaine des Mimosas, Soukh-el-Khémis (Tunisie) [février 1913].
- LOOR (Luis O.), Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito (Équateur) [juin 1920].

- LOTURE (Lieut^t de vaisseau Robert de), 1, avenue de Contades, Angers [novembre 1919].
- LOUBAT (Duc de), *F., H.*, membre associé de l'Institut, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris.
- LUMHOLTZ (Carl), *C.*, American Museum of natural History, 8th avenue, New-York (États-Unis) [décembre 1897].
- MACCURDY (George Grant), *C.*, Yale University Museum, 237, Church street, New-Haven, Conn. (États-Unis) [décembre 1912].
- MAILLES (Lieutenant-colonel Charles), villa St-Victor, La Seyne (Var) [avril 1912].
- MARC (Gabriel), 21, rue Erlanger, Paris [avril 1914].
- MARCOU (Philippe), linguiste, 28, quai d'Orléans, Paris [juin 1910].
- MARGERIE (Emmanuel de), 110, rue du Bac, Paris [mai 1914].
- MARIN (Louis), *R.*, député, professeur au Collège libre des Sciences sociales, 95, boulevard Saint-Michel, Paris [mai 1898].
- MARTINEZ-ORTIZ (Rafael), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Cuba en France, 6, rue Copernic, Paris [mai 1920].
- MATOVELLE (Dr D. Julio), Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito (Équateur) [juin 1920].
- MAUDSLAY (A. P.), *C.*, Morney Cross, Hereford (Angleterre) [juillet 1895].
- MAUROUARD (Lucien), ministre plénipotentiaire, 39, avenue Mozart, Paris [novembre 1913].
- MAXWELL (Madame), Hôtel Majestic, avenue Kléber, Paris [juin 1920].
- MAZELIÈRE (Comte Olivier de la), 68, boulevard de Courcelles, Paris [novembre 1919].
- MEANS (Philip Ainsworth), 64, Veracruz, Lima (Pérou) [novembre 1920].
- MEDINA (José Toribio), *C.*, 49, calle Doce de Febrero, Santiago (Chili) [mars 1911].
- MERWART (Émile), *D.*, gouverneur des colonies en retraite, villa Carina, Cap-Martin (Alpes-Maritimes) [avril 1919].
- MICHELSON (Truman), *C.*, Bureau of american Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (États-Unis) [janvier 1920].
- MOCHI (Dr Aldobrandino), *C.*, Musée national d'Anthropologie, 3, via Gino Capponi, Florence (Italie) [janvier 1910].
- MOLINARI (Dr Diego Luis), sous-secrétaire d'État au ministère des Affaires étrangères de la République Argentine, palais du Gouvernement, Buenos Aires (République Argentine) [janvier 1920].
- MONTANÉ (Dr Louis), *C., T.*, villa Carmen, route des Carrières-St-Denis, Chatou (Seine-et-Oise) [*C.*, juin 1896 ; *T.*, novembre 1920].
- MOORE (Clarence B.), *D., C.*, 1321, Locust street, Philadelphie (États-Unis) [juin 1911].

- MOURLHON (D^r René), 16, rue Clément-Marot, Paris [janvier 1910].
- MUSEO ANTROPOLÓGICO MONTANÉ, Universidad de la Habana (Cuba) [novembre 1920].
- NAVARRO (José Gabriel), Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito (Équateur) [juin 1920].
- NESTLER (P^r Jules), Hawlitschekstrasse, 62, Prague-Weinberge (Autriche) [avril 1908].
- NEVEU-LÉMAIRE (D^r M.), 3, rue de la Montagne-Sainte-Genève, Paris [novembre 1920].
- NORDENSKIÖLD (Erland), C., R., Göteborgs Museum, Göteborg (Suède) [C., avril 1911 ; T., novembre 1920].
- NORDENSKIÖLD (M^{me} Olga), C., Göteborg (Suède) [novembre 1920].
- NUTTALL (M^{me} Zelia), C., T., Casa de Alvarado, Coyoacan, D. F. (Mexique) [janvier 1896].
- OUTES (Félix F.), C., T., professeur à l'Université de Buenos Aires, calle Defensa, n° 1171, Buenos Aires (République Argentine) [C., janvier 1910 ; T., décembre 1912].
- PAN-AMERICAN UNION (The), Washington, D. C. (États-Unis) [novembre 1920].
- PANHUYS (le Jonkheer L. C. van), C., chef de bureau titulaire au ministère royal des Colonies, 4, Bankastraet, La Haye (Pays-Bas) [janvier 1914].
- PEABODY (D^r Charles), D., curator of european Archaeology, Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Mass. (États-Unis) [juin 1919].
- PEARCE (J.-E), associate profesor, School of anthropology, University of Texas, Austin, Texas (États-Unis) [novembre 1920].
- PECCORINI (D^r Attilio), San Miguel (République du Salvador) [décembre 1912].
- PERALTA (Marquis M. de), F., D., ministre plénipotentiaire de Costa-Rica, 21, rue Erlanger, Paris.
- PÉRIGNY (Comte Maurice de), explorateur, 4, avenue Malakoff, Paris [mars 1908].
- PERRIER (Lieutenant-colonel Georges), directeur de la Section de géodésie du Service géographique de l'armée, 39 bis, boulevard Exelmans, Paris [mars 1908].
- PETTITOT (Abbé Émile), C., Mareuil-les-Meaux, par Meaux (Seine-et-Marne) [novembre 1913].
- PORTER (Prof. Carlos E.), C., directeur de la *Revista chilena de Historia natural*, casilla 2352, Santiago (Chili) [mars 1911].
- POSADA (Eduardo), apartado 42, Bogotá (Colombie) [décembre 1912].
- POSNANSKY (Arthur), directeur de l'*Instituto Tihuanacu de Anthropol-*

- gia, Etnologia y Prehistoria*, avenida Zalles, casilla 139, La Paz (Bolivie) [mars 1920].
- POUPON (Alfred), administrateur des Colonies, 32, rue de la Clef, Paris et Afrique équatoriale française [novembre 1913].
- PREUSS (Dr K. Th.), C., Kustos du Musée d'Ethnographie de Berlin, Hähnelstrasse, 18, Friedenau, Berlin (Allemagne) [décembre 1912].
- PROAÑO (R. Dr Juan Félix), dean de la catedral, Riobamba (Équateur) [juin 1920].
- RAVIGNANI (Dr Emilio), professeur aux Universités de Buenos Aires et de La Plata, calle Viamonte, 430, Buenos Aires (République Argentine) [juin 1920].
- REINBURG (Dr Pierre), 42, rue de Grenelle, Paris [décembre 1910].
- RICKARDS (Lic. Constantino G.), apartado 416, México. D. F. (Mexique) [décembre 1912].
- RIVA AGÜERO Y OSMA (J. de la), professeur-adjoint d'histoire du Pérou à l'Université de Lima, Consulat général du Pérou, 1, Victor-Hugo, Madrid (Espagne) [janvier 1914].
- RIVET (Dr Paul), assistant au Muséum, 61, rue de Buffon, Paris [mars 1907].
- ROCHERAUX (Père Henri), C., Pamplona (Colombie) [juin 1919].
- ROCKHILL (W. W.), C., ministre plénipotentiaire des États-Unis, Pékin (Chine) [février 1896].
- ROMERO (Colonel Antonio A.), calle Entre-Rios, 1968, Buenos Aires (République Argentine) [novembre 1919].
- ROMERO (Carlos A.), C., directeur de la Bibliothèque nationale, Lima (Pérou) [janvier 1920].
- ROQUETTE-PINTO (Dr Edgar), R., professeur et chef de la section d'anthropologie au Museu Nacional, Quinta de Boa Vista, Rio de Janeiro (Brésil) [février 1920].
- ROUMA (Georges), docteur ès sciences sociales, 8, avenue de la Brabançonne, Bruxelles (Belgique) [décembre 1920].
- ROZ (Firmin), 32, rue Michel-Ange, Paris [juin 1919].
- SALONE (Émile), professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Condorcet, docteur ès lettres, 107, boulevard Haussmann, Paris [mai 1906].
- SANCHEZ (Manuel Segundo), directeur de la Bibliothèque nationale de l'Académie nationale d'histoire, Caracas (Venezuela) [mai 1920].
- SANTA-MARIA (A. de), 54, rue de Ponthieu, Paris [mai 1902].
- SAPIR (Edward), C., Geological Survey, anthropological Division, Ottawa (Canada) [juin 1912].
- SAVILLE (Marshall H.), C., professeur d'antiquités américaines à la Columbia University, New-York city (États-Unis) [mai 1902].

- SCHMIDT (Waldemar), *C.*, professeur à l'Université, Copenhague (Danemark) [mai 1898].
- SELER (Dr Eduard), *H.*, professeur à l'Université, 3, Kaiser-Wilhelmstrasse, Steglitz près Berlin (Allemagne) [*C.*, février 1896 ; *H.*, janvier 1910].
- SELER (M^{me} Cécilie), *C.*, américaniste, 3, Kaiser-Wilhelmstrasse, Steglitz près Berlin (Allemagne) [janvier 1910].
- SPINDEN (Herbert J.), *C.*, assistant curator, Department of anthropology, american Museum of natural history, New-York city (États-Unis) [novembre 1919].
- STEINEN (Prof. Karl von den), *C.*, 1, Friedrichstrasse, Steglitz près Berlin (Allemagne) [décembre 1900].
- STREBEL (Dr Hermann), *C.*, 79, Papenstrasse, Hambourg (Allemagne) [janvier 1904].
- SWANTON (John R.), *C.*, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (États-Unis) [janvier 1920].
- TASTEVIN (Père Constant), 30, rue Lhomond, Paris. et Teffé, Amazonas (Brésil) [juin 1919].
- TAVERA-ACOSTA (J.), *C.*, Ciudad-Bolivar (Venezuela) [mai 1920].
- THALBITZER (William), *C.*, Birkerød (Danemark) [mai 1914].
- TINOCO (Federico), 14, rue Jules-Claretie, Paris [juin 1920].
- TOBAR DONOSO (Julio), Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito (Équateur) [juin 1912].
- TORRES LANZAS (Pedro), *C.*, chef des Archives des Indes, Séville (Espagne) [mars 1914].
- TOZZER (Alfred Marston), *C.*, Peabody Museum, Cambridge, Mass. (États-Unis) [avril 1911].
- UHLE (Dr Max), *C.*, *T.*, apartado 206, Guayaquil (Équateur) [*C.*, janvier 1910 ; *T.*, juin 1913].
- URTECHO (José Andres), ministre des Affaires étrangères du Nicaragua, Managua (Nicaragua) [mai 1920].
- VAULX (Comte Henry de La), 2, rue Gaston-de-Saint-Paul, Paris [décembre 1897].
- VELEZ LOPEZ (Dr Lizardo R.), Trujillo (Pérou) [décembre 1912].
- VERGNE (Dr Édouard), médecin de la mission militaire française du Pérou, Lima (Pérou) [juin 1913].
- VERNEAU (Dr René), *F.*, professeur au Muséum, conservateur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, directeur de *L'Anthropologie*, 72, avenue d'Orléans, Paris.
- VIGNAUD (Henry), *F.*, *H.*, correspondant de l'Institut, conseiller honoraire de l'ambassade des États-Unis, 2, rue de la Mairie, Bagneux (Seine) [*H.*, février 1913].

VILLANCEVA (Carlos A.), chargé d'affaires de la République du Nicaragua à Paris, membre correspondant de la Real Academia española de la Historia, 12, rue Émile-Augier, Paris [mai 1912].

VILLIERS DU TERRAGE (Baron Marc de), 5, avenue de Ségur, Paris [janvier 1904].

VILLIERS DU TERRAGE (Baronne de), 5, avenue de Ségur, Paris [mai 1920].

VITERI LAFRONTÉ (Homero), Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos, Quito (Équateur) [juin 1920].

WAGNER (Duncan), 23, rue Desbordes-Valmore, Paris [avril 1912].

WAGNER (Émile R.), Icaño, province de Santiago del Estero (République Argentine) [décembre 1909].

WAGNER (Raoul D.), 6, rue du Mont-Thabor, Paris [décembre 1909].

WALLE (Paul), conseiller du Commerce extérieur de la France, 49, rue de Rivoli, Paris [mai 1914].

WEBER (Friedrich), Volontär-Assistent am k. ethnographischen Museum, Habsburgerstrasse, 5, Munich (Allemagne) [juin 1913].

SUR LA RÉPARTITION EN AMERIQUE DES POTERIES DÉCORÉES AU « CHAMPLEVÉ »

PAR LE PROF. R. VERNEAU.

Lorsqu'on étudie la céramique ancienne recueillie dans la partie du Mexique où s'étaient établis les Toltèques, on est frappé d'y rencontrer, avec une fréquence relative, des vases décorés par un procédé spécial : le procédé du *champlevé*. Le fait n'avait pas échappé au professeur Hamy qui, à propos d'une « sorte de bol cylindrique en terre rouge lustrée, haut de 0 m. 12, large de 0 m. 15, légèrement évasé du haut et *décoré d'un dessin en creux* formé de groupes de lignes obliques et tortueuses qui se répètent au-dessus de la base entre deux traits horizontaux ¹ », nota que quatorze vases analogues par la forme et le décor existaient alors dans le Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Il s'agissait de vases tripodes, supportés par des pieds creux.

Mais, en dehors de ces tripodes, le Musée d'Ethnographie possède d'autres poteries entières ou à l'état de fragments de la région toltèque, qui portent également une ornementation au *champlevé* ; l'une d'elles est décorée avec un soin tout particulier. Charnay en a figuré un remarquable exemplaire dans son ouvrage sur *Les anciennes villes du Nouveau-Monde* ².

Nous allons retrouver la même technique dans des contrées fort éloignées de l'Anahuac.

Le procédé du « *champlevé* » est bien connu, car il est couramment employé de toutes parts : c'est celui que mettent en œuvre les graveurs sur bois et les émailleurs sur métaux. Après avoir décalqué une figure sur

1. E. T. HAMY. *Galerie américaine du Musée d'Ethnographie du Trocadéro*, Album in f°, 60 pl. avec description des figures, p. 20. Paris, E. Leroux, 1897.

2. D. CHARNAY. *Les anciennes villes du Nouveau-Monde*. Paris, Hachette, 1883, p. 319.

la surface unie du bois ou du métal, l'artiste en creuse le pourtour à une certaine profondeur et obtient ainsi une véritable gravure en relief de son dessin. Pour l'émaillage, les parties creusées sont ensuite remplies de poudre ou de pâte d'émail qui, portée à une haute température, fond, s'unit au métal et encadre l'image en relief.

Quand il s'agit de poteries, l'opération se limite généralement à la première partie, c'est-à-dire que les portions évidées ne sont remplies d'aucune substance et que le dessin continue à former saillie au-dessus de la surface champléevée. Cependant, cette surface peut être recouverte d'une matière colorante, parfois même d'un enduit d'une certaine épaisseur qui, par sa coloration, tranche avec le reste du vase.

Je noterai encore que la partie creusée n'est pas toujours destinée à encadrer un dessin, à lui former un fond qui le fasse ressortir, mais qu'elle constitue assez souvent, sur nos poteries américaines, le décor lui-même.

Pour procéder au champlevage, la pièce doit être entièrement façonnée, mais le moment où l'artiste intervient varie suivant les cas. Tantôt, il opère sur la terre encore molle, tantôt il attend que la poterie soit sèche, tantôt enfin, il ne burine le vase qu'après qu'il a été soumis à la cuisson. Il y a donc lieu de distinguer trois catégories de décor au « champlévé », et, dans la plupart des cas, il est possible de reconnaître à quelle phase de la fabrication le travail a été exécuté.

a) — Pratiquée sur la terre molle, l'opération laisse habituellement des traces qui ne sauraient tromper : les bords du champ évidé sont lisses et, sur le fond de ce même champ, on remarque presque toujours les empreintes, également sans aspérités, de l'outil qui a rempli le rôle d'ébauchoir. En outre, si la partie champléevée n'a pas reçu une peinture ou une engobe d'un ton particulier, elle acquiert à la cuisson une teinte semblable à celle du reste du vase. Il est vrai que, à part les rainures lisses que l'ébauchoir a souvent laissées dans le fond du champ, les caractères que je viens d'énumérer se retrouvent sur les vases qui portent une ornementation imprimée sur la pâte fraîche à l'aide de moules — pratique d'un usage très répandu au Pérou — de sorte que, dans les cas où les rainures n'existent pas ou si elles sont masquées par un enduit quelconque, il est fort difficile de se prononcer. En tout cas, je le répète, l'existence de petites rainures lisses dans le fond de la partie excavée doit être considérée comme une preuve que le décorateur a eu recours au « champlévé » pour orner sa poterie quand la pâte en était encore molle.

b). — Le champlévé pratiqué sur un objet en terre séchée avant que cet objet n'ait été soumis à la cuisson, ne donne lieu ni aux rainures lisses

du fond, ni aux bords lisses de la partie excavée que je viens de signaler. Ces bords montrent des arêtes légèrement adoucies et, le plus souvent, des raclures pour employer l'expression typique dont s'est servi le Dr. Hamy. On se rend bien compte que l'argile offrait déjà un certain degré de résistance, sans avoir atteint la dureté que lui aurait donnée le passage au feu.

c). — Le champlevé sur une terre cuite se distingue du précédent par des arêtes plus vives, par des incisures plus nettes dans les fonds, par les petits éclats que l'instrument qui a servi à inciser ou à buriner a détachés de l'argile durcie par le feu, et surtout par la différence de coloration entre les parties qui ont été creusées et la surface lisse de la pièce, même quand celle-ci n'a été ni peinte ni recouverte d'une engobe.

Quoi qu'il en soit, je ne me dissimule pas que le diagnostic est loin d'être toujours facile. S'il est impossible de confondre un décor au « champlevé » fait sur un vase dont la pâte était encore molle, c'est-à-dire d'un décor obtenu en réalité par modelage, avec celui qu'un artiste a gravé sur une terre cuite, on peut hésiter, comme je l'ai dit, entre une gravure sur terre fraîche et une impression obtenue à l'aide d'un moule. Entre un décor exécuté sur une poterie simplement séchée et celui qui a été exécuté sur une poterie soumise à la cuisson, les caractères différentiels peuvent être fort peu apparents si, dans le second cas, le graveur a buriné les bords et le fond du champ de façon à en faire disparaître les aspérités résultant de l'éclatement de la matière durcie. Enfin, il est presque impossible de se prononcer quand les fonds et les bords sont recouverts d'une couche un peu épaisse d'une substance colorante quelconque.

Je ne veux pas aborder aujourd'hui l'étude d'ensemble de l'ornementation en relief de la céramique ancienne du Mexique, de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, étude qui mérite d'être faite avec le plus grand soin et qui fournira sans aucun doute des arguments aux partisans des vieilles relations entre les populations du Nord et du Sud-Ouest du Nouveau-Monde. Je m'en tiendrai à un examen rapide du décor obtenu par le procédé du champlevé le plus caractéristique, du champlevé véritable, autrement dit de celui qui a été exécuté sur des poteries préalablement soumises à la cuisson.

La gravure sur terre cuite, dont le champlevé ne représente que le stade le plus évolué, est extrêmement fréquente dans les deux Amériques. Dans son état le plus primitif, elle se montre sous forme de simples traits, tantôt rectilignes, tantôt sinueux ou courbes, parfois parallèles, parfois entrecoupés, mais ne dessinant ni figures géométriques, ni végétaux ou animaux. Par sa simplicité, ce genre de gra-

vure était à la portée des céramistes les moins expérimentés ; aussi est-il répandu dans les contrées les plus diverses et n'a-t-il aucune signification au point de vue des relations des populations qui en ont fait usage. Le seul intérêt qu'il présente, à notre point de vue, c'est qu'il nous montre les petits éclatements que produit sur l'argile qui a été soumise à la cuisson un outil même fort tenu. Le fait est très évident sur une coupe tripode trouvée à Cholula (Mexique) et dont le fond présente une série de lignes de cette nature à l'intérieur (*Musée d'Ethn.* n° 25143). Plusieurs autres coupes de même provenance portent un décor analogue. Certains vases offrent les mêmes traits à l'extérieur.

La gravure, tout en ne comprenant que des traits fins, peut offrir un aspect beaucoup plus décoratif ; c'est ce que montrent plusieurs vases élancés de l'Équateur, terminés en haut par une tête humaine, au-dessous de laquelle se voit une ornementation formée par des figures géométriques qui ont été tracées incontestablement sur ces poteries après la cuisson. Le Musée du Trocadéro en possédait un spécimen offert par le Dr. Günzburg ; il en a reçu deux beaux échantillons nouveaux qui font partie de la collection du Dr. Rivet. Il ne s'agit pas encore de décor au champlevé, car l'artiste n'a pas évidé le pourtour de ses dessins ; sur un des vases du Dr. Rivet, il s'est borné à peindre en rouge brun les intervalles qui séparent les figures pour mieux les faire ressortir.

Une sorte de grand bol (*Mus. d'Ethnogr.* n° 19436) recueilli à Cholula, en pleine région tolèque, marque un pas dans la direction du champlevé. Il nous montre un décor formé de rectangles longs et étroits que limite un large trait dont le fond se distingue nettement des parties environnantes par sa coloration grisâtre, dénotant qu'il a été réellement tracé après la cuisson de la pièce.

C'est également sur une coupe tripode parfaitement cuite, trouvée à Nancito, dans l'isthme de Panama (*Mus. d'Ethnogr.* n° 10566) qu'ont été gravées les larges lignes qui l'ornent et qui ont été remplies d'une substance blanche. Les bords des incisions sont rugueux, éclatés au lieu d'être lisses, comme il serait arrivé si elles avaient été tracées sur la terre fraîche. L'ornementation se compose de deux lignes parallèles qui contournent le vase près du bord, de deux autres lignes semblables situées au-dessus des pieds, de traits obliques, dirigés alternativement dans un sens et dans l'autre, qui limitent des surfaces triangulaires à l'intérieur desquelles de petits triangles dessinent un décor en dents de loup. Sur la partie supérieure des pieds se voit une rangée de courtes incisions verticales. Certes nous ne nous trouvons pas encore en présence d'un champ évidé, d'un véritable travail de champlevé, mais déjà les parties comprises entre les larges traits se détachent en saillie.

Si nous examinons le beau vase allongé de Palenqué qui figure sous le n° 8041 dans la collection américaine du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, nous y notons un curieux décor constitué par une combinaison de fines lignes gravées et de parties réellement champlevées. Cet assemblage de lignes droites, de lignes courbes, de cercles et de petits champs évidés produit un effet vraiment agréable à l'œil.

J'arrive à une pièce du plus haut intérêt que nous devons à Alphonse Pinart (*Mus. d'Ethnogr.* n° 26136). Elle porte, comme indication de provenance « Pueblo Nuevo », localité située près de Guadalupe, à la limite des Départements de Lambayeque et de la Libertad. Ce magnifique vase péruvien, à anse tubulée, nous montre la gravure aboutissant au champlevé. Sur la partie supérieure, des lignes se coupant de façon à dessiner des losanges, sont encadrées par un trait fin qu'on ne peut qualifier, comme les losanges eux-mêmes, que de simples gravures. Au-dessous, deux autres lignes fines, parallèles, limitent sur la panse une vaste surface elliptique qui renferme un motif décoratif se répétant trois fois. Au centre de chacun de ces motifs, on remarque un quadrilatère dessiné par une mince ligne, et, dans son intérieur, une croix gravée, avec des points en creux entre ses branches. Autour de ce premier carré s'en voit un second, puis un troisième qui, extérieurement offrent une série de dents qui ont été sûrement obtenues en champlevant la large bande qui les entoure.

Étant donnée la répétition d'un décor analogue sur plusieurs vases du Pérou, on pourrait se demander si on ne se trouve pas en présence d'une ornementation imprimée à l'aide d'une matrice sur la terre molle de la pièce avant sa cuisson. Il est possible que quelques-uns de ces vases aient été décorés de cette manière, mais aucun doute ne peut surgir à propos de celui dont il s'agit en ce moment : la nature du travail, la coloration des fonds démontrent péremptoirement que l'artiste a gravé son dessin sur une pièce ayant subi l'action du feu.

Ce n'est pas, d'ailleurs, l'unique spécimen de poterie décorée au champlevé que nous possédions de la région péruvienne. Dans plus d'un cas, on hésite à se prononcer, surtout lorsqu'on se trouve en face de vases à personnages en relief, parce qu'on sait que la pratique de l'ornementation de la céramique par impression sur la terre molle était d'un usage courant au Pérou, et, en outre, parce qu'un enduit recouvre bien souvent les fonds en en dissimulant le travail. Les erreurs sont faciles et l'examen le plus attentif ne permet pas toujours de les éviter. Je vous citerai, comme exemples, deux vases péruviens, l'un de Santa (*Mus. d'Ethnogr.* n° 2740), l'autre sans indication de localité (*Mus. d'Ethnogr.* n° 21250), qui sont l'un et l'autre des vases à anse tubulée ornés de

personnages symbolisant, d'après le Dr. Hamy, la lutte des éléments. Sur le premier, les sujets ont des contours un peu flous, comme il advient généralement lorsqu'on se sert d'une matrice. Le deuxième, au contraire, montre des animaux fantastiques à contours d'une netteté parfaite qui semblent avoir été taillés au burin. Tout le champ est parsemé de petits points saillants, recouverts de la même engobe noire, brillante, qu'on observe sur les animaux et sur le reste du vase ; mais ces points sont irréguliers et de dimensions variables. A priori, on est tenté d'admettre qu'ils devraient être égaux s'ils avaient été obtenus au moyen d'un moule, car il est logique de supposer que, pour creuser sur le moule les nombreuses petites cavités auxquelles ils correspondent, l'artiste se soit servi du même objet, et que, par suite, ces cavités doivent être d'égale forme et d'égales dimensions. J'étais donc enclin à croire que l'animal pourvu de quatre membres (symbole de l'air, suivant Hamy) et l'animal à nageoires (symbole de l'eau), aussi bien que les petits points saillants, avaient été patiemment modelés ou, mieux, champlevés sur la terre fraîche. J'ajoute que, de l'autre côté du vase, se voit une scène offrant les mêmes caractères. Or, j'ai découvert dans la collection Berthon, une troisième poterie qui, de chaque côté, porte exactement le même décor, avec les mêmes dimensions pour le champ et les sujets, mais les contours des sujets sont empâtés et leurs membres sont moins grêles. J'en conclus que, sur les trois pièces, l'ornementation a été faite avec la même matrice, lorsque la terre n'avait pas encore durci, et que, sur l'une d'elles, elle a été retouchée par l'artiste, après que l'argile eut été sèche. Il ne s'ensuit nullement que tous les motifs en relief, si fréquents sur les poteries péruviennes, aient été obtenus par impression. Je répète que, pour le vase de « Pueblo Nuevo » et pour un certain nombre d'autres, l'hésitation n'est pas permise : c'est par le procédé du champlevé qu'elles ont été décorées lorsqu'elles avaient déjà été soumises à la cuisson.

Sur les hauts plateaux de Bolivie, le champlevage de la terre cuite a été certainement pratiqué. Un vase rencontré par feu de Sartiges dans les fouilles qu'il a pratiquées à Cucuma, près des rives du lac Titicaca, nous en fournit la preuve ; son décor en relief est purement géométrique. Un fragment d'un autre vase, donné au Musée d'Ethnographie par Th. Ber (n° 4031), est encore plus démonstratif ; il provient de Tiahuanaco. Son ornementation consiste en larges bandes formant gradins d'un côté, séparées les unes des autres par de profonds sillons creusés incontestablement après la cuisson. Tandis, en effet, que les bandeaux sont recouverts d'une engobe lustrée, d'un rouge-brun, les sillons montrent des aspérités résultant de l'éclatement de la terre durcie par le feu, et leur coloration est celle que présente l'intérieur

de la pâte argileuse, qui, naturellement, n'a pas subi l'action de la chaleur au même degré que la superficie.

Il semble que ce soient les Toltèques qui aient le plus utilisé le décor au champlevé et qui l'aient le plus perfectionné. Un fragment de vase de Teotihuacan (*Mus. d'Ethnogr. n° 6120*) sur lequel est figuré, entre divers signes et au-dessous d'une branche chargée de fruits, un personnage qu'on suppose être en adoration, fournit un remarquable exemple de ce genre d'ornementation. Est-il invraisemblable que ces habiles céramistes aient introduit leur art et leurs procédés de décor au Yucatan, où l'on a découvert, à Ticul, un merveilleux vase, devenu célèbre, sur lequel un artiste a gravé en relief, par champlevage, des végétaux et un personnage de type mexicain (*Mus. d'Ethnogr. n° 8036*). Cette opinion paraît avoir été celle du professeur Hamy qui, à propos de ce vase et d'un autre trouvé dans la même localité par Désiré Charnay, s'exprime dans les termes suivants : « J'ai déjà eu l'occasion d'appeler l'attention des archéologues sur un procédé tout particulier de décoration des vases de terre, connu des anciens céramistes de Teotihuacan, qui *champlevaient* leurs figures sur l'argile engobée, lustrée et cuite.

« Ce genre de fabrication, qui paraît remonter à des temps antérieurs aux invasions des Chichimèques, se retrouve le même à Tikul en plein Yucatan, chez un autre peuple non moins artiste, *dont cette constatation vient ainsi contribuer à resserrer les liens déjà bien manifestes avec les anciennes tribus civilisées de Tula, de Teotihuacan et de Cholula.*

« Les figures 84 et 85 ¹ représentent deux de ces vases de Tikul, dont le premier est décoré de la même façon que celui de Teotihuacan. »

Voici la description que l'auteur donne de l'un de ces vases : « c'est une espèce de bocal cylindrique, légèrement renflé au milieu, haut de 0 m. 165, large de 0 m. 135 à 0 m. 140. Deux tableaux, presque identiques, se détachent symétriquement sur le fond rayé de rouge et de brun. Un personnage, assis comme un tailleur, est orné de plumages immenses, qui retombent en avant et en arrière ; ses deux mains relevées combinent des gestes inexplicables ».

Le vase de Teotihuacan auquel E. T. Hamy compare celui de Ticul ² par la façon dont il est décoré (champlevé) constitue pour lui un type « répandu dans les vieilles cités ruinées de la période toltèque » ; c'est donc bien aux Toltèques qu'il est tenté de faire remonter ce genre de fabrication dans l'Anahuac. La comparaison eût été peut-être encore

1. Ces figures sont celles de la planche XXVII de l'album mentionné plus haut (*Galerie américaine du Musée d'Ethnographie du Trocadéro*).

2. E. T. HAMY. *Loc. cit.*, p. 53-54.

plus frappante s'il avait rapproché le décor champlevé du bocal de Ticul de celui qui orne le fragment de Teotihuacan que j'ai mentionné plus haut et qui figure un personnage en adoration.

De Jaïna, dans l'État de Campêche, Désiré Charnay nous a rapporté trois vases anciens, dont deux sont décorés par le procédé du champlevé; ils ont été décrits et figurés par le Dr. Hamy, et je ne puis mieux faire que de reproduire ici la description qu'il en donne. « Le premier des trois vases (n° 87) rapportés par M. Charnay de Jaïna (n° du Catalogue 19949) est de forme globuleuse à fond plat et à large ouverture. D'une terre rouge engobée de jaune et noircie par places de coups de feu, elle est ornée d'un curieux décor champlevé après cuisson qui comprend une bande de sept katuns incisés le long du bord et un hiéroglyphe largement étalé sur la panse en manière d'écusson.

« Je ne dirai rien et pour cause des katuns encore inexplicables, mais j'observerai que la figure fantastique que cette formule surmonte rappelle les traits généraux attribués à Ehecatl par les sculpteurs de l'Anahuac. Il me semble bien reconnaître dans le nez recourbé, dans les deux rangées de dents de la gueule ouverte que sépare une langue plate, dans les volutes articulaires qui terminent les mâchoires en arrière, dans l'œil carré logé dans la courbe maxillaire, tout autant d'organes plus ou moins déformés d'un vieil Ehecatl toltèque.

« Le second vase de Jaïna (n° 88) qui porte au Catalogue général du Musée d'Ethnographie le n° 19948, est en forme de cylindre un peu évasé vers le haut et vers le bas. La terre est engobée de gris et champlevée après cuisson. Cinq groupes katouniques dont le principal se répète jusqu'à trois fois courent autour de l'ouverture et une scène d'adoration, reproduite deux fois avec des variations sans intérêt, nous montre un personnage accroupi coiffé d'un chapeau de longues plumes, portant une longue corde au cou. Devant sa bouche se développent les volutes de la fumée qui sort de la pipe sacrée. » J'ajouterai que l'allure générale du décor reporte encore la pensée vers les scènes si fréquemment représentées par les vieux sculpteurs de l'Anahuac.

J'aurais pu citer beaucoup d'autres céramiques décorées au champlevé, qui s'échelonnent depuis le Mexique jusqu'au Pérou et à la Bolivie; je me bornerai à signaler un dernier vase que le Musée d'Ethnographie du Trocadéro vient de recevoir de M. Salvador Miranda y Marron par l'entremise de M. Dejean, Ministre de France à Mexico. C'est une sorte de bol recouvert d'une engobe lustrée, d'un gris jaunâtre, qui a été trouvé à côté de l'un des palais d'Uxmal. Le décor se compose de deux rangées de figures humaines réduites à deux grands yeux et à un nez représenté par de larges traits limitant un espace triangulaire. Cha-

cune des figures est séparée de la suivante par une surface libre. Près du bord et près du fond, une profonde ligne contourne le vase. Entre les deux rangées de faces humaines s'étale une bande étroite, limitée par un trait creux et incisée d'encoches en forme de triangles. Cette belle pièce est encore à rapprocher des poteries champlevées de la région toltèque.

En résumé, l'ornementation des terres cuites au moyen du champlevage, que le Dr. Hamy qualifiait avec juste raison de « procédé tout particulier de décoration des vases de terre », s'est répandu depuis l'Anahuac jusqu'au Pérou et à la Bolivie inclusivement. Tout le long de la route, nous en avons rencontré des spécimens, toujours à l'ouest ou sur les hauts plateaux de la Cordillère, une fois que nous arrivons dans l'Amérique du Sud. En dehors de ces contrées, je n'en connais qu'un seul exemple qui nous est fourni par l'île de Marajó, à l'embouchure de l'Amazone. Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro possède trois vases de cette île, si spéciale au point de vue de sa civilisation ancienne. Deux de ces vases, dont un a été figuré par E. T. Hamy dans son magnifique album (pl. LVI), sont décorés au champlevé ; sur un seul l'opération a été pratiquée après la cuisson. Est-il invraisemblable que la civilisation de l'île de Marajó ait été importée par mer, si, comme l'admet Lucien Biart ¹, les populations du golfe du Mexique étaient déjà, à une époque reculée, assez avancées en civilisation pour accomplir en nombre des voyages maritimes ? En tout cas, les recherches que je poursuis avec le Dr. Rivet tendent de plus en plus à confirmer l'opinion émise en 1897 par le Dr. Hamy, à savoir que « le versant atlantique de l'Amérique du Nord n'a point connu de nation vraiment civilisée au delà du Rio Bravo del Norte. C'est seulement de la Huastèque au Darien, dans les parties les plus resserrées du Centre Amérique, que la civilisation se distribue à peu près également sur toute la surface du pays. Dès la Colombie, tout le courant civilisateur est de nouveau à l'ouest, sauf la dérivation peu importante de l'Amazone qui descend à Marajó, en passant par Obidos et Gurupa ². »

Ce courant civilisateur, nous cherchons à en retrouver le point de départ et à en suivre la marche. De l'ensemble des observations que le Dr. Rivet et moi avons déjà réunies, et de celles d'autres chercheurs, il semble bien résulter que, originaire du Mexique, il a gagné tout le centre Américain, puis l'Amérique du Sud, en empruntant, à partir de la Colombie, la route de l'Entre-Sierras, d'où il s'est répandu sur le

1. LUCIEN BIART, *Les Aztèques*, p. 15. Paris, A. Henuyer, 1885.

2. E. T. HAMY, *Loc. cit.*, p. III, note 1.

versant du Pacifique. Les faits les plus divers concordent, à cet égard, d'une manière frappante. Toutefois, je ne crois pas qu'il soit possible, à l'heure actuelle, d'affirmer que la Colombie, l'Équateur, le Pérou et la Bolivie aient emprunté *toute* leur civilisation aux pays du Nord ; mais on ne saurait nier, selon moi, que des relations aient existé dès une époque ancienne, entre les trois parties du Nouveau-Monde. Les faits que je viens de vous exposer fournissent un argument de plus en faveur de cette thèse. C'est en multipliant les observations, en accumulant les faits isolés qu'on arrivera à bâtir quelque chose de solide, et c'est pour atteindre ce but que je me suis décidé à apporter aujourd'hui ma petite pierre à l'édifice.

AFFINITÉS DU SÁLIBA ET DU PIARÓA,

PAR P. RIVET.

Le Piaróa et le Sáliba sont deux langues du bassin de l'Orénoque dont la parenté, affirmée autrefois par Gilij (7, III, 205), n'avait pas paru aux linguistes américains ressortir de l'étude comparative de leurs vocabulaires (1, 266 ; 5, 195-196, 197-198).

Toutefois, dans un travail paru en 1914, un savant vénézuélien, Luis R. Oramas, revenant sur cette question, n'admet pas cette conclusion et réunit dans un tableau comparatif vingt-sept mots sáliba et piaróa, qui lui paraissent dérivés de la même racine (10, IX-XIII).

Comme, avant d'être détourné de mes travaux par les événements de ces cinq dernières années, j'avais entrepris une étude analogue, qui m'avait conduit à la même conclusion, il ne me semble pas inutile de donner aujourd'hui le résultat de ces recherches interrompues.

*
* *

Les Sáliba, Sáliva, Sálliba ou Sáliua habitent actuellement le rio Muco, le haut Meta et le haut Vichada (13, 85, note 15). C'est là que les rencontra, au milieu du siècle dernier, le grand géographe Codazzi : ils étaient alors au nombre de 300 sur le Muco, et de 600 près du Vichada (11, II, 214). D'après des renseignements recueillis récemment par Koch-Grünberg de la bouche d'un missionnaire augustin, le P. Amadeo Alvarez, les Sáliva, qui comptaient autrefois 2.000 âmes, sont aujourd'hui réduits à 200 individus environ, installés sur le moyen Meta à l'ouest d'Orocué (9, 470, note 1). Il s'agit évidemment d'une fraction de la tribu que Brisson et le Père Fabo placent sur le rio San Juanito ou Duya, sur la rive droite duquel a été fondée, à la fin du siècle dernier, la mission de San Juanito (Tagaste) (6, 27, 30, 31, 35 ; 2, 150). Autrefois, ces indiens vivaient au nombre de plus de 300 dans la mission, fondée non loin de l'embouchure du Guirripa¹ vers 1730, et aujourd'hui disparue, de

1. *Guirripa* signifie en guahibo « fruit guamo ». Le fait que la rivière sur laquelle fut installée la mission sáliva ne porte pas un nom appartenant à la langue de ces Indiens vient à l'appui de notre thèse que l'habitat du Meta n'est pas leur habitat primitif.

San Miguel de los Sálivas ou de Macuco (8, I, 22 ; 6, 34 ; 3, 294, 299 ; 2, 151). Plus tard, ils contribuèrent à la fondation d'Orocué, d'où ils disparurent rapidement (2, 151 ; 12, 328) et de El Guayabal sur les bords du rio Cravo del Sur (2, 151).

L'histoire des missions dans cette région montre que l'habitat du Meta n'est pas l'habitat primitif des Sáliva et que ceux-ci ne sont venus s'y installer qu'entre 1730 et 1740 pour échapper aux incursions caribes (3, 294, 295, 299 ; 2, 151), et, sans accepter entièrement l'opinion de Perez suivant lequel les Sáliva qui vivent actuellement, plus ou moins mélangés avec des Cabre, des Chucuna, des Achagua et des Guahibo sur les rives du Vichada, du Muco, du Zama et du Mataveni, ne sont que les résidus de l'ancienne mission du Meta (11, II, 156, 214), je pense que ceux du Meta, au moins, proviennent exclusivement du démembrement de San Miguel.

Originellement, les Sáliva habitaient le territoire compris entre le Vichada, le Guaviare et l'Orénoque¹ (11, II, 155, 156, 212 ; 3, 295, 296, 298 ; 2, 151). Dans la seconde moitié du xvii^e siècle, les Jésuites établirent sur l'Orénoque les missions sáliva suivantes : Nuestra Señora de los Sálivas de Vanequi, fondée en 1669, dissoute puis rétablie en 1675, San Lorenzo, fondée en 1675, Adoles, Persia, Cusia, Maziba, Duma et Cataruben, fondées en 1684 et brûlées la même année par les Caribes (3, 173-176, 182, 184, 185, 208 ; 10, VII-VIII). Plus tard, les mêmes missionnaires y établirent, en 1732, les missions de Santa Teresa de Tabaje, au confluent de l'Orénoque et du Meta, et de Nuestra Señora de los Angeles (8, I, 23, II, 93 ; 3, 304-305), qui se fondirent, en 1734, dans la mission de Carichana, puis, en 1739, la mission de San Janvier (10, VII-VIII), placée en aval du confluent de l'Apure, sous la protection d'un fortin appelé Marumaruta ou Marimarota (3, 317).

• Dans cet habitat primitif, les Sáliva se trouvaient en contact immédiat avec les Piaróa.

Koch-Grünberg, qui a visité récemment les Piaróa, les situe en effet de la façon suivante : leur principal centre se trouve sur le Rio Sipápo et la rive droite de l'Orénoque, dans les environs des rapides Átures et Maipúres. Il y en a également, mélangés aux Máku, tribu apparentée, dans les savanes de la rive droite du moyen et du bas Ventuari, principalement sur le cours supérieur de ses affluents, le Camáni et le Mariéte, et aussi sur le cours supérieur des affluents de droite de l'Orénoque, depuis l'embouchure du Ventuari jusqu'à quelques jours en aval de l'embouchure du Cunucunúma (9, 468). Suivant Chaffanjon et Tavera Acosta, des

1. Cassani signale également des Sáliva sur le Sinarucó (3, 169), mais il y a là probablement une confusion avec les Yaruro.

Piaróa habitent en outre la rive gauche de l'Orénoque, et ses affluents, le Zama et le Mataveni (13, 96, note 20; 4, 324), sur lesquels, comme je l'ai dit plus haut, Perez signale précisément des Sáliva.

*
* *

Le matériel linguistique que l'on possède actuellement sur les langues piaróa et sáliva est assez important. Pour le Máku, nous n'avons que des éléments tout à fait insuffisants.

SÁLIVA

- HERVAS (Lorenzo). *Idea dell' Universo*, Cesena, t. XX, 1787 : *Vocabolario poliglotta*, p. 163-219 (Vocabulaire de 31 mots); t. XXI, 1787 : *Saggio pratico delle lingue con prolegomeni ed una raccolta di orazioni dominicali in più di trecento lingue e dialetti*, p. 111, 230-231 (Pater noster et Credo).
- GILIJ (Filippo Salvatore). *Saggio di storia americana*, 4 vol., Rome, 1780-1784, t. III, 1782, p. 212, 383-384 (Vocabulaire de 55 mots).
- ADELUNG (Johann Christoph) et VATER (Johann Severin). *Mitbridates oder allgemeine Sprachkunde mit dem Vater unser als Sprachprobe in beynahe fünfhundert Sprachen und Mundarten*, t. III, dritter Theil, zweyte Abtheilung. Berlin, 1813, p. 624-629 (Pater noster et Credo, d'après Hervas, remarques grammaticales et court vocabulaire, d'après Gilij et Hervas).
- GUMILLA (P. Joseph). *El Orinoco ilustrado y defendido*, 2^e édition, Madrid, 1745, 2 vol. (Quelques mots, t. II, p. 11, 39).
- TAVERA-ACOSTA (B.). *En el Sur (Dialectos indígenas de Venezuela)*, Ciudad Bolívar, 1907, p. 29, 85-95 (Important vocabulaire).
- FABO (Fr. P.). *Idiomas y etnografía de la región oriental de Colombia*. Barcelona, 1911, p. 131-186. (Grammaire ancienne d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Bogotá et vocabulaire formé, en 1897, par le P. Jesus Martinez à la mission de San Juanito (Tagaste).]
- ORAMAS (Luis R.). *Gramática, diccionario y catecismo de la lengua sáliva, según manuscrito inédito con anotaciones comparativas en el diccionario*. Caracas, 1914. (La grammaire est la même que celle publiée par le P. Fabo; la publication a été faite d'après un manuscrit plus complet, provenant de la bibliothèque de Vivien de Saint-Martin, acheté par le Dr Pedro de Arcaya).
- Le manuscrit de la bibliothèque nationale de Bogotá et le manuscrit en possession du Dr Arcaya, sont des copies partielles ou totales d'un important document des Archives des Indes de Séville

(Estante 144, Cajón 6, Legajo 4), que R. R. Schuller a eu la bonne fortune de retrouver, il y a quelques années, découverte qu'il a annoncée dans l'article suivant :

SCHULLER (Rodolfo R.). *Hallazgo de documentos acerca de la lengua Saliba* (Nota bibliográfica) (Anthropos, t. VII, 1912, p. 761-764).

J'ai reçu, grâce à l'amabilité du P. Fabo, une copie du lexique des Archives des Indes.

PIARÓA

CREVAUX (J.), SAGOT (P.), ADAM (L.). *Grammaires et vocabulaires Roucouyenne, Arrouague, Piapoco et d'autres langues de la région des Guyanes* (Bibliothèque linguistique américaine, Paris, t. VIII, 1882, p. 257-258).

CHAFFANJON (J.). *L'Orénoque et le Caura*. Paris, 1889, p. 324-326.

ERNST (A.). *Upper Orinoco vocabularies* (The American Anthropologist, t. VIII, 1895, p. 393-401), p. 399-401.

TAVERA-ACOSTA (B.), *op. cit.*, p. 30, 96-107.

KOCH-GRÜNBERG (Theodor). *Abschluss meiner Reise durch Nordbrasilien zum Orinoco, mit besonderer Berücksichtigung der von mir besuchten Indianerstämme*. (Zeitschrift für Ethnologie, t. XLV, 1913, p. 448-474), p. 469, 472.

MÁKU

KOCH-GRÜNBERG, *op. cit.*, p. 469 (4 mots).

*
* *

En raison même de la nature des documents étudiés, je m'appuie surtout, pour établir la parenté du Piaróa et du Sáliva, sur les comparaisons lexicographiques dont la liste est jointe à ce mémoire.

Si ces rapprochements ne sont pas plus nombreux, cela tient sans doute à ce que, du fait du brassage que l'établissement des missions a provoqué parmi les Sáliva, et du contact qu'il a déterminé entre eux et d'autres tribus, notamment des tribus aráwak, leur langue s'est fortement altérée et a renouvelé en partie son vocabulaire. Il est probable que le Piaróa, qui semble avoir moins subi ces influences, a conservé un aspect plus primitif et plus pur de la langue commune originelle. A ce point de vue, l'étude des documents réunis sur cette langue par Koch-Grünberg, avec le soin que ce savant apporte à la notation phonétique, ne peut que présenter un très grand intérêt, et il est à souhaiter que les circonstances en permettent bientôt la publication.

Dans ces nouveaux documents, il sera sans doute possible de trouver les éléments d'une comparaison grammaticale entre le Piaróa et le Sáliva, dont les matériaux connus à ce jour permettent, malgré leur insuffisance évidente, d'entrevoir l'intérêt.

Il semble exister une similitude frappante entre les préfixes personnels et possessifs en usage dans les deux langues.

Dans la grammaire publiée par Oramas, on trouve la liste suivante de ces préfixes pour le Sáliva :

Singulier.

Pluriel.

1 ^e pers.	<i>ča-, če-, či-, čo-, ču-,</i>	<i>ta-, te-, ti-, to-, tu-,</i>
2 ^e pers.	<i>kua-, kue-, kui-, ko-, ku-,</i>	<i>ku-. .-do, ko-. .-do,</i>
3 ^e pers. masc.	<i>a-, e-, y-, o-, u-,</i>	} <i>xa-, xe-, xi-, xo-, xu.</i>
3 ^e pers. fém.	<i>ka-, ke-, ki-, ko-, ku-,</i>	

Il s'en faut que nous puissions établir un tableau aussi complet en Piaróa, mais les formes attestées sont très voisines des formes du Sáliva.

Le possessif de la première personne du singulier est *či* et, sous la forme *č-*, *ts-*, on le trouve préfixé à un très grand nombre de mots de nos vocabulaires, en particulier au nom des parties du corps.

Le pronom de la deuxième personne du singulier est *u-ku*, correspondant à *in-kui* en Sáliva ; le possessif de la même personne est *us-ko*. Dans l'une et l'autre formes, nous retrouvons le radical *ku* du préfixe de la deuxième personne en Sáliva. Ce préfixe ne nous est attesté toutefois en Piaróa que dans le mot *ku-askua parana*, gorge.

Le préfixe *tu-* n'apparaît également que dans un mot piaróa du vocabulaire de Crevaux : *tu-otsé*, cheveux. Il est logique d'y voir le préfixe possessif de la première personne du pluriel en Sáliva.

Les pronoms de la seconde personne du pluriel se superposent dans les deux langues, où ils sont formés par la suffixation de *-tu* ou *-do* au pronom du singulier :

	Piaróa.	Sáliva.
tu,	<i>u-ku,</i>	<i>in-kui,</i>
vous,	<i>u-ku-tu,</i>	<i>in-kui-do.</i>

Notons, en passant, le parallélisme des deux formes :

us-ku-kó, en Piaróa,
in-kui-kui, en Sáliva,

qui signifient « avec toi ».

Le seul rudiment de conjugaison que nous possédions en Piaróa nous est fourni par Ernst :

xukua-kua, je parle,
xukua-ta, tu parles.

Il est très probable que la traduction de ces deux mots n'est pas exacte et que le premier signifie « tu parles », et le second « nous parlons ».

Le Piaróa conjugue donc par suffixation au radical verbal de ses préfixes personnels, exactement comme le fait, dans certains cas, le Sáliva, ainsi qu'il ressort de l'exemple suivant :

kere-ča, je fais,
kere-kua, tu fais,
kere-á, il fait,
kere-ká, elle fait,
kere-tá, nous faisons,
kere-kua-do, vous faites,
kere-xa, ils, elles font.

En terminant, je signalerai enfin qu'en Piaróa « non » se dit *até* et que, pour former ses négatifs, le Sáliva emploie une particule assez semblable :

kere-ča, je fais, *xinko*, gens,
kere-ča-di, je ne fais pas, *xinko-di*, pas de gens.

En attendant des preuves plus décisives et plus nombreuses, je crois que tous ces faits, qui confirment le témoignage des anciens missionnaires, permettent de réunir désormais le Sáliva et le Piaróa dans un seul groupe linguistique, qu'il convient de désigner sous le nom de groupe linguistique sáliva, puisque c'est cette langue qui est attestée le plus anciennement.

VOCABULAIRE COMPARATIF SÁLIVA-PIARÓA.

	Piaróa.	Sáliva.
aïeul	<i>čaju</i>	<i>čae</i> = père
	<i>čaju kuinexo</i> = père	
aiguille	<i>parántani</i>	<i>paludai</i>
	<i>parhatano</i>	
ananas	<i>kianá</i>	<i>xána</i>
	<i>kanha-l'o</i>	<i>kanoó</i>

anus	<i>č-oxu</i>	<i>xuxú</i>
araignée	<i>axuka</i>	<i>čuka</i>
arbre	<i>kuáxa-te</i>	<i>čaku-kuage</i> = bâton
arc	<i>poebi</i>	<i>ypavo, ipavu</i>
avec toi	<i>usku-kó</i>	<i>inkui-kui</i>
bal	<i>tíhi</i>	<i>čei</i> = jeu
barbe	<i>čoka-yase</i>	<i>čaxu-ike</i>
bateau	<i>piráua</i>	<i>piráua</i>
blanc	<i>téhui</i>	<i>déio</i>
	<i>deā</i>	<i>tha</i>
bon	<i>adigua</i>	<i>ondeka-yave</i> = beau
bouche	<i>č-aha</i>	<i>axa ; č-axa</i> = ma bouche
brisé	<i>zeret yixáha</i> = il s'est brisé	<i>čoroa yaxaxa</i>
canne à sucre	<i>naxá, naba</i>	<i>noxa, nonxua</i>
cassave	<i>iniči, ynisi, iniži</i>	<i>eviče</i> = patate
célibataire	<i>ire-kotáha</i>	<i>xotade, xotánxe</i>
celui-ci	<i>piñe-ma</i>	<i>piña-ra</i>
celui-là	<i>ioho</i> = là-bas	<i>ioxo, yoxo, yoxu</i>
cerf	<i>yama</i>	<i>yama</i>
chapeau	<i>kadiu-ka</i>	<i>kayu-ba, kayu-bo, kayyu-oxu</i>
charbon	<i>añá</i>	<i>iño, iñaá</i>
chat	<i>mitži</i>	<i>mitči</i>
chauve-souris	<i>kuayu-be</i>	<i>kuainxu-ga</i>
chemin	<i>menná</i>	<i>mana</i>
cheveux	<i>č-uguoče</i>	<i>xugue</i> = poil, <i>yugo</i> = cheveu, <i>č-igue</i> = mon cheveu, <i>iguču</i> = tête, <i>č-iguču</i> = ma tête
chica (couleur pour tatouage)	<i>kérau</i>	<i>keabi, čiravi-ri</i>
chien	<i>xáuiiri</i>	<i>xori</i>
corde	<i>anu-čo</i>	<i>áno-no</i>
couteau	<i>naguade</i>	<i>ñoguaite</i> = hache
déféquer	<i>teskú</i>	<i>ik-tego</i> = intestins
deux	<i>taxo</i>	<i>toxerra ; tenxua-pana</i> = tous deux
doigt	<i>č-idede, č-idoče</i>	<i>č-endeče, indeče</i>
donne-moi	<i>ize</i>	<i>ičix ; ič-iča</i> = je donne, <i>ku-iča</i> = tu donnes
dormir	<i>peneta-xá</i> = dormons !	<i>pondi</i> = sommeil

écorce	<i>ixeya</i>	<i>inge</i>
embrassade	<i>xapáui</i>	<i>xaitpagui-do</i> = embrasser
étoile	<i>isǽfa</i>	<i>sipo-di</i> , <i>sipo-de</i> ¹
faim	<i>peheri-xeku</i>	<i>éku-adi</i>
femme	<i>izaxu</i> , <i>isabo</i>	<i>izahbe</i> = sœur
feuille	<i>isoxe</i>	<i>egege</i> ; <i>exexe</i> = branche
fil	<i>puexe-kie</i> , <i>pube</i>	<i>poxa</i>
four (budare)	<i>puaria</i>	<i>buálibo</i>
froid	<i>diyáua</i> , <i>dea</i>	<i>dia</i> = tu as froid, <i>dida</i> , <i>diya</i> = gelé
gorge	<i>ku-askua karana</i>	<i>akua filixa</i>
grenouille	<i>xuán</i> = erapaud	<i>xua-izokuva</i>
guêpe	<i>pexú</i>	<i>pafu</i> ²
homme	<i>uba</i>	<i>umbei</i> ; <i>embá</i> = mâle
ici	<i>uené</i>	<i>yene</i> = près
idiome	<i>iue-ne</i>	<i>igüe</i>
joue (cachete)	<i>čie-babá</i> [<i>čihe</i> = visage]	<i>paba</i>
langue	<i>č-ame</i> , <i>ts-iné</i>	<i>č-ane</i>
liane	<i>uipo</i>	<i>úpa-ge</i>
main	<i>č-umu</i> , <i>umma</i>	<i>č-ummó</i> , <i>imo</i>
maïs	<i>ñamo</i>	<i>yamo</i>
manger	<i>čuskua</i> ; <i>čira-tukua</i> = mangeons !	<i>tikkua-di</i> ; <i>tikkuá</i> = nourriture
se marier	<i>čukuan-kua</i>	<i>čakua</i>
méchant	<i>čuraxa</i> , <i>tǵurápa</i> , <i>tsurá-</i> <i>be</i> ; <i>tǵuláha</i> , <i>tǵuláha</i> (Máku)	<i>doxaga</i> = méchanceté
mère	<i>aku-axi</i>	<i>č-oku</i> , <i>oku</i>
moustique (zancudo)	<i>čéu</i>	<i>čao</i>
nez	<i>č-ixiio</i>	<i>č-inxu</i> , <i>č-iku</i>
noir	<i>č-igiño</i> , <i>ts-ihinyē</i> , <i>č-ihino</i>	<i>igin</i>
	<i>idiko</i>	<i>yddiqua</i> = sâle (masc.) <i>yddiko</i> = sâle (fém.)
	<i>tana-yasa</i>	<i>tanda</i>
ongle	<i>či-noxe</i>	<i>tu-nexe</i> ³ ; <i>inexa</i> = sabot

1. *di*, indice du pluriel en sáliva.2. La prononciation de *j* (*x*) se confond souvent avec celle de *f* (10, XIV).3. *tu-*, préfixe de la 1^{re} personne du pluriel en sáliva.

or	<i>korao</i>	<i>oróo</i>
oreille	<i>č-axa</i>	<i>axuxo, ahuxu, č-akuku</i>
papier	<i>kuyari sexé</i>	<i>kueri-tea, kuyaru-ta</i>
parler	<i>xukua-kua</i> = je parle, <i>-te-xakua-qua</i> = se parler <i>xukua-tu</i> = tu parles	
peau	<i>či-xeta</i>	<i>deba-xede</i> [<i>deba</i> = viande]
perroquet	<i>pahade</i>	<i>ponda</i>
petit	<i>xik-ičae</i>	<i>ičaxe</i>
piéd	<i>či-xepue; ču-gepo</i> = jambexaba	
pierre	<i>inná-ua</i> = rocher, <i>yna-inná-čo, iná-čo</i> <i>gua</i> = montagne	
pirogue	<i>uaika, gueika</i>	<i>gueiču</i>
poisson	<i>poi</i>	<i>paxi</i>
porte	<i>aputé</i>	<i>kó-badi</i> ¹
pot (tinaja)	<i>kanari-io, kañári, kana-</i> <i>ri-o</i>	<i>kánari</i>
poule	<i>askiara; askara</i> = pou- <i>let</i>	<i>akara</i>
qui, que	<i>xinékoro</i> = qui est <i>là-bas?</i>	<i>xiñoó</i> = qu'est-ce?
rivière	<i>axe</i>	<i>exe; oxé-na</i> = caño
rouge	<i>túu</i>	<i>dúa</i>
sable	<i>ree-mae</i> [<i>ree-daka</i> = <i>terre</i>]	<i>mai-čai</i>
saison sèche	<i>duone</i>	<i>ú-uana</i>
taon	<i>mbéčtsá-le</i>	<i>mámбата</i>
tapir	<i>ofo</i>	<i>exue</i> ²
trois	<i>uebóte-skue, wabodeč-ku-</i> <i>ána</i>	<i>ge-geboti; quen-xuapadi</i> phoan- <i>diba</i> = 3 fois
un	<i>nanté, yauote-néte</i>	<i>si-note; xi-note</i> = une fois
viande	<i>idepe, pakal'a-idepa</i>	<i>deba, debaá, debaxe</i>
village	<i>ista-uiyá; bista</i> = case <i>son</i>	<i>ita-iku</i> = cabane, <i>ito</i> = mai-
visage	<i>č-ihe; č-ú, ts-ú, č-úu</i> = tête	<i>io, iču</i> = tête
vite	<i>xurune</i>	<i>xoxui</i>
vous	<i>ukutu</i>	<i>inkuido, ynkuo</i>

1. *ko-*, préfixe de la 2^e personne en sáliba.

2. Cf. la note 2 de la page 18.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.

1. BRINTON (Daniel G.). *The american race*, New York, 1891.
 2. BRISSON (Jorge). *Casanare*, Bogotá, 1896.
 3. CASSANI (J.). *Historia de la provincia de la Compañía de Jesus del nuevo Reyno de Granada en la América*, Madrid, 1744.
 4. CHAFFANJON (J.). *L'Orénoque et le Caura*, Paris, 1889.
 5. CHAMBERLAIN (Alexandre F.). *Sur quelques familles linguistiques peu connues ou presque inconnues de l'Amérique du sud* (Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. VII, 1910, p. 179-202).
 6. FABO (Fr. P.). *Idiomas y etnografía de la región oriental de Colombia*, Barcelone, 1911.
 7. GILIJ (Filippo Salvatore). *Saggio di storia americana*, 4 vol., Rome, 1780-1784.
 8. GUMILLA (P. Joseph). *El Orinoco ilustrado y defendido*, 2^e édition, Madrid, 1745, 2 vol.
 9. KOCH-GRÜNBERG (Theodor). *Abschluss meiner Reise durch Nordbrasilien zum Orinoco, mit besonderer Berücksichtigung der von mir besuchten Indianerstämme* (Zeitschrift für Ethnologie, t. XLV, 1913, p. 448-474).
 10. ORAMAS (Luis R.). *Gramática, diccionario y catecismo de la lengua Sáliba, según manuscrito inédito con anotaciones comparativas en el diccionario*, Caracas, 1914.
 11. PEREZ (Felipe). *Jeografía general física y política de los Estados Unidos de Colombia*, 2 vol., Bogotá, 1862-1863.
 12. PEREZ (Felipe). *Geografía física y política de los Estados Unidos de Colombia y geografía particular de la ciudad de Bogotá*, Bogotá, 1883.
 13. TAVERA-ACOSTA (B.). *En el Sur (Dialectos indígenas de Venezuela)*. Ciudad Bolívar, 1907.
-

LA MUSIQUE DANS LA SIERRA ANDINE DE LA PAZ À QUITO,

PAR RAOUL ET MARGUERITE D'HARCOURT.

PREMIÈRE PARTIE.

La *Société des Américanistes* a bien voulu nous demander de vous mettre au courant des recherches que ma femme et moi avons poursuivies au Pérou, depuis 1912, sur le folk-lore musical de la région andine ¹.

Nous allons nous efforcer de résumer devant vous les résultats de nos travaux ; ils sont loin d'être terminés, ceux en particulier sur la comparaison de la musique des Quechua avec la musique des autres peuples américains de même race. Nous laisserons encore dans l'ombre ce problème, d'un intérêt général évident, pour ne pas nous exposer à des jugements inexacts et à des généralisations trop hâtives.

Lorsque notre départ au Pérou fut décidé, — d'ailleurs pour des motifs étrangers à l'américanisme, — Jules Écorcheville, le très érudit directeur de la *Revue musicale française S. I. M.*, tombé depuis au Champ d'honneur, nous sachant l'un et l'autre musiciens, avait insisté pour que nous nous rendions compte de ce que pouvait être encore la musique indigène chez l'un des peuples jadis les plus civilisés de l'Amérique. Nous étions déjà disposés à poursuivre ces recherches, aussi notre concours lui avait-il été immédiatement acquis. Hélas ! Écorcheville n'est plus, saluons ce fin lettré, ce chercheur, dont la disparition cause un si grand vide parmi les représentants de la musicographie française.

En 1912, la musique indienne à Lima était totalement inconnue du public.

L'Europe n'était pas beaucoup mieux renseignée, et d'une lettre écrite, cette même année, par le professeur Hornbostel, de l'Institut psychologique de l'Université de Berlin, un spécialiste en la matière, j'extrais le passage suivant :

« Je crains, dit-il, qu'il n'y ait pas beaucoup de vieilles chansons, non

1. Ces recherches feront l'objet d'un ouvrage qui sera publié ultérieurement.

touchées par l'influence de la musique espagnole, parmi les Indiens actuels du Pérou. Les quelques mélodies qui nous sont parvenues ne sont que des échantillons d'une musique plutôt européenne. Peut-être serait-il possible de trouver de la musique autochtone dans les montagnes reculées, chez les Aymara, par exemple. En ce cas, ce serait sans doute un grand mérite de fixer ces documents avant qu'ils ne disparaissent entièrement. »

La lettre, vous pouvez en juger, n'était pas encourageante...

Précédant toute tentative de notations directes, nous avions voulu nous assurer à Lima que personne jusque là n'avait étudié le sujet qui nous tenait à cœur. C'est ainsi que nous faisons bientôt la connaissance du seul homme qui eût, à cette époque, noté des chants populaires vraiment indiens : Alomio Robles. C'est un *serrano*. J'entends par là qu'il est bien de son pays et qu'il a passé son enfance dans les hautes vallées andines, entre Huanuco et Jauja. Tout jeune, il faisait partie d'une maîtrise, et un prêtre, si mes souvenirs sont exacts, lui apprit les rudiments d'harmonie qu'il connaît aujourd'hui. Robles, grâce à sa bonne mémoire musicale, nota des chants indiens, en harmonisa quelques-uns et en incorpora d'autres, plus ou moins respectueusement, dans des compositions personnelles de valeur relative. Il voulut bien nous faire entendre au piano quelques-uns des airs qu'il avait transcrits ; leur réelle beauté jointe à leur caractère très spécial nous attirèrent vivement. Mais quand nous demandâmes à Robles de lire et d'étudier son recueil de chants, il nous fut opposé, non un refus, — on ne sait pas refuser au Pérou —, mais des réponses dilatoires, des *mañana*, des *pasado mañana*, qui aboutirent pratiquement à la porte fermée. La coopération de Robles était impossible ; soit ; nous nous passerions de lui, nous en savions assez : la musique indienne existait, elle était bien vivante, pleine d'intérêt, nous n'avions qu'à travailler par nous-mêmes.

La guerre, en m'appelant au front, avait interrompu nos recherches ; elles furent reprises l'an dernier au cours d'un nouveau voyage au Pérou. Lima avait en apparence bien évolué. Il n'était personne qui n'ait entendu parler de la *musica nacional*. Robles, parti à Cuba, puis aux États-Unis pour faire représenter une *zarzuela* et un opéra « genre Wagner » (!)¹ était sacré grand compositeur ; enfin, une troupe de jeunes gens du Cuzco était venue représenter avec succès dans la capitale un drame historique en quechua, accompagné de musique indienne de scène.

Avions-nous un peu contribué à ce réveil ? Peut-être. Les Liméniens savent aujourd'hui que l'art indien existe, ils écrivent fréquemment des

1. Voir à ce sujet, Leandro Alviña, *La Música incaica*, etc. Cuzco, 1919, p. 38.

articles à ce sujet, parlent de *los antepesados*, de leurs ancêtres, avec une respectueuse admiration, mais quand on leur indique que le seul moyen de faire progresser la question serait de la connaître, et pour cela d'aller à l'Indien, de gagner sa confiance, de recueillir de sa bouche ses traditions, ses fables et ses légendes, de noter ses coutumes, ils vous répondent encore trop souvent par la phrase traditionnelle : « *El Indio no sirve.* »

Certes, il faut une forte dose de patience pour recueillir directement des documents de folk-lore, la besogne est parfois rebutante : ou bien on se heurte chez l'Indien à un mutisme trop bien expliqué par les traitements qui lui furent jadis infligés, — n'enviaient-ils pas, dit Garcilaso, la sagesse des singes, « qui savaient parler, mais qui cachaient leur jargon aux Espagnols, de peur qu'ils ne leur fissent tirer de l'or et de l'argent des mines ¹ ? » — ou bien on est obligé de se défendre contre toute l'expansion larmoyante et stérile due à l'ivresse. Mais quand un résultat est obtenu, combien l'effort est vite oublié ! D'ailleurs l'Indien aime tellement sa musique que pour rompre sa réserve, il suffit le plus souvent de chanter devant lui un air de son pays ; il est pris au piège et se met à dévider son répertoire.

Avant que ma femme vous entretienne de nos notations et en fasse l'analyse, je voudrais vous parler des deux sources d'étude qui s'offraient à nous pour essayer de connaître ce qu'était la musique chez les Quechua, au temps de leur indépendance : d'abord, les instruments de musique que les sables secs de la Costa péruvienne nous ont conservés nombreux et intacts, dans les tombes et près des corps de leurs anciens possesseurs, puis, les écrits des chroniqueurs espagnols.

I. LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'étude du matériel sonore a été entreprise au moyen des instruments anciens eux-mêmes ; la céramique funéraire, dont on connaît l'extrême richesse et la grande diversité au Pérou, nous a apporté également l'aide précieuse de ses représentations exactes.

Nous distinguerons :

les instruments de percussion,

les instruments à vent,

les instruments à cordes (ceux-ci d'origine européenne).

Instruments de percussion. — Les instruments de percussion n'ap-

1. Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales*, livre VIII, chap. XVIII.

partiennent à la musique que par leur fonction rythmique, fonction d'ailleurs fort importante dans l'art populaire.

Au plus bas échelon, se placent les sonnailles et les bruiteurs. L'imagination des Quechua en inventa de nombreux ; en principe, ces objets se composent d'une enveloppe en métal, en bois ou en terre, enfermant des grains durs : semences, graviers ou boulettes d'argile cuite qui, lorsqu'on les agite, font résonner la paroi comme des sous dans une tirelire. Les sonnailles sont munies d'une poignée par où on les tient, — ou d'un long manche en bois.

Les grelots, ou *maichiles*, étaient jadis très employés. Montés en colliers, on se les attachait aux poignets, aux chevilles ou au cou ; il en était de métalliques, d'autres plus simples étaient fournis par la nature : noyaux de fruits ou coquillages marins. Les tribus amazoniques font encore des grelots un usage courant.

Mentionnons aussi de petites cymbales ou *chil-chil*, faites d'airain ou des deux coquilles d'un gros bivalve, et enfin des plaques également d'airain, surmontées d'un anneau et que l'on frappait à la manière d'un gong.

Le tambour ou *huancar* a tenu une place importante dans les fêtes et réjouissances des Indiens. Les chroniqueurs le mentionnent souvent, et la sonorité étourdissante de ces innombrables instruments frappés en même temps a dû plus d'une fois hanter leur mémoire, car ils en parlent avec un certain effroi. Le tambour au Pérou ne semble jamais avoir atteint à l'élégance de celui des Mexicains ; cependant le simple tronc creux que fermait aux deux extrémités une peau sèche de llama, savait se parer aux jours solennels d'une robe de laine aux vives couleurs ¹. Sa taille variait beaucoup : il en existait de longs comme nos caisses militaires du temps de la Révolution ou de l'Empire, mais ses dimensions les plus courantes, que nous ont conservées de très nombreuses poteries, correspondaient à peu près à celles d'un grand tambour de basque. Ce sont les dimensions actuelles de l'instrument encore en usage et qui s'appelle *tinya* (du quechua : *tinya* = frapper). Le roulement à deux baguettes fut inconnu ; le *huancar* et la *tinya* étaient frappés d'une tige souple recourbée, ou même de l'extrémité nouée d'une grosse corde. Le joueur de *tinya* est souvent aussi aujourd'hui un joueur de *pinicllu* ou flûte à bec. L'artiste se sert à la fois des deux instruments, un peu à la manière de nos tambourinaires provençaux menant la farandole ².

1. Bernabe Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, t. IV, livre XIV, chap. xvii.

2. L'influence espagnole se fait ici sentir.

Instruments à vent. — La trompette se nomme *pututu* ou *queppa*. Admirables potiers, les Péruviens furent des fondeurs moyens, aussi ne faudra-t-il pas s'étonner de trouver des trompettes faites surtout de terre cuite ou de bois dur, et peu en métal. Du moins, ne connaissons-nous aujourd'hui aucun spécimen vraiment intéressant de trompette métallique, bien que, par exemple, les *Chroniques des premiers Augustins au Pérou* signalent les quatorze *queppa* de bronze et d'argent qui étaient jadis au service de la *Huaca Tantazoro*¹. Les pillages espagnols ont passé par là.

Les formes de la trompette varient de la conque marine véritable ou moulée et du simple tube droit légèrement tronc-conique, à l'instrument plus compliqué dont la tubulure s'incurve, forme une boucle, ou bien se replie trois et quatre fois sur elle-même, dans le même plan. L'embouchure ne varie pas, elle a la forme d'une coupelle percée au centre et se rapproche beaucoup de nos embouchures modernes en cuivre. Le pavillon chez les Yunca du Nord figure souvent une tête d'animal, renard ou puma à la gueule ouverte, menaçante ; il s'orne parfois de l'effigie d'un personnage, tel un instrument qu'il nous a été donné de photographier à Lima où, un homme aux riches atours porte, en souriant, une syrinx à ses lèvres. A Nazca, comme on pouvait s'y attendre, la trompette est peinte, on y voit représentées les images des idoles et des animaux totémiques aux stylisations si particulières à cette région.

Musicalement, la trompette était assez pauvre, elle possédait des sons rauques et déchirants, ses notes se réduisaient à trois ou quatre harmoniques. C'était l'instrument guerrier par excellence. Il est aujourd'hui moins militaire, et sonne le ranz des vaches ou le garde à vous vis-à-vis d'un *toro bravo* plutôt que l'appel au combat. Il consiste en une espèce de trompe de chasse, faite de sections de corne rivées les unes aux autres et formant spirale.

Nous arrivons à l'instrument préféré de l'Indien, à l'instrument vraiment musical auquel il confie ses peines et ses joies, à celui qui le fait danser ou qui charme sa solitude, qui ne l'abandonne jamais et le suit jusque dans la tombe : la flûte sous ses deux formes caractéristiques, la flûte droite et la syrinx.

La flûte droite ou *quena* se compose essentiellement d'un tube ouvert aux deux extrémités et percé de trous suivant une même génératrice. Son embouchure, partout semblable, consistait jadis en un évidement semi-lenticulaire pratiqué sur une petite portion du

1. *Relación de la Religión y Ritos del Perú*, por los Primeros Agustinos, etc... (Collection Urteaga et Romero, Lima, t. XI, p. 33).

bord supérieur de l'instrument avec amincissement de la paroi interne à cet endroit. L'instrumentiste, au moyen de la lèvre inférieure, obturant presque en entier le tube, envoyait son souffle sur l'embouchure et mettait ainsi en vibration la colonne d'air emprisonnée dans le corps de la flûte.

L'os et le roseau étaient les matières les plus employées à la confection des *quena*. On en trouve aussi faites de petites gourdes allongées, on en trouve également en terre cuite. Les dimensions de la flûte droite en roseau oscillaient, à notre connaissance, entre 8 et 40 centimètres. Le nombre de ses perforations variait de trois à sept. La *quena* en os était de dimensions plus restreintes ; elle présentait souvent une perforation opposée aux autres et que le pouce devait pouvoir masquer. Les ailes des pélicans sur la Costa, les pattes et les côtes des llamas, dans la Sierra fournissaient la matière employée à la confection de cet instrument.

Les flûtes droites de roseau portent souvent les marques d'un disque terminal, ou d'une sorte de chapeau perforé fermant en partie la colonne d'air. Ce diaphragme, que l'on retrouve également dans les flûtes de terre cuite, a pour conséquence d'abaisser la tonalité de l'instrument. Il est une autre particularité que nous avons rencontrée trois ou quatre fois sur des *quena* provenant de Cajamarquilla (Vallée du Rimac) et d'Ancon. Ces instruments en général très soignés et fort justes, portaient, outre le disque que nous venons de signaler, un autre diaphragme intérieur situé entre deux perforations. Une expérimentation sommaire nous apprend que ce disque abaissait la note correspondant au trou au-dessous duquel il était situé, et cela d'une manière d'autant plus sensible que le disque était plus fermé. Quelle était la fonction reconnue jadis à ce diaphragme ? Il semble que l'on soit autorisé à croire à une fonction d'accord. D'ailleurs cette particularité n'est pas le seul fait qui nous montre les Quechua cherchant à améliorer la justesse de leur perce empirique : nombre de flûtes anciennes portent la marque de trous bouchés avec soin, soit avec de fines chevilles, soit avec une ligature extérieure.

La *quena* moderne a subi quelques modifications : ses dimensions se sont en général accrues, son embouchure consiste en une échancrure carrée, taillée dans une portion du bord supérieur de l'instrument avec amincissement en biseau de la face externe de la paroi à la base de l'échancrure. Supposés un flageolet dont on aurait coupé le bec. Sur la Côte, la flûte de l'aveugle est faite de laiton ou de simple fer-blanc, mais la Sierra est restée fidèle au roseau. La nature au Pérou en produit, il est vrai, de tout à fait approprié à cet usage. La manière de jouer de la *quena* n'a pas varié au cours des siècles.

Quant à la flûte traversière, elle reste rare, peu populaire.

Citons encore le *pincullu* ou flûte à bec, que nous croyons d'origine moderne, n'en ayant encore trouvé aucun spécimen dans les tombes¹. Son principe était pourtant connu, puisqu'il était appliqué aux sifflets en terre à deux ou trois notes, aux *pitos* qui, pour ne pas être aussi curieux et variés au Pérou que ceux de Chiriquí ou du Darien, n'en restent pas moins nombreux et intéressants.

La syrinx, ou flûte de Pan, s'appelle en quechua *antara*. Elle était presque aussi répandue que la *quena*, sauf chez les Chimu. Nous la trouvons aujourd'hui en Bolivie comme en Équateur, mais avec des formes différentes. Elle a presque complètement déserté la Costa, où elle connut pourtant jadis ses formes les plus parfaites.

Cet instrument se compose de tubes juxtaposés d'une longueur et d'un diamètre croissant avec régularité. Les tubes donnent chacun une note distincte. Fermés à l'extrémité inférieure, ils sont ouverts à l'autre bout et placés à même hauteur pour que la bouche de l'instrumentiste puisse, en jouant, se déplacer aisément en ligne horizontale. Les sons s'obtiennent ainsi qu'on souffle dans le tube creux d'une clé pour lui faire rendre une note.

Nous connaissons deux variétés anciennes de syrinx : la première est faite de roseau, elle comporte au moins cinq tubes sonores et souvent dix ou douze. Sa longueur courante oscille entre quinze et quarante centimètres. Elle est presque toujours formée de deux séries parallèles de roseaux reliés les uns aux autres par des fils de coton ou de laine délicatement enroulés, qui constituent souvent une sorte de tissu protecteur. Une des séries est fermée à sa base, l'autre ouverte ; cette disposition, qui mérite de retenir l'attention, n'a pas reçu d'explication satisfaisante. La série ouverte avait-elle, dans l'esprit du constructeur, une fonction de résonnateur ? Avait-elle pour simple but de rendre l'instrument plus épais, par suite plus solide et les ligatures plus aisées ? Nous ne savons, mais nous notons deux particularités : certains de ses tubes sont parfois bouchés à leur sommet, ils sont donc forcément muets ; ils présentent en outre souvent à leur base et vis-à-vis des notes graves une échancrure carrée dont la fonction nous échappe encore. Les tubes sonores sont fermés à leur extrémité inférieure par des disques pleins, en roseau, entrés à frottement dur, et qui forment de vraies petites pompes d'accord ; la hauteur variable à laquelle on les trouve dans les tubes des flûtes bien conservées ne laisse aucun doute à cet égard. Jamais

1. Par contre, au Mexique, cette flûte à bec, que l'on nomme aujourd'hui à tort *chirimía*, était très répandue à l'époque pré-cortézienne.

on ne rencontre de syrinx anciennes dont les tubes sonores soient fermés par un nœud naturel du roseau, procédé grossier qui est aujourd'hui d'un emploi constant.

La seconde variété de flûte de Pan est celle de terre cuite. Elle n'est mentionnée nulle part dans les écrits, et les Indiens semblent en avoir perdu le souvenir. Jusqu'ici, on ne l'a trouvée qu'en deux points de la Costa, à Nazca et à Cajamarquilla.

La syrinx de Nazca, contemporaine des belles poteries polychromes dont elle porte parfois les peintures stylisées, est un instrument d'une facture irréprochable. Sa longueur peut atteindre soixante-quinze centimètres, et le nombre de ses tubes s'élever à quatorze. La sonorité en est ronde et pleine, rappelant un peu dans le grave le timbre de la clarinette. Les tubes moulés avec soin devaient être séchés isolément, puis le potier les enrobait dans une pâte fine qui les reliait les uns aux autres. L'instrument ainsi formé était soumis à la cuisson après que la surface en eût été recouverte d'un engobe brun ou rouge sombre. Les gros tubes recevaient à leur extrémité supérieure un léger étranglement destiné à égaliser le diamètre des embouchures et à rendre le jeu de l'instrument plus aisé.

La syrinx de Cajamarquilla était beaucoup moins belle que celle de Nazca. Les tubes étaient simplement soudés les uns aux autres sans être recouverts d'une couche protectrice ou d'un vernis ; leur embouchure était brute, et leur base arrondie restait distincte.

Les flûtes de Pan en terre n'avaient pas la ressource des pompes d'accord de leurs humbles sœurs en roseau, aussi leur justesse s'en ressentait-elle ; des accidents de cuisson — gonflement ou écrasement — venaient en outre fausser les prévisions du potier. Peut-être les artistes accordaient-ils leurs instruments au moyen d'un peu d'argile placée au fond des tubes... mais nous l'ignorons aujourd'hui.

En Bolivie, les syrinx modernes sont des instruments à la fois plus grossiers de facture et plus compliqués de jeu. Elles se font au moins en quatre tailles distinctes donnant l'octave les unes des autres et elles s'achètent sur les marchés, par exemple à Puno ou à La Paz, en séries accordées, afin de pouvoir être jouées ensemble dans un même orchestre. Nous eussions considéré cette fabrication en séries accordées comme moderne, si Garcilaso, dont les souvenirs personnels remontent à 1550 environ, ne la signalait précisément chez les Colla¹.

Les flûtes de Pan boliviennes comportent comme jadis deux rangées accolées de tubes (ceux-ci au nombre de six et de sept), mais, contrai-

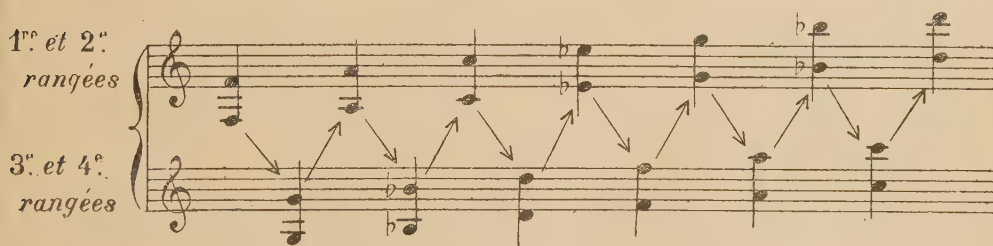
1. Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales*, livre II, chap. xxvi.

rement à ce qui se passait autrefois, les deux séries sont sonores et l'artiste, par un léger mouvement de bascule de l'instrument sur ses lèvres, souffle alternativement dans l'une ou l'autre rangée, selon la note qu'il veut faire vibrer.

Ces syrinx sont ainsi accordées (en gamme diatonique) :



Il existe des syrinx boliviennes encore plus compliquées et qui possèdent quatre rangées de tubes. Le dispositif de l'accord est alors le suivant :



Il faut des poumons de *serrano*, pour souffler dans ces instruments.....

En Équateur, la flûte de Pan ou *rondador* ne comprend aujourd'hui qu'une série de tubes sonores, mais très nombreux ¹, aussi est-elle fort large. On la construit le plus souvent en roseau ; il en est d'élégantes faites avec des tuyaux de grosses plumes de condor. Parfois la suite de ses sons, au lieu de donner une gamme simple, donne deux gammes alternant à une distance de tierce l'une de l'autre : *do, la, ré, si, mi, do, fa, ré, etc...*

En terminant cette description des instruments à vent, nous vous devons une déclaration : il nous a été donné de faire sonner plus de cent *quena* ou *antara*, provenant des tombes anciennes et en bon état de conservation. Ces instruments donnent, avec un degré de justesse correspondant à leur plus ou moins parfaite facture, tout ou partie d'une échelle sonore déficiente de cinq sons au plus à l'octave,

1. Nous en avons vu de quarante-deux tubes.

sans demi-tons. Cette constatation n'est point pour nous surprendre, elle ne fait que confirmer l'emploi jadis d'une échelle encore en usage dans les chants indiens purs de notre époque. Ma femme vous entretiendra plus longuement de ce sujet.

Quant aux instruments modernes, ils donnent en général notre gamme diatonique. Cependant certains indigènes restent encore fidèles dans la construction de leur *quena* ou *antara* à l'échelle défective ancienne.

Instruments à cordes (modernes). — Ajoutons quelques mots sur deux instruments à cordes qui, par leur popularité et leur transformation dans le pays, ont acquis aujourd'hui droit de cité chez les Indiens : le *charango* et la harpe. Ces instruments sont nettement d'introduction européenne, ils étaient inconnus avant l'arrivée des Espagnols.

Le *charango* est une espèce de mandoline ou *banduria*, mais tandis que celle-ci possède six cordes doubles, le *charango* n'en conserve que cinq. Sa particularité consiste dans l'utilisation pour sa caisse sonore d'une carapace de tatou. Cet animal se nomme en quechua *quirquinchu* d'où l'appellation *charango* de *quirquinchu*. Wiener parle de l'utilisation d'une carapace de tapir ¹... il exagérerait un peu ! Les artistes péruviens qui jouent du *charango* sont plutôt des Cholos que des Indiens. La fabrication de cet instrument peut être commune ou très soignée selon les moyens du possesseur.

La harpe est aujourd'hui complètement indienne ; on la trouve partout dans la Sierra entre le Cuzco et Quito. C'est un instrument rustique, sans pédales, au son assez grêle, d'une étendue de cinq octaves ; sa forme est celle des instruments connus, mais deux espèces de béquilles en bois supportent sa base, en sorte que la harpe se trouve quasi horizontale lorsqu'on en joue au repos. Non seulement elle est destinée à l'artiste sédentaire, à l'aveugle qui, tout un jour, près d'une porte, redira sans fin un même air, mais elle suit encore les ébats des danseurs, elle les accompagne ; en ce cas, le harpiste qui joue en marchant renverse l'instrument et le tient la tête en bas, dans ses bras.

En Équateur, la harpe est parfois de dimension très réduite, et se rapproche plutôt comme taille de la lyre.

II. LES CHRONIQUES ESPAGNOLES.

Nous eussions désiré vous montrer, dans la mesure où les Chroniques nous le permettent, la place que tenait la musique chez l'Indien à l'époque des Incas. Le temps dont nous disposons ne nous permet aujourd'hui

1. Wiener, *Pérou et Bolivie* (chap. consacré à la musique).

d'hui que des généralités. Au cours des siècles qui précédèrent la conquête, les manifestations sociales ou religieuses, les fêtes réclamaient chaque année davantage le concours des chants et de la danse, car on sait combien les maîtres du *Tahuantinsuyu* surent peu à peu multiplier, développer, codifier même, les réjouissances au long des saisons. Les Incas poursuivaient ainsi l'application de leur déplorable politique : tant que l'époque permettait le travail utile des champs, ils attachaient au sol la masse des agriculteurs, — c'est-à-dire le peuple — par des lois rigoureuses, dont une armée de fonctionnaires-policiers, de délateurs officiels et hiérarchisés, avait intérêt à surveiller l'exécution. Ils confisquaient à ces agriculteurs le produit de leur travail en vue d'une répartition d'ensemble où les guerriers, les espions et la « cour » n'étaient certes pas oubliés ; ils les conviaient ensuite, dès que l'agriculture chômait, à des fêtes sans nombre, à des beuveries interminables, dans lesquelles sombraient toute initiative, toute idée de révolte, préparant ainsi l'esclavage futur et définitif de leurs sujets.

Quels que fussent leurs abus et leurs funestes conséquences, les fêtes se déroulaient, surtout au Cuzco, dans un cadre et avec une pompe qui doivent retenir notre attention, car la musique y était intimement mêlée.

En dehors des réjouissances extraordinaires, conséquences d'une victoire, d'un rattachement de province à l'empire, du couronnement d'un nouveau prince, etc. : le calendrier des Incas, inscrivait, au cours de l'année, des fêtes régulières mensuelles, dont quatre principalement avaient une importance et une durée exceptionnelles. C'était, en juin, l'*Intip-Raymi* ou fête du Soleil proprement dite ; en septembre, la *Citua*, qui devait éloigner du Cuzco et des agglomérations les épidémies et les maux de toutes sortes ; en novembre, les longues cérémonies et les épreuves que devaient subir les jeunes gens de caste noble pour être reçus *orejones* ; enfin en mars, la rénovation du feu sacré. Ces fêtes avaient toutes un caractère religieux ; on s'y préparait en s'abstenant de certains aliments et en observant la continence. Elles débutaient par des sacrifices de llamas et des libations en l'honneur des puissances célestes : Soleil, Lune ou Tonnerre ; puis venaient, suivant un cérémonial spécial et réglé avec soin, les *taqui*, c'est-à-dire les danses et les chants — le mot enfermant les deux acceptions — qui correspondaient à la fête célébrée. Les costumes eux-mêmes étaient réglementés. Quant aux *taqui*, ils portaient chacun leur nom : pour l'*Intip-Raymi*, par exemple, c'était, nous dit Cristobal de Molina¹,

1. Cristobal de Molina, *Relación de las Fábulas y Ritos de los Incas* (Collection Urteaga et Romero. Lima, 1916, t. I, p. 24 et suivantes).

la danse *Huayllina*, reprise quatre fois par jour, et entrecoupée d'exclamations où le mot triomphe revenait en manière de refrain. Pour la fête de l'expulsion des maladies, après les ablutions faites à l'aube, tous entonnaient le chant *Alauicitua*, tandis que les *antara* faisaient entendre l'air *Ticatica*. Le *taqui Huari* était réservé aux cérémonies des jeunes *orejones* et on ne le chantait ou dansait qu'à cette époque; il remontait au temps de Manco-Capac, qui en aurait prohibé l'exécution à tout autre moment. On dansait aussi à ces fêtes, après les épreuves d'endurance subies par les jeunes gens, le *taqui Coyo* ou *Kolli*, c'est-à-dire, la danse légère, la danse des jambes souples. Ces exemples pourraient être multipliés.

Outre la musique rituelle, les fêtes fournissaient l'occasion d'entendre les récits historiques, les chants épiques composés par les *Amautas* et les *Harahuac* ou poètes officiels; enfin des scènes dramatiques, des épisodes de guerre étaient également représentés, car il existait un théâtre au sens plus ou moins précis du mot.

Hélas! que nous reste-t-il de tout ce passé? Les dénominations des *taqui*, sauf deux ou trois exceptions, ne sont plus pour nous que des titres trop souvent intraduisibles en raison de l'orthographe fantaisiste des chroniqueurs; des récits épiques, subsiste la seule légende des hauts faits de Pachutec chez Betanzos¹ et Gamboa²; de l'art dramatique, Ollantay n'est qu'une adaptation, en quechua il est vrai, mais conçue à l'européenne, de l'œuvre ancienne; quelques fragments que l'on peut considérer comme authentiques y sont heureusement incorporés.

Nous pouvons dire que l'œuvre musicale et poétique des grandes manifestations politico-religieuses est morte. Elle a succombé sous le fanatisme du clergé espagnol, sous les poursuites du Tribunal de Santa Fé.

Dès 1583, le premier concile provincial de Lima ordonnait de brûler systématiquement tous les *quipu* et moyens mnémotechniques que les Indiens possédaient pour garder le souvenir des hauts faits de leurs ancêtres; ensuite, ce sont les défenses contenues dans les *Constituciones synodales* de 1614, prohibant les danses, chants ou *taqui* en langue maternelle, ou générale (c'est-à-dire en quechua), ordonnant de mettre le feu à tous les instruments de musique: *quena* et *antara*, à l'exception des seuls tambours, en raison de leur emploi à la fête du Corpus Christi³; puis en 1617, les questionnaires à l'usage des visiteurs ecclésiastiques, ainsi que les édits pour extirper l'idolâtrie du Pérou,

1. Juan de Betanzos, *Suma y Narración de los Incas*.

2. Sarmiento de Gamboa, *Segunda parte de la Historia general llamada Indica*.

3. *Constituciones synodales del Arzobispo de los Reyes en el Perú, 1614*.

qu'Arriaga rapporte dans son ouvrage ¹, après s'être vanté d'avoir détruit six cent trois *huaca*, plus de trois mille *conopa* et d'avoir fait condamner six cent soixante-dix-neuf ministres du culte ancien.

Dans sa lettre pastorale de 1649, l'archevêque de Lima, de Villagomez, reproduit les prohibitions antérieures en les aggravant de châtimens corporels : cent coups de fouet et une semaine de cachot pour avoir dansé le *baile Ayrihua* à la fête des moissons ; en cas de récidive, le coupable était remis au bras séculier ².... mais arrêtons là nos citations.

Malgré prohibitions et châtimens, les Indiens, sous des apparences de conversion, surent conserver leurs fêtes anciennes quand elles coïncidaient avec celles de l'Église catholique : ainsi pendant fort longtemps, le Corpus Christi, ou Fête-Dieu, ne fut pour les indigènes que l'*Intip-Raymi*. Nous ne sommes pas bien sûrs qu'il n'en soit pas encore de même au fond de leur cœur !...

Plus habiles, certains prêtres, dès le début de la conquête, avaient compris l'importance des chants et de la musique chez les Quechua, et avaient tenté d'utiliser cet attrait pour la plus grande gloire de Dieu ; Garcilaso nous rapporte, par exemple, qu'en 1551, le maître de chapelle de la cathédrale du Cuzco avait ainsi arrangé pour la fête du Saint-Sacrement le célèbre chant du *Haylli* qui obtint, auprès des Indiens, un succès immense ³. Ces tentatives, malgré les défenses que nous avons rapportées, durent se reproduire de temps en temps. Nous en avons une preuve dans les nombreux cantiques et hymnes indiens chantés aujourd'hui dans la Sierra.

Heureusement, l'Inquisition n'a pu atteindre l'âme du peuple, ses sentimens intimes, ses effusions amoureuses et celles-ci se sont traduites en des cantilènes d'une rare beauté, qui sont encore bien vivantes. Gutierrez de Santa Clara vers 1590 ⁴, Garcilaso, à peu près à la même époque ⁵, signalaient leur grande variété et louaient l'intime union, en ces chants, des paroles et de la musique, ce qui permettait à une amante de comprendre, au seul son lointain de la *quena* du bien-aimé, l'appel pressant ou les tendres reproches qu'il lui adressait.

Ces cantilènes ont conservé la dénomination ancienne de *harahui*

1. P. Pablo Joseph de Arriaga, *Extirpación de la Idolatria del Perú*, Lima, 1621.

2. Pedro de Villagomez, *Exortaciones e instrucción acerca de las Idolatrias de los Indios del Arzobispado de Lima*.

3. Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales*, livre V, chap. II.

4. P. Gutierrez de Santa Clara, *Quinquenarios*, t. III, chap. LXIII p. 549.

5. Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales*, livre II, chap. XXVI.

qui, dans la bouche des Espagnols, est devenu successivement *harabi* ou *haravi* puis *yaravi*¹.

Quant aux danses, elles ont perdu leur spécialisation rituelle, elles se sont uniformisées avec la disparition graduelle des fêtes de l'ancien culte, certaines d'entre elles subsistent toujours et sont très populaires, telle la *kashua* ou la *huanca*. Elles sont exécutées aux fêtes religieuses ou politiques actuelles.

Je laisse la parole à ma femme qui va vous entretenir de la musique indienne, telle qu'elle existe encore dans la Sierra andine.

DEUXIÈME PARTIE.

Nous rapportons de nos voyages au Pérou une importante collection de près de deux cents mélodies, la plupart notées directement, — chansons et danses —, qui nous permettent de jeter une vue d'ensemble sur le folk-lore musical de la région andine.

Ce folk-lore, extrêmement riche et vivant, comprend : d'une part les *monodies indiennes pures*, que la tradition orale a conservées quasi intactes sur les hauts plateaux de la Sierra, d'autre part, un genre de musique tout spécial, postérieur à la Conquête, qui résulte de l'introduction d'éléments européens, principalement espagnols, dans la musique indienne pure, genre de musique que nous appellerons *métissée*.

MÉLODIES INDIENNES PURES.

L'échelle et les modes. — Les mélodies indiennes pures des anciens civilisés d'Équateur, Pérou et Bolivie, étaient bâties sur une échelle défective, pentatonique, commune d'ailleurs à beaucoup de peuples primitifs. D'après les mélodies notées dans la Sierra andine, et d'après bon nombre d'instruments trouvés dans les tombes, nous pouvons d'une manière certaine déterminer l'échelle indienne en usage, avant la venue des Espagnols, dans l'ancien *Tahuantinsuyu* ou empire des Incas.

Prenons, pour en donner une idée claire et rapide, notre échelle diatonique moderne de sept sons dont nous retirerons les demi-tons :



il nous reste la succession incomplète des cinq sons ci-dessus, qui est précisément l'échelle indienne.

1. Un article paru dans le n° 2 de la revue allemande *La Cultura latino-améri-*

Or, de même que chez les Grecs, et plus tard dans les modes ecclésiastiques du moyen âge, on considérait chaque note de l'échelle diatonique comme le point de départ d'un mode différent (mode d'ut, de ré, de mi, etc...), de même pouvons-nous concevoir idéalement un mode sur chaque degré de l'échelle déficiente pentatonique, ce qui donnerait les cinq séries suivantes :

Mode A (*majeur*)

Ex:2

Mode B (*mineur*)

Ex:3

Mode C (*majeur*)

Ex:4

Mode D (*mineur*)

Ex:5

Mode E (*inusité*)

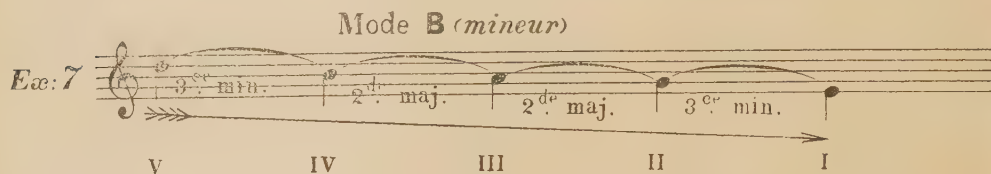
Ex:6

Pratiquement, l'étude des monodies indiennes que nous possédons nous révèle : l'usage fréquent du mode A (*majeur*), et très fréquent du mode B (*mineur*) ; assez fréquent du mode D (*mineur*) ; l'emploi rare du mode C (*majeur*).

cana, Cöthen, 1916, sous la signature de M. Friedenthal, donne au mot *Yaravi* une origine si imprévue que nous nous permettons de la résumer ici. D'après cet imaginaire folkloriste, les *Conquistadores* et leurs successeurs auraient été accoutumés dans leur patrie aux exclamations sémitiques *ya Rabbi, ya Rabbi*, c'est-à-dire : ô Seigneur, ô Maître ! lancées sous l'impression d'un événement triste. Et ceux-ci, devant le caractère très mélancolique des chants indiens au Pérou, n'auraient pas hésité à leur appliquer l'expression connue *Yarabi* ou *Yaravi*, ce qui, en raison de la constante confusion espagnole du *b* et du *v*, est tout un.

Quant au mode E, nous n'en avons pas rencontré un seul exemple, et jusqu'à plus ample étude, le considérerons comme inusité dans la Sierra andine¹.

Mode B (mineur). — Nous étudierons sommairement l'échelle indienne sous la forme de son mode B (mineur) le plus fréquemment employé, au Pérou, que nous transposerons pour plus de commodité :



Comme je l'indique en commençant par le degré aigu de l'échelle, la pente de la gamme indienne, ainsi que celle des anciens Grecs, et à l'inverse de notre gamme moderne, est nettement descendante, avec attirance de l'aigu vers le grave. La courbe générale de la mélodie péruvienne est donc infléchie du haut vers le bas de l'échelle, franchissant parfois de grands intervalles, mais avec de fréquentes oscillations montantes, des bouffées expressives, qui toujours retombent tristement.

La note de repos principale de ce mode, qu'il serait impropre de nommer tonique, est placée au grave. A cause de son importance, je la considère comme le premier degré de l'échelle. Nous compterons donc les cinq degrés de bas en haut, à rebours de la pente.

Les phrases musicales conclusives ou déterminantes du mode finissent très souvent par le I^{er} degré précédé du II^{me}, en un mouvement de tierce mineure descendante absolument typique².

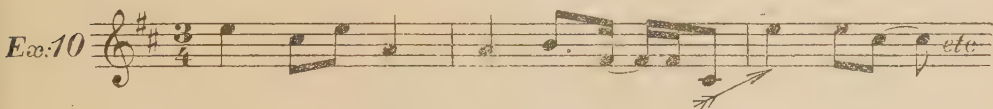
Une autre caractéristique de ce mode est le goût qu'ont les Péruviens de passer brusquement du V^e degré au I^{er}, soit directement, soit plus souvent, en touchant le IV^e ou le II^{me} degré, en montant ou en descendant, ce qui donne un intervalle de septième mineure en deux ou en trois notes qu'ils aiment beaucoup :



1. Des recherches sur la musique indienne des États-Unis nous ont fait rencontrer en ce pays de nombreux exemples du mode E.

2. Voir la fin des monodies nos 6 et 8.

Ce mouvement mélodique hardi n'est pas le plus grand que se permettent les Quechua ; il leur arrive d'exécuter tranquillement des sauts de dixième :



et non pour produire des effets comiques.

Cette liberté, cette souplesse de ligne contribue à donner à la musique indienne son charme pénétrant.

La musique indienne pure est exclusivement monodique. Le système musical indien privé d'harmonie, de demi-tons, et à plus forte raison de tout chromatisme, ne comporte pas de modulations.

Dans chaque mode, nous rencontrons des sortes de cadences mélodiques, suspensives et conclusives, que je ne peux que vous signaler.

Sur cent quarante mélodies indiennes pures, nous en rencontrons plus de quatre-vingts construites sur le mode B (mineur), ce qui constitue une imposante majorité ¹.

On peut trouver dans l'impression que laissent les chutes fléchissant vers le grave, terminées par l'intervalle descendant de tierce mineure, et dans le fait que beaucoup de lamentations amoureuses se chantent sur ce mode, des raisons expliquant le caractère de tristesse proverbial que les voyageurs ont toujours décerné à la musique populaire péruvienne, caractère qui certainement domine, mais qu'il convient de ne pas exagérer, beaucoup de *bailes* ², d'allure rythmique mouvementée et joyeuse, étant également sur ce mode ³.

Cette seule tierce mineure conclusive et un lointain rapport avec notre mode mineur moderne eussent suffi à évoquer la tristesse à des oreilles d'Européens nourries du « mineur » des classiques et des romantiques, qui traduisaient inmanquablement : « amour trahi » ou « marche funèbre » (la liberté de notre musique contemporaine tend à effacer cette impression, arbitraire d'ailleurs). D'autre part, les voyageurs qui ont traversé le Pérou ou l'Équateur, ayant presque toujours confondu la musique indienne pure avec la musique métissée, — dont le *yaravi* ou *triste* est une des formes célèbres, — ont pu certes être frappés de leur accent étrange et désolé, qui vient du mélange intime des éléments européens incorporés dans la gamme indienne. Nous parlerons plus tard de ces chants.

1. Voir les monodies nos 3, 5, 6 et 8.

2. Danses.

3. Voir les monodies nos 3 et 5.

Je vais vous dire quelques mots des autres modes indiens :

Mode A (majeur). — Nous appelons ce mode majeur, à cause des deux secondes majeures qui le terminent.

Mode A (majeur)

Ex:11

V IV III II I

Il est fréquemment employé, tant au Pérou ou en Bolivie qu'en Équateur, et d'assez nombreux *yaravi* de caractère triste sont sur cette série¹.

Les repos principaux et les conclusifs s'opèrent sur le I^{er} degré de l'échelle auquel on arrive ordinairement par le degré conjoint ou par la tierce.

Les sauts mélodiques brusques sont en général moins fréquents, la ligne est moins heurtée, plus conjointe ; citons cependant un *yaravi* qui contient l'intervalle de septième mineure directe, et celui de dixième mineure :

Ex:12

etc

Mode D (mineur). — La série mineure, mode D, paraît en grande faveur en Équateur.

Mode D (mineur)

Ex:13

V IV III II I

Elle est à rapprocher du mode B en ce qui concerne le goût très vif, principalement dans des phrases conclusives, de passer du V^e degré au I^{er}, en touchant le IV^e (ce qui donne une seconde suivie d'une sixte mineure, ou une septième mineure en trois notes) et très souvent du IV^e au I^{er} directement, en un intervalle descendant de sixte mineure tout à fait particulier à ce mode et qui donne une impression interrogative.

Ex:14

2^{de} maj. 6^{te} min. 7^{eme} min.

1. Voir les monodies nos 1 et 2.

LA MUSIQUE MÉTISSÉE.

A côté des monodies indiennes conservées pures dans la montagne, grâce aux difficultés d'accès du pays, il existe aussi dans le folk-lore actuel, en pleine vie, c'est-à-dire en continuelle transformation, un genre spécial de musique, — la musique métissée —, qui dérive de l'indienne pure dans laquelle se sont introduits, en des proportions extrêmement variables, les éléments européens ; le style qui en résulte est tout à fait original, obéit à ses lois musicales propres, et si parfois quelques duretés et un peu de mauvais goût s'y peuvent glisser, il a produit des mélodies fort belles et expressives.

L'échelle métissée et les modes. — L'apparition du système tonal européen importé en Amérique par les *Conquistadores* a dû, pour le moins, produire sur l'oreille des naturels du pays autant d'effet que, sur leur vue, les chevaux montés par les prestigieux étrangers. Peu à peu leurs monodies s'en imprégnèrent, leur gamme se modifia sous cette influence. Dans un article paru dans le *Mercurio peruano* de 1792 ¹, nous trouvons une allusion à un *yaravi* entendu au Pérou, dans la description duquel nous pouvons démêler que les demi-tons, et par conséquent le système harmonique européen, s'y étaient infiltrés. Car, fait très important à noter, le folklore andin métissé n'est pas espagnol d'origine, puis teinté d'indien, mais bien indien d'origine, puis influencé d'européen, où l'élément espagnol domine.

Ainsi s'est formée une autre échelle bien curieuse, que j'ai eu la surprise de découvrir en travaillant les mélodies métissées, aussi bien celles de Bolivie que celles du Pérou et de l'Équateur. La voici en ses deux modes principaux, dérivés nettement de leurs frères indiens purs : le mode Aa (majeur), le mode Bb (mineur) ² :

Ex:15

Mode A a (majeur)

Ex:16

Mode B b (mineur)

1. *Mercurio Peruano del día 16 de febrero de 1792*, Carta sobre la música etc., por T. J. C. Y P.

2. Les grosses notes sont celles de l'échelle indienne, les petites représentent les degrés ajoutés sous l'influence européenne.

La savoureuse série majeure reproduit à l'envers un des modes ecclésiastiques les plus typiques, le mode de fa, l'hypermajeur, avec son intervalle de triton. Et je vois là l'influence européenne toute logique : ne se servait-on pas couramment en Europe de ces modes dans la musique, en particulier dans la musique religieuse pendant l'époque coloniale ? Or, on sait quel fut le despotisme qui pesa sur les indigènes du Pérou aux siècles qui suivirent la Conquête, la pression que le clergé espagnol exerça, pour remplacer peu à peu les fêtes du Soleil par les cérémonies catholiques qui comportaient leur musique liturgique, source d'influence sur laquelle il n'est pas besoin d'insister davantage. Le mode Aa conserve très souvent sa pente et ses caractéristiques indiennes, il est parfois incomplet, n'employant que six degrés, se privant soit du VII^e, qui rarement prend le caractère de sensible, soit du IV^e, qui précisément forme l'intervalle de triton.

Le mode Bb, lui, n'est autre que le vieux mode de ré du plain-chant ¹.

Lorsqu'il est de formation plus récente, ce mode comporte assez souvent une altération de son V^e degré, qui prend alors le caractère de sensible européenne, et, modifié de la sorte, se rapproche de notre la mineur classique, celui que Bach montait ainsi pour le redescendre en supprimant les accidents, et ce précisément dans la première moitié du XVIII^e siècle.

Mode B b *modifié* ²



Mais, lorsque les mélodies métissées construites sur ce dernier mode gardent la pente et les caractéristiques indiennes, alternant avec la pente et les caractéristiques modernes, ce mélange devient pour nous d'un effet vraiment neuf.

Peu à peu, dans les lignes mélodiques populaires empruntant ces échelles, que nous pourrions appeler « coloniales », se rencontrèrent d'autres anomalies, en quelque sorte « des métissages de métissages », les uns accommodés au goût péruvien ³, d'autres se rapprochant de plus en plus des espagnolades en faveur sur la côte.

Le temps dont je dispose m'empêche d'entrer dans des détails qui pourraient être intéressants à la fois historiquement et esthétiquement.

Toutes les mélodies métissées que nous avons recueillies — Équateur,

1. Voir la monodie n° 7.

2. Voir la monodie n° 4.

3. Voir la monodie n° 4.

Pérou, Bolivie — obéissent à ce système dont j'ai donné l'échelle et les modes principaux Aa, Bb, les unes pures sans modulation, les autres contenant des « méliissages de méliissages » très reconnaissables, plus ou moins nombreux.

Il devient donc très facile de différencier un texte musical indien pur, d'un texte méliissé.

LES RYTHMES.

Les rythmes indiens peuvent compter parmi les plus libres et les plus variés de toute la musique populaire.

Quelqu'un nous disait à Arequipa : « il est venu ici un grand pianiste espagnol qui s'est montré absolument incapable de sentir et de reproduire « la mesure » de *nuestra música nacional* ». Les gens du peuple, cholos ou indiens, qui tous plus ou moins chantent, dansent ou jouent de la flûte, ont ces rythmes dans le sang et les répètent fidèlement d'instinct. C'est par eux que nous avons pu les saisir et nous en pénétrer. .

La principale et la plus générale des caractéristiques rythmiques indiennes est l'appui sur le temps, qu'on retrouve, il est vrai, dans la plupart des musiques primitives, je veux dire par là que les attaques ne se font jamais sur un silence.

Rythmes binaires. — Les rythmes binaires, que nous avons pu faire entrer dans une mesure à 2/4 et à 6/8, sont les plus fréquents.

Les rythmes vifs à 2/4, rythmes de danses, très nombreux, sont souvent de coupe régulière, bien appuyés sur chaque temps, un peu obsédants. D'autres conservant l'appui sur le premier temps, sont ensuite syncopés et saccadés, nous en reparlerons plus loin¹.

D'autres enfin sont constitués en partie par des triolets, en partie par des croches égales.

Quelques rythmes à 2/4 sont des mouvements lents ou modérés.

Les rythmes à 6/8 sont infiniment souples et variés. Il en est de lents² et de rapides.

Parmi les rapides, qui sont innombrables, et contiennent les rythmes indiens les plus typiques³ — syncopés et haletants —, citons en particulier ceux des lamentations que chante en pleurant l'Indienne ou l'Indien en conduisant au cimetière la dépouille de son ou de sa bien-aimée⁴.

1. Voir la monodie n° 3.

2. Voir la monodie n° 2.

3. Voir la monodie n° 5.

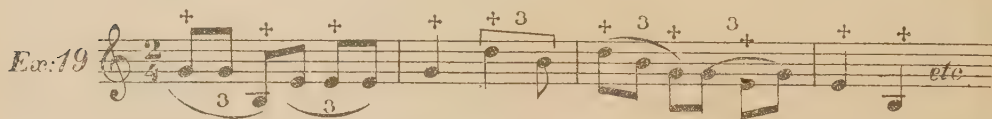
4. Voir la monodie n° 1.

Nous en avons aussi d'assez compliqués, à la fois binaires et ternaires alternativement, les battements ternaires suivant les binaires et s'exécutant dans le même temps. Je crois être arrivée à les noter d'une manière claire à la lecture.

En voici un exemple. Les battements rythmiques sont représentés par de petites croix placées au-dessus des notes.



Dans une mesure à 2/4 ou à 3/4, un rythme semblable ¹ peut exister que j'ai noté avec des triolets, divisés de la même manière :



Rythmes ternaires. — Les rythmes ternaires s'appliquent surtout à des mouvements lents ou modérés à 3/4, ceux des langoureux et mélancoliques *yaravi*. Ils sont parfois sujets à de fréquents changements de mesure, ainsi que cela se passe si souvent dans les chants populaires du monde entier.

Autres rythmes. — Rares sont les rythmes enfermables en une mesure à 4/4 ; nous en trouvons pourtant quelques exemples, dont la ravissante mélodie équatorienne *Pirucha*.

Par contre, les 3/4 nous apportent souvent leur fantaisie, soit rythmée en 2 et 3, soit en 3 et 2 ; ils sont presque toujours d'un caractère véhément ou passionné.

Certains rythmes saccadés et syncopés, auxquels nous avons fait allusion tout à l'heure en parlant des rythmes binaires, méritent de retenir l'attention :



Ils semblent bien indiens, cependant nous n'avons pu encore en préciser exactement l'origine. Dans le livre de T. P. de Mello : *A Musica no Brasil*, nous le trouvons mentionné comme de provenance nègre,

1. Voir la monodie n° 6.

mais nous n'en sommes pas convaincus. Très en faveur autour du Cuzco dans les danses appelées *kashua*, ce sont ces rythmes que les maestros modernes introduisent dans leur musique pour faire du « style incasique ». Or, au Cuzco et dans l'intérieur du Pérou, nous jugeons l'influence nègre nulle. Aurait-elle pu s'établir par les relations avec la côte ? C'est douteux. Nous retrouvons ces rythmes, avec le même caractère, dans la musique Chipewa, Buffalo, Apache des États-Unis, et toutes les danses modernes nord-américaines les reflètent (*two-steps*, *cake-walk*, etc.). Jusqu'à plus ample étude, nous croyons ces rythmes communs à plusieurs races. Je les suppose pour ma part plus nettement indiens quand ils se présentent plutôt comme un appui rythmique sur le temps, que lorsqu'ils sont le résultat d'un parti pris suivi.

Rythmes libres. — Enfin, quelques-unes des lignes mélodiques de notre collection nous ont paru trop libres pour supporter la contrainte d'une barre de mesure. Elles sont cependant soumises à une loi rythmique mystérieuse, chacune gardant sa personnalité. Le chant populaire connaît, sous toutes les latitudes, de ces rebelles, qui sont les sources pures de la fantaisie ; gardons-nous de troubler leur cours, et allons nous y désaltérer.

Rythmes d'accompagnement. — A côté du rythme de la mélodie elle-même, parfois semblables à celui-ci ou tout à fait différents, l'Indien confie aux instruments de percussion *tinya* ou *tamboril*, et aussi aux battements des mains, des rythmes destinés à accompagner la voix ou la flûte. Les croisements rythmiques qui en résultent sont singuliers, à la fois vigoureux et subtils.

Aux jours de fête dans la Sierra, on entend de loin les coups frappés sur le *bombo*, le bruit sonore des mains claquées l'une contre l'autre, bientôt dominés, si les musiciens s'approchent, par le son un peu nasillard des *quena* et le timbre fruste des chanteurs, tandis que les pieds rapides battent le sol inlassablement.

Évoquons aussi le son de la *quena* solitaire du *llamero*¹ qui rentre ses troupeaux sur les hauteurs. Le soleil vient de disparaître derrière le sombre profil des montagnes, le froid tombe sur la vallée. Alors se déroule une mélancolique, pure et capricieuse ligne de flûte, redite cent fois, insistante et monotone, qui entraîne la pensée très loin vers le mystérieux passé d'un peuple...

Et cette musique est toute imprégnée de l'atmosphère des paysages :

1. Conducteur de llamas.

l'immensité de la *puna* déserte, aux herbages secs d'un jaune pâle et velouté, que paissent les llamas élégants, sous le bleu d'un ciel dont les cumulus puissants s'accrochent sur l'horizon aux dentelures des sommets neigeux ; les *rios* qui courent dans des vallées, étroites failles entre d'énormes murailles, ou larges trouées presque fertiles ; le climat, excessif et rude, et, à travers la pureté absolue de l'air dans les altitudes, l'éclat surprenant de la lumière, — du Dieu Soleil —, ou celui des étoiles pendant la nuit, toutes ces influences du décor ont fortement réagi sur l'inconscient des anciens et modernes Quechua, modelant leur être sensible et inspirant leur musique, qui leur doit en partie son caractère fait d'austère grandeur, de charme mélancolique, un peu monotone, ou de vivacité libre et sauvage.

LES FORMES ET LES GENRES DE COMPOSITION.

Avant d'exécuter quelques chants et danses de notre collection, je voudrais vous donner un rapide aperçu des formes de la mélodie populaire indienne et métissée, et des différents genres de composition qu'elle comporte.

Les formes musicales sont très rudimentaires dans le folk-lore andin, ainsi que dans le chant populaire en général.

A part quelques rares pièces possédant deux phrases musicales distinctes, — donc à forme binaire, — nous pouvons dire qu'elles se réduisent à la seule forme variations : un même motif répété avec des modifications mélodiques, rythmiques, ou mélodiques et rythmiques à la fois. Le nombre des répétitions n'en est pas fixé, et elles peuvent même différer suivant la fantaisie du chanteur. Cette forme touche à l'improvisation qui est encore très fréquente dans ces chants en pleine vie. Comme en Russie, on trouve des espèces de rhapsodes qui composent de nos jours pour la *quena*, ou sur des paroles, soit espagnoles, soit quechua, des mélodies spontanées reflétant leurs préoccupations du moment. Ces chansons ou pastorales empruntent la gamme déficiente des ancêtres, pure très souvent de tout métissage. Nous avons noté une sorte de complainte qui date de 1895 : un centre indien d'opposition s'était formé, près de Huanta, contre le président Piérola. Celui-ci envoya pour le détruire un certain colonel Para, avec quelques troupes ; les Indiens furent tués en assez grand nombre. Ils chantent encore cette aventure avec des paroles quechua sur la gamme indienne. Un autre exemple nous est fourni par la guerre du Pacifique, dans la complainte patriotique chantée par les soldats cuzquéniens à la bataille d'Arica (1879), paroles d'actualité sur un air ancien. La

musique, d'une allure souple et charmante, n'a rien de guerrier, et paraît un *yaravi* désaffecté.

Nous pouvons distinguer dans les monodies indiennes ou métissées, notées par nous, les différents genres de composition suivants :

- 1^o le *Chant Religieux*,
- 2^o la *Chanson*,
- 3^o le *Baile* chanté et instrumental,
- 4^o la *Pastorale*.

1^o *Le chant religieux*. — Il subsiste quelques anciens chants religieux qu'on appelle encore hymnes au Soleil, à l'*Inti*. Un très noble échantillon de ce genre nous a été donné par M. Robles ; il est d'un admirable sentiment musical.

Après la conquête, la religion catholique ayant remplacé l'antique culte indien, les indigènes, aidés des prêtres, traduisirent en leur langue les paroles latines de la liturgie et les adaptèrent sur leurs anciens airs. Nous possédons un curieux et fort bel exemple d'un « De Profundis », en quechua, sur la gamme pentatonique. Nous avons également recueilli un certain nombre d'autres chants religieux et de cantiques indiens ¹.

2^o *La chanson*. — Au premier rang, plaçons le *harahui*, conservant ce vieux nom quechua pour désigner les chants tristes et lents, le plus souvent sur des paroles d'amour, de caractère indien pur, antérieur à la Conquête. Nous en avons pu recueillir quelques beaux spécimens sur des paroles quechua, notamment ceux qui sont insérés dans le fameux drame *Ollantay* ².

D'après l'explication historique que mon mari vous a donnée du mot *harahui*, il résulte qu'au temps de la Colonisation, ce genre restait comme le type du chant populaire indigène. Après un siècle ou deux d'occupation, le mélange des races s'étant opéré en partie, les Péruviens, ayant du sang indien, se reportèrent au passé, et, quand ils voulurent reprendre un art national et se référer aux Indiens, c'est le *harahui* qu'ils cherchèrent à imiter et qui devint le *yaravi* plus ou moins métissé. Des poèmes en quechua, et surtout en espagnol, furent plus tard composés sous le nom de *yaravi* et parfois adaptés à de vrais airs anciens. C'est le cas du fameux *yaravi* de Melgar : *Delirio*, qui s'applique à une musique indienne, bien que le rythme en ait été, — à l'époque du poète ou plus tard — européenisé. Melgar, jeune patriote

1. Voir la monodie n° 8.

2. Voir la monodie n° 2.

péruvien tombé l'un des premiers sous les balles espagnoles au début de la guerre de l'Indépendance, écrivit tout un recueil de poèmes auxquels il donna le nom de *Yaravies*. Certains d'entre eux furent chantés, nous le savons, mais la tradition, sauf pour *Delirio*, ne nous en a pas conservé la musique.

Le *yaravi* colonial, qui est devenu peut-être le type musical le plus original du folk-lore péruvien, est dû au mélange des deux races. Construits sur les échelles métissées, certains de ces airs contiennent des « métissages de métissages » remarquables. Celui qu'on rencontre le plus souvent et qui a un rôle éminemment expressif, consiste en une équivoque entre la tierce majeure et la tierce mineure du mode, entendues l'une après l'autre, à quelques notes de distance, l'intervalle majeur précédant le mineur en une sorte de chromatisme tout spécial, bien imputable au goût national péruvien.

En voici un échantillon dans les trois dernières mesures de l'exemple ci-dessous, qui appartient à la monodie n° 4 :



Très souvent, — sous une influence espagnole, croyons-nous —, les *yaravi*, mouvements lents, sont suivis, à l'exécution, d'un autre morceau en mouvement vif qui dérive ou non de la pièce du début et qu'on nomme la *fuga*. Son but semble être la diversion jugée nécessaire pour l'auditeur après l'impression de tristesse laissée par le *yaravi*. Dans certains cas exceptionnels, la *fuga*, — presque toujours dansée —, revient avec les mêmes paroles et sa musique invariable après chaque reprise du mouvement lent, à la manière d'un refrain.

Outre les *yaravi*, d'autres chansons amoureuses — innombrables *Palomitas*¹ —, nous avons noté des chansons sur des sujets divers² : chansons des rues, chansons de pèlerins, de voyageurs, plaintes, récits, etc...

Ces chansons prennent parfois le caractère des rondeaux européens avec couplets et refrains.

Nous n'avons pas entendu de berceuse ; cette forme si répandue de la chanson populaire serait-elle rare parmi les mamans péruviennes ? On

1. Chansons où la femme aimée est comparée à la colombe.

2. Voir les monodies n°s 6 et 7.

peut se le demander ; l'habitude de porter les enfants sur le dos, même pendant qu'ils s'endorment, supprime souvent le geste du bercement.

3° *Le Baile*, chanté et instrumental ¹.

Parmi les danses de l'ancien empire des Incas, la plus célèbre qui nous soit parvenue est la *kashua*, danse rythmique, toujours vivante aujourd'hui, et que le Père Cobo décrivait ainsi :

« Le baile nommé *kashua* est caractéristique, on ne l'exécutait autrefois que dans les très grandes fêtes, c'est une ronde, un chœur d'hommes et de femmes se tenant par la main en tournant ² ».

La *kashua* était donc, au xvii^e siècle comme aujourd'hui, une danse chantée. Elle contient souvent des rythmes indiens appuyés sur le temps, saccadés et syncopés, dont je vous-ai parlé³. Elle peut être uniquement instrumentale et confiée à la *quena* accompagnée des instruments de percussion.

Le *tacteo* consiste en un piétinement sur place extrêmement rapide, qui demande beaucoup d'agilité sinon de grâce ; il est purement indien.

Le *zapateo* semble être la traduction espagnole du *tacteo* —, mais il désigne également une autre danse rapide, même piétinement de cavalier seul, affectionnée des nègres, non seulement sur la *Costa* péruvienne, mais surtout — et portant le même nom de *zapateo* — en Argentine et au Brésil, où l'influence indienne est très faible, et au Mexique.

Nous avons pu recueillir quelques très curieuses danses rythmiques de grand caractère, les *bailes guerreros* ou danses guerrières, la *khachampa* où le danseur se pose de profil, évoquant les bas-reliefs égyptiens, et les Russes modernes, qui, dans leurs ballets, se sont inspirés de ces bas-reliefs.

Au cours d'une autre danse guerrière appelée *maccana*, les danseurs brandissent des sortes de sabres en bois, armes en honneur chez les anciens Péruviens.

Le nom de *huayno* est maintenant donné à une grande variété de danses chantées ou instrumentales, un peu à tort et à travers, sans que nous l'ayons entendu désigner une forme très fixe. Le *huaynito* et le *San Juanito* en dérivent.

4° *La pastorale*. — En de nombreuses fantaisies ou improvisations, les *llameros* ou les *arrieros* ⁴ expriment leurs peines et leurs joies sur

1. Voir la monodie n° 5.

2. Bernabe Cobo, *Historia del Nuevo Mundo*, tome IV, chap. xvii.

3. Voir la monodie n° 3.

4. Conducteurs d'ânes et de mulets.

la *quenà*. Ces pastorales en forme de variations son d'un grand charme agreste.

Je voudrais vous dire comment chantent les Indiens. Les voix d'hommes que nous avons entendues n'étaient pas belles, organes de plein air rudes et brutaux, celles des femmes, au contraire, douces, faibles et un peu pleurardes. Dans certaines contrées, nous dit-on, il n'en est pas de même, ne nous hâtons pas de juger. Les Indiens chantent d'une façon très expressive, trop expressive même; ainsi ils ont l'habitude, dans les morceaux tristes et qu'ils sentent vivement, d'entrecouper leur chant de véritables sanglots. Ils ont leurs effets, des trucs à eux, consistant en certains *grupettos* glissés précédant une note de repos, par exemple :



ou en de nombreuses petites notes d'ornement, souvent à des intervalles très grands de la note principale, les unes fort gracieuses, les autres vraiment cocasses. Nous devons quelques-uns de nos meilleurs chants à un *serrano* qui passait dans la région d'Ayacucho pour le beau chanteur. Il possédait d'ailleurs une voix de baryton, très forte sinon agréable. Ce brave homme, par un artifice qu'il jugeait du plus bel effet, exécutait une espèce d'éruclation artistique — sauf votre respect — qu'il plaçait devant une note importante en guise d'ornement.


D'une manière générale, les voix sont parfaitement justes. Nous avons pu sans difficulté écrire les intervalles entendus et sommes certains de leur exactitude dans les chants recueillis par nous. Tout notre effort a porté sur la notation rythmique que nous espérons présenter avec précision ¹.

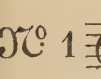
1. Dans les monodies qui suivent, les armatures sont basées sur les accidents que comportent, en leurs divers modes, les échelles défectives ou métissées.

PLAINTES DE L'INDIEN.

(Recueillies par M. L. P.)

Cuenca (Équateur).

(88 = ) Lugubre

№ 1 

Lumbuc, lum-buc mi wa-ka-ni— Kui-ai


pala wi-ki-ta— Kai-l'a— ta-tak mi u—

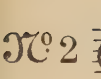
pi-a-ni, A-ma pi-ši-čun niš pa. Ay!—

YARAVÍ.

(Chant populaire inséré dans « Ollantay »)

Cuzco (Pérou).

(63 = ) Pas trop Lent bien chanté.
(Prélude instrumental)

№ 2 

cédez un peu.

Chant. p a Tempo. *mf*

Ur-pi uiwas-k'ai-tan čin-ka či-ku-ni Huk čim-l'ii-l'a—

-pi— Pak-ta ri-ku-wak, Ta-pu-kui-pu-ni

più f

Kai-ki-ti-l'a— pi— Pak-ta ri-ku-wak

dim

Ta-pu-kui-pu-ni kai-ki-ti-l'a— pi—

KASWA.

Cuzco (Pérou).

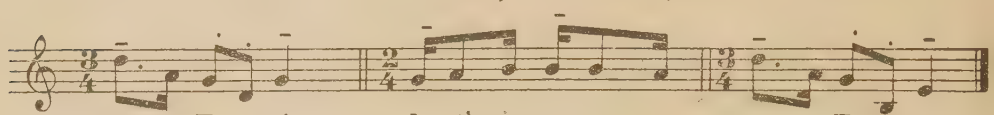
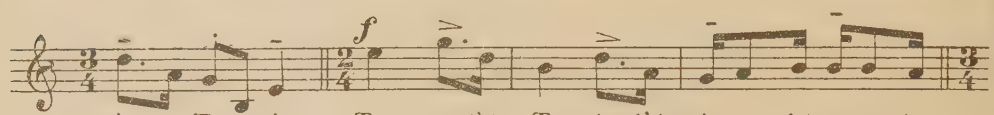
(Danse chantée insérée dans « Ollantay »).

(116 = ♩) Vif, d'un rythme précis et nerveux.

(Prélude instrumental)



Chant.



YARAVÍ.

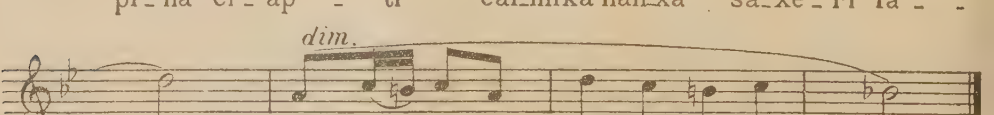
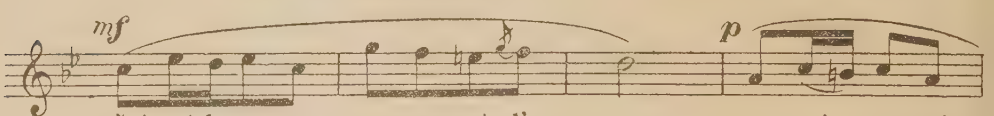
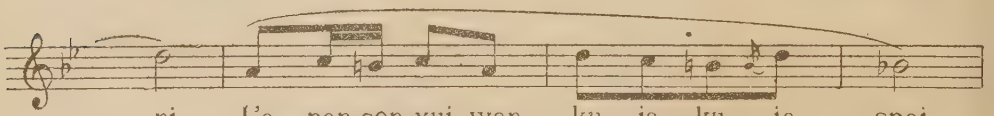
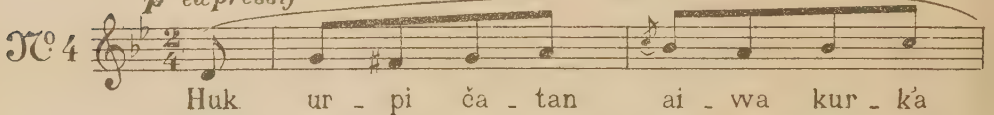
(Chanté par M. H.).

(Chant métissé).

Jauja (Pérou).

(120 = ♩) Lent et Triste

p expressif



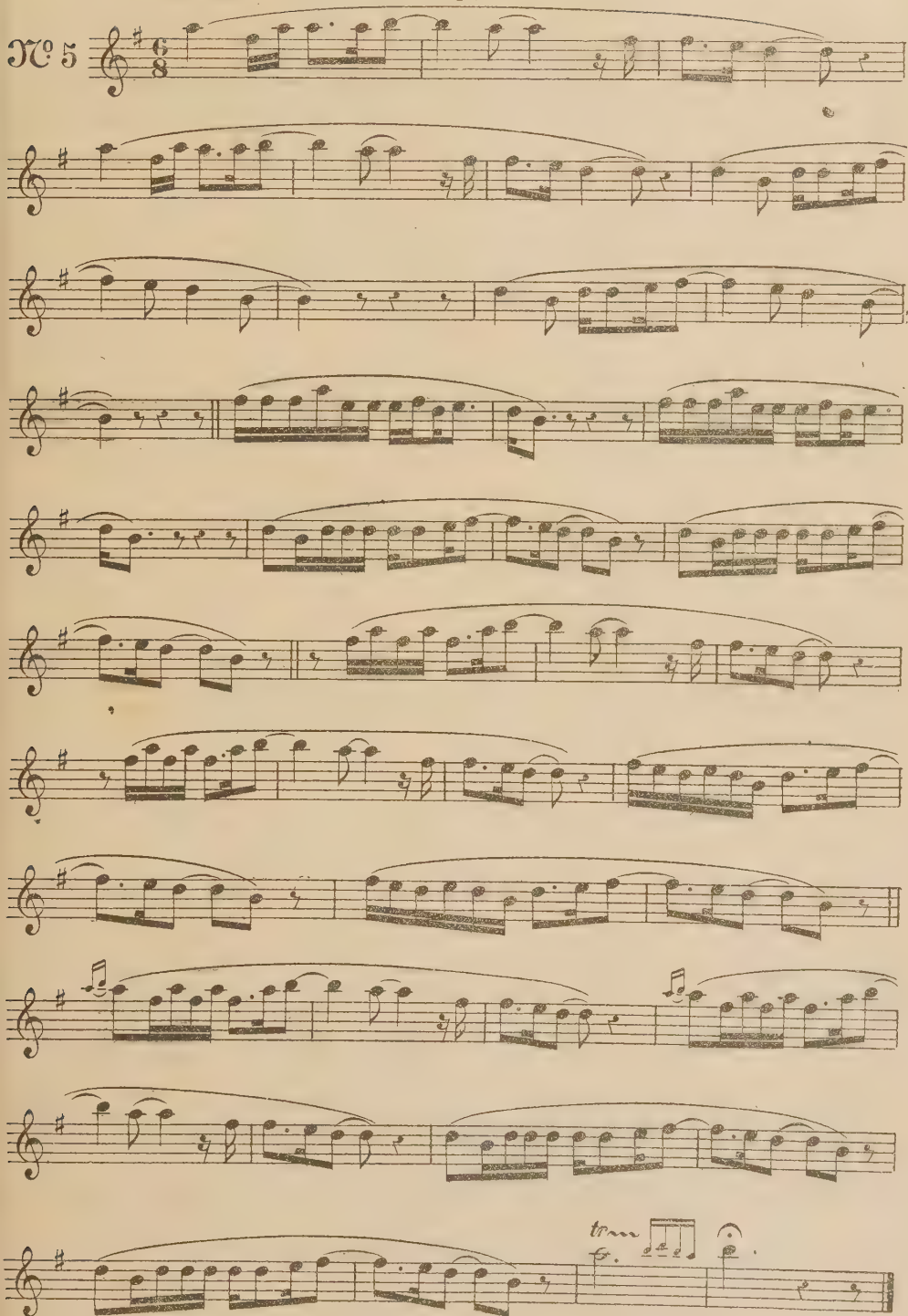
BAILE.

(Joué sur la quena).

Palca (Pérou).

(120 = ) Vif, libre et souple.

5



trou

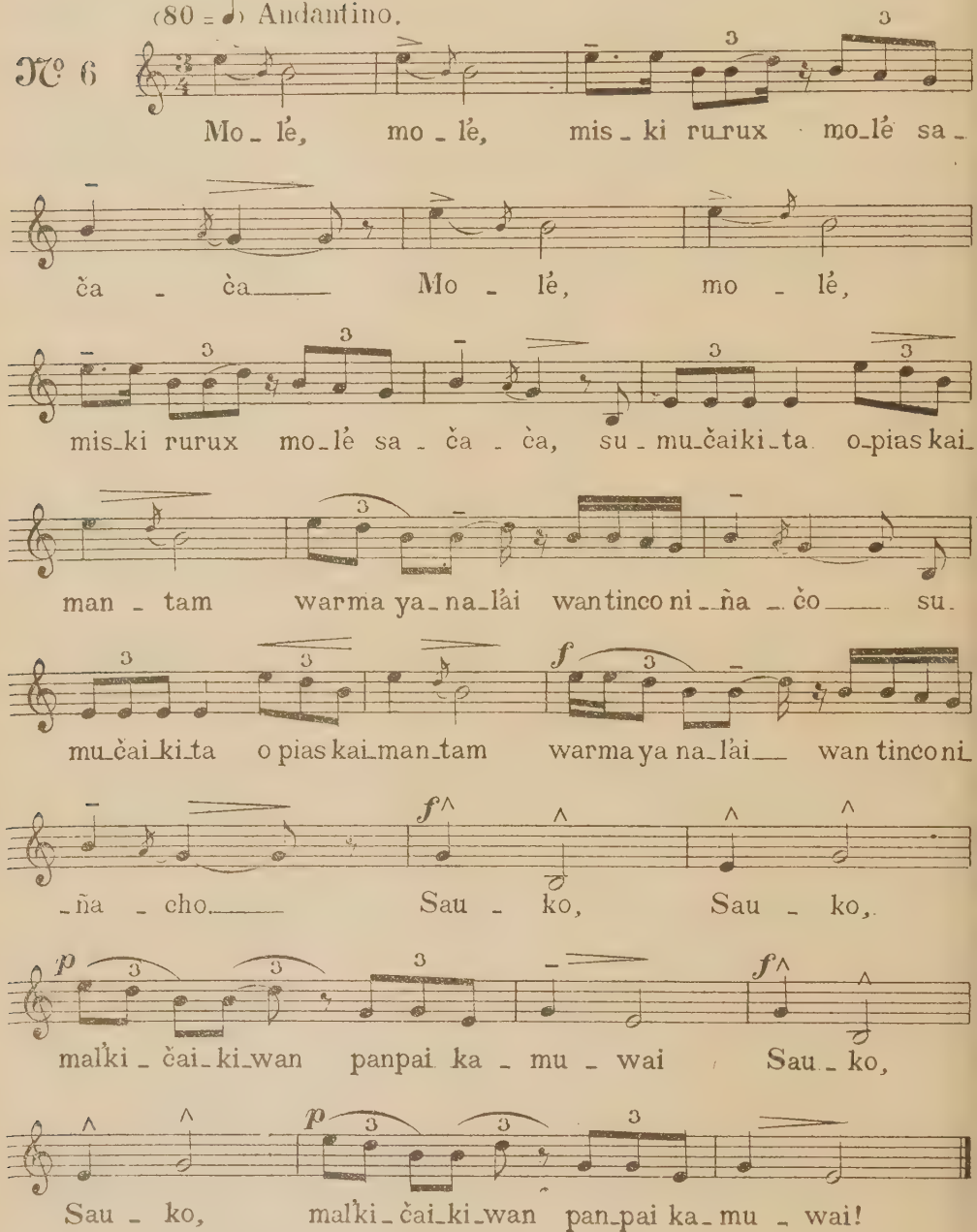
CHANSON DU « MOL'E »¹.

(Chantée par M. A.F.)

Huancavelica (Pérou).

(80 = ) Andantino.

No 6



Mo - lé, mo - lé, mis - ki rurux mo - lé sa -
 ça - ça Mo - lé, mo - lé,
 mis - ki rurux mo - lé sa - ça - ça, su - mu - çai - ki - ta o - pias kai.
 man - tam warma ya - na - lai wantinco ni - ña - ço su -
 mu - çai - ki - ta o pias kai - man - tam warma ya na - lai wan tinconi.
 ña - ço. Sau - ko, Sau - ko,
 ma'ki - çai - ki - wan panpai ka - mu - wai Sau - ko,
 Sau - ko, ma'ki - çai - ki - wan pan - pai ka - mu - wai!

1. Arbre appelé en Europe « faux-poivrier » (*Schinus molle*).

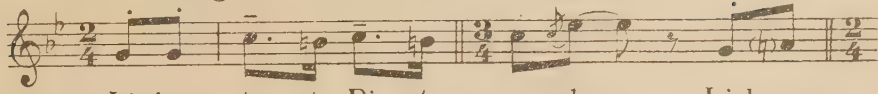
« PITUCACHA ».

(Chanson métissée).

(Chantée par M^{me} M.).

Puno (Pérou).

(96 = ) Allegretto. Gaiement.

№ 7 

Li_huan - ta - te, Pi - tu - ca - cha, Li_huan -

ta - te de to ca_ma Li_huan - ta - te de to


ca_ma *f* Ou - nan - ti - tu - ta - ia!


XESUSPAK WANUI.

(Nord du Pérou et Équateur).

(Chanté par le Père L. D.).

(Cantique populaire).

(80 = ) Andante

№ 8 

U - yai, ču - ri - ku - na, Kris -

tia - nos - kaš - pa - ka, U - yai - tu - kui

šun - gu I - gle - sia Ma - ma - ta U -

yai tu - kui šun - gu I - gle - sia Ma - ma - ta

LES CHITARERA,

ANCIENS HABITANTS DE LA RÉGION DE PAMPLONA, COLOMBIE,

PAR LE PÈRE H. ROCHERAUX.

Nous n'avons recueilli que peu de chose sur les Chitarera, anciens habitants de la région de Pamplona, parce que, la valeur artistique des objets trouvés dans les sépultures étant presque nulle, ils ne constituent pas un objet de commerce, et par suite quand les paysans ne peuvent pas les utiliser, ils les rompent et les détruisent. En outre, pendant les révolutions, les sépultures constituent en général des abris très sûrs et ont été dévastées par les fugitifs ou déserteurs.

C'est donc avec la plus grande difficulté que nous avons réuni, dans le musée dont nous avons la direction, les quelques objets se rapportant à cette tribu, dont nous allons donner la description.

1. — SÉPULTURES.

Les sépultures que nous avons visitées peuvent se diviser en trois catégories :

- les excavations qui servaient de sépulture à un ou deux Indiens sur les hautes montagnes ;

- les ossuaires, ou cavernes qui servaient de sépulture à un grand nombre de corps ;

- les sépultures de la vallée de Pamplona creusées dans la terre et les roches décomposées de la vallée.

Nous avons rencontré les premières au nord de Pamplona et à une lieue à l'est de Chopo, sur le mont Borero ; au nord de Bochalema, sur le mont Cachiri ; au sud et à une lieue de Pamplona, à l'endroit désigné sous le nom de Pierre de l'épervier (Piedra del gavilan).

Toutes ces tombes sont à côté d'une lagune. Cette lagune se réduit en général à un *pajonal* (endroit où croît une herbe jaune) humide, et il s'y rattache toujours des légendes locales. Si la lagune a la réputation d'attirer la pluie ou le tonnerre, on dit qu'elle est méchante (*laguna brava*) et certains ont vu sortir de ses eaux un Indien d'aspect

semi-diabolique précurseur des plus grands sinistres. Ailleurs, les vieilles racontent que, le vendredi saint à trois heures précises, il en sort un coq ou un agneau d'or.

Ces croyances prouvent qu'il s'agit de lieux très anciennement consacrés à un culte quelconque, et c'est sans doute pour cela que ces lagunes sont environnées de tombeaux.

Mont 'Cachiri. — On arrive au mont Cachiri, en se frayant un passage au machete dans une brousse épaisse après quelques kilomètres d'une montée très pénible, [sur un plateau qui s'incline en pente douce vers le nord. On se croirait sur un terrain très plat ; en réalité, un véritable cataclysme a détruit les crêtes qui le dominaient autrefois et les rochers amoncelés en désordre ont formé des cavernes en tombant les uns sur les autres ; un épais tapis de lichen et de verdure parasite couvre le tout, cachant les entrées des grottes et les crevasses, et rend la marche sur le plateau dangereuse et difficile. Vers le centre du plan, on voit une dépression : c'est la lagune, sorte de borbier mouvant où croît une végétation rachitique et jaunâtre.

Ce lieu a servi de refuge pendant les guerres et pour cela il est assez difficile de rencontrer autre chose que des os dispersés et des débris informes. On dit qu'un homme y fit la découverte d'une poterie remplie d'or et qu'il disparut avec son trésor. En ce qui nous concerne, nous n'avons pas rencontré d'or. Après avoir beaucoup travaillé, nous trouvâmes quelques poteries dont les formes nous parurent élégantes, mais qui étaient en mauvais état de conservation. Leur forme rappelle celle des amphores grecques avec leur col étroit et leur corps ovoïde. Deux oreilles permettaient de les saisir. A côté de ces poteries, il y avait les restes d'un indigène. Le guide qui nous accompagnait nous déclara avoir rencontré dans le même endroit une flèche de macana (bois de palmier ressemblant au bois d'ébène) au milieu des os.

Mont Borero. — Les sépultures du mont Borero se trouvent situées dans un lieu encore plus agreste et sauvage que celles du mont Cachiri. Une brousse épaisse nous conduit au pied d'une paroi de rocher verticale de 200 ou 300 mètres de hauteur. On ne peut y grimper et il nous faut chercher un chemin de chamois du côté du nord. A l'aide de cordes nous pouvons terminer notre ascension et nous arrivons sur une pente assez raide où les roches amoncelées forment des cavernes. Ce sont les sépultures. En bas, on aperçoit la lagune ; une des plus « méchantes » qu'il y ait, et qui se réduit en réalité à une petite mare envahie par la végétation.

Dans les cavernes, nous trouvons des ossements, des poteries brisées, des têtes de fuseau et de petits débris de porcelaine provenant de vases de style espagnol ancien.

Voici quelle est la disposition des tombes en ce lieu :

Les grandes cavernes ne semblent pas avoir été utilisées. Seules, les cavernes formées par les rochers inclinés en forme de toit (dans le sens de la sédimentation de la montagne) et qui ont une ouverture vers l'orient contiennent des restes. Des dalles, disposées en forme d'escalier le long du sommet de l'angle formé par le terrain et le toit de pierre, couvrent les restes d'un ou plusieurs individus.

Piedra del gavilan. — Ce point est plus accessible, les grottes ont la même forme que celles de Borero, mais elles sont plus petites et moins nombreuses. Elles ont été visitées souvent et elles ne contiennent que des os en mauvais état.

Sépultures de la vallée de Pamplona. — Ces sépultures sont communes dans les terrains rouges (micaschistes décomposés) qui dominent la ville. Chacune se compose d'une excavation assez profonde pour qu'un corps assis puisse y tenir avec quelques objets. L'ouverture du haut ou d'un côté est fermée par une dalle de pierre. Quelquefois il y a deux entrées, et l'une d'elles a été fermée par l'intérieur, ce qui explique une légende d'après laquelle les Indiens entraient d'eux-mêmes dans ces excavations avec des vivres et des instruments de travail, fermaient la porte par l'intérieur et attendaient la mort. Dans ces tombes, on trouve des poteries, des haches de pierre et des cylindres de terre cuite (*pintaderas* ?) dont nous parlerons plus tard.

Les poteries contiennent souvent une terre d'origine organique (très probablement des restes d'aliments), d'autres fois, c'est une poussière micacée très fine dont nous ignorons l'usage ou des morceaux de la même argile graphiteuse qui sert à fabriquer les poteries.

Nous connaissons des sépultures de cette espèce au sud de la ville dans un terrain appartenant à Don Leandro Ramirez au lieu appelé « Las piedras » et sur le chemin de Cariongo.

Mutiscua. — Mutiscua est un petit village situé au sud de Pamplona (à vingt kilomètres environ), dominé par d'imposantes masses de montagnes qui dépassent 4.000 mètres et très peu fréquentées à cause du froid, des coups de vent et de la forme bizarre de leurs crêtes qui les rendent dangereuses.

Un premier groupe de tombes se trouve au point que l'on appelle Tapagua. Ce sont des excavations en escalier, recouvertes chacune d'une

dalle où, à côté d'os en très mauvais état, nous avons trouvé une idole (fig. 3, n° 5) et quelques haches du type commun dans la région.

De l'autre côté de la quebrada, à l'endroit que l'on appelle « El Chorron », nous avons réussi à découvrir l'entrée de quelques grottes où nous avons fait une abondante récolte de crânes mélangés à des poteries.

Après ces grottes, nous avons exploré des grottes calcaires humides et semi-éboulées à une lieue et demie au sud de Mutiscua. Nous n'y avons trouvé que quelques os en décomposition complète.

Enfin, nous avons organisé une exploration plus complète dans les páramos de La Lagunilla avec une dizaine d'hommes. Là, après avoir fait une ascension à pied très pénible, je n'ai trouvé que quelques misérables os dans des grottes formées par un terrain d'éboulis.

Au lieu appelé El Cucano (sur le chemin de Pamplona, à une lieue de Mutiscua), on a trouvé des objets fabriqués avec un certain art dont nous reparlerons plus loin : poteries, haches et *pintaderas*.

El Carmen. — A 35 kilomètres à l'ouest de Pamplona, il y a des grottes remplies de poteries brisées par les passants et mélangées à des ossements. Ces poteries contenaient une terre noire graphiteuse.

Bochalema (noir). La Matanza. — Ces points sont riches en ossements humains et en débris de poteries. A l'ouest de Pamplona, un point assez riche en objets indigènes a reçu le nom de « Village des Indiens », « Pueblo de los Indios ».

Silos. — Entre Silos et Guasco (au point connu sous le nom de Colorado); les cavernes sont extrêmement nombreuses et riches. On y rencontre des têtes de fuseau, des colliers, des stalagmites sculptées représentant des bustes humains, des momies (certains corps sont traversés par une macana, nous supposons que c'était pour les maintenir dans leur position).

Chitaga. — Grottes, poteries, etc.

Environs de Cucuta. — Il existe un cimetière indigène au point appelé El Cerrito (au nord de Cucuta) et à San Antonito (à 3 lieues au sud-ouest de la ville). Le nom de San Antonito provient d'une croyance locale. On dit que, dans les premiers temps de la fondation de Cucuta, les Indiens assaillaient fréquemment les colons, et ceux-ci se recommandaient à Saint Antoine et étaient persuadés que le saint se faisait visible pour repousser les indigènes.

En outre des lieux ci-dessus mentionnés, nous connaissons l'existence

de sépultures indigènes dans le Páramo de Tama, à peu de distance de Mundonuevo, à Caïmito, au sud de Santiago, à Tona, à Chinacota, etc.... Toutes ressemblent plus ou moins aux grottes que nous avons déjà décrites.

2. — DESCRIPTION DE QUELQUES OBJETS.

a) *Momies*. — Les deux seules que nous connaissons existent au Musée national de Bogotá, la peau est devenue d'un blanc jaunâtre, les cheveux sont bien conservés. Le mort est assis, le menton sur les genoux et les bras croisés sur les jambes (fig. 1).



Fig. 1. — Momie de la région de Pamplona (Musée de Bogotá).

b) *Crânes*. — Les crânes en bon état de conservation sont assez rares. Presque tous présentent une déformation frontale, qui augmente la dolichocéphalie. Certains crânes (nous en possédons deux) sont métopiques. Sur les crânes les plus anciens, les dents sont très usées, parfaitement planes ; la dentition est excellente.

c) *Poteries*.

1^{er} type. — *Mutiscua* (El Cucano).

Dans les sépultures de El Cucano, on a trouvé des poteries très élé-

gantes modelées dans une argile noire graphiteuse. Dans la terre de certaines poteries, on a rencontré des paillettes d'or. Une de ces poteries est asymétrique dans le sens de l'axe antéro-postérieur, elle est renflée par devant, et le col est rejeté en arrière avec une anse unique. Devant le col, on voit une espèce de rose avec deux feuilles en relief. Au milieu de la partie renflée, existe une sorte de chaîne en relief, deux autres chaînes décrivent une courbe sur les côtés et viennent se réunir à la



Fig. 2. — Objets extraits des tombes de la région de Pamplona.

première. Cette poterie est la seule où nous ayons rencontré les traces d'un réel sentiment esthétique, et une véritable science de l'élégance des courbes dans les profils et les ornements (fig. 2, n° 1).

2^e type. — *Mutiscua* (El Cucano).

Ce type est une poterie symétrique à flancs élargis vers la base et à col étroit, avec deux anses et des ornements gravés en forme de raies concentriques autour du bord. Elle est aussi de terre graphiteuse noire (fig. 2, n° 2).



Fig. 3. — Objets en pierre extraits des tombes de la région de Pamplona.

3^e type.

Ce type, commun un peu partout, a la forme d'une demi-sphère de terre cuite et ne diffère guère des poteries que l'on vend sur les marchés de Santander et de Boyaca. Quelques-unes de ces poteries portent des dessins gravés. Elles contiennent des restes de terre orga-

nique (aliments), ou bien une poussière micacée d'usage inconnu, ou des morceaux de terre à potier. Ces poteries sont en bon état de conservation. Elles sont généralement de couleur rougeâtre (fig. 2, n° 3).

4^e type. — *Cachiri*.

Ces poteries rappellent un peu les amphores grecques, et sont assez élégantes. Le corps en est vaguement ovoïde, l'ouverture en forme de cône inversé et tronqué et les anses en forme d'oreilles avec quelques dessins (lignes et points gravés) (fig. 2, n° 4).

Plats. — A Pamplona, nous avons trouvé des plats arrondis sur une base haute et creuse avec des ornements en forme de lignes noires se détachant sur un fond uniforme ocre clair : une ligne noire sur les bords et trois groupes de trois lignes noires dans le sens vertical sur les côtés (fig. 2, n° 5).

d) *Mortiers*. — Ils sont de forme circulaire avec une excavation sphérique vers le centre. Une boule de même diamètre et de la même pierre complète l'ensemble (fig. 3, nos 1, 3). Des mortiers de même forme se rencontrent souvent dans les maisons de campagne. Nous possédons, en outre, un mortier en pierre noire complètement carré, rappelant la forme d'une cuvette à photographie.

e) *Haches*. — Ces haches sont en marbre, en jaspe, en porphyre, en serpentine, etc... Toute matière dure capable d'être polie est employée. On les trouve dans la plupart des sépultures, mais il faut remarquer qu'aucune n'a été utilisée, et que jamais nous n'en avons trouvé le manche.

Les formes en sont des plus variées. Les unes vues de face offrent un profil rectangulaire à l'exception d'une légère courbe sur la crête du tranchant (fig. 3, n° 11). Dans les autres, les côtés forment un certain angle entre eux. Il y en a d'elliptiques à l'exception de la partie qui devait entrer dans un manche, et il y en a de triangulaires.

Les unes sont très épaisses, les autres très minces, certaines présentent les bords à angle droit, beaucoup les ont arrondis, enfin il y a des haches très grandes dont le profil est asymétrique si on les considère dans le sens de l'épaisseur (fig. 3, n° 10) ; parmi celles-ci les unes se courbent vers l'arrière et les autres sans se courber n'ont pas la même forme par devant et par derrière.

Avec ces haches, on trouve parfois de petits instruments en forme de ciseau. Tous ces objets sont communs à Pamplona, Mundonuevo, Cucuta, Bochalema, etc....

f) *Armes de macana*. — Il existe un poignard de macana au Musée de Pamplona. Ce poignard a été trouvé à Chitaga. Le manche porte un ornement en forme de diadème (fig. 2, n° 9).

g) *Fusaïoles*. — Quelques-unes ont été taillées dans une ardoise siliceuse bien polie, d'autres ont été modelées en argile et portent des dessins de lignes parallèles et de points (fig. 2, n° 8).

h) *Pintaderas*. — Nous rangeons sous ce nom toute une série d'objets dont quelques-uns ne méritent sans doute pas ce nom, ce sont de petits cylindres de terre avec dessins gravés, dont certains ont des formes très fantaisistes (fig. 2, n° 7).

i) *Colliers*. — Nous n'avons trouvé que quelques grains de collier en schiste noir siliceux, et un très petit collier en osselets et dents au mont Cachiri.

j) *Instruments de musique*. — Nous possédons une flûte en os sculpté trouvée du côté de Chitaga (fig. 2, n° 10).

k) *Objet métallique*. — Nous n'avons recueilli qu'un petit objet en or, très mince, provenant d'une sépulture des anciens Guanes, au sud de Pamplona.

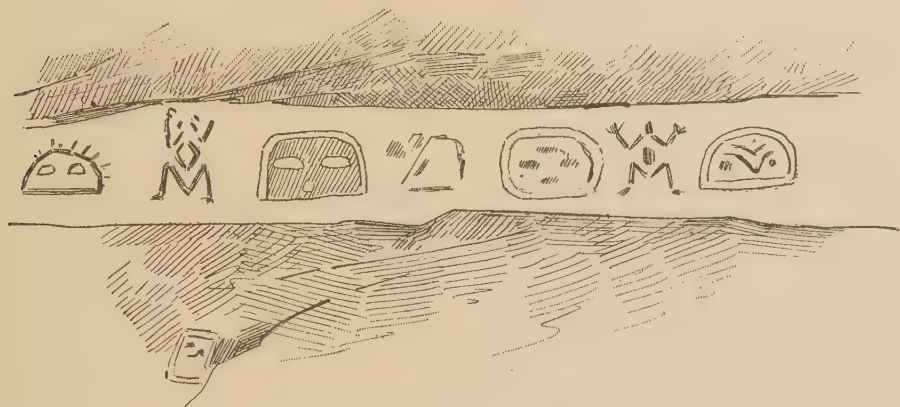


Fig. 4. — Pétroglyphe de Malaga.

l) *Pétroglyphe*. — Le seul pétroglyphe que nous ayons relevé est celui dont nous donnons ici la reproduction (fig. 4). Il a été trouvé sur un rocher de Malaga.

CACAO, CACAHUET OU CACAOUÈTE,

PAR PH. MARCOU.

Le dictionnaire nahuatl de Molina (*Vocabulario en lengua castellana y mexicana*), imprimé à México en 1571, donne au mot *cacauatl* la traduction *grano de cacao*. Dans la partie espagnole, on trouve : *Cacao, almen-dra y moneda, Cacauatl*. Dans le dictionnaire de Remi Siméon, on trouve : *Cacahuatl* ou *cacauatl* : *Cacao, fruit, dont on compte quatre espèces principales et que les Mexicains employaient comme monnaie*. On y trouve aussi : *Tlalcacauatl* : *Plante appelée cacahuete par les Espagnols et dont le fruit se mange torréfié comme le café. On en extrait aussi de l'huile à brûler. Radicaux : tlalli, cacauatl ; tlalli signifiant terre, tlalcacauatl veut dire cacao de terre, c'est-à-dire cacahuet ; arachide*.

Or, en nahuatl, les substantifs désignant des objets usuels étaient presque toujours précédés comme préfixes du pronom ou adjectif possessif *no, mo, i, to, amo, in*. Ce préfixe, sans doute en déplaçant l'accent tonique, avait pour effet de supprimer ou d'amortir la dernière syllabe des substantifs : par exemple : *tecomatl* = vase, *notecon* = mon vase ; *tocaitl* = nom, *totoca* = notre nom. Il est fort possible que *cacauatl* ait donné *nocacau, mocacau*, etc... Les Espagnols, dans les premiers temps de la conquête, ont dû continuellement entendre dans les marchés qu'ils fréquentaient les expressions *nocacau* = mon argent, *mocacau* = ton argent, *icacau* = son argent, etc... De ces différents mots, ils retranchèrent assez naturellement le préfixe variable et formèrent le mot « cacao » qui se répandit en Espagne et de là dans toute l'Europe, pour désigner la plante et surtout la graine qui servait d'argent au Mexique et qui possédait d'ailleurs une précieuse valeur nutritive.

D'autre part, la plante et la graine appelées par les Nahuatl *tlalcacauatl* parvinrent sans doute en Espagne sous le nom de « cacahuete » que lui donnaient les Espagnols au Mexique. De l'espagnol « cacahuete » vient certainement notre « cacahuet » (Littré) ou « cacaouète ».

On peut donc dire que cacao et cacaouète, dérivant tous deux du mexicain *cacauatl*, sont à ajouter à la liste de nos doublets.

L'origine du mot *cacauatl* en mexicain est curieuse. Le mot vient certainement du verbe *cacaua*, fréquentatif de *caua*. Molina donne comme

traduction : *deixarse o apartarse muchas vezes los casados, o passarse los unos a los otros los que caminan, o los que trabajan y cavan la tierra.*

On voit que les Mexicains donnèrent à la graine de cacao un nom qui indiquait ce qui était à leurs yeux sa fonction principale, celle de servir de moyen d'échange, d'argent, de *currency* comme disent les Anglais. Cet état de choses ne peut se comprendre que si l'emploi du cacao comme argent existait déjà parmi les populations établies au Mexique avant l'arrivée des Nahuas. Autrement on ne s'expliquerait guère qu'un emploi nécessairement tardif et secondaire de la graine de cacao, emploi qui n'a pu s'établir que longtemps après que sa valeur comme aliment avait été reconnue, ait servi à lui donner son nom.

Il y a là une intéressante confirmation de l'histoire précolombienne d'après laquelle les Nahuas, venant du Nord, sont arrivés à une époque relativement récente sur le plateau de México.

Cette opinion se trouve confirmée par plusieurs textes mexicains. D'abord, dans l'un des anciens chants religieux que nous a conservés Sahagun, celui d'Otontecutli ou Xocotl, on trouve à la deuxième strophe : *Nonovalico quavinochitla, cacavatla motlaquevia avetzini*¹; ce qui signifie : « Dans le pays de langue étrangère, dans le pays du nopal, dans le pays du cacao, il prend corps, celui qui tombe ».

Ce chant, rédigé dans une langue plus archaïque que le mexicain du temps de la conquête espagnole, paraît remonter à une époque où les terres chaudes où se cultivait le cacao étaient encore pour les Nahuas un pays étranger.

Dans le manuscrit figuratif accompagné d'un texte en langue nahuatl de 1576 (publication de J.-M.-A. Aubin, Paris, 1893), on trouve à l'année 12 silex ou 1504 ces mots :

Nican açico incacavatl.

Aubin traduit : « Alors on trouva le cacao (chocolat) », traduction qui me paraît impossible.

Je traduirais plutôt :

« En cette année le commerce réussit » [le cacao, l'argent arriva], d'autant plus qu'à côté des mots nahuatl, se trouve la figure d'un ballot de marchandises².

En outre, dans les Annales de Chimalpahin, écrites peu après la conquête espagnole et publiées avec traduction par Remi Siméon en 1889, on trouve pour la même année 12 silex ou 1504, une phrase dont je me permettrai de modifier un peu la traduction :

1. SELER. *Abhandlungen*, t. III, p. 298.

2. Voir aussi SELER. *Abhandlungen*, t. III, p. 657.

Ypan i[n] peuh yn pochtecayotl Mexico, ynic Anahuac [ona] cia Mexica pochteca ynic ompa quinhualnamacaya cohome toznone. « Alors commença l'activité des gens de Pochtlan à Mexico, lorsque les Mexicains de Pochtlan parvenaient au bord de l'eau et lorsque de retour ils vendaient des perroquets ».

On voit que le passage du manuscrit figuratif et le passage de Chimalpahin se rapportent aux mêmes événements et que *cacauatl*, qui a d'abord voulu dire cacao et monnaie, a pris aussi le sens de commerce.

AFFINITES DU MAKÚ ET DU PUINÁVE,

PAR P. RIVET ET C. TASTEVIN.

Depuis que Koch-Grünberg a fait connaître, en 1906, la langue des Makú (5), toute tentative de rattachement de ce nouvel idiome à une langue américaine déjà connue a échoué. Le savant ethnologue allemand a été pourtant frappé de la similitude d'aspect général que présente cette langue avec le Puināve (6, 471).

Nous nous sommes demandés si cette similitude, en effet très frappante, ne révélait pas une véritable parenté entre les deux idiomes et nous sommes arrivés à la conclusion que Makú et Puināve ne sont en réalité que deux dialectes profondément différenciés d'une seule et même langue¹.

*
* *

Les Makú² nomadisent entre le rio Negro et le Yapurá, encerclés par des tribus arawak et tukano, qui les réduisent en esclavage et dont ils ont souvent adopté la langue (5, 877-881). Tous les voyageurs qui les ont entrevus sont d'avis qu'ils représentent les restes d'une race aborigène très primitive (5, 878; 2, II, 163-164; 8, 445).

On n'a pas la preuve que tous les indiens appelés Makú dans la région indiquée appartiennent au même groupe linguistique; mais on sait que les tribus de ce nom, installées sur les rios Curicuriary, affluent du rio Negro, Tiquié, affluent du Uaupés, et Makú-Igarapé, affluent du

1. Par suite du manque de certains caractères accentués, quelques-uns des mots makú cités dans ce travail n'ont pu être reproduits avec tous les signes diacritiques adoptés par Koch-Grünberg dans le mémoire où nous les avons empruntés (5). Le lecteur devra donc se reporter à ce mémoire pour trouver la transcription tout à fait exacte de ces mots.

2. Makú est un terme générique, qui a été appliqué à des tribus indiennes fort diverses. Il y aurait des Mako sur l'Aguarico qui seraient des Kofane (7, I, 475); il y a des Māku qui sont des Piaróa (6, 469); enfin un autre groupe Máku, également découvert par Koch-Grünberg, habite le rio Auary, affluent de gauche du haut Uaricuéra et parle une langue qui ne paraît pas présenter d'affinités avec aucun autre idiome américain (6, 457-458).

Papury, sur le cours moyen du Caiary-Uuapés, parlent trois dialectes profondément différenciés d'une même langue originelle (5).

A ces trois vocabulaires recueillis par Koch-Grünberg, nous pouvons actuellement en ajouter deux autres, recueillis par l'un de nous à deux années d'intervalle, près de deux individus de passage à Marahan et à Jaraky (rio Japurá), appartenant à la tribu des Maku-Nadöbö, qui nomadise dans les forêts le long du Jurubaxy, affluent du bas rio Negro.

Ces deux vocabulaires, que nous publions à la fin de ce travail, présentent des affinités évidentes avec les vocabulaires de Koch-Grünberg, mais renferment de nombreux mots d'emprunts d'origine arawak et guarani.

Les Puināve (Puinabe, Puinavis, Uaipunabis, Guaipunavos, Uaipís) habitent le bassin de l'Inírida (6, 471). Perez leur rattache les Mitúa (7, I, 469; II, 139, 219), que Crevaux a rencontrés sur les rives du Guaviare, immédiatement en aval du confluent de l'Ariari (3, 475). Brinton classe au contraire une tribu de même nom, qu'il situe sur le lac Inírida, parmi les Arawak (1, 269). La question est difficile à trancher en dehors de tout document linguistique. Selon nous, les Mitúa, de par leur habitat, devraient être plutôt rangés parmi les Churoye, c'est-à-dire appartenir au groupe Guabibo.

De son côté, Tavera-Acosta (9, 96), identifie les Puināve et les Caberre ou Cabre des anciens missionnaires, qui habitaient autrefois le Guaviare depuis l'Orénoque jusqu'à l'embouchure de l'Ariari (4, I, 186), mais qui actuellement sont cantonnés sur le Taviare, affluent de gauche du Guaviare, et entre le Zama et le Mataveni, affluents de l'Orénoque (7, II, 138, 214). Il nous paraît plus logique de classer, avec Perez, les Cabre parmi les Arawak (7, II, 214).

Les documents que nous possédons à l'heure actuelle sur le Puināve sont assez nombreux et importants :

CREVAUX (J.), SAGOT (P.), ADAM (L.). *Grammaires et vocabulaires Roucouyenne, Arrouague, Piapoco et d'autres langues de la région des Guyanes*. (Bibliothèque linguistique américaine, Paris, t. VIII, 1882), p. 255-256. [Vocabulaire de 58 mots.]

ERNST (A.). *Upper Orinoco vocabularies*. (The american Anthropologist, t. VIII, 1895, p. 393-401), p. 396-398. [Vocabulaire de 66 mots.]

TAVERA-ACOSTA (B.). *En el Sur (Dialectos indígenas de Venezuela)*. Ciudad Bolívar, 1907, p. 30, 96-107. [Vocabulaire de 335 mots.]

ORAMAS (Luis R.). *Contribución al estudio de los dialectos Puinabe y Mariquitare*. (Gaceta de los Museos nacionales, Caracas, t. I^{er}, 1912-1913, p. 20-27), p. 21-25. [Vocabulaire de 141 mots.]

KOCH-GRÜNBERG (Theodor), *Abschluss meiner Reise durch Nordbrasilien zum Orinoco, mit besonderer Berücksichtigung der von mir besuchten Indianerstämme*. (Zeitschrift für Ethnologie, t. XLV, 1913, p. 448-474), p. 472. [Koch-Grünberg n'a donné dans cet article que quinze mots puināve, mais il possède un important vocabulaire encore inédit de cette langue.]

*
* *

Les matériaux dont on dispose à l'heure actuelle, aussi bien pour le Makú que pour le Puināve, ne permettent qu'une étude comparative de vocabulaires. Si imparfait et incertain que soit ce procédé, les concordances lexicographiques, que nous avons pu réunir et dont nous joignons la liste à ce mémoire, nous paraissent assez nombreuses et assez nettes pour conclure à une parenté des deux langues.

Étant donnés la distance qui sépare les deux tribus étudiées et leur état social, les ressemblances de leurs vocabulaires ne pourraient s'expliquer autrement que par de larges emprunts à une troisième langue, or, tel n'est pas le cas; les radicaux communs au Puināve et au Makú sont propres à ces deux idiomes et ne se rattachent ni à l'Arawak, ni à une des autres langues des régions proches de leur habitat.

D'ailleurs, si incomplets que soient les documents dont nous nous sommes servis, il ressort de leur étude qu'il existe une similitude entre les préfixes personnels et possessifs en Puināve et en Makú.

Dans le dialecte makú du rio Tiquié, le préfixe de la première personne :

ám, au singulier,
ã, au pluriel,

correspond au préfixe puināve ¹ :

am, je, *a-*, je, mon (*a-rap*, ma main, *a-kono*, je viens).

Dans le dialecte makú du rio Papury, ce préfixe devient :

õẽm, je, *ũĩ*, mon, nôtre.

Dans le même dialecte, le préfixe de la deuxième personne est :

mẽm, tu, *mĩ*, ton,

qui correspond en Puināve à :

mam, *ma-*, tu, *mo-*, *mĩ-*, *ma-*, ton :

1. Tavera Acosta a confondu le préfixe de la 1^{re} et celui de la 2^e personne : *ẽ-pĩ*, *dn-pem*, qu'il donne pour « tu », « ton », correspondent à *a-pĩn*, mon, *a pen*, mien, des autres vocabulaires puināve. De même, *mo-*, *mu-*, donné par erreur pour « mon », correspond au préfixe de la 2^e personne chez tous les autres informateurs.

Ex. : *mi-rap*, ta main,
*ma-pin*¹-*kan*, ton hamac,
mo-lóg, ta langue,
ma-buhu-ri, tu as un pot,
ma-iunani arika, viens ici !

En dialecte makú du rio Tiquié, le pronom personnel de la deuxième personne est assez éloigné :

ámni, tu.

Pour la troisième personne, les renseignements concernant le Puināve ne sont pas concordants. Toutefois, Crevaux indique le préfixe *bema-* (*bema-pin-kan*, son hamac), qui semble bien être une forme correspondant au pronom personnel de la troisième personne en Makú du rio Tiquié : *hāme*.

Cette identité des préfixes personnels et possessifs en Puināve et en Makú, au moins pour les première et deuxième personnes, est, croyons-nous, un argument important en faveur de la thèse de la parenté de ces deux langues. Nous sommes convaincus que les nouveaux matériaux, recueillis par Koch-Grünberg et encore inédits, apporteront de nouvelles preuves dans ce sens.

En conséquence, nous proposons de réunir désormais le Puināve et le Makú dans un même groupe linguistique que nous appellerons le groupe Puināve, pour deux motifs, tout d'abord pour une raison de priorité, le Puināve étant plus anciennement connu que le Makú, et en second lieu pour éviter les confusions qui pourraient résulter de l'application du mot Makú à deux groupes linguistiques différents. En effet, comme nous le rappelons plus haut (p. 69, note 2), il existe une autre langue máku, découverte récemment par Koch-Grünberg, qui paraît ne pouvoir être rattachée à aucune autre langue américaine connue et qui reste le type provisoire d'un groupe linguistique nouveau.

I. VOCABULAIRE COMPARÉ MAKÚ-PUINĀVE².

	Puināve.	Makú.
	—	—
aller	<i>binó</i> , <i>venok</i>	<i>béχna</i> (3).
ananas	<i>íoi</i>	(<i>n</i>) <i>yói</i> (2).

1. *-pin-*, dans un certain nombre des exemples de Crevaux, est intercalé entre le nom et le préfixe possessif, à toutes les personnes : *a-pin-kan*, mon hamac, *ma-pin-kan*, ton hamac, *bema-pin-kan*, son hamac.

2. 1 = dialecte makú du rio Curicuriary, 2 = dialecte du rio Tiquié, 3 = dialecte du rio Makú-Igarapé, 4 = dialecte du rio Jurubaxy.

Nous avons mis entre crochets les préfixes possessifs ou personnels aussi bien en

arc	<i>gehek</i>	$\gamma(e)\acute{e}\gamma\text{-nb}(a)\acute{a}$ (2).
assiette	<i>uam</i>	$k\tilde{a}\text{-}\ddot{u}\tilde{a}m$ = pot à cuire (3).
banane	<i>to-hot</i>	$uh\acute{e}d$ (2), $h\ddot{u}da$ (3).
beau	<i>dexei</i>	$toh\acute{o}(e)$ = blanc (1).
bras	$[mo]\text{-}mbo$	$p\acute{o}$ (2), $[y\acute{o}]\text{-}mo$ (4), $[y\acute{o}]\text{-}m\acute{o}p\acute{o}\text{-}ta$ = main (4).
budare (four à ma- nioc)	<i>pammiú</i>	$p\tilde{e}ny\tilde{e}$ (b) (3).
caïman	<i>uap</i> $\acute{u}hu\acute{o}u$ = bava	$(\chi)\acute{a}d$, $h\acute{a}d$ (2), $\chi\acute{e}t$ (1). $\acute{u}e\acute{u}$ (3).
calebasse	<i>matti</i>	$m\acute{o}i(d)\text{-}t\chi\acute{u}$ (3).
canot	<i>ha, xah</i>	$\chi\acute{o}(e)$ (1), ho , $hoho$ (4), $h\tilde{a}\text{-}t\chi\acute{u}$ (3).
charbon	<i>dotopi</i>	$t\acute{e}t\tilde{a}\tilde{u}$ (3).
chaud	$hi\text{-}ri\text{-}káie$ = eau chau- de , $a\text{-}káiek$ = chaleur	$k\acute{e}(e)e$ (2), $\chi a\chi\acute{u}$ (1).
chemin	<i>duh</i>	$t\acute{e}u$ (1), $t\acute{e}u$ (2).
cheveux	$[mo]\text{-}x\acute{o}bo$, $[a]\text{-}hu$	$no\text{-}\chi\acute{u}\gamma$ = barbe (1), (litt. : cheveux de la bouche : $n\acute{o}$ = bouche).
chien	<i>yok</i>	$iyahok$ = loutre (1), $y\acute{o}k$ = loutre (2), $\acute{a}yo(g)$ = loutre (4).
chien	<i>iot</i>	$hi\acute{u}$ = jaguar (3).
corde	<i>xuipe</i>	$\acute{s}oh\acute{o}b\acute{o}$, $\acute{s}ig\acute{o}b\acute{o}$ (4).
couteau	<i>uibio</i>	$\acute{i}bi\acute{h}\acute{e}\text{-}ne$ = couper, $\acute{i}bad$ (3).
côtes	$[mu]\text{-}ut$	$\chi\acute{o}$ (1), $oh\acute{o}$ (2).
doigt	$[mu]\text{-}lap\text{-}ka$, $[mo]\text{-}rab\text{-}kap$, (rap = main)	$t\tilde{e}\text{-}(t)\chi a$ = main (3).
dos	$[mu]\text{-}tu$	$t\acute{o}$ = ventre (1).
eau	<i>u</i>	$\chi\acute{u}$ = cachoeira (2).
épine	<i>úhut</i>	$te\gamma nd(e)\text{-}\acute{u}\chi d\acute{u}$ (2), $(te\chi nd(e)\acute{e})$ = arbre).
étoile	$k\acute{e}l\acute{o}d$	$k\acute{u}rab$ = lune (4).
femme	de , $dehen$	$d\tilde{e}(e)$ = fille (2).
feu	$nd\acute{e}$, $d\acute{o}$, $d\acute{o}$, $doho$; $duhu$ = bois à brûler	$t\acute{e}$ = bois à brûler (3), $(n)d\acute{e}\gamma n$ = bois à brûler, $(n)d\acute{e}\gamma n\text{-}h\acute{o}$ (2), $d(e)\acute{u}$ = charbon (2), $t\acute{e}h\acute{u}$ = cendre (3), $t\acute{e}k\acute{e}(d)$ (3), $t\acute{o}g\acute{o}$ (4).

Makú qu'en Puināve, ainsi que le préfixe $y\acute{o}\text{-}$, $\gamma e\text{-}$ du Makú du rio Jurubaxy qui rentre certainement dans cette catégorie.

feuille	<i>pu-niôbn</i>	<i>nɛũ</i> (3).
flèche	<i>xok</i>	<i>bité-ɛk</i> == flèche, <i>bit-χó(γ)</i> == arc (1).
fleur	<i>[mo]-čegú</i>	<i>tχ(e)ó</i> (2).
front	<i>[mu]-pu</i>	<i>[yô]-po</i> == nez (4).
fruit	<i>m-ukaham</i>	<i>teγnd(e)-úχkau</i> (2), (<i>téγnd(e)ɛ</i> == arbre).
fumée	<i>ai</i>	<i>tɛ-héi</i> (3), (<i>tɛ</i> == bois à brûler).
garçon	<i>takat</i>	<i>tataha</i> (4).
grand	<i>xai pek</i>	<i>péγ(e)</i> (1).
grillon	<i>xiu ; siok</i> == scorpion	(<i>i</i>) <i>yó</i> == araignée (2).
homme	<i>bond</i>	<i>bôd</i> == gens (4).
homme	<i>âxui-hot</i> == compagnon	<i>χôtu</i> (1).
jaguar	<i>ioldam</i>	<i>hiutχamni</i> (3).
jambe	<i>[mu]-pep</i>	<i>[uɛ]-dɛ(b)</i> , <i>[uɛ]-té(b)</i> == mollet (3).
je	<i>am</i>	<i>âm</i> , <i>â(e)m</i> (2), <i>ôêm</i> (3).
jejen	<i>šagot</i>	<i>tχɛ(e)γáb</i> == puce (2).
jeune	<i>bond tet</i> , (<i>bond</i> == homme)	<i>teutê</i> == enfant (1).
langue	<i>[mo]-rok</i> , <i>lóg</i> , <i>[mo]-lóg</i> , <i>[mu]-lok</i> , <i>[a]-rok</i>	<i>nɛ(γ)</i> (3), <i>nok-ɛdn</i> (2), <i>nok-ɛpa</i> (1), <i>[yô]-nôk-ahâ^d_g</i> (4).
lèvre	<i>yé-sipik</i> , (<i>ye</i> == bouche)	<i>no-(t)χidnboγ</i> (2), (<i>nô</i> == bouche).
liane	<i>ihioo</i>	<i>ɛyaka</i> (4).
lune	<i>f^bɛbɛd</i> , <i>xopot</i> , <i>xóbit</i> , <i>hé-boet</i> ; <i>geobot</i> == mois	<i>tχɛ(i)bid</i> , <i>tχeyibid</i> == matin (3), <i>tχɛɛb-nhaiáb</i> == lune (2).
maison	<i>mo</i>	<i>môi</i> (2), <i>mɛ</i> (3).
manger	<i>xaio</i>	<i>[yô]-t-ahiwô</i> == allons manger (4).
manger	<i>amui-rik</i> == j'ai faim	<i>hamoê-d(e)</i> (1).
marié	<i>[mu]-kain</i>	<i>kā(γ)</i> == homme (3).
méchante	<i>hehep</i>	<i>hêhê</i> (2).
mère	<i>[a]-hiná</i>	<i>iā</i> , <i>iyā</i> (2), <i>nā</i> (3).
nez	<i>[mo]-goek</i> , <i>[mu]-xek</i> , <i>[mo]-hek</i> , <i>[a]-hég</i>	<i>uɛγ-na</i> (3).
nuit	<i>šai</i>	<i>tχeyé</i> == soir (3), <i>tχāi</i> == pléiades (2).
nuque	<i>[mu]-ietuk</i>	(<i>e</i>) <i>tχan(g)n</i> == cou (2), <i>hôtek</i> == poitrine (1).

œil	[mo]-abig, abig, ambik	t-apéγn (2).
oiseau	uibb, suip	(χu)ébē, (χ)ébē (3), uéd (2), ka-wet = arara, ka-wöd = arara rouge (4).
arara	iyuhu	yáu (3).
garza	bup	(n)de(χ)-púb = canard (2), búb-e(o)a = canard (3).
perroquet	šiom	χéum = mutum (1).
oncle	iboi	ibi (3).
ongle	[mu]-lap-ču, [mo]-rap- sio, (rap = main)	tē-tχóā = ongle des mains, hi-tχóā = ongle des pieds (3).
oreille	[mo]-abūd, [mo]-bot, abūd, abut	buit-oγn (2), [yō]-n-abui (4).
oui	éxe	heé (3).
	ahñ	bé-(ni) (2), heé-(nē) (3).
ours	mubi	(m)béγn (2).
papillon	iyoe	horé, hor-é (2).
peau	[mo]-pik, [mu]-pik	bék (1), bóγ (2).
pécari (<i>Dicotyles tor-</i> <i>quatus</i>)	dé	tī (3), to = sanglier (4).
père	[á]-hi	ī (1).
pied	[mo]-išim, [mu]-sim, [a]-sim	tχé(u)m (1).
pierre	xáha	tχá(a) = sol (2).
poisson bagre	mu-ná	mō = <i>Bagrus reticulatus</i> (2).
poitrine	pago	bākē-mē = aisselle (2).
pot	buxu = tinaja	bó(γ) (1), (m)b(o)ó(γ) (2).
près	xanae	hō(χ)nā (3).
rame	xa-huat, ham-oat ; [ma]-b-hap = tu rames	oát (1). hōbá (2).
rhume	xáhate	ohóde = tousser (2).
rire	[mo]-iōino = risa	γanehō(e) (2).
rivière	máhu	mā = eau (3), ta-maub (4).
sang	[mu]-ma	mē(b) (3).
sœur	xaxāuei	ā(χ)éi (2).
soleil	ueyu = jour	uerhó (2).
sourcils	abihia	mōd-apéýēb = front (3).
tabac	xob, xöp	bé(b) (3), hōt (1-2), exuta (4).
talon	[mo]-taṗo	hitχapá(χ)a = pied (3).

taon	<i>gip</i> ; <i>xip</i> = guêpe	$\chi(u)ib-ib\acute{e}$ (3).
tapir	<i>iapp</i>	<i>h̃iuibe</i> (3).
tatou	<i>i-ióu</i> , <i>yó</i>	<i>yél(u)</i> (2), <i>yú</i> (3).
tête	<i>[mo]-xuiák</i> , <i>[a]-huyád</i> , <i>ua-uyú(γ)</i> = cheveu (3). <i>[a]-huiat</i>	
ton	<i>m̃i-</i>	<i>m̃i</i> (3).
tousser	<i>[mó]-ú</i>	<i>hōhō</i> (1).
tu	<i>mam</i>	<i>mēm</i> , <i>mēm-n(e)</i> (3).
ventre	<i>[mo]-po</i> , <i>[mu]-puṣu</i> , <i>[um]-poṣo</i>	<i>pūχ</i> = nombril (1), <i>puṣu(e)</i> nombril (2), <i>pōdn</i> = sein.
ver qui ronge le bois (comején)	<i>buhurat</i>	<i>(m)b(u)ú</i> = termite (2), <i>pu-túōā</i> = termite (3).

II. VOCABULAIRE MAKU-NADÖBÖ.

Maku-Nadöbö¹.Comparaisons².

agouti	<i>mayawa</i> (1) <i>mayáu</i> (2)	
aller :		
allons !	<i>yerom</i> (1)	
allons manger !	<i>yōtahiwō</i> (1)	
ananas	<i>máwat</i> (1)	<i>mauína</i> , <i>mauíná</i> (T), <i>mauuiro</i> (B), <i>mauíru</i> (Y).

1. Nous distinguons les mots recueillis près de nos deux informateurs par les chiffres 1 et 2.

2. Liste des abréviations :

B = Baré	} Langues arawak.
Ba = Baniwa	
I = Ipéka	
K = Karútana	
Kt = Katapolítani	
S = Siusí	
T = Tariána	
U = Uarekéna	
Y = Yukúna	
Ya = Yavitéro	
G = Tupi-Guarani,	
M ₁ = Makú du Curicuriary,	
M ₂ = Makú du Tiquié,	
M ₃ = Makú du Makú-Igarapé,	
P = Puinave.	

se baigner	<i>yexop</i> (1)	
banane	<i>makeša</i> (1)	
bois à frotter pour faire du feu	<i>katöökä</i> (2)	<i>kataka</i> = frotter (G).
bouche	<i>ye-no</i> (1)	<i>nô</i> (M ₁)
bras	<i>yö-mo</i> (1)	<i>mo-mbo</i> (P).
canot	<i>ho</i> (1), <i>boho</i> (2)	<i>χō(e)</i> (M ₁).
cara (<i>Dioscorea</i>)	<i>nahöna</i> (1)	
cerf	<i>koyad</i> (1)	<i>kaio</i> , <i>kauqyá</i> (Y)
cerf blanc	<i>mareyu</i> (2)	<i>marahäiu</i> (Ba), <i>maräyu</i> , <i>ma- raio</i> (B), <i>maxäio</i> (Ya), <i>mā- lahäiu</i> (U) = cerf.
chauve-souris	<i>wöm</i> (1)	
cheveu	<i>söri</i> (1)	
chien	<i>yawara</i> (2)	<i>yawara</i> (G).
ciel	<i>wö</i> (1)	
<i>Cælogenys paca</i>	<i>tapá</i> (1), <i>tápa</i> (2)	<i>bápa</i> , <i>bapa</i> (U), <i>dápa</i> (K), (<i>n</i>) <i>dápa</i> (Kt-S-T).
courge pour calebasse (<i>yamaru</i>)	<i>böka</i> (1)	
crapaud kururu	<i>meye</i> (2)	
» boaboa	<i>yögn</i> (2)	
» wawara	<i>mačui</i> (2)	
crocodile	<i>nöha</i> (2)	
cutiwaya (<i>Echino- mys</i> sp.)	<i>woböng</i> (2)	<i>üöbn</i> = écureuil (M ₂).
dauphin noir (<i>tukuši</i>)	<i>amána</i> (2)	<i>móna</i> (U), <i>ámana</i> , <i>amána</i> (Kt), <i>amána</i> (S-T).
dauphin rouge (<i>boto</i>)	<i>áyara</i> (2)	
dent	<i>yö-tog</i> (1)	<i>ták</i> (M ₁), <i>táγn</i> (M ₂).
dieu	<i>döwö</i> (2)	<i>d(é)i</i> = démon (M ₂).
eau	<i>nahörü</i> (1) <i>nahögnö</i> (2)	
écorce qui sert à faire des liens (<i>envira</i>)	<i>šöhöbö</i> , <i>šigöbö</i> (2)	<i>xuipé</i> = corde (P).
écureuil	<i>w_a^öm</i> (1)	<i>üöbn</i> (M ₂).
escargot (<i>urua</i>)	<i>warura</i> (2)	
étoile	<i>sákōa</i> (2)	<i>kēiyoa</i> (M ₃)
étoile (nom d'une)	<i>watom</i> (1)	<i>tamē</i> = étoile (M ₁).
farine de manioc	<i>uhi</i> (1)	<i>tχe(u)ī</i> = beiju (M ₃).
femme	<i>kuñan</i> (2)	<i>kuñā</i> (G).

feu	<i>tögö</i> (2)	<i>téké(d)</i> (M ₃), <i>doho</i> (P).
fleuve	<i>tamaub</i> (2)	<i>máhu</i> (P).
fourmi sauba	<i>wög</i> (2)	
fourmi maniware	<i>kanari(g)na</i> (2)	
fourmi tucandeira	<i>wöw</i> (2)	<i>ui(u)</i> (M ₂).
fourmi très petite	<i>hö</i> (2)	
fruit abiú	<i>yamad</i> (2)	
galette de manioc	<i>madao</i> (1)	
garçon	<i>tataha</i> (2)	<i>takat</i> (P).
gens	<i>böd</i> (2)	<i>bond</i> = homme (P).
glouton (<i>Nasua</i>)	<i>kabö</i> (1), <i>kakabö</i> (2)	<i>kapizi</i> (B), <i>kápiti</i> (K), <i>gápitsi</i> (Kt), <i>kapiti</i> , <i>kápiti</i> (S), <i>kaptči</i> , <i>kapitsi</i> (T), <i>kapisi</i> (Y).
grenouille	<i>kuraaua</i> (2)	
iguane (grand) (jaku-ruaru)	<i>wayáma</i> (2)	<i>haramó</i> (M ₂).
irara	<i>kákanari</i> (2)	
jaguar (onza)	<i>awat</i> (1), <i>awad</i> (2)	
jaguar maracajá	<i>awat</i> (1)	
jaguar noir	<i>mayura</i> (1)	
jambe	<i>ye-doi</i> (1)	<i>dó(γ)</i> (M ₂).
lamentin	<i>wayai</i> (1), <i>wayad</i> (2)	
langue	<i>yö-nökaha^d_g</i> (1)	<i>noképa</i> (M ₁), <i>nokédn</i> (M ₂), <i>né(γ)</i> (M ₃).
lèvres	<i>ye-no</i> (1) [cf. bouche]	<i>nō</i> = bouche (M ₁).
lézard	<i>čábud</i> (2)	
liane	<i>éyaka</i> (1)	
liane de feu	<i>tögö</i> (2) [cf. feu]	
loutre	<i>áyo(g)</i> (2)	<i>iyahók</i> (M ₁), <i>yók</i> (M ₂).
lune	<i>kurab</i> (1), <i>kórabé</i> (2)	<i>kélod</i> = étoile (P).
main	<i>yö-möpota</i> (1)	
maison	<i>tob</i> (1)	<i>táup</i> (M ₁).
maku (civilisé)	<i>nadöbö</i> (2)	
maku (sauvage)	<i>kariso</i> (2)	
manger :		
allons manger !	<i>yöt-ahiwö</i> (1)	<i>xaio</i> = manger (P).
manioc	<i>ébog</i> (1)	(m)beγí = farine de manioc (M ₃), <i>tχáγ-(e)boí</i> = farine de manioc (M ₂).
nègre	<i>tapayuna</i> (2)	<i>tapayuna</i> (G).

nez	yö-po (1)	mu-pu = front (P).
œil	vö-matori (1)	
oiseaux :		
hocco	yamat (1), yamiad (2)	
agami (<i>Psophia cre-</i> <i>pitans</i>)	mašota (1), masöka (2)	
perruche	sěsa (2)	
perroquet	kuyá (1), kuya (2)	
arara	ka-wet (1)	uěd = oiseau (M ₂).
arara rouge	ka-wöd (2)	uěd = oiseau (M ₂),
arara bleu	aru (2)	yáu (M ₃).
kuyubi (<i>Penelope cuma-</i> <i>nensis</i>)	kuyui (1-2)	kuyubi (G).
poule	karakka (1), káraka (2)	
épervier-pêcheur (karakarai)	seha (2)	
cassique (yapihi)	tižura, tizura (1)	
	šayura (2)	
arasari (<i>Pteroglossus</i> <i>erythrorhynchus</i>)	wang (2)	ũā = urubu (M ₂).
toucan	saked (2)	tχoγéd (M ₂), χoγoét (M ₁).
urumutum (<i>Crax</i> <i>urumutum</i>)	yöy (2)	ěĩ = mutum (M ₃), yěĩ = ja- cu (M ₁), yé = jacu (M ₂).
nambu (<i>Crypturus</i> <i>tataupa</i>)	ho (2)	b(ó)ũ(b), hũ(b) = urubu (M ₃).
urubu (<i>Cathartes</i> <i>aura</i>)	kuruidú (2)	
faucon (gavião)	wa-wi (2)	úi (M ₂).
tinkuā	sarasödö (2)	
inambu (<i>Crypturus</i>)	ruha (1)	
wakurau	noto (1)	
garza (akara)	nowedara (1)	
hirondelle	nowedara (1)	
héron mawari (<i>Ciconia</i> <i>americana</i>)	yura (1)	
yapo (<i>Cassicus cris-</i> <i>tatus</i>)	dob (1)	(n)dá(u)b (M ₂), (n)dá(b) (M ₃).
opossum (micura)	čawaya (2)	
opossum (petit)	čari (2)	
oreille	yö-nabui (1)	

palmiers :

assahi (<i>Euterpe ole- racea</i>)	manag (2)	manāha (B), manāka (U), mānaka (K-T), mānake (Kt), manāke (S), manakāla (Y), mēnā = pupunha (M ₃).
pupunha (<i>Guilielma speciosa</i>)	yö (2)	tχ ^é u (M ₂).
miriti (<i>Mauritia flex- uosa</i>)	çogi (2)	tχ(e)áy (M ₂).
patauá (<i>Ænocarpus Bataua</i>)	wógn (2)	uñbn (M ₂).
bacaba (<i>Ænocarpus Bacaba</i>)	šuwöm (2)	
paresseux (<i>Brady- pus</i> sp.)	aruru (1)	
pécari	yamo (1), ñamuy (2)	yām = chien (M ₁), yambé = chien (M ₂).
pied	ye-doi (1) [cf. jambe]	
poissons :		
aracú (<i>Corimbata</i> sp.)	yátad (2)	
yeyu	yai (1-2)	
akará (<i>Sciaena squa- mosissima</i>)	dóm (2)	(n)d(e)ñbn (M ₂).
yakunda (<i>Crenici- chla</i> sp.)	rökubödö (2)	
surubi (<i>Platys- toma</i> sp.)	kuri (1), kuurib (2)	kúri (Ba), kúlili (U), kólili (K), kóliri (Kt), kulíri (S-T- Y), kolíri (S), kuñli, kuridi (T).
pakú (<i>Prochylodus, Myletes</i> sp.)	pakú (2)	paku (G).
pirarucú	arauna (1-2)	
mamuri (matrinchão)	wamuri (2)	mamuri (G).
piranha (<i>Serrasalmo, Myletes</i> sp.)	amai (1), amāi (2)	óme (U), ómai (K), úmai (Kt), úmai, hómai (S), úme, úme (T), māi (S).
rat	köwög (2)	
sanglier	to (1), tó (2)	dé = <i>Dicotyles torquatus</i> (P).

serpents :		
yarakaka	<i>katañ</i> (2)	
sukuriyu (<i>Boa scytale</i>)	<i>yude</i> (2)	
surukuku (<i>Lachesis</i> <i>mutus</i>)	<i>áka</i> (2)	
giboïa (<i>Boa cenchria</i>)	<i>awö</i> (1)	
singes :		
cayarara (<i>Cebus</i> <i>gracilis</i>)	<i>höw</i> (2)	
hurleur (guariba)	<i>samāi</i> (1), <i>sámāi</i> (2)	
prego (<i>Cebus</i> <i>flatuellus</i>)	<i>yawai</i> (1), <i>yuwoy</i> (2)	<i>yahuāχ</i> (M ₁), <i>yahuā(χ)</i> (M ₂).
wayapösa (<i>Callit- brix</i> sp.)	<i>koboka</i> (2)	<i>γ(o)òγn</i> (M ₂).
macaquinho	<i>karame</i> (1), <i>karáme</i> (2)	
sawi	<i>yamösísu</i> (2)	
soleil	<i>papañ</i> (1), <i>papaiñ</i> (2)	
tabac	<i>exuta</i> (1)	<i>höt</i> (M ₁ -M ₂).
tamanoir (grand)	<i>yabuni</i> (2)	<i>yiwχñ</i> = <i>Myrmecophaga jubata</i> (M ₁).
tamanóir (petit)	<i>yonā</i> (2)	<i>yó(e)n</i> = <i>Myrmecophaga tetradactyla</i> (M ₂).
tapir	<i>tógö</i> (1), <i>töng</i> (2)	<i>táχ</i> (M ₁), <i>dā</i> (M ₂).
tatou	<i>yarawia</i> (2)	
tortue d'eau	<i>yawera</i> (1)	
tortue de terre (yauti)	<i>amatu</i> (1)	

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.

1. BRINTON (Daniel G.). *The american Race*. New-York, 1891. -
 2. COUDREAU (Henri A.). *La France équinoxiale. Études sur les Guyanes et l'Amazonie*. 2 vol. Paris, 1886-1887.
 3. GREVAUX (J.). *Voyâges dans l'Amérique du Sud*. Paris, 1883.
 4. GUMILLA (P. Joseph). *El Orinoco ilustrado, y defendido*. 2^e édition, 2 vol., Madrid, 1743.
 5. KOCH-GRÜNBERG (Theodor). *Die Makú*. *Anthropos*, t. I^{er}, 1906, p. 877-906).
 6. KOCH-GRÜNBERG (Theodor). *Abschluss meiner Reise durch Nordbrasilien zum Orinoco, mit besonderer Berücksichtigung der von mir besuchten Indianerstämme*. *Zeitschrift für Ethnologie*, t. XLV, 1913, p. 448-474.
 7. PEREZ (Felipe). *Jeografía general física y política de los Estados Unidos de Colombia*. 2 vol., Bogotá, 1862-1863.
 8. STRADELLI (Ermanno). *L'Uaupés e gli Uaupés*. *Bolletino della Società geografica italiana*. Rome, 3^e série, t. III, 1890, p. 425-453.
 9. TAVERA-ACOSTA (B.). *En el Sur (Dialectos indígenas de Venezuela)*. Ciudad Bolivar, 1907.
-

LES KATUKINA.

ÉTUDE LINGUISTIQUE¹,

PAR P. RIVET.

En 1898, le colonel Church publia un très court vocabulaire recueilli par le Dr Bach chez les Catuquinarú, tribu vivant entre les rivières Embyrá et Embyrasú, qui se jettent dans le Tarauacá, près du Jatuarana-Paraná².

La même année, Brinton³ consacra à ce document une étude, où il conclut que le Catuquinarú, de même que le Katokina recueilli par Spix⁴ sur le Juruá⁵, est un dialecte arawak.

Cette conclusion a été admise depuis lors par les américanistes, notamment par Chamberlain dans sa nomenclature des tribus arawak⁶.

Il y a là une double erreur qu'il convient de rectifier.

1. Pour l'emplacement des tribus dont il est fait mention dans cet article, cf. RIVET (P.) et TASTEVIN (C.). *Les tribus indiennes des bassins du Purus, du Juruá et des régions limitrophes* (La Géographie. Paris, t. XXXV, 1921), où se trouve une carte ethnique détaillée de ce territoire.

2. CHURCH (George Earl). *Notes on the visit of Dr Bach to the Catuquinarú Indians of Amazonas* (The geographical Journal. Londres, t. XII, 1898, p. 63-67).

3. BRINTON (Daniel G.). *On two unclassified recent vocabularies from South America* (Proceedings of the American Philosophical Society. Philadelphia, t. XXXVII, 1898, p. 321-323).

4. MARTIUS (Carl Friedrich Phil. von). *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerika's, zumal Brasiliens*, 2 vol., Leipzig, 1867, t. II, p. 161.

5. Sur un affluent sans nom, à eaux noires. Il est malheureusement impossible d'identifier cette rivière, tous les petits affluents du Juruá, y compris même le Chiruan, ayant des eaux noires. Toutefois, comme Spix et Martius n'indiquent, sur leur carte ethnique, qu'un seul groupe katukina (Spix (Joh. Bapt. von) et Martius (Carl Friedr. Phil. von). *Reise in Brasilien*. Munich, 3 vol., 1 Atlas, 1823-1831, Atlas, carte 7), correspondant sensiblement à celui que de Castelnau place sur le moyen Jutahy et en particulier sur ses deux affluents, le Mutum et le Bia (CASTELNAU (Francis de). *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud, de Rio de Janeiro à Lima et de Lima au Para. Histoire du voyage*. Paris, 6 vol., 1850-1851, t. V, p. 85), il y a tout lieu de supposer que c'est à ce groupe qu'on doit rapporter le vocabulaire de Spix, hypothèse que corrobore la parenté de la langue notée par le voyageur allemand avec la langue des Kanamari, de la rive gauche du Juruá, qui sont les voisins immédiats des Katukina du Mutum et du Bia et qui leur sont apparentés linguistiquement.

6. CHAMBERLAIN (Alexander Francis). *Nomenclature and distribution of the principal tribes and sub-tribes of the Arawakan linguistic Stock of South America* (Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. X, 1913, p. 473-496).

Le Katokina de Spix et le Catuquinarú de Bach sont deux langues *essentiellement* différentes.

Le Katokina de Spix est étroitement apparenté au Kanamari du moyen Juruá, et il n'est nullement prouvé que ce Kanamari, — très différent du Kanamirim ou Kanamare, recueilli par le même voyageur, à l'ouest du Juruá ¹, qui est un dialecte arawak, proche parent du Piro de l'Ucayali —, soit lui aussi de l'Arawak.

Nous reviendrons ultérieurement sur ce sujet. Nous nous contenterons pour l'instant de donner la liste de quelques mots en Katokina et en Kanamare de Spix, en Kanamari du Juruá et en Piro :

	Katokina de Spix.	Kanamari du Juruá.	Kanamare de Spix.	Piro.
bras	<i> pang </i>	<i> tiu-pank </i>	<i> nu-gháno </i>	<i> hue-kano </i>
boire	<i> nataiybu </i>	<i> waitaihu </i>	<i> ne-reoačy </i>	<i> pue-reuači </i>
ongle	<i> paghoughira </i>	<i> ču-bakunkirak </i>	<i> nu-seoata </i>	<i> hu-seuata </i>
nez	<i> opaghpó </i>	<i> ču-upak </i>	<i> nu-čiry </i>	<i> u-yeri </i>
bouche	<i> nunaghy </i>	<i> nunaki </i>	<i> nu-nahma </i>	<i> hue-nama </i>
sang	<i> mimi </i>	<i> ču-mimi </i>	<i> n-ürra </i>	<i> xera-ri </i>
tête	<i> ghy </i>	<i> ču-ki </i>	<i> n-učüy </i>	<i> hue-xibue </i>
chanter	<i> uaigpa </i>	<i> waikpaa </i>	<i> šikáli </i>	<i> p-čikale-uatehua </i>
ciel	<i> ghotó </i>	<i> kodo </i>	<i> tenu </i>	<i> tenu </i>
jour	<i> upára </i>	<i> upara </i>	<i> huy </i>	<i> ūhi </i>

Nous aurions pu multiplier ces exemples, car il y a moins ressemblance qu'identité entre le Katokina de Spix et le Kanamari du Juruá d'une part, le Kanamare de Spix et le Piro d'autre part.

La liste ci-dessus suffit pour montrer que, si le Katokina de Spix (et son co-dialecte le Kanamari du moyen Juruá) est, comme le prétendait Brinton, un dialecte arawak, il appartient à un sous-groupe complètement différent de celui dans lequel doivent être rangés le Kanamare de Spix et le Piro, sous-groupe que j'ai proposé d'appeler pré-andin et qui comprend le Kuniba du Juruá (encore inédit), l'Ipurina, l'Inapari, le Maneteneri et le Kampa.

En tout cas, la parenté du Katokina de Spix avec l'Arawak, que Chamberlain déclare démontrée, ne saurait être considérée comme suffisamment établie par les quelques rapprochements lexicographiques notés par Brinton, dont je donne la liste à titre documentaire :

1. MARTIUS, *op. cit.*, t. II, p. 235.

	Katokina de Spix.	Dialectes arawak.
bras	<i>pang</i>	<i>ghano</i>
poitrine	<i>čamána-ghyta</i>	<i>ochomi</i>
œil	<i>yghó</i>	<i>iki-se</i>
cheveux	<i>ghytaî</i>	<i>iti</i>
main	<i>pagby</i>	<i>paco</i>
tête	<i>ghy</i>	<i>iquito</i>
dent	<i>y</i>	<i>bai, hi, ý</i>
eau	<i>uata-hy</i>	<i>uhii.</i>

Quant au Catuquinarú de Bach, Brinton déclare « qu'il n'appartient certainement pas au groupe tupi, mais qu'il est *sans contredit* une branche de la grande famille arawak et apparenté au Tereno et au Miranha ».

Remarquons tout d'abord la singulière contradiction que renferme cette phrase : en effet, si le Tereno est bien un dialecte arawak, le Miranha était considéré à l'époque où écrivait Brinton, comme une langue indépendante (dont j'ai montré, depuis lors, les affinités avec le Tupi-Guarani ¹).

Quant aux preuves linguistiques que donne Brinton à l'appui de sa thèse, elles sont du même ordre que celles qu'il fournit pour établir les affinités du Katokina de Spix :

	Catuquinarú.	Dialectes arawak.
bras	<i>yanó</i>	<i>ghano</i>
œil	<i>cesá</i>	<i>kiça</i>
bouche	<i>agabó</i>	<i>jaca</i>
nez	<i>tinoá</i>	<i>ti</i>
eau	<i>uhehÿ</i>	<i>uhii.</i>

Lorsqu'on se reporte aux sources de certaines notions courantes en américanisme, on a parfois d'étranges surprises, en constatant sur quelles bases fragiles elles reposent. Brinton, qui a rendu tant d'éminents services à la science américaniste, s'est souvent contenté de preuves si sommaires qu'on demeure étonné qu'il se soit trompé si rarement. Ce travailleur infatigable paraît s'être laissé guider, dans un bon nombre de ses recherches, par un véritable « instinct » de linguiste.

En l'espèce, cet « instinct » l'a trompé, car le Catuquinarú est un dialecte tupi-guarani à peu près pur, ainsi qu'on pourra en juger par les comparaisons suivantes :

1. RIVET (P.), *Affinités du Miranya* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. VIII, 1911, p. 117-152).

	Catuquinarú.	Tupi-Guarani 1.
œil	<i>s-esá</i>	<i>esá</i> (Ad. 127)
jambe	<i>getema-upú</i>	<i>etymá-na</i> (Ad. 132)
tambour spécial pour conversation à dis- tance	<i>kambarysú</i>	<i>gãmba</i> = tambour (T)
filet, hamac	<i>ouÿsawá-rusú</i> 2	<i>kisawa</i> = hamac (T)
eau	<i>ukehÿ</i>	<i>y, yg</i> (Ad. 149)
pot	<i>komatÿ-nú</i>	<i>kambuti</i> (Ad. 197)
épaules	<i>kopey</i>	<i>kopé, kupé</i> (Ad. 216)
nez	<i>tinoá</i>	<i>lím</i> (Ad. 339)
flèche	<i>uhÿna-sú</i> ; <i>uhÿna-rasúkó</i> = arc	<i>uyba</i> (Ad. 355)
estomac	<i>marikau</i>	<i>mariká</i> = ventre (T), <i>maraka</i> = entrailles (Z)
langue	<i>agabó</i> = bouche	<i>wa-ikó</i> (Mu), <i>i-oka-liki</i> (C), <i>ékua</i> (A)
cheveux	<i>ana-hé</i>	<i>ába</i> (Ad. 5), <i>ana-keso</i> (Z)
blanc, chrétien	<i>karyno-sú</i>	<i>karaiba</i> (Ad. 201)
poison de flèche	<i>orary</i>	<i>huerari</i> (O), <i>uühlaly, huirari</i> (K), <i>urari</i> (T)
cou	<i>yayorúá</i>	<i>ajura</i> (Ad. 23)
tête	<i>l-aka-sú</i>	<i>aká-nga, ká-nga</i> (Ad. 27)
maison	<i>oka-usú</i>	<i>oka</i> (Ad. 273)
pied	<i>pihú</i>	<i>py</i> (Ad. 296)
main	<i>punÿ</i>	<i>po</i> (Ad. 304)
poitrine	<i>putia</i>	<i>potia, pylia</i> (Ad. 316)
copal	<i>ananÿ</i>	<i>wanani</i> = résine (T)
bras	<i>yano</i>	<i>jyba</i> (Ad. 185)
grand bateau	<i>morakatÿ</i>	<i>marakati</i> (T).

A cette liste, nous pourrions ajouter le mot *canha*, dent, qui a dû être noté suivant la phonétique portugaise et dont la cédille a sans doute été

1. Pour éviter d'allonger ce tableau, nous renvoyons, chaque fois que cela est possible, au vocabulaire comparé des langues tupi, publié par Adam, et, dans ce cas, nous indiquons notre source par l'abréviation : Ad, suivie d'un numéro qui correspond au numéro de ce vocabulaire : ADAM (Lucien). *Matériaux pour servir à l'établissement d'une grammaire comparée des dialectes de la famille Tupi* (Bibliothèque linguistique américaine, t. XVIII, Paris, 1896). Les lettres A, K, C, O, T, Mu, M et Z, correspondent respectivement à l'Apiaka, au Kokama, au Cayowa, à l'Omagua, au Tupi commun, au Mundurucu, au Miranya et au Záparo.

2. Erreur d'impression probable pour *quÿsarwa-rusú* = *kÿsarwa-rusú*.

omise par erreur. Lu de cette façon, ce mot devient *s-aña*, qui correspond au Tupi *ai*, *aiña*, *aña* (Ad. 12).

Il est probable également que le mot *namỹ*, donné par Bach pour « sourcils », signifie en réalité « oreille » : *namỹ* correspond en effet exactement au radical tupi *nambi*, oreille, anse (Ad. 255).

Un certain nombre de mots du vocabulaire de Bach présentent le suffixe *-su*, *-usu* : *oka-usú*, maison, *uhýna-sú*, flèche, *karyno-sú*, blanc, chrétien, *t-aka-sú*, tête. C'est vraisemblablement l'adjectif tupi *gwasú*, grand, gros (Ad. 136).

Dans la phrase interrogative : à quelle tribu appartiens-tu ? *guabilaguateli-téna*, nous retrouvons le suffixe interrogatif du tupi *-tipa*, qui correspond exactement à *-tena*, suivant une règle de concordance consonnantique dont nous avons plusieurs exemples (*n catuquinarú* = *b*, *p* tupi) :

	Catuquinarú.	Tupi.
cheveux	<i>ana-hé</i>	<i>aba</i>
chrétien	<i>karyno-sú</i>	<i>karaiba</i>
flèche	<i>uhýna-sú</i>	<i>uyba</i>
bras	<i>yano</i>	<i>jyba</i>
suffixe interrogatif	<i>-tena</i>	<i>-tipa</i> .

Ces similitudes nous paraissent suffisantes pour établir que le Catuquinarú est bien un dialecte tupi, surtout si on tient compte que le vocabulaire recueilli par Bach ne renferme pas plus de 30 mots.

Étant donnée la diffusion du Tupi dans tout le bassin de l'Amazone à une époque relativement moderne, on peut se demander si les Catuquinarú ont adopté le Tupi comme langue de relation, ou si la langue notée par Bach représente bien leur idiome propre. C'est la première hypothèse qui paraît la plus vraisemblable.

Nous nous trouvons donc déjà en présence de deux groupes d'indiens Katukina parlant des langues tout-à-fait différentes l'une de l'autre.

Un troisième groupe, sur lequel nous possédons des documents encore inédits, parle un dialecte pano : ce sont les Katukina du Gregorio, affluent de droite du haut Juruá.

On pourra juger des différences essentielles qui existent entre les trois langues katukina que nous venons de passer en revue par le tableau comparatif suivant :

	Katukina de Spix.	Katukina du Gregorio (Pano).	Catuquinarú (Guarani).
tête	<i>ghy</i>	<i>mapu</i>	<i>takasú</i>
cheveux	<i>ghytaí</i>	<i>bubu</i>	<i>anahé</i>

œil	yghó	weru	sesá
nez	opaghpo	»	tinoá
bouche	nunaghy	ana	agahó
dent	y	šötaḥ	canha
cou	ghyuàn	tišua	yayoruá
poitrine	čamána-ghyta	šuti	putia
épaule	puritaku	pöšu	kopey
bras	pang	möwe, mötäši	yano
jambe	kaišau-ghu	tahö	getemaupü
pied	aχman	tahö	pihu
main	paghy	mau	punÿ
maison	»	šubu	okausú
eau	uatahy	wakah	uhehÿ
arc	»	kante	uhÿnasú
flèche	»	pia	uhÿnarusukó

Il existe un quatrième groupe katukino, qui s'étend, d'après Marcoy ¹, de la rive droite du Tarauaca à la rive gauche du Purus, au sud du Tapaua, en face du Mucuiim. A cette grande tribu, appartiennent, selon toute vraisemblance, les Katukena que Chandless rencontra sur le Juruá, à une semaine en amont de l'Igarapé Acara, quelques jours avant d'atteindre l'embouchure du Tarauaca ², probablement au point où l'explorateur anglais marqua sur sa carte un lac de Catuquenas, les Katukino signalés par Bates sur le Chiruan ³, et enfin les Katukino, qu'un des informateurs de de Castelnau lui signala sur le Purus et sur un affluent de droite de ce fleuve, le Oiday, à 15 ou 18 jours en amont du Tapaua et à 12 jours en aval du lac de Cacuatan ⁴ (sans doute l'Igarapé Caquataha, porté sur la carte de Chandless un peu en aval du Mucuiim ⁵).

L'habitat de ces indiens se superposant presque exactement à celui des Kulina, des Jamamadi, des Pammari et des Juberi, qui parlent tous des dialectes d'une même langue, probablement arawak, il est à supposer qu'ils se confondent avec eux. Dans cette hypothèse, il y aurait donc un quatrième groupe katukina, qui appartiendrait à la famille linguistique arawak.

1. MARCOY (Paul). *Voyage à travers l'Amérique du Sud de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique*. Paris, 2 vol., 1869, t. II, p. 372, carte 17.

2. CHANDLESS (W.). *Notes of a journey up the river Juruá* (*The Journal of the royal geographical Society*, Londres, t. XXXIX, 1869, p. 296-311), p. 302-303.

3. BATES (Harry Walter). *The Naturalist on the river Amazons*. Londres, 1892, p. 370, note.

4. CASTELNAU, *op. cit.*, t. V, p. 92-93.

5. CHANDLESS, *op. cit.*

Enfin, Marcoy indique, entre le Juruá et les sources du Coary, des Katukino dans un territoire actuellement occupé par des Katawiši¹, tribu qui parle une langue à affinités non encore établies. Il est probable qu'il y a lieu d'identifier les uns et les autres.

De cette étude, il résulte que le nom de Katukina (avec ses variantes : Katukinarú, Katokina, Katukena, Katokena, Katukino) n'est pas un nom spécifique de tribu, mais un terme général, servant à désigner des peuplades diverses, présentant sans doute un caractère commun, soit dans leur aspect extérieur, soit dans leurs habitudes de vie. Ce terme est le pendant du terme *Guarayo*, si commun au Pérou et en Bolivie. Nous supposons qu'il est d'origine tupi et signifie dans cette langue : « les bons » (*katu*-, bon, -*kana*, -*kéra*, suffixe de pluralité en Kokama et en Omagua, -*kwéra*, en Guarani ancien et en Abaëème²). Cette étymologie nous paraît plus admissible que celles qu'ont proposées Martius³ (*katu*, bon, *okéna*, porte) et Brinton⁴ (*katu*, bon, *kinay*, compagnon femelle).

En résumé, à l'heure présente, il faut distinguer cinq tribus, linguistiquement différentes, confondues à tort sous le nom de Katukina :

- 1) une tribu de langue apparentée au Kanamari du Juruá ;
- 2) une tribu de langue guarani ;
- 3) une tribu de langue pano ;
- 4) une tribu de langue probablement arawak ;
- 5) une tribu de langue probablement apparentée au Katawiši des sources du Teffé et du Coary.

1. MARCOY, *op. cit.*, t. II, carte 17.

2. RIVET (P.). *Les langues guaranies du Haut-Amazône* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. VII, 1910, p. 149-178), p. 171-172.

3. MARTIUS, *op. cit.*, t. I^{er}, p. 424, note 2.

4. BRINTON, *op. cit.*, p. 322.

MASPERO EN AMÉRIQUE,

PAR HENRI CORDIER.

Tout semblait perdu pour MASPERO lorsqu'il fut jeté sur le pavé de Paris après la fermeture de l'École Normale (1867). Adieu ses rêves d'avenir : il lui fallait gagner sa vie et l'égyptologie à laquelle il voulait dans une irrésistible vocation consacrer son existence ne lui assurait pas le pain quotidien ; dans sa détresse il s'adressa à son fidèle ami H. MARION, absent malheureusement de Paris à ce moment, mais qui répondit à son appel en lui annonçant son arrivée prochaine. L'aide de Marion ne pouvait qu'être momentanée. La Providence lui apparut sous la forme d'un Américain de Montevideo, Vicente Fidel LÓPEZ, qu'il rencontra chez l'excellent et savant EGGER, à la recherche d'un jeune philologue pouvant l'aider dans ses recherches sur le quichua, une des langues du Pérou. « Le quichua, écrivait-il, procède de la famille aryenne ; nulle de ses traditions ne le relie aux régions du Nord. Les Toltèques, au contraire, base antique de la population du Guatemala et du Mexique, rapportent au midi les origines de leur première civilisation détruite par les barbares du Nord, par les Aztèques et les Chichimèques » ¹.

Et ce qui prouve bien l'origine aryenne du quichua c'est le nom même que les tribus émigrantes donnèrent à leur nouvelle patrie : ce nom fut PÉRU !! « Péru, en effet, veut dire en sanscrit l'orient, la mer, le soleil, les montagnes d'or, et désigne par conséquent le pays situé à l'est de l'Inde avec tous ses caractères principaux ². » Ce n'est pas plus difficile ! Cette théorie n'était pas plus abracadabrante que beaucoup d'autres que nous pourrions relever dans l'immense bibliographie américaine. Maspero n'était pas obligé de faire siennes les découvertes linguistiques de son patron. LÓPEZ lui offrait une assez forte somme, non pour être son collaborateur, mais le metteur en œuvre de ses propres travaux : c'était l'existence assurée pour plusieurs mois, le temps de réfléchir sur la situation terrible que lui avait faite une gaminerie, la chance peut-

1. *Les Races aryennes du Pérou*, par V. F. LÓPEZ, 1871, p. 334.

2. LÓPEZ, *l. c.*, p. 336.

être de trouver une position stable ; Maspero accepta donc les propositions du riche Américain qui n'engageaient en rien sa responsabilité scientifique, et un contrat fut signé en bonne et due forme.

1° M. MASPERO s'oblige à mettre en ordre et à écrire en français tous les matériaux que M. LOPEZ de Montevideo a préparés pour faire un livre sur la comparaison de la langue kes-hua avec les idiomes âryâs de l'antiquité. Ce livre devra se composer de trois parties : 1° Généralités sociales et traditionnelles ; 2° analyse grammaticale ; 3° vues et conjectures ethnologiques, avec suppléments et notes explicatives.

2° M. MASPERO s'oblige également à mettre au service de M. LOPEZ ses connaissances dans lesdits idiomes, principalement dans le grec et le sanscrit : il devra présenter ses observations critiques aux conclusions de M. Lopez afin que celui-ci puisse les apprécier d'après son propre jugement. Dans tous les cas, M. LOPEZ décidera toujours sur la forme de la rédaction de l'ouvrage.

3° M. MASPERO pourra faire son travail d'organisation des matériaux qui lui seront livrés dans le temps de huit mois, plus ou moins, ces huit mois commençant à compter du lendemain de l'arrivée de M. Maspero à Montevideo.

4° M. MASPERO s'oblige à introduire dans le texte du livre de M. LOPEZ l'examen réfléchi des données d'érudition relatives à la matière en question que M. LOPEZ lui fournira et à mettre en ordre les matériaux que M. LOPEZ aura préparés afin de tracer le tableau général et les divisions particulières de l'ouvrage, d'après les brouillons, notes, notices, rapports et extraits que M. LOPEZ tiendra prêts pour l'arrivée de M. MASPERO.

5° Le travail de M. MASPERO ne lui donne pas droit de signer ou réclamer une participation quelconque à l'ouvrage, ni d'y émettre ses idées, mais seulement celles qui résultent des travaux et notices à lui communiqués par le docteur LOPEZ. M. MASPERO écrira aussi une préface générale avec les données historiques que lui fournira le docteur LOPEZ. Cette préface ne portera pas d'autre signature que celle du docteur LOPEZ.

6° Comme prix du travail de M. MASPERO, le docteur LOPEZ lui paiera le voyage ordinaire de Paris à Montevideo dans un des paquebots de Marseille aller et retour ; lui donnera à Montevideo un appartement meublé, avec service, déjeuner et dîner de famille et lui paiera dix mille francs le travail une fois terminé.

7° La manière et les conditions du paiement seront décidées par M. Charles Fauvety qui est chargé de prendre tous les engagements qu'il croira devoir prendre, M. LOPEZ s'engageant par avance à rectifier tous les arrangements que, dans les termes de ces instructions, M. Fauvety a pris avec M. MASPERO.

8° M. LOPEZ restera libre de toute responsabilité au cas où quelque accident ou quelque circonstance imprévue empêcherait M. MASPERO de remplir son engagement et en ajournerait l'exécution au-delà du temps fixé par l'article 3^e.

1. Document écrit en entier de la main de Maspero.

Dès la fin de novembre, Maspero se mettait en route. Le 24 novembre 1867, il écrivait de Bordeaux à sa mère :

Me voici à Bordeaux toujours bien portant : mes bagages sont embarqués et je suis installé dans un hôtel d'où je vous écris. J'ai pu garder avec moi une malle et mes deux sacs de nuit : j'aurais pu encore garder le reste, mais cela aurait trop embarrassé la cabine. Le navire est bon et me semble bien aménagé ; le capitaine passe pour un des meilleurs marins de la Compagnie ; tout promet une heureuse traversée.

J'ai passé en chemin de fer une nuit à peu près blanche. J'ai couru toute la journée de la gare au port et du port à la gare. Je tombe de fatigue et puis à peine tenir mes yeux ouverts.

Le 25 novembre, Maspero s'embarquait sur l'*Estremadura* ; trois jours plus tard, en vue du cap Roque, il pouvait écrire :

Traversée splendide, personne n'a eu le mal de mer.

Le 26 décembre, il arrivait à Montevideo ; sans aucun doute il avait eu l'intention de tenir un journal de son voyage, car il avait sur des morceaux de papier pris des notes que j'ai essayé de reconstituer de la manière suivante :

« Il y a beau temps déjà que l'on ne s'effraye plus des longs voyages et même que les longs voyages ne sont plus longs. En six mois l'on fait le tour du monde : en un seul on va de France au Rio de la Plata. Le 25 novembre 1867, je m'embarquais à Bordeaux sur l'*Estremadura* ; le 26 du mois suivant, nous nous trouvions dans les eaux de la République Orientale à une cinquantaine de lieues de Montevideo.

« L'aspect de la côte répondait assez peu à l'idée luxuriante que l'on se fait d'un paysage américain. D'immenses dunes de sable jaune que dominent les sommets lointains de quelques collines courent uniformément le long du rivage sans la moindre apparence de verdure et de végétation. Vers le soir seulement l'aspect du pays sembla s'égayer et s'animer ; la chaîne des dunes s'abaissa et se rompit par endroits ; de maigres bouquets d'arbres se dressèrent de loin en loin ; quelques îles se levèrent du sein des eaux et vers six heures du soir la petite ville de Maldonado apparut au fond d'une anse. Quelques moments après, la nuit tomba : les feux qui marquent le cours du Rio de la Plata commencèrent à s'allumer dedroite et de gauche et à tourner silencieusement dans l'obscurité. Tout d'un coup l'un de mes compagnons qui se trouvait avec moi sur le pont me saisit le bras : « Regardez devant vous, me dit-il, — j'aperçus au loin une lueur tremblotante qui apparaissait et s'éclipsait à intervalles fixes —

c'est le phare du Cerro ¹ ; dans deux heures nous serons arrivés ». Bientôt la lueur devint plus vive et plus distincte ; une sorte de brouillard ardent apparut confusément dans un coin du ciel, puis grandit et se délimita peu à peu ; des raies de feu s'allongèrent à l'horizon, et la ville de Montevideo elle-même couronnée d'un cercle de lumière se développa sous nos yeux. Comme minuit sonnait, la machine s'arrêta, le navire cessa de marcher et le coup de canon qui annonçait l'arrivée du paquebot d'Europe, alla réveiller les échos endormis de la rade.

« Le lendemain matin, il faisait grand jour quand je montai sur le pont, et le vapeur se préparait à quitter son mouillage de la veille pour venir prendre dans le port la place qui lui est assignée. Peu de villes se présentent aussi bien que Montevideo à l'œil du spectateur : elle s'élève sur une péninsule étroite et haute qui rappelle par sa forme l'éperon d'une galère antique ; un vieux fort dont les murailles plongent dans la mer en avance la pointe et tourne au large la gueule de ses canons ; par derrière les maisons au toit plat s'amassent en groupes réguliers, se serrent les unes contre les autres et montent en étage vers le centre où la Matriz les rallie autour de son dôme bleuâtre et domine de toute la hauteur de ses tours la cité entière étendue à ses pieds. A gauche le Cerro dresse sa croupe jaune et nue, surmontée d'une tour blanche ; entre le Cerro et la ville, le port étale ses eaux troubles encombrées de navires et sillonnées par des barques de forme et de couleurs variées. Les cloches des églises carillonnaient joyeusement en l'honneur de je ne sais quelle fête ; les clameurs des ouvriers qui s'agitaient sur les quais parvenaient jusqu'à nous claires et distinctes tandis que nous avançons majestueusement vers le port. Une lumière dorée tombait en larges nappes et se répandait également sur l'eau, la terre et le ciel. A la vue du spectacle merveilleux qui s'offrait à ma vue, les préventions que j'avais apportées de France tombèrent toutes à la fois, le souci du présent et l'inquiétude de l'avenir s'évanouirent sans laisser de traces ; je ne sais quel sentiment de bonheur et de gaieté me saisit soudain et me pénétra tout entier ».

« Si bien arrangés que soient les navires des Messageries Impériales, trente jours de mer suffisent à dégoûter de leur bien-être les passagers les plus endurcis. Je ne saurais quant à moi exprimer convenablement le sentiment de bonheur qui me remplit au moment où je quittai le paquebot définitivement.

« Je ne voudrais pas cependant que cet aveu candide pût blesser la susceptibilité de l'honorable Compagnie et lui faire croire que je n'apprécie pas à

1. La colline qui domine Montevideo.

leurs justes valeurs les soins vraiment maternels qu'elle prodigue aux passagers. Je ne compte pas au nombre de ses actionnaires ; aucun de mes petits-cousins n'est lié avec le plus mince de ses employés ; l'on ne peut donc pas m'accuser de complaisance intéressée à son égard. Mes amis savent d'ailleurs que je suis plus enclin à me railler du prochain qu'à le louer, et qu'une flatterie me coûte autant à dire qu'une vérité à certaines gens. Mais quelle que soit la force du naturel, je ne puis en cette occasion résister à l'évidence et refuser à l'honorable Compagnie les éloges qui lui reviennent. Je le dis avec franchise, tout est parfait à bord de ses navires : le prix des places n'est pas assez élevé, les cabines sont trop grandes, les dîners trop bons, les garçons trop polis, et si quelque malappris s'avisait de soutenir devant moi que la nourriture est médiocre et le service mal fait, je lui soutiendrais jusqu'à la mort que c'est une calomnie indigne. Les bagages sont l'objet d'une sollicitude touchante. Si parfois les cadenas se brisent ou que les malles se défoncent, soyez bien sûr que ce n'est pas faute de précautions dans l'arrimage. Il faut bien mettre les grosses caisses sur les petites pour empêcher celles-ci de remuer. Quelques mécontents, il y en a toujours et même en France, ne seront pas sans doute de cet avis sur ce point et sur bien d'autres.

« Mais je ne doute pas que l'honorable Compagnie n'ait reçu ces protestations comme elles le méritaient, car au retour huit mois après, je trouvais tout dans le même ordre que la première fois. »

Les passagers rédigèrent même une protestation contre le régime du bord. Maspero est ravi d'être arrivé au lieu de sa course et de mettre bientôt pied à terre.

« Ce n'est pas que le débarcadère fût en lui-même un endroit bien délectable. L'escalier humide et gras qui monte au quai me parut décidément hostile aux étrangers et faillit me rejeter à l'eau. Les pavés au lieu de chercher à se rejoindre avaient l'air de s'éviter avec le plus grand soin, et je dois avouer que des débris de toute nature usurpaient indûment la place du sol. Les hangars sous lesquels on remise les marchandises avaient un air piteux qui faisait peine et les bâtiments de la douane auraient moins perdu au grattage que les statues des Tuileries.

« Les portefaix qui travaillaient sur le port n'étaient pas sans doute d'une propreté très scrupuleuse et je ne pouvais m'empêcher de songer que j'aurais du plaisir à leur offrir un savon. Les douaniers eux-mêmes mettaient peut-être trop de mains sales dans le linge blanc, mais trouvez-moi dans n'importe quel pays, douanier qui n'en fasse pas autant ? Ceux-ci du moins avaient l'avantage d'être expéditifs ; quelques minutes suffirent à l'inspection de ma garde-robe.

« Toutefois le plaisir de fouler enfin quelque chose de plus solide qu'un

pont de navire nous fait passer sur bien des détails et trouver tout charmant.

« Faire une description : Montevideo bâtie sur le plan uniforme de toutes les villes américaines ; ses rues droites et se coupant à angles droits, ses maisons basses aux toits en terrasses surmontées de miradors.

« Ce que je ne saurais rendre, c'est cet aspect de richesse et de bien-être, si différent du spectacle que nous présentent nos villes d'Europe et cette gaieté qui semble être l'apanage de la population et s'impose forcément à tous les étrangers.

« Il est toujours agréable de mettre pied à terre et de revoir des boutiques et de n'entendre plus gronder à son oreille la vapeur et glapir l'eau sous les palettes de la roue.

« ... les costumes des gens qui passaient, les grandes charrettes attelées de trois mulets de front, le bruit des syllabes sonores de l'espagnol ou de l'italien que parlent les gens du port. Chez la personne qui m'attendait... »

D'ailleurs il annonçait à sa mère son heureuse arrivée dans des termes qui ne laissent aucun doute sur sa satisfaction :

Me voici arrivé enfin à destination, bien portant de corps et d'esprit après un voyage extraordinairement beau. Nous n'avons pas eu à proprement parler un jour de mauvais temps ; tout le monde en est encore à s'extasier à ce sujet et à se demander si c'est bien vrai. Quoi qu'il en soit, nous sommes à Montevideo après 32 jours de navigation : je commence à m'installer et à sonder le pays.

L'accueil que lui fait M. Lopez l'enchanté :

M. Lopez m'a fort bien reçu et s'est montré on ne peut plus gracieux à mon égard ; toute sa famille est pleine d'attention pour moi et s'efforce de prévenir mes moindres désirs, l'on me promène à pied et en voiture, on me présente aux amis, etc. Si cela continue tout sera pour le mieux. En revanche, j'ai commencé mon travail et le continue avec entrain ; j'en ai assez de trente-deux jours à ne rien faire et je me dédommage de ce stage forcé en reprenant avec fureur l'égyptien et en faisant du quichhhham Hua (c'est à peu près comme cela que ça se prononce) à profusion. L'on parle espagnol autour de moi, sauf M. Lopez et son fils aîné qui savent le français : pour me faire comprendre des autres, je parle italien et anglais, mais quel italien et quel anglais ! l'on m'entend c'est tout ce qu'il me faut en attendant que je puisse répondre en espagnol.

Maspero n'est pas longtemps sans avoir pris un bon pied à Montevideo ; il entrevoit même un avenir dans le pays :

Le 13 janvier 1868, c'est-à-dire moins de trois semaines après son arrivée, il écrivait à sa mère :

M. Lopez et moi nous sommes vite liés : il a besoin de moi et me traite bien. Mieux, il aura toujours besoin de moi : il est le seul dans cette bien heureuse ville de Montevideo qui s'occupe un peu de langues ; moi une fois parti, il se trouverait plus seul sous ce rapport qu'il ne l'était avant mon arrivée. Il tendait donc à me retenir et comme moi je ne tendais qu'à rester, nous nous sommes vite compris : j'ai eu hier avec lui à ce sujet une longue conversation où sans avoir l'air d'y toucher, je l'ai amené à me parler et à me faire des propositions que je vais vous transmettre.

Et d'abord, ce qui m'a donné bon espoir, il s'est offert à me faire obtenir à l'Université de cette ville une chaire de grammairre comparée qui à ce qui paraît sera très utile. Très utile, à qui ? Je n'en sais rien, à moins que ce ne soit à moi qui serai payé 80 ou 100 piastres par mois, 4 ou 500 francs, soit 5.000 francs par an en moyenne. Mes cours commenceraient à partir du mois de mars ou d'avril de cette année : c'est une heure par jour le matin, quand il me plaira d'aller ou qu'il plaira aux élèves de venir. Comme je suis logé pour un an chez M. Lopez, la première année de mon traitement sera presque entièrement économisée et me constituera un fond pour l'avenir. Si j'obtiens cela, et j'espère l'obtenir car M. Lopez est fort puissant ici, ma position est assurée et je reste ici.

2° Par un des articles du contrat qu'il a fait avec moi, M. Lopez s'engageait à augmenter spontanément la somme au cas où il serait content de mon travail. Il en a été content et m'a dit que dès à présent, il m'assurait 12.000 francs au lieu de 10.000.

Quinze jours plus tard, Maspero confirmait ses premières impressions ; il paraît heureux, forme des projets d'avenir dans le pays, et nous décrit les habitants et leurs mœurs :

28 janvier 1868, Montevideo,

..... Pour moi voici un mois juste que je suis ici, et je peux, je crois, me considérer comme acclimaté. J'ai su me mettre en plein dans la confiance de M. Lopez et de sa famille : il y a deux petits enfants, avec lesquels je joue assez souvent, ce qui a le triple avantage de m'apprendre l'espagnol, et de me gagner le cœur des enfants, partant de la mère. Il y a aussi deux grands garçons : l'un est très souvent malade et je n'ai guère fait que l'entrevoir ; l'autre, est devenu mon grand ami et s'entend très bien avec moi. Je tâche d'entretenir toute cette amitié en me prodiguant le plus possible et en étant toujours gracieux. Si tout cela continue seulement six mois encore, je pourrai rester dans le pays et y vivre largement moi-même tout en vous aidant à vivre largement en Europe.

J'ai observé le pays et j'ai fait causer M. Lopez et ses amis : il y aurait là pour un homme d'activité beaucoup à faire et à gagner. Ce sont les hommes

qui manquent ici ; un homme par cela même qu'il a deux bras vaut son pesant d'or, quand il a de l'instruction, il peut devenir riche en peu de temps. L'on gagne, l'on gagne ; quelquefois on gagne moins, mais jamais on ne perd : songez que nous sommes dans un pays où l'on tue un bœuf uniquement pour son cuir et où les troupeaux de moutons sont par 50.000 têtes de bétail. Pour emmagasiner toute cette laine, l'expédier en Europe, il faut du monde, beaucoup de monde : quelqu'un d'intelligent et de médiocrement actif vit aisément : un homme remuant devient riche en dix ans. N'allez pas croire d'après ce que je dis là que je quitte le sanscrit et l'égyptien pour des moutons : moi aussi j'ai là un très beau rôle et très profitable : je suis le seul à savoir ce que je sais, je pourrais même dire sans orgueil aucun à savoir quelque chose. Je suis déjà ici un objet d'admiration et je passe pour le plus grand savant du monde : tout est relatif ici-bas. Si l'on me donne un coup de main, ma fortune est faite ; or, on a l'air disposé à me donner un coup de main....

La ville est du reste fort jolie, et la vie y est excessivement bon marché à condition toutefois que l'on ne voudra pas vivre avec un luxe tout européen. Une famille de six personnes pourrait y vivre avec 10 francs par jour tout compris : vivant ici comme vous vivez à Paris sans bonne ni dépense vous ne dépenseriez pas plus de 2.500 francs par an. Mais du moment que l'on ne veut pas se borner au nécessaire, tout devient excessivement cher : chaque objet de luxe se vendant à peu près le triple de ce qu'il coûte en France. Jusqu'à présent j'ai dépensé 20 francs pour achat de grammaires, manuels de conversation espagnole, et ça a été tout. M. Lopez a bien voulu mettre à ma disposition 500 francs que je garde dans mon tiroir pour m'acheter des effets quand j'en aurai besoin. J'espère du reste n'avoir besoin de rien jusqu'au printemps prochain, c'est-à-dire jusqu'au mois d'octobre de cette année : alors j'aurai besoin de deux ou trois habillements complets blancs, d'un chapeau en feutre mou qui est la coiffure du pays, d'un paletot en orléans, et d'une redingote. Je compte ne pas renouveler mon habillement noir avant l'hiver de 1869, bien entendu si je reste ici plus d'un an, ce que j'espère.

Les habitants quand ils sont liés avec quelqu'un, le soutiennent et le poussent à tout prix, ils sont de plus très bienveillants pour quiconque ne vient pas les troubler dans la spécialité qu'ils ont prise chacun pour soi, et sont fort intelligents et fort curieux de choses nouvelles : il est donc probable que j'aurai un moment de vogue dont je profiterai de mon mieux pour m'assurer d'une position solide dans le pays. Les mœurs sont très faciles et très libres : les jeunes gens sont peu surveillés et les demoiselles encore moins. Elles vont et viennent librement, vont faire des visites toutes seules et pour leur compte sans que papa ni maman s'en inquiètent autrement. Pour ma part, je connais déjà trois demoiselles des meilleures familles dont je n'ai jamais vu le moindre parent. Elles choisissent elles-mêmes leur *novio* et se marient comme elles l'entendent : il est rare que papa ou maman fassent quelque opposition au mariage. Elles ne savent d'ailleurs rien faire autre chose que s'habiller et jouer de l'éventail qu'elles manœuvrent d'ailleurs admirablement. Quant aux garçons, ils savent tout ce que savent les jeunes filles, moins s'habiller et jouer de l'éventail : c'est donc une

éducation fort complète qu'ils reçoivent. Du reste, ils parlent de tout à tort et à travers : celui qui parle le plus est considéré comme le plus savant. Avec tout cela, ils sont intelligents à l'excès ; ils parlent à peu près toutes les langues européennes sans les avoir apprises et ont une liberté d'allure et une habileté de conduite que n'ont guère les-jeunes gens européens.

La ville elle-même est fort saine : il est presque sans exemple qu'une maladie contagieuse y ait jamais pris : presque toutes celles qui sont venues ont fait à peine quelques victimes ; l'air est vif, l'on respire à pleins poumons, moi, pour ma part, je me porte à ravir. La fraîcheur et la pureté de l'air me calment le sang : mon nez lui-même commence à blanchir un peu et perd sa pourpre cardinalesque. Vous n'avez donc rien à craindre de ce côté ; je vivrai ici cent ans et plus à moins qu'une voiture ne m'écrase ce qui n'est guère vraisemblable, la ville ne possédant guère que quinze à vingt voitures pour 80.000 habitants, ou qu'une tuile ne me tombe sur la tête ce qui est assez improbable, les maisons n'ayant que des terrasses et non des toits.....

Je voudrais bien vous donner une idée de [] Montevideo, mais je la connais encore trop peu pour cela. La ville est très joliment située, commodément construite et détestablement pavée. Les maisons y ont souvent un étage, quelquefois deux, rarement trois ; on m'a montré avec orgueil une maison à quatre étages que vient de faire construire un Américain du Nord. Toutes ont une terrasse surmontée d'un belvédère, où l'on va prendre le frais et les moustiques : il y fait frais quelquefois et toujours des moustiques. Toutes ces bêtes ne piquent pas trop du reste : elles ont l'air de me respecter beaucoup et c'est une preuve d'amitié dont je leur sais gré de ne pas me mordre plus d'une fois par jour. Il n'y a pas d'ailleurs ici la moindre bête venimeuse, ni le moindre chien enragé ; pas de voitures, et le peu qu'il y en a attelées de mulets tout chamarrés de sonnettes et de pompons ; l'on m'a assuré qu'il y avait des égouts, c'est possible, mais leur fonction m'a tout l'air d'une sinécure, car il y a peu de saletés et peu d'eau dans les rues. Il n'y a pas de sergents de ville, et pour l'armée je suis fort porté à croire qu'elle n'est formée que de musiciens : le tout n'en marche pas plus mal. Personne ne commande ici et personne ne veut obéir ; les affaires n'en vont que mieux et le peuple pour être aussi peu gouverné que possible n'a pas l'air de se trouver malheureux. Il est fort gai et chante toujours. Les rues le soir ont toujours l'air d'être pleines de gens sortant du bal. Les femmes à cause de la température sont ou décolletées ou fort peu colletées, l'éventail à la main et la mantille sur la tête, quelques-unes fort jolies, aucune laide. J'ai montré les portraits des filles, on les a trouvées fort belles et l'on n'a pu se rassasier de les admirer ; l'on a reconnu de suite qu'elles n'avaient pas le type français et l'on a trouvé qu'elles vous ressemblaient beaucoup ; je suis jugé généralement fort laid.

Touchant à la vieillesse, j'ai fait (1910) le voyage qui avait été entrepris par Maspero à ses débuts et j'ai retrouvé pendant le peu de temps que j'ai passé à Montevideo et à Buenos Aires beaucoup des impressions du jeune voyageur. Montevideo est une ville charmante où il doit

être agréable de vivre, mais elle me paraît manquer des ressources nécessaires à l'existence d'un homme qui désire consacrer sa vie à des travaux intellectuels.

Le mois de février devait apporter à Maspero la double surprise d'une épidémie de choléra et d'une révolution :

Dire, écrit-il, le lundi 2 mars 1868, que l'on s'est battu dans les rues serait trop dire. Tous les ennemis politiques se sont poignardés mutuellement et tiré des coups de revolver : somme toute, plus de deux cents personnes sont restées sur le carreau ; entre autres, le Président FLORES. Par bonheur, tout est fini, nous avons hier procédé à l'élection d'un nouveau Président, Lorenzo BATTLE, homme aimé et brave homme. Le choléra qui, d'ailleurs, n'a jamais été bien fort est passé, la révolution est terminée. Nous voilà tranquilles.

Il n'est pas sans intérêt de retracer les phases de cette révolution de l'Uruguay d'après les notes du témoin oculaire et désintéressé qu'est notre compatriote ; rappelons d'abord quelle était, en 1868, la situation de l'Uruguay :

L'Uruguay, ancienne colonie de l'Espagne, sur le Rio de la Plata, s'était rendu indépendant en 1814, mais pour passer successivement sous la domination de Buenos-Aires (1814-1817), du Portugal (1817-1821), du Brésil (1821-1825) et enfin de la République Argentine, à laquelle, en 1828, DORREGO réussit à l'enlever. Après un gouvernement provisoire de José RONDEAU, Fructoso RIBEIRA fut élu, en 1830, premier président constitutionnel de la République orientale de l'Uruguay ; remplacé, en 1835, par le général Manuel ORIBE, Ribeira suscita une guerre civile, qui ne fut que le prélude des luttes intestines et des révolutions qui ont si longtemps déchiré ces beaux mais malheureux pays ; ses partisans portaient une cocarde rouge pour se distinguer de leurs adversaires qui arboraient une cocarde blanche.

Lorsque Maspero arriva à Montevideo, le général Venancio FLORES « exerçait depuis trois ans un pouvoir discrétionnaire et paraissait entièrement le maître de la situation : l'appui du Brésil et de la République Argentine semblait lui assurer un pouvoir que personne ne songeait à lui discuter ».

Calme trompeur ! on était à la veille d'une révolution qui éclata en février et que nous raconte Maspero, dans une lettre à sa mère :

Toute Révolution a ses préliminaires plus ou moins distincts, que la plupart des gens ne reconnaissent pas en les voyant passer, et dont ils ne se souviennent plus quand l'impression causée par l'explosion soudaine commence à se dissi-

per : celle-ci était tellement obligée, tellement nécessaire, tellement fatale, que j'en suis encore à m'étonner qu'elle ait semblé si imprévue à tout le monde. Le pays ici (par le pays, entendez les Orientaux, c'est-à-dire à peine le huitième de la population) est partagé en deux grands partis, le parti *blanc* qui représente l'aristocratie, les vieilles familles espagnoles du temps des vice-royautes, et le parti *colorado* ou rouge, parti militaire formé principalement des *caudillos* et des *gauchos*, c'est-à-dire de tous les propriétaires à moitié barbares de la campagne et de tous les gens demi-bandits, demi-honnêtes gens, qui vivent aux champs. Ce parti composé principalement de ces rustres, compte néanmoins dans la ville un certain nombre de partisans, avocats, commerçants, rentiers, hommes d'affaires, qui, tout en professant les mêmes principes, répugnent néanmoins à se laisser dominer par les gens de la campagne. On les appelle conservateurs et les autres floristes, du nom de leur chef, le général FLORÈS. Au moment de mon arrivée, les Floristes dominaient : leur chef, dictateur provisoire de la République était obéi partout, mais son pouvoir touchait à sa fin. D'après les lois de l'État, les élections de la Présidence devaient se faire le 1^{er} mars : ce n'était du reste aux yeux de tout le monde qu'une fiction légale : Florès ne pouvait pas ne pas être élu président.

Cependant, un beau jour, on entend sonner le clairon et battre le tambour, quelques coups de feu ça et là. Un bataillon de ligne traverse la ville et va s'emparer du fort qui domine l'entrée de la rade ; quelques heures après, des rassemblements se forment, des troupes d'hommes parcourent les rues de la ville en hurlant : « Vive le général ! A bas Fortunato ! mort à Fortunato ! » C'est le Colonel FLORÈS, fils du Président, qui a soulevé les hommes dont il dispose et commence une Révolution. L'on ferme les portes, on barricade les magasins, et pendant deux jours, les 5 et 6 février, on reste dans l'attente ; le colonel fait faire à ses troupes des promenades militaires ; il va de la Matrice au Fort, du Fort à la Matrice ; les escadres italiennes, espagnoles et françaises qui se trouvent en rade débarquent des hommes pour protéger les banques et la douane ; somme toute, personne ne sait ce que tout cela signifie. Les uns disent que c'est une comédie entre le père et le fils, pour assurer l'élection ; et de fait, le Colonel Florès exige pour déposer les armes que les sénateurs prennent l'engagement de nommer président son père ou son oncle ; d'autres soutiennent que la chose est sérieuse et tout à fait aussi imprévue pour le général Florès que pour le public. Enfin, le samedi soir, on commence à dire que le Colonel Florès a capitulé et s'est embarqué pour Buenos-Ayres ; toutefois l'on doute encore, et ce n'est que le lendemain, en apprenant la publication d'un décret expulsant les officiers rebelles du territoire de la République, et en voyant se réembarquer les troupes étrangères que l'on commence à respirer. Les magasins se rouvrent, les affaires reprennent et la nouvelle qu'un soulèvement, essayé dans le département de Salto, à quatre-vingts lieues de la capitale, vient d'être étouffé, rétablit tout à fait la confiance.

Il est d'habitude ici que quinze jours avant l'élection d'un président, le président sortant de charge, ou à son défaut le dictateur temporaire, se démette de son pouvoir entre les mains du président du Sénat. Le 15 février, le général

Florès, Gouverneur provisoire, ouvrit les Chambres et déposa ses pouvoirs entre les mains de l'Assemblée. La cérémonie faillit être sanglante : le parti blanc, profitant de l'échauffourée du Colonel Florès, avait résolu de profiter de l'occasion pour tenter une Révolution. Quelques hommes déterminés devaient profiter du moment où le piquet de service à la porte du Corps législatif mettrait ses fusils en faisceaux pour s'en emparer et prendre d'un même coup de filet tous les chefs et les plus fermes soutiens du parti rouge. Un Anglais établi ici depuis trente ans, M. LAFONT, avertit le général du complot et eut beaucoup de peine à le persuader de sa réalité : il finit enfin par l'emporter. Ordre fut donné aux soldats de rester sous les armes tout le temps de la séance ; les conjurés, déconcertés par cette mesure n'osèrent rien entreprendre, la cérémonie s'acheva sans encombre et le pouvoir passa des mains du général Florès à celles de Pedro VARELA, Président du Sénat.

Cependant, les blancs ne renonçaient pas à leurs projets, et n'en faisaient nullement mystère. Tout le monde savait dans la ville qu'ils préparaient une révolution et les avis arrivaient de toutes parts au général Florès. Soit dégoût, soit imprudence, il voulut ne rien entendre et ne rien voir ; il était fatigué des affaires et ne songeait qu'à préparer la candidature d'un de ses partisans, sous le nom duquel il était sûr de pouvoir gouverner. Cependant, le 19, cette sécurité vraie ou feinte fut soudain troublée : vers deux heures de l'après-midi, des coups de feu qui éclatèrent dans les environs du fort et autour des quartiers du bataillon Constitution, annoncèrent qu'une révolution venait d'éclater.

Le général Florès se trouvait alors dans sa maison avec trois amis ; il demanda au messenger qui lui apportait la nouvelle, si la Maison de Ville se trouvait encore entre les mains du Gouvernement, et sur la réponse affirmative, il se tourna vers les assistants et leur dit : « Prenons nos armes et partons ! » Trois d'entre eux¹ prirent des revolvers, et tous montèrent en voiture, le général assis au fond. Ils venaient de partir quand un groupe de gens, qui venait d'une autre rue, courut vers eux en criant : « Les voici, ils viennent ! meurent les coquins ! (*mueran los picaros !*) » Arrivés à quinze pas, ils tirèrent sur le cocher et le manquèrent, celui-ci hésita un moment, puis fit volter les chevaux et se lança à toute vitesse. Mais le retard causé par ce mouvement donna aux assassins le temps de faire une seconde décharge, qui atteignit à la gorge un des compagnons du général, M. Errécart. La voiture gagnait du terrain quand, au tournant de la calle Florida et de la calle Mercedes, deux ou trois hommes se jetèrent au nez des chevaux et en blessèrent un gravement à la tête : cet incident ralentit la marche, et les assassins gagnèrent la voiture et se mirent à courir à chaque côté, tirant à bout portant dans l'intérieur, mais sans blesser personne.

Mais arrivé vers le milieu de la rue le cocher tomba ; une charrette chargée de briques qui barrait le passage ralentit la marche, et finalement, un des chevaux buta et s'abattit. Les compagnons du Général Florès mirent pied-à-terre,

1. Le secrétaire de Florès, ERRÉCART et ses amis, Antonio MARQUEZ et Alberto FLANGINI.

et à leur grande surprise, ne virent en ce moment aucun des assassins : un officier, Don Ignacio EVIA, les avait attaqués seul et les arrêta pour donner au général le temps de s'échapper. Mais le répit ne fut pas de longue durée ; au moment où le général, sortant le dernier de la voiture, mettait pied à terre, il reçut un coup de poignard dans le flanc droit et tomba à terre au milieu des assassins. Ses compagnons s'échappèrent à la faveur du tumulte, tous blessés plus ou moins gravement, et c'est de l'un d'eux, Antonio Marquez, que je tiens ce récit. Le crime consommé, les assassins se retirèrent dans diverses directions, laissant le général étendu sur le trottoir et respirant à peine. Dans cet état, un prêtre de ses amis, don Juan del Carmen SOUVERBÉLLE, attiré au bruit, arriva près de lui et, voyant qu'il vivait encore, s'inclina et lui demanda s'il le reconnaissait, s'il se résignait à son sort et s'il pardonnait à ses ennemis : le général ne pouvant parler fit un signe de tête affirmatif, le prêtre lui donna l'absolution pendant laquelle il expira. Il avait neuf blessures. Peu d'instant après, Don Segundo Florès, fils du général, et quelques voisins recueillirent le cadavre.

Au même instant, la Révolution était étouffée ; les blancs étaient repoussés et leur chef don Bernardo BERRO, ex-Président de la République¹ renversé par Florès, était fusillé avec quelques-uns de ses compagnons d'armes. Les blancs, refoulés dans la campagne, y furent poursuivis et cernés le lendemain par le bataillon Constitution et la garde nationale. Mais la fureur du parti rouge était à son comble. Les fils de Florès firent fusiller ou égorger tous les prisonniers qui leur tombèrent entre les mains ; des hommes armés parcouraient la ville,

1. De 1860 à 1864. — Maspero avait préparé un récit complet de cette révolution sur des feuilles de papier, sans beaucoup d'ordre ; voici comment il raconte la mort de Berro :

« Don Bernardo Berro, qui lui aussi aurait pu se cacher et s'enfuir, préféra se rendre, avec promesse de garantie, au colonel LASOTA, et fut immédiatement conduit au Cabildo. Le nouveau Ministre des Affaires étrangères, Don HECTOR VARELA, lui reprochait vivement de s'être compromis de la sorte, lorsqu'il avait si peu d'appui. « De grands éléments sur lesquels je comptais m'ont manqué, répondit le prisonnier ; du reste, ma vie était en danger, si je ne descendais pas dans la rue. » Ce furent presque les dernières paroles qu'il prononça. Tandis qu'on relevait le corps de Florès et qu'on le transportait au Cabildo, la nouvelle de l'assassinat s'était répandue dans la ville et avait soulevé partout la colère et l'indignation. Tout le petit peuple de Montevideo, qui adorait Florès et faisait la force de son parti, apprenant à la fois la mort de son chef, la victime de la révolution, et l'arrestation du chef ennemi, se porta en masse au Cabildo et demanda à grands cris la mort du chef blanc, qu'il accusait de l'assassinat : on essaya en vain de résister. Les portes des cachots furent enfoncées ; Berro et ses amis entraînés dans les cours, furent fusillés ou égorgés sans pitié ; puis toute cette foule déchaînée se répandit dans la ville, à la recherche des hommes du parti blanc et commença le massacre. »

Dans la journée du 15, Berro s'était réfugié dans un consulat étranger ; le général Florès lui écrivit une lettre pour lui dire qu'il était libre ; cette lettre, qui lui servait de sauf-conduit, fut trouvée dans sa poche après son exécution.

tuant sur leur passage tous les hommes connus pour être notoirement du parti blanc. L'un d'entre eux qui ne savait rien de ce qui venait d'arriver, fut surpris chez un marchand de cigares et tué dans la rue ; deux autres, le père et le fils, furent au milieu de la nuit arrachés de leur maison et eurent la gorge coupée par ordre d'Eduardo Florès, devant leurs femmes et leur mère. D'autres s'échappèrent, un entre autres qui parvint à entrer au consulat brésilien ; pendant qu'on le poursuivait, deux jeunes filles du parti rouge qui se trouvaient au balcon encourageaient les assassins et ne cessaient de leur crier : « Tuez ces coquins de blancs ! tuez-les ! *matad esos picaros blancos ! matad ! matad !* » Les troupes étrangères débarquèrent de nouveau ¹.

Enfin, le 21, un peu d'ordre rentra dans la ville. Un ministère provisoire se forma et les candidatures à la Présidence commencèrent à reparaitre. Les fils de Florès soutenaient de toutes leurs forces Don Pedro Varela, le Président du Sénat, disant que c'était le candidat de leur père et menaçant de tout détruire si on ne le nommait pas. Mais, leur père mort, eux-mêmes n'étaient plus rien ; et les haines qu'ils avaient soulevées contre eux par leur insolence, leur violence et leurs crimes prenaient un libre cours. Quatre ou cinq candidats de nuances diverses se présentaient, tous affichant des prétentions modestes et déclarant en première ligne qu'ils entendaient confirmer tous les actes de Florès et poursuivre ses assassins. J'ai sous les yeux les manifestes des divers candidats ; Don Pedro VARELA, Teniente-Coronel Don José C. BUSTAMANTE, Général Don José SUAREZ, etc. Tous répètent la même chanson avec aussi peu de variations que possible, et mettent en pratique divers moyens plus ou moins honnêtes. L'un d'eux fonde à ses frais (lisez, aux frais de la douane) un journal particulier, la *Candidature Bustamante* ; les autres donnent de l'argent, beaucoup d'argent ; un autre, Pedro Varela, se croit si sûr d'être Président, qu'il a déjà commandé son mobilier de réception ; le Brésil intrigue, les consuls européens donnent des conseils. Au milieu de tout cela, la confiance ne revient qu'à demi ; les affaires sont suspendues ; l'on n'achète pas et l'on vend peu. Tout le monde attend pour prendre une résolution l'élection du nouveau président. Enfin, ce bienheu-

1. Du récit de Maspero mentionné plus haut, nous notons :

« De véritables listes de proscriptions circulèrent où la plupart des personnes notables du parti étaient injustement désignées comme complices de la tentative de révolution qui venait d'avorter. Le massacre dura deux jours, du 19 au 21. Le 21 enfin, le gouvernement parvint à se réorganiser, un édit parut qui ordonnait de passer par les armes quiconque commettrait quelque acte de violence sur quelque ce fût. »

Et :

« Ces violentes agitations redoublèrent l'intensité du choléra. Le soir du 19, on essaya d'embaumer le corps du général Florès, mais l'opération ne réussit pas. Soit qu'il y eût quelque imprudence dans la manière de procéder, soit que les émanations cadavériques dans un local trop réduit, encombré de gens fatigués et exaltés, aient pu agir sur leur santé, le fait est que près de trente personnes des assistants se trouvèrent attaquées presque subitement dans la journée et la nuit, et qu'il en mourut une vingtaine. Le frère du général fut un des premiers qui succombèrent et cette circonstance redoubla la colère du peuple qui crut l'air empoisonné. »

reux 1^{er} mars arrive ; le Sénat se réunit ; Don Pedro Varela préside tout triomphant, le scrutin se fait et le moins attendu des candidats, Don Lorenzo BATTLE, est élu. Il y a eu les jours passés fusion des deux partis.

L'élection du nouveau Président rétablit enfin la confiance ; les affaires reprennent leur cours habituel : c'est un mois non avvenu et qu'il faut regagner au plus vite. Don Lorenzo Battle est fort aimé des étrangers ; c'est un honnête homme, point voleur lui-même et peu ami des voleurs. L'administration, qui s'était recrutée parmi les bandits les plus experts du pays, va s'épurer sous lui, comme je l'entendais dire à un des hommes du gouvernement défunt, il n'y aura pas moyen de faire des affaires. Il a été reconnu partout, sauf à Mercedès, mais là encore, il ne tardera pas à triompher.

Voilà en gros notre Révolution : ça été une triste chose et dont je garderai un long souvenir. N'allez pas croire toutefois que j'aie couru le moindre danger : en ma qualité d'étranger, je suis à l'abri de tout, et je loge d'ailleurs chez le Consul du Chili, qui n'est autre que M. Lopez. J'ai donc la protection de deux nations ; la seule précaution que doivent prendre les étrangers est de sortiraussi peu que possible et de s'enfermer chez eux pour laisser passer l'orage. Ainsi ai-je fait ; pendant les quinze jours qu'ont duré ces choses-là, j'ai gardé tranquillement la maison, sans m'inquiéter grandement du bruit qui se faisait dans la rue.

Quant au danger dont me menace la guerre du Paraguay, il est aussi imaginaire que possible. Humaita et Curupayti sont à deux cents lieues de Montevideo : c'est commé si je m'inquiétais de vous, parce que vous êtes à Paris et que l'on se bat en Espagne ou en Prusse. Je vous enverrai d'ailleurs la prochaine fois un résumé de la campagne de cette année, pour vous montrer ce qu'est cette guerre et rectifier un peu tous les bruits ridicules que les Brésiliens font courir en Europe.

Seulement il y a dans tout cela un résultat assez fâcheux pour moi. Entre gens morts du choléra et gens morts de la Révolution, la moitié de la ville est en deuil pour cet hiver. Il y a donc grand chance que les leçons que je devais faire s'envoleront, et avec elles tout le profit que j'en devais tirer. Pourtant, il se peut parfaitement que ces leçons aient lieu quoi qu'il arrive, ou ait pu arriver. Les gens d'ici sont parfaitement accoutumés aux révolutions ; ils appellent cela *barullo*, du train. Quand il y a du train, les gens non mêlés à la politique ferment leurs portes : le train passé, on les rouvre et tout recommence comme si de rien n'était. Avant-hier encore, blancs et rouges s'assassinaient dans les rues ; ce soir il y aura au théâtre Solis un grand bal masqué où rouges et blancs danseront, à qui mieux mieux. Pour vous donner une idée de l'importance de ces choses-là les fonds publics ou plutôt les banques, qui en France n'auraient pas manqué de baisser, ont continué leur marche ascendante. Une affaire lancée par M. Lopez en pleine révolution produit déjà au bout de quinze jours un intérêt de 47 % par mois ; il est vrai que c'est une spéculation sur les terrains à vendre aux étrangers et que pendant le seul mois de février 3000 émigrés ont débarqué ici. Mais je vous conterai cela plus au long ¹.

1. Lettre à sa mère, Montevideo, lundi 2 mars 1868.

Douze jours plus tard, Maspero calmait les appréhensions qu'avait pu faire naître la nouvelle de la Révolution :

Les journaux de Paris ont dû exagérer beaucoup tout ce qui s'est passé ici et représenter la ville comme plongée dans la désolation et frappée d'épouvante (style Girardin) par les horribles événements qui viennent de s'accomplir. Le fait est que la ville se trouve en ce moment aussi gaie que jamais et ne pense pas plus à la Révolution que si c'était une vieille histoire des anciens jours. Chacun a repris sa vie habituelle et sa routine accoutumée ; on va, on vient, on fait des affaires, on parle de la pluie et du beau temps comme si rien n'était arrivé. Ça et là on voit passer quelques personnes en deuil, les parents des gens morts ; leurs amis et connaissances se disent en les voyant : « Pobre ! » d'un air sympathique et se remettent aussitôt à causer de banque ou de la guerre du Paraguay ¹.

Le Président du Paraguay, Francisco Solano López, fut écrasé en 1869 par les forces combinées du Brésil, de la République Argentine et de l'Uruguay.

Dans sa nouvelle situation Maspero ne négligeait pas les sciences qui avaient déterminé sa vocation : les études américaines ne lui faisaient pas perdre de vue ses travaux d'égyptologie et c'est pendant son séjour à Montevideo qu'il s'occupa de l'inscription dédicatoire du temple d'Albydos, dont le texte, la traduction avec des notes, suivis d'un essai sur la jeunesse de Sesostris furent lithographiés à Paris en 1869. C'est également à Montevideo, — il est daté du 3 août 1868, — qu'il traduisit l'*Hymne au Nil* d'après deux textes du Musée Britannique ; il parut cette même année lithographié, à la librairie A. Franck, rue Richelieu à Paris.

Maspero avait l'esprit trop ouvert pour ne pas profiter des chances qu'il avait d'augmenter son bagage scientifique dans un pays où tout était nouveau pour lui. Tout d'abord, il acquit une bonne connaissance de la langue espagnole ; puis il s'intéressa aux recherches qui se faisaient autour de lui, témoin la communication faite en son nom par M. Egger dans la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du vendredi 6 novembre 1868, sur des objets trouvés à côté ou dans la poitrine des momies dans un tombeau de Cuzco, en 1810, objets dont les dessins furent mis sous les yeux de l'Académie.

Maspero s'apprête cependant à rentrer en France pour passer son doctorat.

1. Lettre à sa mère, Montevideo, 14 mars 1868.

13 Avril 1868,

Au reçu de votre dernière lettre, je me suis décidé à dire à M. Lopez que je ne pouvais nullement m'engager envers lui et que je ne pouvais lui donner que des espérances conditionnelles. Le résultat de nos conversations est le suivant : qu'ils s'arrangerait de façon à terminer le plus tôt possible, pour que je fusse prêt à partir en juillet ou en août, époque à laquelle les élections présidentielles et leur résultat positif ou négatif ayant tout son temps, il n'aurait plus le temps de s'occuper de son travail. J'arriverai donc en France à temps pour passer le doctorat au mois d'octobre ou de novembre ; là je pourrai voir ce que j'ai à gagner en France. Si je n'ai rien à espérer, il m'assure que j'aurai toujours un recours en Amérique et que s'il est au pouvoir à Buenos-Ayres, s'il n'y est pas à Montevideo il s'engage à me faire une position qui me mettra à même de faire fortune. Je regrette que vous ayez de telles préventions contre ces pays-ci, vous ne pouvez les juger d'aucune façon ne connaissant que l'Europe et en Europe que la France.

Quant aux craintes que je me marie ici, je crois qu'elles sont légèrement injurieuses pour les demoiselles de l'endroit. Vous estimez donc bien bas ces pauvres demoiselles ? Je vous assure qu'elles sont un peu moins à l'affût des maris que vous ne vous figurez et qu'elles ne passent pas tout le temps que leur laisse leur toilette à chasser le célibataire. Elles désirent des maris, comme toutes les filles du monde, peut-être un peu plus, mais en tout cas, elles attendent pour essayer d'en prendre un que le gibier se présente à elles et prête un peu le flanc. L'habitude ici est que les mariages, j'entends les mariages entre ou avec des gens du pays, soient des mariages d'amour, coutume à laquelle a puissamment contribué l'usage où sont les pères de ne point donner de dot à leurs filles. Or, comme je n'ai ni fortune, ni à défaut de fortune une figure suffisamment attrayante pour m'attirer de doux regards et que, d'autre part je ne cherche nullement des aventures de ce genre, les demoiselles du pays ne cherchent pas le moins du monde à m'enlever à la Française que vous me destinez si malheureusement pour elle. Je ne suis encore tombé dans aucune trappe à mari, si tant est qu'il y en ait plus dans ce pays-ci que dans un autre, et je ne crois pas y tomber de sitôt. Les papyrus d'ailleurs contribuent à me donner un air respectable et mon renom de savant m'attire des moqueries de ces demoiselles bien plutôt que toute autre chose.

Le motif qui m'a décidé à tout dire à M. Lopez et à tâcher de revenir si vite en Europe est bien simple. Restant ici dans l'incertitude, je serai dans une position insoutenable : je manque des moyens de travailler, et ne puis me les procurer comme je le ferais si j'étais sûr de demeurer. J'ai commencé plusieurs mémoires, vous pouvez le dire à Franck ; je n'ai pu en finir aucun, les livres et surtout les monuments me manquent pour être complet. Rester un an ou dix-huit mois dans cette position comme vous me le proposez, serait me tuer scientifiquement, car dans une science dont les progrès sont aussi rapides, qui n'avance pas recule. Du moment donc qu'il faut revenir, autant revenir le

plus vite possible : je finis mes thèses et compte les passer en octobre ou novembre. Ensuite nous verrons ce qu'il y aura à faire. A propos de thèses, proposez à Franck l'impression des miennes. Voici le titre de la française : « L'Égypte aux temps de la XIX^e dynastie d'après les monuments contemporains et les écrits classiques. » Je ne suis pas encore fixé sur la thèse latine : je compte d'ailleurs la faire en grec, et à ce propos demandez à M. Egger quand vous le verrez si la Faculté accepterait une thèse grecque. Je réponds à Franck de la vente de deux cents exemplaires.

Un autre motif pour me décider à revenir est celui-ci : M. Lopez dans ce moment joue un jeu décisif. Pour qu'il me soit utile, il faut que je m'attache à lui dès maintenant, et que je m'engage pour l'aider en juin et juillet de cette année. Or, avec vos deux dernières lettres, je ne puis m'engager : il faut donc que je le quitte, sans quoi je lui serais gênant et même un peu dangereux. Qu'il soit président ou non, pendant les six mois qui suivront l'élection, il aura beaucoup à faire et des choses secrètes. Jugez combien lui serait embarrassante la présence dans sa maison d'une personne qui n'aurait envers lui aucun engagement et sur laquelle ses amis ne pourraient guère avoir confiance.

Gardez-moi mes lettres, il y a dedans des choses que je serai heureux de retrouver pour les reprendre et les éditer, ainsi le récit de la Révolution de février à Montevideo.

Voyez donc si vous pouvez pour mon retour en Europe me préparer une position quelconque, priez M. Egger d'agir, de demander ; assurez, à moins d'accidents imprévus, mon retour pour octobre : mieux vaut cette date ; c'est celle de la rentrée. Pour les vacances, je crois toujours être certain de trouver quelque chose, et je reviens avant septembre. Souvenez-vous que je demandais une place au Louvre, que M. Devéria serait très heureux de m'avoir là, qu'il en a parlé à M. de Longpérier à qui M. Mariette en avait déjà parlé de son côté, et que M. de Longpérier a promis de m'appuyer. C'est une place de 2000 francs qui ne prend que 5 heures par jour pour faire des hiéroglyphes : ce sera me payer pour m'imposer ce que je fais avec goût et tout seul. J'aurai mes matinées jusqu'à 11 heures ou midi et mes soirées à partir de 5 heures libres, c'est-à-dire le temps de donner des leçons ou de faire quelque autre chose qui me donnera de l'argent.

Ma santé est parfaite, comme d'habitude.

Une lettre de sa mère fait hésiter Maspero dans son projet :

Chère maman,

Si votre lettre m'était arrivée quinze jours plus tôt, peut-être n'aurais-je pas refusé pour le moment les offres de M. Lopez ; je ne sais si ma dernière vous a fait suffisamment comprendre la position où je me trouvais, j'étais pressé par le temps et craignais de ne pas tout vous dire, ce qui a du jeter de la confusion

dans mes idées et dans mes phrases. Je vais donc vous résumer la situation. M. Lopez est sur le point comme je vous l'ai dit, d'entrer dans la politique militante au 2 juin, les élections présidentielles auront lieu et qu'il soit élu ou non, il est maintenant trop avancé pour reprendre la vie de particulier. Au cas où son ami le général URQUIZA est élu, il devient peut-être vice-président, sûrement ministre ; au cas où ce serait un autre, le pays est pour le moment dans un état d'excitation telle qu'une révolution est imminente. M. Lopez a donc dû me demander de prendre sur-le-champ un parti quelconque ; ou de m'attacher sans réserve à lui et de rester, ou de finir son ouvrage le plus tôt possible et de partir. Seul, ou même si je n'avais pas reçu coup sur coup deux lettres où vous vous montriez si inquiète et si désireuse de me voir de retour, je serais resté : si je n'y avais pas gagné, je n'y aurais certainement pas perdu, puisque je suis engagé pour un an et qu'il m'importe peu de passer ce temps à Montevideo, à Buenos-Ayres ou dans les autres provinces argentines. D'ailleurs, étant étranger, je courrais aussi peu de risques dans ce pays qu'à Paris même, et certainement quand je serai en Égypte ou en Grèce, j'aurai plus de dangers à éviter que je n'en ai ici. Mais votre lettre étant survenue, j'ai déclaré à M. Lopez que je ne pouvais m'engager envers lui pour le moment ; sur ce, il s'est mis à l'œuvre de manière à avoir fini l'arrangement pour la fin de mai. Il compte que nous aurons fini à la fin de juin et que le 15 juillet par Bordeaux ou le 3 août par Marseille, je pourrai quitter l'Amérique et arriver en Europe vers la mi-septembre au plus tard. A moins d'empêchements matériels, que nous ne pouvons prévoir, il en sera ainsi.

Toutefois, je ne renonce pas pour cela au pays. Cherchez-moi quelque chose pour le mois d'octobre ; si vous trouvez une place fixe ou que je puisse reprendre mes idées de voyage en Égypte et en Grèce (aux frais de l'État s'entend) je ne retourne plus en Amérique. En tout cas, j'arriverai avec une thèse terminée et l'autre fort avancée de façon à passer mon doctorat fin de 1868 ou commencement de 1869, s'il plaît à la Faculté. J'apporte le livre de M. Lopez qu'il veut faire imprimer ici ; puis, pourvu de mes diplômes, j'attendrai. Si à la fin de 1869 je n'ai rien, je reviens ici où M. Lopez s'est engagé à me trouver une place. Il n'a que 53 ans et est fort ; je puis donc compter sur lui pour quelques années encore : s'il est au pouvoir dans la République Argentine, la chose ne fera aucune difficulté ; s'il n'est pas au pouvoir, il a assez d'influence dans l'État oriental pour me caser avantageusement. Toutefois, puisque je dois retourner en France, j'espère que je pourrai ne pas la quitter de nouveau, du moins pour l'Amérique.

Avant son départ, Maspero, assiste encore à une panique :

Pour moi, je suis ici aussi heureux que possible : le temps est magnifique : soleil splendide, bon vent frais qui vous donne de l'élasticité. Les gens d'ici gèlent à qui mieux mieux et trouvent le froid insupportable : puissions-nous n'en jamais avoir de plus fort à Paris.

Si le temps est au beau, la politique est au plus laid. La crise des banques

continue et se trouve dans son plein : deux banques ont sauté, après avoir essayé de lutter pendant une quinzaine de jours, la banque Montevidéenne d'abord ; la banque italienne ensuite. Il n'y en a plus que deux qui tiennent mais celles là ont des ressources et sont hors de danger. La panique a été effroyable et le papier s'est vendu à 30, 35, et 40 0/0 de perte ; les malins en ont profité pour acheter du papier. Comme maintenant que la panique est dissipée l'on voit clair dans la situation, le papier a remonté beaucoup. M. Lopez a gagné 20.000 francs à ce jeu-là. Naturellement la panique a amené une crise politique : depuis le 27 nous sommes sans ministère et l'on ne sait comment en former un. Avec cela et l'hiver, depuis un mois que dure la crise, il y aurait eu en France une famine et une révolution ; ici, rien de tout cela, les affaires vont leur train cahin-caha et il n'y a pas un mendiant dans les rues. On a perdu, mais on n'est pas ruiné : dans six mois tout sera regagné et il n'y paraîtra plus.

Les Brésiliens viennent d'essayer une brossée nouvelle : ils avouent une retraite honorable. Le fait est que le Parana a débordé et que les Paraguayens profitant de l'occasion ont à peu près détruit un corps d'armée. Humaita est débloquée et rien n'est plus avancé qu'auparavant. Les Brésiliens prétendent que Lopez a des bataillons de femmes : cela n'est pas. Le fait est que là comme dans la plupart des armées américaines, il n'y a pas de régiment qui n'ait au moins une vingtaine de femmes déguisées. On a beau les chasser, elles reviennent toujours et se battent aussi bien que les meilleurs soldats. M. Lopez m'a raconté une affaire du temps de sa jeunesse où plus de cent femmes restèrent sur le champ de bataille.

Montevideo, 2 juillet 1868.

Il est certain que tout d'abord Maspero songea à un établissement définitif en Amérique ; ainsi qu'il me l'a affirmé, il n'aurait pas toutefois renoncé à l'égyptologie, mais il aurait trouvé un poste qui tout en lui laissant la possibilité de poursuivre ses études préférées lui aurait assuré un gagne-pain. Lopez, ainsi que nous le voyons par la correspondance de Maspero avec sa mère, ne demandait qu'à garder et à aider son secrétaire. On lui avait même offert la place de bibliothécaire de Buenos-Aires, en remplacement, je crois, de DE ANGELIS. Il serait bien resté en Amérique, mais sa mère le pressait de revenir ; il ne voulait pas abandonner l'égyptologie, et ne pouvant lui consacrer le temps utile en Amérique, ni y trouver les instruments de travail nécessaires, il songea à rentrer en Europe, quitte à sacrifier une position presque assurée pour une existence plus que précaire. Les sages lui auraient donné tort et cependant c'est lui qui eût raison. Quand il eut fini le travail de Lopez, il se décida à revenir à Paris, ne sachant pas lui-même quel avenir lui était réservé, mais comptant — et l'événement a prouvé qu'il avait été bien inspiré — sur l'appui des quelques fidèles amis qu'il avait laissés

derrière lui. D'ailleurs, il ne rompait pas complètement avec l'Amérique : M. Lopez qui jouissait d'une grande influence dans son pays, lui avait garanti qu'il lui trouverait une situation s'il se décidait après son séjour en France à retraverser une fois encore l'Atlantique.

Le mot suivant montre ses hésitations :

Montevideo, 2 juillet 1868.

Je vous assure que je ne tiens pas outre mesure à rester ici : montrez-moi quelque chose de certain à prendre en Europe et je reviens aussitôt. Je ne dois pas cependant vous cacher qu'ici je crois que mon avenir paraît plus assuré qu'en France.

M. Lopez est en passe d'être nommé Président de la Confédération Argentine.

Lopez ne fut pas nommé Président ; ce fut Domingo Faustino Sarmiento qui, dans cette haute situation, remplaça en 1868, Bartolomé Mitre.

La dernière lettre que Maspero écrit de Montevideo est du 14 juillet 1868. Maspero rapporta l'ouvrage de Lopez qui fut imprimé à Paris et parut en 1871 ; il repose maintenant sur les rayons poudreux des bibliothèques publiques, connu seulement des laborieux bibliographes¹.

Pendant plusieurs années après son retour d'Amérique, au milieu d'occupations pressantes et de travaux bien différents de ceux qu'il avait dû exécuter à Montevideo, Maspero trouva cependant le temps nécessaire pour continuer ses études américaines. Justement en 1869, le célèbre éditeur de Londres, John MURRAY, avait, sous la direction du Dr Charles APPLETON, commencé la publication d'une revue littéraire hebdomadaire, sous le titre *The Academy*. Maspero en fut un des premiers collaborateurs et dès le 8 janvier 1870 il donnait un compte-rendu du drame

1. Les Races aryennes du Pérou. Leur langue — Leur religion — Leur histoire par Vicente Fidel Lopez — Paris, à la librairie A. Franck F. Viewg... Montevideo chez l'Auteur — 1871, in-8°, pp. 421+1. f. n. ch.

Au recto du dernier f. : Typographie D. Jouaust... A Paris.

Préface en espagnol : Montevideo, Agosto 10 de 1868.

« El general Urquiza patrocinando un libro de que otros le habian hablado, y predispueto siempre para todo aquello que honra ó que puede honrar el pais, acudió en el acto á cooperar con parte de los gastos que yo debia imponerme para conseguir mi anhelo ; al mismo tiempo que otro amigo en Paris, el Sr Charles FAUVETY, escritor distinguido y hombre de una reputacion purísima, ayudato del Sr EGGER, uno de los sabios mas respetados de nuestra época, conseguian que el jóven egiptólogo y orientalista Mr Gaston MASPERO, destinado sin duda a tener un nombre en la literatura cientifica viniese á Montevideo á poner se de acuerdo conmigo para la traduccion é impresion de mis trabajos. » P. 2/3.

Ollanta traduit du quichua en espagnol par José S. BARRANCA et publié à Lima en 1869 ; le 8 juillet, autre article sur le manuscrit Troano, de BRASSEUR de BOURBOURG. Dans la *Revue critique* du 9 avril 1870, il insérait une notice sur les Etudes de Paul GAFFAREL sur les *Rapports de l'Amérique et de l'Ancien Continent avant Christophe Colomb*.

L'année suivante il continua sa collaboration à *The Academy* avec des comptes rendus des ouvrages suivants : *The Primeval Monuments of Peru compared with those in other Parts of the World* by E. G. SQUIER, 1870 (1^{er} juin 1871) ; *Brazilian Rock Inscriptions* by Prof. Ch. Fred. HARTT, 1871 (15 sept. 1871) ; *Poesias de Estanislao del Campo*, Buenos-Aires, 1870 (15 oct. 1871). Sa notice sur la version anglaise d'*Ollanta* (15 juillet 1872) amène une réponse du traducteur Clements R. MARKHAM (1^{er} août 1872) ; il donne également une notice des *Reports on the Discovery of Peru*, traduits par ce dernier (15 oct. 1872), ainsi que l'ouvrage de GARCILASSO DE LA VEGA sur les Incas (1^{er} déc. 1872). La même année il avait donné à la *Revue critique* (2 mars 1872) un article non signé sur la grammaire de la langue *Chibcha* par E. URICOECHEA.

Toujours dans *The Academy*, il étudie les œuvres complètes d'Hilario ASCASUBI (1^{er} avril 1873) et une nouvelle traduction de Markham d'un ouvrage sur les rites et les lois des Incas (15 oct. 1873) ; il donne une notice sur les *Eléments de grammaire Quichua* en espagnol par José Fernandez NODAL (1^{er} août 1874) ; une autre dans la *Revue Critique* (18 sept. 1875) sur la *Grammaire de la langue Nahuatl* par André de OLMOS et publiée par Rémi SIMÉON à Paris, 1875. Un mémoire de Maspero sur quelques singularités phonétiques de l'espagnol parlé dans la campagne de Buenos-Ayres et de Montevideo inséré dans les *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* (II, 1875), est traduit en espagnol, avec des corrections, dans le TESORO, de LENTZNER.

Une note dans la *Revue critique* (1^{er} sept 1877) sur *Ollanta* : von J. J. VON TSCHUDI ; une notice dans le même recueil (23 mars 1878) sur l'*Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique de l'Amérique centrale* par Léon de ROSNY sont les derniers articles, qu'à ma connaissance Maspero ait consacrés à l'Amérique. Absorbé qu'il était, non seulement, par ses travaux personnels sur l'Égypte et l'Asie antérieure, mais aussi par ses multiples occupations, Maspero n'oubliait pas le temps qu'il avait consacré à l'Amérique, s'intéressant, sans toutefois y assister, aux Congrès d'Américanistes ; prenant une part active à la distribution du prix américain fondé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par le Duc de Loubat. On ne l'oubliait pas non plus dans le Nouveau Monde et parmi les nombreux titres que lui décernaient à l'envi les sociétés savantes de l'univers entier je relève : Foreign Honorary Member of the Ameri-

can Academy of Arts and Sciences (Section de Philologie et d'Archéologie) de Boston, à la place de Karl Richard LEPSIUS (14 janvier 1885); Membre de l'American Philosophical Society de Philadelphie (15 mai 1891); Honorary Member of the American Oriental Society (14 avril 1898); Foreign Honorary Member of the Archæological Institute of America, Boston (27 mai 1882). Notre excellent et regretté collègue, Désiré CHARNAY, lorsqu'il fut nommé Officier de la Légion d'Honneur (5 janvier 1889), demanda à Maspero de lui « faire la grâce insigne de lui servir de parrain ».

JOURNAL INÉDIT

DU VOYAGE DU SERGENT LA HAYE

DE CAYENNE AUX CHUTES DU YARI

1728-1729,

PAR LE BARON MARC DE VILLIERS

L'histoire des premières explorations méthodiques de la Guyane française est encore assez peu connue, et bon nombre de relations de voyages accomplis à la fin du xvii^e siècle, ou dans la première moitié du xviii^e, restent enfouies dans les archives.

Leur publication nécessiterait près d'un volume ; aussi, malgré l'intérêt très réel d'un certain nombre de ces récits d'explorations, tels que la *Relation de la rivière Ouiapoco*, faite par La Motte-Aigron en 1688, la *Description des rivières d'Arouague et d'Ouyapocq* de Claude Courant (1716), le *Journal du voyage des rivières d'Oyac et d'Orapus*, par le chevalier d'Audiffredy (1731), nous devons nous borner à publier le journal du plus curieux et du plus intéressant de tous ces voyages, celui qui, en 1729, fit découvrir au sergent La Haye les grandes chutes du Yari, que, cent cinquante ans plus tard, le docteur Crevaux baptisait du nom de Chutes du Désespoir.

En 1895, M. Henri Froidevaux a publié une étude extrêmement bien documentée sur les *Explorations françaises à l'intérieur de la Guyane pendant le second quart du XVIII^e siècle (1720-1742)* ¹. L'auteur, bien qu'il ne connût le voyage de La Haye que par une lettre de M. de Charanville et un court résumé des résultats de l'exploration, inséré dans un *Mémoire des irruptions des Portugais du Para sur les terres de la Guiane dépendantes de la France* ², est néanmoins parvenu à reconstituer très exactement l'itinéraire du vaillant sergent.

Avec trois compagnons seulement, Jacques des Sauts ³ et les soldats

1. Imprimerie nationale. Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptif*, 1894.

2. Bibl. nat. ms. fr. n° 6236, p. 13-18.

3. Jacques des Sauts, qui mourut centenaire en 1777, a eu sa légende. On a dit

La Dorée et Léveillée, La Haye fit un voyage tout à fait remarquable pour l'époque. Une des meilleures et des plus récentes cartes de la Guyane, gravée en 1899, marque encore tout le cours du Couyary en pointillé et n'indique aucun de ses affluents, appelés par la Haye le Kure-Kure et le Sapata.

Le journal du sergent, confirme également, ce que l'on savait déjà, qu'il prit possession du cours du Couyary au nom du roi de France, et ce document *authentique* aurait pu être un argument très sérieux lors du règlement du Contesté franco-brésilien.

Compte du Journal du voyage que moy La Haye, sergent de la garnison de Cayenne, ai fait par ordre de M. de Charanville pour la découverte du lacq de Parime.

Le premier jour de décembre 1728¹, je partis d'Oyapoc ; le septième jour, nous avons arrivé à Aoripa où nous avons fait des vivres et avons acheté un canot pour le service du Roy. Le neuvième jour avons arrivé à l'embouchure du Camoupis où nous avons payé des Indiens et des canots pour charroyer des vivres.

Le 23, nous avons arrivé chez les Pirioü ; partant de là, nous avons trouvé une crique. Une journée avant que d'y arriver, nous avons découvert une crique Eriny², qui donne dans l'Araoua de laquelle je me suis informé. Les Indiens de notre équipage, à grand peine, nous ont dit qu'elle allait à Marony, mais qu'il y avait un peu à marcher par terre ; elle est sur la droite en montant.

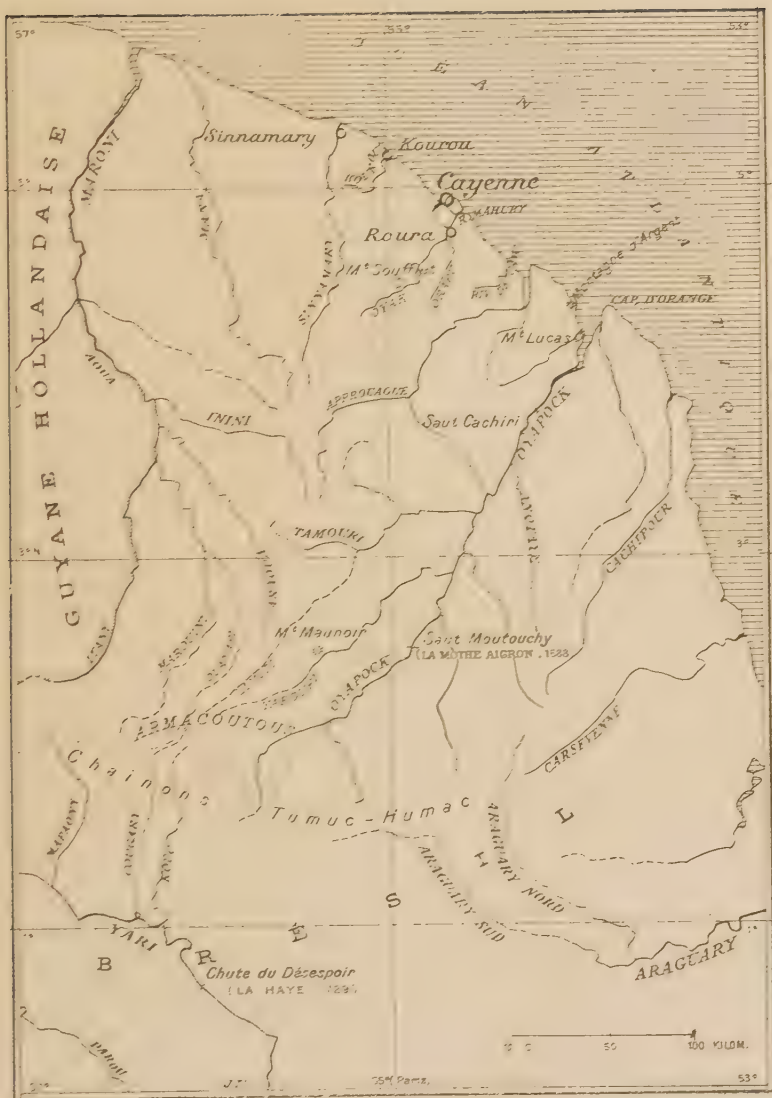
Le vingt-quatrième jour, avons monté par un saut qui est effroyable par sa hauteur et par sa rapidité. Le 25, nous avons commencé à marcher avec nos vingt-cinq Indiens.

Le deuxième jour de marche, nous avons passé par dessus une montagne assez rapide laquelle, sur son sommet, est comme une plateforme de rochers où il n'y croît que des aziers. De dessus cette plateforme, on découvre deux autres montagnes yaroupis, une qui est fort éloignée de celle-ci et l'autre, qui en paraît fort près, n'est que de rochers de grizons,

que sa vie aurait donné à Chateaubriand l'idée de Chaktas ; le baron Alibert, dans sa *Physiologie des Passions* (Le soldat de Louis XIV) en a fait le type de l'homme de la nature et M. F. Denis, un véritable Robinson. Consulter sur ce personnage les *Mémoires* de Malouet (2^e édition t. I, p. 129, et II, p. 399). Le nom de La Dorée ou Le Darié se trouve orthographié de diverses façons.

1. Ce document, sur lequel se trouve écrit « Provenance de M. de Coëtlogon », est conservé aux Archives hydrographiques, vol. 77, n° 6.

2. Le Tamauri ?



Carte de la Guyane pour suivre le voyage de La Haye.

mais monstrueuse et fort à pic. Il est impossible à l'homme de la monter sans prendre bien des mesures. Il n'y a ni arbres ni aziers qu'un petit bouquet d'aziers sur sa tête ¹. Je voulus l'aller voir au pied, mais les Indiens m'ont cherché mille difficultés soit de crainte d'y aller ou autre chose, me représentant que cela nous détournerait de deux jours, et que les vivres nous manqueraient. Nous avons continué notre chemin fort fatigués par rapport aux montagnes qu'il nous fallait monter à tout moment qui étaient fort à pic. Nonobstant cela, les chemins ne sont frayés aucunement et au bas de ces montagnes il ne se trouve que des marécages par lesquels il faut passer.

Le 20 décembre 1728, le sixième jour de marche, nous avons traversé la rivière du Camoupis qui est fort petite à sa source ; elle sort d'une montagne qui est fort grosse. Le même jour nous avons traversé la source du Cougary, qui se trouve entre le Camoupis et le Oyapoc, que nous avons trouvé le lendemain matin et septième journée, qui ne paraît pas presque pas bien plus petit que le Camoupis.

Aussitôt que l'on l'a passé, on trouve une grande confusion de cacaos à droite et à gauche, pendant lesquels nous avons marché une grande journée, et tous les arbres que l'on découvrait, n'étaient que de cela.

Le lendemain, premier jour de janvier 1729, nous avons trouvé une rivière que les Indiens appellent Maraony (Maronini) et qui s'écoule, à ce que disent les Indiens à Suriname ; et de vieux Indiens Armacoutou le disaient aussi. Cette même journée nous sommes arrivés chez eux bien laids et bien faibles ayant été un jour et demi sans manger. Nous avons trouvé les Indiens fort affables et paraissant joyeux de voir des Français. Nous nous sommes informés s'il y en avait d'autres ; ils nous ont dit que non et nous leur avons demandé si le Cougary était éloigné d'eux ; ils nous ont répondu que non. Nous sommes allés le visiter avec eux ; après quoi, je résolus de faire deux canots pour le visiter ; je pris le parti de congédier quinze Indiens de notre équipage ; je n'en conservai que dix pour rester avec nous qui paraissaient de meilleure volonté. Je me trompais en ayant gardé deux qui ne cessaient de parler contre nous, et ces deux-là même m'avaient demandé à rester avec nous, particulièrement un nommé La Gernoulie, Piriou, qui ne cessait de défendre aux Armacou-

1. A comparer avec le *Journal* de Caperon publié par M. Froidevaux (*loc. cit.*) : « Le mardi 26 décembre 1731... j'ai trouvé, sur la gauche, une montagne fort haute à distance de cent pas du bord de la rivière... sur le sommet, il y a un petit bouquet d'arbres fort petits... De dessus la montagne, j'ai découvert plusieurs autres montagnes, dont je crois en avoir reconnu une pour être la montagne de Mahuri. » Caperon était parti avec l'intention d'exploiter la forêt de cacaoyers découverte par La Haye, mais il arriva à une époque où les noix n'étaient pas encore mûres.

toû de nous montrer le chemin, et de rien nous dire ni enseigner, jusqu'à leur dire que si nous étions entêtés d'aller voir la rivière, de dire qu'ils n'avaient pas de vivres, ce que les Armacoutoûs n'ont pas manqué de dire quand une grande partie ont été arrivés où nous étions. Je leur donnai à chaque capitaine un chapeau ; nous nous sommes informés d'eux d'où s'écoule le Cougary ; leur ayant été défendu, ils nous ont parlé tout à rebours, nous faisant des monstres de cette rivière, nous représentant qu'à cent journées de là nous trouverions les passages bouchés, que ce serait une chute d'eau épouvantable, que le poisson se tuait en y tombant et que l'eau reparaissait par dessous une voûte, et que dessous cette voûte, il n'était rempli que de serpents monstrueux qui courraient après nous. Nous leur avons dit — Nous traînerons nos canots par dedans le bois — Ils nous ont répondu que c'était impossible, que c'était une grosse montagne de chaque côté et qu'il y avait des tigres monstrueux qui étaient faits comme des mârípoures (tapirs), avaient les jambes de même et les pieds, le poil noir et de la même grosseur que le mari-pourry ; qu'ils sifflaient de même.

Ils disaient aussi que les Portugais venaient au pied de ce saut, et qu'ils s'en retournaient. J'ai été incrédule à tous ces discours et les traitais de menteurs, de peureux et de canailles. J'ai fait abattre un arbre de douze pieds de tours, pour faire un canot. Les mauvais Indiens, voyant cela, prirent le parti de repartir et débauchèrent deux autres de nos gens qui ont emporté la traite du Roi que nous leur avons donnée pour ne nous point quitter et travailler au canot. Si nos Caranes en avaient fait autant, nous aurions été obligés de nous en retourner, mais ils ont toujours été fidèles. Nous avons été obligés d'abandonner notre grand canot pour en faire deux petits de bois mou, parce que les Indiens sont faciles à croire les suppositions telles que les autres leur disaient. Jamanon, tel était le nom d'un Caranne, nous avertit de ces fourberies et de ces canailleries d'Indiens, ce qui nous réconforta.

Nous avons payé trois cents cassaves à (?) cinq Courcouroux de Vic-quoû pour marcher dans la rivière. Depuis l'on nous a nommé une nation nommée les Namycouanne¹ qui ont des oreilles qui leur tombent sur les épaules, et qui n'est guère éloignée de chez les Armacoutoû.

Le 12 février 1729, nous sommes partis de chez les Armacoutoûs pour visiter le Cougary. La première journée nous avons trouvé une rivière qui est aussi grande que le Cougary, qui se jette dedans et que les Armacoutoû comment Kiere-Kiere. La seconde journée, nous en avons

1. Voir la lettre du Père Lombard, sur les Indiens à longues oreilles, nouvellement découverts (Amikouanes). *Choix de lettres édifiantes*, 1837, t. 6, p. 438.

trouvé une autre qui n'est pas tout à fait si grande, qui est sur la gauche et se nomme Sapata.

Le troisième jour, nous en avons trouvé une sur la main gauche proche un grand saut qui se nomme Couréné. La rivière du Cougary est fort large et profonde ; il n'y a pas tant de sauts que dans l'Oyapoc, mais, si peu qu'il y en a, ils sont fort rapides. L'on y prend des pacoü monstrueux et fort gros ; la graisse est différente de celle des autres ; elle est jaune : les Indiens disent que c'est une autre sorte de pacoü. Il y a du pirail et de la mara et toutes sortes d'autres gibiers en confusion.

Le quatrième jour, nous avons découvert un habatis, nous avons mis pied à terre pour voir ce que c'était ; nous avons trouvé dans l'habatis des enfants qui se sont mis à faire des cris épouvantables en courant tout en travers. Nous avons couru au calbet qui n'était pas éloigné de là, nous avons vu un homme qui courait épouvantablement ; nous nous sommes saisis des arcs et des flèches qui étaient en abondance. Jacques a aperçu un Indien ; il a parlé trop fort, l'Indien s'est mis à prendre la fuite. Léveillé, Caranne et notre équipage a couru après en l'assurant que c'étaient des Français et que l'on voulait faire Banaré avec eux ; il a continué sa course. Un moment après, il est venu deux vieilles femmes de l'habatis qui ont été fort surprises de nous voir dans leurs Tapoux ; elles ont voulu prendre la fuite, j'ai commandé à Léveillé de les arrêter, ce qu'il a fait. Nous leur avons fait parler par notre Armacoutou qui entendait un peu leur langage, que nous voulions faire Banaré avec elles et avec leurs gens. Elles ne voulaient pas entendre raison ; elles faisaient des cris horribles et des lamentations appelant leurs gens à leur secours. Nous leur avons donné trois couteaux pour les rassurer. Elles les ont pris et se sont un peu apaisées ; elles se sont mises à fouiller dans nos poches pour en chercher d'autres. Nous avons cru qu'elles étaient rassurées et nous les en avons laissé s'en aller. J'empêchais que l'on touchât à rien de leurs bagages, espérant qu'ils reviendraient le lendemain. Nous sommes retournés au canot et avons couché de l'autre côté de la rivière espérant de faire Banaré avec eux le lendemain. Nous nous sommes trompés ; nous y avons retourné le lendemain de bon matin ; nous avons entendu un Indien qui parlait seul fort haut. Léveillé s'est mis à crier proche de la case : « Banaré ! Banaré ! N'aie pas peur ; ce sont des Français. » Ils se sont mis derechef à prendre la fuite ; nous nous sommes mis à courir après eux, mais nous n'avons pas pu les attraper. Ils ont abandonné un petit enfant qui n'avait pas plus de quatre ans qui criait après sa mère ; nous l'avons emmené au calbet. Il a d'abord adopté Léveillé de son papa ; il avait envie de l'emmener avec nous, je n'ai pas voulu. Néanmoins il le suivait. Quand il a été auprès

d'un autre chemin, il tirait Léveillé de ce côté-là, ce qui nous a fait douter qu'il y avait d'autres calbets de ce côté-là. Nos gens m'ont demandé si je voulais qu'ils fussent visiter ; je leur ai accordé, ils y sont allés. Ils ont trouvé huit calbets, à chacun quinze ou seize hommes où il n'y avait personne ; ils n'ont trouvé que des petits enfants qui pleuraient dans l'habatis. Ils sont revenus chargés de plumages. Ils nous ont dit qu'il fallait qu'ils fussent allés chercher du renfort par terre. Nous n'avons pas trouvé de canot à leur degas.

Nous avons continué notre route. Plus tard, sur les cinq heures du soir la même journée, nous avons trouvé un autre degas. Nous avons mis à terre et avons trouvé deux habatis que nous avons parcourus. Nous avons trouvé un chemin que nous avons suivi fort longtemps sans rien trouver. Nous nous en sommes retournés sur nos pas ; nous avons trouvé un autre chemin, nous l'avons suivi ; nous avons trouvé deux calbets. Les Indiens ont passé au travers de l'habatis avec leurs flèches et un couple de fusils, et nous autres avons arrivé par le grand chemin. Je parus le premier, étant sur mes gardes, en criant à eux « Banaré : Nous sommes Français nous venons pour faire Banaré avec vous. » Un couple de femmes a pris leurs enfants et elles se sont sauvées ; il n'est resté qu'un vieux homme avec sa femme et trois petits enfants qui étaient tout tremblants d'effroi, je leur ai donné deux paquets de rassade pour les rassurer un peu. Il s'est mis à babiller ; nous n'entendions point ce qu'il disait ; nous répétions souvent que nous étions Français et que nous étions leurs Banares.

Ils se sont un peu rassurés. Nous avons fait signe où se trouvaient les autres ? Ils nous ont fait entendre qu'ils étaient à la chasse. Nous avons compté dans les deux calbets vingt hamaes à jour qui avaient près de douze pieds de largeur, ce qui nous a fait douter qu'ils devaient être beaucoup. Après être restés bien longtemps là à considérer leurs grandes oreilles qui leur tombent jusqu'aux épaules, et avec cela, effroyablement laids. Il n'y a que les femmes qui ne les ont pas de même ¹, mais toutes découvertes ; nous nous en sommes retournés à nos canots. Il a pris fantaisie à Bourguignon La Darié et Jacques d'y aller coucher et porter avec eux quelques pièces de fer, des couteaux ainsi que du reste. Ils n'ont pas été plutôt au calbet qu'ils ont vu arriver un Indien avec sa femme et ses enfants qui paraissait fort brusque, qui portait une brassée de flèches et apportait un couata ². Ils se sont jetés immédiatement sur les pièces de fer de nos gens en faisant des exclamations de joie ; mais ils ne parlaient pas de paiement, ce qui ne contentait pas nos gens. Ils faisaient entendre qu'il fallait attendre le lendemain. Brusquement ils ont pris le reste des

1. Voir la lettre du Père Lombard sur les Indiens à longues oreilles, nouvellement découverts (Amikouanes), *Choix de lettres édifiantes*, 1837, t. 6, p. 438.

2. Singe.

flèches et s'en sont enfuis du côté de la rivière en criant comme des enragés, appelant leurs camarades avec un gros signal qui s'entendait de fort loin. Ce qui donna à penser à tout le monde que cette canaille voulait nous assassiner. La peur prit à notre équipage qui les obligea à nous demander de s'en retourner, — ce que nous n'avions pas envie, — nous faisant entendre que nous voyons bien que les Indiens étaient en confusion dans le Cougary et dans le Yary.

Comme il était fort tard, nous nous sommes résolus de coucher à la belle étoile qui donne de la pluie en quantité dans la saison et dans l'endroit où nous étions. Le lendemain matin, nos Armacoutouï qui nous servaient de guides avaient décampé la nuit de la peur qu'ils avaient eu, ce qui nous a causé grandement de l'inquiétude. Nos Caranes nous ont demandé si nous nous en retournerions. Je leur ai demandé si le Yary était encore loin, ils m'ont répondu que non, ce qui s'est trouvé véritable ; il n'y avait pas plus d'une heure de chemin. Nous avons aperçu deux canots ; nos Indiens nous ont conseillé de les rompre et de les envoyer à la dérive, parce que cela pourrait empêcher de nous prendre en trahison ; ce qu'ils ont fait, voyant qu'ils ne voulaient faire Banaré avec personne.

Le 18 février, nous sommes entrés dans le Yary qui est fort large et fort profond. Je l'ai sondé, il a quatre brasses et demie ou cinq brasses dans son milieu. Je ne puis pas mieux le comparer qu'à la rivière de Mahury pour la largeur. Nous avons descendu deux jours sans trouver aucun saut.

Le troisième jour, nous avons trouvé que ce que les Armacouioüs avaient dit était véritable. Sur les midi, nous sommes arrivés à un saut épouvantable, bordé d'une grosse montagne sur la droite et d'un morne sur la gauche. L'eau y tombe de plus de soixante pieds de haut à pic. Je montais sur un arbre fort haut sans pouvoir découvrir le bas de la chute qu'une grande fumée que la chute formait. Notre équipage a été visiter par terre ; il nous a rapporté que le saut allait fort loin et qu'ils croyaient que la marée venait au pied. Je leur demandai si l'on pourrait passer les canots par terre ; ils ont répondu quant au travail qu'on pourrait le faire. Nous avons conclu de laisser un de nos canots par rapport à la trop grande peine qu'il y avait. Nous avons resté quatre jours à le hisser tout au bas du saut. Je trouvais des arbres de cacao qui avaient des graines. Nous croyons qu'il n'y avait que le saut, nous nous sommes bien trompés. Sur les trois heures du soir, nous avons trouvé des courants épouvantables qui conduisent à des escaliers de rochers sans trouver aucunement de passage¹. Nous étions dans la désolation nous et notre équi-

1. Cf. Crevaux. *Voyage en Guyane*, 1877, p. 399 (Bulletin de la Société de Géographie, novembre 1878).

page qui nous demandait de nous en retourner ; les Indiens nous représentaient la force des courants. Je voyais les Indiens qui attachaient leurs camizas à leurs têtes, d'autres qui avaient des culottes qui les quittaient aussi, cela nous donna de la terreur.

Je leur demandai ce qu'ils avaient volonté de faire, ils me répondirent qu'ils allaient à l'aventure. — « Comment vous voulez nous perdre, je leur ai dit — Vous voulez vous jeter dans des précipices ? Comment donc F.... ! » Ils m'ont répondu. Je leur ai dit de nous mettre à terre du côté de la terre sûre, espérant de nous sauver en sauvant avec nous quelques fusils, de la poudre, du plomb et une hache, ce qu'ils ont fait glissant le canot au travers de plusieurs petites îles, nous avons mis à terre avec un Indien qui portait une hache et une serpe. Le reste resta dans le canot pour le descendre comme ils pouvaient le long de la terre en allant visiter de temps en temps par terre. Nous avons fait cette manigance toute cette journée-là et le lendemain jusqu'à midi où nous trouvâmes la fin du saut ; nous marchâmes tout le reste de la journée assez tranquillement par canot.

Le lendemain, nous avons trouvé, vers les deux heures du soir, d'autres courants rapides accompagnés de moyens sauts ; il nous fallut passer entre de petites îlettes où nous couchâmes.

Le lendemain nous nous embarquâmes bien inquiets, ne sachant où nous allions, ni nous, ni nos gens ; des aveugles conduisaient les autres. Deux heures après, nous avons arrivé à bout de notre carte. Nous nous trouvâmes bornés tout à fait et de tous côtés d'un saut épouvantable bordé de deux grosses montagnes prodigieusement à pic des deux côtés. L'eau y tombe si épouvantablement que des gros arbres sur lesquels je montais tremblaient par secousses. Cela fait dresser les cheveux.

Nos Indiens ont été le long des montagnes pour voir s'ils pourraient trouver passage, mais ils sont revenus fort tristes nous dire qu'ils avaient été prodigieusement loin et qu'ils n'avaient trouvé que la même chose et que c'était inutile de songer à passer par là. Cela nous jeta dans une consternation épouvantable, ne sachant que devenir ; voyant nos vivres fort courts, d'un autre côté les sauts et les courants rapides que nous avions à refouler, le taquaret qui ne trouvait que rarement le fond, nous primes la résolution, ayant vu les difficultés que nos six Indiens nous avaient faites la première fois que nous trouvâmes les premiers courants, de laisser notre canot et tous nos bagages pour aller à la garde de Dieu par terre avec nous, nos armes et nos munitions. Mais nos Indiens reprirent courage, dirent qu'il fallait remonter par canot tant que nous pourrions, et, sur le champ, coupèrent, le premier Mars, des taquarets pour remonter comme nous pourrions.

Nous passions entre de petits ilets. Là où nous allions avec notre canot de branches en branches, coupant des branches d'arbres pour nous faciliter le passage. Nos pauvres Carannes tombaient malades les uns après les autres de la fatigue et du grand travail. Avec cela, ils ne mangeaient non plus que nous que de la cassave sèche et à moitié pourrie, n'étant pas dans la commodité de rien tuer parce qu'il nous fallait passer entre de petits ilets. Avec cela notre munition étant fort courte, je ne voulais m'en défaire par rapport à ces canailles d'Indiens qui n'avaient pas voulu faire Banaré avec nous autres. Entre les deux gros sauts, nous avons trouvé la rivière qui se nomme Enény qui descend de la Rouris, à ce que m'ont dit les Indiens.

A force de taquarets, nous avons fini par arriver au premier gros saut, là où nous avions rasé notre canot pour tâcher de nous alléger. Nous avons repassé notre canot par terre, nous, aussi bien que les Indiens, travaillions tant que nous le pouvions. Il nous fallait avoir la plus grande patience du monde pour souffrir les impertinences que les Indiens de notre équipage nous faisaient et nous disaient. Quelquefois ils nous faisaient aller à la dérive, là où ils nous ont pensé faire périr dans les sauts. Quand quelques Blancs qui étaient avec moi leur disaient — « Courage ! enfants, il faut nous rendre », ils nous présentaient leurs pagayes et leurs taquarets, quoique le plus souvent moi et Bourignon nous faisons notre possible pour nous tirer d'embarras. Les canailles voyaient bien que nous avions besoin d'eux, ce sont les gens les plus ingrats du monde. Nous nous passions quelquefois de manger de la cassave sèche pour leur laisser le peu de viande qu'il pouvait y avoir.

A une journée de l'embouchure du Cougary, nous avons trouvé de vieux ayoupas que les Indiens avaient quittés il y a peu de jours. Nous avons trouvé un chemin très frayed, nous l'avons suivi près de deux lieues, croyant trouver quelque abatis pour tâcher d'avoir des vivres et pour savoir qui étaient ces Indiens-là ; mais il allait trop loin, nous nous sommes ennuyés de marcher et sommes retournés sur nos pas rejoindre notre canot.

Nonobstant cette peine et nos travaux, les vivres nous ont manqué cette journée-là ; nous ne vivions que de graines de moben, de pois sucrés qui viennent dans les arbres, de graines de comont, et de quelques lézards que les Indiens fléchaient. Nous nous sommes résolus de retourner chez les canailles de Namycouane avec leurs grandes oreilles, pour tâcher d'avoir des vivres d'eux par force ou par bonne amitié, quoique nous fussions faibles de monde, n'étant que quatre Blancs et quatre Caranes qui pouvaient venir ; nous n'avions que cela de fusils. J'ai encouragé les Indiens le plus qu'il m'a été possible, et, tous d'un commun accord, nous y avons été sur les huit heures du matin.

Quand nous avons été proches des calbets, notre équipage commençait à prendre la peur me disant — Nous allons aller par dedans l'abatis nous autres — je les ai encouragés et ils se sont mis à nous suivre. Moi et Bourguignon nous avons avancé les premiers, le fusil bandé car je n'avais pas de confiance à une si grande troupe d'Indiens. Sitôt qu'ils nous ont aperçus, ils se sont mis à s'écrier. Nous deux, voyant cela, nous ne leur avons pas voulu donner le temps de se mettre en défense ; nous avons couru sur eux tant que nous avons pu le fusil en joue. Je leur criai : « Banaré ! Banaré ! ce sont des Français. » — Les uns s'enfuyaient l'arc à la main, les autres jetaient leur arc et revenaient le reprendre, les autres se mettaient presque en défense. Je ne savais ce que je devais faire, si je devais tirer ou non. Comme nous étions fort près d'eux et qu'ils voyaient d'autres qui nous suivaient, ils ont mis leurs armes bas, s'en sont venus à nous tout tremblants d'effroi, nous criant : Banaré ! Banaré ! Bon Banaré ! Je me méfiais toujours de cette canaille ; je ne voulus point me laisser entourer d'eux. Toutes les femmes sont venues à nous avec des cuirs pleins d'eau avec des aziers dedans qui nous jetaient de cette eau au visage par plusieurs fois.

Je leur ai demandé de la cassave ; ils nous ont fait entendre qu'ils n'en avaient point ; ils nous ont apporté à manger du mil roti et d'autre en boulettes tant que nous en avons voulu. Nous nous tuions la tête à leur demander des vivres, mais ils n'entendaient pas ce que nous leur disions. Nous avons été dans un abatis, là où nous en avons vu la première fois que nous y étions allés, mais nous n'avons rien trouvé ; nous avons été visiter de tous côtés pour en chercher, mais inutilement ; il y avait un très bel abatis rempli de jeune, ils l'avaient tous arraché pour mieux découvrir quand nous reviendrions. Ils avaient arraché tous les aziers qui bordaient les chemins, coupé quantité de bois à leur dégras et ils y faisaient la garde la nuit ; une manière de bâton de pavillon qu'ils avaient planté était tout peinturé de rouge et pointu par le bout. Nous avons été à notre canot : l'Indien qui le gardait, la peur lui ayant pris, il avait quitté le canot tout seul. Nous avons trouvé trois haches du roi aciérées (?) qui étaient pour le service. Ils sont les plus misérables du monde ; ils n'ont ni haches, ni serpes que des petits morceaux de fer qu'ils enchâssent au bout d'un bois attachés avec de la colle. Le bois de leurs abatis n'est que maché et non coupé ; pour couteaux, ils se servent de dents de gibier. Nous leur avons fait entendre s'ils n'avaient pas d'esclave pour des haches et des serpes. Ils nous ont amené un petit garçon que nous avons payé huit pièces de fer et autres traites. Nous avons été contraints de partir sans vivres, ne pouvant nous faire entendre après leur avoir donné une douzaine de couteaux, deux haches aux prin-

cupaux et une masse de rassade distribuée à chacun. Je leur ai donné toute cette traite par rapport à leur plumage que nos gens leur avaient pris, desquels ils se plaignaient grandement, pour leurs paguaras qu'ils nous montraient vides faisant des lamentations. Ils montraient à un Indien de notre équipage que s'ils le pouvaient attraper, ils le couperaient par morceaux.

Dans le Cougary, à une journée du Yari, j'ai posé les armes du Roy ¹. Une journée avant que d'arriver chez les Armacoutoï, notre esclave est allé maron, qui était tout notre butin. Arrivé chez les Armacotoï à leur degas, c'était à qui courrait le plus vite pour apaiser notre faim. Nous avons été frustrés dans notre attente ; ils étaient à une demi-journée de là à leur nouvel abatis. Cela nous a bien affligés ; il nous a fallu attendre au lendemain jusqu'à midi pour manger. C'était la quinzième journée que nous n'avions plus de cassave.

Quand ils nous ont vus, ils se sont mis à fuir par rapport à deux de leurs gens qui nous avaient désertés qui avaient rapporté que les Nami-couanes nous avaient tous tués. Nous avons resté dix jours chez eux pour nous remettre, car nous étions bien étiques. Le pauvre La Darée qui n'avait point de jugement mangeait à sa faim. J'avais beau lui recommander de ne point tant manger par rapport que nous avions tant souffert de la faim, il ne voulait pas entendre raison. Il est tombé malade ; il lui sortait de gros clous de tout le corps avec la fièvre, avec des Ezezi-pairis. Nous avons été obligés de le quitter ne pouvant le soulager ; il s'y est résolu. Les Armacoutoïs étaient courts de vivres, nous ne mangions que de la cassave et du miel.

Nous avons parti de là le dimanche des Rameaux avec dix Armacoutoï qui portaient nos vivres de cassave et de miel. Après dix journées de marche, nous nous sommes rendus chez les Tazipis avec lesquels on m'avait ordonné de faire Banaré. J'ai fait Banaré avec eux de la part du Roi ; je leur ai donné un chapeau. Et, de là, j'ai pris un équipage desdits Indiens, et j'ai renvoyé les Armacatous chez eux avec des vivres.

Et, au bout de dix jours que j'ai employé à descendre des sauts, je me suis rendu à mon département. Le dit Ladarée, soldat de mon détachement que j'avais laissé chez les Armacoutoïs, malade comme je l'ai déjà cité, s'est rendu à Oyapock après y avoir demeuré un mois malade. Lequel m'a rapporté que les graines de cacao que j'avais lavées pour nous rafraîchir, les ayant jetées par terre, étaient de la hauteur de deux pieds.

¹ 1. « Sur un gros arbre d'un bois fort dur, à une journée de la rivière du Cougary en remontant sur la droite », d'après la lettre de M. de Charanville datée du 1^{er} mai 1729. Arch. Nat. Colonies C¹⁴ XIV, f^o 100.

LA STATION DES TROIS-RIVIÈRES

(GUADELOUPE).

ET SES PÉTROGLYPHES,

PAR HENRI FROIDEVAUX.

A la mémoire du D^r E. T. HAMY.

Comme les autres Antilles, grandes et petites, du Vent ou Sous le Vent, l'île de la Guadeloupe a ses antiquités précolombiennes ou du moins précoloniales. Dédaignées-depuis très longtemps, c'est à peine si, depuis un demi-siècle, ces antiquités commencent de retenir l'attention de quelques érudits ou de quelques archéologues. Celles de Porto-Rico « sont à peu près les seules qu'on ait étudiées en détail » dans le grand archipel antilien, écrivait, en 1884, le regretté D^r E.-T. Hamy, dans l'introduction placée par lui au début de ses premières *Decades Americanae*¹. Il n'en va plus de même aujourd'hui, car on doit à M. J. Walter Fewkes, entre autres travaux, une remarquable étude sur les aborigènes de Porto-Rico et des îles adjacentes [1], et les recherches déjà menées à bonne fin par plus d'un archéologue, ont permis à M. Thomas A. Joyce de tracer, en 1916, dans son *Central American and West Indian Archaeology* [2], un tableau d'ensemble assez précis de la civilisation des anciens habitants des Antilles. Toutefois, bien des problèmes demeurent encore à résoudre, même là où le travail a été poussé le plus loin; et que dire ailleurs ?

Malgré les recherches du D^r E.-T. Hamy et celles de travailleurs comme M. L. Guesde, qui utilisa les loisirs que lui laissaient ses devoirs officiels au bénéfice de l'archéologie antilienne², les antiquités de la Guadeloupe — pour ne parler que d'elles — demeurent encore assez mysté-

1. *Revue d'Ethnographie*, t. III, 1884, janvier-février, p. 53.

2. M. Louis Guesde, qui fut pendant tout un temps receveur de l'enregistrement à la Pointe-à-Pitre, et qui était en 1900 le secrétaire de la Chambre d'Agriculture de cette ville, a consacré ses loisirs à la constitution d'une collection archéologique très complète de la Guadeloupe et des îles avoisinantes [6] et à l'exécution d'un album d'aquarelles archéologiques offert par lui au Musée d'Ethnographie du Trocadéro [7].

rieuses. Sans doute sait-on, depuis la publication de la note de notre ancien président sur « un Anthropolithe de la Guadeloupe » [3], qu'ils appartiennent à l'époque caraïbe, les squelettes humains découverts en 1805 au Port du Moule et conservés, ceux-ci au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris et celui-là au British Museum ; on ne sait pas encore, par contre, quels indigènes représentent de curieux pétroglyphes, sur lesquels, à différentes reprises déjà, a été appelée l'attention des Américanistes. Posée tout récemment par M. Émile Merwart, ancien gouverneur de la Guadeloupe, la question vaut qu'on s'y arrête et qu'on l'examine avec soin.

I

A peu de distance de la mer, dans cette partie méridionale de la Basse-Terre que sépare du groupe des Saintes un détroit large d'une douzaine de kilomètres, s'élève le bourg des Trois-Rivières. C'est le chef-lieu d'une commune du canton de la Capesterre peuplée de plus de 5.000 âmes, et une localité dont les historiens coloniaux connaissent bien le nom depuis le sanglant massacre dont elle fut le théâtre, durant la nuit du 20-21 avril 1793. Pour d'autres motifs, moins tragiques, les Américanistes ont, eux aussi, le devoir d'en retenir le nom : près du bourg des Trois-Rivières, existent en effet des antiquités de l'époque pré-coloniale, sinon même précolombienne, d'un très réel intérêt.

Dans une note rédigée pour le Touring Club de France, son délégué principal à la Guadeloupe, M. Émile Merwart, a débuté par déterminer avec précision l'emplacement même de ces antiquités : entre la mer et l'habitation Petit-Carbet, ancienne habitation Gondrecourt, dans le voisinage de la voie pavée qui descend du bourg des Trois-Rivières à l'endroit où mouillent les canots venus des Saintes en une heure et demie. « En suivant ce chemin pendant un demi-kilomètre, on aperçoit sur la gauche un fouillis de blocs volcaniques dominé par une falaise courbe » ; là se trouvent, réunies sur un petit espace, différentes curiosités naturelles ou artificielles dignes de retenir l'attention du touriste, et même celle du savant. M. Émile Merwart les décrit en ces termes [4] :

« A une soixantaine de mètres à peine de la route, mais masqué de ce côté par d'épaisses plantations de caféiers et de cacaoyers, se dresse un formidable amoncellement de rochers contenant dans ses flancs une caverne à multiples ramifications et dégagements, où l'on compte une demi-douzaine de chambres reliées entre elles par des couloirs sinueux et des voûtes basses...

« Un peu plus loin, au pied de la falaise, se rencontrent d'autres grottes,

dont une, s'ouvrant entre d'imposantes dalles, revêt l'aspect d'une sorte de crypte mégalithique.

« Puis, si on s'avance dans le chaos rocheux, on remarque des points de vue d'où se découvre le magnifique panorama des Saintes et de la Dominique. Plus bas coule une source, et tout près de là, au pied de roches rangées en demi-cercle, se voit un vénérable vestige des premières industries humaines, un *polissoir*, où une vingtaine de cuvettes attestent les patients travaux qui s'y faisaient. »

« Quelques pas encore, et on arrive à un autre chaos au centre duquel, sous d'énormes blocs, bouillonne avec force une abondante source souterraine. Les antiques occupants avaient donc là, à portée immédiate, tout ce qui pouvait servir à un *réduit de guerre* : un terrain propice à la défense, des postes-vigies pour les sentinelles, des abris souterrains et de l'eau vive, — enfin de quoi polir les pierres nécessaires à leurs haches, à leurs frondes et à leurs massues.

« A tout cela s'ajoutent des *roches gravées*, — roches droites, dont la face orientée au couchant porte des dessins variés. »

En dépit de ses imprécisions et de ses lacunes, cette description, faite pour des touristes beaucoup plus que pour des archéologues, permet de comprendre l'intérêt du site sur lequel M. Merwart appelle l'attention. Jamais encore nous n'avions été aussi bien renseignés sur l'état même des lieux ; naguère, des indications que lui avait fournies M. L. Guesde, le Dr E.-T. Hamy s'était, en effet, contenté d'extraire ces quelques lignes : « Tout est ici réuni pour l'agrément et la tranquillité de la vie : végétation admirable, eaux courantes délicieuses, mer paisible pendant toute l'année, mornes boisés conduisant à la montagne et à la forêt vierge... On chercherait vainement quelque chose de plus complet et de plus magnifique » [5]. M. Merwart en dit bien davantage. La réunion de cavernes ou d'abris sous roche, de sources, d'un polissoir aux nombreuses rainures et de pétroglyphes en un même point, admirablement situé pour surveiller la mer, tout concourt à montrer qu'une station indienne a existé en ce point du territoire de la commune des Trois-Rivières, soit à l'époque précolombienne, soit dans les siècles consécutifs à la découverte, et peut-être à une époque contemporaine des débuts de la colonisation française. C'est là une question sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure. Bornons-nous, actuellement, à indiquer quels compléments d'information amène à désirer la lecture de la note de M. Merwart.

On ne saurait trop souhaiter que les érudits locaux entreprennent une minutieuse étude de la station des Trois-Rivières. En reconnaître rigoureusement l'étendue et en lever minutieusement un plan à grande échelle,

où serait notée avec précision la place de chacune des particularités observées, voilà la première tâche qui s'imposerait. Ce serait, si l'on peut parler ainsi, un examen extérieur et tout superficiel auquel succéderait une autre série de recherches, plus minutieuses et plus délicates. Il faudrait alors déterminer avec précision la nature des terrains, entreprendre l'étude pétrographique des roches et se rendre compte de leur origine, tout au moins pour celles qui ne seraient pas en place, et vérifier l'hypothèse émise par M. Merwart au sujet de la première des grottes qu'il signale ; elle « pourrait bien (a-t-il écrit) n'être qu'un des tronçons d'un vaste réseau souterrain » [4]. Il faudrait enfin, avec tout le soin et toute la précision nécessaires, entreprendre des fouilles qui fourniraient peut-être des lumières nouvelles sur le passé de la station des Trois-Rivières et des populations disparues de la Guadeloupe, et qui feraient peut-être connaître aussi les auteurs des gravures sur roche existantes en cet endroit.

II

Voici déjà longtemps que ces pétroglyphes sont connus. La première découverte en est due à M. Parent, qui fit de quelques-uns d'entre eux (les n^{os} 1, 4 et 7 de l'album Guesde) de grossiers dessins insérés en 1875 par M. J. Ballet dans le compte rendu de la première session du Congrès international des Américanistes¹. Vinrent ensuite le D^r P. Lherminier et Math. Guesde qui, avant même l'année 1867, moulèrent en plâtre et photographièrent l'un d'entre eux, et en insérèrent la photographie dans un *Album des principaux outils, amulettes et autres objets d'origine caraïbe, faisant partie d'une collection ethnographique recueillie à la Guadeloupe...* ; envoyés par le Comité d'Exposition de la Pointe-à-Pitre, à l'Exposition Universelle de 1867. Plus tard, Louis Guesde a donné une place à plusieurs des gravures rupestres des Trois-Rivières, dans l'album d'aquarelles offert par lui au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, en 1884 [6, 7], et il a si bien exploré par la suite, à partir de 1886, les roches de cette station, qu'il y a découvert d'autres pétroglyphes. D'après lui, le D^r E.-T. Hamy-pouvait parler, en 1902, à la Société des Américanistes de Paris, de l'existence de huit roches gravées aux Trois-Rivières [5] ; de l'une d'elles, une partie avait été déplacée et transportée à la Pointe-à-Pitre dans la collection Guesde. Est-ce ce fragment qui figure aujourd'hui dans un Musée des États-Unis ? M. Merwart, qui signale le fait [4], ne four-

1. J. Ballet : *Les Caraïbes. Congrès International des Américanistes*, 1^{re} session, Nancy, 1875, t. I, p. 411.

nit à cet égard aucune précision ; mais, du moins, confirme-t-il les renseignements fournis naguère par Louis Guesde à notre regretté président : il affirme la présence, aux Trois-Rivières, de plusieurs roches gravées, dont trois — « trois d'entre elles », dit-il — « séparées par des intervalles égaux, offrent une ornementation des plus intéressantes ».

C'est de ces trois roches seules que M. Merwart donne une description sommaire. Nous ne reproduisons pas ici cette description, parce qu'elle ferait (pour les deux premières tout au moins) double emploi avec celle, beaucoup plus complète, qu'en a déjà donnée notre ancien Président dans son mémoire de 1902. Nous n'hésitons pas, en effet, à identifier les numéros 1 et 2 de M. Émile Merwart avec les numéros 6 et 1 de la collection Guesde, et on le comprendra aisément, tout au moins pour le numéro 6, en comparant la planche II des cinquième et sixième Décades des *Decades Americanae*, avec le numéro 1 de notre planche I et notre figure 1.

Ceux-ci offrent sur les dessins naguère insérés dans notre *Journal*, et, plus tard, dans les *Decades Americanae*, le grand avantage d'être des reproductions directes de photographies originales : aucune interprétation d'un dessinateur, si scrupuleux soit-il. On possède donc là des documents sur lesquels on peut travailler avec une pleine sécurité. Une de nos photographies (fig. 1) offre, en outre, l'intérêt de montrer le pétroglyphe dans son cadre, entouré de la luxuriante végétation de la zone inter-tropicale, avec une fougère poussant dans une de ses fentes. Puis, l'une et l'autre étendent le champ de l'étude : elles montrent, en effet, l'existence de gravures en des points où la planche II des *Decades Americanae* ne permettait pas d'en soupçonner, en particulier celle de ces traits dans lesquels M. Merwart voit une tortue et une couleurre.

Enfin, voici autre chose encore : nos reproductions rectifient l'interprétation donnée par le Dr E.-T. Hamy de certains traits, énigmatiques dans le dessin Guesde, et beaucoup plus nets sur les photographies de M. Merwart. « Au bas et au milieu de la roche, écrit notre savant président (5), se contourne une espèce de dauphin, dont la tête et le tronc ne diffèrent que par les contours généraux, de ceux des personnages humains qui l'environnent. C'est peut-être quelque *totem*... » En réalité, cette fois encore, il s'agit d'une figure humaine analogue aux autres, c'est-à-dire sans nez, et tout à fait rudimentaire ; mais cette figure, à la différence des autres, est entourée d'un bandeau et couronnée d'une sorte de diadème de plumes isolées ou entrecroisées ; un large collier semble descendre du cou sur la poitrine de l'être humain que s'est proposé de représenter le graveur.

M. Émile Merwart n'a pas remis à la Société des Américanistes la

moindre photographie de son pétroglyphe numéro 2, celui que nous identifions avec le numéro 1 de la collection Guesde. Sur cette roche gravée « s'alignent trois figures portant des parures de plumes », dit M. Merwart, qui qualifie de « remarquablement vigoureux » le dessin de cette roche gravée [4].

De la troisième roche gravée signalée par M. Merwart, le Dr Hamy

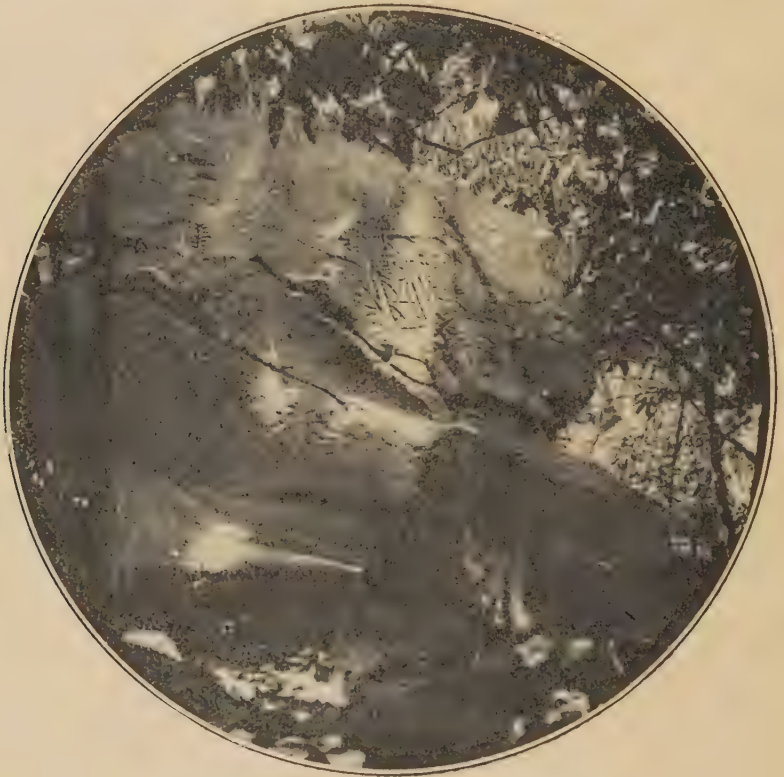


Fig. 1. — Pétroglyphe des Trois-Rivières (Guadeloupe).

(Cf. le numéro 1 de la planche I).

n'a connu qu'une représentation très incomplète. Telle est la conclusion qui résulte pour nous de la comparaison de la figure 37 des cinquième et sixième *Decades Americanae* (n° 4 de la collection Guesde) avec le numéro 2 de notre planche II. Celui-ci est beaucoup plus fidèle et donne l'ensemble des pétroglyphes dont la figure 37 ne donne que quelques fragments : à gauche, dans le coin supérieur du dessin, deux têtes plus ou moins effacées ; à droite, une tête beaucoup plus nette et, au-dessous, une sorte de fourche à deux dents sur laquelle il conviendra de revenir ; au milieu,

une autre tête, beaucoup plus parée que la précédente. Presque toute la partie inférieure du pétroglyphe a été laissée de côté par Louis Guesde. Celle-ci vaut cependant la peine d'être étudiée, car elle contient, non plus seulement des têtes, mais des hommes tout entiers, et elle restitue toute leur valeur à un certain nombre de détails mal rendus, naguère, dans le dessin du curieux collectionneur de la Pointe-à-Pitre. Reprenons-en l'examen.

Le sommet de la roche, autrement dit la partie séparée du morceau principal par une cassure très nette, contient dans sa partie gauche deux masques plus ou moins effacés, sans nez et peut-être aussi sans oreilles (on peut hésiter sur ce point), tout à fait analogues à ceux qu'ont fait connaître les numéros 6 et 7 de la collection Guesde. Plus bas, en dessous de la cassure, voici maintenant trois personnages de grandeur différente et de costumes divers, au-dessus de l'un desquels se trouve encore une de ces têtes qui nous sont maintenant bien connues, toutes rondes, avec trois cavités au lieu d'yeux et de bouche, avec des oreilles très nettement indiquées par des demi-cercles, un vertex surmonté de cheveux et de plumes, enfin un long collier descendant du cou jusque sur la poitrine. Nous ne nous y arrêterons pas.

Étudions, au contraire, les trois personnages qui sont représentés, ceux-ci en buste, et celui-là en pied, si l'on peut dire. Les têtes en sont de tous points semblables à celles dont il vient d'être question ; c'est le même procédé schématique, rudimentaire, enfantin, de représentation, la même absence du nez, la même addition de demi-cercles destinés à figurer les oreilles, le couronnement du vertex par des cheveux et des plumes. Quant aux corps, ils ne sont pas tous représentés de la même manière. Les deux personnages de droite et de gauche, plus petits que celui du milieu, sont comparables à des types déjà connus. Pour celui de gauche, nous pouvons reprendre, en la modifiant légèrement, la description donnée naguère par le Dr Hamy, de la figure centrale du numéro 1 de la collection Guesde : « Un long cou, limité par deux traits verticaux [et coupé d'un X], se termine par des demi-cercles ¹ qui correspondent aux bras. Le reste du corps est représenté par un quadrilatère allongé, subdivisé en deux compartiments inégaux, le supérieur réglé de bandes verticales assez régulières, l'inférieur [incomplet] coupé d'un X... » [5]. — Pas plus que le personnage de gauche, celui de droite n'est complet ; il l'est même beaucoup moins. Pas de traces des bras ; au-dessous du masque

1. Le Dr Hamy a écrit « par des crosses à convexité supérieure » et tel est en effet le dessin donné par la figure 34 ; mais on peut se demander si Guesde a bien reproduit le pétroglyphe qu'il avait sous les yeux, et si, comme ici, des demi-cercles ne figurent pas sur la roche elle-même.

facial, un simple quadrilatère croisé d'un X, « destiné peut-être à simuler... un sautoir double, analogue à ceux qui sont encore en usage chez les chefs de maintes tribus de Terre-Ferme » [5], et c'est tout. — Quant au personnage central, il est complet ; mais son corps est représenté d'une façon toute autre ; aucune trace ni de bras, ni de jambes, aucun ornement ; il est en quelque sorte emmaillotté comme le sont chez nous les tout petits enfants. De ce costume, figuré par un simple trait, sort une tête au vertex surmonté, de chaque côté de la touffe de cheveux centrale, par deux plumes symétriquement disposées. Cette coiffure diffère de celle des deux humains figurés en buste, à droite et à gauche de celui que nous venons d'étudier. Le personnage de gauche a le sommet de la tête orné de deux aigrettes s'infléchissant en forme de crosse ; quant à celui de droite, il porte des ornements différents à gauche et à droite, probablement des bois sculptés, dont, à gauche, il est difficile de déterminer la forme, tandis qu'à droite on peut reconnaître une tige d'où partent deux paires de petites branches. C'est de cet ornement, le plus net, que l'extrémité figure sur la gravure 37 de la cinquième série des *Decades Americanae*.

Cette étude corrobore, on le voit, d'une manière générale celle qu'a faite naguère le Dr E.-T. Hamy, qui, avec les dessins qu'il avait sous les yeux, ne pouvait pas pousser plus loin son examen. Elle permet de reprendre et de confirmer une dernière remarque énoncée naguère par notre regretté président : « Pas la moindre indication sexuelle sur aucune des pierres gravées des Trois-Rivières, dont quelques-unes représentent cependant des personnages en pied, parfaitement reconnaissables. Si plusieurs de ces figures correspondent, sans aucun doute, à des hommes, c'est seulement à leur équipage guerrier qu'on peut les reconnaître. On ne saurait nulle part distinguer une représentation féminine » [5].

III

Il convenait d'examiner avec quelque détail les pétroglyphes de la Guadeloupe, dont M. Merwart a communiqué les photographies à la Société des Américanistes de Paris. Pour autant, en effet, que nous pouvons le savoir, ces pétroglyphes, ou plutôt certains d'entre eux diffèrent de ceux dont la présence a été relevée dans d'autres Antilles et qui ont été étudiés par des savants américains. Sans doute, retrouve-t-on ici et là — à Porto-Rico et à Saint-Vincent, pour préciser — des figures aussi rudimentaires que ces masques grossiers, tous dépourvus de nez, qui retiennent immédiatement l'attention quand on étudie les roches gravées des Trois-Rivières. Les figures *n* de la planche LX et *g* de la planche LXI

du beau mémoire de M. Jesse Walter Fewkes, sur les Aborigènes de Porto-Rico et des îles environnantes [1], dépourvues de nez, rappellent les masques des roches de la Guadeloupe; il semble bien qu'on peut en rapprocher aussi le fragment d'un pilier en pierre, avec tête en relief, appartenant à la collection Latimer (même mémoire, figure *d* de la planche LXXI) et la tête sculptée d'une de ces sellettes de bois (même mémoire, figure *a* de la planche XCIII) qui témoignent de l'habileté des habitants anciens des Antilles dans le travail du bois, comme d'autres sellettes attestent leur habileté dans le travail de la pierre. Plus étroite encore, peut-être, apparaît la parenté entre certaines gravures sur pierre des Trois-Rivières, et un pétroglyphe, à gravure profonde, d'Indian Point, dans l'île de Saint-Vincent; pas de nez ni d'oreilles, et trois cavités représentant l'une la bouche et les deux autres les yeux, voilà comment sont figurés, dans une des planches du mémoire de M. Thomas Huckerby [8], les masques humains d'Indian Point (pl. 26). Ailleurs, à la passe Yambou, certaines figures humaines pourvues de demi-cercles figurant les oreilles évoquent, elles aussi, le souvenir des figures gravées des Trois-Rivières (pl. 27 *b*, pl. 28 *a*). Dans l'ensemble, toutefois, les faces humaines de Saint-Vincent, comme celles de Porto-Rico, se différencient de celles de la Guadeloupe par la représentation schématique du nez. Mais ce progrès dans l'interprétation de la figure de l'homme n'est pas pour empêcher de tenir les auteurs de ces pétroglyphes, comme agissant suivant les mêmes procédés de schématisation dans les différentes terres antillennes où on a pu étudier quelques-unes de leurs gravures.

Il semble bien qu'on doive, pour la représentation du corps humain, se montrer moins affirmatif. Sans doute peut-on relever çà et là, tout au moins à Saint-Vincent, la présence de quadrilatères croisés d'un X, au-dessous de telle face humaine; mais on constate, à côté de tels dessins, d'autres schémas très différents et l'existence de traits d'une tout autre nature, sur une des roches de la passe Yambou, par exemple (Huckerby, pl. 28 *a*; cf. la pl. XXVIII *a* de l'ouvrage de Joyce). Peut-être, dans un travail de M. Theodor de Booy qu'il nous a été impossible de consulter [9], trouverait-on de précieux renseignements à cet égard.

IV

De telles constatations ne sont nullement inutiles; elles peuvent, en effet, rendre quelque service à celui qui entreprend de rechercher quels ont pu être les auteurs des pétroglyphes de la Guadeloupe. Le Dr E.-T. Hâmy [5], M. Émile Merwart [4], M. Henri Cordier [10] se sont successivement posé la question et l'ont, en s'inspirant de considérations différentes, résolue dans des sens variés.

Relisons, avant d'étudier leurs opinions, le texte historique fondamental, celui dans lequel le P. Du Tertre, au tome II de son *Histoire générale des Antilles habitées par les François*, a traité « de l'origine des Sauvages de nos Isles ». Le voici, emprunté à l'édition de 1667, p. 362-364.

« Au commencement que l'Isle de la Guadeloupe fut habitée, c'estoit un bruit commun parmy les Sauvages et les vieux habitans François, qu'outre les Sauvages qui estoient les maîtres des Isles, il y avoit encore dans les montagnes quelques *Ygneris* qui estoient restez des premiers habitans, que les Galibis avoient massacrez. Lesquels en descendoient quelquefois [des montagnes] furtivement, et leur faisoient beaucoup de tort. Mais nos chasseurs qui, en ce temps, traversèrent l'Isle de toutes parts n'en ont jamais eu aucune connoissance.

« On disoit de plus que, peu de temps avant le premier voyage que le Reverend Père Raymond fit aux Sauvages, ces prétendus *Ygneris* avoient surpris une petite Nègre esclave, et, après l'avoir écorchée, avoient revêtu un arbre de sa peau : et cette cruauté inhumaine ayant mis nos sauvages dans la fureur, ils estoient assemblées en mesme temps, et que, grimpant par des rochers inaccessibles, ils estoient arrivées à une case qu'ils avoient investie aussitost ; que les assiegez, qui n'estoient qu'un homme, une femme et un petit enfant, après quelques foibles resistances, avoient esté pris ; que le mary avoit esté rosty et mangé, et la femme faite esclave avec son enfant. Cinq ans après, ce mesme Père y étant retourné, il aprit qu'il y avoit eu une décente (*sic*) de ces montagnards, qui avoient mis le feu dans quelques cases de leurs ennemis, et qu'après s'estre chargez de butin, ils avoient fait leur retraite dans leurs habitations. Cette nouvelle irruption ayant donné lieu au Père de s'enquérir de nos sauvages, s'ils croyoient que ces gens qui faisoient les décentes fussent encore de véritables *Ygneris* : ils répondirent que non, et que ceux qui vivoient dans leurs montagnes estoient des esclaves fugitifs, appelez Alloüagues, qu'ils avoient pris dans la guerre, lesquels redoutant une servitude honteuse et saisis d'apprehension d'estre mangez, avoient gagné les bois et montagnes où ils avoient multiplié, parce qu'ils avoient leurs femmes. »

Ce texte est intéressant à plus d'un titre, et mériterait d'être examiné avec soin si, de sa lecture, ne se dégageait immédiatement ce fait que le P. Du Tertre ne parle pas ici en son nom personnel ; il se borne à résumer les observations qu'un autre religieux, comme lui de l'ordre des Frères Prêcheurs, avait recueillies avant lui. Ce Dominicain, « le Révérend Père Raymond », est bien connu ; c'est le P. Raymond Breton, né à Beaune, en 1609, parti pour la Guadeloupe avec L'Olive et Duplessis

des 1633, et demeuré aux Antilles jusqu'en 1634. Rien donc que de naturel à recourir aux ouvrages de ce missionnaire pour y chercher le développement des faits, succinctement résumés par le P. Du Tertre, et pour y recueillir peut-être également d'autres indications encore.

Ce n'est pas dans le « *Petit Catéchisme*, traduit du français en la langue des Caraïbes insulaires », ni dans la *Grammaire caraïbe* du P. Raymond Breton, qu'il est possible de relever la moindre information utile pour la question des Ygnéris : on n'en trouve non plus aucune dans les intéressants commentaires que ce religieux a placés dans son précieux *Dictionnaire caraïbe-françois*, à la suite de tant de mots caraïbes. C'est donc dans un ouvrage actuellement perdu, dans la *Relatio gestorum a primis Ordinibus Praedicatorum missionariorum in insulis Americae ditioris Galliae praesertim apud indigenas quos Caraïbes vulgo dicunt ab anno 1635 ad annum 1645*..., que le P. Raymond Breton a pu fournir quelques renseignements sur les Ygnéris. Comme, d'autre part, César de Rochefort n'en souffle pas mot dans son *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique*, ni le P. Jacques Bouton, dans sa *Relation de l'Établissement des Français, depuis l'an 1635 en l'isle de la Martinique*¹, force est bien de se contenter du texte de Du Tertre, reproduit plus haut : c'est, nous le répétons, le texte historique *fondamental*, pour ne pas dire *le seul*², relatif aux Ygnéris.

Il en ressort que, malgré les bruits qui couraient, entre 1630 et 1640, à la Guadeloupe, et parmi les Caraïbes, et parmi les premiers colons français, aucun Ygnéri n'existait plus dans l'île. Sans doute existait-il à l'intérieur des terres, « dans les montagnes », quelques groupes d'individus qui, parfois, s'aventuraient jusqu'auprès des rivages et « faisoient beaucoup de tort » aux plantations des colons : mais ces individus n'étaient, en réalité, que des *marrons* — si on peut leur appliquer le terme par lequel on a désigné, plus tard, les nègres ayant brisé leurs chaînes et vivant en marge de la société régulière — c'est-à-dire des esclaves fugitifs de la même origine que leurs maîtres, puisque les Alloüagues ou Arrouagues sont, comme les Caraïbes des Antilles, des populations de race galibie.

Est-ce à un groupe de ces Alloüagues ou esclaves fugitifs, ou bien encore à des Caraïbes maîtres de la Guadeloupe, ou bien encore aux Ygnéris, qu'il faut attribuer les pétroglyphes des Trois-Rivieres ? Rien, dans le

1. Sur tous ces ouvrages, consulter Jacques de Dampierre : *Essai sur les sources de l'histoire des Antilles françaises, 1492-1664* (Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8°).

2. Du Tertre parle ailleurs, en passant, « des Yguéris qu'ils [les Caraïbes] avoient massacrez » (II, p. 369).

texte du P. Du Tertre, ne permet de le dire. Aussi, est-ce ailleurs qu'il faut aller chercher la solution du problème.

Après avoir reçu de Louis Guesde communication de dessins relevés par ce chercheur dans la même partie de la Basse-Terre, à Capesterre, le Dr Hamy s'est cru « autorisé dans une certaine mesure à attribuer ce second groupe de gravures sur rochers à l'ancienne population des Ygneris, qui occupaient les îles avant l'invasion caraïbe » [5]. C'est qu'en effet, on se trouve en présence d'un travail bien différent, et par le style, et par la forme, du travail exécuté aux Trois-Rivières : une exécution moins hésitante, des contours mieux arrêtés, des sillons plus franchement fouillés, enfin la figure humaine comprise d'une toute autre manière, d'une manière qui évoque le souvenir de certaines œuvres de l'ancien Mexique. Frappé par ces caractères intrinsèques, frappé par les traits de ressemblance existant entre les pétroglyphes des Trois-Rivières et quelques-unes des figures du cañon del Indio (à la Ceiba, près Fajardo, Porto Rico) et à la Cueva del Templo (baie de Samana, Haïti), comme aussi entre ces mêmes pétroglyphes et plusieurs groupes relevés dans les rochers des chutes de la Corentyne (entre les deux Guyanes anglaise et hollandaise), le Dr Hamy a tenu pour parfaitement admissible [5] que les gravures rupestres de ce coin de la Guadeloupe fussent dues à des Caraïbes.

M. Merwart tend, par contre, à attribuer ces mêmes gravures aux Ygneris. « Si, dit-il [4], les Caraïbes avaient gravé les portraits... des Trois-Rivières, comment expliquer qu'ils s'y soient représentés sans l'attribut capillaire auquel ils tenaient si jalousement ? » Telle est aussi l'opinion énoncée, « sous toutes réserves », par M. Henri Cordier, après présentation à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de ces mêmes photographies que nous publions aujourd'hui [10].

Tout bien pesé et bien étudié, nous n'hésitons pas, pour notre part, à tenir, au contraire, pour caraïbes les pétroglyphes des Trois-Rivières. Non pas seulement parce que nous ignorons tout des Ygneris, mais parce que, comme l'a fait remarquer naguère le Dr Hamy [5], toutes les localités où ont été signalées des roches gravées de même style, sont comprises dans la zone occupée par les Caraïbes, au temps de leur plus large expansion ». En outre, l'argument ethnographique invoqué par MM. Merwart et Henri Cordier tombe de lui-même si on voit, comme nous le proposons, dans les trois traits qui couronnent le vertex de différentes représentations humaines des Trois-Rivières, une figure schématique de cette sorte de chignon que construisaient les Caraïbes avec leurs cheveux. Les vieux auteurs, qu'ils parlent plus spécialement de la Martinique comme le P. Bouton, de Saint-Vincent comme César de Roche-

fort, ou de la Guadeloupe comme le P. Du Tertre, sont unanimes sur ce point. Écoutons simplement (puisqu'aussi bien il s'agit ici de la Guadeloupe) le dernier de ces historiens, le P. Du Tertre.

« Ils portent tous (dit-il à la p. 392 du t. II) les cheveux longs comme les femmes de l'Europe, et en laissent pendre une partie sur le front, qu'ils coupent en forme de garsette, et aussi deux moustaches aux deux costez des tempes : tout le reste, ils le tirent derrière, le peignent et l'ajustent fort proprement avec des éguillettes de coton, au bout desquelles il y a de petites houpes, des déz à coudre, du cristal, de petites patenotres blanches et autres semblables bagatelles. Ils fichent dans cette trousse de cheveux des plumes de toutes couleurs et quelquefois s'en font une couronne autour de la teste. » Cette couronne, n'est-ce pas celle que figure un des pétroglyphes de notre roche n° 1 ?

V

Attribuons donc, en fin de compte, — tout au moins jusqu'à nouvel ordre et sous bénéfice d'inventaire — aux Caraïbes de la Guadeloupe, qui portaient des colliers analogues à ceux qui sont figurés sur nos roches ¹, la paternité des pétroglyphes des Trois-Rivières. N'essayons pas d'aller plus loin, ni de déterminer si ces pétroglyphes ont été exécutés par des Caraïbes libres ou par de malheureux Arrouagues, impatients de leur esclavage et avides d'indépendance ; ne tentons pas davantage de rechercher si leur exécution est précolombienne, ou des premiers temps de la découverte du Nouveau-Monde, ou seulement des débuts du ^{xvii}^e siècle, car ce sont là des points qui ne sauraient être élucidés — s'ils peuvent l'être — qu'à la suite d'études nouvelles et d'un genre tout particulier, menées sur place avec un soin minutieux ². Bornons-nous, en terminant ce trop long examen, à formuler deux souhaits :

1° On ne saurait trop désirer que des fouilles vraiment scientifiques permettent de faire plus de lumière sur la station *caraïbe* des Trois-Rivières. Peut-être amèneront-elles la découverte d'armes, d'outils et d'ornements de pierre, qui lèveront tous les doutes sur la personnalité de ceux qui y ont fréquenté ; peut-être aussi permettront-elles de relever, sur les parois de quelqu'une des grottes de cette station, l'existence de pictographies, sœurs de nos pétroglyphes.

1. « Ils portent à leur col de grands colliers qui leur pendent jusques sur l'estomac », écrit le P. Du Tertre (t. II, p. 393).

2. Il serait intéressant de savoir si toutes les autres roches portant des pétroglyphes ont, aux Antilles, leur face « orientée au couchant » comme celles des Trois-Rivières étudiées par M. Merwart.

2° La comparaison des dessins de Louis Guesde avec les photographies de M. Merwart a montré la supériorité de ces dernières sur les premiers. Puisse donc un des curieux qui existent à la Guadeloupe, imiter l'exemple donné par son ancien gouverneur, rechercher les différents pétroglyphes existant dans l'île et les photographier de la façon la plus complète. Ainsi dotera-t-il la science d'un nouveau *Corpus* des inscriptions de la Guadeloupe, et dotera-t-il les travailleurs d'un précieux instrument d'étude sur les antiquités de sa petite patrie.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

[1] Jesse Walter FEWKES : *The Aborigines of Porto Rico and neighboring Islands 25th Annual Report of the Bureau of American Ethnology*, 1904, p. 1-220 av. 93 planches hors texte et 43 figures dans le texte).

[2] Thomas A. JOYCE : *Central American and West Indian Archaeology*, being an Introduction to the Archaeology of the States of Nicaragua, Costa Rica, Panama and the West Indies. Londres, Philip Lee Warner, 1916, in-8° de xvi-270 p., avec cartes et gravures dans le texte et hors texte (*Handbooks to Ancient Civilization Series*).

[3] E.-T. HAMY : *Un anthropolithe de la Guadeloupe* (*Revue d'Ethnographie*, t. III, 1884, novembre-décembre, p. 316-320, figures). Réimprimé dans les *Decades Americanae*, 1^{re} et 2^e Décades, p. 41-43.

[4] Touring-Club de France, Délégation de la Guadeloupe et Dépendances : *Antiquités précolombiennes des Trois-Rivières*. S. l. n. d., in-8° de 4 p. Pièce [signée : le Délégué principal du T. C. F., Émile MERWART].

[5] E.-T. HAMY : *Roches gravées de la Guadeloupe* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t. IV, 1902, mai, p. 82-97, planches et figures. Réimprimé dans les *Decades Americanae*, 5^e et 6^e Décades, p. 94-107 et pl. II).

[6] E.-T. HAMY : *La collection Guesde, à la Pointe-à-Pitre* (*Revue d'Ethnographie*, t. III, 1884, mai-juin, p. 266-268).

[7] E.-T. HAMY : *Les aquarelles archéologiques de M. Guesde, de la Pointe-à-Pitre* (*Decades Americanae*, 1^{re} et 2^e Décades, p. 156-160 et pl. VI).

[8] Thomas HUCKERBY : *Petroglyphs of Saint-Vincent, British West Indies* (*American Anthropologist*, nouv. série, t. XVI, 1914, p. 238-244, planches et figures).

[9] Theodoor DE BOOY : *Indian Petroglyphs in the Antilles* (*Forward*, t. XXXVI, 1917, nos 17-18).

[10] Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *Comptes rendus des séances de l'année 1917*, bulletin de mai-juin, p. 135-136. — Cf. id., *ibid.*, bulletin de mars-avril, p. 116.



2



1

Pétroglyphes des Trois-Rivières (Guadeloupe).

SOME ANCIENT ARTEFACTS FROM THE EASTERN UNITED STATES,

By KAJ BIRKET-SMITH.

The following pages are devoted to the description of some ancient objects from the Eastern Indians of North America, viz. a tomahawk with a stone blade, two globe-headed clubs, three pipes, and two pipe-bowls, all of which are now preserved in the Ethnographical Collection of the National Museum in Copenhagen.

My thanks are due to the director of this institution, Mr. Sophus Müller, Ph. D., for his courtesy in allowing me to publish this material, and to Mr. Th. Thomsen, curator of the museum, who has furnished me with much invaluable information. Mr. Thomsen took a good deal of trouble to trace back the history of the objects from the ancient « Royal Cabinet of Curiosities » by means of the manuscripts in the R. State Archives in Copenhagen and has kindly communicated to me all the facts which might throw light on my topic. Special thanks are due to my friend, Baron Erland Nordenskiöld, Ph. D., who has called my attention to the ancient artefacts from the Eastern United States which are now in Sweden, and also to Baron Rudolf Cederström who has very kindly answered my questions about these objects.

Owing to peculiar circumstances none of the objects in question can with certainty be ascribed to any particular tribe. I hope, however, that these pages may still have some value. No doubt a complete description of all ancient objects from the Eastern United States, which are now scattered in different museums throughout the world, should lead to an essential increase of our knowledge of those regions.

Owing to the troublous times in Europe I have but had a very limited access to the literature of later years.

The Ancient « Royal Cabinet of Curiosities » in Copenhagen.

The Ethnographical Collection of the Danish National Museum should occupy a prominent place in the museums of the world. This is not only

due to the fact that it is both quantitatively and qualitatively the most prominent of all with respect to Greenland, it is also because it contains several ancient and exceedingly rare objects. Setting aside the Greenland specimens and those here described there are from North America two Mexican mosaic masks ¹ and a triangular leather-apron, decorated with discoidal shell-beads, collected during the first half of the 17th century ². Besides, there is a considerable ancient material from South America ³, Hawaii, Indonesia, Guinea, and some other places. The reason of this is mainly the fact that the museum at the very start got an excellent basis, viz. the ethnographical objects of the « Royal Cabinet of Curiosities » or « Kunstkammer ».

It is necessary to give some details on the history of this « Cabinet ⁴ ». The foundation was an outcome of that vivid, scientific interest which was characteristic of Danish intellectual life in the 17th century, resulting from the general movement of the Northern renaissance. It was established by King Frederik III, who was himself a scholar of distinction, in the first years after his accession (1648). However, as it was, in the beginning, an entirely private collection, we may hardly speak of an actual year of foundation. Following the habits of his time, the king gathered here a motley collection of things belonging to Arts, Anthropology, Natural History, Physics, and all sorts of more or less remarkable curios — excellent objects and worthless trumpery side by side.

As early as 1654 the Cabinet received a valuable increase, the king acquiring, after the death of their owner, the great collections belonging to Ole Worm (Olaus Wormius), who had been professor of Medical Science at the University of Copenhagen and had gained honor as the founder of the scientific study of runes. By means of former pupils and numerous foreign friends he had gathered a « museum » of European fame. He himself is the author of a very detailed description of it ⁵.

1. Cf. W. Lehmann, « Die altmexikanischen Mosaiken des ethnographischen Museums in Kopenhagen », *Globus*, XCI. Brunswick, 1907. — Lehmann is of opinion that one of the masks, representing Tlaloc, was among the objects presented to Cortés by Motecuzoma.

2. Pictured on the portrait of « eine West Indianische Fraw auss Mexica » in A. Olearius, *Gottorffische Kunst-Cammer*. Slesvick, 1666; pl. II, fig. 4.

3. Cf. Kr. Bahnson, « Ueber südamerikanische Wurfhölzer im Kopenhagener Museum ». *Internationales Archiv für Ethnographie*, II. Leiden, 1889.

4. H. C. Bering Liisberg, *Kunstkammeret, dets Stiftelse og ældste Historie*. Copenhagen, 1897.

5. [O. Wormius], *Museum Wormianum. Seu Historia Rerum Rariorum etc.* Amsterdam, 1655.

The son of Frederik III, king Christian V, acquired a few years after the death of his father (1670) another considerable collection, belonging to the Danish ambassador in the Netherlands, Peder Charisius. Unfortunately, however, we do not know the contents of it in detail. On the other hand we have from these years two inventories of the R. Cabinet itself, one from the year 1673-'74, not published, however, till 1897¹, and another edited 1696 by Professor Jacobæus².

Finally, about 1750, the R. Cabinet received another great and valuable acquisition, the whole « Ducal Cabinet of Curiosities » in Gottorp, being incorporated. This museum was founded by Friedrich III, Duke of Holstein-Gottorp, a brother-in-law of King Frederik III. The basis of it was partly the collections procured by the Ducal librarian, Adamus Olearius, in Russia and Persia, partly a still more ancient « Cabinet of Curiosities », belonging to the well known Dutch physician, Bernhardus Paludanus, in Enkhuizen († 1633)³. We have a very incomplete inventory of the Gottorp cabinet⁴.

There is no reason for following the history of the R. Cabinet further. However, it may be understood that the specimens of this institution formed an excellent basis, when at length, in 1850, a scientific Ethnographical Museum was founded.

The Indians of the Eastern United States.

No doubt all the objects here described originate from the Eastern United States. It may, therefore, be appropriate first of all to throw a glance on the native inhabitants of those regions. With a single exception the population along the Atlantic coast from Nova Scotia to Pamlico Sound belonged to the Algonquian stock. West of the Coast-Algonquians — in the Appalachian Mountains, the greater part of New York, about the two « lower lakes », and in the valley of St. Lawrence — was the home of the Iroquoian tribes. The eastern Siouans occupied the piedmont-plateaus of Virginia and the Carolinas, and the Indians of Georgia were mainly of the Muskogean stock. Finally there lived, on the border of South Carolina and Georgia, the Yuchi tribe, thought to form the isolated Uchean stock.

1. Bering Liisberg, *op. cit.*, 153 sqq.

2. O. Jacobæus, *Musæum Regium seu Catalogus rerum tam naturalium, quàm artificialium, quæ in basilica bibliotheca... Hafniæ asservantur*. Copenhagen, 1696.

3. Cf. G. Brandt, *Historie der vermaerde Zee- en Koop-stadt Enkhuisen*. 2nd ed., Hoorn 1747; I, 345 sqq.

4. Olearius, *op. cit.*

These Indians were all tillers of the soil, but otherwise their types of culture differed considerably.

A zone between the New England states and Virginia formed a district of transition between the stages of civilization of the northern and southern Algonquians. Here several elements of culture changed their characters. The dome-shaped wigwam was found on the northern parts of the coast together with the bark or mat covered communal house; south of Narragansett Bay, however, the communal house was the only kind of habitation ¹. The compound bark-canoes were at Cape Ann partly superseded by dug-outs, and more to the South they went quite out of use ². The pottery of New England and New Jersey is of a type different to that of Delaware and the more southern states ³. South of New York weaving with suspended warp was known, but not North of this place ⁴. Later on we shall see that clubs with globular heads were used in the northern region, while the clubs of the southern parts were crescent-shaped. In the region first mentioned no stick-armor was known, such as was used in Virginia ⁵. The typical double curve-ornamentation does not reach the southern region ⁶. The natives of New England were head-hunters, while those of Delaware and the southern states practised scalping only ⁷. The art of embalming was confined to Virginia and more southerly places ⁸. Even a linguistic limit may be proved here within the Algonquian dialects ⁹.

It is inappropriate to say that civilization in one of these regions was at an essentially higher stage than in the other one. The more primitive type of some elements may be found in the North, e. g. the wigwam,

1. E. Sarfert, « Haus und Dorf bei den Eingeborenen Nordamerikas ». *Archiv für Anthropologie*, n. F. VII. Brunswick, 1909; 137, 163, 165.

2. G. Friederici, *Die Schifffahrt der Indianer*. Stuttgart 1907; 47.

3. W. H. Holmes, « Aboriginal Pottery of the Eastern United States ». *20th Annual Report of the Bureau of Ethnology*. Washington 1903; 147, 175.

4. Cl. Wissler, *The American Indian*. New York 1917; 57, fig. 20.

5. W. Hough, « Primitive American Armour. *Smithsonian Report 1893, Report of the U. S. National Museum*. Washington 1893; 649.

6. Fr. G. Speck, « The Double-Curve Motive in Northeastern Algonkian Art ». *Canada, Department of Mines, Memoir 42*. Ottawa 1914; map. fig. 25.

7. G. Friederici, *Skalpieren und ähnliche Kriegsgebräuche in Amerika*. Brunswick 1906; 14.

8. H. C. Yarrow, « A further contribution to the Study of the Mortuary Customs of the North American Indians ». *1st Annual Report of the Bureau of Ethnology*. Washington, 1881; 131.

9. T. Michelson, « Preliminary Report on the Linguistic Classification of Algonquian Tribes ». *28th Annual Report of the Bureau of Ethnology*. Washington 1912; 238, 280.

but that of others in the South, e. g. the dug-out ¹. Most likely this cultural limit is due to the combined influence of three different circumstances ², viz :

1. That the Delaware and the more southern Algonquian tribes probably reached the Atlantic coast coming from the West across the Appalachian Mountains, whereas the more northern tribes appear to have come more directly from the North.
2. That the basis of civilization South of New York consists of a very old cultural layer, the ice-hunting stage, whereas this layer is largely mixed with the younger snowshoe-layer in the North ³.
3. That the southern region is situated nearer to the centers of civilization in Mexico and Central America than the northern one.

The Iroquoian material culture is rather more unknown to us than that of the Algonquians. I may presume that the solid political organisation of the Iroquoian tribes has contributed to this fact, since they were not accessible to study untill their original material culture had fallen into decay. It seems, however, that there was a cultural contrast between North and South, the Five Nations, Neutrals, Tionontati, Conkhandeenrhone, Erie, and Huron on one hand and the Conestoga (?), Nottaway, Meherrin, Tuscarora, and Cherokee on the other hand. It is evident, besides, that it was not only with regard to social organization, but indeed to the entire niveau of civilization that the Iroquoians were on a little higher stage than the Algonquians.

Probably the culture of the Siouan tribes was similar to that of the southern Iroquoians. But very little, however, is known about it.

The Tomahawk.

Otis T. Mason was the first author who called attention to the fine and — as far as known — quite unique tomahawk, nr: *Hb 26* of the

1. This expression must not be mistaken. I am of opinion that the dug-out is a more primitive craft than the compound bark-canoe, but *not* that it is the prototype of it.

2. Cf. Kaj Birket-Smith, « A Geographic Study of the Early History of the Algonquian Indians ». *Internationales Archiv für Ethnographie*, XXIV. Leiden 1918 ; 203 sqq., 212 sqq.

3. What is here called ice-hunting and snowshoe-stage corresponds to the more ambiguous terms « coast- » and « inland-culture » used by G. Hatt, « Moccasins and their Relation to Arctic Footwear ». *Memoirs of the American Anthropological Association*, III. Lancaster 1916 ; 249.

inventory of the Danish National Museum¹ (pl. II, fig. 1, also pictured by Bahnson)².

The tomahawk is 49 cm. long and armed with a highly polished blade of a rather soft, dark green argillite, length 29 cm. The blade is square in section, at the centre 2,5 by 2,5 cm., tapering with slightly convex rims towards both sides and terminating in 0,5 cm. high, vertical edges. One of these is now slightly damaged. Several notches are to be found in one half of the blade. The central part of the blade is fastened to the shaft by means of a thong running through two holes near the top of the shaft. On one side three small wooden wedges have been driven to the back of the lashing evidently because the thong has expanded in the lapse of time.

The shaft is made of wood and rectangular in section. Formerly it has been broken, and it is, besides, rather worm-eaten. The top of it is curved in an angle of 90° so as to form a socket for the blade. It is here 13,5 cm. broad and 2 cm. thick, the narrowest place at the handle being 3 and 1,5 cm. respectively. The terminating edge below the blade is rather crudely carved into a human face, the mouth and eyes of which have been indicated by rectangular pieces of white wampum. That of the left orbit has, however, disappeared. Evidently the sides of the shaft have been entirely covered with wampum except a figure like an inverted V at the bottom of one side. In several places, however, the wampum pieces are now lacking. On the convex border of the shaft a similar cover of wampum is to be seen, and a part, length 10,5 cm., at the bottom of the concave border has been adorned in the same way. Above this part the wampum has been confined to six small squares.

The wampum used is mainly of the white kind, which was made of the shells of *Buccinum* and *Pyrula* sp. The precious « black » (purple) wampum, made of the muscular impressions and the outer rim of *Venus mercenaria*, is, however, used in making bands across both sides. There were, evidently, five bands on each side, running from the convex edge obliquely downwards towards the concave one. Both sorts of wampum are almost without exception rectangular and fastened to the shaft by means of a black glue.

It is highly interesting to find, instead of wampum, eight small, black beads in the lowest cross-band of one side. These are the only traces of

1. O. T. Mason, « A Very Ancient Tomahawk ». *The American Anthropologist*, III, Washington 1890; 44.

2. Kr. Bahnson, *Etnografien fremstillet i dens Hovedtræk*. Copenhagen 1900; I 293, fig. 129 a.

European influence to be seen on this specimen which is, in other respects, entirely aboriginal.

This tomahawk is a Gottorp piece. As to the history we know nothing but that it is not mentioned in the inventory of the Ducal Cabinet until 1743. The shaft, however, was broken even then and also damaged in other ways. Unfortunately, no information as to place of origin is available.

— Our next task, then, is to make out from where this interesting tomahawk may be. I am sorry to say that we will soon find that the information from ancient sources does not permit any very precise conclusions. This fact may seem strange, indeed, as the early authors rather often speak about stone tomahawks as the predecessors of the iron and brass weapons of colonial days. However, the large, critical investigation of W. H. Holmes has clearly shown that this presumption depends on a mistake even from a remote time, influenced by the idea of the aboriginal stone-axes for working purposes ¹.

What is after all our information about striking weapons of the Indians at the Atlantic coast and adjacent areas?

We are told in the following manner about the 16th century natives of the southern states :

« Ils n'ont autres armes que l'arc & la flesche... Quand ils vont à la guerre, leur Roy marche le premier, avec vn baston en vne main, et son arc en l'autre, avec son carquois garny de flesches ². »

The « baston » mentioned is evidently a paddle-shaped club. Clubs of this kind are pictured on several drawings executed by the artist Le Moyne, a companion of René de Laudonnière ³, although he himself also says : « nec alia habent, præter arcum et sagittas, arma. »

Unfortunately neither Lawson ⁴ nor Lederer ⁵ have mentioned aborigi-

1. W. H. Holmes, « The Tomahawk ». *The American Anthropologist*, n. s. X. Lancaster 1908.

2. [R. de] Laudonnière, *L'histoire notable de la Floride, silvee es Indes Occidentales etc. mise en lumiere par M. Basanier*. Paris 1586; 4 a, 5 b. — « Cassetête » is simply used instead of « baston » by P. de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle France, etc.* Paris 1744; I 27.

3. J. Le Moyne, *Indorum Floridam provinciam inhabitantium eicones*. — Ed. Th. de Bry, Frankfurt a/M 1591; pl. XI, XIV, p. 3.

4. Lawson, *Allerneueste Beschreibung der Gross-Britannischen Provintz Carolina in West-Indien*. German transl., 2nd ed. Hamburg 1722.

5. J. Lederer, « The discoveries of ... from Virginia to the West of Carolina » etc. In J. Harris, *Navigantium atque Itinerantium Bibliotheca*. London 1705, app. to vol. II.

nal tomahawks, and at the time of Bartram the ancient material culture had all but disappeared ¹.

According to a tradition of the Yuchi, this tribe once used globe-headed clubs ². Whether this tradition is credible, may, however, be open to doubt. The fact is that it has not been put down till after the Yuchi had been transferred to the reservations where, perhaps, they heard about such clubs from more northern tribes among which they were extremely common ³.

As it happens we have pretty copious information from Virginia. As early as in an itinerary of 1584 it is stated :

« Their swords be of wood hardened : likewise they use wooden breastplates for their defence. They have besides a kind of club, in the end whereof they fasten the sharpe hornes of a stagge, or other beast ⁴. »

Hariot wrote about the Virginia Indians :

« Those weapōs that they haue, are onlie bowes made of Witch hazle, & Arrowes of reeds ; flat edged truncheons also of wood about a yard long ⁵. »

Captain John Smith says about them :

« For their warres also they vse... a sword of wood at their backes, but oftentimes they vse for swords the horne of a Deere put through a peece of wood in forme of a Pickaxe. Some a long stone sharpned at both ends, used in the same manner ⁶. »

In his *Discourse of the Plantation... in Virginia 1606*, George Percy writes about the Appomattoc, a tribe of the Powhatan confederacy :

« At our landing, there came many stout and able Sauages to resist vs... with their swords at their backes beset with sharpe stones, and pieces of yron able to cleaue a man in sunder ⁷. »

1. W. Bartram, *Reisen durch Nord- und Süd-Karolina, Georgien, etc.* German transl. Berlin 1793.

2. Fr. G. Speck, « Ethnology of the Yuchi Indians ». *University of Pennsylvania, Anthropological Publications of the University Museum*, I. Philadelphia 1909 ; 84.

3. We have another uncertain information about a globe-headed club from a southern tribe, viz. the Natchez at the mouth of the Mississippi. Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane*. Paris 1758 ; II, 191, cf. plate at p. 308.

4. R. Hakluyt, *The Principal Navigations Voyages Traffiques and Discoveries of the English Nation*, etc. Hakluyt Society ed. Glasgow 1904 ; VIII 307.

5. *Ibidem*, 374. — Th. Hariot, *A Briefe and True Report of the New Found Land of Virginia of Commodities, and of the Nature and Manners of the Naturall Inhabitants*. Ed. W. H. Rylands. Holbein Soc. ed. Manchester 1888 ; 24.

6. John Smith, *The Generall Historie of Virginia, New-England, and the Summer Isles*, etc. London 1624 ; 31. — [John Smith], *Travels and Works of Capt...* Ed. E. Arber & A. G. Bradley. Edinburgh 1910 ; 68 seq., 364.

7. [J. Smith], *Trav. and Works*, LXV seq.

I imagine that Mooney's remark on similar weapons from the District of Columbia ¹ is based on these statements. Finally, we may find the crescent-shaped weapon mentioned by Strachey ², by the author of *A rélaytion of the Discovery of our River; etc.* a. o ³. Beverley is the first author to bring a picture of it; according to him it was often adorned with wampum like the tomahawk described ⁴.

So all sources agree that the usual striking weapon in Virginia was a crescent-shaped club, sometimes provided with a bone blade, nor is any other to be found on those most suggestive pictures carried out by John White ⁵, in the second half of the 16th century. It seems likely, however, that a club provided with a long stone blade sharpened at both ends is a tomahawk similar to that described. Besides, this description explains the somewhat obscure terms of Percy, which might be thought, otherwise, to suggest a weapon like the Mexican « macquahuitl ». John Smith is said to be not always trustworthy and it appears strange, indeed, that such a weapon should not be mentioned by other authors. The reference of Percy to the Appomattoc, however, makes it evident that it was in reality a Virginian weapon, and that it was not seen by John Smith used by some other tribe, e. g. the Conestoga, with which he also communicated.

Leaving Virginia for the middle Atlantic states we reach regions from where information is rather scarce. As early as the time of Alsop the aboriginal weapons had disappeared ⁶. In his description of the ancient Swedish colony Nya Sverige Holm does not inform us about the clubs ⁷, nor have archæological investigations furnished us with any stone blades like that of our tomahawk ⁸. However, I have seen in the State Museum of Stockholm a tomahawk exactly like ours, but provided with an *iron*

1. J. Mooney, « Indian Tribes of the District of Columbia ». *The American Anthropologist*, II. Washington 1889 : 264.

2. Holmes, « Tomah. » 268. — The work of Strachey has not been accessible to me.

3. [J. Smith], *Trav. and Works*, XLIX, CXIII.

4. R. B[everley], *The History of Virginia*. 2nd ed. London 1722 ; 196, pl. X, nr. 3.

5. *Warhafftige Contrafacturen Und Gebrauch der Inwohner derjenigen Landtschafft in America / welche Virginia ist genennet worden... contrafeyt von Johann With 1585*. First part of J. Th. de Bry, *Der Newlich erfundene Landtschafft America etc.* Frankfurt a/M, 1620.

6. G. Alsop, *A Character of the Province of Mary-Land*. London 1666 ; 62.

7. Th. C. Holm, *Kort Beskrifning om Provinciën Nya Swerige uti America*. Stockholm 1702.

8. W. H. Holmes, « Aboriginal Shell-Heaps of the Middle Atlantic Tidewater Region. *The American Anthropologist*, n. s. IX. Lancaster 1907 ; 123 ff. — C. C. Abbot, *Primitive Industry*. Salem 1881.

blade, deposited by the Royal Armory. In the inventory of the last named institution it is set down as an « Indian pickaxe » among objects acquired 1683-'86. Now, the Swedish régime came to an end in North America as early as 1655, but the communication with the ancient mother-country was continued throughout a hundred years, i. a. by Swedish clergymen, and, consequently, it does not seem altogether improbable that the tomahawk in question may actually originate from Nya Sverige. This may be true, also, of two clubs, the globular heads of which are carved like human faces, now preserved on Skokloster, a castle near Stockholm belonging to the counts Wrangel. Nowadays the Delaware make similar, though more crude, globe-headed clubs ¹.

At the coast, however, neither stone-bladed tomahawks nor single blades have been found ². Therefore, it appears most probable that the Stockholm specimen has come from an inland tribe, i. e. the Iroquois. Moreover, this theory is supported by the fact that stone-blades of the type in question actually have been found in the interior of New York. In his paragraph mentioned before Mason writes :

« in the collection of the [U. S.] National Museum are two such blades without handles, both from New York. These furnish good evidence that the Copenhagen Museum specimen is an aboriginal tomahawk of the New York Indians, made before the iron ones were adopted ³ ».

Similar blades originating from New York are in the State Museum in Albany ⁴. One blade has been found within the Iroquoian territory North of Lake Erie, Ontario ⁵.

« Haer wapenen inden Krijg plechten te wesen / Boog en Pijl / met een steenen Bijl en Klop-hamers / maer nu krijgense van ons Volck / Roers / Degens / ysere Bijlen en Klop-hamers ⁶. »

1. M. R. Harrington, « Vestiges of Material Culture among the Canadian Delawares ». *The American Anthropologist*, n. s. X. Lancaster 1908 ; 414.

2. Cf. J. de Laet, *Novvs Orbis* etc. Leiden 1633 ; 75. — J. Dankers & P. Sluyter, « Journal of a Voyage to New York 1679-'80. » English transl. *Memoirs of the Long Island Historical Society*, I, Brooklyn 1867. — R. Juet, « Extract from the Journal of the Voyage of the Half-Moon 1609. *Collections of the New York Historical Society*, 2nd s. I. New York 1841. — A. Skinner, « Archaeology of the New York Coastal Algonkin ». *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, III. New York 1909. — Ejusdem « The Lenapé Indians of Staten Island ». *Ibidem*.

3. Mason, *op. cit.*, 44.

4. W. M. Beauchamp, « Polished Stone Articles used by the New York Aborigines ». *New York State Museum, Bulletin* 18. Albany 1897 ; 15 cf. fig. 26 seq.

5. D. Boyle, « Archæological Report ». App. to the *Report of the Minister of Education, Ontario*. Toronto, 1896 ; 57.

6. J. Megapolensis, « Kort ontwerp vande Mahakuase Indiënen in Nieuw-Nederlandt etc. 1644. Printed in *Beschrijvinghe van Virginia, Nieuw Nederlandt, Nieuw Engelandt, en d'Eylanden Bermudes, Barbados, en S. Christoffel*. Amsterdam 1651 ; 47.

These words of Johannes Megapolensis refer to the Mohawk in 1644. By the phrase « stone axe » the author may allude to real tomahawks similar to our specimen, although it is not quite out of question that he is guilty of the usual confounding of working implements and weapons. The « klop-hamer » mentioned by him leads to another class of Iroquoian weapons. It has also been noticed by Ad. van der Donck ¹. There is no doubt that it is a globe-headed club like those preserved at Skokloster, like a specimen in the State Ethnographical Museum in Leiden ², or like the Copenhagen clubs described later. Lafitau speaks about the globe-headed club of the Northern Iroquois in these terms :

« ... il est de racine d'arbre, ou d'un autre bois fort dur, de la longueur de deux pieds ou de deux pieds et demi, équarri sur les côtés, et élargi ou arrondi à son extrémité de la grosseur du poing ³. »

A modern specimen, probably from the Northern Iroquois, is preserved in the Copenhagen Museum (nr. *Hb 50*).

Finally, we must mention a third type of Iroquoian striking weapons, viz. a club evidently similar to the Virginia crescent-shaped club with an inserted bone-point ⁴. Regular stone celts may be inserted by the Cayuga ⁵; but this is, I presume, an invention of later days.

Within the Seneca-country a remarkable two-pronged club of elk-horn has been found; it is, however, quite different from Iroquoian weapons, being of a type said to be Siouan ⁶.

The following extract, referring to the New England natives, is from Gookin 1674 :

« Their weapons heretofore were bows and arrows, clubs, and

1. A. van der Donck, *Beschryvinge van Nieuw Nederlandt, begriipende de Nature, Aert, gelegenheijt, etc.* Amsterdam 1655; 72.

2. D. J. Bushnell, « Old North American Club in the Leiden Museum ». *The American Anthropologist*, n. s. X. Lancaster 1908; 333 seq.

3. Lafitau, *Mœurs des sauvages américains, etc.* Paris 1724; II, 197 seq. — Cf. de Charlevoix; *op. cit.*, III, 222. — [H. de La] Tonti, *Dernières découvertes dans l'Amérique septentrionale, par M. de La Sale*. Paris 1697; 21. — G. H. Loskiel, *Geschichte der Mission der evangelischen Brüder unter den Indianern in Nordamerika*. Barby 1789; 183.

4. Morgan cited by Abbot, *op. cit.*, 340.

5. M. R. Harrington, « Some Unusual Iroquois specimens ». *The American Anthropologist*, n. s. XI. Lancaster 1909; 86 seq.

6. R. H. Lowie, « Notes concerning New Collections ». *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, IV. New York 1910; 279. — Unfortunately I have not had access to Lewis H. Morgan's work on Iroquoian implements in the *5th Annual Report of the Regents University of the State of New York*. It is not found in Scandinavian libraries and it is, at present, impossible to get it from abroad.

tomahawks, made of wood like a pole axe, with a sharpened stone fastened therein. ¹ »

This is hardly a description of real tomahawks with stone blades (cf. the comparison with a pole-axe), but is, if anything, an early example of confusing weapons and working implements. The ordinary striking weapon of New England was the club with globular head. It has been described by several authors, e. g. Josselyn who calls the clubs « Staves two foot and a half long with a knob at the end as round as a bowl and as big as that we call the Jack or Mistress ². »

Much the same words are used by Ogilby ³. A specimen which according to tradition belonged to Metacom, the famous Wampanoag chief (« king Philip », † 1676), is described in the following manner :

« It is a piece of hard wood — hard maple, I think — about 14 inches long, shaped somewhat like this, (figure) a solid ball about 4 inches in diameter, which, with the handle, is cut out of one piece of wood. Along the handle on both sides are inserted triangular pieces of what appear to be, and I suppose are oyster shells ; the dark pieces showing the number of Indians Philip had killed, and the light pieces the whites ⁴. »

Roger Williams renders the New England word « onúttug » as « An halfe Moone in war ⁵ », which may refer to a similar weapon, the shafts of the globe-headed clubs being crescent-shaped. The relics from the earlier population of these regions do not contain real tomahawk-blades ⁶.

From Nouvelle France so early a writer as Thevet states that the « Canadiens » — no doubt an Algonquian tribe at the mouth of St. Lawrence — used to have « rondes massues, bastons de bois à quatre quarrés ⁷ ».

The globe-headed clubs are also spoken about by Lescarbot from these parts ⁸. Tomahawk-blades of stone have not been found ⁹.

1. D. Gookin, « Historical Collections of the Indians in New England, 1674 ». *Collections of the Massachusetts Historical Society*, I. Boston, 1806 ; 152.

2. J. Josselyn, *An Account of Two Voyages to New England 1673*. London 1674 ; 147.

3. J. Ogilby, *America*. London 1671 ; 150.

4. W. M. Beauchamp, « Aboriginal Use of Wood in New York ». *New York State Museum, Bulletin* 89, *Archeology* 11. Albany 1905 ; 126.

5. R. Williams, « A Key into the Language of America (1643) ». *Collections of the Rhode-Island Historical Society*, I. Providence 1827 ; 149.

6. W. K. Moorehead, « The Red-Paint People of Maine ». *The American Anthropologist*, n. s. XV. Lancaster 1913 ; 33 sqq.

7. F.-A. Thevet, *Les singularitez de la France antarctique*. Paris 1558 ; 157.

8. M. Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*. 3d ed. Paris 1618 ; 862.

9. Cf. H. Piers, « Relics of the Stone Age in Nova Scotia ». *Proceedings and Transactions of the Nova Scotian Institute of Science*, IX. Halifax 1898. — G. Patterson, « The Stone Age of Nova Scotia ». *Ibidem*, VII. Halifax 1889.

Sagard speaks of Huron clubs without, however, describing their type ¹. Sam. de Champlain gives a picture of a Huron warrior armed with a pickaxe-shaped weapon ². Though it appears very doubtful, it may represent a tomahawk like that in question.

Among the Algonquian Lake-tribes, finally, clubs with globular heads were in general use, e. g. among the Sauk, Fox, and Ojibwa ³. From the Sauk there is in the Copenhagen Museum a specimen with an iron spike, nr. *Hb 171*, formerly belonging to the chief Keokuk jun ⁴. The Lake-tribes also used crescent- or musket-shaped clubs, sometimes provided with an iron or bone blade. We need not, however, take this type into consideration here.

At length we proceed to take a view of the facts referring to tomahawks like the one in question. They are but few, viz :

1. Two statements of their use among the Virginia Indians.
2. One tomahawk with an iron blade in the State Museum of Stockholm, probably originating from a tribe near the ancient Swedish colony (Mohawk?).
3. The remark of Megapolensis on « a stone axe » used as a weapon among the Mohawk.
4. Several stone-blades found in the interior of New York and one found North of Lake Erie, Ontario.
5. A very incredible statement of tomahawks with stone-blades from New England. It is beyond doubt due to a mistake.
6. A bad picture in the work of S. de Champlain, representing a Huron warrior with what is possibly a tomahawk.

These facts are, to be sure, rather meagre. However, it is evident that all of them point towards the interior of New York and neighbouring regions and towards Virginia. We may add, further, that we are justified in laying stress on the circumstance that tomahawks like our specimen are not mentioned with certainty from the comparatively well known coast-tribes of New England. Certainly they should not have escaped the attention of early and prominent writers as Lescarbot, Denys, Josselyn, etc. The natives of New York were chiefly Iroquois. A small, triangular area at the coast, and the lower Hudson River, only, was the home of the Mahican ⁵. In other words, there is reason to assume that our toma-

1. G. Sagard [Theodat], *Le grand voyage du pays des Hurons*. Paris 1632; 126.

2. [S.] de Champlain, *Les voyages de la Nouvelle France occidentale, dicte Canada, faits par le s^r . . . 1603-'29*. Paris 1632; I 291, fig. E.

3. G. Catlin, *Illustrations of the Manners, Customs, and Condition of the North American Indians*. 7th ed. London 1858; II, Pl. 241, 295.

4. Pictured by Bahrson, *op. cit.* I 293, fig. 129 c.

5. W. M. Beauchamp, « Aboriginal Occupation of New York ». *New York State Museum, Bulletin 32, VII*. Albany 1900; 11, 13.

hawk is either an aboriginal Iroquois weapon or a « sword » of the Virginia Algonquians. The occurrence of stone blades in New York makes me prefer the first mentioned hypothesis.

— The question of the antiquity of the specimen is still an open one. We have mentioned before that with certainty it cannot be traced back any earlier than the year 1743, but as early as that it was rather damaged. There is no doubt whatever that it originates from a considerably earlier time.

It is, indeed, not solely in the 18th century-literature on the United States that the tomahawk is spoken of exclusively as the well known European brass or iron axe ¹. As early as in the 17th century it had been introduced to a large extent. The words of Megapolensis cited before prove that the Mohawk in 1644 used iron tomahawks and guns. David de Vries tells the same about the Mahican ²; now Colenbrander has shown, to be sure, that David de Vries without further ado copied his description from the work of Megapolensis, but nevertheless the remark was no doubt fully agreed to in this case. The Long Island-Indians had guns about 1680 ³. Adriaen van der Donck mentions brass hatchets from Nieuw Nederlandt ⁴. In 1666 Alsop wrote on the Conestoga :

« The Warlike Equipage they put themselves in when they prepare for *Belona's* March, is with their faces, armes, and breasts confusedly painted, their hair greazed with Bears oyl, and stuck thick with Swans Feathers, with a wreath or Diadem of black and white Beads upon their heads, a small Hatchet, instead of a Cymetre, stuck in their girts behind them, and either with Guns, or Bows and Arrows ⁵. »

The Huron appear to have had brass tomahawks as early as about 1630 ⁶, and we are told in 1673 even of the Shawni, who were living

1. Cf. e. g. J. Adair, *The History of the American Indians, etc.* London 1775 ; 5. — H. Timberlake, *The Memoirs of Lieut. ...* London 1765 ; 51. — C. Colden, *The History of the Five Indian Nations of Canada*. 2nd ed. London 1750 ; 9. — *Documents relative to the Colonial History of the State of New York*. Ed. E. B. O'Callaghan. Albany 1856-'61 ; VIII, 741. — J. Weld, « Reisen durch die Staaten von Nordamerika, und die Provinzen Ober- und Nieder Canada 1795-'97 ». German transl. in *Magazin von merkwürdigen neuen Reisebeschreibungen*, XX. Berlin 1800, 468.

2. D. P. de Vries, *Koerte historiael ende journaals aenteyckeninge van verscheyden voyagiens in de vier deelen des wereldts-ronde, etc.* Ed. H. F. Colenbrander. Linschoten-Vereeniging ed. The Hague 1911 ; 242 seq., xxxvi sqq. — Cf. « Remonstrance of New Netherland and the Occurrences there ». English transl. in *Doc. Col. Hist.*, I, 283.

3. Dankers & Sluyter, *op. cit.*, 125.

4. A. van der Donck, *op. cit.*, 73.

5. Alsop, *op. cit.*, 62.

6. Sagard, *op. cit.*, 149.

far from the coast, that « they had guns, knives, axes, shovels, glass beads, and bottles in which they put their powder »¹.

The preceding quotations may suffice to show that a tomahawk with a stone blade surely cannot originate from the second half of the 17th century. The use of beads, on the other hand, substantiates that it has been made or at least repaired after the arrival of the Whites. The result is, then, that it is most probably from the first half of the 17th century or even a little earlier. Comparing this determination of time with the fact that it originates, perhaps, from New York, the place of the ancient Dutch colony, we may be tempted to assume that it is, originally, a specimen from the collection of the Dutch physician Bernhardus Paludanus. However, this is of course a mere guess.

The Clubs.

The club nr. *Gb 8* of the Copenhagen Museum (pl. II, fig. 2) is made of one piece of brown, not especially heavy wood ; length 63,5 cm. The front part of the head is carved like a human face, abruptly separated from the hemispherical hind part. The face is worked with a great deal of skill, evincing a keen apprehension of the features characteristic of the Indian race : the somewhat sloping forehead, the prominent cheek-bones, and the pointed chin. The tip of the nose is now broken off. The eyes are indicated by means of two rectangular pieces of white wampum. A similar piece has evidently marked the mouth, but has now disappeared. The ears are small projections, originally, no doubt, pierced by a hole from front to back. The outer rims of both ears are, however, now broken off. It is a highly interesting circumstance that we are able to discern distinct tokens of painting and engraved designs which evidently represent tattooing. The right half of the face is painted red, the color, however, being now very much faded, whereas the left half, as far as discernable, has been black. Beneath the right eye there are engraved four parallel lines running from the ear to the nose. Unfortunately it cannot be distinguished whether similar lines have been cut beneath the other eye. There are, on the other hand, some very distinct lines running obliquely from the left side of the nose downwards to a point between the cheek and the chin. The corresponding lines on the right side of the face are rather effaced. In the middle of the chin several angles are seen within

1. Marquette et Joliet, « An Account of the Discovery of some New Countries and Nations in North America 1673 ». English transl. in *Historical Collections of Louisiana*, II. Ed. B. F. French. Philadelphia 1850 ; 293.

each other, the apices being placed beneath the mouth. On the right side of the chin no pattern is discernable any longer. On the left side, however, there is a square leaning against the angles just mentioned. It is covered with numerous cross-lines.

The shaft of the club is abruptly separated from the head. The top of it has been broken but has, evidently in early Cabinet days, been repaired by means of a long iron spike, running from one edge to another. The shaft is in this place rectangular in section, 2 cm. thick and 12 cm. broad immediately behind the head. Above the handle it measures but 4 cm. in breadth. The lowest part of the shaft, 25 cm. in all, forms a spindle-shaped handle, terminating at the bottom in a base which appears to have been square, but now is rather damaged and irregular in shape. This base is pierced from one side to another by a double conical hole, evidently cut with a knife from both sides. There is, also, a smaller cylindrical hole, made, as it seems, in early Cabinet days by means of a nail for fastening the specimen to a wall.

This club is mentioned in the inventory of the R. Cabinet in the year 1737.

— In the previous chapter it was shown that globe-headed clubs had their main distribution among the Iroquoian and Algonquian tribes of New York, New England, and the Great Lakes area. Besides there are in Skokloster in Sweden two clubs of which the heads are carved like human faces. Probably they originate from a tribe in the neighbourhood of Nya Sverige. So we have sufficient reason to assume that the specimen described came from the Northern Atlantic area.

It might be presumed that the different ornaments of the face enabled us to reach a closer determination. In the native symbolism of these regions red is said to be the color of blood and war, black of sorrow and death. Perhaps, however, it was not until the arrival of the Whites that red got the meaning of a war color, the aboriginal one being black in this case also ¹. The Algonquian warrior at the Great Lakes painted himself red and black ², and red was the war color of the Iroquois about the middle of the 17th century ³. In Nouvelle France the Indians used black paint while mourning or « lors... qu'ilz machinèt quelque trahison ⁴ ».

1. J. D. McGuire, « Ethnology in the Jesuit Relations », *The American Anthropologist*, n. s. III, New York 1901; 266.

2. G. Mallery, « Picture-writing of the American Indians », *10th Annual Report of the Bureau of Ethnology*. Washington 1893; 631.

3. [Fr. Le Mercier], *Relation de ce qui s'est passé... au pays de la Nouvelle France 1652-53*. Paris, 1654; 101.

4. Lescarbot, *op. cit.*, 812.

In New England black was likewise a token of mourning and red of joy ¹. We are told about the warriors there in these words :

« They colour their faces red all over, supposing that it make them the more terrible ². »

Ogilby says :

« When they go to their Wars, it is their Custom to paint their Faces with diversity of Colours, some being all black as Jet, some red, some half red and half black, some black and white, others spotted with divers kinds of Colours ³. »

In New England Waymouth also noticed Indians with one half of their faces red, the other half black, some of them with blue stripes across the upper lip, the nose, and the chin, sometimes with their eyebrows painted white ⁴.

In the New York region black was as usual the color of mourning ⁵. According to Megapolensis the Mohawk « schilderen oock haer Aengesichten / root / blaue / etc. en siender dan uyt als de Duyvel selfs ⁶ ».

Loskiel, who particularly regarded the Iroquois and the Delaware, states about those natives :

« Vorzüglich lieben sie die Zinnoberfarbe, und bemahlen sich damit bisweilen den ganzen Kopf, dass es feuerroth aussieht. Mit unter bringen sie schwarze Flecken an, oder färben wol auch die eine Hälfte des Gesichts und des Kopfes schwarz, die andere roth ⁷. »

Among the modern Delaware in Oklahoma Harrington has noticed a ceremonial mask painted half red and half black ⁸. The Yuchi members of the Warrior Society use to color the right sides of their faces red and the left ones black ⁹.

In consequence we see that the painting of the club is evidently a very wide-spread pattern, and it does not, therefore, throw light on the nationality of the maker. This is true, also, of the pierced ears into which,

1. M. Lechford, « Plain dealing : or, neues from New-England » (1642). *Collections of the Massachusetts Historical Society*. 3rd s. III. Cambridge 1833 ; 103. — Williams, *op. cit.*, 154, 160.

2. Josselyn, *op. cit.*, 147.

3. Ogilby, *op. cit.*, 155.

4. Chas C. Willoughby, « Dress and Ornaments of the New England Indians ». *The American Anthropologist*, n. s. VII. Lancaster 1905 ; 501.

5. Dankers & Sluyter, *op. cit.*, 248. — Remonstr. N. Netherl., 281.

6. Megapolensis, *op. cit.*, 46. — Cf. van der Donck, *op. cit.*, 57, 72.

7. Loskiel, *op. cit.*, 63.

8. M. R. Harrington, « A Preliminary Sketch of Lenapé Culture ». *The American Anthropologist*, n. s. XV. Lancaster 1913 ; 229.

9. Speck, « Yuchi Ind. », 76.

perhaps, ornaments have been inserted. Ear-ornaments were, indeed, commonly worn by very different tribes ¹.

As to tattooing we know that it was, no doubt, in use among all nations of these regions. In colonial days it was performed with a needle and powder, previously with a flint-stone, a fish-tooth, or a thorn together with soot of poplar-bark ². Unfortunately, however, the early authors do not inform us of the face-designs. Therefore it is of very great interest that Bushnell has been able to distinguish, on one of White's water-color sketches entitled « one of the Wyves of Wyngyno », a face-tattooing consisting of « two lines of dots across each cheek, three vertical lines on the chin, and a triangular design in the center of the forehead ³ ».

The resemblance with the pattern in question is obvious. This does not mean to say that the club described should be of Virginian origin. The type of the weapon is one not to be found there. It is, however, a hint of the direction in which we are to look. We are aware, also, that the New England Indians used tattooing on their cheeks ⁴. Besides, we find again the characteristic lines on the chin among the Cree ⁵, and the cheek lines among the Chipewyans ⁶. Many Eskimo tribes use a pattern, very similar to that of Virginia ⁷. On the other hand, Le Moyne's pictures from the Southern Atlantic states, and the head-vases from the mounds of Eastern Arkansas and adjacent regions show quite different designs.

The interpretation of these facts is easy. The tattooing of the Virginia

1. Lescarbot, *op. cit.*, 821. — Holm, *op. cit.*, 125. — Loskiel, *op. cit.*, 64. — Lawson, *op. cit.*, 292. — Warhaft. Contrafact. v. J. With. — J. Heckewelder, *Nachricht von der Geschichte, den Sitten und Gebräuchen der Indianischen Völkerschaften*, etc. Göttingen 1821; 344. — B[audry] D[es Lozières], *Voyage à la Louisiane 1794-98*. Paris, 1802; 208.

2. Loskiel, *op. cit.*, 64. — Heckewelder, *op. cit.*, 342. — A. T. Sinclair, « Tattooing of the North American Indians ». *The American Anthropologist*, n. s. XI. Lancaster 1909; 369.

3. D. J. Bushnell, « The Virginia Indians ». *Ibidem.*, IX. Lancaster 1907; 448.

4. Willoughby, *op. cit.*, 500.

5. J. Franklin, *Narrative of a Journey to the Shores of the Polar Sea 1819-22*. London 1823; 71. — Al. Mackenzie, *Voyages from Montreal... to the Frozen and Pacific Ocean 1789-93*. London 1801; XCV.

6. Mackenzie, *op. cit.*, CXX.

7. Old painting of Greenland Eskimo in the Copenhagen Museum, reproduced by Bahnson, *op. cit.*, I 232, fig. 104. — Fr. Boas, « The Eskimo of Baffin Land and Hudson Bay ». *Bulletins of the American Museum of Natural History*, XV. New York 1907; 108, 472. — R. Amundsen, *Nordvestpassagen*. Kristiania 1907; fig. p. 143. — Ellis, *An Authentic Narrative of a Voyage performed by capt. Cook and capt. Clerke... in search of a North-West Passage*. London 1782; II 46.

Indians was no doubt a pattern, the elements of which were characteristic of the large Northern area of North America, i. e. the Algonquian. Now the cradle of the Iroquoian stock appears to be in the South¹. We may conclude, therefore, that the tattooing furnishes good evidence of the Algonquian origin of our club. Probably it originates from New England or the coast of New York.

As to the age of the specimen we must be content with the fact that it may be traced back to the first half of the 18th century.

The club N. *Gb 153* (pl. II, fig. 3) is of the same general type as that previously described, but the details are rather different. The abundant use of wampum and the careful execution make it, perhaps, a finer specimen. The keen apprehension, however, of which the former weapon gave evidence, is not found here. This is not to be mistaken. The club is by no means influenced by the cultural decline which everywhere accompanies European influence. It is, as it were, entirely unaffected. Perhaps we may use the expression that the maker in this case was less of a true artist.

The club is 66 cm. long, made of one piece of finely polished, dark, and not especially heavy wood. The head is globular, and the front of it carved like a human face. There is no distinct demarcation between the forehead and the flat nose, and besides the wings of the nose are continued obliquely downwards as two slightly raised lists on either side of the mouth. The eyes are made of two triangular pieces of white wampum and the mouth of an oval one. Along their rims there are drilled rows of very small, conical holes. The ears are merely indicated by low, semicircular edges behind shallow pits. Across the forehead a curved line of rectangular, white wampum is seen, reaching from one ear to the other. A similar line runs from the crown vertically down the forehead and the upper part of the nose. The eyebrows and the sides of the nose are painted black.

The shaft is curved, embracing the head by means of an upper and a lower ridge, the former of which is carved in shape of a longtailed quadruped. To a civilized eye it resembles most of all a lizard or an alligator; how it was interpreted by the Indians themselves may, however, be open to doubt. From the nose to the point of the tail it measures, along the curvature of the back, 27 cm. It was entirely covered with rectangular or irregularly shaped pieces of white wampum except the eyes, ears, and mouth. In addition, the mouth is indicated by a notch. The wampum-pieces have, however, disappeared from a small part above the

1. Wissler, *op. cit.* — Birket-Smith, *op. cit.* 203 seq.

tail. The legs of the animal are marked by means of narrow stripes of wampum within slightly raised edges and extend at right angles from the body. Between the fore-, and hind-legs the shaft of the club is somewhat thinner than elsewhere and separated from the belly of the figure by a fissure. In this place the dimensions of the shaft are 12 cm. by 2. The middle part of it is oval in section and 4 cm. by 3. The lower part forms a handle shaped like a human knee, leg and right foot. Just above the knee a hole has been cut through the handle from one side to the other.

This club is the only specimen among those here described which did not belong to the ancient « R. Cabinet of Curiosities ». It was part of the private collection of arms of King Frederik VII and was among other artefacts incorporated in the Museum after the death of the king (1863). Unfortunately we do not know from where it originates or how it was acquired.

It is beyond doubt that the home of the club is the Eastern United States, but it is hardly from the same tribe as the previously described specimen. The whole character is too different. It may, on the contrary, be maintained that it is of Iroquoian origin. In the next chapter, namely, we are going to see that it is a peculiar feature of the Iroquoian pipes to be provided with a figure of a quadruped in quite the same position as that of the club. On the aboriginal Algonquian pipes, on the other hand, such figures never occur.

As to the antiquity of the specimen nothing can be stated with certainty. It must, necessarily, be an old one, for no tribe would be able to make a weapon like this at a time, when the material culture was already partly destroyed by contact with the Whites. Perhaps it originates from the 17th or the beginning of the 18th century. A closer determination we may hardly risk for the present.

The Pipes and Pipe-Bowls.

The pipe N. Gc 4 (pl. II, fig. 4) consists of a wooden stem and bowl in which there is a funnel-shaped pit for the tobacco. The bowl is carved like a human head from the mouth of which the stem projects. The face is an excellent example of aboriginal, naturalistic art, somewhat resembling that of the club N. Gb 8. The forehead is sloping, the nose curved, and the lips projecting in an absorbing position. The eyes are big, black glass-beads, the ears are indicated by small projections. A dark, irregular line, running from the right corner of the mouth downwards across the cheek is due to tobacco-juice oozing out. The hind and under side of the head are

not carved with the same skill as the face. Behind each ear there is a 1 cm. wide hole, perhaps intended for the insition of an ornament or the like. Besides there is behind the left ear a big, very irregularly shaped groove, in the bottom of which a similar, but smaller hole may be seen. Finally there is a hole on the under-side of the head, evidently representing the orifice of the neck. The height of the bowl is about 11 cm., breadth across the cheek-bones about 6,3 cm.

The stem is 37 cm. long, cylindrical, thickest at the bowl (diameter 2,5 cm.) and tapering towards the point (diam. 1 cm.). The point is cylindrical, not flat as in European and more recent Indian pipes. Something more than 11 cm. from the point and carved out of the same piece of wood, the stem has a 0,8 cm. broad, slightly raised rim on which several crosses are scratched.

This pipe is known to have been as early as 1710 in the Ducal Cabinet in Gottorp.

— We know considerably more of the pipes in the Eastern United States than about the weapons. For one thing the pipes were mostly made entirely or at least partly of stone or clay, and they have, therefore, in great numbers been preserved in the earth to our own time, when they have been brought to light by modern, archæological investigations. Secondly they had to the early travellers the charm of novelty and were, therefore, often mentioned, while the weapons of the Indian « savages » were passed over in contemptuous silence. I cannot refrain from citing the pleasant words of that most excellent advocat Lescarbot, who briefly gives a vivid expression of the view on tobacco in Europe at that time :

« Cette fumé de Petun prise par la bouche en succât cōme vn enfant qui tette, ilz la fōt sortir par le nez, & en passant par les conduits de la respirartion le cerveau en est rechauffé. & les humeditez d'iceluy chassées. Cela aussi étourdit et enivre aucunemēt, lache la ventre, refroidit les ardeurs de Venus, endort, et la fueille de cette herbe, ou la cendre qui reste au petunoir consolide les playes. Je diray encore que ce Nectare leur est si suave, que les enfans humēt quelquefois la fumée que leur peres jettent par les narines, afin de ne rien perdre ¹. »

In their valuable pioneer-works on North American pipes Holmes and McGuire have given copious informations on the distribution of types.

In the South-Eastern states of the Union rather clumsy hourglass-shaped pipe-bowls have been found near the coast, and in Florida roughly

1. Lescarbot, *op. cit.*, 930 seq.
Société des Américanistes de Paris.

carved, bird-shaped bowls may be encountered¹. No doubt they were provided with a long stem as shown by the pictures of Le Moyne². For councils big bowls with several stems were sometimes used³.

In Virginia and neighbouring regions the pipes were « slightly bent tubes from 4 to 6 inches in length, having gently expanding bowls less than 2 inches long, and stems that taper slightly to a neat mouth-piece⁴. »

Here also pipes with several stems were used⁵. Early authors even tell of lobster-claws used as pipes⁶. In Nya Sverige, Nieuw Nederland and New England the pipes were of essentially the same type, lobster-claws or bent trumpet-tubes⁷. In addition to clay and stone specimens the natives here had also pipes of copper⁸. A single, head-shaped bowl has been found within the region of the New York coast Algonquians⁹, but may have been imported from a foreign tribe, and of the Mahican pipes of our own days Speck states :

« Fanciful relief carvings of the human face usually adorn the front of the bowl, in other parts of which realistic figures, probably modern in origin, are scratched¹⁰. »

In fact, also the relief carving appears to be a modern feature, otherwise similar ancient bowls had certainly been found in greater numbers.

1. McGuire, « Pipes and Smoking Customs of the American Aborigines ». *Report of the U. S. National Museum* 1897, I. Washington 1899; 528 sqq. — Holmes, « Abor. Pott. », 108, 129 — W. K. Moorehead, *The Stone Age in North America*. Boston & New York 1910; I 29 sqq. — D. J. Bushnell, « The Choctaw of Bayou Lacombe ». *Bureau of American Ethnology, Bulletin* 48. Washington, 1899; 5, 12 sqq.

2. Le Moyne, *op. cit.*, pl. XX. — Cf. Le Page du Pratz, *op. cit.*, I 105.

3. G. R. Swanton, « Indian Tribes of the Lower Mississippi Valley and the adjacent Coast of the Gulf of Mexico ». *Bureau of American Ethnology, Bulletin* 43. Washington 1911; 349.

4. Holmès, « Abor. Pott. » 158. — Cf. Beverley, *op. cit.*, pl. X. — D. J. Bushnell, « Virginia — from early records ». *The American Anthropologist*, n. s. X. Lancaster 1907; 43. — S. Purchas, *Hakluytus Posthumus or Purchas his Pilgrimes*. Glasgow 1906; XVIII, 345, 363.

5. J. G. Pollard, « The Pamunkey Indians of Virginia ». *Bureau of American Ethnology, Bulletin* 17. Washington 1894; 18.

6. Hakluyt, *op. cit.*, VIII, 346.

7. Holmes, « Abor. Pott. », 175. — McGuire, *op. cit.*, 608 sqq. — Harris, *op. cit.*, II, 223. — Skinner, « Lenape Ind. », 26 seq. — Ejusdem « Arch. N. York », 222.

8. Juet, *op. cit.*, 323. — P. Kalm, *En Resa til Norra America*. Stockholm 1753-61; II, 471.

9. Skinner, « Arch. N. York », 222.

10. Fr. G. Speck, « Notes on the Mohegan and Niantic Indians ». *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, III. New York 1909; 189.

Lescarbot tells that the pipe in Nouvelle France « est vn cornet troué par le côté, & dans le trou ilz fichent un long tuiau, duquel ilz tirèt la fumée du petun qui est dans ledit cornet, après qu'ilz l'ont allumé avec du charbon qu'ils mettent dessus ¹. »

Denys gives the following interesting account. The pipes were made « somtijds van hout en de schaer van een Zeekreeft; somtijds van een sekere groene steen, gelijk ook van een andere, die rood is, altemaal uit een stuk. Om de Pijp door te booren, gebruikten zy hun beenen, waar af de punt een weinige plat en snijdende was; en door lang te booren en te draayen, holden zy desteen allengskens uit, en kreegen 'er eindelijk het gat in. Al hun werk was nooit haastig; en 't geen sy deden, was alleenlijk tot hun tijdverdrijf. Wat d'andere soorten van Pijpen belangt, zy waren van twee stukken. De buizen of rieten waren gemaakt van een seker hout, 't geen onse Matroozen *Bois de Calumet* noemen. Zy maakten 'er rieten af van een voet en anderhalve voet lang. Om ze te doorbooren sneeden sy een kring een duim breed van het eind, daar zy al het hout rondom af weg namen tot het midden toe, 't geen zy omtrent so dik lieten als het lemmer van een kaars; en dit scheen het pit wel van het hout te wesen, hoewel het geen pit en heeft, of zo weinig dat men het byna niet sien kan. Dit endtje namen sy tusschen de tanden, en hielden het wel stijf vast, terwijl sy het hout met de handen allengskens en seer zoetjiss omdraaiden, waar door het dan eindelijk gebeurde, dat dit lemmer, om zo te seggen, los raakte, tot so ver dat sy 'er het al draayende uit kreegen. Thans beschaafden zy het hout, polijstten het, en maakten het van de dikte als het wesen moest om in het gat van de ketel te gaan, zynde somtijds van hard hout, somtijds van Elandtsbeen, van een Zeekreefteschaar, en van alle andere dingen, na dat het hen in 't hoofd schoot ². »

Finally we have from these regions numerous pipe-bowls with a peculiar keel-shaped ridge on the under side ³.

From our account it is, however, evident that the pipe here described can hardly originate from the very coast. We are, therefore, obliged to turn our eyes to more westerly regions.

1. Lescarbot, *op. cit.*, 930.

2. Denys, *Geographische en Historische Beschrijving der Kusten van Noord-America*. Dutch transl. in L. Hennepin, *Beschrijving van Louisiana, nieuwelijks ontdekt ten Zuid-Westen van Nieuw-Vrankrijk*. Amsterdam 1688; 176.

3. Mc Guire, *op. cit.*, 479 sqq. — H. Piers, « Aboriginal Remains of Nova Scotia ». *Proceedings and Transactions of the Nova Scotian Institute of Science*, VII. Halifax 1889; 286 seq.

In the southern Appalachian Mountains pipe-making had reached a high stage. Sometimes the pipes might be shaped like men or human heads (the last mentioned among the Yuchi), sometimes like frogs, or they might be furnished with a bird's head facing the smoker ¹. The following extracts are from Adair :

« They make beautiful stone pipes ; and the Cheerake [Cheroki] the best of any of the Indians : for their mountainous country contains many different sorts and colours of soils proper for such uses. They easily form them with their knives ; the pipes being of a very soft quality till they are smoked with, and used to the fire, when they become quite hard. They are often a full span long, and the bowls are about half as large again as those of our English pipes. The fore part of each commonly runs out with a sharp peak, two or three fingers broad, and a quarter of an inch thick — on both sides of the bowl, lengthwise, they cut several pictures with a great deal of skill and labour ; such as a buffalo and a panther on opposite sides of the bowl ; a rabbit and a fox ; and, very often, a man and a woman *puris naturalibus*. Their sculpture cannot much be commended for its modesty... The stems are commonly made of soft wood about two feet long, and an inch thick, cut into four squares, each scooped till they join very near the hollow of the stem : the beaus always hollow the squares, except a little at each corner to hold them together, to which they fasten a parcel of bell-buttons, different sorts of fine feathers, and several small battered pieces of copper kettles hammered, round deer-skin thongs, and a red painted scalp... They so accurately carve, or paint hieroglyphic characters on the stem, that all the war-actions, and the tribe of the owner, with a great many circumstances of things, are fully delineated ². »

The northern group of Iroquoians were likewise excellent pipe-makers, and their products have some features in common with those of the southern tribes. McGuire distinguished between a « rectangular type » and a more particular « Iroquoian type », the first named extending from Pennsylvania to Nova Scotia and westwards to Ohio, the area of the second one being the Great Lakes district ³. In fact, these types

1. McGuire, *op. cit.*, 598 seq. — Holmes, « Abor. Pott. », 140 seq. — Speck, « Yuchi Ind. », 28 sqq., 99. — C. Thomas, « Report on the Mound Explorations of the Bureau of Ethnology », *12th Annual Report of the Bureau of Ethnology*. Washington 1894 ; passim. — G. Fowke, « Stone Art ». *13th Annual Report of the Bureau of Ethnology* Washington 1896 ; 129 sqq. — C. C. Jones, *Antiquities of the Southern Indians*. New York 1873 ; 401 sqq.

2. Adair, *op. cit.*, 423 seq.

3. McGuire, *op. cit.*, 474, 488.

are very difficult to distinguish from one another, and Holmes does not make any such discrimination ¹. The prototype of both is the common tube, bent in an angle ranging from some few degrees to 90° or even more. Besides, it is a characteristic feature of both that the bowl is sometimes adorned with a human head and very often with a quadruped, a bird, or a bird's head facing the smoker.

Holmes has been « able to recognize with reasonable certainty, besides faces of men, the features of the bear, wolf or dog, owl, eagle or hawk, crow or raven, and snake ² ».

On other Iroquoian pipes the bowls were « copied apparently from the hats of the soldiers of colonial days, with their high curved front, often affording space for the representation of standing or seated figures which look as though copied from the sacred pictures or figures of the French churches. Another characteristic of the pipe of almost the whole of the Iroquoian area is observed in a series of ellipsoidal depressions upon the pipe bowl, the significance of which it is difficult to explain, though it is common on both stone and pottery examples. There is still another type of pipe that belongs to this region which has no stem, the form being that of a bird or animal always facing away from the smoker ³ ».

Evidently, typical Iroquoian pipes are mentioned by capt. Smith from the Conestoga :

« three quarters of a yard long, prettily carved with a Bird, a Deere, or some such devise at the great end, sufficient to beat out ones braines ⁴ ».

Holm and Kalm have also given descriptions of pipes from these regions ⁵.

As to the Ojibwa, Menomini, Illinois, and other tribes still more to the West, they had pipes of the usual monitor-shape ⁶.

This brief summary has shown that the Iroquoians, the Yuchi, and the Mahican make pipes shaped like human heads, but among the last named, at any rate, the manufacture appears to be of rather recent origin,

1. Holmes, « Abor. Pott », 172 sqq.

2. *Ibidem*, 174.

3. McGuire, *op. cit.*, 489.

4. J. Smith, *Gener. Hist.*, 24. — Ejusdem, *Trav. and Works*, 54, 350.

5. Holm, *op. cit.*, 136. — Kalm, *op. cit.*, III, 6.

6. De Bacqueville de La Potherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale*. Paris 1793 ; II 45. — J. G. Kohl, *Kitschi-Gami*. Bremen 1859 ; II 81 seq. — W. J. Hoffman, « The Menomini Indians ». *14th Annual Report of the Bureau of Ethnology*, I, Washington 1896 ; 247 sqq. — L. Hennepin, *Nouvelle découverte d'un très grand pays situé dans l'Amérique*. Utrecht 1697 ; 149 sqq. — Marquette et Joliet, *op. cit.*, 289.

and it seems most likely that the pipe described is an Iroquoian specimen. We have seen that it is more ancient than the year 1710. This agrees with the fact that heads *not* facing the smoker are said to be peculiar to modern times¹. On the other hand, the glass-beads prove that it is postcolumbian.

Nr. *Dc 14* of the Museum (pl. II, fig. 5) is a pipe of greenish grey veined steatite, in shape resembling a usual European clay-pipe and finely polished. The bowl is funnel-shaped, 7 cm. high and 3 cm. in diameter at the top. Around the pit there is a slightly raised rim, somewhat more than 2 cm. broad. The thickness of the bowl is here 0,2 cm. The bowl is placed at an obtuse angle to the stem which is 23 cm. long, cylindrical and tapering towards the round mouth-piece.

As early as 1690 this specimen was found in the R. Cabinet.

We have seen before that the primitive angular pipe was one of the most widely distributed types in Eastern North America outside of the Gulf area. The steatite-manufacture was, to be sure, mainly an Algonquian art, but not exclusively, and it is, in fact, impossible to ascribe this pipe to any tribe in particular. Likewise nothing can be stated as to its antiquity.

Like the preceeding specimen the pipe nr. *Dc 15* (pl. II, fig. 6) is made of polished steatite. The bowl is funnel-shaped, 4,5 cm. high and 2 cm. broad at the top, the thickness being 0,2 cm. At the front side there is, facing the smoker, a roughly carved, 5 cm. long figure of a long-tailed quadruped embracing the bowl. The stem is placed nearly at right angles to the bowl. It is 9,5 cm. long, cylindrical and tapering towards the point, which is now somewhat damaged; diameter 1,5 and 0,5 cm.

This pipe is also mentioned 1690 in the inventory of the R. Cabinet.

Judging from the type there is no doubt as to the Iroquoian origin of this pipe. We have, indeed, specimens found within the range of the Five Nations displaying quadrupeds in quite the same positions², and we have seen that the Algonquians did not furnish their pipes with figures of animals. Unfortunately nothing can be said of its antiquity.

Nr. *Dc 16* (pl. II, fig. 7) is a wooden pipe-bowl with a short, cylindrical

1. Beauchamp, « Pol. Stone Art. », 46.

2. McGuire, *op. cit.*, 475, fig. 400. — H. Piers, « Relics of the Stone Age in Nova Scotia. » *Proceedings and Transactions of the Nova Scotian Institute of Science*, IX. Halifax 1898; 52 sqq. — « Annual Archaeological Report and Canadian Institute 1891. » Appendix to the *Report of the Minister of Education, Ontario*. Toronto 1892; 29.

stem. Within the funnel-shaped pit a brass sheet is placed, rolled up so as to form a cone. On the side opposite to the smoker there is a figure representing a carnivorous animal in a position similar to that of the preceeding specimen. The eyes of the animals are made of two brass nails. The ears — of which the right one has been broken — are erect, the mouth is open so as to show the big canine-teeth. Across the back of the animal there are inserted small pieces of flat brass-thread close to each other so as to produce three longitudinal stripes, the central one of which is continued on the tail. Between these stripes there are zigzag designs produced in the same way. At the borders of the limbs two similar stripes are seen and besides, on the hind legs, the zigzag pattern. The toes are indicated by means of numerous pieces of brass-thread. An irregularly shaped brass-mounting is placed on the bowl itself just above the right hind leg. The dimensions of the bowl are : height 6 cm., breadth 4 cm. The stem, into which a longer one was no doubt inserted, is 8 cm. long, measured from the exterior side of the curvature. The length of the animal is 16,5 cm. from mouth to the point of tail.

This pipe is of an especial interest. There cannot be the slightest doubt that Mr. Thomsen is right in maintaining that it is the very specimen belonging to Olaus Wormius and described by him in these terms :

« Tubulorum, quibus Tabaci fumus hauritur, ligneorum tria peculiaris mihi sunt specimina... Alter Tubulus è Brasiliâ allatus, duorum saltem est pedum, ex ligno Guajacino, ut mihi videtur, confectus, ita ut paulatim angustetur. Receptaculum Tabaci grandius est ita ut pollicem admittat, & sustentatur ab animali quodam sculptili, quod lupum refert. & variis filis æneis depingitur & exornatur. Superficies exterior lævis est, nodum tamen quandam in medio habens, colore fusco, fuliginosis quibusdam annulis depicta ¹. »

From this extract it appears that Wormius thought his pipe to be a Brazilian specimen. As to this point he is, however, certainly wrong. In South America pipes are of an altogether considerable, but very sporadic occurrence. Baron Erland Nordenskiöld has put together the facts concerning the distribution of pipes in this part of the World ². Pipes are used by the following tribes : Motilones, Arecuna, Patamona, Conibo, Carayá, Xavayé, Tapuyas of Pernambuco (now extinct), Guarayos, Sirionó, Cainguá, the tribes of El Gran Chaco, Araucanians, and Tehuelche. Besides archaeological investigations have brought to light pipes from Patagonia.

1. Wormius, *op. cit.*, 371 seq.

2. E. Nordenskiöld, « Eine geographische und ethnographische Analyse der materiellen Kultur zweier Indianerstämme in El Gran Chaco ». *Vergleichende ethnographische Forschungen*, I. Göteborg 1918 ; 94 sqq.

Chile, the northern part of the Argentine Republic, southern Bolivia, the region at Lake Titicaca, Colombia, and the Atlantic coast from Buenos Aires in the South to Lake Valencia in the North. The pipes are partly tubular, partly angular. In eastern South America angular pipes occur at Lake Valencia, at several places along the Brazilian coast, viz. in Bahia, Alagôas, São Paulo, and Paraná, and, finally, at Buenos Aires. The Valencia pipes are sculptured, but quite different from the specimen in question ¹; and the pipes from Buenos Aires have scratched ornaments only ². In southern Brazil angular pipes have been found together with objects of iron; they are, consequently, postcolumbian ³. In Bahia, however, discoveries have proved that they there at least reach back to the times before the arrival of the Portuguese ⁴. The type is very different from the North American one. Sometimes pipes found in the sambaquis have primitive ornaments ⁵, but sculptured figures are exceedingly rare. Even so late as 1885 Netto might ascertain :

« De todos os cachimbos existentes no Museu Nacional [of Rio de Janeiro], nem um so existe tendo adornos anthropomorphos ou zoomorphos como os apresentam os cachimbos dos *mound-builders* da America do Norte ⁶. »

Strong arguments, it is seen, speak against the supposition of Wormius, that the pipe was of Brazilian origin. In fact, the resemblance to the pipe nr. *Dc 15* makes it evident that it is, on the contrary, Iroquoian. Unfortunately, we donot know how it was acquired by Wormius. It is not mentioned in his letters ⁷. On the other hand we may easily understand how his error as to the origin occurred. Everybody working with ancient museum-material is no doubt aware that in the 17th century transatlantic reports of origin ran together, simply because the navigation to those places was performed by the ships of one and the

1. K. von den Steinen, « Ausgrabungen am Valenciasee », *Globus*, LXXXVI. Brunswick 1904; 106. — Virchow in *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Ethnologie, etc.*, XVI. Berlin 1884; 435 seq.

2. Fl. Ameghino, *La antigüedad del hombre en el Plata*. Paris & Buenos Aires 1880-'81; I 295 sqq.

3. A. Kunert, « Caximbos in Süd-Brasilien ». *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Ethnologie, etc.*, XIII. Berlin 1891; 696.

4. E. Nordenskiöld, « Südamerikanische Rauchpfeifen ». *Globus*, XCIII. Brunswick 1908; 297.

5. G. von Königswald, « Die indianischen Muschelberge in Südbrasilien ». *Globus*, LXXXVII. Brunswick 1905; 345.

6. L. Netto, « Investigações sobre a Archeologia Brasileira ». *Archivos do Museu Nacional*, VI. Rio de Janeiro 1885; 446.

7. *Olaii Wormii et ad eum doctorum virorum epistolae*, I-III. Copenhagen 1751.

same, privileged company of trade. In Copenhagen there was established, in the year 1625, a West-Indian Board of Trade which for a series of years got a monopoly of trading to Guinea, Brazil, and Virginia. I do not venture to maintain that Wormius acquired the pipe in question by a ship of that company. I only mean to suggest how the mistake as to the origin might occur.

The specimen is, as we have seen, older than 1654. The use of brass, however, makes it evident that it is postcolumbian.

The last specimen to be described is a pipe-bowl, nr. *Dc 17* (pl. II, fig. 8). It is funnel-shaped, made of one piece of dark wood, measuring 9,5 cm. in height, 5 cm. in breadth on the side nearest to the smoker. On the opposite side, facing the smoker, there is an excellently carved, 6 cm. long crow's or raven's head. The right eye is indicated by means of a discoidal piece of white wampum, pierced in the centre. The corresponding piece of the left eye has disappeared, exposing a deep, funnel-shaped hole, where rests of a black glue may be discerned. There is a fissure between the upper and the lower beak of the bird. The short stem is cylindrical and no doubt intended for the insertion of a longer reed; length 2 cm., measured from the exterior curvature.

This pipe is mentioned as early as 1690 in the inventory of the Royal Cabinet. It is evidently of Iroquoian origin.

Copenhagen. July 1919.



Fr. B.-S. photo.

Ancient Artefacts from Eastern U. S. A. (National Museum, Copenhagen).

LA TRADITION COLOMBIENNE ET LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

LETTRES A M. LE PROFESSEUR CARLO ERRERA
DE L'UNIVERSITÉ DE BOLOGNE,
ET A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

PAR M. HENRY VIGNAUD, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

A l'usage de mes lecteurs anglais et américains, j'ai publié récemment à Oxford un mémoire dans lequel j'ai résumé et complété l'exposé des faits et des raisons avancés dans mon *Histoire de la Grande entreprise de 1492* pour faire voir que, contrairement à une opinion généralement accréditée, l'Amérique n'a pas été découverte par Colomb au cours d'un voyage organisé pour aller aux Indes orientales par la voie de l'Occident.

Nos lecteurs connaissent substantiellement ces faits et ces raisons par l'analyse de mon livre que mon ami, M. le Dr Rivet, a bien voulu faire pour eux. Mais la controverse qui recommence, à l'occasion de mon mémoire anglais, me fait un devoir de revenir sur ce sujet. Ce mémoire, adressé aux professeurs Hermann Wagner et Carlo Errera, l'un de l'université de Gottingue, l'autre de celle de Bologne, a fixé leur attention, ainsi que celle du professeur Raymond Beazley, de l'université de Birmingham, et du professeur E. Luther Stevenson de la Société Hispanique de New York. Ces deux derniers ont examiné la question posée dans le *Geographical Journal* de Londres et dans la *American Historical Review* de Washington et ont écarté mes propositions. Ils l'ont fait en termes trop bienveillants pour moi, mais qui dénotent, en même temps, que les conditions fondamentales du problème historique posé sont méconnues et que de simples dénégations, de quelque source qu'elles viennent, ne suffisent pas pour justifier une opinion qui n'a d'autre base que l'autorité attachée à une tradition séculaire.

C'est pour le faire voir clairement que j'adresse au professeur Errera, qui a bien voulu m'écrire à ce sujet, la lettre transcrite ici textuellement. Elle a, en effet, pour unique objet d'éviter tout malentendu dans la question débattue en en précisant nettement les termes et en montrant

que ceux qui, s'en tenant quand même à la tradition colombienne, soutiennent que l'Amérique a été découverte en tentant de se rendre aux extrémités de l'Asie par la voie de l'Ouest, s'obligent par cela même à faire voir que cette tradition s'accorde non seulement avec les témoignages ayant une autre origine, mais aussi avec le langage et les actes de Colomb lui-même antérieurs à sa découverte.

Cela personne ne l'a fait, et tant que ce ne sera pas fait les propositions suivantes restent inébranlées :

Il résulte de tous les témoignages, autres que ceux d'origine colombienne, ainsi que de l'examen des différentes phases de la préparation et de l'exécution de l'expédition de 1492, que cette expédition a été faite uniquement pour découvrir les îles mêmes qui ont été découvertes et non pour aller aux Indes par l'Ouest. Il suit de là, nécessairement, ainsi que je le dis au professeur Errera, que l'Amérique n'a pas été découverte par hasard en tentant une entreprise chimérique, mais parce que son découvreur avait deviné son existence et qu'il l'a cherchée jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée.

C'est la dernière fois que je reviens sur cette question à laquelle j'ai consacré bien des veilles. Condamné par l'âge et par les infirmités à compter les jours et même les heures, je dois consacrer le temps qui me reste au grand travail cartographique qui m'occupe depuis tant d'années et laisser à d'autres le devoir de combattre le bon combat pour la rectification historique du fait mémorable par lequel s'ouvre l'Histoire moderne.

A Monsieur le Professeur CARLO ERRERA
de l'Université de Bologne.

Bagneux, Seine, ce 18 novembre 1920.

Monsieur et Éminent contradicteur,

Je reçois votre très aimable lettre dont le ton gracieux me fait regretter quelques expressions un peu vives dont je me suis servi à votre égard. Veuillez agréer mes excuses à cet égard et croire aussi que c'est sans intention que le nom de l'Université de Bologne, à laquelle vous faites honneur, a été omis dans ma réplique à votre érudite critique. Je ne m'explique même pas comment cette fâcheuse omission s'est faite.

Sur le fond de la question vous me rendrez cette justice que j'ai loyalement indiqué les objections que ma thèse soulève; seulement j'ai expliqué pourquoi elles n'étaient pas valables, alors que mes critiques les mettent en avant sans dire pourquoi elles doivent être acceptées.

Dire que les témoignages formels de Colomb, de son fils et de son biographe Las Casas, établissent clairement que le but de l'expédition de 1492 était les Indes Orientales, ajouter à ces témoignages si précis, d'abord celui de la lettre, préface au Journal de bord où il est écrit que les Rois Catholiques avaient prescrit à Colomb de prendre la route de l'Ouest pour se rendre à cette région et ensuite celui, si péremptoire en apparence, de la lettre de créance pour le Grand Kahn, c'est, il semble, former un formidable ensemble démonstratif qui fait illusion.

Je vous renvoie à mon texte pour les raisons qui obligent une froide critique à écarter ces prétendues preuves d'un dessein qui n'existait pas alors. En ce qui concerne, cependant, les témoignages si positifs de Colomb, de son fils et de Las Casas, qui se résument, en somme, à un seul, puisque les deux derniers ne font que répéter celui du principal intéressé, je dois rappeler qu'il n'est pas permis de donner en preuve d'un fait les témoignages mêmes qui sont contestés. Restent la lettre de créance au grand Kahn et celle qui précède le Journal de bord, telles que nous le connaissons.

J'ai suggéré que la lettre de créance pouvait avoir été donnée pour satisfaire Pinzon dont j'ai montré le rôle considérable dans l'organisation de l'expédition de 1492, dont le concours était indispensable à Colomb et qui ne pensait qu'à Cypangu, ville dont ce dernier n'a jamais dit un mot avant la découverte qu'il crut en avoir faite. Pour l'autre lettre qui n'est pas datée, qui est restée inconnue au fils même du découvreur, aussi bien qu'à ses destinataires supposés, il est démontré qu'elle ne peut prendre place en tête du Journal de Colomb où Las Casas l'a mise, avec lequel elle ne s'accorde pas, et qu'on est autorisé, dès lors, à la regarder comme postérieure à la grande découverte et comme n'ayant pas eu sa destination apparente. Si cette explication de l'existence de ces deux pièces avec les dates qu'elles portent est rejetée, il faut en trouver une meilleure, car l'acceptation de ces pièces a des conséquences sur lesquelles j'appelle votre attention.

La vie de Colomb est caractérisée par une unité remarquable. Depuis la formation de son projet jusqu'à sa complète exécution, en 1492, c'est-à-dire pendant une période d'une quinzaine d'années, il a poursuivi sans relâche le même but. Tous ses actes, tous ses propos, sont marqués par le souci qu'il avait de l'atteindre. Nulle part il ne dit ou fait entendre que ce but était les Indes Orientales ; ce n'est qu'après son retour en 1493 qu'il tient ce langage. Avant sa découverte et jusqu'au moment même où elle s'accomplit, sa vie forme donc une longue chaîne de faits dont toutes les mailles se tiennent et qui ont tous le même caractère. Si la

lettre de créance au grand Kahn signifie que l'objet de Colomb était de se rendre aux États de ce potentat, elle doit s'accorder avec tous les actes antérieurs du futur découvreur, avec tous ses discours, avec tous les faits connus, avec le contrat qui le liait aux Rois catholiques, avec toutes les circonstances de son fameux voyage. Or, tel n'est pas le cas. Cette lettre trahit une intention dont il n'a jamais été question auparavant, que personne n'a jamais même soupçonnée avant que Colomb en ait parlé après son retour à Palos en 1493, et que contredit tout ce que nous savons de lui antérieurement à cette époque.

Autre point. Si réellement les Rois Catholiques ont ordonné à Colomb de prendre la route de l'Ouest pour se rendre aux extrémités orientales de l'Asie, comment se fait-il que non seulement cet ordre des souverains, mais le dessein même de Colomb, dessein dont l'exécution exigeait le concours d'un si grand nombre de personnes, soient restés inconnus à tous les contemporains ? Comment se fait-il qu'un membre éminent de la Commission royale à laquelle le projet de Colomb fut soumis, ait déclaré sous serment qu'il n'avait été question dans cette Commission que de la découverte des îles qui ont été découvertes ? Comment se fait-il qu'Oviedo qui était historiographe officiel et qui avait été en relation avec tous les Colomb, ainsi qu'avec plusieurs de ses compagnons de voyage, ne dise pas un mot d'un si vaste projet ? Comment se fait-il que tous les contemporains gardent le même silence ? Comment se fait-il que Gomara n'attribue d'autre objet au voyage de Colomb que la découverte qu'il a faite ? Comment se fait-il que ce n'est que cinquante ans et plus après la mort de Colomb qu'on ait appris pour la première fois par le livre de son fils publié en 1571, et par l'Histoire de Herrera imprimée en 1602 qui emprunte tous ces faits à Las Casas, que contrairement à ce que tout le monde croyait, l'objet de la grande entreprise de 1492 était, comme l'avait conseillé Toscanelli, la découverte d'une nouvelle et plus courte route pour aller au Indes ?

Voilà, cher et éminent contradicteur, ce qu'il faudrait expliquer. Personne n'a tenté de le faire et personne ne le fera.

Il est si difficile de renoncer à une tradition romanesque et séduisante qui a obtenu l'assentiment du monde entier, qu'on mettra peut-être en avant, pour la défendre, les fameuses conférences de Salamanque où Colomb, un globe à la main, aurait expliqué au grand ébahissement des savants de cette célèbre université que son dessein d'aller aux Indes par l'Ouest était praticable puisque la terre est ronde. Mais ce n'est pas vous qui aurez recours à cet argument, car mieux que personne vous savez que Colomb n'a jamais paru devant cette université et qu'il n'a pas eu le ridicule de vouloir donner une leçon de cosmographie à des gens plus savants que lui.

Vous semblez croire que je désire attribuer à Pinzon le mérite qu'on fait à Colomb d'avoir découvert l'Amérique en cherchant à aller aux Indes par l'Ouest. Nullement. C'est une faiblesse des admirateurs de Colomb de croire qu'on ne peut rendre justice à Pinzon sans faire tort au grand Génois. Pinzon n'était ni un savant ni un homme supérieur. C'était un marin accompli, mais sans aucune des hautes aspirations de Colomb. Il avait beaucoup entendu parler de Cypangu et voulait y aller parce qu'il croyait qu'il y gagnerait beaucoup d'argent, mais il ignorait où elle était placée et ne se doutait pas que c'était aux extrémités de l'Asie. Quant à Colomb c'est lui ravir la gloire qui lui appartient réellement que de prétendre qu'il a découvert l'Amérique par accident en tentant une entreprise chimérique. Il a fait sa découverte parce qu'une longue pratique des gens de mer et une étude judicieuse des voyages tentés ou accomplis dans la direction de l'Ouest, lui avaient donné la conviction qu'il existait de ce côté des terres inconnues. Ces terres il les a cherchées malgré l'incrédulité de tous, malgré les obstacles qu'on lui opposait, et il les a trouvées. Voilà la gloire de Colomb, sa découverte n'est due ni aux suites d'une conception chimérique, ni à un accident heureux, mais à une juste interprétation de faits réels et à l'énergie et à la ténacité avec lesquelles il en a poursuivi la vérification.

Je ne vous dis rien de Toscanelli. La longue controverse sur la part attribuée à ce savant a remis les choses à leur véritable place. Il est indifférent à la critique de savoir que cet astronome a ou n'a pas conseillé à Colomb d'aller aux Indes asiatiques par la voie de l'Ouest, si ce n'est pas ce que Colomb a fait. Là est la question fondamentale, la seule qui ait une importance historique.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments de haute considération et de cordiale sympathie.

Henry VIGNAUD.

Au reçu de la lettre qui précède, mon éminent contradicteur m'a adressé les objections suivantes auxquelles j'ai répondu dans les termes qu'on lira plus bas :

Bologne, ce 22 Nov. 1920.

Cher Monsieur,

Je me hâte de vous remercier pour votre aimable lettre à laquelle je regrette de ne pouvoir répondre longuement. Vous devez en tous cas convenir avec moi que tout ce qu'on pouvait dire en ce temps-là relativement à Zipangu dérivait nécessairement du texte de Marco Polo. Aussi

Pinzon ne pouvait-il considérer Zipangu que comme une île située à l'Est des rivages orientaux de l'Asie et assez près du pays du Grand Khan, auquel, en effet, on apportait des lettres de créance. Il n'est donc pas possible de dire, comme vous le faites, que Pinzon « ne se doutait pas qu'elle était aux extrémités de l'Asie ». Même en acceptant toutes vos déductions, il faudrait dire que l'expédition avait, entre autres buts, de *buscar el Levante por el Poniente*. Zipangu ne pouvait être alors pour tous qu'une île de l'Extrême-Orient.

Mais la question est trop grande pour être examinée dans une carte postale. Je profite du peu d'espace que j'ai encore à ma disposition pour vous prier, cher Monsieur, d'agréer l'assurance de mes sentiments de sympathie et de haute considération

C. ERRERA.

Bagneux, Seine.

Ce 22 novembre 1920.

Cher Monsieur ERRERA,

Je reçois votre lettre du 22 novembre et je puis vous accorder sans difficulté que je me suis trompé en disant que Pinzon ne se doutait pas que Cypangu était aux extrémités de l'Asie Orientale. La lettre de Toscanelli en main, lettre qui traduit l'opinion qu'on avait alors sur la situation de cette île, je pourrais maintenir mon assertion, mais cela est inutile. En quoi le fait que Pinzon savait ou croyait être renseigné à cet égard, change-t-il la situation ?

La tradition colombienne, accréditée par les seuls Colomb, contre laquelle je m'élève, est que l'expédition de 1492 ne fut pas faite dans le but vulgaire de découvrir une ou quelques îles sauvages, mais dans le grand dessein de montrer qu'on pouvait aller aux Indes des épices par la route de l'Ouest qui était plus courte que celle de l'Est et qui, outre les avantages commerciaux considérables que sa connaissance devait assurer à l'Espagne, avait celui de permettre la découverte d'îles nouvelles.

Je soutiens que cette fameuse expédition fut organisée uniquement pour découvrir les îles mêmes qui ont été découvertes, que tout le monde savait cela, que personne ne partagea l'illusion de Colomb qu'il revenait des Indes Orientales, que l'opinion générale était qu'on lui avait indiqué les îles qu'il trouva, et que c'est pour effacer cette opinion qu'on produisit la lettre attribuée au célèbre astronome italien dans laquelle on lui conseillait d'aller aux Indes par l'Ouest.

Qu'importe alors que Pinzon, qui était un subordonné, sût ou ne sût pas

où était Sipangu? Ce qu'il faut montrer c'est que le but de Colomb, en 1492, était l'Asie Orientale, que la découverte de quelque île nouvelle, était accessoire pour lui, et que la seule chose qui l'occupait était de démontrer, comme un savant astronome lui avait conseillé de le faire, qu'en prenant par l'Ouest on pouvait aller chercher les épices des Indes bien plus rapidement qu'on le faisait en contournant le Cap de Bonne-Espérance ou en traversant l'Asie et l'Égypte. Quand on aura fait cela on pourra maintenir que l'Amérique a été découverte en tentant une vaste entreprise, basée sur des considérations scientifiques, et que Toscanelli peut être regardé comme l'initiateur de cette découverte.

Agréez, cher Monsieur Errera, l'assurance de mes sentiments de haute considération et de cordiale sympathie.

Henry VIGNAUD.

Pour compléter cet exposé des véritables termes et de la portée du problème historique pesé, j'ajoute ici la lettre que j'ai adressée le 28 avril dernier à Messieurs les membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et qu'ils m'ont fait l'honneur d'insérer dans le Bulletin de mars-avril de leur savante Compagnie.

Bagneux (Seine) ce 28 avril 1920

A Messieurs les Membres
de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Messieurs,

Les gros volumes, bourrés de textes en langues étrangères, où j'ai exposé le résultat de trente années d'études sur les questions colombiennes ayant été peu lus ou mal lus, j'ai profité de l'occasion que m'ont donné deux articles, l'un du professeur Hermann Wagner, de Gottingen, l'autre de l'historien Carlo Errera, de Bologne, pour condenser et résumer, dans le petit volume que je vous envoie : *The Columbian tradition on the discovery of America*, les raisons essentielles qui motivent les conclusions auxquelles je suis arrivé.

Ces conclusions, brièvement formulées, sont que, contrairement à ce qui est universellement admis depuis trois siècles, Colomb n'a pas découvert l'Amérique en s'efforçant de se rendre aux Indes par la voie de l'Ouest, et qu'il est également contraire à la vérité historique que l'astronome Toscanelli fut pour quelque chose dans sa découverte.

Je ne suis arrivé que par étapes successives à ces conclusions qui s'écartent si considérablement de ce qu'ont pensé et de ce que pensent encore tant d'esprits éminents. Elles sont, en effet, la conséquence logique d'une longue suite de faits, généralement peu connus, qui ne laissent pas voir immédiatement où ils conduisent.

Frappé tout d'abord par l'invraisemblance de la fameuse lettre de 1479 que Toscanelli aurait envoyée à Colomb pour lui indiquer que la véritable route de l'Inde était celle de l'Ouest, je m'attachai à relever les raisons qui montraient que cette pièce devait être fausse sans remarquer que toute son importance était empruntée à la supposition, présentée comme un fait acquis, que la première expédition de Colomb avait eu pour objet le passage aux Indes par l'Ouest.

Ce ne fut qu'en creusant la matière que je finis par voir, ce qu'aucun de mes critiques n'a vu d'ailleurs, que lors même qu'il serait démontré péremptoirement que cette lettre était authentique, la question fondamentale, la seule qu'il y a un grand intérêt historique à trancher, était celle du véritable caractère de l'entreprise de 1492.

En effet, si le but de Colomb, en 1492, n'était pas les Indes Orientales, qu'importe qu'il n'ait ou n'ait pas été en rapports avec Toscanelli ? Qu'importe que cet astronome lui ait ou ne lui ait pas indiqué la route à prendre pour aller aux Indes puisque, dans ce cas, la lettre indicatrice serait restée étrangère à ce que le Découvreur a voulu faire et à ce qu'il a fait ?

A ce point de vue spécial la question de l'authenticité des rapports que Colomb aurait eus avec Toscanelli devient indifférente et s'efface complètement devant celle du véritable objet de l'entreprise mémorable de 1492. C'est à l'examen de ce problème historique que j'ai consacré mon *Histoire critique de l'entreprise de 1492* où je crois avoir montré que l'objet de Colomb, en 1492, était la découverte d'une île sur laquelle il avait des indications, et que ce n'est qu'après avoir trouvé cette île, bien au delà de la distance à laquelle il la croyait située, qu'il imagina s'être avancé jusqu'à la mer des Indes et qu'il crut avoir découvert une route nouvelle conduisant aux extrémités orientales de l'Asie, illusion que rien ne put dissiper chez lui et qu'il conserva jusqu'à ses derniers moments.

Est-ce à dire que cette conclusion annule les motifs qui donnent à penser que la lettre dite de Toscanelli est apocryphe ? Nullement. Il n'y a là qu'une possibilité. Les raisons qui militent contre l'authenticité de cette pièce conservent toute leur valeur et la critique peut trouver une explication de cette singulière supercherie dans le fait, dûment constaté, qu'au lendemain de la grande découverte, personne ne crut que Colomb revenait

des Indes Orientales, où il disait avoir voulu aller, et que l'opinion s'accréditait qu'il n'avait découvert que ce qui lui avait été indiqué.

C'est alors et alors seulement que les Colomb avancèrent que le Grand Génois, qui n'a jamais écrit le nom de Toscanelli, avait été en rapports avec ce savant et produisirent une lettre qu'il aurait reçue de lui dans laquelle la route des Indes par l'Ouest est indiquée et recommandée, lettre connue d'eux seuls, et qui serait toujours restée inconnue s'ils ne l'avaient pas publiée.

Dans ces conditions, la critique est fondée à dire que, vraie ou fausse, cette lettre n'a été produite que pour confirmer la prétention de Colomb d'avoir toujours voulu aller aux Indes Asiatiques et contredire l'opinion prévalente qu'il n'avait découvert que ce qui lui avait été indiqué.

Remarquez que c'est précisément l'effet produit par cette publication. Avant cela personne ne sait que Colomb s'était proposé, en 1492, d'aller aux Indes. Après, tout le monde le dit, à commencer par Herrera, qui ne s'appuie que sur le témoignage des Colomb, et, depuis, on a continué à le dire.

Remarquez encore, et ceci est d'une grande importance, que la publication de cette pièce, connue des seuls Colomb, eut aussi pour effet de dépouiller le grand Génois du mérite auquel il tenait le plus, celui d'avoir découvert une route nouvelle et plus avantageuse pour se rendre aux pays des épices, et de reporter ce mérite à Toscanelli qui devint ainsi pour la postérité l'initiateur de la découverte du Nouveau Monde.

Il tombe sous le sens que si les Colomb ont jugé à propos de produire une pièce qui, dans un sens, était si préjudiciable à la mémoire du Découvreur, c'est que sous d'autres rapports elle pouvait et devait contribuer à sa gloire. Autrement, vraie ou fausse, ils n'en auraient pas parlé et nous ignorerions encore son existence possible.

Il est de fait que c'est de cette publication que date la croyance, aujourd'hui si généralement accréditée, que l'Amérique a été découverte en tentant de passer aux Indes par la voie de l'Ouest et que c'est à Toscanelli qu'appartient la priorité de cette idée. Si elle n'avait pas eu lieu, l'histoire ne pourrait attribuer à ce grand événement d'autre cause que celle indiquée par les contemporains, mentionnée plus haut.

Si je ne craignais d'abuser de votre patience je rappellerais aussi qu'outre les raisons qui montrent que Colomb n'avait, en 1492, d'autre objet que la découverte d'une île qu'il disait connaître et qui était vraisemblablement la fameuse Antilia souvent cherchée et jamais trouvée, il y en a qui font voir que Martin Alonzo Pinson, sans le concours duquel il est certain que l'expédition n'aurait pu avoir lieu, ne s'y associa qu'à la condition qu'on chercherait aussi Cypanges.

Je pourrais également démontrer que ce que Colomb a réellement fait est plus méritant que ce que, par une singulière aberration, il a cru avoir fait et que c'est à juste titre qu'il est appelé le Grand Génois, mais je renvoie pour cela aux dernières pages de mon « Histoire de la Grande entreprise », pages qui terminent également mon mémoire anglais.

Je demande à l'Académie, dont j'ai été deux fois le lauréat et qui m'a fait l'honneur de me nommer un de ses correspondants, de prendre connaissance des raisons qui, à mes yeux, justifient les conclusions ci-dessus formulées et de se prononcer sur leur valeur.

La question soulevée mérite qu'elle lui accorde une attention particulière, car il n'y en a pas de plus importante dans le domaine des sciences historiques, et j'ai conscience qu'elle trouvera dans le petit volume que je lui sou mets les éléments nécessaires pour dire si réellement nous sommès en erreur depuis plusieurs siècles sur le véritable caractère du plus grand événement de l'histoire du Monde.

Veuillez agréer, Messieurs, l'assurance de ma respectueuse déférence.

Henry VIGNAUD.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1919.

PRÉSIDENCE DE M. VERNEAU, VICE-PRÉSIDENT.

M. H. Vignaud, légèrement fatigué, s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres élus dans la dernière séance; elle comprend également des lettres d'excuses de MM. de Périgny, Dorn y de Alsúa et Desprez.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

American anthropologist, Lancaster, t. XIX, 1917, n^{os} 1-2, t. XXI, 1919, n^o 1 ; — *Anales de la Sociedad científica argentina*, Buenos Aires, t. LXXI, 1911, n^o 6, t. LXXII, 1911, n^{os} 1, 2, t. LXXVII, 1914, n^{os} 5-6, t. LXXVIII, 1914, t. LXXIX, 1915, t. LXXX, 1915, t. LXXXI, 1916, t. LXXXII, 1916, t. LXXXIII, 1917, t. LXXXIV, 1917, t. LXXXV, 1918, t. LXXXVI, 1918 ; — *Anales del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología*, México, t. V, n^o 5, juin 1915 ; — *Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro*, t. XVII, 1915, t. XVIII, 1916, t. XIX, 1916, t. XX, 1917, t. XXI, 1918 ; — *Boletín de la Academia nacional de Ciencias en Córdoba*, Córdoba, t. XIX, 1913, Buenos Aires, t. XX, 1915, t. XXI, 1916, t. XXII, 1917, Córdoba, t. XXIII, 1918 ; — *Boletín de la Real Sociedad geográfica*, Madrid, t. L, 3^e trimestre 1908, t. LXI, 2^e trimestre 1919 ; — *Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos*, Quito, n^o 5, mars-avril, n^o 6, mai-juin 1919 ; — *Boletín de las Cámaras de Comercio, Industria y Navegación y de las Cámaras agrícolas*, Madrid, 33^e année, n^{os} 1-9, 1919 ; — *Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla*, n^{os} 1-3, 5-27 ; — *Boletín del Cuerpo de ingenieros de minas del Perú*, Lima, n^{os} 57, 58, 1908, n^o 81, 1915, n^o 82, 1916, n^o 87, 1918, n^o 95, 1919 ; — *Bulletin de la Société de Géographie de Québec*, t. XII, n^{os} 1-6, 1918, t. XIII, n^{os} 2-4, 1919 ; — *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 6^e série, t. VIII, fasc. 3, 1917 ; — *Bureau of american Ethnology. Bulletin 59*, Washington, 1918 ; — *Canada Department of mines. Geological Survey, Summary report, 1917, Part A*, Ottawa, 1919 ; — *Le Canada français*, Québec, t. II, n^o 4, mai 1919, n^o 5, juin-août 1919, t. III, n^o 1, septembre 1919 ; — *Cincinnati Museum Association. Annual Report*, 1913, 1914, 1915, 1916, 1917, 1918 ; — *Cincinnati Museum. Annual*

exhibition of american art, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919; — *Cincinnati Museum. Loan exhibition of french furniture and furnishings including tapestries*, 1-16 mars 1919. Art Museum, Eden Park; — *Frank Duveneck 1848-1919*. Cincinnati Museum Association, 1919; — *La cultura latino-americana*. Cöthen, t. I, 1915-1918; — *Dirección general de estadística. Boletín trimestrial*. Asunción, 5^e année, n° 17, 1^{er} trimestre 1919; — *The geographical Review*, New York, t. VII, 1919, n°s 5-6, t. VIII, 1919, n°s 1-2; — *Der Kunstwanderer*. Berlin, 1^{re} année, septembre 1919; — *Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord*. Copenhague, n^{lle} série, 1890-1895, 1896-1901, 1902-1907, 1908-1913, 1914-1915, 1916-1917; — *Memoirs of the american anthropological Association*. Lancaster, vol. III, 1916, n°s 1-4, vol. IV, 1917, n° 1, vol. V, 1918, vol. VI, 1919, n° 1; — *Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate »*. México, t. XXXVII, n° 2, janvier 1919, t. XXXVIII, n°s 3-4, mars 1919; — *Mitteilungen der ibero-amerikanischen Gesellschaft*. Hambourg, t. II, 1919, n° 6; — *Proceedings of the american antiquarian Society*. Worcester, n^{lle} série, t. XXVIII, part 1, 1918; — *Proceedings of the american philosophical Society*. Philadelphia, t. LVII, 1918, n° 7; — *Publicaciones del Centro oficial de Estudios americanistas de Sevilla. Biblioteca colonial americana*, t. I, Séville, 1918; — *De Re indica*. Caracas, t. I, n° 4, juin 1919; — *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*. Rome, 5^e série, t. XXV, 1916, t. XXVI, 1917, fasc. 1-4, t. XXVII, 1918, fasc. 5-10; — *Revista de derecho y ciencias políticas*. Popayán, 1^{re} année, 1919, n°s 3-4; — *Revista de Geografía colonial y mercantil*. Madrid, t. VII, n° 1, 1910, t. XVI, n°s 5-8, 1919; — *Revista de la Facultad de letras y ciencias*. Habana, t. XXVII, 1918, n° 3, t. XXVIII, 1919, n°s 1-2; — *Revista del Museo de La Plata*. Buenos Aires, t. XXII, 1913, t. XXIII, 1915; — *Revue anthropologique*. Paris, t. XIV, 1914, n° 4, t. XVII, 1917, n° 11, t. XIX, 1919, n°s 5-8; — *Spanien. Zeitschrift für Auslandskunde*. Hambourg, t. I, 1919, n° 3; — *University of Illinois studies in the social sciences*. Urbana, Champaign, vol. 1, n°s 1, 2, 4, 1912, vol. II, n°s 1, 2, 3, 4, 1913; — *Veröffentlichungen des ibero-amerikanischen Instituts*. Bibliothek der « Cultura latino-americana », n°s 1-3, Cöthen, 1919; — *Washington University studies*. St-Louis, vol. I, 1914, part II, n° 2, vol. II, 1915, part I, n° 2, part II, n° 2, vol. III, 1916, part I, n° 2, vol. IV, 1917, part I, n° 2; *Scientific series*, vol. VI, n° 2, janv. 1919.

AMBROSETTI (Juan B.). *Observaciones sobre los reptiles fósiles oligocenos de los terrenos terciarios antiguos del Paraná* (Boletín de la Academia nacional de ciencias de Córdoba, Buenos Aires, t. X, 1890, p. 409-429); — AMEGHINO (Florentino). *Énumération synoptique des espèces de mammifères fossiles des formations éocènes de Patagonie*. Buenos Aires, 1894, 196 p.; *Contribución al conocimiento de los mamíferos fósiles de los terrenos terciarios antiguos del Paraná (Memoria cuarta)* (Boletín de la Academia nacional de ciencias de Córdoba, Buenos Aires, t. IX, 1886, p. 5-231); — BELTRÁN Y RÓZPIDE (Ricardo). *Repertorio de publicaciones y tareas de la Sociedad geográfica de Madrid (1876-1900)*, Madrid, 1901; *Los Pueblos hispano-americanos en*

el siglo XX (1910-1912). Madrid, 1913, 312 p.; — BOMAN (Eric) et TORRES (Luis María). *Proyecto de leyenda uniforme para mapas arqueológicos de la República argentina y de la América del Sur en general* (Primera Reunión nacional de la Sociedad argentina de ciencias naturales. Tucumán, 1916. Buenos Aires, 1919, p. 494-503); — DOUGHTY (Arthur G.), *Rapport sur les travaux relatifs aux Archives publiques*. Ottawa, 1908, 1909, 1912, 1913, 1914-1915; — ESPINOZA (Roberto). *La evolución democrática*. Santiago de Chile, 1918, viii-351 p.; — GAMIO (M.). *Forjando patria. Pro nacionalismo*. México, 1916, , viii-328 p.; *Programa de la Dirección de Estudios arqueológicos y etnográficos*. México, 1918; — LAFONE-QUEVEDO (Samuel A.). *Rasgos psicológicos de Indios sudamericanos*. (Revista del Museo de La Plata. Buenos Aires, t. XXIV, 1918, p. 63-81); *Los términos de parentesco en la organización social sud-americana. 1ª Parte : El Guayra*. (Revista de la Universidad de Buenos Aires, t. XXXVII, 1917, p. 5-42); — MACHADO (José E.) *Cancionero popular venezolano*. Caracas, 1919; *Recuerdos de Santa Marta*. Caracas, 1919; — MARTINEZ SILVA (Carlos). *Tratado de pruebas judiciales*. 3ª édition. Bogotá, 1919; — MOSSI (Miguel A.). *Ollantay. Drama kjéchu en verso, de autor desconocido*. Publication de l'Université de Tucuman. Buenos Aires, 1916, xlix-259 p.; — ORR (R.-B.). *Thirtieth annual archaeological Report, 1918, (Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario)*. Toronto, 1918; — PEÑAFIEL (Antonio). *Cerámica mexicana y loza de Talavera de Puebla. Época colonial y moderna*. México, 1910, 54 p., 61 planches; — PONTE (Andrés F.). *Bolívar y otros ensayos*. Caracas, 1919, 355 p.; — TORRES (Luis María). *Cuestiones de sistemática antropológica*. La Plata, 1917, 25 p.; — TORRES (Luis María) et AMEGHINO (Carlos). *Informe preliminar sobre las investigaciones geológicas y antropológicas en el litoral marítimo sur de la Provincia de Buenos Aires* (Revista del Museo de La Plata, Buenos Aires, t. XX, 1913, p. 153-167); — VIGNAUD (Henry). *Americ Vespace, 1451-1512; sa bibliographie; sa vie; ses voyages; ses découvertes; l'attribution de son nom à l'Amérique; ses relations authentiques et contestées*. (Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le xiii^e siècle jusqu'à la fin du xvi^e siècle). Paris, Leroux, 1917, ix-421 p.

M. Rivet donne des nouvelles des divers milieux américanistes pendant la guerre (Cf. *Journal*, t. XI, p. 668-671).

M. Verneau remercie chaleureusement M. Rivet du gros effort qu'il a fait; la Société, grâce à lui, a retrouvé toute son activité d'avant-guerre.

Au nom de M. Boman, M. Rivet expose succinctement les découvertes faites dans la Falaise de Miramar (Cf. *Journal*, t. XI, p. 657).

A la suite de cette intéressante communication, M. Verneau fait les observations suivantes :

« Ce n'est pas la première fois qu'on découvre des ossements humains dans le gisement de Miramar. Je me bornerai à citer une tête, relativement bien conservée, qui, en dehors de la boîte crânienne, comprend une grande partie de

la face et la mandibule presque complète; elle est remarquable par la fuite exagérée du front et la chute verticale de la région postérieure. Tous les caractères, qui ne sont pas en relation avec ces particularités, sont ceux de l'*Homo sapiens*. Quand on examine la figure qu'en a donnée Florentino Ameghino ¹, on note, il est vrai, un prognathisme fort accentué, mais ce savant déclare lui-même que le maxillaire et la mandibule lui paraissent « placés trop en avant de leur position naturelle » ². Ce qui est certain, c'est que cette mandibule, avec son menton saillant, bien dessiné, trouvée isolément, pourrait être prise pour une mandibule moderne.

« Quant à la fuite du front et à la chute de la région pariéto-occipitale, elles sont incontestablement le résultat d'une déformation artificielle, la déformation fronto-occipitale, qui a été si répandue jadis dans le Nouveau Monde et dont j'ai signalé la fréquence chez les anciens Patagons ³. Cette pratique suffirait à expliquer la projection en avant de la face, projection qui a, sans doute, été exagérée, lorsqu'on a voulu remettre en place les maxillaires, mais qui existait néanmoins chez l'individu vivant.

« Malgré les ressemblances que présente le crâne de l'Homme de Miramar avec celui de Patagons qu'il est impossible de regarder comme fossiles, F. Ameghino n'a pas hésité à en faire un type à part. « Ce crâne, dit-il, qui s'éloigne de celui de l'*Homo primigenius* ou de Néanderthal par la glabellle non saillante et l'absence de bourrelets sus-orbitaires ⁴; qui s'éloigne de celui de l'*Homo sapiens* par un front plus fuyant que celui des Homunculidés et de quelques Singes vivants, ne peut appartenir à la même espèce que l'homme actuel; il représente une espèce disparue que je nomme *Homo pampaeus* ⁵. » Le savant argentin fait remonter au Pliocène inférieur son *Homo pampaeus*, qui aurait vécu en même temps qu'une foule d'espèces mammalogiques, depuis longtemps éteintes, parmi lesquelles je mentionnerai seulement le *Mastodonte*, le *Glossotherium*, *Grypotherium* ou *Neomylodon*, et l'*Onohippidium*.

« Dans mes leçons et au cours des discussions qui ont surgi au sein de Sociétés scientifiques, j'ai eu souvent l'occasion de montrer combien les savants américains sont enclins à vieillir outre mesure les débris humains, de même que les restes industriels — ou prétendus tels — découverts de l'autre côté de l'Atlantique. Personne ne conteste que souvent les espèces animales rencontrées dans les mêmes couches n'aient un caractère fort archaïque, mais il ne s'ensuit nullement qu'elles aient été contemporaines des espèces similaires qui ont vécu en Europe. L'exemple des mastodontes est très démonstratif à cet égard : tandis que, chez nous, ils caractérisent le Miocène et que les plus récents se sont

1. F. AMEGHINO. *Les formations sédimentaires du Crétacé supérieur et du Tertiaire de Patagonie*, Buenos Aires. 1906, p. 448.

2. F. AMEGHINO, *op. cit.*, p. 448, note 2.

3. R. VERNEAU. *Les anciens Patagons*. Monaco, 1903, p. 129.

4. Je noterai que l'effacement de la glabellle et des arcades sourcilières est une des conséquences habituelles de la déformation fronto-occipitale.

5. F. AMEGHINO, *loc. cit.*, p. 449.

éteints durant le Pliocène, il est prouvé aujourd'hui qu'ils ont vécu à une époque bien postérieure dans l'Amérique du Nord. De ce que des traces de l'Homme ont été constatées dans des couches qui renfermaient leurs ossements, aux États-Unis et au Mexique, on n'est donc nullement autorisé à prétendre que, dans ces contrées, l'être humain existait dès l'époque tertiaire.

« Pour l'Amérique du Sud, la question est tout aussi difficile à résoudre. Nous ne savons pas, en effet, à quelle époque le Mastodonte errait dans la pampa argentine. Quant aux autres animaux à formes étranges, à caractères des plus archaïques qui ont vécu dans ces parages, certaines découvertes portent à croire qu'ils ne peuvent suffire pour dater un gisement. Prenons comme exemples le *Grypotherium* et l'*Onohippidium*. Le premier, qu'on a désigné également sous les noms de *Glossotherium*, de *Neomylodon*, et que le professeur Albert Gaudry propose d'appeler simplement, comme l'avait fait Richard Owen, *Myllodon Darwini*, est un mammifère bizarre, caractérisé par une dentition singulière, des membres terminés par d'énormes griffes et une peau remplie d'ossicules qui devaient la rendre impénétrable. Lorsqu'on n'en possédait que quelques débris, recueillis dans des gisements isolés, on avait cru que ces débris se rapportaient, non seulement à des espèces différentes, mais à des genres distincts qui n'auraient pas existé à la même époque. Ainsi, en 1906, F. Ameghino classait encore le *Glossotherium* parmi les animaux caractéristiques du Pampéen inférieur, tandis que le *Neomylodon* était, à ses yeux, un représentant éteint d'une faune récente ¹. Les découvertes faites en Patagonie, dans la Cueva Eberhardt, par Otto et Erland Nordenskjöld, avaient, au contraire, conduit Albert Gaudry à ne faire qu'une seule espèce du *Neomylodon*, du *Glossotherium* et du *Grypotherium*. Malgré le « type étrange, absolument inconnu de nos jours » de cet animal, malgré son « cachet très archaïque » ², le savant professeur faisait, dès 1900, au Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques qui s'est tenu à Paris, toutes sortes de réserves sur l'ancienneté du *Grypotherium*, qualifié par R. Hauthal, Santiago Roth et R. Lehmann-Nitsche du nom de Mammifère mystérieux de Patagonie ³.

« Les faits sur lesquels Albert Gaudry base son opinion sont connus de tous les spécialistes ; je ne crois cependant pas superflu d'en citer le résumé qu'en a donné cet auteur au Congrès de 1900.

« Après avoir rappelé qu'on avait constaté des preuves certaines de l'existence de l'Homme dans la Cueva Eberhardt et qu'on aurait pu supposer que l'être humain qui a fréquenté cette caverne remontait à « une assez grande ancienneté », puisque, dans la même grotte, on avait recueilli des ossements de l'étrange animal appelé *Glossotherium* par F. Ameghino, Gaudry ajoute : « Mais on a découvert en même temps des peaux garnies de poils du *Myllodon*

1. F. AMEGHINO, *loc. cit.* p. 487 et p. 492.

2. A. GAUDRY, in *Compte rendu du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques*, XII^e session, p. 146.

3. R. HAUTHAL, SANTIAGO ROTH et R. LEHMANN-NITSCHKE. *El Mamífero misterioso de la Patagonia « Grypotherium domesticum »*. La Plata, 1899.

de la Cueva Eberhardt. M. Lönnberg m'a fait voir à Upsal la grande peau rapportée par Otto Nordenskjöld ; il a même bien voulu me donner une touffe de poils que nos confrères du Congrès pourront voir, lors de la visite qu'ils doivent faire au Muséum. Les poils sont aussi solides, aussi adhérents à la peau que s'ils provenaient d'un animal mort récemment. Dans le Muséum de l'Académie des Sciences de Stockholm et dans celui de Copenhague, on m'a montré, au milieu de paille hachée menu, des crottins si frais qu'on ne peut les appeler des coprolithes. Leur abondance et aussi celle des os de *Myloodon* a été assez grande pour faire supposer à de savants explorateurs que l'Édute de la Cueva Eberhardt était un animal domestique et ils l'ont nommé *Gryphotherium domesticum* ¹. »

« Ainsi, voilà un mammifère, qui n'est autre que le *Glossotherium* d'Ameghino, dont on retrouve la peau avec ses ossicules et ses poils, solides, adhérents, et aussi les crottins tout frais. Personne assurément n'admettra que ces restes se soient conservés dans cet état depuis l'époque de la formation de l'étage *puenadéen*, formation qui correspondrait au Pliocène inférieur.

« Un autre mammifère était aussi regardé comme caractéristique de la même époque par le savant argentin : c'est l'*Onchippidium* que j'ai mentionné plus haut. Or, dans la Cueva Eberhardt, Erland Nordenskjöld a rencontré une peau garnie de poils et un sabot surmonté d'une couronne de poils, que Lönnberg, le distingué naturaliste d'Upsal, attribue à cet Équidé à fourrure épaisse. Il est donc impossible encore de considérer comme s'étant éteint avant la fin du Pliocène inférieur, un animal dont la peau et les poils se sont conservés jusqu'à nos jours.

« De tout cela, il résulte clairement, selon moi, que, en Amérique, et principalement dans l'Amérique du Sud, la question de l'ancienneté de l'Homme est entourée de difficultés particulières. Si, pour l'Europe, la Paléontologie est un chronomètre précieux, à peu près sûr, quand il s'agit d'évaluer l'âge de certains gisements, il n'en est pas de même jusqu'ici dans le Nouveau Monde. Les faunes du Nouveau Continent, comme celles de l'Australie, comptent encore de nos jours des espèces de types étranges, à caractères très archaïques qui n'ont pas le moindre rapport chronologique avec celles de nos contrées. La Nouvelle-Hollande ne nourrit-elle pas des Marsupiaux très voisins de ceux dont Cuvier a découvert les restes dans les gypses du Tertiaire inférieur de Montmartre ?

« Si singulières que soient les formes animales rencontrées dans l'Amérique du Sud avec des restes humains, il faut donc bien se garder d'en tirer précipitamment des conclusions relativement à la haute antiquité de l'Homme de l'autre côté de l'Atlantique. Les faits observés dans la Cueva Eberhardt, que vous connaissiez sans doute, mais que j'ai cru bon néanmoins de vous remémorer, nous enseignent combien il faut être prudent en semblable matière. Je sais qu'on peut se fier à des savants tels que notre collègue Boman, et je souhaite

1. A. GAUDRY, *loc. cit.*, p. 147.

— sans trop y compter — que les nouvelles fouilles de Miramar, dont vient de nous entretenir M. Rivet, nous fournissent des documents nouveaux, indiscutables, qui projettent de la lumière sur la question si controversée de l'Homme fossile américain ».

M. Capitan fait observer que la non-évolution de l'industrie pampéenne au cours des âges n'est pas surprenante, il donne comme exemple l'industrie solutréenne et moustérienne où des formes sont restées semblables : il cite également le grand couteau solutréen semblable au couteau à sacrifice mexicain.

M. Verneau réfute ces exemples, car ces objets ne sont pas des mêmes contrées. Il cite des objets en pierre polie recueillis par lui aux Canaries, qui sont sûrement d'importation, et qui ont été trouvés mélangés, dans les mêmes grottes, à une industrie locale paléolithique.

Au cours de la séance ont été élus, à l'unanimité,
comme membres titulaires :

MM. A. Gallo, Robert de Loture, le comte Olivier de la Mazelière, le commandant M. de la Loge, Horacio O. Araújo Villagrán, René Le Conte, A. Lecuna Bejarano, le colonel Antonio A. Romero, Harry Hirtzel ;

comme membre correspondant :

M. Herbert J. Spinden.

La séance est levée à 6 heures 25.

SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1919.

PRÉSIDENCE DE M. VERNEAU, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres titulaires et correspondants élus dans la dernière séance, des lettres d'excuses de MM. Vignaud, Desprez, du Chaffault, Capitan, et de M^{me} Barnett, qui ne peuvent assister à la séance.

La correspondance imprimée comprend :

American anthropologist, new series, t. XXI, 1919, n° 2 ; — *Archivo Santander* (Publicación hecha por una Comisión de la Academia de la Historia, bajo la dirección de don Ernesto Restrepo Tirado), Bogotá, t. XV, 1918 ; — *Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro*, t. I, 1876 ; t. III, 1^{er} et 2^e trimestres, 1878 ; t. XVI, 1911 ; — *Boletín de la Real Sociedad geográfica*, Madrid, t. LXI, 3^e trimestre 1919 ; — *Boletín de la Real Sociedad geográfica. Revista de geografía colonial y mercantil*, Madrid, t. XVI, 1919, n°s 9-10 ; — *Boletín de las Cámaras de comercio, industria y navegación y de las Cámaras agrícolas*, Madrid, 23^e année, n° 10, octobre 1919 ; — *Boletín del Centro*

de estudios americanistas de Sevilla, 6^e année, n^{os} 28-29, 1919 ; — *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, VI^e série, t. VIII, fasc. 4-6, 1917 ; — *Le Canada français*. Québec, t. III, n^o 2, 1919 ; — *Contributions from the Museum of the American Indian, Heye Foundation*. New York, t. I, 1913-1915 ; t. II, 1915-1916 ; t. III, 1916 ; t. IV, 1916-1918 ; t. V, fasc. 1-3, 1917-1919 ; — *Dirección general de estadística. Boletín trimestrial*. Asunción, 5^e année, n^o 18, 2^e trimestre 1919 ; — *The geographical Review*. New York, t. VIII, n^o 3, 1919 ; — *The Journal of the Royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland*. Londres, t. XLIX, 1919, 1^{er} semestre ; — *Proceedings of the american antiquarian Society*. Worcester, new series, t. XXVIII, part 2, 1919 ; — *Twenty-second annual Report of the Bureau of american Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1900-1901*, part I, Washington, 1904 ; — *Twenty-fourth annual Report of the Bureau of american Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1902-1903*. Washington, 1907 ; — *Thirty-second annual Report of the Bureau of american Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1910-1911*. Washington, 1918 ; — *Revista de la Facultad de Letras y Ciencias*. Habana, t. XXVIII, n^o 3, 1919 ; — *Revue anthropologique*. Paris, t. XXIX, n^{os} 9-10, 1919 ; — *University of Illinois Studies in the social Sciences*. Urbana, t. VII, 1918, n^{os} 1-3 ; — *University of Pennsylvania. The University Museum, Anthropological Publications*. Philadelphia, t. IX, 1918 ; — *University of Pennsylvania. The Museum Journal*, Philadelphia, t. IX, n^{os} 3-4, 1918 ; — *Zeitschrift für Ethnologie*, t. XLVI, 1914, fasc. 2-6 ; t. XLVII, 1915 ; t. XLVIII, 1916 ; t. XLIX, 1917 ; t. L, 1918.

CUERVO (Luis Augusto). *Epistolario del doctor Rufino Cuervo (1826-1840)* (Biblioteca de Historia nacional, t. XXII). Bogotá, 1918, xi-452 p. ; — LEGOFF (P. Laurent). *Grammaire de la langue montagnaise*. Montréal, 1889 ; — LLERAS A. (Carlos Alberto). *Conferencias y discursos*. Bogotá, 1918, 238 p. ; — *Los Heroes y los Martires de la Independencia*. Bogotá, 1919, vi-115 p. ; — MARTINEZ SILVA (Carlos). *Compendio de historia antigua*. 5^e édition, Bogotá, 1919 ; — MONSALVE (J.-D.). *El Ideal político del Libertador Simón Bolívar*. Bogotá, 1916, v-486 p. ; — SWANTON (John R.). *Unclassified languages of the South-east* (International Journal of american Linguistics, New-York, t. I, 1917, p. 47-49) ; *The social organization of american Indians* (American Anthropologist, new series, t. VII, 1905, p. 663-673) ; *Ethnological position of the Natchez Indians* (*Ibid.*, t. IX, 1907, p. 513-528) ; *The language of the Taensa* (*Ibid.*, t. X, 1908, p. 24-32) ; *The Creek Indians as Mound Builders* (*Ibid.*, t. XIV, 1912, p. 320-324) ; *Coonti* (*Ibid.*, t. XV, 1913, p. 141-142) ; *A Foreword on the social organization of the Creek Indians* (*Ibid.*, t. XIV, 1912, p. 593-599) ; *Linguistic position of the Tribes of Southern Texas and North-eastern Mexico* (*Ibid.*, t. XVII, 1915, p. 17-40) ; *The terms of relationship of Pentecost Island* (*Ibid.*, t. XVIII, 1916, p. 455-465) ; *An early account of the Choctaw Indians* (Memoirs of the american anthropological Association, t. V, n^o 2, 1918) ; *Mythology of the Indians of Louisiana and the Texas coast* (The

Journal of american Folk-lore, t. XX, n° LXXIX, p. 285-289); *Animal stories from the Indians of the Muskogean stock* (*Ibid.*, t. XXVI, n° CI, 1913, p. 193-218); *Some Chitimacha myths and beliefs* (*Ibid.*, t. XXX, n° CXVIII, 1917, p. 474-478); *The social significance of the Creek confederacy* (Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, décembre 1915. Washington, 1917, p. 327-334); *A new Siouan dialect* (Putnam Anniversary Volume. Iowa, 1909, p. 477-486); *Terms of relationship in Timucua* (Holmes Anniversary Volume. Washington, 1916, p. 451-463).

Le Dr Rivet offre à la Société l'ouvrage suivant :

FERNANDEZ (Manuel) et BARTOLOMÉ (Marcos). *Ensayo de gramática hispano-goahiva*. Bogotá, 1895.

M. d'Harcourt offre à la Société les ouvrages suivants :

Cieloman pushaicuk. « *Guia de salvación* » nishka. *Huánuco-diócesis runacunapak*. Lima, 1910, 40 p.; — HENGVART (P. Eugenio). *Gramática de la lengua quichua adaptada al dialecto ayacuchano*. Lima, 1907, 98-III p.; — HESSELET (P. C. Emilio). « *Nazareth* ». *Sagrado taqinacuna*. Lima, 1908, 24 p.; — HOCQUART (P. Julián). *Janacc pacha ñan. Devocionario Huamanga diócesis runacunapac*. Lima, 1916, 108 p.; — TOUCHAUX (Mauricio). *Curso práctico de Quechua*, t. I, *Dialecto de Ayacucho*. Lima, 1910, 52 p., t. II, *Dialecto del Norte: Ancash, Junín y Huanuco*. Lima, 1910, 52 p.

M. Denis offre à la Société les ouvrages suivants :

BUSTO (Emiliano). *La administración pública de Méjico*. Paris, 1889; — BRASSEUR DE BOURBOURG. *Manuscrit Troano. Études sur le système graphique et la langue des Mayas*. 2 vol., Paris, 1869-1870.

M. le professeur Verneau fait une communication *Sur la répartition en Amérique des poteries décorées au « champlévé »* (Cf. *Journal*, t. XII, p. 1).

Le Dr Vergne fait une communication accompagnée de projections sur ses voyages au Pérou, en insistant plus particulièrement sur les ruines qu'il a eu l'occasion de visiter, soit sur la côte, soit dans le haut plateau.

M. Verneau remercie M. Vergne de son intéressante communication, qui a certainement contribué à préciser les idées de ses auditeurs sur les ruines de la région andine péruvienne.

Sont présentés comme membres titulaires :

M. Guillaume Grandidier, secrétaire général de la Société de Géographie de Paris, par MM. Vignaud et Rivet ;

M. le comte Joseph de Brettes, explorateur, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet ;

M. le Dr Leyba, vice-consul du Paraguay, par MM. de Santa Maria et Rivet ;

M. Paul Clavelin, préparateur au Muséum, par MM. Verneau et Rivet ;

M. le Dr Martiniano Leguizamón, par MM. Boman et Rivet ;

M. Carlos Ameghino, directeur du Musée d'Histoire naturelle de Buenos Aires, par MM. Boman et Rivet ;

M. le Dr Jorge Blanco Villalta, par MM. Boman et Rivet ;

M. le Dr Rómulo D. Carbia, professeur à l'Université de La Plata, par MM. Boman et Rivet ;

M. le Dr Salvador Debenedetti, directeur du Musée d'Ethnographie de la Faculté de philosophie et lettres de Buenos Aires, par MM. Boman et Rivet ;

M. H. Arsandaux, professeur à l'École de physique et de chimie, par MM. de Créqui-Montfort et Rivet ;

M. Hector Greslebin, par MM. Boman et Rivet ;

M. le Dr Diego Luis Molinari, sous-secrétaire d'État des affaires étrangères de la République argentine, par MM. Boman et Rivet ;

M. le Dr Emilio Ravignani, professeur aux Universités de Buenos Aires et de La Plata, par MM. Boman et Rivet ;

La Bibliothèque du Congrès national de la République argentine, par MM. Boman et Rivet.

Comme membres correspondants :

MM. Truman Michelson, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet ;

John R. Swanton, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet ;

Carlos A. Romero, directeur de la Bibliothèque nationale de Lima, par MM. d'Harcourt et Rivet.

La séance est levée à 6 h. 30.

SEANCE DU 13 JANVIER 1920.

PRÉSIDENCE DE M. VERNEAU, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres d'excuses de MM. Vignaud et de Périgny, qui ne peuvent assister à la séance.

La correspondance imprimée comprend :

American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXI, fasc. 3, 1919 ; — *Anales de Ingeniería, órgano de la Sociedad colombiana de Ingenieros*. Bogotá, t. XXVII, n^{os} 317-320, 1919 ; — *Annaes da Bibliotheca nacional do Rio de Janeiro*. Rio de Janeiro, t. I, II, 1876-1877 ; t. III, IV, 1877-1878 ; t. V, VI, 1878-1879 ; t. VII, 1879-1880 ; t. VIII, 1880-1881 ; t. IX et supplément, 1881-1882 ; t. X, 1882-1883 ; t. XI, 1883-1884 ; t. XII, 1884-1885 ; t. XIII, 1885-1886 ; t. XIV, 1886-1887 ; t. XV, 1887-1888 ; t. XVI, 1889-1890 ; t. XVII, 1891-1892 ; t. XVIII, 1896 ; t. XIX, 1897 ; t. XX, 1898 ; t. XXI, 1899 ; t. XXII, 1900 ; t. XXIII, 1901 ; t. XXIV, 1902 ; t. XXV, 1903 ; t. XXVI, 1904 ; t. XXVII, 1905 ; t. XXVIII, 1906 ; t. XXIX, 1907 ; t. XXX, 1908 ; t. XXXI, 1909 ; t. XXXII, 1910 ; t. XXXIII, 1911 ; t. XXXIV, 1912 ; t. XXXV, 1913 ; t. XXXVI, 1914 ; t. XXXVII,

1915; — *Annual Report of the american historical Association*. Washington, 1916, 2 vol.; — *Annual Report of the Bureau of american Ethnology*. Washington, 1900-1901 (1904), part 2; 1901-1902 (1904); 1903-1904 (1907); — *Anthropological Papers of the american Museum of natural History*. New York, t. XIX, part II, 1918; t. XXII, part III, 1918; t. XXV, part 1, 1918; — *Anthropos*, Saint-Gabriel-Mödling, près Vienne, t. IX, 1914, n^{os} 3-6; t. X-XI, 1915-1916; t. XII-XIII, 1917-1918, n^{os} 1-4; — *Boletim bibliographico da Bibliotheca nacional do Rio de Janeiro*. Rio de Janeiro, 1^{re} année, 1918, n^{os} 1-3; — *Boletín de la Real Sociedad geográfica. Revista de Geografia colonial y mercantil*. Madrid, t. XVI, n^o 11, novembre 1919; — *Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos*. Quito, t. III, n^{os} 7-8, juillet-octobre 1919; — *Boletín de la Sociedad geográfica de Lima*. Lima, t. I, 1891, fasc. 5-9; t. II, 1892, 1^{er} trim. (p. 1-27), 2^e et 3^e trim.; t. III, 1893, 2^e et 3^e trim.; t. IV, 1894, 2^e et 3^e trim.; t. V, 1895, 1^{er} et 2^e trim.; t. VI, 1896; t. VII, 1897; t. VIII, 1898; t. IX, 1899; t. X, 1900, 1^{er}, 2^e, 3^e trim.; t. XIV, 1903; t. XXIV, 1908; t. XXV, 2^e, 3^e, 4^e trim.; t. XXVI, 1910; t. XXVII, 1911; t. XXVIII, 1912; t. XXIX, 1913; t. XXX, 1914; t. XXXI, 1915; t. XXXII, 1916, 4^e trim.; t. XXXIII, 1917; t. XXXIV, 1918, 1^{er}, 2^e, 3^e trim.; — *Boletín de las Cámaras de comercio, industria y navegación y de las Cámaras agrícolas*. Madrid, t. XXXIII, 1919, n^{os} 11-12; — *Bulletin de la Société de Géographie de Québec*, t. XIII, n^o 5, sept.-oct. 1919; — *Bureau of american Ethnology, Bulletin* 65. Washington, 1919; — *Le Canada français*. Québec, t. III, n^{os} 3-4, 1919; — *Katalog des ethnographischen Reichsmuseums*. Leiden, t. X, XI, 1916; t. XII, XIII, 1918; — *Library of Congress. Report*. Washington, 1918; — *Memoirs of the american anthropological Association*. Lancaster, t. VI, n^o 2, 1919; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*. Vienne, t. 44, 1914, fasc. 3-6; t. 45, 1915; t. 46, 1916; t. 47, 1917; t. 48-49, 1918-1919; — *Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnografia. Informes generales acerca de los trabajos llevados á cabo en el establecimiento de agosto de 1915 á julio de 1919*. México, 1919; — *Proceedings of the Academy of natural Sciences of Philadelphia*, t. LXX, part III, 1918; — *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*. Rome, 5^e série, t. XXVII, fasc. 11-12, novembre 1919; — *Revista histórica*. Lima, t. I, 1906, 1^{er} et 2^e trim.; t. V, 1913-1917; t. VI, fasc. 1, 1918; — *University of Pennsylvania. The Museum Journal*. Philadelphia, t. X, 1919, n^{os} 1-2; — *Washington University studies. Humanistic series*, t. VI, n^o 2, avril 1919; — *Zeitschrift für Ethnologie*. Berlin, t. 45, fasc. 6, 1913; t. 46, fasc. 1, 1914; t. 51, fasc. 1, 1919.

ARAÚJO (Orestes). *Geografia económica del Uruguay*. Montevideo, 1910, xi-216 p.; *Etnologia salvaje. Historia de los Charrúas y demás tribus indígenas del Uruguay*. Montevideo, 1911; *Geografia de la América del Sur*. Montevideo, 1917; *El retrato y la tumba de Don Bruno Mauricio de Zabala, fundador de Montevideo*. Montevideo, 1912; *Historia de la escuela uruguaya*. Montevideo, 1911, xv-703 p.; — ARAÚJO VILLAGRÁN (Horacio O.) *Geografia de la República oriental del Uruguay*. Montevideo, 1918; — HRDLČKA (Aleš). *The Races of Russia* (Smithsonian miscellaneous Collections, Washington, vol. 69,

n° 11, 1919); — TAVERA-ACOSTA (B.). *Sobre el error histórico de una pictografía*. Ciudad Bolívar, 1919, 18 p.; *La batalla de Boyacá y su transcendencia política en la América hispana*. Ciudad Bolívar, 1919, 17 p.; *Anales de Guyana*, 2 vol., Ciudad Bolívar, 1913-1914; *A través de la historia de Venezuela*, tome I, Ciudad Bolívar, 1913.

M. Marcou fait une intéressante communication au sujet de l'origine des mots « cacao », et « cacaouète. » (Cf. *Journal*, t. XII, p. 65).

M. Capitan fait ensuite une communication très documentée sur les jardins de Nezahualcoyolt à Tezcatzinco, tels qu'ils étaient dans le passé d'après les descriptions des chroniqueurs et tels que l'orateur les a vus il y a quelques années. Il décrit son voyage en l'accompagnant de croquis et de projections, qui permettent de mieux le suivre parmi ces jardins fameux dont malheureusement il ne reste plus que de rares vestiges. La conquête espagnole leur a été néfaste; systématiquement tout y a été détruit.

Sont élus à l'unanimité
membres titulaires :

MM. G. Grandidier, le comte J. de Brettes, le Dr Leyba, Paul Clavelin, le Dr Martiniano Leguizamón, Carlos Ameghino, le Dr Jorge Blanco Villatla, le Dr Rómulo D. Carbia, le Dr Salvador Debenedetti, H. Arsandaux, Hector Greslebin, le Dr Diego Luis Molinari, le Dr Emilio Ravignani, la Bibliothèque du Congrès national de la République argentine;

membres correspondants :

MM. Truman Michelson, John R. Swanton et Carlos A. Romero.

Sur la proposition de M. Rivet, M. Clavelin est nommé bibliothécaire adjoint.

Sont présentés comme membres titulaires, par MM. Boman et Rivet :

MM. le Dr Edgar Roquette-Pinto, professeur au Musée national de Rio de Janeiro ;

le R. P. Antonio Larrouy, recteur du séminaire de Nuestra Señora del Valle, à Catamarca ;

Juan V. Gez, professeur en retraite à San Luis.

La séance est levée à 6 heures.

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1920.

PRÉSIDENCE DE M. VERNEAU, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres titulaires et correspondants récemment élus.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Archiv für Frauenkunde und Eugenetik. Leipzig et Würzburg, t. V, fasc. 1,

1919; — *Boletim bibliographico da Bibliotheca nacional do Rio de Janeiro*, 1^{re} année, n° 4, octobre-décembre 1918; — *Boletín de la Real Sociedad geográfica. Revista de Geografía colonial y mercantil*. Madrid, t. XVI, 1919 n° 12; — *Contributions from the Museum of the American Indian, Heye foundation*. New York, t. V, n° 4, 1919; — *Proceedings of the Academy of natural History of Philadelphia*, t. LI, 1899, part 2, 3; t. LIII, 1901, part 3; t. LV, 1903, part 2; t. LXIII, 1911, part 1; t. LXXI, 1919, part 1; — *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*. Rome, 5^e série, t. XXVIII, 1919, fasc. 1-3; — *Revue anthropologique*. Paris, 29^e année, n°s 11-12, nov-déc. 1919; — *Skifter utgifna af kungl. humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala*. Uppsala et Leipzig, t. XX, 1919; — *Spanien. Zeitschrift für Auslandskunde*. Hambourg, t. I, n° 4, 1919; — *Le Terroir, organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec*, vol. II, n° 2, octobre 1919; — *Washington University Studies. Scientific Series*, t. VII, n° 1, juillet 1919.

M^r L. Capitan offre à la Société :

Biblios, boletín semanal de información bibliográfica publicado por la Biblioteca nacional. México, t. I, 1919, n°s 1-48.

M. Paul Walle offre à la Société :

ABREU (J. Capistrano de). *Rã-txa hu-ni-ku-ĩ, a lingua dos Caxinauás do rio Ibaçu, afluyente do Muru (prefeitura de Tarauacá)*. Rio de Janeiro, 1914, 630 p.

M. Verneau, au nom de la Société, envoie ses meilleurs vœux de prompt rétablissement à M. Vignaud, qui, toujours souffrant, ne peut assister à la séance. Il remercie chaleureusement M^{me} d'Harcourt qui, à peine remise d'une grave maladie, a tenu à venir faire sa communication; il remercie également M. Peyrelonque, surveillant général du Muséum, qui, très gracieusement, a mis son piano à la disposition de la Société pour la séance.

Devant une assistance de plus de 80 personnes, M. et M^{me} d'Harcourt exposent leurs recherches sur *La Musique indienne du haut plateau péruvien, équatorien et bolivien*.

Tout d'abord, M. d'Harcourt donne une description détaillée des divers instruments de musique en usage, à l'époque précolombienne et à l'heure actuelle, parmi les Indiens, et des fêtes diverses qui étaient célébrées dans l'ancien empire incasique. Puis M^{me} d'Harcourt, avec beaucoup d'érudition, explique en quoi consiste la technique musicale aborigène et montre comment il s'est formé une musique *métissée* du fait du contact prolongé des populations indiennes et espagnoles (cf. *Journal*, t. XII, p. 21). Enfin, M. d'Harcourt donne une audition très applaudie d'un certain nombre de chansons indiennes.

Sont élus à l'unanimité membres titulaires :

MM. le D^r Edgar Roquette-Pinto, le R. P. Antonio Larrouy, Juan W. Gez.

Sont présentés comme membres titulaires :

MM. Arcienegas, ministre de Colombie en France, par MM. de Brettes et Rivet ;

A. Posnansky, directeur du Musée de La Paz, par MM. Boman et Rivet ;

Louis Bézagu, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet.

La séance est levée à 6 heures 30.

SÉANCE DU 2 MARS 1920.

PRÉSIDENCE DE M. VERNEAU, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres titulaires récemment élus.

La correspondance imprimée comprend :

The american Indian Magazine. Cooperstown, t. VII, n° 3, 1919 ; — *Anthropological papers of the American Museum of natural History*. New York, t. XIX, part 3, 1919 ; t. XXII, part 4, 1918 ; t. XXIV, part 2, 1919 ; t. XXVI, part 1, 1919 ; table du t. XVIII, 1919. — *Archives suisses d'anthropologie générale*. Genève, t. III, n°s 2, 3, 4, 1919 ; — *Boletín de las Cámaras de comercio, industria y navegación y de las Cámaras agrícolas*. Madrid, 34^e année, janvier, février 1920 ; — *Le Canada français*. Québec, t. III, n° 5, janvier 1920 ; — *The geographical Review*. New York, t. VIII, n°s 4-5, octobre-novembre 1919 ; — *Katalog des ethnographischen Reichsmuseums*. Leiden, t. VIII, 1914 : *Batakländer*, mit Anhang : *Malaiische Länder an der Nordost-Küste Sumatra's* (Sumatra II), par H. W. FISCHER ; t. IX, 1914 : *Java* (erster Teil), par H. H. JUYNBOLL ; — *Mémoires et Comptes-rendus de la Société royale du Canada*. Ottawa, 3^e série, t. VII, 1913 ; t. VIII, 1914 ; t. IX, 1915 ; t. X, 1916 ; t. XI, 1917 ; t. XII, 1918 ; — *Memorie della R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna. Classe di Scienze morali. Sezione di Scienze giuridiche*, série II, t. III, 1918-1919. *Sezione di Scienze storico-filologiche*, série II, t. III, 1918-1919 ; — *Proceedings of the american philosophical Society*. Philadelphia, t. LVIII, 1919, n° 1 ; — *Rendiconto delle sessioni della R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna. Classe di Scienze morali*, 2^e série, t. III, 1918-1919 ; — *Revista de Geografía colonial y mercantil*. Madrid, t. XVII, 1920, n° 1 ; — *Skrifter utgifna af kungl. humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala*, t. XVII, 1915-1917 ; t. XVIII, 1915-1917 ; t. XIX, 1917 ; — *Smithsonian Institution. Bureau of american Ethnology, Bulletin* 64. Washington, 1918 ; — *Transactions of the Connecticut Academy of arts and sciences*. New Haven, t. XXIII, janvier 1920.

Catálogo especial de las librerías « Sucre » de Bonifacio Muñoz Hnos. Quito, 9 octobre 1920 ; — JIJÓN Y CAAMAÑO (J.). *La religión del imperio de los Incas*,

t. I. Quito, 1919, iv-452 p. ; — JUDD (Neil M.). *Archaeological investigations at Paragonah, Utah*. Smithsonian miscellaneous collections. Washington, t. LXX, n° 3, 1919, 22 p. ; — PRADO (H. C.). *Apuntes para la historia general del asiento de San Antonio de Quilichao, hoy Santander* [suivi de *Informe al Señor Presidente de la Academia nacional de Historia*, par Rufino GUTIÉRREZ]. Cali, 1919, 11 p. ; — SELER (Eduard). *Beobachtungen und Studien in den Ruinen von Palenque* (Abhandlungen der königl. preuss. Akademie der Wissenschaften. Phil.-hist. Klasse, n° 5. Berlin, 1915) ; *Die Quetzalcouatl-Fassaden yukatekischer Bauten* (*Ibid.*, n° 2. Berlin, 1916) ; *Die Ruinen von Uxmal* (*Ibid.*, n° 3, Berlin, 1917).

M. le professeur Verneau fait à propos de *Statuettes en lave du Nicaragua* la communication suivante :

Les quatre statuettes que j'ai l'honneur de présenter à la Société ont été rencontrées au cours de fouilles pratiquées aux environs de Momotombo, l'ancienne León, dans une propriété appartenant à M. David Arguëllo ; un certificat de l'agent consulaire de France à León en atteste l'origine.

Les statuettes dont il s'agit sont en lave pyroxénique, extrêmement bulleuse, boursoufflée, vacuolaire. Il en résulte qu'elles sont d'une légèreté remarquable. L'aspect singulièrement grossier qu'elles présentent tient à la nature même de la roche bien plus qu'à l'inhabileté de l'artiste. Nous en avons la preuve dans les statuettes en pierre de l'Ancien Mexique. A part les sculptures de Coatepec, dont le Musée d'Ethnographie du Trocadéro possède une importante série qu'il doit à M. Auguste Génin et qui sont toutes grossièrement exécutées, quoiqu'elles soient tirées d'une roche compacte, nous trouvons dans les autres régions des statuettes en lave aussi grossières à côté d'autres pièces d'une finesse remarquable. Dans la collection de Désiré Charnay, par exemple, deux statuettes de Tlaloc en lave très vacuolaire voisinent avec de belles idoles en roches diverses, à grain fin. De l'état de Jalisco, notre collègue Léon Diguët nous a rapporté deux mollettes surmontées d'une tête à peine ébauchée, l'une et l'autre en lave bulleuse, et cependant les artistes de cette région étaient capables de sculpter la pierre avec habileté.

Dans la grande vitrine du Trocadéro qui renferme les divinités de l'Ancien Mexique, des idoles en lave vacuolaire contrastent, sous le rapport de l'exécution, avec celles tirées d'autres minéraux.

En Équateur, en Bolivie, il en est de même. Le Dr Rivet a recueilli au cours de sa mission une figurine humaine en diorite quartzifère d'un aspect particulièrement fruste. J'en dirai autant d'une tête de puma de Bolivie qui, comme la figurine précédente, montre des vacuoles sur toute sa surface.

Au Costa Rica, la lave vacuolaire était couramment employée par les sculpteurs, et la grossièreté de leurs œuvres appelle immédiatement l'attention.

Il est, d'ailleurs, inutile d'insister plus longuement sur ce point, car il est bien évident qu'une roche remplie de vacuoles ne permet pas à un artiste, quelle que soit son habileté, de rendre les détails d'un sujet. La conclusion à en tirer, c'est qu'on ne saurait se baser sur des œuvres de cette catégorie pour juger du caractère artistique d'une population.

Les quatre statuettes du Nicaragua mises sous les yeux des membres de la Société représentent sans doute des idoles qu'il serait bien téméraire de vouloir identifier. L'une nous montre un personnage accroupi tenant entre ses mains un petit vase ; elle mesure 285 mm. de hauteur. La tête est surmontée d'un petit bourrelet antéro-postérieur, qui n'atteint pas, en arrière, l'occipital ; deux touffes placées, en avant, de chaque côté de ce bourrelet, semblent figurer la coiffure, qu'un sillon transversal sépare du front. Les oreilles sont très petites et placées très haut. Les yeux ne sont représentés que par une petite fente horizontale, et le nez par un triangle fort étroit au sommet et sans élargissement au niveau des ailes. La bouche est limitée par une lèvre supérieure à peine indiquée. Les bras, qui ne sont pas détachés du corps, se terminent par des mains sans doigts ; au niveau du poignet, se voit un sillon. Les membres inférieurs, également adhérents au bloc, présentent un sillon semblable au niveau de l'articulation tibio-tarsienne. Au pied droit, deux petites rainures isolent trois orteils, tandis que le pied gauche n'offre rien d'analogue. Le personnage repose sur un bloc assez régulièrement circulaire. Toute la statuette, en somme, est extrêmement grossière.

Un deuxième personnage, de 225 mm. de hauteur, montre beaucoup d'analogie avec le précédent, mais la roche volcanique dans laquelle il a été taillé étant moins remplie de vacuoles, l'artiste a pu mieux rendre les traits de la face, notamment les yeux. En revanche, les membres et les extrémités se détachent moins du bloc et sont encore plus frustes que sur la première statuette, et les oreilles ne sont nullement indiquées. Toutefois, l'attitude générale de l'idole, qui tient aussi un objet indéterminable entre les mains, est la même, et on note au sommet de la tête la mèche antéro-postérieure signalée sur l'autre statuette.

Le troisième sujet manque de toute la partie inférieure du corps et des membres abdominaux ; il se réduit à une tête volumineuse, au torse et aux membres supérieurs, qui sont presque totalement détachés du corps. Les mains qui se rejoignent, sont à peine indiquées par des traits transversaux. Quoique la roche soit une lave extrêmement vacuolaire, les yeux sont mieux rendus : ils sont figurés par un gros globe saillant, avec une fente linéaire dirigée horizontalement. Le nez, toujours triangulaire, est plus large en haut. La bouche, largement fendue, doit à l'aspect de ses commissures et à l'absence du modelé des lèvres une apparence simiesque. Les oreilles sont grandes et fortement détachées du crâne. Le cimier, cette fois très saillant, est divisé par des traits verticaux.

La quatrième statuette n'est qu'un buste à double face mesurant 150 mm. de hauteur. Un des personnages figuré d'un côté montre néanmoins des traces de membres supérieurs ramenés en avant de la poitrine et dont les mains se confondent. Les visages de ces têtes accolées présentent des yeux saillants, un nez triangulaire, une bouche étroite, surmontée d'une forte moustache ; l'un d'eux possède un menton haut et saillant. La coiffure commune affecte la forme d'une rosace avec cinq dépressions triangulaires qui se rejoignent vers le centre. Cette sorte de Janus, en lave très vacuolaire, est aussi fruste que les trois autres statuettes.

L'intérêt de ces idoles réside surtout dans leur rareté relative. Je ne parle que des statuettes en terre vaculaire, car les grandes idoles en pierre abondent au Nicaragua, principalement sur le versant du Pacifique et dans les îles des côtes occidentales. Il est à peine à citer, en la regardant, la ressemblance à tel ou tel objet que l'on trouve dans les collections des musées de l'étranger, mais il faut reconnaître que la ressemblance est souvent fort éloignée.

En septembre 1888, Désiré Pector a publié dans les « Archives de la Société Américaine de France » un article intitulé : *Indication approximative de restes laissés par les populations précolombiennes du Nicaragua*, on y trouve mentionnées des découvertes de nombreuses statues de pierre.

En 1849, G. S. Squier trouvait trois idoles monolithes aux environs de León et signalait l'existence d'une grande statue en pierre dans une forêt voisine.

Dans l'isthme de Rivas, quoique Gil Gonzalez de Avila ait détruit, en 1521, un nombre considérable d'idoles en pierre, on en découvre encore avec fréquence.

L'île de Momotombito, lac de Managua, ne renfermait pas moins de cinquante statues monolithes en basalte noir quand, en 1850, Squier l'a explorée. Ces statues étaient toujours en contact et souvent jointes à leur base, sans aucun soubassement.

Dans l'île de Zapatera, lac de Managua, les mêmes explorateurs ont vu de magnifiques idoles de dimensions colossales qui reposaient sur des socles très courts de basalte ou de grès. La petite île de Pensacola contenait, en 1850, de grandes statues en pierre et en argile, avec des bas-reliefs et à leurs pieds des figures humaines en terre cuite, dont une maintenue au sommet. Carl Bock a vu, en 1858, un grand nombre de statues en pierre, et il a découvert, en 1860, la statue d'un homme dans les débris d'un temple, au-dessous de laquelle se trouvaient des idoles en pierre.

En 1870, Thomas Belt rencontrait, dans les pays des Chontales, outre des statues d'homme en pierre, des statues d'homme en bois, dont la tête était entourée d'une sorte de couronne et dont les épaules étaient ornées de deux croix grecques.

Dans tout l'isthme d'Amérique centrale, au nord des Andes, de la péninsule de Guinalá, sur le rio Mayales, celles trouvées vers les sources du Micorío, celles qui ont figuré au Pavillon du Nicaragua à l'Exposition universelle de 1889, la sculpture indienne est possible. Mais les statues en terre vaculaire sont loin d'être aussi abondantes; je ne pourrais même mentionner que celles qu'a exhumées le Dr Earl Flint en 1879 aux environs de Rivas, celles trouvées au nord des Petzels, Managua, de Chamela, et celles qu'a découvertes, en 1888, le Dr Flint, au sud de Managua, que le Nicaragua a exposées en 1889 à Paris.

Je dis que le bas-relief d'Amérique est un des plus intéressants que l'on ait jamais vu, car on ne peut pas le voir sans être frappé par la ressemblance à tel ou tel objet que l'on trouve dans les collections des musées de l'étranger, mais il faut reconnaître que la ressemblance est souvent fort éloignée. Dans les collections du Costa Rica que possède le Musée

d'Ethnographie du Trocadéro, il existe un certain nombre de statuettes de cette nature qui figurent des personnages généralement assis ou accroupis, avec les bras ramenés sur la poitrine et rarement détachés du corps.

Dans son bel ouvrage intitulé *Archæological Researches in Costa Rica*, C. V. Hartman décrit et figure beaucoup d'idoles semblables, jusque dans les détails, à celles mises sous les yeux des membres de la Société ; ainsi, plusieurs tiennent entre leurs mains, ramenées sur la poitrine, un objet informe que l'auteur croit être une flûte. On ne saurait donc hésiter à identifier l'art des sculpteurs du Nicaragua qui ont façonné les statuettes en lave à celui des artistes du Costa Rica qui ont travaillé la même matière et que C. V. Hartman estime appartenir à la nation *Guetares*. Étant donnée l'abondance des œuvres de ce genre au Costa Rica et leur rareté relative au Nicaragua, il semble logique d'en conclure que le point d'origine de cet art grossier est le premier de ces pays. Cette conclusion serait cependant erronée.

Presque tous les auteurs — depuis Herrera, Torquemada, Gomara, Bobadilla, Oviedo, jusqu'à Brasseur de Bourbourg, Bancroft, Squier, Berendt, Brinton, Belt, Bovallius, Flint, Charnay, etc. — sont d'accord pour admettre que des migrations, parties de l'Anahuac à différentes époques, ont gagné l'Amérique centrale jusqu'au Costa Rica inclusivement. Bien rares sont les Américanistes qui soutiennent que le Nicaragua a été peuplé par des émigrants venus du Sud. Les multiples preuves que nous possédons de migrations parties du Mexique pour atteindre peu à peu les régions méridionales sont empruntées aux traditions, à la linguistique (notamment à la toponymie), à l'industrie, à l'art et parfois à l'anthropologie somatique. Squier, se référant aux statues qui ne sont pas tirées de la lave vacuolaire, déclare qu'il peut identifier les idoles de l'île de Zapatero avec les divinités du Panthéon aztèque. Les faits que j'ai cités plus haut démontrent que les anciens artistes du Mexique utilisaient parfois des roches vacuolaires et, parmi elles, des laves très boursoufflées, comme les artistes du Nicaragua et du Costa Rica. Il est permis de se demander si le personnage accroupi tenant entre ses mains un petit vase trouvé à Momotombo ne représente pas un Tlaloc comme les deux statuettes de Charnay auxquelles j'ai fait allusion. Nous aurions là un nouvel argument à invoquer en faveur de l'origine mexicaine de l'art du Nicaragua.

Les quelques considérations que je viens de vous exposer, en présentant les quatre idoles découvertes auprès de León vous convaincront, je pense, de leur intérêt. Si elles sont d'une facture des plus grossières, elles autorisent des comparaisons qui ne semblent pas sans valeur.

Ces statuettes sont à vendre, et je regrette que les misérables ressources du Musée d'Ethnographie ne me permettent pas d'en faire l'acquisition, car le Nicaragua n'est pas représenté dans nos riches collections américaines.

M. Clavelin fait une communication au sujet d'une poterie anthropomorphe africaine où apparaît, selon lui, une influence américaine. Cette poterie a été rapportée en 1909 du Dahomey par M. Waterlot et fait partie des collections du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. D'une facture cependant bien négroïde, elle

possède de grandes similitudes avec des poteries anthropomorphes du Brésil. Il faut peut-être voir là une influence rapportée par les Nagots, qui, originaires du Dahomey, sont restés esclaves au Brésil pendant de longues années; lors de l'abolition de l'esclavage, un fort contingent ayant été rapatrié, ces Nagots ont fort probablement, tout en lui donnant le cachet nègre, introduit en Afrique ce genre de poterie qui y est extrêmement rare; l'exemplaire présenté est en tous cas la seule poterie anthropomorphe signalée jusqu'à présent en Afrique.

M. Rivet fait ensuite une communication sur *Les limites orientales de la famille Chibcha*.

Il montre que la famille linguistique Chibcha a débordé largement la Cordillère du côté de l'est, puisqu'on peut actuellement lui rattacher les Tunebo, les Betoï, et probablement les Andaqui. De même que les populations amazoniennes ont occupé autrefois la Cordillère, de même les Andins sont descendus vers les plaines chaudes orientales. La limite géographique fixée aux civilisations andine et amazonnienne semble donc n'être plus conforme aux faits linguistiques, pas plus qu'elle ne peut s'accorder avec les découvertes archéologiques récentes.

MM. Posnansky, Arcienegas et Bézagu sont élus membres titulaires de la Société, à l'unanimité.

Est présenté comme membre titulaire :

M. Calvin S. Brown, de l'Université du Mississippi, par MM. Rivet et de Villiers du Terrage.

La séance est levée à 6 heures.

SÉANCE DU 13 AVRIL 1920.

PRÉSIDENCE DE M. VERNEAU, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Verneau donne lecture d'une lettre rassurante qu'il a reçue au sujet de la santé de M. Vignaud.

La correspondance imprimée comprend :

Boletín de la Real Sociedad geográfica. Madrid, t. LXI, 4^e trimestre 1919; — *Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos*. Quito, t. III, n^o 9, nov.-décembre 1919; — *Boletín de las Cámaras de comercio, industria y navegación y de las Cámaras agrícolas*. Madrid, mars 1920; — *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, t. XIV, n^o 1, janvier-février 1920; — *Le Canada français*. Québec, t. IV, n^o 1, février 1920; — *Comité des travaux historiques et scientifiques. Liste des membres titulaires, honoraires et non résidants du Comité et des membres des Commissions qui s'y rattachent, etc...* Paris, 1920; — *Dirección general de Estadística. Boletín trimestrial*. Asunción, V^e année, n^o XIX, juillet-août-septembre 1919; — *L'Ethnographie*. Paris, nouvelle série, n^o 1, octobre 1913, n^o 2, janvier 1914; — *The geographi-*

cal Review. New York, t. VIII, n° 6, décembre 1919; — *La Géographie*. Paris, t. XXXIII, 1920, n°s 1-2; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. L, fasc. 1, 1920; — *La Real Sociedad geográfica, en enero de 1920*. Madrid, 1920; — *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*. Rome, 5^e série, t. XXVIII, 1920, fasc. 4-6; — *Revue anthropologique*. Paris, t. XXX, n°s 1-2, janvier-février 1920; — *Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences*. New Haven, t. XXIII, février 1920, p. 109-158.

BERTONI (Moisés S.). *Influencia de la lengua guarani en Sud-América y Antillas*. Asunción, 1916, 120 p.; — *Jubileo de D. Marcial Martínez al cumplir sus ochenta años*. Santiago de Chile, 1914; — LEHMANN-NITSCHKE (R.). *El grupo lingüístico alakaluf de los Canales magallánicos* (Revista del Museo de La Plata. Buenos Aires, t. XXV, 1919, p. 15-69); — MARCIAL MARTÍNEZ (D.). *Obras completas*. Santiago de Chile, 10 vol., 1919.

M. le Dr Reinburg fait une intéressante communication, accompagnée de très belles projections, sur les tribus indiennes du haut Amazone (Napo et Curaray).

M. d'Harcourt fait ensuite une communication à propos d'un conte péruvien et d'un conte mexicain; ces contes, presque semblables quant au sujet, sont pourtant d'origine bien différente; aussi M. d'Harcourt demande-t-il si ce sujet est connu dans le folk-lore européen auquel il aurait pu être emprunté.

Est nommé membre titulaire de la Société, M. Calvin Brown.

Sont présentés comme membres titulaires :

M^{lle} la comtesse Constance de Caen, par MM. de Villiers du Terrage et P. Rivet;

M. le Dr Thomas S. Lee, par MM. de Villiers du Terrage et P. Rivet;

M^{me} la baronne de Villiers du Terrage, par MM. H. Vignaud et P. Rivet;

M. Roger Lambelin, par MM. de Villiers du Terrage et P. Rivet;

M. Hugo D. Barbagelata, par MM. C. A. Villanueva et P. Rivet;

M. Salvador Guerrero-Montalbán, ancien sous-secrétaire d'État du Nicaragua, par MM. C. A. Villanueva et P. Rivet;

M. José Andres Urtecho, ministre des Affaires étrangères du Nicaragua, par MM. C. A. Villanueva et P. Rivet;

M. Manuel Segundo Sanchez, directeur de la Bibliothèque nationale de l'Académie nationale d'histoire du Venezuela, par MM. C. A. Villanueva et P. Rivet;

M. Rafael Martínez Ortiz, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Cuba en France, par MM. Desprez et C. A. Villanueva;

M. Torcuato de Alvear, ministre de la République argentine, par MM. Desprez et C. A. Villanueva.

Est présenté comme membre correspondant :

M. J. Tavera-Acosta par MM. J. L. Andara et C. A. Villanueva.

La séance est levée à 6 h. 15.

SÉANCE DU 4 MAI 1920.

PRÉSIDENTE DE M. VERNEAU, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La correspondance imprimée comprend :

American anthropologist, t. XXI, n° 4, 1919 ; — *Anales de Ingenieria*. Bogotá, t. XXVII, n°s 323-324, 1920 ; — *Archivio per l'antropologia e la etnologia*. Florence, t. XLVIII, 1918, fasc. 1-4 ; — *Boletín de la Real Sociedad geográfica*. *Revista de geografia colonial y mercantil*. Madrid, t. XVII, 1920, n°s 2-3 ; — *Boletín de las Cámaras de comercio, industria y navegación y de las Cámaras agrícolas*. Madrid, XXXIV^e année, 1920, n° 4 ; — *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, t. XIV, n° 2, 1920 ; — *The geographical Review*. New York, t. IX, 1920, n° 1 ; — *Memoirs of the american anthropological Association*. Lancaster, t. VI, n° 5, 1919 ; — *Memorias de la Sociedad científica « Antonio Alzate »*. México, t. III, 1889 ; — *El México antiguo*. México, t. I, 1919, n°s 1-5 ; — *Revue anthropologique*. Paris, 30^e année, 1920, n°s 3-4.

BERTONI (Moisés S.). *Resumen de prehistoria y protohistoria de los paises guaraníes*. Asunción, 1914 ; *Ortografia guaraní*. Asunción, 1914 ; — DEBENEDETTI (Salvador). *Investigaciones arqueológicas en los valles preandinos de la provincia de San Juan* (Revista de la Universidad de Buenos Aires, t. XXXII, p. 61-99, 226-256 ; t. XXXIV, p. 122-167, 339-405) ; *La XIV^a expedición arqueológica de la Facultad de filosofia y letras. Nota preliminar sobre los yacimientos de Perchel, Campo morado, y La Huerta, en la provincia de Jujuy* (Physis, Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 196-207) ; *Las ruinas prehispánicas de El Alfarcito (departamento de Tilcara, provincia de Jujuy)* (Boletín de la Academia nacional de ciencias de Córdoba. Buenos Aires, t. XXIII, 1918, p. 287-318) ; — *Homenaje al Doctor Juan B. Ambrosetti* (Revista de la Universidad de Buenos Aires, t. XXXVIII, 1918, p. 500-510) ; — LEGUIZAMÓN (Martiniano). *Etnografia del Plata. El origen de las boleadoras y el lazo* (Revista de la Universidad de Buenos Aires, t. XLI, 1919, p. 206-256) ; — MACHADO (José E.). *Centón lírico*. Caracas, 1920, xxxv-245 p. ; — SALAS (Julio C.). *Civilización y barbarie. Estudios sociológicos americanos*. Barcelone, 1919, 1 vol., 197 p. ; *Los Indios Caribes*. Barcelone, 1921.

M. le Dr Capitan fait une communication sur *La statue gigantesque de Coatlichan près de Tezcoco*. Il démontre que cette statue, qui gît couchée sur le sol, n'a jamais dû être entièrement terminée ; par de nombreux croquis et par des projections, l'orateur illustre sa description très détaillée.

M. le Dr Reinburg fait ensuite une communication sur *Les Indiens Maruan de la Guyane française* ; après avoir décrit quelques types d'Indiens, il présente un instrument de musique très en vogue dans cette tribu, sorte de flûte en bambou, très finement décorée, puis il montre à la Société de belles vues stéréoscopiques de ces indigènes.

Sont nommés à l'unanimité,
membres titulaires :

M^{lle} la Comtesse C. de Caen, le D^r Thomas S. Lee, M^{me} de Villiers du Terrage, MM. R. Lambelin, H. D. Barbagelata, Salv. Guerrero-Montalbán, M. S. Sanchez, J. A. Urtecho, R. M. Ortiz, Torcuato de Alvear ;

membre correspondant :

M. J. Tavera Acosta.

Sont présentés comme membres titulaires,

par MM. J. Jijón y Caamaño et P. Rivet :

MM. Cristobal Gangotena Jijón, Julio Tobar Donoso, Isaac J. Barrera, Homero Viteri Lafronte, José Gabriel Navarro, R. P. José Félix Heredia, R. D^r Juan Félix Proaño ;

par MM. C. M. Larrea et P. Rivet :

MM. Luis Felipe Borja, Luis O. Loor, D^r D. Julio Matovelle ;

par MM. de Peralta et P. Rivet :

M. Federico Tinoco, M^{me} Marie Fernandez de Tinoco ;

par MM. de Créqui-Montfort et Warrington Dawson :

M^{me} Maxwell, M. le Marquis de Chambrun, M. Leland Harrison ;

par MM. de Villiers du Terrage et Warrington Dawson :

M. le D^r Chauvel.

La séance est levée à 6 heures.

SÉANCE DU 1^{er} JUIN 1920.

(25^e anniversaire de la Société des Américanistes de Paris)

PRÉSIDENCE DE M. VERNEAU, VICE-PRÉSIDENT.

Cette séance coïncidant avec le 25^e anniversaire de la fondation de la Société, dont la première réunion officielle eut lieu le 11 juin 1895, le Conseil avait décidé de lui donner une solennité particulière et d'y convier les personnalités étrangères à la Société. Sur la demande de M. le Professeur Verneau, M. le Professeur Mangin, directeur du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, avait mis à la disposition de la Société, pour cette réunion, le grand amphithéâtre de l'établissement.

Ce fut donc devant un auditoire de plus de huit cents personnes que M. Verneau ouvrit la séance.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Baessler-Archiv. Leipzig et Berlin, t. V, 1916 ; t. VI, fasc. 1-3, 1916-1917 ; Beiheft VI-VIII, 1914-1917 ; — *Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla*, 6^e année, 1919, n^{os} 30-31 ; 7^e année, 1920, n^{os} 32-33 ; — *Le Canada français*. Québec, vol. IV, n^o 4, mai 1920 ; — *Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences*. New Haven, t. XXIII, mai 1920, p. 159-210.

BROOKS (Arthur A.). *Index to the Bulletin of the american geographical Society, 1852-1915*. New-York, 1918; — GÁLVEZ (Juan Ignacios). *Conflictos internacionales. El Perú contra Colombia, Ecuador y Chile*. 3^e édition. Santiago de Chile, 1919, 253 p.; — ISTIVIE (E.). *Le Doute*. Edition princeps ornée de six bois originaux dessinés et gravés par Lucien Dumser. Paris, Gauthier-Villars, s. d., 132 p.; — VILLANUEVA (Carlos A.). *Historia diplomática. El Mariscal de Ayacucho y la liga austral* (Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos. Quito, t. III, 1919, p. 243-252).

M. VERNEAU donne lecture de la lettre suivante de M. Henry VIGNAUD, président de la Société :

« Bagneux, ce 30 mai 1920.

« Cher et éminent Collègue,

« Malgré la décision que j'avais prise, je sens qu'il me sera impossible de me rendre à la séance de mardi. C'est un crève-cœur pour moi de ne pouvoir participer, par ma présence tout au moins, à la célébration de notre 25^e anniversaire. Je compte sur votre bienveillance pour m'excuser auprès de nos amis et collègues et pour leur dire que je n'ai jamais senti si lourdement le poids de mes infirmités. Dans mon chagrin, je suis heureux de penser que vous tiendrez ma place mieux que je n'aurais pu le faire et que notre chère Société ne souffrira pas de l'absence de celui qui a le grand honneur d'être son Président.

« Je vous envoie, cher Monsieur Verneau, l'assurance de mon affectueux dévouement.

« Votre vieil ami,

« Henry VIGNAUD. »

Après avoir fait part des excuses de MM. le Marquis de Peralta, vice-président, Louis Mangin, Directeur du Muséum, M. Verneau ajoute :

« Avant de donner la parole à notre ami, M. Henri Cordier, de l'Institut, qui a été l'un des fondateurs de notre Société et son premier secrétaire, ma pensée va vers notre vénéré Président, M. Henry Vignaud. Nous comptons le voir aujourd'hui parmi nous et lui exprimer toute notre joie de son retour à la santé ; la lettre dont je viens de vous donner lecture nous enlève cet espoir. Il sait la profonde affection que nous avons pour lui, et j'ai la certitude d'être l'interprète de tous nos collègues en lui adressant nos vœux et nos plus sympathiques souvenirs. Il est de ces hommes exceptionnels dont les années n'atteignent ni l'ardeur ni la belle intelligence. A son œuvre, qui lui a valu la croix de Grand Officier de la Légion d'Honneur et le titre de membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, j'ai la conviction que viendront s'ajouter de nouveaux travaux, frappés, comme tous ceux qui sont sortis de sa plume, au coin de la plus saine critique et de la plus solide érudition. Ce matin même, j'ai reçu de cet infatigable chercheur de quatre-vingt-dix ans, un joli petit livre sur Ch. Colomb, qui est un chef-d'œuvre de clarté et de précision.

« A notre savant Directeur du Muséum national d'Histoire naturelle, M. Louis Mangin, qui, avec la meilleure grâce, a mis cet amphithéâtre à notre disposition, j'adresse de bien sincères remerciements. Il sait que l'Américanisme touche, par une foule de points, aux sciences qui sont cultivées ici et il nous considère comme appartenant un peu à la maison.

« Je n'ai garde d'oublier M^{me} et M. d'Harcourt, dont beaucoup d'entre vous connaissent le beau talent musical et qui sont, en même temps, des ethnographes très versés dans les questions péruviennes. Ce n'est jamais en vain qu'on fait appel à leur concours quand il s'agit d'une œuvre comme la nôtre, et la grâce avec laquelle ils l'accordent en double le prix à mes yeux.

« Bien que, à la dernière heure, la maison Gaveau ait mis à notre disposition un de ses excellents pianos — ce dont nous lui sommes fort reconnaissants —, je n'en tiens pas moins à adresser les remerciements de la Société des Américanistes à M. Peyrelonque, le sympathique surveillant général du Muséum, qui se disposait, avec sa coutumière obligeance, à faire transporter dans cette salle l'instrument qu'il nous avait déjà gracieusement prêté en une circonstance un peu analogue à celle d'aujourd'hui.

« Je suis enfin heureux de saluer M. Hirtzel, secrétaire général de la Société des Américanistes de Belgique, qui a eu l'amabilité de nous apporter l'expression de la sympathie de nos savants collègues belges.

« Ces devoirs remplis, je donne la parole à M. Henri Cordier ».

M. HENRI CORDIER prononce le discours suivant :

Les Origines de la Société des Américanistes de Paris.

Je demande la permission de rappeler en quelques paroles les origines de la Société dont nous avons la joie de célébrer aujourd'hui le vingt-cinquième anniversaire. Je serai bref, car je ne suis rentré de voyage qu'hier soir seulement, et avant mon départ, il m'avait été impossible de m'occuper de ce qui est pour nous une véritable fête.

Il y a toujours eu en France des « Américanistes » ; quelques travaux hâtivement rédigés, quelques théories hasardées imprudemment, ont pu parfois jeter un certain discrédit sur les études américaines, mais quand on peut nommer un linguiste comme Brasseur de Bourbourg, un explorateur comme Désiré Charnay, des collectionneurs comme Boban, Aubin, Angrand, on a le droit de dire que ces études ont eu en France une place devenue de plus en plus importante au cours des années.

La huitième session du Congrès international des Américanistes s'était tenue à Paris au mois d'octobre 1890, sous la présidence du vénéré A. de Quatrefages ; le docteur E. T. Hamy, qui fut l'âme du Congrès, et le marquis de Nadaillac étaient vice-présidents ; M. Désiré Pector, consul général du Nicaragua, était secrétaire général. Le succès de la réunion fut grand et on put constater le nombre considérable d'adhérents qu'intéressaient en France les études américaines.

L'année suivante (1891), le général Michel Annenkov proposait au Congrès International des Sciences géographiques tenu à Berne qu'une grande manifestation eût lieu en 1892 lors du 4^e centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. L'hiver fut employé aux démarches nécessaires pour réaliser ce vœu. Le général Annenkov, le duc de Mandas, ambassadeur d'Espagne, le Dr Hamy et moi, après de multiples efforts, obtinmes l'approbation de la municipalité de Gênes et du gouvernement espagnol représenté par Canovas del Castillo.

Après la célébration des fêtes de Gênes, un grand transatlantique, l'*Alphonse XIII*, conduisit les invités à Barcelone et à Cadix, où, à cause de la difficulté de franchir la barre de Huelva, ils furent transférés sur un transatlantique de moindre tirant d'eau, l'*Antonio Lopez*, sur lequel ils purent pénétrer dans le Rio Tinto ; ce n'est pas ici la place de raconter ce voyage si intéressant où j'eus la joie de compter comme compagnons Hamy et le grand Nordenskiöld et au cours duquel, après avoir été les hôtes de la municipalité de Gênes, nous reçûmes l'hospitalité grandiose des Castillans.

C'est Huelva, à petite distance du monastère de la Rabida, témoin de la détresse de Colomb, qui fut le berceau de notre Société. C'est dans cette ville que nous rencontrâmes le duc de Loubat venu pour assister aux fêtes du centenaire et que germa dans nos conversations le projet de la création d'une Société des Américanistes à Paris.

Dès notre retour, Hamy et moi, nous nous mîmes à l'œuvre et le premier auquel nous fîmes appel est celui-là même qui préside aujourd'hui si brillamment aux destinées de notre Société, Henry Vignaud, mon bien cher compatriote et ami, que j'ai eu la joie, l'année dernière, de voir nommer correspondant de l'Institut.

Dans deux séances préparatoires, la Société de Géographie nous offrit l'hospitalité : le 22 décembre 1893, Hamy parla des Collections américaines rassemblées à Gênes à l'occasion du 4^e centenaire de Christophe Colomb ; le 31 mars 1894, je traitai de l'État actuel de la question du Fou-sang, qui a depuis si longtemps donné lieu à des débats contradictoires.

Grâce à la générosité du duc de Loubat, la nouvelle Société put s'établir dans un local spécial, à l'Hôtel des Sociétés savantes, 23, rue Serpente. La Société fut alors constituée avec le duc de Loubat, président d'honneur ; G. Maspero et Jules Oppert, de l'Institut, comme vice-présidents d'honneur ; le président était tout naturellement le Dr Hamy ; les vice-présidents, le prince Roland Bonaparte, le général Meredith Read, et le marquis de Peralta ; j'acceptai d'être secrétaire général ; le marquis de Bassano fut un excellent trésorier ; les membres du Conseil étaient Gabriel Marcel, Charles Maunoir, le marquis de Nadaillac, Désiré Pector, Félix Régamey, le comte Louis de Turenne d'Aynac. A partir de ce moment, pourvue de ses statuts, la Société commença à tenir régulièrement ses séances et à publier un *Journal*. La première séance officielle eut lieu à l'Hôtel des Sociétés savantes le mardi 11 juin 1895, sous la présidence du Dr Hamy, en présence du duc de Loubat, du prince Roland Bonaparte, du marquis de Bassano, de Félix Régamey, du

marquis de Nadaillac, de Désiré Pector, Jules Oppert, Gabriel Marcel, comte Louis de Turenne, Dr Verneau, comte Jean de Kergorlay et Henri Cordier ; MM. Vignaud, Charnay, Maunoir et le général Meredith Read s'étaient excusés de ne pouvoir assister à la séance au cours de laquelle deux Commissions furent nommées pour établir le budget et le règlement intérieur de la Société ; elles se réunirent le dimanche 16 juin 1895, rue Dumont-d'Urville, chez le duc de Loubat.

Jusqu'à sa mort en 1908, le Dr Hamy consacra toute son activité, sa science, son intelligence à la Société des Américanistes. De trop nombreuses occupations m'obligèrent plus tard à renoncer au secrétariat général, mais j'avais trouvé un excellent successeur en M. Henri Froidevaux. La Société était fondée, mon rôle était terminé.

Quand aujourd'hui je jette un regard vers le passé, je vois que les efforts n'ont pas été stériles. Quoiqu'on dise parfois, les études américaines sont prospères en France, mais que d'encouragements n'ont-elles pas trouvés : en plus d'un cours de religion à l'École des Hautes Études, il existe au Collège de France, créée par le duc de Loubat, une chaire magistrale occupée d'abord par M. Lejeal, notre troisième secrétaire général, remplacé dans ses deux fonctions par notre excellent ami, le Dr Capitan ; deux prix, l'un à la Bibliothèque nationale, quinquennal, de 5.000 francs, fondé par le consul Angrand, l'autre triennal, de 3.000 francs, créé avec sa générosité ordinaire par le duc de Loubat, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, récompensent les travailleurs dans notre champ d'études. Enfin notre Société, recueillie par le Dr Verneau, au laboratoire d'anthropologie de la rue de Buffon, sous la présidence de notre vénéré Henry Vignaud, avec la collaboration modeste, mais effective du marquis de Créqui-Montfort, poursuit, seule de son genre, sa carrière prospère au bout de vingt-cinq ans.

M. VERNEAU expose ensuite :

L'évolution des études américanistes depuis 1895.

Lors de la fondation de la Société des Américanistes de Paris, trop d'auteurs étaient encore tentés de retracer le passé du Nouveau-Monde en s'appuyant à peu près exclusivement sur les récits des anciens chroniqueurs. Or, ces récits sont loin de concorder, non seulement lorsqu'ils se réfèrent aux périodes antérieures à la découverte, mais lorsqu'ils se rapportent à l'époque même de la conquête. Certes les vieilles chroniques nous fournissent des renseignements qui ne sont pas à dédaigner ; toutefois, à côté de faits positifs, elles contiennent tant de légendes, tant d'observations fausses, qu'avant d'y puiser, il est indispensable de les soumettre à une saine critique et au contrôle des données précises que nous recueillent chaque jour les explorateurs. Que de fantaisies n'a-t-on pas publiées sur les relations des anciens Hébreux avec le Nouveau-Monde ! Combien d'erreurs n'ont pas été répandues sur le rôle de l'Asie dans le peuplement de l'Amérique ! Dans le sens contraire, n'a-t-on pas vu Gobineau

soutenir que, loin de venir d'Asie, l'Homme américain avait été la souche de la race mongole. Cette thèse a été reprise récemment par un savant Argentin, F. Ameghino, qui est allé beaucoup plus loin que son prédécesseur : de quelques observations anatomiques et géologiques tout à fait insuffisantes, de fragments d'os réduits parfois à quelques centimètres de longueur, il s'est cru en droit de tracer le portrait de toute notre lignée d'ancêtres, jusqu'aux Marsupiaux, qui compteraient parmi nos aïeux. Et de ces faits, plus que problématiques, il a conclu que l'Amérique devait forcément être regardée comme le berceau de l'Humanité entière.

Ameghino, comme beaucoup de savants qui l'ont précédé, a voulu aller trop vite en besogne : de petits faits isolés, peu ou point significatifs, il s'est empressé de tirer des conclusions d'une grande envergure. Ce défaut était naguère fort répandu : on se hâtait de faire de la synthèse avant d'en posséder les éléments, ou bien on s'appuyait sur des données sujettes à caution, sur quelques observations isolées qui n'auraient pas résisté à l'examen si elles avaient été soumises à la critique et discutées par des savants ayant à leur opposer de sérieux arguments empruntés aux diverses branches de la science.

C'est ce qu'avait compris le Dr Hamy lorsqu'il prit la résolution de fonder une Société dans laquelle entreraient des hommes désignés par leurs études pour collaborer à l'érection d'un édifice reposant sur des bases solides. Nul n'était mieux qualifié que lui pour mener à bonne fin un semblable projet. Anthropologiste, ethnographe, archéologue, historien, géographe, artiste à ses heures, il jouissait d'une autorité qui lui avait permis, malgré des difficultés semblant insurmontables, de créer, en 1880, le Musée d'Ethnographie. Dans ce musée, qui s'était ouvert avec 6.000 pièces environ, il avait réussi, en quatorze ans, à constituer une imposante collection d'objets américains remontant, pour la plupart, aux époques précolombiennes. En utilisant ces matériaux, en comparant les enseignements qui ressortent de leur étude à ceux que fournissent l'anthropologie, la linguistique, l'histoire, la paléontologie, on avait bien des chances de ne pas retomber dans les erreurs anciennes.

Estimé dans tous les milieux scientifiques, Ernest Hamy était assuré à l'avance de ne pas manquer de collaborateurs. Il craignit même qu'il ne s'en présentât trop, et, pour éviter, dans la future Société, l'intrusion de gens qui occupent parfois beaucoup de place sans aucun profit pour la science, il proposa aux savants qu'il avait convoqués à des réunions préparatoires, de limiter le nombre des membres ; sa manière de voir fut unanimement approuvée.

Cette limitation du nombre des membres avait néanmoins pour corollaire la limitation des ressources dont disposerait la Société nouvelle ; mais le Dr Hamy avait réussi à intéresser à son projet le duc de Loubat, qui l'assura de son concours financier. Toutes les difficultés étant résolues, la Société des Américanistes de Paris a été définitivement constituée le 11 juin 1895. Des fondateurs, nous ne restons hélas ! que huit à l'heure actuelle : la mort a fauché largement dans nos rangs, et elle a frappé des collègues d'une haute valeur. En dehors de notre cher président, le Dr Hamy, qui a été l'âme de notre Société jusqu'au jour de son décès, nous avons perdu Lucien Adam, le

duc de Bassano, James Gordon Bennett, le baron de Boissieu, Paul Bourget, le comte de Charencey, Désiré Charnay, Hector Fabre, le comte de Laugier-Villars, Lemoyne de Martigny, Gabriel Marcel, Charles Maunoir, le général Meredith Read, Paul Mirabaud, Marcel Monnier, le marquis de Nadaillac, Jules Oppert, Félix Régamey, le baron de Santa Anna Néry, le Dr Paul Topinard, le comte Louis de Turenne d'Aynac, qui avaient été des ouvriers de la première heure. A eux seuls, ces noms disent quelle a été l'étendue de nos pertes.

Depuis le début des hostilités, d'autres qui ne comptaient pas parmi les fondateurs de notre Société, sont descendus dans la tombe. Pour m'en tenir aux Français, je mentionnerai le commandant Berthon, blessé mortellement aux Dardanelles, Maurice Faure et mon regretté préparateur, le Dr Poutrin qui, après avoir rempli noblement leur devoir envers la patrie, ont contracté en service la maladie qui devait les emporter, Henri Beuchat qui faisait partie de l'expédition Stefánsson dans les régions polaires et qui a été victime de son amour de la science, le prof. R. Blanchard, le baron Hulot, le grand savant Gaston Maspero. A la mémoire de tous ces chers disparus, je ne pouvais me dispenser de rendre hommage en ce jour où nous célébrons le 25^e anniversaire de la fondation de la Société des Américanistes de Paris, à la prospérité de laquelle ils ont largement contribué.

La perte qui nous a été le plus sensible a été, incontestablement celle du Dr Hamy. D'une activité inlassable, il imprima à nos séances un intérêt tout particulier par ses nombreuses et savantes communications. Quinze jours avant sa mort, il nous lisait le dernier mémoire qu'il avait rédigé à notre intention. La question se posa de savoir si la Société pourrait lui survivre. Notre président d'honneur, qui en avait assuré pécuniairement l'existence, répondit par la négative et se sépara de nous. A l'unanimité, les membres présents à la séance du 1^{er} décembre 1908 furent d'un avis contraire. Par sa vaste érudition, et son sens critique, par sa courtoisie et par ses grandes qualités de cœur, un homme s'imposait pour succéder au professeur Hamy : c'était M. Henry Vignaud ; par acclamation, il fut élu président.

Il restait, toutefois, un autre problème à résoudre ; il fallait assurer la publication de notre journal, et, pour cela, il était nécessaire de chercher à combler le vide de la caisse : il fut décidé d'ouvrir la Société à tous ceux qui entendaient l'Américanisme de la manière scientifique qui est la nôtre et dont le programme a été magistralement tracé par notre cher président dans un beau discours qu'il nous a lu le 4 novembre 1913. A nos investigations, disait-il, s'ouvre « un vaste champ où prennent place l'Archéologie, qui fait voir l'état ancien de civilisation d'un peuple ; l'Ethnographie, qui permet de retracer ses mœurs, ses usages, ses croyances ; la Linguistique qui, au moyen du vocabulaire, révèle l'étendue de ses idées morales et matérielles, ainsi que les associations qu'il a pu former avec d'autres peuples, et l'Anthropologie enfin qui détermine son rang parmi les autres groupes humains, et qui réunit les éléments nécessaires à la solution du grand problème de l'unité ou de la pluralité des races américaines. A côté de ces sciences fondamentales, qui tiennent la première place

dans nos études, l'Américanisme comprend aussi la Paléontologie qui laisse des traces ineffaçables sur les routes que l'homme a pu parcourir à la suite des animaux, et quelquefois aussi la Géologie et la Géographie comparée, sans lesquelles on ne pourrait se faire une idée exacte de la possibilité du passage des peuples primitifs d'une région à une autre, dans les temps préhistoriques ».

Tel est notre programme. Si vaste qu'il soit, je me permettrai d'y faire une addition : il faut y ajouter l'Histoire, qui, pour le Nouveau-Monde, ne nous reporte qu'à la fin du ^{xv}^e siècle, et encore est-elle entourée d'une foule de légendes qu'on ne peut accepter les yeux fermés. Il est vrai que les sagas islandaises mentionnent des voyages qui auraient été accomplis en Amérique par les Scandinaves dès le ^{ix}^e et peut-être même dès le ^{viii}^e siècle ; mais ces sagas ne contiennent que d'anciens récits, des légendes conservées par tradition orale et qui n'ont été recueillies que beaucoup plus tard ; aussi est-il fort difficile d'y démêler le vrai du faux, la légende de l'histoire. C'est ce qu'a démontré M. Vignaud, dans une remarquable étude qui a fait l'objet d'une de ses intéressantes communications à notre Société.

Quant aux écrits des vieux chroniqueurs, il était nécessaire de les passer au crible de la critique et de les soumettre au contrôle des découvertes modernes ; c'est ce qu'a fait M. Vignaud pour beaucoup d'entre eux. Grâce à sa vaste érudition, il a pu, en comparant les textes les uns avec les autres, en les étudiant à la loupe, suivant l'expression si juste de Gabriel Marcel, rectifier bien des erreurs commises par ceux qui avaient puisé aveuglément à ces sources. Il a ainsi rendu les plus signalés services à l'Américanisme, et, s'il n'a pas mentionné l'Histoire parmi les sciences auxquelles nous devons avoir recours, c'est que, avec sa modestie habituelle, il n'a pas voulu parler de son œuvre, tenue en si haute estime par les savants.

Avec un tel programme, nous avons la certitude que des adhésions nous parviendraient dès qu'on saurait, dans les milieux spéciaux, que le nombre des membres de notre Société n'était plus limité. Mais, en attendant, les ressources nous auraient fait défaut pour continuer notre publication, si un savant, passionné pour l'ethnographie et la linguistique, n'était venu bien discrètement à notre secours ; je ne le nommerai pas, car je craindrais qu'il ne mesût mauvais gré d'avoir dévoilé son incognito. Grâce à lui, le *Journal de la Société des Américanistes* a paru sans interruption. De 1895 à 1904, il n'avait été possible de publier qu'un volume tous les deux-ans ; à partir de 1905, un volume a vu le jour chaque année. La guerre arrêta tout : notre secrétaire général, le D^r Capitan, dont je n'ai pas à faire l'éloge, et notre secrétaire-adjoint, le D^r Rivet, qui avaient la charge du Journal, remplissaient leurs devoirs envers la patrie. Ce fut, pour notre Société, une période de sommeil qui dura près de cinq ans. Elle se réveilla avec plus d'ardeur au travail que jamais, et ceux d'entre vous qui ont parcouru le fascicule de 366 pages qui vient de paraître ont dû être convaincus que notre Revue n'est pas menacée d'anémie. Non seulement les mémoires ne font pas défaut, mais ils sont pour la plupart d'une importance qui vaut à notre Société une grande considération, tant en France qu'à l'Étranger. La preuve nous en est fournie par les adhésions qui ne

cessent de nous parvenir. Aujourd'hui, nous avons à voter sur 16 candidatures nouvelles, dont la plupart nous sont venues de l'autre côté de l'Atlantique. Au moment critique, le nombre de nos membres s'est réduit à des proportions inquiétantes; il va atteindre aujourd'hui le chiffre de 160 ¹. On semble considérer comme un véritable honneur d'appartenir à notre Société, et nos collègues étrangers sont heureux de collaborer à notre publication. On apprécie à tel point notre Journal que, de toutes parts, on nous propose, en échange, d'importants ouvrages. C'est ainsi que nous avons pu constituer une riche bibliothèque, largement ouverte aux travailleurs, qui nous permet de tenir nos lecteurs au courant des recherches de tous les explorateurs et des travaux sur l'Amérique qui se publient dans le monde entier.

La confiance qu'on nous témoigne est-elle justifiée? Vous pourriez m'accuser de fatuité si je répondais par l'affirmative. Il me sera permis, cependant, de dire qu'en adoptant notre programme, nous nous sommes engagés dans la bonne voie puisque nos émules nous y suivent. Au lieu d'aborder des problèmes trop vastes avant de posséder les éléments nécessaires pour les résoudre; avant d'émettre des théories plus ou moins ingénieuses que viendront renverser les découvertes de demain, nous nous efforçons d'accumuler les faits. Naguère, on entreprenait de grandes explorations qui certainement ont produit des fruits, mais qui ont laissé bien des questions sans solution. Comme l'a écrit, avec juste raison, le Dr Rivet, « l'heure est passée des explorations à programme trop vaste. Ce qui est nécessaire à l'heure actuelle, c'est une série d'explorations portant sur des zones restreintes, où rien ne sera négligé ni du passé, ni du présent des populations visitées, et c'est de la comparaison de ces études fragmentaires, mais intégrales, que nous pouvons espérer des résultats positifs ».

C'est dans cet esprit que notre savant collègue, M. de Créqui-Montfort, dont les travaux publiés avec le Dr Rivet ont prouvé la compétence en ethnographie et en linguistique, avait organisé, avec M. Sénéchal de La Grange, la grande mission qui a exploré les hauts plateaux de Bolivie et le N.-O. de la République Argentine, et qui a été si fructueuse en résultats. Pour ne rien négliger, les organisateurs avaient attaché à leur mission des spécialistes dans les différentes branches de la science. A notre époque, en effet, on ne saurait demander à un homme, quel que soit son savoir, d'être encyclopédiste. Notre vieil adage « qui trop embrasse, mal étreint » est plus vrai que jamais. C'est pour ce motif que nous faisons appel à tous ceux qui peuvent apporter des matériaux solides à l'édifice que nos successeurs construiront. Pour résoudre les grands problèmes qui touchent à l'origine de l'Homme américain, au peuplement du Nouveau Monde et à ses relations avec l'Ancien, aux relations des différents peuples de l'Amérique entre eux et à leur civilisation, à l'unité ou la pluralité d'origine des races américaines et à leur parenté ethnique, en un mot, aux questions qui embrassent le passé et le présent du Nouveau Continent, le concours de tous est nécessaire. Dans notre Société, chacun de nous

1. A la fin de décembre 1920, ce nombre s'élève à 300.

a sa tâche à remplir et je puis dire que chacun de mes collègues s'efforce de la remplir avec conscience.

Je crains-déjà d'avoir fortement abusé de votre patience ; j'en abuserais sûrement si je tentais de résumer leurs travaux. Que ceux d'entre vous qui voudraient se rendre compte de l'œuvre accomplie en vingt-cinq ans par la Société des Américanistes de Paris veuillent bien se reporter aux mémoires publiés dans notre Journal. Ils verront qu'elle a rompu avec la routine ancienne ; qu'elle ne peut plus admettre, avec de Guignes, que la Chine ait exercé une profonde influence sur le Nouveau Monde, parce qu'un vieil auteur de l'Empire du Milieu a écrit que les Chinois accomplissaient de fréquents voyages au Fou-Sang, qui, pour de Guignes, n'était autre que l'Amérique — hypothèse que notre savant collègue M. Cordier a réduite à néant. Ils verront aussi que les questions linguistiques ne sont plus traitées à la légère, en tenant compte de quelques vagues ressemblances phonétiques, et que nous ne considérons pas comme résolus les problèmes anthropologiques quand nous ne possédons encore que des données éparses sur la plupart des peuplades américaines.

En réunissant des faits indiscutables, en les livrant à la publicité, la Société a plus fait progresser la science qu'en accueillant de belles dissertations académiques. Aujourd'hui, elle célèbre en pleine prospérité, le 25^e anniversaire de sa fondation ; j'ai la conviction qu'en persévérant dans la voie où elle s'est engagée, elle verra s'accroître cette prospérité et, lorsqu'elle célébrera ses noces d'or, on dira qu'elle a bien mérité de la science et qu'elle fait honneur à notre pays.

M. le professeur CAPITAN fait ensuite une intéressante conférence, accompagnée de magnifiques projections sur :

Les Sacrifices humains et l'Anthropophagie rituelle chez les anciens Mexicains.

Parmi les pratiques singulières, fréquentes chez tous les primitifs, une des plus étranges est constituée par les sacrifices humains et l'anthropophagie rituelle qui, le plus souvent, les suivait. Il est également fort curieux de voir leur persistance ou leur réapparition chez des peuples demi-civilisés dont l'évolution sociale était avancée à beaucoup d'autres point de vue.

Tel est le cas pour les anciens Mexicains, chez qui cette pratique n'est signalée que tardivement (xii^e au xiii^e siècle) ou tout au moins dont la fréquence ne date que de cette époque.

Quelle a pu être l'idée génératrice de ce curieux acte cultuel. On a proposé une explication simple : le Mexicain pensait que ses dieux, surtout le terrible Huitzilopochtli, avaient faim de chair humaine ; il était donc utile de leur en fournir. On a prétendu aussi que c'était l'extension du sacrifice des animaux (fig. 2), ceux-ci étant remplacés par un être plus parfait : l'homme. On a dit aussi que, par ce moyen, on offrait à la divinité un sang précieux, le sang humain, doué d'une puissance et d'une valeur magique toute particulière ; c'est en somme l'idée antique de l'âme contenue dans le sang. Enfin la théogo-

nie mexicaine pourrait aussi expliquer cette offrande de sang. Voici ce qu'elle enseignait :

Après des cataclysmes variés, le genre humain avait disparu, la terre fut alors repeuplée par 16.000 héros nés des fragments du couteau de pierre *tecpactl* lancé du haut du ciel par le dieu suprême Omēteuctli. Mais, pour avoir les serviteurs dont ils avaient besoin, sur les conseils du même dieu, ils s'y prirent ainsi : Ayant fait chercher, non sans peine, aux enfers un os des premiers hommes, celui-ci ayant été brisé fut mis dans un récipient et arrosé, quatre jours durant, par le sang qu'ils s'étaient extrait eux-mêmes par des piqûres variées. Au bout de ces quatre jours, il sortit du vase un homme, et trois jours plus tard une femme ; ce furent les ancêtres du genre humain.



Fig. 1. — A gauche, prêtre agitant son encensoir.
A droite, le sujet se tire du sang du mollet au moyen d'épines de maguey.
En haut, à droite, sur une pelote, ces épines (d'après Duran).

D'ailleurs, les épanchements de sang individuel constituaient dans l'ancien Mexique une offrande très agréable à la divinité. Ils se piquaient ainsi très fréquemment les jambes, les oreilles (fig. 1, 4), les paupières et la langue. Sahagun le dit expressément : « D'autres faisaient passer séparément une série d'épines à travers leur langue et les laissaient ensuite tout ensanglantées sur le sol aux pieds du démon et quelquefois sur les chemins et dans les chapelles (fig. 7) ».

Mais par ce moyen, on n'obtenait que peu de sang vivant ; un seul procédé permettait d'en avoir beaucoup et ce fut précisément celui qu'inventèrent les Mexicains. Il consistait dans l'ouverture large de tous les vaisseaux de la base du cœur, réalisée par son arrachement sur un sujet vivant, qui perdait ainsi brusquement tout son sang, soit environ cinq à six litres (fig. 5, 8, 11).

Ce procédé de sacrifice, absolument spécial aux Mexicains, était mis en œuvre de la façon suivante :

La victime, généralement un prisonnier de guerre conservé dans ce but, était couchée sur une pierre pointue ou courbée existant sur la haute terrasse en avant du temple et maintenue par quatre ou cinq prêtres. Le sacrificateur, armé d'un couteau en pierre, à bords très tranchants, ouvrait le thorax au niveau



Fig. 2. — Sacrifice d'un oiseau par arrachement du cœur.
Codex Nuttall.



Fig. 3. — Offrande de têtes coupées. Bas-relief de Santa Lucia Cosumahualpa.



Fig. 4. — Fidèle mexicain se tirant du sang de l'oreille. Codex Vaticanus 3738.



Fig. 5. — Représentation d'un sacrifice humain par ouverture de l'épigastre et arrachement du cœur. Codex Laud.



Fig. 6. — Victime tuée à coups de flèches. Codex Vaticanus 3738.



Fig. 7. — Mexicain passant des baguettes pointues à travers sa langue. Codex Telleriano Remensis

de l'estomac, pénétrait jusqu'au cœur, le saisissait et l'arrachait brusquement. Au milieu du flot de sang qui jaillissait alors, il le présentait aux idoles, puis le jetait dans un récipient spécial, le Cuauhxicalli, tandis que le corps était lancé jusqu'au bas du temple (fig. 11).

Le besoin d'avoir de plus en plus de sang amena, dans les grandes cérémonies, à multiplier le nombre des victimes. Écoutons Tezozomoc à propos de l'inauguration du grand temple de Mexico par Ahuizol en 1486 :

« Le roi Ahuizol commença ; quatre des affreux ministres saisissaient la victime et l'étendaient à ses pieds. Ahuizol se prosternait, se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, puis il lui ouvrait la poitrine avec son couteau, en arrachait le cœur et le présentait encore tout palpitant vers les quatre points cardinaux. Après avoir immolé un grand nombre de victimes, Ahuizol passa le couteau au prêtre représentant Huitzilopochtli.



Fig. 8. — Sacrifice par arrachement du cœur.
Le sujet est étendu sur la pierre à sacrifice
suivant la pratique ordinaire (d'après Duran).

« Successivement tous ces prêtres se succédèrent, chacun immolant autant de victimes qu'il pouvait, de sorte que le sang coulait comme deux fontaines des deux côtés du temple et qu'on eût dit que les sacrificateurs étaient revêtus de vêtements écarlates. La même chose avait lieu dans les autres temples. Les sacrifices durèrent quatre jours entiers ; le sang et les cœurs commençaient déjà à répandre une mauvaise odeur ».

Ce carnage eut lieu simultanément dans quinze temples autour de Mexico et au moins dans vingt-cinq temples du reste de l'empire mexicain. 72.344 captifs, disent les chroniqueurs, furent alors immolés. Pour Ixtlilxochitl, ce chiffre fut de 80.400.

Nos calculs, dans lesquels, après répétitions sur le cadavre, nous avons admis le chiffre maximum de trois minutes pour chaque exécution, nous donnent 8.000 exécutions par jour, du lever au coucher du soleil, soit 32.000 pour les quatre jours et certainement ce chiffre est au-dessous de la vérité. Tel quel, il est encore formidable !

D'ailleurs, la tête des victimes de marque était conservée dans un véritable ossuaire, généralement placé au voisinage du lieu de l'exécution. Bernal Diaz a pu dénombrer avec un camarade les crânes que renfermait le *Tzompantli*, du grand temple de Mexico, au moment de la prise de la ville par les Espagnols. Ils en comptèrent 136.000.

D'autres procédés de mise à mort des victimes humaines offertes aux dieux étaient également mis en œuvre par les Mexicains. Tantôt les victimes fixées sur une sorte de cadre dressé étaient tuées à coups de flèches (fig. 6). D'autres fois, elles étaient projetées dans un brasier ardent où les prêtres les tournaient et retournaient et, avant qu'ils ne fussent morts, les en sortaient pour leur arracher le cœur (fig. 9).



Fig. 9. — La victime est brûlée après ou avant le sacrifice (d'après Duran).



Fig. 10. — Xipe-totec, dieu du feu, recouvert d'une peau humaine. Codex Borbonicus.

Enfin, nous devons signaler les très singulières cérémonies durant lesquelles une femme était décapitée, puis immédiatement écorchée. Un prêtre se revêtait alors de cette peau sanglante et participait à des cérémonies compliquées et diverses, dont Sahagun et Torquemada nous ont conservé les détails.

Cette pratique est figurée sur l'image du dieu Xipe-totec, dans le Codex Borbonicus (fig. 10), et sur un masque de pierre du Musée du Trocadéro (fig. 13).

Les enfants étaient également sacrifiés au milieu de cérémonies compliquées (fig. 12). Ils étaient en général offerts aux dieux des eaux (les Tlalocs). Parfois, leur sang pur et particulièrement précieux était incorporé à une pâte spéciale au moyen de laquelle on fabriquait un énorme gâteau ayant la forme du dieu Huitzilopochtli. On faisait alors le simulacre de tuer la statue en pâte par arrachement du cœur, comme si elle était vivante. Le gâteau était alors divisé et consommé par les habitants de la ville, réalisant ainsi une sorte de communion des fidèles avec la divinité, la victime virtuelle étant l'image du dieu et par le sacrifice s'identifiant à lui.

La même conception existait pour la victime humaine, divinisée par le sacri-



Fig. 11. — Sacrifice humain par arrachement du cœur.
Codex Vaticanus 3738.

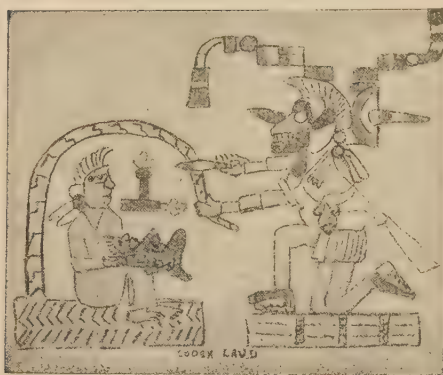


Fig. 12. — Offrande d'un enfant
destiné au sacrifice.
Codex Laud.

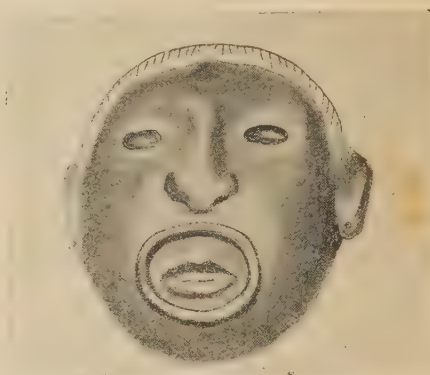


Fig. 13. — Sculpture sur pierre représentant
une figure avec masque de peau humaine
(Musée d'ethnographie du Trocadéro).



Fig. 14. — Vase polychrome de Nazca
avec ornementation de têtes coupées.



Fig. 15. — Vase polychrome de Nazca
avec têtes humaines stylisées.

fice et devenue ainsi adéquate au dieu lui-même. Donc manger la victime, c'était réaliser une véritable communion avec le dieu. C'est certainement là l'explication de cet étrange phénomène sociologique de l'anthropophagie rituelle.

Nous avons vu en effet, qu'aussitôt après le sacrifice, le cadavre de la victime était lancé en bas, du haut du monticule artificiel (*toscalli*), au-dessus duquel était construit le temple. Il était alors recueilli par celui qui l'avait fourni (ordinairement le guerrier qui l'avait fait prisonnier). Il l'emportait chez lui, le divisait, puis le faisait cuire et le mangeait en compagnie d'un certain nombre d'amis, convoqués dans ce but.

Or, c'était bien une cérémonie rituelle, puisque jamais, même au moment des plus grandes disettes, on n'a observé l'anthropophagie alimentaire chez les anciens Mexicains.

Il semble donc que les Mexicains considéraient la victime humaine comme devenant la propriété du dieu, représenté par le sacrificateur, qui portait d'ailleurs le costume rituel de ce dieu. La victime ayant été sacrifiée s'incorporait au dieu ; son sang et sa chair devenaient ceux du dieu lui-même ; les consommer était donc une sorte de consubstantiation du fidèle avec le dieu.

Cette conception est d'ailleurs extrêmement répandue dans beaucoup de religions, de nos jours encore, sous des formes naturellement très différentes. Elle peut en somme expliquer l'anthropophagie rituelle qui, ainsi comprise, perd le caractère d'horreur que lui donnaient les anciens chroniqueurs. Elle se réduit alors à une pratique rituelle chez un peuple éminemment crédule et religieux pour qui la vie comptait peu et dont la psychologie était telle qu'il ne reculait devant aucune opération rituelle, quelque grave qu'elle fût, s'il la considérait comme indispensable pour lui dans l'ambiance magique où il vivait constamment.

Enfin, dernier détail : les têtes des victimes, celles des victimes de choix, étaient, ainsi que nous l'avons vu, conservées dans le *tzompantli*, souvent très voisin de la pierre à sacrifice. D'ailleurs, le rôle rituel des têtes coupées se retrouve également dans d'autres parties de l'Amérique. On les voit indiquées sur les bas-reliefs de Cosumahualpa (Guatemala) (fig. 3), comme aussi sur les curieux vases peints des tombes de Nazca (Sud du Pérou), où ils constituent le motif le plus fréquemment figuré (fig. 14, 15).

En somme, on le voit, le sacrifice humain était fréquent dans presque toute l'Amérique, mais nulle part il n'a eu la fréquence et l'importance qu'il avait prises au Mexique peu de temps avant la conquête. Nous venons d'essayer d'en donner la preuve.

Enfin M. d'HARCOURT, accompagné au piano par M^{me} d'HARCOURT, interprète avec un grand sens artistique une série de *Chants indiens* de l'Équateur, du Pérou et de la Bolivie, harmonisés avec beaucoup de talent par l'accompagnatrice.

Cette audition originale, très goûtée et très applaudie par l'auditoire, termine cette belle séance, au cours de laquelle ont été nommés à l'unanimité membres titulaires :

M^{mes} Marie Fernandez de Tinoco et Maxwell, MM. C. Gangotena Jijón, J. Tobar Donoso, I. J. Barrera, H. Viteri Lafronete, J. G. Navarro, R. P. José F. Heredia, D^r J. F. Proaño, L. F. Borja, Luis O. Loor, D^r J. Matovelle, F. Tinoco, le D^r Chauvel, le marquis de Chambrun, Leland Harrison.

Sont présentés,

comme membres titulaires :

M. Guy de Germiny, par MM. Marcou et Rivet ;

M. Raymond Keon, par MM. Verneau et Rivet ;

M. Ch. Chadenat, par MM. Vignaud et Rivet ;

M. A.-L. Bondurant, par MM. Vignaud et Rivet ;

M. E. Nordenskiöld, par MM. de Créqui-Montfort et Rivet ;

M. le D^r Louis Montané, par MM. Vignaud et Verneau ;

M. Philipp Ainsworth Means, par MM. P. Rivet et H. Arsandaux ;

M. J. E. Pearce, par MM. Vignaud et Rivet ;

M. le P. Joseph Le Gouir, par MM. Rivet et C. M. Larrea ;

M. le D^r M. Neveu-Lemaire, par MM. de Créqui-Montfort et G. Grandidier ;

M. Juan Carlos Amadeo, par MM. E. Boman et Rivet ;

M^{me} la vicomtesse Hervé de Kerguelen, par M^{me} et M. de Villiers du Terrage ;

Le Museo antropológico Montané de La Havane, par MM. Verneau et Rivet ;

La Biblioteca nacional de Santiago de Chile, par MM. Ramón A. Laval et P. Rivet ;

The Pan American Union, par MM. Vignaud et Rivet ;

comme membres correspondants :

M. George G. Heye, directeur du Museum of the american Indian, par MM. Vignaud et Rivet ;

M. George Ch. Engerrand, professeur à l'École d'anthropologie de l'Université du Texas, par MM. Capitan et Rivet ;

M^{me} Olga Nordenskiöld, par MM. Verneau et Rivet.

La séance est levée à 7 heures.

SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1920.

(Assemblée générale.)

PRÉSIDENCE DE M. VERNEAU, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres récemment élus.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Academia nacional de ciencias en Córdoba. Miscelanea, n^{os} 1-2. Córdoba, 1920 ; — *American anthropologist*, t. XXII, 1920, n^{os} 1-2 ; — *Anales de Ingeniería*. Bogotá, t. XXVII, 1920, n^{os} 323-326 ; t. XXVIII, 1920, n^{os} 327-328 ; —

Anales de la Sociedad científica argentina. Buenos Aires, t. LXXXVIII, 1919 ; t. LXXXIX, 1920 ; — *Anales del Museo público de Buenos Aires*, t. I, 1864-1869 ; t. II, 1870-1874 ; *Anales del Museo nacional de Buenos Aires*, t. III, 1883-1891 ; t. IV, 1895 ; t. V, 1896-1897 ; t. VI, 1899 ; t. VII, 1902 ; *Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires*, t. XXIII, 1912 ; t. XXIV, 1913 ; t. XXV, 1914 ; t. XXVI, 1915 ; t. XXVII, 1915 ; t. XXVIII, 1916 ; t. XXIX, 1917 ; — *Anthropos*, t. XII-XIII, 1917-1918, fasc. 5, 6 ; — *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*. Florence, t. XLIX, 1919 ; — *Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro*, t. XXII, 1919 ; — *Boletim bibliographico da Bibliotheca nacional do Rio de Janeiro*, 2^e année, n^o 1, janv.-mars 1919 ; — *Boletín de la Real Sociedad geográfica*. Madrid, t. LXII, 1^{er} et 2^e trim. 1920 ; — *Boletín de la Real Sociedad geográfica. Revista de geografia colonial y mercantil*. Madrid, t. XVII, n^{os} 4-8, avril-août 1920 ; — *Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos*. Quito, t. IV, n^{os} 10-12, janv.-juin 1920 ; — *Boletín de las Cámaras de comercio, industria y navegación y de las Cámaras agrícolas*. Madrid, 34^e année, 1920, n^{os} 6-9 ; — *Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla*, 7^e année, n^{os} 34-35, 1920 ; — *Boletín del Cuerpo de ingenieros de minas del Perú*. Lima, n^o 96, 1920 ; — *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, t. XIV, n^o 3, mai-août 1920 ; — *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, t. XXVIII, 1919 ; — *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, VI^e série, t. IX, 1918 ; t. X, 1919 ; — *Le Canada français*. Québec, t. IV, 1920, n^{os} 2-5 ; — *Cincinnati Museum Association. Thirty-ninth annual report*, 1919 ; — *La Conservation*, bulletin mensuel publié par la Commission de la Conservation. Ottawa (Canada), vol. IX, n^o 6, juin 1920 ; — *Cultura venezolana*. Caracas, 2^e année, n^{os} 12-16, mars-août 1920 ; — *Disertaciones científicas de autores alemanes en México*, n^{os} II et III, México, 1918 ; — *Ethnos*. Revista mensual de estudios antropológicos sobre México y Centro-América. México, t. 1, n^{os} 1-4, 1920 ; — *France-États-Unis*. Paris, 2^e année, n^o 20, août-octobre 1920 ; *France-Amérique (France-Canada)*. N^{lle} série, 11^e année, n^o 105, septembre 1920 ; n^o 106, oct. 1920 ; — *The geographical Review*. New York, t. IX, 1920, n^{os} 2-4 ; t. X, 1920, n^{os} 1-4 ; — *La Géographie*. Paris, t. XXXIII, 1920, n^{os} 1-5 ; t. XXXIV, 1920, n^{os} 1-3 ; — *La Información*. Revista mensual. Santiago de Chile, 5^e année, n^{os} 50-52, mai-juillet 1920 ; — *The Journal of the royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, t. XLIX, juillet-décembre 1919 ; — *Library of Congress. Report of the Librarian of Congress and Report of the Superintendent of the Library Building and Grounds, for the fiscal year ending June 30 1919*. Washington, 1919 ; *List of the Washington manuscripts from the year 1592 to 1775*. Washington, 1919 ; — *Meddelelser om Grönland*. Copenhague, t. XLI, 1913 ; t. XLII, n^o 1, 1909, n^{os} 2-7, 1912, n^o 8, 1914 ; t. XLIII, n^{os} 1-12, 1911, n^{os} 13-21, 1917 ; t. XLIV, n^{os} 1-3, 1910, n^{os} 4-5, 1917 ; t. XLV, n^{os} 1-3, 1910, n^{os} 4-12, 1912 ; t. XLVI, n^o 1, 1912, n^{os} 2, 1917 ; — *Memoirs of the american anthropological Association*. Lancaster, vol. VI, n^{os} 3-4, 1919 ; — *Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate »*. México, t. XXXV, n^{os} 1-2, mars 1920 ; — *El México antiguo*. México,

t. I, n° 6, avril 1920 ; — *Mission du Service géographique de l'armée pour la mesure d'un arc de méridien équatorial en Amérique du Sud, 1899-1906*, t. X : *Entomologie, Botanique*, fasc. 2. Paris, 1919 ; *Opiliones*, par C. Fr. ROEWER ; *Nématocères*, par F. W. EDWARDS ; *Brachycères* par Th. BECKER ; *Tabanidae*, par J. M. R. SURCOUR ; *Myriapodes*, par Henry-W. BRÖLEMANN ; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, tome L (3^e série, t. XX), fasc. 2-3, 1920 ; — *The new Russia*. Londres, t. III, n° 37, 14 octobre 1920, n° 38, 21 octobre 1920, n° 39, 28 octobre 1920, n° 40, 4 nov. 1920 ; — *Proceedings of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, t. LXXI, part II, avril-octobre 1919 ; — *Proceedings of the american philosophical Society*. Philadelphia, t. LVIII, n° 6, 1919 ; — *Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada*. Ottawa, 3^e série, tome XIII, 1920 ; — *Proceedings of the american antiquarian Society*. Worcester, new series, t. XXIX, part 1, 1919 ; — *Publicaciones del Centro oficial de estudios americanistas de Sevilla. Biblioteca colonial americana*. Séville, 1919, t. II : TORRES LANZAS (Pedro). *Catálogo de legajos del Archivo general de Indias* ; t. III : LATORRE (Germán). *Relaciones geográficas de Indias* ; — *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*. Rome, 5^e série, t. XXVIII, 1920, fasc. 7-12 ; — *Fifty-third Report on the Peabody Museum of american archaeology and ethnology, Harvard University, 1918-1919*. Cambridge, 1920 ; — *Revista chilena de historia y geografía*. Santiago de Chile, t. XIII-XXXIV, 1915-1920 ; — *Revista de agricultura, comercio, industrias y obras públicas*. Managua, 1^{re} année, nos 5 et 6, décembre 1919 ; — *Revista de la Facultad de letras y ciencias*. Habana, t. XXIX, n° 3, 1919 ; — *Revista del Museo de La Plata*, t. I, 1890-1891 ; t. II, 1891 ; t. III, 1892 ; t. IV, 1893 ; t. V, 1894 ; t. VI, 1895 ; t. VII, 1896 ; t. VIII, 1898 ; t. XVI, 1909 ; t. XIX (2^e partie), 1915 ; t. XXI, 1915 ; t. XXIII, 1915-1916 ; t. XXIV (1^{re} partie), 1916 ; — *Revista histórica*. Lima, t. VI, 1919, fasc. 2-3 ; — *Revue anthropologique*. Paris, 30^e année, nos 7-8, juillet-août 1920 ; — *Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires*. Paris, t. I, 1920, nos 1-3 ; — *Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences*. New Haven, t. XXIII, juin 1920, p. 211-241 ; t. XXIV, sept. 1920, p. 1-243 ; — *University of California Publications in american Archaeology and Ethnology*. Berkeley, t. 16, n° 6, avril 1920, n° 7, avril 1920, n° 8, août 1920 ; t. 13, n° 5, mai 1920 ; t. 17, n° 1, juin 1920 ; — *University of Illinois Studies in the social sciences*. Urbana, t. VI, n° 3, septembre 1917 ; — *University of Pennsylvania. The Museum Journal*. Philadelphia, vol. XI, n° 1, mars 1920 ; — *Washington University Studies. Humanistic series*, t. VII, n° 1, octob. 1919 ; — *Zeitschrift für Ethnologie*. Berlin, t. LI, 1919, fasc. 2-6.

ÁLVAREZ (Juan). *Orígenes de la música argentina*, s. 1., 1908, 83-30 p. ; — BULNES (Gonzalo). *Chile and Perú. The causes of the war of 1879*. Santiago de Chile, 1920, viii-160 p. ; — CALDERÓN COUSIÑO (Adolfo). *Short diplomatic history of the chilian-peruvian relations 1819-1879*. Santiago de Chile, 1920, 255 p. ; — DÍAZ ROMERO (Belisario). *Ensayo de prehistoria americana. Tiahuanacu y la América primitiva*. 2^e édition. La Paz, 1920, ii-199 p. ; —

El convenio de la Liga de las naciones. Santiago de Chile, 1920, 134 p. ; — LE CONTE (René). *L'émigration allemande au Canada* (Le Mouvement géographique. Bruxelles, 33^e année, 15 août 1920, p. 424-432) ; *Le rôle des Allemands au Brésil* (*Ibid.*, n° 37, 12 septembre 1920, p. 485-489) ; *La colonisation allemande au Brésil* (*Ibid.*, n° 36, 5 septembre 1920, p. 464-474) ; *L'émigration allemande à La Plata* (*Ibid.*, n° 40, 3 octobre 1920, p. 521-526) ; *L'émigration allemande au Chili et dans le reste de l'Amérique latine* (*Ibid.*, n° 41, 10 octobre 1920, p. 532-536) ; *L'immigration allemande dans l'Empire des tsars* (*Ibid.*, n° 44, 31 oct. 1920, p. 565-572) ; *Étude sur l'émigration italienne*. Paris, 1908, 404 p. ; *Congrégations protestantes et Sociétés communistes allemandes aux États-Unis* (Revue internationale de Sociologie. Paris, 28^e année, n°s 7-8, juillet-août 1920, p. 358-372) ; — LEHMANN-NITSCHÉ (Robert). *Monographien zur argentinischen Volkskunde* (T. à p. de Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins in Buenos Aires, t. III, 1917 ; t. IV, 1918 ; t. V, 1919 ; — LYNCH (Ventura R.). *La provincia de Buenos Aires hasta la definición de la cuestión capital de la República*, t. I, Buenos Aires, 1883, 45 p. ; — MAUDSLAY (A. P.). *Recent archaeological discoveries in Mexico*. Londres, 1912 ; *Some american problems*. Londres, 1912 ; — MAUDSLAY (Alfred P.) et JOYCE (T. A.). *Analyse critique de* : SPINDEN (Herbert J.). *A Study of Maya Art*, 1913 ; — *Mensaje del Presidente de la República al Congreso ordinario de 1920*. Quito, 1920 ; — NORDENSKIÖLD (Erland). *Forsknningar och Äventyr i Sydamerika 1913-1914*. Stockolm, Albert Bonnier, 1915 ; — ORR (R. B.). *Thirty-first annual Report 1919. Appendix to the Report of the minister of education, Ontario*. Toronto, 1919, 120 p. ; — PECTOR (Désiré). *L'Amérique latine et la France*. Gallia. Paris, n° 219, août 1920, p. 5-9) ; — SCHREITER (R.). *Distintas clases de sepulturas antiguas observadas en los Valles calchaquies* (con una introducción por Eric BOMAN). Buenos Aires, 1919 ; — SPINDEN (Herbert J.). *The Mandans, a study of their culture, archaeology and language* (Papers of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, Cambridge, t. III, n° 4, août 1906) ; *The Nez Percé Indians* (Memoirs of the american anthropological Association. Lancaster, t. II, part 3, novembre 1908) ; *Myths of the Nez Percé Indians* (The Journal of american Folk-lore, t. XXI, n° 80, janv.-mars 1908, n° 81, avril-sept. 1908) ; *An ancient sepulcher at Placeres del Oro, State of Guerrero, México* (American anthropologist, new series, t. XIII, n° 1, janv.-mars 1911) ; *Notes on the archeology of Salvador* (*Ibid.*, t. XVII, n° 3, juillet-sept. 1915) ; *The question of the zodiac in America* (*Ibid.*, t. XVIII, n° 1, janv.-mars 1916) ; *The making of pottery at San Ildefonso* (The American Museum Journal, t. XI, octobre 1911) ; *The invention and spread of agriculture in America* (*Ibid.*, t. XVII, mars 1917) ; *New data on the archaeology of Venezuela* (Proceedings of the National Academy of Sciences, t. II, juin 1916) ; *Central american calendars and the gregorian day* (*Ibid.*, t. VI, février 1920) ; *A study of Maya art, its subject matter and historical development* (Memoirs of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, vol. VI, 1913) ; *Portraiture in Central american art* (Holmes Anniversary volume,

1916); *The origin and distribution of agriculture in America* (Proceedings of the nineteenth international Congress of Americanists, Washington, december 1915 [1917]); *Recent progress in the study of Maya art* (*Ibid.*); *Nez Percé tales* (Memoirs of the american folk-lore Society, t. XI, 1917); *Ancient civilizations of Mexico and Central America* (American Museum of National History, Handbook series, n° 3, 1917); *Creating a national art* (Natural History, t. XIX, n° 6, 1919); *Free exhibition of industrial art in textiles and costumes at the American Museum of natural history. A commentary and conspectus*, 1919; — TASTEVIN (C.). *Note sur quelques mots français empruntés à la langue Tupi du Brésil, au Galibi de la Guyane, et à l'Aruac des Antilles* (Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, VI^e série, t. X, 1919, p. 133-144); *Quelques considérations sur les Indiens de Jurua* (*Ibid.*, p. 144-154); — TAVERA-ACOSTA (B.). *De la guerra universal*. Ciudad Bolívar, 1920, 142 p.; — UHLENBECK (C. C.). *A survey of the non-pronominal and non-formative affixes of the Blackfoot verb. A contribution to the knowledge of Algonquian word-formation* (Verhandelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeeling Letterkunde. Nieuwe Reeks, t. XX, n° 2, Amsterdam, avril 1920; — VASCONEZ (Pablo Alfonso). *Historia profana de Israel*. Latacunga, Ecuador, s. d., t. I, p. 1-24; — VIGNAUD (Henry). *The Columbian tradition on the discovery of America and of the part played therein by the astronomer Toscanelli*. Oxford, Clarendon Press, 1920, 62 p.

M. Hugo D. Barbagelata offre à la bibliothèque de la Société les ouvrages suivants de la « Biblioteca latino-americana », qu'il dirige :

DARÍO (Rubén). *Epistolario* con un estudio preliminar de Ventura García CALDERÓN. Paris, s. d.; — CALDERÓN (Francisco García). *El Wilsonismo*, con una semblanza del autor por Gonzalo ZALDUMBIDE. Paris, s. d.; — GÓMEZ DE AVELLANEDA (Gertrudis). *Sab* (novela original). Paris, s. d.; — *Ro dó y sus criticos*. Paris, s. d.; *Bulletin de la Bibliothèque américaine (Amérique latine)*, 4^e année, n° 3, déc. 1913, 5^e année, n° 7, avril 1916, 6^e année, n° 7, avril-mai 1917, n° 10, juillet 1917, 9^e année, nos 4-6, janv.-mars 1920; — BARBAGELATA (Hugo D.). *Artigas y la Revolución americana*. Paris, Ollendorff, s. d., vii-404 p.; *L'influence des idées françaises dans la révolution et dans l'évolution de l'Amérique espagnole* (avec une préface de P. ADAM). Paris, 1917, 46 p.; *El centenario de la reconquista*. Montevideo, 1906, 62 p.; *Páginas sud-americanas*. Barcelone, 1909, 240 p.; *Bolívar y San Martín*. Paris, 1911, 93 p.

M. G. Grandidier offre à la bibliothèque de la Société :

GRANDIDIER (Ernest). *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*. Paris, 1861, 311 p.

M. Le Conte offre à la bibliothèque de la Société :

CRONAU (Rudolf). *Drei Jahrhunderte deutschen Lebens in Amerika. Eine Geschichte der Deutschen in den Vereinigten Staaten*. Berlin, 1909, xiii-640 p.

M. Lehmann-Nitsche offre à la bibliothèque de la Société :

Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, fasc. 1.

La Société de Géographie de Paris offre à la bibliothèque de la Société :
GREVAUX (Jules). *Fleuves de l'Amérique du Sud, 1877-1879*. Paris, 1883.

Le Président rend compte à la Société des délibérations du Conseil de la Société qui s'est tenu avant la séance.

La situation financière s'est notablement améliorée grâce à l'appui efficace d'un certain nombre de membres de la Société et de savants américanistes qui ont tenu à marquer tout l'intérêt qu'ils portent à nos travaux en nous aidant à les poursuivre. M. le Professeur Boas de New York, avec un dévouement auquel le Président tient à rendre un public hommage, a, par son action directe, provoqué la plupart des subventions importantes qui nous sont venues d'Amérique. Ces généreux donateurs sont M. Ch. P. Bowditch, Mademoiselle de Caen, M. Aug. Génin, M. J. Jijón y Caamaño, M. Marcou, M. Clarence B. Moore, M. Charles Peabody, M. le marquis M. de Peralta, M. Henry Vignaud.

Notre bibliothèque a été également efficacement subventionnée par MM. Chambost, Desprez, Marcou et de Villiers du Terrage.

Le docteur Rivet a l'espoir que le Service des œuvres françaises à l'étranger donnera prochainement son appui à notre Société, en souscrivant cent abonnements destinés à des établissements scientifiques étrangers.

Pour augmenter ses ressources régulières, le Conseil propose à la Société de porter la cotisation annuelle de 20 à 30 fr., le rachat de la cotisation de 300 à 500 fr., le versement des membres donateurs de 500 à 1.000 fr.

Ces modifications à l'article 14 du règlement de la Société sont adoptées à l'unanimité.

Le Conseil propose de modifier de la façon suivante la rédaction de l'article 7 des statuts : Remplacer les mots « secrétaire des séances », par « secrétaire général adjoint », et intercaler après « archiviste bibliothécaire » les mots « et d'un archiviste-bibliothécaire adjoint ».

Ces modifications sont adoptées.

Le Conseil propose de rédiger de la façon suivante l'article 6 du règlement :
« Le secrétaire général adjoint rédige le procès-verbal des séances et assiste ou supplée le secrétaire général dans ses fonctions ».

Cette rédaction est adoptée.

Enfin le Conseil propose la suppression, dans l'article 15 du règlement, de la phrase : « Ceux [les mémoires] en langue étrangère devront être accompagnés de résumés en français ».

Cette suppression est adoptée.

Le Conseil propose à la Société de s'associer à l'hommage que la science américaine va rendre à M. J. Walter Fewkes, à l'occasion de son 70^{me} anniversaire, en lui envoyant une adresse, dont lecture est donnée, et en le nommant membre d'honneur de la Société.

Ces deux propositions sont votées par acclamation.

Il en est de même de la proposition par laquelle le Conseil demande à la Société d'organiser une manifestation de respectueuse affection à l'occasion du

90^{me} anniversaire de son vénéré président, M. Henry Vignaud. Il est décidé que les membres de la Société offriront à M. Vignaud un souvenir, qu'ils lui feront une visite collective le samedi 27 novembre à 15 heures, et qu'enfin le tome XII de notre *Journal*, correspondant à l'année 1920, lui sera dédié.

Le docteur Rivet rend compte des explorations récemment accomplies par notre collègue, le Père C. Tastevin, dans le bassin du Juruá et sur le bas Japurá ; puis, il présente à la Société les collections archéologiques et ethnographiques recueillies par le courageux missionnaire.

Ce sont quelques haches simples néolithiques, une haché à double encoche, une hache à oreilles et quelques tessons de poteries zoomorphes, qui rappellent des pièces similaires des Antilles.

Les objets ethnographiques se rapportent à deux tribus encore presque inconnues du Juruá, les Kulina et les Kanamari : fuseau, ornements de nez en croissant en coquille, ornements d'oreilles en coquille, colliers et bracelets, harpon, corbeilles, etc...

A signaler également des pierres argileuses, qui, à première vue, paraîtraient avoir été travaillées, mais qui ne sont en réalité que des produits naturels d'érosion par les eaux, suivant l'opinion autorisée de M. le professeur Lacroix.

M. Capitan souligne l'intérêt des collections soumises à l'examen de la Société ; il ajoute qu'à son avis, quelques-unes des pierres soi-disant naturelles, de forme si curieuse, que M. Rivet vient de montrer, lui semblent avoir été soumises à un travail d'adaptation par les Indiens et par conséquent doivent être considérées comme des objets ethnographiques.

Sont élus à l'unanimité,
membres titulaires :

MM. Guy de Germiny, Raymond Keon, Ch. Chadenat, A. L. Bondurant, E. Nordenskiöld, Dr. Louis Montané, Philipp Ainsworth Means, J. E. Pearce, P. Joseph Le Gouir, Dr. M. Neveu-Lemaire, Juan Carlos Amadeo, M^{me} la vicomtesse Hervé de Kerguelen, le Museo antropológico Montané, la Biblioteca nacional de Santiago de Chile, The Pan American Union ;

membres correspondants :

M^{me} Olga Nordenskiöld, MM. George G. Heye, George Ch. Engerrand.

Sont présentés,

comme membres titulaires :

M. Georges Rouma, docteur ès sciences sociales, par MM. Dr. Montané et P. Rivet ;

M. le Comte Perrone di San Martino, par MM. G. de Germiny et P. Rivet ;
comme membre correspondant :

M. Eric von Rosen, par MM. d'Harcourt et P. Rivet.

La séance est levée à 6 heures 15.

SÉANCE DU 7 DÉCEMBRE 1920.

PRÉSIDENTE DE M. VERNEAU, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres titulaires et correspondants récemment élus et des lettres d'excuse de M. Montané et de M. et M^{me} d'Harcourt.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

American anthropologist, new series, t. XXII, n° 3, juillet-septembre 1920 ; — *L'Amérique. Journal du Comité France-Amérique*. Paris, 4^e année n°s 28-33 ; — *Anales científicos paraguayos*. Puerto Bertoni, Série II, n° 6, mars 1920 ; — *Biblos. Boletín semanal de información bibliográfica publicado por la Biblioteca nacional*. México, t. II, n° 90, 9 octobre 1920 ; — *Boletín de las Cámaras de comercio, industria y navegación y de las Cámaras agrícolas*. Madrid, 34^e année, n° 10, octobre 1920 ; — *Boletín de la real Sociedad geográfica*. Madrid, t. XLII, 3^e trimestre 1920 ; — *Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz*, t. XXVIII, n°s 49-50, juin 1920 ; — *Bulletin of the Pan American Union*. Washington, 1919 ; — *Conservation, a monthly bulletin published by the Commission of Conservation*. Ottawa, t. IX, n° 9, oct. 1920 ; — *Cultura venezolana*. Caracas, 3^e année, n° 17, septembre 1920 ; — *France-Amérique. France-Amérique latine*. Paris, nouv. série, 11^e année, n° 107, nov. 1920 ; — *France-États-Unis*. Paris, 2^e année, n° 21, nov. 1920 ; — *The geographical Review*. New York, t. IX, 1920, titre et index ; t. X, n° 5, novembre 1920 ; — *La Géographie*. Paris, t. XXXIV, n° 4, novembre 1920 ; — *La Información*. Revista mensual. Santiago de Chile, 5^e année, n° 53, août 1920 ; — *Meddelelser om Grönland*. Copenhague, t. I ; II ; III, 1^{er}, 3^e, 4^e fasc. ; IV ; V (moins Tillog til V) ; VI ; VII ; VIII ; XI (supplément) ; XII ; XIII ; XIV ; XV ; XVI ; XVII ; XVIII ; XIX ; XX ; XXII ; XXIII, fasc. 2-4 ; XXIV ; XXV ; XXVI ; XXVII ; XXVIII ; XXIX ; XXX ; XXXI ; XXXII ; XXXIII ; XXXIV ; XXXV ; XXXVI ; XXXVIII ; XXXIX ; XL ; XLVII ; XLVIII ; XLIX ; L ; LI ; LIII ; LVI ; LVII ; *Oversigt over Meddelelser om Grönland 1876-1912*, 1913 ; — *Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate »*. México, t. XXXV, n°s 3-4, 1920 ; t. XXXVII, n° 3, août 1920 ; t. XXXVIII, n°s 5-8, juin 1919, n°s 9-10, juillet 1920 ; — *Natural History*. New York, t. XIX, n° 1, janvier 1919 ; — *The new Russia*. Londres, t. III, n° 41, 11 nov. 1920, n° 42, 18 nov. 1920, n° 43, 25 nov. 1920, n° 44, 2 déc. 1920 ; — *Papers of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, Harvard University*. Cambridge, t. VIII, n° 1, 1920 ; — *Physis, revista de la Sociedad argentina de ciencias naturales*. Buenos Aires, t. IV, 1918 ; — *Proceedings of the american philosophical Society*, Philadelphia, t. LIX, 1920, n° 3 ; — *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*. Roma, 5^e série, t. XXIX, 1920, fasc. 1-6 ; — *Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences*. New Haven, t. IX, 1892-1895 ; t. X, 1899-

1900 ; t. XI, 1901-1903 ; t. XII, 1907 ; t. XIII, 1907-1908, p. 1-548 ; t. XIV, 1910 ; t. XV, 1909 ; t. XVI, 1910-1911 ; t. XVII, 1913 ; t. XVIII, 1913-14, p. 1-345 ; t. XIX, 1915 ; t. XX, 1915-1916, p. 1-399 ; t. XXI, 1916-1917, p. 1-442 ; t. XXII, 1917-1918, p. 1-467 ; t. XXIII, 1919, p. 1-63 ; — *University of Illinois Studies in the social sciences*. Urbana, t. III, n^{os} 1-2, mars-juin 1914 ; t. V, n^o 1, mars 1916 ; t. VI, n^{os} 3-4, septembre-décembre 1917 ; t. VII, n^{os} 1-3, mars-juin-septembre 1918 ; — *University of Pennsylvania. The Museum Journal*. Philadelphia, t. X, n^o 3, septembre 1919 ; — *Washington University Studies. Scientific series*, t. VIII, n^o 1, juillet 1920 ; — *Ymer*. Stockholm, 1919, 1920, fasc. 1-3.

BERTONI (Moises S.). *Las plantas usuales del Paraguay y paises limittrofes*. Asunción, s. d., 78-2 p. ; — LE CONTE (René). *La formation territoriale du royaume de Grèce* (Le Mouvement géographique. Bruxelles, 33^e année, n^o 47, 21 novembre 1920, p. 601-608) ; — WINKELRIELD BERTONI (A. de). *Fauna paraguayana. Catálogos sistemáticos de los vertebrados del Paraguay*. Asunción, s. d., 86 p.

M. Chadenat offre à la bibliothèque de la Société :

DOUAY (Léon). *Etudes étymologiques sur l'antiquité américaine*. Paris, 1891 ; *Nouvelles recherches philologiques sur l'antiquité américaine*. Paris, 1900.

M. Clavelin offre à la bibliothèque de la Société :

Album de costumes portugezes. Lisbonne, 1888.

M. Lévy-Bruhl offre à la bibliothèque de la Société :

El Archipiélago filipinó. Colección de datos geográficos, estadísticos, cronológicos y científicos, relativos al mismo, entresacados de anteriores obras ú obtenidos con la propia observación y estudio por algunos padres de la misión de la Compañía de Jesús en estas islas. Washington, Imprenta del Gobierno, 2 vol., 1900.

M. Walle offre à la bibliothèque de la Société :

Revue économique franco-brésilienne. Paris, 8^e année, janvier-septembre 1920 ; — *La vie économique de l'État de São Paulo (Brésil)*. Paris, n^{os} 1 à 21, 1920.

Le Secrétaire général adjoint rend compte que les espérances, dont il avait fait part à la Société dans la dernière séance, se sont réalisées et que le Ministère des Affaires étrangères a souscrit cent abonnements à notre *Journal*. Les exemplaires souscrits seront adressés à des établissements scientifiques de l'étranger, suivant une liste dressée d'accord par le Directeur du Service des œuvres françaises à l'étranger et le Secrétaire général adjoint.

Sur la proposition du Conseil de la Société, M. le professeur Franz Boas est nommé, par acclamation, membre d'honneur. Le Secrétaire général adjoint donne lecture de la lettre qui sera envoyée à cette occasion, par le Bureau, au grand savant qui a tant contribué au progrès des études américanistes et qui a donné tant de preuves d'intérêt aux travaux de la *Société des Américanistes*.

M. Verneau rend compte de la visite que les membres de la Société ont faite à leur vénéré président, M. Henry Vignaud, à l'occasion de son 90^e anniversaire (cf. *Journal*, t. XII, p. 247).

M. Marcou fait une communication sur *La taille de l'obsidienne dans l'ancien Mexique*, d'après Torquemada et Hernandez (cf. *Journal*, t. XIII, 1921).

M. le D^r Capitan reconnaît que le texte de Torquemada est de difficile interprétation ; toutefois, du point de vue technologique, la traduction littérale de ce texte ne lui paraît pas acceptable. Pour lui, les Indiens taillaient l'obsidienne à peu près suivant le procédé décrit et figuré par Holmes, dans son *Handbook of aboriginal american antiquities*.

M. Verneau montre des nuclei mexicains qui portent des traces manifestes de travail par percussion pour l'obtention de couteaux.

M. le D^r Capitan présente à la Société des tessons de poteries, malheureusement non identifiés, qui lui ont été récemment offerts.

De l'examen de ces tessons, dont certains sont très beaux, il résulte qu'il y a des pièces de provenances très diverses : Pueblos, Mexique, Yucatan, Chiriquí et Pérou.

M. P. Rivet présente à la Société une magnifique pipe de la côte nord-ouest d'Amérique, qui lui a été confiée par le D^r Vaillant. Cette pipe est taillée dans un schiste ardoisier d'une belle teinte noire. Ce qui fait l'intérêt de cet objet, c'est qu'il est en la possession de la famille du D^r Vaillant depuis plusieurs générations et que, par conséquent, il a été recueilli à une époque où les Indiens ne faisaient pas encore commerce de ces curieux produits de leur industrie. Cette pipe présente une décoration, évidemment de nature totémique, extrêmement compliquée. Le D^r Rivet espère l'interpréter par la mythologie des Haida ou des Kwakiutl.

M. Verneau pense que cette pipe est certainement d'origine haida.

Sont élus à l'unanimité,

membres titulaires :

MM. G. Rouma et le Comte Perrone di San Martino ;

membre correspondant :

M. E. von Rosen.

Sont présentés comme membres titulaires :

M^{lle} C. Loukotka, MM. Daniel Réal, H. Labouret et le Commandant Louis Langlois, par MM. Verneau et Rivet ;

M. Martin Gusinde, par MM. Ramón A. Laval et P. Rivet.

La séance est levée à 6 h. 15.

NÉCROLOGIE.

JUAN BAUTISTA AMBROSETTI.

Le 28 mai 1917, est décédé à Buenos Aires Juan B. Ambrosetti, membre correspondant de notre Société depuis 1899. Il était né à Gualeguay, dans la province argentine d'Entre-Ríos, le 22 août 1865, de parents italiens.

Dans sa jeunesse, Ambrosetti fut employé à la préfecture de police de Paraná, capitale de sa province natale, il fut nommé en 1888 secrétaire de cette préfecture. Mais presque dès l'enfance, il avait du goût pour les sciences naturelles et avait formé une collection de zoologie et d'ethnographie, dont il fit don à un petit musée fondé à Paraná, en 1884, par le professeur italien Pedro Scalabrini, sous les auspices du gouvernement de la province d'Entre-Ríos. Ambrosetti fut chargé de la section de zoologie de ce musée. En 1885, il avait déjà fait son premier voyage, invité par notre confrère le colonel, alors capitaine, Antonio A. Romero, à l'accompagner dans une exploration du Gran Chaco.

En 1891, Ambrosetti effectua un voyage dans le territoire de Misiones, sur l'Alto Paraná; en 1892, il y fut envoyé une autre fois par le Musée de La Plata, alors récemment fondé par Francisco P. Moreno. En 1894, Ambrosetti visita une troisième fois Misiones, envoyé par l'Institut argentin de géographie. Dans ses intéressants mémoires sur ces trois voyages, Ambrosetti donne la description générale de Misiones, territoire à cette époque très peu connu, s'occupe beaucoup de l'industrie de la *yerba maté* et des ruines des anciennes missions des Jésuites. Parmi les résultats scientifiques, nous rappellerons ses études sur les Indiens Caingua, sur les Caingang et leur langue, ses contributions au folklore de Misiones et ses fouilles dans les cimetières où les anciens Guaranis avaient enseveli leurs morts dans de grandes urnes funéraires.

Entre son deuxième et son troisième voyage à Misiones, en 1893, Ambrosetti explora la Pampa Central. Le rapport sur cette excursion est surtout une étude économique de ce territoire, mais il contient aussi des renseignements sur les Indiens, dont quelques survivants existaient encore à cette époque.

L'Institut de géographie confia à Ambrosetti, en 1895, une mission à Salta et, en 1895-97, une autre à Tucumán, à Catamarca et dans le sud de Salta. C'est par ces voyages qu'Ambrosetti a commencé ses études de l'archéologie de la région

andine de l'Argentine qui devaient occuper le reste de sa vie. Dans la première de ces expéditions, il découvrit la fameuse fresque rupestre de la grotte de Carahuasi, et, au cours de la deuxième, les curieux « menhirs » sculptés de Tafi, dont notre regretté ancien président, le Dr Hamy, a rendu compte dans ce *Journal* (cf. 1^{re} série, t. II, p. 100-103). Au cours de cette dernière expédition, Ambrosetti réalisa aussi son intéressante étude sur les ruines de la grande ville préhispanique de Quilmes.

Les collections faites au cours de ces voyages enrichirent le petit musée ethnographique qu'avait formé l'Institut de géographie et qui, en 1901, fut incorporé au Musée national d'Histoire naturelle de Buenos Aires.

Pendant ces années, Ambrosetti fit de nombreuses conférences afin d'éveiller l'intérêt public sur l'archéologie du pays.

En 1897-1898, Ambrosetti fut inspecteur national pour la destruction de la sauterelle et de 1898 à 1906, inspecteur de mines. Ces fonctions demandaient des voyages dans la région andine, dont il profita toujours pour acquérir des collections et des objets archéologiques qu'il décrivait dans de nombreux petits travaux, dont une partie se trouvent réunis dans ses *Notas de arqueología calchaquí*. Par ces descriptions, accompagnées de figures, Ambrosetti a fait connaître, pour la première fois, un grand nombre d'objets de l'industrie et de l'art des anciens Diaguites, dont la civilisation était alors presque inconnue. Il est vrai que l'enthousiasme d'Ambrosetti l'entraîna souvent à formuler des théories tout à fait empiriques que je me suis vu obligé de ne pas accepter, mais cela ne lui ôte pas le mérite d'avoir été le pionnier le plus acharné et le plus infatigable de l'archéologie argentine. *El bronce en la región calchaquí*, dernier des ouvrages d'Ambrosetti pendant cette période de sa vie, est surtout remarquable. C'est une monographie très complète, où il étudie tous les objets connus de bronze et de cuivre, qui nous sont restés de l'art métallurgique des Diaguites.

En 1906, commence la grande œuvre d'Ambrosetti : le Musée d'ethnographie de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Buenos Aires. Quand la Faculté décida la fondation de ce musée, elle en nomma directeur Ambrosetti et alloua une somme annuelle pour des expéditions archéologiques. Avec ces fonds, Ambrosetti effectua des fouilles méthodiques chaque année dans une localité déterminée des vallées du nord-ouest de la République Argentine. Sur deux de ces localités, très soigneusement fouillées, Pampa Grande et La Paya, il a publié des rapports complets; sur une troisième localité, Pucará de Tilcara, il avait déjà presque fini le manuscrit, mais celui-ci n'a pu être retrouvé après sa mort.

Les collections rapportées de ces expéditions et d'autres collections du nord-ouest argentin, acquises ou données, forment la base du musée qui, à la mort d'Ambrosetti, comptait 23.000 pièces. En dehors des collections argentines, on y remarque une collection archéologique du Pérou, assez importante, les collections de Luis Montt et de Anibal Echeverría y Reyes, du Chili, ainsi qu'une

petite collection de l'Amérique centrale. Pour ce qui concerne l'ethnographie moderne de l'Amérique du Sud, les Araucans, les Indiens du haut plateau de la Bolivie, les Guayaquis, plusieurs tribus du Brésil et les Jíbaros sont bien représentés. Enfin, il y a une collection ethnographique assez importante de la Polynésie, de l'Australie et des îles Philippines, et de petites collections du Japon, des Indes, du Tibet, de la Sibérie, du Congo, du Sénégal et de la côte des Somalis. En plus, le musée possède environ 1.500 crânes et un bon nombre de squelettes, surtout du nord-ouest argentin et du Rio Negro, ainsi que des momies de la Puna de Jujuy, du haut plateau bolivien, de la côte du Pérou et de la province argentine de San Juan. Il faut admirer sans réserve l'énergie et la persévérance dont a fait preuve Ambrosetti pour créer et pour organiser en si peu d'années un musée d'une telle importance.

Ambrosetti fut nommé en 1910 docteur *honoris causa* de l'Université de Buenos Aires. Il a assisté à de nombreux congrès scientifiques, généralement comme délégué du gouvernement argentin, au Congrès des Américanistes de New York, en 1902, de Vienne, en 1908, de Buenos Aires, en 1910, de Londres, en 1912, et de Washington, en 1915, au Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Genève, en 1912, et aux Congrès scientifiques pan-américains de Santiago-du-Chili, en 1909, et de Washington, en 1915. Partout, il s'est acquis la sympathie de ses collègues.

Sa mort a été profondément regrettée dans le vaste cercle de ses amis à Buenos Aires. Les américanistes du monde entier, et les membres de notre Société en particulier, se sont associés à leur deuil.

E. BOMAN.

BIBLIOGRAPHIE 1.

1. *Fauna de Entre-Ríos*. Chapitre iv de *La provincia de Entre-Ríos bajo sus diversos aspectos*, por Cayetano R. Ripoll, t. I, p. 73-110. Paraná, 1888.
2. *Observaciones sobre los reptiles fósiles oligocenos de los terrenos terciarios antiguos del Paraná* (Boletín de la Academia Nacional de Ciencias en Córdoba, t. X, p. 408-426). Buenos-Aires, 1890.
3. *Rápida ojeada sobre el territorio de Misiones* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XIII, p. 168-180, 478-483). Buenos-Aires, 1892.
4. *Colonias militares en Misiones* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XIII, p. 504-506). Buenos-Aires, 1892.
5. *El Museo de Entre-Ríos* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XIV, p. 131-141). Buenos-Aires, 1893.

1. Une bibliographie contenant les 60 premiers numéros de cette liste a été publiée par Ambrosetti lui-même, à la fin du tirage à part de *El Bronce en la región Calchaquí*; elle contient plusieurs erreurs qui ont été corrigées ici.

6. *Notas biológicas I-V* (Revista del Jardín Zoológico de Buenos-Aires, 1^{re} époque, t. I, p. 39-52). Buenos-Aires, 1893.
7. *Viaje á la Pampa Central* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XIV, p. 292-368, 419-467). Buenos-Aires, 1893.
8. *Contribución al estudio de las tortugas fluviales oligocenas en los terrenos terciarios antiguos del Paraná* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XIV, p. 489-499). Buenos-Aires, 1893.
9. *Viaje á las Misiones argentinas y brasileras por el Alto Uruguay* (Revista del Museo de La Plata, t. III, p. 417-448; t. IV, p. 289-336, 353-368; t. V, p. 225-250). La Plata, 1892-1893. Tirage à part, La Plata, 1893, 122 pp.
10. *Un viaje á Misiones* (Anales de la Sociedad Científica Argentina, t. XXXVIII, p. 31-66). Buenos-Aires, 1894.
11. *Segundo viaje á Misiones, por el Alto Paraná é Iguazú* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XV, p. 18-114, 247-304). Buenos-Aires, 1894.
12. *Notas biológicas VI* (Revista del Jardín Zoológico de Buenos-Aires, 1^{re} époque, t. I, p. 198-205). Buenos-Aires, 1893.
13. *Notas biológicas VII-VIII* (Revista del Jardín Zoológico de Buenos-Aires, 1^{re} époque, t. I, p. 341-352). Buenos-Aires, 1893.
14. *La industria vinícola de la provincia de Salta* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XVII, p. 645-662). Buenos-Aires, 1896.
15. *Tercer viaje á Misiones* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XVI, p. 391-523). Buenos-Aires, 1895.
16. *Notas biológicas IX-X* (Revista del Jardín Zoológico de Buenos-Aires, 1^{re} époque, t. II, p. 41-55). Buenos-Aires, 1894.
17. *Un paseo á los Andes* (Anales de la Sociedad Científica Argentina, t. XLII, p. 264-277). Buenos-Aires, 1896.
18. *Por el Valle Calchaquí* (Anales de la Sociedad Científica Argentina, t. XLIV, p. 290-305). Buenos-Aires, 1897.
19. *Decadencia industrial en el litoral é interior* (Revista de Derecho, Historia y Letras, t. VII, p. 92-100). Buenos-Aires, 1900.
20. *Por Córdoba y Salta* (Anales de la Sociedad Científica Argentina, t. L, p. 67-85). Buenos-Aires, 1900.
21. *La hacienda de Molinos* (Estudios, t. VI, p. 158-180). Buenos-Aires, 1903.
22. *Viaje á la Puna de Atacama* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XXI, p. 87-116). Buenos-Aires, 1904.
23. *La Repubblica Argentina. Sunto storico geografico descrittivo* (Chapitre II de l'ouvrage *Gli Italiani nell' Argentina*). Buenos-Aires, 1898.
24. *Descripción de algunas alfarerías calchaquíes depositadas en el Museo Provincial de Entre-Ríos* (Revista del Museo de La Plata, t. III, p. 65-80). La Plata, 1892.
25. *Sobre una colección de alfarerías minuanes* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XIV, p. 242-265). Buenos-Aires, 1893.
26. *Materiales para el estudio del Folk-Lore misionero* (Revista del Jardín Zoológico de Buenos-Aires, 1^{re} époque, t. I, p. 129-160). Buenos-Aires, 1893.
27. *Apuntes para un Folk-Lore argentino (gaucho)* (Revista del Jardín Zoológico de Buenos-Aires, 1^{re} époque, t. I, p. 367-387). Buenos-Aires, 1893.
28. *Apuntes sobre los Indios Chunupies y pequeño vocabulario* (Anales de la Sociedad Científica Argentina, t. XXXVII, p. 150-160). Buenos-Aires, 1894.

29. *Los paraderos precolombianos de Goya (Corrientes)* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XV, p. 401-422). Buenos-Aires, 1894.
30. *Los Indios Caingúá del Alto Paraná (Misiones)* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XV, p. 661-744). Buenos-Aires, 1894.
31. *Los Indios Kainganges de San Pedro (Misiones)* (Revista del Jardín Zoológico de Buenos-Aires, 1^{re} époque, t. II, p. 305-387). Buenos-Aires, 1894.
32. *Materiales para el estudio de las lenguas del grupo Kaingangue (Alto Paraná)* (Boletín de la Academia Nacional de Ciencias en Córdoba, t. XIV, p. 331-380). Buenos-Aires, 1894.
33. *Los cementerios prehistóricos del Alto Paraná (Misiones)* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XVI, p. 227-263). Buenos-Aires, 1895.
34. *Las grutas pintadas y los petroglifos de la provincia de Salta* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XVI, p. 311-342). Buenos-Aires, 1895.
35. *Costumbres y supersticiones en los Valles Calchaquíes* (Anales de la Sociedad Científica Argentina, t. XLI, p. 41-85). Buenos-Aires, 1896.
36. *Un flechazo prehistórico* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XVI, p. 555-559). Buenos-Aires, 1895.
37. *La leyenda del Yaguareté-Abá* (Anales de la Sociedad Científica Argentina, t. XLI, p. 321-334). Buenos-Aires, 1896.
38. *El símbolo de la Serpiente en la alfarería funeraria de la región calchaquí* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XVII, p. 219-230). Buenos-Aires, 1896.
39. *Los monumentos megalíticos del Valle de Taftí (Tucumán)* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XVIII, p. 105-114). Buenos-Aires, 1897.
40. *La antigua ciudad de Quilmes (Valle Calchaquí)* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino, t. XVIII, p. 33-70). Buenos-Aires, 1897.
41. *El Diablo indígena* (dans le journal *La Nación* du 16 juin 1897). Buenos-Aires, 1897.
42. *La Civilisation Calchaquí* (Congrès international des Américanistes, Compte rendu de la XII^e session. Paris, 1900, p. 293-297). Paris, 1902.
43. *Notas de Arqueología Calchaquí* (Boletín del Instituto Geográfico Argentino t. XVII-XX, Buenos-Aires, 1896-1899). Tirage à part, Buenos-Aires, 1899, 244 p.
44. *Rastros etnográficos comunes en Calchaquí y México* (Anales de la Sociedad Científica Argentina, t. LI, p. 5-14). Buenos-Aires, 1901.
45. *Noticias sobre la alfarería prehistórica de Santiago, del Estero* (Anales de la Sociedad Científica Argentina, t. LI, p. 164-176). Buenos-Aires, 1901.
46. *Hachas votivas de piedra (Pillan Toki) y datos sobre rastros de la influencia araucana prehistórica en la Argentina* (Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires, t. VII, p. 93-107). Buenos-Aires, 1901.
47. *Un nuevo Pillan-Toki* (Revista del Museo de La Plata, t. X, p. 265-268). La Plata, 1902.
48. *Algunos vasos ceremoniales de la región Calchaquí* (Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires, t. VII, p. 123-133). Buenos-Aires, 1902.
49. *El sepulcro de « La Paya »* (Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires, t. VIII, p. 119-148). Buenos-Aires, 1902.

50. *Antigüedades calchaquies. Datos arqueológicos sobre la provincia de Jujuy* (Anales de la Sociedad Científica Argentina, t. LII, p. 161-176, 257-277; t. LIII, p. 81-96; t. LIV, p. 29-48, 64-87. Buenos-Aires, 1901-1902). Tirage à part, Buenos-Aires, 1902, 97 p.
51. *I Calchaquí* (Bolettino della Società Geografica Italiana, 4^e série, t. IV, p. 36-51). Rome, 1903.
52. *Las grandes hachas ceremoniales de Patagonia (probablemente Pillan-Tokis)* (Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires, t. IX, p. 41-51). Buenos-Aires, 1903.
53. *Antigüedad del Nuevo Mundo* (Revista de Derecho, Historia y Letras, t. XVI, p. 284-297). Buenos-Aires, 1903.
54. *Los pucos pintados de rojo sobre blanco del Valle de Yocavil* (Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires, t. IX, p. 357-369). Buenos-Aires, 1903.
55. *Cuatro pictografías de la región Calchaquí* (Anales de la Sociedad Científica Argentina, t. LVI, p. 116-126). Buenos-Aires, 1903.
56. *Cabeza humana preparada según el método de los indios Jívaros del Ecuador* (Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires, t. IX, p. 519-523). Buenos-Aires, 1903.
57. *Insignia lítica de mando, de tipo chileno* (Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires, t. XI, p. 25-32). Buenos-Aires, 1904.
58. *Congreso de Americanistas, Nueva York (1903), XIII sesión* (Revista de la Universidad de Buenos-Aires; t. I, p. 248-259, 371-386, 490-501). Buenos-Aires, 1904.
59. *Apuntes sobre la arqueología de la Puna de Atacama* (Revista del Museo de La Plata, t. XII, p. 1-30). La Plata, 1904.
60. *El Bronce en la región Calchaquí* (Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires, t. XI, p. 163-314). Buenos-Aires, 1905.
61. *Exploraciones arqueológicas en la Pampa Grande (Provincia de Salta)* (Facultad de Filosofía y Letras; Publicaciones de la Sección Antropológica, n° 4, 119 p.). Buenos-Aires, 1906.
62. *El hacha de Huaycama* (Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires, t. XVI, p. 15-23). Buenos-Aires, 1906.
63. *Exploraciones arqueológicas en la ciudad prehistórica de « La Paya »* (Facultad de Filosofía y Letras; Publicaciones de la Sección Antropológica, n° 3, 535 p.). Buenos-Aires, 1907-1908.
64. *La bolsa de una médica prehistórica?* (Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires, t. XVII, p. 215-223). Buenos-Aires, 1908.
65. *Clava lítica de tipo peruano del territorio del Neuquén* (Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires, t. XVII, p. 229-231). Buenos-Aires, 1908.
66. *La Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Nacional de Buenos-Aires y los estudios de arqueología americana* (Anthropos, t. III, p. 983-987). Vienne, 1908.
67. *La question calchaquie et les travaux de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Buenos-Aires* (Congrès international des Américanistes; Compte rendu de la XVI^e session, Vienne, 1908, p. 429-432). Vienne, 1910.
68. *Congreso Internacional de Americanistas, Viena (1908), XVI sesión* (Revista de la Universidad de Buenos-Aires, t. XI, p. 87-100, 115-132). Buenos-Aires, 1909.

69. *Un objeto raro de alfarería de Misiones* (Apuntes de Historia Natural, t. I, p. 124-126). Buenos-Aires, 1909.
70. *Un documento gráfico de etnografía peruana de la época colonial* (Facultad de Filosofía y Letras ; Publicaciones de la Sección Antropológica, n° 8, 27 p.). Buenos-Aires, 1910.
71. *Idolo zoomorfo del Alto Paraná* (Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires, t. XXI, p. 385-393). Buenos-Aires, 1911.
72. *Nuevos restos del hombre fósil argentino* (Congrès international des Américanistes, Compte-rendu de la XVIII^e session, Londres, 1912, p. 5-8). Londres, 1913.
73. *Memoria del Museo Etnográfico 1906 á 1912* (Facultad de Filosofía y Letras ; Publicaciones de la Sección Antropológica, n° 10, 48 p.). Buenos-Aires, 1912.
74. *Dr Florentino Ameghino*. Nécrologie (Revista de Derecho, Historia y Letras, t. XL, p. 28-32). Buenos-Aires, 1911.
75. *Doctor Florentino Ameghino (1854-1911)*. Nécrologie (Anales del Museo Nacional de Historia Natural de Buenos-Aires, t. XXII, p. VII-LXXII). Buenos-Aires, 1912.
76. *El Museo Etnográfico de la Facultad de Filosofía y Letras como auxiliar de los estudios de ornamentación aplicables al arte en general* (Revista de Arquitectura, I^{re} année, p. 13-17). Buenos-Aires, 1915.
77. *Prof. Pedro Scalabrini (1849-1916)*. Nécrologie (Anales del Museo Nacional de Historia Natural de Buenos-Aires, t. XXVIII, p. 227-239). Buenos-Aires, 1916.
78. *Una leyenda representada en los escarificadores de madera recogidos en el noroeste de la República Argentina* (Congrès international des Américanistes, Compte-rendu de la XIX^e session, Washington, 1915, p. 264-265). Washington, 1917.
79. *Los vasos del Pukará de Tilcara del tipo pelike comparados con los de Machu Pichu* (Proceedings of the Second Pan American Scientific Congress, Section I, Anthropology, t. I, p. 38-39). Washington, 1917.
80. *Observaciones sobre la arqueología de la Puna de Atacama* (Primera Reunión Nacional de la Sociedad Argentina de Ciencias Naturales, Tucumán, 1916, p. 489-493). Buenos-Aires, 1919.
81. *Supersticiones y leyendas. Región misionera. Valles calchaquies. Las pampas* (con una introducción de Salvador Debenedetti). Buenos-Aires. Edición de « La Cultura argentina », 1917, 239 p.

SANTIAGO I. BARBERENA.

Santiago I. Barberena, qui est décédé dans le courant de 1918, était né au Guatemala, mais était venu s'installer dès sa jeunesse au Salvador, où il fit ses études et publia ses travaux.

L'œuvre capitale du savant est d'ordre géographique et astronomique. Tout d'abord, il fut astronome de la mission de délimitation entre le Guatemala et le

Mexique ; il exécuta ensuite les travaux de démarcation entre le Salvador et le Honduras d'une part, le Guatémala d'autre part.

En 1892, il leva la carte du Salvador et, à cette occasion, publia neuf importants mémoires dans la *Revista de la Universidad*, puis des *Monografías departamentales de la República de El Salvador*, qui constituent une précieuse contribution à la géographie de la République de l'Amérique centrale.

La géographie conduisit tout naturellement Santiago I. Barberena à l'américanisme. Il fonda la *Sociedad de estudios americanistas y de geografía de El Salvador*, dont il était président à vie. Notre collègue A. Peccorini, qui collabora avec lui pour cette création, me signale parmi les écrits de Barberena un prologue à une édition du *Popol Vuh* et surtout la *Historia precolombina y de la conquista de El Salvador*, travail sur lequel il m'a été impossible de trouver des indications bibliographiques précises. J'ai réuni, dans la courte liste qui suit, fatalement très incomplète, les ouvrages dont j'ai pu trouver les références exactes :

Descripción geográfica y estadística de la República de El Salvador. San Salvador, 1892.

Estudios sobre la distribución geográfica de las razas indígenas de México y la América Central antes del descubrimiento de América. Repertorio Salvadoreño, 1892, t. V, p. 332-339, 369-376 ; t. VI, p. 96-109, 141-151).

Estudios de toponimia salvadoreña. Repertorio salvadoreño, t. VII, 1893, p. 110-122, 159-165.

Origen de las tribus indígenas del Ecuador. Repertorio salvadoreño, t. VIII, 1893, p. 13-23.

Quicheismos. Contribución al estudio del folklore americano. San Salvador, 1894.

Barberena était membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Notre Société s'honorait de le compter parmi ses membres correspondants depuis 1912.

P. RIVET.

EDMOND GUILLEMIN-TARAYRE.

Peu de temps après Charnay, le dernier vétéran de l'exploration mexicaine vient de disparaître. Edmond Guillemin-Tarayre s'est éteint dans sa 89^e année, le 2 août 1920.

Né à Aubin dans l'Aveyron en 1832, E. Guillemin-Tarayre, après avoir suivi les cours de l'École des Mines de Paris et s'être fait recevoir licencié ès sciences physiques, fut d'abord essayeur breveté à la Monnaie, puis ingénieur à Deca-

zeville (Aveyron) et aux mines de La Chazotte (bassin de Saint-Étienne). Mais son tempérament ne pouvait s'accommoder de la vie paisible et calme que devaient lui assurer ces fonctions. Ses goûts le poussaient à voyager. De 1858 à 1860, il est ingénieur adjoint du service des recherches minéralogiques et industrielles de la Société des chemins de fer russes. Après un court passage aux mines de La Grand'Combe (bassin du Gard), en 1860, il fait, dans les deux années qui suivent, l'exploration métallurgique des Abruzzes (Italie centrale) et, en 1863-1864, est chargé de reconnaître les bassins houillers de la côte N. O. de Madagascar.

Les services rendus dans ces missions le font désigner, en 1864, comme membre de l'Expédition scientifique du Mexique. Déjà, en 1855, il avait été chargé du classement des collections minérales envoyées par la République mexicaine à l'Exposition universelle.

Au Mexique, Guillemain-Tarayre, de 1864 à 1866, se dépensa sans compter. Il explora la Californie, l'État du Néveda, les centres miniers de Basse-Californie, de Sonora, de Sinaloa, de Jalisco, de Guadalajara, de Guanajuato, de México, de Zacatecas, de Durango, du Chihuahua, de San Luis Potosi, de Pachucas, etc. . .

En 1867, en récompense de ses éminents services, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, le jour de l'inauguration de l'Exposition des travaux et collections de la Mission, et la nouvelle de cette distinction lui fut donnée par l'impératrice Eugénie en personne.

Les années 1868 et 1869 sont entièrement occupées par la publication des rapports et les travaux de la carte du Mexique, mais, dans les mois qui précèdent la guerre, Guillemain-Tarayre voyage en Algérie. Nommé officier auxiliaire du génie, il est chargé d'établir les défenses du parc de Saint-Cloud et de la place de l'Étoile et de coopérer à l'établissement de ponts sur la Marne et de tranchées au Bourget.

En 1872-1874, il collabore avec M. Krantz à l'étude des nouvelles voies de navigation intérieure, puis devient successivement ingénieur des mines de Montecatini en Toscane, de Lercoul en Ariège. Enfin il termine sa laborieuse carrière comme directeur des exploitations aurifères de Grenade (1882-1893).

Mais un homme de l'activité de notre regretté collègue ne saurait se résigner au repos. Il utilisa donc ses derniers loisirs à mettre au point ses travaux personnels et en particulier ses notes mexicaines et c'est ainsi qu'il vint à nous en 1912. Très assidu à nos séances, il devint bientôt un des plus actifs collaborateurs de notre *Journal* auquel il donna des articles très documentés sur *Le grand temple de México* (t. IX, p. 301, t. XI, p. 96) et sur *Les temples de l'Anahuac* (t. XI, p. 501), pour démontrer l'origine chinoise de la métrologie du Mexique ancien.

Comme ingénieur des mines, Guillemain-Tarayre a publié un très grand

nombre d'études techniques de grande valeur, que je ne puis que signaler, parce qu'elles sortent du cercle de nos études.

Mais son *Exploration minéralogique des régions mexicaines*, qui a paru en 1869 dans le tome III des *Archives de la Commission scientifique du Mexique*, intéresse directement l'américanisme. En effet, toute la seconde partie du rapport (p. 169-298), intitulée *Notes archéologiques et ethnographiques*, est une étude minutieuse des vestiges laissés par les migrations américaines dans le Nord du Mexique et renferme, outre des renseignements précis sur les populations indigènes, de précieux vocabulaires des langues parlées par chacune d'elles. C'est un travail en tous points remarquable pour l'époque où il a été réalisé.

Ingénieur, géologue, architecte, géographe, archéologue et ethnographe, Guillemain-Tarayre possédait en outre un talent véritable d'artiste. Sa disparition est un deuil et une grande perte pour notre Société, où son active vieillesse était entourée du respect et de l'affection de tous.

P. RIVET.

WILLIAM K. VANDERBILT.

Celui que sa haute stature et son attitude toujours calme avaient fait surnommer le Grand tranquille, William Kissam Vanderbilt, est mort à Paris le 23 juillet dernier ; il était entouré de tous les membres de sa famille et de ses intimes, car on savait que sa fin approchait. C'est par une affection cardiaque, dont il souffrait depuis longtemps, qu'il a été emporté.

Ce milliardaire fut un homme de bien. Il naquit à Staten-Island, État de New-York, le 12 décembre 1849, et était l'un des deux fils de William Henry Vanderbilt, qui laissa une fortune de cent millions de dollars, et petit-fils de Cornelius Vanderbilt, d'origine hollandaise, fondateur de cette riche famille, dont l'objet constant fut toujours d'augmenter sa participation aux œuvres philanthropiques et aux institutions publiques dans la proportion que sa fortune s'accroissait.

Les Vanderbilt n'étaient pas politiciens. Bien qu'appartenant au parti démocrate américain et professant hautement la doctrine fondamentale de ce parti, que l'impôt ne devait favoriser aucune classe de citoyens et devait être strictement limité à ce qui était nécessaire au fonctionnement des services publics, William K. Vanderbilt refusa de faire parti du cabinet du Président Cleveland qui voulait lui confier le portefeuille des Finances. Comme son père et comme son grand-père, il se consacra à l'étude des moyens de transport par voie ferrée et fit réaliser dans cette sphère spéciale d'activité sociale des progrès considérables.

Vanderbilt s'était aussi intéressé à l'amélioration de la race chevaline et c'est en France qu'il établit ses champs d'élevage et d'entraînement. Ils sont célèbres dans le monde sportif et on croit que la famille va les maintenir. Il habitait partiellement depuis vingt-cinq ans la France où il laisse des propriétés considérables. Il n'a d'ailleurs fait courir qu'en France. Pendant la guerre, il a royalement contribué aux sociétés particulières, ainsi qu'aux établissements publics ayant pour objet de venir en aide aux combattants et aux civils qui ont souffert des événements militaires.

Cet homme de cœur, en apparence si calme, mais dans le cerveau duquel fermentait toujours quelque conception utile ou bienfaisante, n'a jamais rien écrit, bien qu'il fût capable de le faire. Mais il n'était pas indifférent aux recherches scientifiques et artistiques, ses fondations de collèges et de musées en témoignent. Il était membre des plus importantes sociétés savantes du monde et fut un des premiers parmi les Américains à s'associer à la nôtre. Nous perdons en lui un membre éclairé, dont les sympathies étaient acquises à tous ceux d'entre nous qui travaillent à étendre entre la France et les États-Unis ces rapports entre gens d'études, qui contribuent si puissamment à resserrer les liens historiques par lesquels les deux grandes républiques sont unies depuis plus d'un siècle.

HENRY VIGNAUD.

BULLETIN CRITIQUE.

GRACIEUX (Ph.). *A propos de la tache mongolique au Mexique.*
Notes préliminaires. Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, 6^e série, t. IX, 1918, p. 6-9.

J'ai déjà eu l'occasion de signaler ici l'importance ethnique de la « tache mongolique » (cf. *Journal*, t. VII, p. 335). Selon toute probabilité, ce curieux signe sera retrouvé, avec plus ou moins de fréquence, chez tous les Indiens d'Amérique, quand on se sera donné la peine de le rechercher. C'est ainsi que le Dr Gracieux l'a noté chez quatre nouveau-nés, sur une vingtaine d'enfants indiens mexicains examinés. Il cite en outre le témoignage du Dr Duque de Estrada, professeur de clinique obstétricale à l'École de Médecine de Mexico, qui déclare avoir observé la tache chez un très grand nombre de nouveau-nés.

Il est à désirer que le Dr Gracieux puisse, comme il se le propose, étendre son enquête à un plus grand nombre de cas, de façon à établir une statistique sérieuse avec un pourcentage exact.

P. RIVET.

KEEGAN (J.-J.). *The Indian brain* (Le cerveau indien). *American Journal of physical anthropology*, Washington, t. III, 1920, p. 25-62..

L'étude de Keegan porte sur trois cerveaux d'Indiens de la collection du Muséum national des États-Unis. Deux ont appartenu à des Apaches-Tonto, le dernier à un Indien Sioux-Teton, tous indiens de race pure. Actuellement, on ne possède en tout que cinq spécimens de cerveaux indiens. Il serait à souhaiter qu'une collection fût entreprise systématiquement avant que les Indiens aient disparu soit par extinction, soit par absorption. Le vœu ne s'applique pas seulement à l'Amérique, mais à toutes les parties du monde. Il semble que l'anthropologie se soit désintéressée de réunir des documents qui eussent permis de réaliser le rêve de mon regretté maître, Hamy, c'est-à-dire de joindre à son œuvre les *Crania ethnica* un complément qui lui paraissait indispensable, les *Cerebra ethnica*. La série de Keegan est trop faible, l'auteur le déclare lui-même, pour fournir des indications sur les variations morphologiques ethniques. Ce sont donc des documents d'attente, très sérieusement étudiés, suivant une

excellente méthode et le mémoire de Keegan pourra servir de modèle à tous ceux qui s'intéresseraient ultérieurement à ces questions. C'est surtout à ce point de vue qu'il mérite d'être lu par les anthropologistes.

P. R.

LAFONE QUEVEDO (Samuel A.). *Guarani kinship terms as index of social organization*. (Les termes de parenté guarani comme indication de l'organisation sociale). *American Anthropologist*. Lancaster, new series, t. 21, 1919, p. 421.

L'auteur étudie les coutumes de mariage entre consanguins chez les Tupi-Guarani au xvi^e siècle, coutumes établies également chez les Caraïbes des Antilles; il interprète le « levirat » des Tupi (droit pour le frère de prendre pour femmes celles du défunt), comme un reste d'une polyandrie suivant laquelle la femme d'un frère était commune à tous les autres. Les hommes et les femmes de la tribu pouvaient épouser certains de leurs consanguins, mais non d'autres. Les Guarani et les Caraïbes semblent suivre la ligne paternelle tandis que les Arawak suivent la ligne maternelle.

L'auteur cite les noms en usage chez les Guarani pour dénommer les parentés: cousins, enfants d'oncle paternel; cousins, enfants d'oncle maternel; cousins, enfants de la sœur de mon père, etc...; et il remarque que ces dénominations présentent le plus grand intérêt parce qu'elles contiennent la plupart des radicaux linguistiques qui décrivent les parentés ethniques ou sexuelles, et permettent d'expliquer beaucoup d'anomalies linguistiques apparentes dans les mots tupi désignant les membres de la famille.

L'auteur entre ensuite dans une discussion linguistique approfondie de ces différents noms et publie un lexique intéressant des noms usités en guarani pour désigner les divers membres de la famille à tous les degrés.

Cet article est à lire par ceux qu'intéresse l'étude des langues tupi-guarani et de leurs affinités avec certaines langues telles que l'Arawak.

P. REINBURG.

LEHMANN-NITSCHÉ (R.). *El grupo lingüístico Alakaluf de los canales magallánicos* (Le groupe linguistique Alakaluf des canaux de Magellan). *Revista del Museo de La Plata*. Buenos-Aires, t. XXV, 1919, p. 15-69.

Poursuivant la série de ses importants travaux de mise au point linguistique, Lehmann-Nitsché aborde, dans ce mémoire, l'étude spéciale de l'important groupe Alakaluf.

Actuellement, on classe toutes les langues de la Terre de Feu en trois groupes :

Le groupe Tshon, qui comprend une branche patagone et une branche fuégienne. La branche patagone se divise elle-même en deux sous-groupes ; dans le premier, se place le Tehuelche (acception moderne) avec ses deux dialectes, le Pá'ánkün'k au nord, l'Aónükün'k au sud, et le Tã'usis'hn du sud-ouest dans la Patagonie. La branche fuégienne embrasse l'Qna et les deux dialectes, le Shilk'nam (au centre de l'île) et le Mánekenkn (au sud-est).

Le groupe Yahgan (synonymie : Yamana Tekeenica), encore assez peu connu, mais sur lequel le P. Hestermann possède des éléments excellents, recueillis par le missionnaire Tomás Bridges, doit, lui aussi, comprendre un certain nombre de dialectes. Les Yahgan habitaient les îles du cap Horn.

Quant au groupe Alakaluf, il y faut classer, d'après le savant argentin, les Chonos, la tribu la plus septentrionale, qui occupait l'archipel chilien, les Cancahue qui habitaient les îles Wellington, les Taijataf et les Calen, dont les premiers sont probablement identiques aux Cancahue, les Lecheyel, et Yekinahues ou Yekinahueres, au nord du détroit de Magellan, les Enoo des îles du même détroit, identiques aux Peshērā, les Adwipliin de l'île Londonderry et enfin les Alikulip (ou Alakaluf) qui vivaient entre la partie occidentale du canal Beagle et le détroit de Magellan.

Lehmann-Nitsche donne la bibliographie complète de tous les documents que nous possédons sur ce groupe et montre, dans un vocabulaire comparatif, les remarquables concordances lexicographiques qui existent entre les listes de mots recueillis par les divers voyageurs à des époques très variées.

En outre de deux vocabulaires inédits recueillis par le botaniste Carlos Spezzini, il a eu l'heureuse idée de reproduire intégralement les documents qu'il est très difficile de trouver et de consulter. C'est là une excellente initiative qu'il serait utile de généraliser.

Quant à la parenté possible du Yahgan et de l'Alakaluf, il préfère réserver son opinion jusqu'au jour où la publication du P. Hestermann permettra de faire porter la comparaison sur des documents meilleurs, plus sûrs et plus abondants que ceux que nous possédons à l'heure actuelle.

P. RIVET.

NEVEU-LEMAIRE (M.). *Notes de géographie médicale*. La Géographie, Paris, tome XXXIII, 1920, p. 311-323 ; t. XXXIV, 1920, p. 124-136.

Cet article intéresse au plus haut point les voyageurs européens en Amérique.

Après avoir rappelé quelques principes de géographie médicale : « Les diverses maladies ne sont pas répandues au hasard en des points quelconques de la surface du globe..... Il en est un grand nombre qui sont cosmopolites et sur lesquelles

la température ou l'altitude n'ont aucune influence... D'autres ont une prédilection marquée pour les pays chauds, comme le paludisme... Certaines affections sévissent exclusivement dans les contrées tropicales... A côté de ces maladies, dont l'aire de distribution géographique est considérable, il y en a beaucoup, qui sont localisées à des territoires restreints », l'auteur aborde l'étude des maladies propres au continent américain. Trois cartes expliquent leur répartition : une carte d'ensemble, une pour la *fièvre pourprée des Rocheuses* et une pour l'*érysipèle du littoral* au Guatemala. Un schéma annexe montre la non-concordance de la zone de la culture du café et de la zone où sévit l'*érysipèle du littoral*.

Jusqu'à présent, ces maladies ne se sont pas manifestées dans le reste du monde, en Europe, par exemple. Elles sont, en effet, d'origine parasitaire et « les parasites passent successivement par plusieurs hôtes avant de venir infecter l'homme ». « La distribution géographique de la maladie se trouve ainsi liée à la répartition géographique de telle ou telle espèce animale. » C'est ainsi que la fièvre pourprée des Rocheuses, qui rappelle à la fois la fièvre typhoïde et la fièvre écarlate anglaise, sévit entre 1.000 et 1.300 mètres d'altitude, dans la zone d'habitat de certaines espèces de tiques, lesquelles vivent sur l'homme et les grands mammifères d'avril à septembre à l'état d'insectes parfaits ; le reste de l'année, elles habitent à l'état de larves ou de nymphes sur des petits rongeurs, dont un écureuil fouisseur le « *Citellus columbianus* » et le lapin. Rien n'empêche que cette affection n'apparaisse un jour en Europe, dans des régions de latitude et d'altitude correspondantes ; les rongeurs ne manqueraient pas pour la transmettre. Des essais d'acclimatation de rongeurs des Rocheuses pourraient avoir des conséquences de cet ordre.

Le danger de la propagation de l'érysipèle du littoral (*erisipela* de la costa), de certaines maladies cutanées (*pinta*, *pie*dra, *caratés*, maladie de Chagas) et d'affections diverses (*verru*ga, fièvre de la Oroya) paraît, en revanche, absolument nul.

L'auteur étudie ensuite les *caratés*, la *pinta*, la *pie*dra et le *bouton des Andes*. Nature de la maladie, localisation géographique, agents de propagation sont décrits successivement pour chaque maladie ou groupe de maladies. Une carte donne le domaine géographique du groupe des *caratés* et *pinta*, dermatoses qui s'observent dans toute l'Amérique intertropicale du Mexique à la Bolivie, de la Colombie à l'embouchure de l'Amazone et qui se retrouvent aussi dans le nord du Chili. Certaines affections analogues existent dans les Antilles, notamment à Haïti. Signalons également une maladie de la chevelure à forme nodulaire, qui se rencontre en Colombie et au Brésil ; elle est due à deux variétés de champignons parasitaires : le *Trichosporium giganteum* en Colombie, le *Trich. Hortai* au Brésil. L'article se termine par une longue et savante étude sur le *bouton des Andes* (*verru*ga péruvienne, fièvre de la Oroya.). Jusqu'à ces dernières années, on considérait la verruga et la fièvre de la Oroya comme deux stades d'une seule maladie ; la célèbre expérience de Daniel Carrion, étudiant en médecine de Lima, paraissait décisive en ce sens. Les récentes recherches de la mission américaine au Pérou du Dr Strong semblent

établir qu'il s'agit de deux maladies différentes : la *verruca*, dermatose caractérisée par la formation d'un bouton pouvant atteindre la grosseur d'une orange ; la *fièvre de la Oroya*, fièvre infectieuse. Ces deux affections sont souvent concomitantes chez le même individu et elles ont le même domaine géographique, depuis le sud du département de Piura jusqu'au massif de Huancavelica. Les départements de Lima et d'Ancachs sont les plus éprouvés. Les deux maladies sévissent en été de janvier à avril inclus pendant la période des pluies ; elles sont localisées dans les vallées (*quebradas*) du versant occidental des Andes entre 800 et 3.000 m. d'altitude. Comme pour les *caratés*, une carte est annexée à cette étude.

René LE CONTE.

POPENOE (Wilson). *Batido and other Guatemalan beverages prepared from cacao*. (Batido et autres breuvages guatémaltèques, préparés avec le cacao). *American Anthropologist*. Lancaster, new series, t. 21, 1919, p. 403.

Parmi les Indiens Kekchi et Pokonchi descendant des anciens Mayas qui occupent une partie du nord du Guatemala, les fèves de cacao servent à préparer une boisson appelée *batido*, qui, d'après l'auteur, serait identique à l'ancienne boisson des Mexicains, le *chocolatl* dont Safford donne la préparation (W. E. Safford. *Food plants and textiles of Ancient America*, in *Proceed. Pan-Americ. Congress. Sec. I, Anthropology*. Washington, 1917).

Le *batido* se prépare de la façon suivante : les graines de cacao sont légèrement grillées jusqu'à couleur brune, puis grossièrement broyées sur le *kaa* (metate des Mexicains). On en met alors une moitié de côté, pendant que l'autre partie est réduite en poudre fine et de nouveau mêlée à la première portion. Le tout est placé dans un *guacal* (calebasse). On y ajoute de l'eau tiède et l'on bat avec la main (d'où *batido*) jusqu'à ce qu'une partie du beurre du cacao vienne surnager.

Avant d'y ajouter de l'eau chaude, on parfume la pâte de diverses façons : tantôt avec du poivre noir ou de la canelle, tantôt avec de la vanille, et parfois on colore avec de l'achiote. Mais le vrai condiment est le *muk* ou *orejuela* (*Cymbopetalum penduliflorum*), qui donne une saveur analogue à celle du poivre noir. Parfois l'*orejuela* est remplacé par le *zapote* (*Lucuma mammosa*) appelé *saltul* en kekchi et *saltubul* en pokonchi.

Pour boire le *batido*, on prend une cuillerée à café environ de la pâte préparée ci-dessus, et on l'ajoute à un *guacal* d'eau chaude d'environ une demi-pinte. Après absorption du liquide, les parties plus lourdes des graines de cacao qui restent dans le fond sont poussées dans la bouche et mâchées.

L'usage de cette boisson s'est maintenue chez les Indiens, tandis que les Européens ou les métis absorbent plutôt le chocolat.

L'auteur décrit aussi la préparation d'une autre boisson, le *pinol* (que nous avons vu préparer et employer de la même façon dans les Andes Équatoriennes, où il est emporté comme aliment de route par les voyageurs qui vont « al Oriente »).

C'est un mélange de maïs (2) et de cacao (1/2) grillés, puis moulus finement et additionné de sucre et d'un parfum : anis, canelle ou orejuela. Deux cuillers à thé de ce mélange dans une tasse d'eau chaude donnent une boisson agréable. Sur les Rios Negro et de la Pasi6n (affluents de l'Usumacinta) on prépare un mélange analogue appelé *pozol*.

Enfin l'auteur donne une description de la préparation du *tiste* qui est une boisson populaire que l'on fait soi-même en ajoutant à de l'eau une cuiller à soupe d'une poudre rouge-brique (le *tiste*) : le mélange est battu avec le *molinillo*. La poudre est préparée avec du sucre blanc (4), des graines de cacao grillées (1) et du riz grillé (1/2). On y ajoute un peu d'achiote et de vanille et le tout est réduit en poudre fine.

P. REINBURG.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES.

Le 90^e anniversaire de M. Henry Vignaud, président de la Société des Américanistes de Paris. — La plus récente découverte d'un homme « fossile » aux États-Unis. — La pierre runique du Minnesota. — Nouvelles découvertes archéologiques à Teotihuacan. — Exploration de la région de Pamplona, Colombie. — Pétroglyphe colombien. — Les Indiens Yaquis. — Nouveaux documents linguistiques sur les langues du Uaupès. — L'épithaphe du tombeau du chef chicha Sugamuxi. — A propos du mot « sampan ». — Benalcázar ou Belalcázar ? — Les Français sur les côtes occidentales des États-Unis au XVIII^e siècle. — Histoire des colonies françaises dans la bibliothèque de Sir Thomas Phillipps. — La fin de la domination française à Saint-Domingue (1803-1809). — Les armements du Havre pendant la guerre de l'indépendance américaine. — Origine du mot « Acadie ». — Une expédition à la baie d'Hudson, en 1686. — Le fort Saint-Joseph. — Parc Jolliet. — Le village de Grand-Pré. — Le lac Saint-Jean. — Monument commémoratif de la fondation de Biloxi. — Le bassin du Mackensie. — Morbidité et mortalité en Amérique. — L'immigration au Brésil. — Recensement de la population mexicaine. — Recensement indigène de la République Argentine. — Exposition d'art industriel au Musée américain d'histoire naturelle. — Escuela internacional de Arqueología y Etnología americanas. — Congrès international des Américanistes — 54^e Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements. — Le 5^e Centenaire de la découverte du détroit de Magellan. — Le 2^e centenaire de la colonisation du Groenland. — Société française d'ethnographie. — Cortés Society. — Deutsch mexikanische Gesellschaft. — Deux nouvelles revues américaines. — Museo de etnología y antropología de Chile. — Revista del Archivo nacional del Perú. — Colección de Historiadores clásicos del Perú. — Manuel d'archéologie américaine de Beuchat. — Cours d'antiquités américaines. — Université du Texas. — Musée de La Plata. — Biblioteca nacional del Ecuador. — Bibliothèque nationale de la Havane. — Academia nacional de historia de la República del Ecuador. — Nouvelles du Père C. Tastevin. — Récente expédition du Dr Hamilton Rice. — Voyage d'études de M. A. Hrdlička. — Voyage du Marquis de Wavrin au Paraguay.

Le 90^e anniversaire de M. Henry Vignaud, président de la Société des Américanistes de Paris. — Le 27 novembre 1920, l'éminent président de la Société des Américanistes de Paris, M. Henry Vignaud, a accompli sa 90^e année. L'âge a respecté sa belle intelligence, et n'a pas amoindri sa passion pour l'étude. Au lieu de prendre un repos bien mérité, il poursuit avec ardeur ses patientes recherches sur l'histoire de la découverte de l'Amérique et bientôt

son œuvre, si imposante, s'enrichira, d'un puissant volume, qui, sans aucun doute, ne le cédera en rien aux remarquables travaux sortis de sa plume.

La Société des Américanistes de Paris a saisi l'occasion qui s'offrait à elle de témoigner à son vénéré Président son admiration et de lui apporter l'hommage de ses sentiments affectueux. Une délégation s'est rendue à Bagneux, où l'infatigable savant trouve, dans sa belle propriété, le calme propice à ses études. Chargé, en ma qualité de vice-président, de prendre la parole, j'ai prononcé la petite allocution suivante :

« Mon cher Président,

« La Société des Américanistes de Paris, fière d'être présidée par un savant qui jouit d'une haute estime dans l'Ancien et le Nouveau Monde, a tenu, à l'occasion de votre 90^e anniversaire, à s'associer à votre chère famille pour vous présenter ses vœux les plus affectueux.

« Elle ne saurait oublier le lustre que vos travaux ont jeté sur l'Américanisme ni les éminents services que vous avez rendus à notre association. Elle se souvient qu'après en avoir été l'un des fondateurs, vous l'avez sauvé du naufrage lorsque notre premier président, le professeur Hamy, nous a été ravi. Sans vous, la Société des Américanistes de Paris était menacée de disparaître à jamais. Il nous fallait, à notre tête, un homme entouré du respect et de l'estime de tous, et nous avions la bonne fortune d'en compter un dans nos rangs : c'était vous, mon cher Président. Vos remarquables travaux, votre grand caractère, votre affabilité, votre droiture et votre impartialité jamais en défaut vous imposaient à nos suffrages. Tel était le sentiment de l'unanimité de vos collègues ; aussi avez-vous été élu par acclamation.

« En présence d'un tel vote, vous avez dû vous incliner et, quoi qu'il en coûtât à votre trop grande modestie, vous avez écouté la voix du devoir. Nous vous imposions un sacrifice, mais aucun de nous ne pouvait douter de votre acceptation, car, dans toute votre existence, le devoir et l'honneur ont toujours été vos guides.

« La charge que vous assumiez eût été lourde pour tout autre que pour vous, mais votre merveilleuse activité, et votre inaltérable bienveillance ont triomphé de tous les obstacles. Si la Société était sur le point de sombrer quand elle vous a confié ses destinées, elle est aujourd'hui en pleine prospérité.

« C'est pour vous témoigner notre reconnaissance, en même temps que notre vénération, que nous vous prions d'accepter le petit souvenir que nous vous offrons. Lorsque notre secrétaire général adjoint, le Dr Rivet, nous a fait savoir que vous accomplissiez votre 90^e année et nous a proposé de venir vous apporter l'expression de notre affectueux respect, notre Secrétaire général, le Dr Capitan, et tout le Bureau ont applaudi à son idée. Il était un peu tard pour mener à bonne fin notre projet, mais, nous inspirant de votre exemple, nous avons pensé que la volonté et l'activité nous permettraient de surmonter les difficultés. Le résultat a prouvé que nous n'étions pas dans l'erreur. L'em-

pressement qu'ont mis nos collègues à nous répondre sera pour vous la démonstration de la haute considération que nous professons tous pour le savant infatigable dont nous attendons de nouveaux travaux qui, comme les précédents, feront le plus grand honneur à la science et à notre Société.

« Veuillez, mon cher Président, ne considérer notre petite offrande que comme un faible témoignage de notre vive gratitude et de notre profonde affection. Puissiez-vous l'avoir encore bien des années sous les yeux, lorsque, assis à votre table de travail, vous rédigerez de magistrales études qui continueront à projeter de la lumière sur des problèmes que vous avez tant contribué à élucider! »

M. Vignaud, très touché de la démarche de ses collègues, leur a exprimé sa gratitude en termes qui laissaient percer son émotion. Toujours modeste, il a trouvé très exagérés les éloges qui venaient de lui être adressés, ce qui n'a pas semblé être l'opinion des assistants — ; mais, a-t-il ajouté, s'il a été assez heureux pour rendre quelques services à la science et à la Société des Américanistes, il en est largement récompensé par l'affection que lui ont vouée les membres de notre association.

M. le Dr Capitan a alors remis à notre Président un superbe brûle-parfums ancien en émail sur cuivre de Chine, sur le support duquel a été gravé une dédicace; et un coupe-papier très artistique logé dans un écrin. Avec beaucoup d'humour, M. Capitan dit ce que, pour nous, symbolisent ces deux objets et souhaite que M. Vignaud, qui aime tant les livres, use le coupe-papier à consulter encore de nombreux ouvrages.

Un thé servi par l'aimable famille du savant a terminé la petite fête, et la délégation est partie enchantée d'avoir trouvé le vénérable président de la Société des Américanistes de Paris si alerte et toujours aussi enthousiaste pour les recherches qui ont passionné toute son existence.

R. VERNEAU.

La plus récente découverte d'un homme « fossile » aux États-Unis. — Hrdlička, dans *American Journal of physical Anthropology* (t. III, 1920, p. 187-193) donne des détails sur la prétendue découverte d'un squelette humain fossile faite en juillet 1919 dans les graviers quaternaires de Gilbert Station, à 6 milles de Zanesville (Ohio). Les précieux restes auraient été trouvés en place, à une profondeur de 32 pieds, et le squelette aurait mesuré 6 pieds d'après les premières informations. Le professeur W. C. Mills se rendit aussitôt à Zanesville et conclut qu'il s'agissait d'un crâne indien féminin adulte. La pièce ayant été adressée à Hrdlička, celui-ci après examen fut également d'avis qu'il ne s'agissait pas d'un crâne ancien. Enfin, d'une enquête faite sur place par les professeurs Mills et Patton, il résulte qu'il n'y a aucune raison de croire que les ossements aient été trouvés dans un gisement non remanié.

« Toute cette affaire, écrit le prof. Patton, est évidemment le résultat de l'enthousiasme mal dirigé d'amateurs scientifiques et d'une habile campagne de presse faite par des reporters trop zélés. »

P. RIVET.

La pierre runique du Minnesota. — Dans le *Wisconsin Magazine of History* (t. III, n° 2, décembre 1919), H. R. Holand revient sur la question de l'authenticité de cette fameuse pierre et de l'inscription qu'elle porte, dans un article intitulé : *The Kensington Rune Stone : is it the oldest native document of american history?* Ceux de nos collègues, qui désireraient avoir des renseignements complets sur l'historique de la trouvaille et sur les travaux critiques auxquels elle a donné lieu, les trouveront dans l'excellent article de notre président H. Vignaud : *Les expéditions des Scandinaves en Amérique devant la critique* (cf. *Journal*, t. VII, 1909, p. 111-113).

P. R.

Nouvelles découvertes archéologiques à Teotihuacan. — Le *Demócrata* du 31 octobre annonce que la Commission des fouilles informe qu'elle a découvert un grand serpent qui entoure comme une muraille la citadelle qu'avaient élevée les indigènes pour se défendre de leurs belliqueux voisins. Dans une grotte taillée dans la roche vive, on a aussi découvert un puits très profond dont la margelle est sculptée d'une façon merveilleuse. La Commission archéologique, dirigée par M. Manuel Gamio, s'est rendue sur les lieux pour étudier ses intéressantes découvertes.

P. R.

Exploration de la région de Pamplona, Colombie. — Notre collègue, le R. P. Rocheraux, dont nous publions d'autre part quelques notes archéologiques sur la région de Pamplona (cf. *Journal*, t. XII, p. 55), m'écrit qu'il a repris le cours de ses fouilles. Il a découvert successivement cinq cimetières indigènes dans la ville même, au nord, au sud-est, à l'est et à l'ouest ; le cimetière occidental situé au point appelé *Loma de la Cruz* était intact. Les tombes y sont disposées en ligne parallèle nord-sud et creusées dans une pegmatite décomposée, qui émerge en cet endroit sous forme de terrains rouges, remplis de tourmaline en décomposition avec de gros grains de quartz, le tout formant une masse argilo-arénacée utilisée pour la construction des maisons en pisé. C'est d'ailleurs ce qui a conduit à la découverte du cimetière.

Les tombes sont composées d'un puits vertical d'un mètre carré environ d'ouverture avec une cavité horizontale capable de renfermer un homme assis. Cette cavité est fermée par une dalle de grès de contour irrégulier placée horizontalement, de 0^m 80 sur 1^m 50 environ et de 0^m 05 à 0^m 10 environ d'épaisseur. Ces dalles se trouvent actuellement à 1 mètre de la surface du sol, mais le P. Rocheraux estime que primitivement elles devaient en être à 2 mètres. La chambre ainsi isolée est vide de terre, tandis que le puits vertical est rempli de terre végétale et de pegmatite décomposée.

Les corps étaient placés assis, et orientés (le fait n'a été vérifié que pour quelques-uns) face à l'ouest. Les jambes sont en flexion, les genoux sous le menton, les pieds à la hauteur du bassin. Il n'y a pas trace de momification. À côté du cadavre, on rencontre : des écuelles hémisphériques avec ou sans

oreilles; des *ollas* à fond arrondi et à col étroit, sans anses ou avec anses très petites, ornées de points, poteries très épaisses, en terre rouge ou noire, ne renfermant rien, les unes paraissant n'avoir pas servi, les autres portant des traces de feu; des colliers faits de rondelles de coquilles perforées, de dimensions variables et de coquillages (*Helix* ?) et enfin une chaux fine analogue à celle que les Tunebos mélangent à leurs feuilles de coca.



Fig. 1. — Pointe de flèche des environs de Pamplona.

On ne trouve jamais de haches. Le P. Rocheraux note que le collier ne manque dans aucune des tombes fouillées.

Plusieurs des crânes portent des traces de déformation artificielle, les dents sont bonnes mais abrasées par une usure horizontale accentuée.

Enfin, le P. Rocheraux m'envoie le dessin légèrement réduit d'une pointe de flèche (fig. 1) très finement taillée et retouchée qu'il a recueillie dans des terrains d'alluvion (mine de sable), dont il ne saurait préciser l'âge mais qu'il croit très anciens. Cet objet est en jaspe dur à grain très fin. Selon lui, il doit appartenir à une civilisation antérieure à celle des derniers précolombiens de la région de Pamplona, les Chitarera, car ceux-ci n'usaient que de pointes de flèches de *macana*.

P. R.

Pétroglyphe colombien. — Dans le numéro 194 du 5 octobre 1919 du périodique *El campesino* publié à Zipaquirá (département de Cundinamarca), se trouve



Fig. 2. — Pétroglyphe de El Abra, Zipaquirá (Cundinamarca).

un curieux pétroglyphe, relevé par le docteur Miguel Triana sur les roches de El Abra, près Zipaquirá. Ce document ayant toutes chances d'échapper aux Américanistes, j'ai cru utile d'en donner ici une reproduction (fig. 2).

P. R.

Les Indiens Yaquis. — Nous extrayons de la revue mexicaine *Ethnos* (t. I, 1920, p. 74) les renseignements suivants : « Les Indiens Yaquis ne vivent plus actuellement disséminés dans la Sierra de Bacatete. Ils sont maintenant pacifiés, réunis à Cícam et occupent une région de 500 milles carrés. Le gouverneur don Adolfo de la Huerta, maintenant Président de la République, leur a promis de leur faire construire des maisons en pisé, de leur fournir des oiseaux de basse-cour, des moutons, des chèvres et des porcs. Les Yaquis ne désirent pas de bêtes à cornes. On leur donnera également tout le terrain de culture nécessaire avec le droit de vendre à leur gré le produit de leur agriculture. On les autorisera à choisir parmi eux les autorités chargées de les administrer et enfin on créera chez eux des écoles. » D'après le *Demócrata* du 2 novembre, deux appareils cinématographiques ont été envoyés au chef de la garnison de Tórin pour l'amusement et l'instruction des Yaquis.

P. R.

Nouveaux documents linguistiques sur les langues du Uaupès. — Grâce à l'amabilité de notre savant collègue, M. Eduardo Posada, j'ai reçu quatre numéros d'un périodique publié à Villavicencio (Intendance du Meta, Colombie), sous le nom de *Eco de Oriente* (nos 498, 504, 507, 508, correspondant aux 3, 17, 24, 26 octobre 1920). Ces journaux renfermant trois interviews d'un missionnaire du Papuri (bas Uaupès), le R. P. Pedro Kok et des textes religieux en Tukano, composés par lui.

Le récit du missionnaire n'ajoute rien à ce que des explorateurs antérieurs, notamment Wallace, Coudreau, Koch-Grünberg, nous ont appris sur les Tukano et les Makú ; l'œuvre originale du P. Kok est linguistique. Il a en effet composé un dictionnaire de 2.000 mots, en six idiomes : lingõa geral, Tukano, Desana, Piratapuya, Dojkapura et Makú, qui va être imprimé à l'imprimerie San José de Villavicencio, un catéchisme mineur dans des mêmes dialectes, un catéchisme majeur et une histoire sainte en lingõa geral et en Tukano, un recueil de cantiques et un essai de grammaire. Ce sont là des documents d'une grande importance, surtout en ce qui concerne le Makú, qui est encore si peu connu.

De tout ce matériel linguistique, seuls ont été publiés jusqu'ici dans *Eco de Oriente* des textes tukano qui comprennent le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, le *Gloria Patri*, le *Credo*, les commandements de Dieu et de l'Église, les sacrements, les actes de foi, d'espérance et d'amour, le *Confiteor* et les prières suivantes : *Al sagrado corazón de Jesús*, *Bendita sea tu pureza*, *El angel de la guardia* et *Angelus Domini*.

P. R.

L'épithaphe du tombeau du chef chibcha Sugamuxi. — Selon la tradition, une épithaphe en chibcha, composée soit par le Père Bernardo Lugo, soit par un moine dominicain, aurait été placée sur la tombe de Sugamuxi, un des chefs chibcha vaincus par Jimenez de Quesada, converti au christianisme, baptisé sous le nom de D. Alonso, décédé vingt-quatre ans après la conquête et enterré à Sogamoso, son ancienne capitale. Vergara y Vergara, dans son *Historia de la literatura de la Nueva Granada*, Restrepo, dans son beau livre *Los Chibchas antes de la conquista española* (Bogotá, 1895, p. 216-217) ont reproduit ce texte curieux.

En réalité, cette tradition était une légende, et au cours de ses patientes recherches dans les archives colombiennes, notre savant collègue, E. Posada, a découvert que l'auteur de ce texte est Don Manuel del Socorro Rodriguez, qui le composa en 1793 et le publia dans un article consacré au grand prêtre des Chibchas paru dans les numéros 91, 92 et 93 du *Papel periódico*. Le même écrivain donna de la même épithaphe une version en Achagua (dialecte arawak de l'orient colombien), « un des idiomes les plus nobles et élégants du royaume ».

Voici, avec sa traduction espagnole, ce texte qui est le seul texte connu jusqu'ici en langue Achagua et qui, à ce titre, mérite d'être reproduit :

Nebá cabicay !

Xinaia mucurri phumá Sugamuxi, Saricána ca tuy runicacayi canináta Igirranaisi Guanecatabérri Cundinamarcas : Curicay guacunisí guachumberri : taricayo Erripio, tsacácasi nucabáu camarrasis Erri icamani derri. Nusejeda casi Guabási.

Oh grave dolor !

Aquí yace el gran Sugamuxi, compasivo y amante pastor de su rebaño : el mejor hombre de Cundinamarca : la corona y honra de su nación : el amigo de los hijos del Sol, y que al fin adoró las luces del Sol eterno. Roguemos por su alma !¹.

P. R.

A propos du mot « sampan ». — De l'étude très fouillée faite récemment par N. Peri², il résulte que le mot « sampan », d'un usage si général dans tout l'Extrême-Orient, n'est ni d'origine chinoise, ni d'origine malaise. Ce mot apparaît pour la première fois en 1510 dans l'ouvrage de Varthema sous la forme italienne « chiampane ». Plus tard, on trouve les graphies « champana », « champan », la forme « sampañ » étant relativement récente.

Or, des voyageurs modernes (Saffray, André) signalent en Colombie un bateau particulier auquel ils donnent le nom de « champan ». Reclus écrit : « champa ».

1. *Boletín de historia y antigüedades*, Bogotá, t. XI, 1917, p. 546-549.

2. *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, Hanoï, t. XIX, 1919, p. 14-19.

Comme les côtes de Colombie furent découvertes à l'aurore du xvi^e siècle, l'auteur se demande si l'origine du mot « sampan » ne devrait pas être cherchée précisément dans ce pays. Très rapidement le mot serait passé dans la langue des navigateurs et ainsi s'expliquerait sa présence dans Varthema. Ce n'est là qu'une hypothèse, qui pose un problème curieux que seul pourrait résoudre la découverte du mot en question dans les anciennes relations des premiers explorateurs américains. Les recherches rapides que j'ai faites dans ce sens sont restées jusqu'à présent infructueuses.

P. R.

Benalcázar ou Belalcázar ? — D'une enquête menée par l'Académie nationale d'histoire de Bogotá (*Boletín de historia y antigüedades*, t. X, 1916, p. 251-256), il résulte qu'aucun document décisif n'a pu être fourni en faveur d'une de ces deux orthographes du nom du conquérant du royaume de Quito. Notre collègue Cristóbal Gangotena Jijón a fouillé, à cette occasion, les actes de la ville de Quito, fondée, comme on le sait, par le capitaine espagnol. En tête de vingt-neuf actes des années 1534, 1535 et 1537, celui-ci est désigné sous le nom de Benalcázar. La signature, — qui n'existe que sur sept de ces actes, les autres ne portant qu'un parafe, — est orthographiée deux fois Belalcázar et cinq fois Benalcázar.

L'examen de ces sept signatures montre qu'aucune n'est de la même main. Le grand *conquistador* ne savait pas écrire et, comme Pizarre, se contentait d'apposer son parafe au bas des actes, opération qu'Almagro n'était même pas capable de faire. Trois des plus importants héros de la conquête sud-américaine étaient donc complètement illettrés.

P. R.

Les Français sur les côtes occidentales des États-Unis au XVIII^e siècle. — Dans le catalogue des documents relatifs à l'histoire de la côte du Pacifique et des États-Unis du Sud-Ouest, que M. Charles E. Chapman a dressé avec un soin minutieux après avoir longuement travaillé dans l'Archivo general de Indias à Séville¹, on relève l'indication de quelques pièces intéressantes pour l'histoire de l'initiative française dans les pays d'outre-mer. En attendant que quelque érudit entreprenne de les étudier et de faire la lumière la plus complète possible sur les entreprises dont elles parlent, il convient de les signaler brièvement ici.

Les plus anciennes remontent au xvii^e siècle. Elles montrent le capitaine français François-Étienne Carbonel soupçonné, entre 1636 et 1643, par les auto-

1. *University of California, Publications in History*, vol. VIII: *Catalogue of Materials in the Archivo general de Indias for the History of the Pacific Coast and the American Southwest*, par Charles E. Chapman, Berkeley, University of California Press, 1919, in-8 de vi-755 pages.

rités espagnoles de chercher au long des côtes de la Californie l'ouverture d'un détroit conduisant jusqu'à l'Océan Pacifique à travers le continent américain du Nord. Ce Français est défendu auprès du roi d'Espagne Philippe IV par Nicolas de Cardona ; celui-ci explique avoir lui-même confié cette recherche à Carbonel, comme le prouve effectivement un acte de l'Archivo general de Indias daté de México, le 9 juillet 1620 (n° 24 du Catalogue Chapman ; cf. les n°s 39, 40, 41 et 44).

Quelque quatre-vingts ans plus tard, le 13 janvier 1720, un autre document — le n° 111 du Catalogue Chapman — contient la liste des incursions des Français dans les eaux du golfe du Mexique comme aussi des fondations d'établissements entreprises par eux sur les rivages de cette même mer depuis 1684 jusqu'en 1719.

En plein milieu du XVIII^e siècle, probablement à la suite des découvertes des Varegne de la Vérendrye, on voit Fernando Sanchez Salvador exposer au Roi d'Espagne (lettre du 2 mars 1741 ; n° 307) combien il serait utile de hâter la soumission des Indiens voisins des rivages de la Mer du Sud jusqu'à l'embouchure du rio Carmelo. Ainsi, explique-t-il, empêcherait-on les Français (qui s'étendent toujours davantage à l'Est du Nouveau-Mexique) de créer aucun port sur ces côtes, au grand préjudice du commerce des Philippines.

Que les Français de la Louisiane aient eu ou non de telles visées, tôt après, en 1753, on en voit deux, Jean Chapuis et Louis Foissy, arrêtés par le Gouvernement du Nouveau-Mexique chargés de marchandises qu'ils y ont importées de la Nouvelle-Orléans (n°s 344 et 380). Sont-ce des contrebandiers ? Les autorités espagnoles y voient autre chose, des explorateurs venus du Canada pour reconnaître le pays en se faisant passer pour des marchands. Aussi, le Conseil des Indes décide-t-il à Madrid, le 27 novembre 1754, que Chapuis et Foissy méritent la mort. Toutefois, il commue leur peine en détention dans un presidio, mais il décide en même temps d'appeler l'attention de la Cour de France sur cette affaire, et il ordonne au vice-roi de la Nouvelle-Espagne de prendre des mesures pour empêcher à l'avenir de telles arrivées d'étrangers sur le territoire espagnol (n° 391).

A peine cette affaire réglée, en voici d'autres qui surgissent. Non pas tant celle d'un certain Blancpain, lequel s'est fait jeter en prison en 1754 (n° 413), que celle des deux ou trois Français et des deux noirs qui ont été saisis à l'embouchure du Rio Trinidad, au Texas, et qui voulaient y fonder un établissement. De là des mesures prises par le marquis de las Amarillas pour créer un presidio en cet endroit et pour convertir les Indiens de la frontière (n°s 412, 421 et 429) ; de là encore des démarches faites à plusieurs reprises par l'ambassadeur de France auprès de la Cour d'Espagne, en vue d'obtenir la libération de ses compatriotes emprisonnés à Cadix pour avoir indûment pénétré sur le territoire espagnol au Texas (4 juin 1757, n° 434) ; de là enfin une décision du Conseil des Indes, en date du 28 janvier 1760 (n° 469), qui condamne les Français arrêtés en 1754 par le gouverneur du Texas, don Jacinto de Barrios y Jauregui, à la même peine que Chapuis et Foissy : ils seront emprisonnés dans une forteresse. D'autre part, le Conseil des Indes prescrit aux vice-rois de

strictement exécuter les lois des Indes qui interdisent aux étrangers l'accès des colonies espagnoles. — C'est encore à la même affaire que se rapporte sans aucun doute une lettre un peu postérieure du roi Charles III au vice-roi du Mexique ; il approuve (Buen Retiro, 4 mai 1760) les ordres donnés pour détruire l'établissement que les Français de la Nouvelle-Orléans ont formé au Texas ; il approuve les décisions qui enlèvent leur liberté à ceux qui s'introduisent subrepticement sur ces territoires et il interdit toutes relations avec eux ; on doit, dit-il, les tenir pour des déserteurs (n° 472). Le Marquis de Cruillas, une fois touché par cette lettre royale, s'occupa d'en faire exécuter les prescriptions ; le 28 novembre 1768, il écrivit de México à Joseph Ygnacio de Goyeneche, qui la lui avait adressée et à qui il en avait déjà accusé réception le 10 juillet précédent (n° 492), l'avoir transmise au Fiscal et avoir appelé son attention sur les ordres qu'elle contenait (n° 496).

D'autres documents rencontrés par M. Chapman dans les séries de l'Archivo general de Indias n'attestent pas avec moins d'évidence la crainte qu'avaient les Espagnols de voir les Français pénétrer en territoire occupé par eux et s'établir dans des contrées qu'ils estimaient réservées à leur autorité. C'est ainsi qu'en 1761 (?) Pedro de Labaquera, après avoir donné un aperçu du pays arrosé par le Rio Colorado, insiste sur la nécessité d'explorations ultérieures dans ces parages, afin de prévenir les Français qui pourraient descendre le fleuve avec l'intention de s'établir sur les rivages du Pacifique (n° 485) ; il voudrait empêcher tout commerce illicite dans la région du cap San Lucas et la protéger mieux qu'elle ne l'est contre toute attaque étrangère (n° 484).

Si la paix de Paris de 1763 n'a pas délivré les Espagnols des craintes que leur inspiraient les Anglais comme les Français, du moins les libéra-t-elle de tout souci à l'égard des Français, désormais expulsés de l'Amérique septentrionale. Sans doute certains Louisianais n'acceptèrent pas la cession de leur pays à la couronne d'Espagne ; tel, probablement, ce Louis de Saint-Denis qui est représenté en 1765 comme s'entendant avec les Indiens Horcoquisas contre les Espagnols (n° 575) ; sans doute encore fallut-il, durant les premiers temps de la guerre, de l'Indépendance américaine, prendre des précautions pour mettre les territoires du Texas, de la Sonora, des Californies et du Coahuila à l'abri de toute incursion éventuelle des troupes françaises ou britanniques (27 juillet 1778, n° 3843). Mais voilà uniquement les soucis que donnèrent dès lors les Français aux Espagnols, et ceux-ci accueillirent fort bien sur leur territoire les savants français qui vinrent observer en Basse-Californie, le 3 juin 1769, le passage de Vénus sur le soleil ¹. De même firent-ils encore,

1. Une lettre adressée à Joseph de Galvez, de Real de Loretto, le 23 avril 1769, par Juan Manuel de Viniegra, donne ordre à celui-ci de réserver aux savants français un excellent accueil (n° 1239) ; en réponse à cette lettre, Joseph de Galvez fait savoir au marquis de Croix, vice-roi du Mexique, le 14 mai, de Santa Cruz de Mayo, ce qu'il a fait pour obéir à ses instructions (nos 1249 et 1326). Le 31 mai, de San Joseph del Cabo, Chappe d'Auteroche remercie Galvez et lui dit que les conditions lui semblent excellentes pour le succès de sa mission (n° 1269). — Le n° 1255 est une lettre des

en 1788, pour les deux navires de La Pérouse au moment où, pendant leur voyage autour du monde qui devait se terminer de façon si funeste, ceux-ci touchèrent à Monterrey de Californie (n° 5195 ; cf. 5235).

L'excellent répertoire dressé par M. Chapman contient, on le voit, fort peu de documents relatifs aux entreprises françaises dans la direction de la côte américaine du Pacifique. On ne saurait s'en étonner ; ni du côté de la Nouvelle-France ni du côté de la Louisiane, nos compatriotes n'étaient en situation, avant le début de la guerre de Sept Ans, de tenter quelque chose de vraiment sérieux. Leurs explorations avaient mené les Varennes de la Vérendrye jusqu'aux Montagnes Rocheuses ; il y avait encore loin de là au Pacifique ! Rien donc que de naturel à ce que les seules pièces relevées par M. Chapman se rapportent aux pays de colonisation espagnole voisins de notre Louisiane ; en fait, il ne pouvait en être autrement.

H. FROIDEVAUX.

L'histoire des Colonies françaises d'Amérique dans la bibliothèque de Sir Thomas Phillipps. — Du 24 au 27 juin 1919, a été vendue à Londres une partie de la magnifique collection de manuscrits et d'autographes réunie par Sir Thomas Phillipps. Ce n'est pas ici le lieu de parler de l'ensemble de cette célèbre collection ni d'indiquer toutes les richesses qu'elle contenait ; du moins devons-nous constater, en nous aidant du catalogue de vente de la *Biblioteca Phillippica*, que nombre de pièces possédées par Sir Thomas Phillipps présentent, au point de vue de l'histoire coloniale française, un très réel intérêt. Certaines d'entre elles ont trait, soit à l'histoire des Missions catholiques dans nos possessions d'outre-mer, soit au passé de telle ou telle de nos colonies d'Afrique ; à cette place, nous nous proposons de ne parler que des manuscrits ayant trait au Nouveau Monde.

C'est qu'en effet, quelque indéniable intérêt que présentent les pièces ou recueils de pièces relatifs aux Missions catholiques ou au Continent noir, il n'y a pas là le moindre ensemble ; les manuscrits sont isolés les uns des autres. C'est au contraire un véritable ensemble que constituent les documents se rapportant aux colonies françaises du Nouveau Monde que possédait Sir Thomas Phillipps. Sans doute, toutes nos possessions anciennes ou actuelles n'y sont pas représentées : rien, à en croire le catalogue, ni sur la Guyane française, ni sur la Louisiane ; mais, par contre, sur les « Isles » françaises, sur la Nouvelle-France, l'Acadie et Terre-Neuve, des pièces, surtout du XVIII^e siècle, présentant un indéniable intérêt et complétant fort heureusement celles que possèdent nos collections publiques ou privées. Rien donc de naturel dans le fait de leur consacrer ici une courte notice.

collègues espagnols de Chappe d'Auteroche, Salvador de Medina et Vicente Doz, annonçant leur arrivée et remerciant des services que leur a rendus Galvez, disant aussi que leur travail les retiendra dans le pays jusqu'au mois de septembre (de San Joseph del Cabo, 24 mai 1769).

I. Peu de chose pour le ^{xvii}^e siècle. Une compilation de Baltasar Conrrado, intitulée *Descripcion de las Indias occidentales* et datée de 1649 (n° 45), un journal de voyage écrit en hollandais et parlant (en même temps que des îles du Cap Vert) de la Guadeloupe, de Tabago, de Saint-Domingue, du Brésil, etc. (n° 43), la relation du voyage de Michel Bégon « aux Isles de l'Amérique » (n° 79) et une situation de la colonie et des pêcheries de Terre-Neuve aux environs de 1675 (n° 476).

Des 16 livres entre lesquels est divisé le gros manuscrit in-folio de Baltasar Conrrado, ceux qui ont trait aux « Yslas de Barlovento » ou Antilles ou « Isles du Vent » et à la Nouvelle-France retiendront particulièrement l'attention de l'historien colonial français ; mais le manuscrit n° 476 la retiendra bien davantage. *An Account of the Colony and Fishery of Newfoundland and Ye present state thereof* ne contient pas seulement une histoire de la découverte depuis 1496 ; on y trouve un recensement des habitants depuis Trépassay jusqu'au cap Bonavista en 1677. Ils sont au nombre de 1893, et le recensement dénombre les femmes, les enfants, les serviteurs, les maisons, les relais de bateaux, les stations de pêche, les chevaux et le bétail, etc. On y trouve également une liste des principaux havres où on peut prendre du poisson, une « situation de la colonie et du commerce des Français » et de leurs navires ayant pêché à la côte en 1676. C'est donc à 1677 au plus tôt, mais dans tous les cas à une date toute proche, qu'on doit faire remonter ce grand in-folio de 54 pages que complète une belle carte, sur vélin, du ^{xvii}^e siècle, où le nom *Terra Nova* s'étale en grandes capitales rouges, et où les petites îles avoisinant Terre-Neuve sont peintes en rouge et or. Peu de noms sur cette carte, du moins à l'intérieur de l'île ou sur la côte septentrionale.

Voici enfin un manuscrit inédit que le catalogue de la *Biblioteca Phillippica* dit (p. 15) d'un extrême intérêt, celui de la « Relation de mon Voyage aux Isles de l'Amérique » par l'intendant Michel Bégon, qui, à son retour en France, devint intendant des galères à Marseille, puis premier intendant à La Rochelle. Ce manuscrit de 246 pages in-folio contient une foule de détails intéressants relatifs au voyage de l'intendant, aux « Isles » et à leurs habitants, aux maladies, à la flore et à la faune des Antilles, etc... Voici comment Bégon, qui était né à Blois en 1638 et qui avait déjà été trésorier de l'amirauté à Toulon, commissaire à Brest, et intendant au Havre, raconte qu'il fut envoyé aux Antilles :

« Je receus une lettre de M. le Marquis de Seignelay dattée du 16 Février 1682 par laquelle il me mandoit que M. Patoulet, Intendant des Isles de l'Amérique, ayant fait demander son congé, il avoit jetté la veue sur moy pour remplir cette place, qui estoit très importante pour le service du Roy... Le 3 de Sept., M. le Marquis de Seignelay me presenta à Sa Majesté, dont j'eus l'honneur de prendre congé, et de luy protester que je la servirois avec toute la fidélité possible. Elle eut la bonté de me dire qu'elle scavoit que j'avois toutes les qualitez nécessaires pour me bien acquitter de l'employ qu'elle m'avoit confié, dont elle prit la peine de m'expliquer les principales fonctions, et de me donner ses ordres sur les plus importants articles de mes instructions ».

II. Pour ces quatre manuscrits relatifs au xvii^e siècle, que d'autres du xviii^e siècle ! Sans doute présentent-ils toujours l'histoire de nos possessions d'outre-mer, de leurs habitants et de leurs défenseurs sous un aspect tout spécial, au point de vue britannique et à travers les préoccupations anglaises, mais il n'y a là rien que de très intéressant et de très utile pour un historien. C'est sous cet angle particulier que se présente le manuscrit n° 29, un répertoire des officiers de terre et de mer ayant servi en Amérique pendant la guerre de Sept Ans, accompagné de notes sur lesdits officiers. Que de nomenclatures précieuses dans cet in-8 ! Voici d'abord une liste des « Officiers tués ou décédés dans le Nord-Amérique », qui débute par les noms du Major-Général Braddock tué en 1755, du Colonel Wolfe tué en 1759, de Lord Howe tué en 1758. Voici une autre liste, celle des officiers tués ou décédés lors de la prise de la Guadeloupe (23 avril-1^{er} mai 1759), puis d'autres encore, auxquelles font suite de nouvelles statistiques : une liste des bâtiments de la marine britannique avec leur état-major, le nombre de leurs canons, leur répartition dans l'Amérique septentrionale, dans les Indes occidentales et les Indes orientales, dans la Méditerranée, à la Jamaïque, etc. ; une statistique de la Flotte française en 1750, d'autres encore des « Vaisseaux prises (*sic*) dans la dernière guerre », des « Vaisseaux Angloises prises ou perdues dans cette guerre, 1756 ». Il y a là, on le voit, un répertoire susceptible de fournir de nombreuses précisions de détail.

Ce numéro 29 a trait à la guerre de Sept Ans. Sur la capture des deux navires français, le *Pacifique* et le *Constant Maria* en 1744, sur celle, durant la guerre de Succession d'Autriche, d'autres navires de la même nationalité au sujet desquels la Cour des prises de la Barbade a été appelée à statuer, les numéros 74 et 77 fournissent des indications très complètes. De même, fait, pour l'époque révolutionnaire, le numéro 422, contenant la sentence par laquelle, à Saint-Pierre de la Martinique, le 2 septembre 1794, William Taylor, juge de la vice-amirauté de l'île conquise le 22 mars précédent par les Anglais, adjuge le brick la *Marie*, comme prise, à la flotte de l'amiral Sir John Jarvis.

L'intérêt de ces documents pâlit devant celui d'une lettre du célèbre amiral Sir George Rodney, conservée au milieu de beaucoup d'autres dans les trois volumes in-folio de la correspondance officielle (originale) relative à la guerre et aux affaires des Indes Occidentales et d'Amérique reçue par le Lieutenant-général (Sir) John Vaughan, tandis que, en 1780-1781, il commandait en chef les Iles-sous-le-Vent (n° 49). Des eaux de la Martinique, où il observe les mouvements de l'ennemi, Rodney écrit : « Les temps sont critiques. La jonction des Espagnols avec la flotte française a donné à nos ennemis une telle supériorité en navires comme nombre et comme force, que je dois être très prudent et ne pas courir, avec la Flotte qui m'est confiée, un risque si grand que de mettre à tout le moins en péril la souveraineté de Sa Majesté dans ces mers. Ma maxime a toujours été et sera toujours d'agir offensivement ; mais si les circonstances rendent absolument nécessaire pour le service de Sa Majesté de se tenir sur la défensive, j'espère, dans une situation aussi déplaisante, faire

mon devoir de telle manière que j'empêcherai l'ennemi de s'acquérir aucune renommée, en dépit de la supériorité de ses forces. » Puis il explique ce qu'il croit être les intentions de ses adversaires.

On ne saurait trop regretter que la *Bibliotheca Phillippica* ne donne pas (à la p. 10) la date exacte de cette lettre, que la mention de la jonction des Espagnols avec les Français — de Solano avec Guichen sans doute — autorise à tenir pour postérieure au 19 juin 1780. Il y a là, dans tous les cas, un texte très digne d'être retenu, un des plus importants de ceux que contenait la collection de Sir Thomas Phillips, dont le manuscrit 573 renfermait, entre autres pièces, des documents sur les propriétés des Jésuites français aux Indes Occidentales, au xvii^e siècle.

III. A côté de ces textes relatifs à l'histoire des Antilles, en voici qui ont trait à celle de l'Amérique septentrionale. Et d'abord une lettre holographe (n° 564) d'Horace Walpole, comte d'Orford, à l'Hon. R. Dinwiddie, gouverneur général de la Virginie, datée de Woolterton, le 15 juillet 1754. Dans cette longue lettre de cinq pages in-4°, Walpole parle des « injustes attaques des Français contre les frontières de nos colonies ; s'ils poursuivent le projet qu'ils semblent se proposer, ils enfermeront toutes nos colonies septentrionales, sur leurs derrières, par une ligne de communication entre les fleuves Canada et Mississipi ; ils seront par conséquent les amis ou les maîtres de tous les Indiens et [les maîtres] du commerce de ce continent. Pour l'empêcher, il nous faut toute notre attention et tout l'effort de notre puissance. Mais comme c'est là une cause commune à toutes nos colonies du Nord, puissent-elles être aussi étroitement unies en bonne volonté et en amitié qu'elles sont touchées dans leur sécurité et dans leur intérêt ! Si elles le sont, je suis pleinement convaincu, en tenant compte de leur proximité et du nombre de leurs habitants, qu'elles chasseront bientôt les Français et leurs Indiens... ». Walpole les presse donc de s'unir et il ajoute : « Il n'est pas douteux que la métropole n'abandonnera pas ses colonies, et qu'elle leur donnera tout le secours possible... » (p. 117-118). L'atlas in-folio gravé à Londres en 1755 par Mitchell sous le titre de *A Map of the British and French Dominions in North America* (n° 475) constitue un intéressant commentaire graphique de cette lettre d'Horace Walpole.

Et voici qui montre comment, pour partie, ses conseils ont été appliqués : les minutes des négociations menées pour un traité d'alliance contre les Français entre Edmond Atkin, agent de S. M. Britannique et Surintendant des Affaires Indiennes, et Haigler, roi des Indiens. Le manuscrit 128 (9 pages gr. in-folio) énumère les présents offerts de la part du Roi de la Grande-Bretagne et rapporte tout au long les discours prononcés à James Town Ferry, en Virginie, les 18 et 19 mai 1757. Outre Atkin et Haigler, les capitaines Harris, Puttquee et French-Hurali, 58 guerriers indiens, le secrétaire Jas. Davenport, l'interprète Johnny Lewis — un métis — Edward Travis et d'autres habitants assistaient à ces négociations.

Sur les opérations militaires et navales de la guerre de Sept Ans, rien d'important à signaler en dehors des listes que contient le manuscrit n° 29 dont il a

été question plus haut. Notons à titre de pure curiosité, le certificat original, signé du ministre, des membres de la fabrique et des notables de Downe (Irlande), attestant que le lieutenant Richard Robins participa au siège de Louisbourg et dans un détachement spécialement commandé par « le Brigadier Général (à ce moment) James Wolfe ». Il résulte de ce certificat, rédigé en 1766, que la mère de Wolfe songeait à attribuer des legs à ceux qui avaient servi sous les ordres de son fils ; Anne, la veuve de Richard Robins, faisant appel à la mère du général de son mari, dit que « le principal mérite de celui-ci, durant sa vie, a été de servir sous les ordres du grand général Wolfe, *under the command of the great General Wolfe* » (n° 109).

On sait comment se termina la guerre de Sept Ans — par la destruction de notre empire colonial dans l'Amérique septentrionale. M. de La Rochette, qui fut à partir de 1761 commissaire du Gouvernement français en Angleterre pour la réception des familles françaises du Canada et de nos autres colonies perdues, a conservé, avec ses mémoires historiques et géographiques, de nombreux documents relatifs à ce douloureux sujet dans les deux volumes in-folio catalogués sous le n° 116. On y trouve des documents relatifs au rapatriement des Canadiens, les « Rolles des Familles Acadiennes embarquées à Falmouth le 26 may 1763 à bord de la flûte du Roy *Fauvette*, commandée par le S^r Jouran », des listes nominatives des habitants de Louisbourg et de Saint-Jean embarqués dans divers ports, un « Mémoire [de M. de La Rochette lui-même] des avances que l'on croit nécessaires pour établir en France les Acadiens », etc...

IV. Ces textes nous amènent à dire quelques mots, pour finir, des pièces relatives à l'Acadie ou Nouvelle-Écosse et à l'estuaire du Saint-Laurent que possédait Sir Thomas Phillipps. Sans parler des lettres patentes originales, sur vélin, par lesquelles Jacques I^{er} a donné à Windsor, le 10 septembre 1621, la Nouvelle-Écosse et les îles adjacentes à Sir William Alexander, le futur comte de Stirling (n° 488), voici (n° 105) les articles de l'accord passé le 7 juillet 1670 entre Sir Thomas Temple et Hubert d'Andigny, chevalier de Grandfontaine, pour la remise de l'Acadie aux Français, conformément aux clauses du traité de Bréda de 1667 ; voici des pièces de 1744-1745 signalant l'une, la capture de bâtiments français venus du Cap Breton et de Louisbourg (lettre du 7 juillet 1744, Annapolis Royal ; n° 93), l'autre (Boston, 1^{er} février 1744-1745 ; n° 92) relative à une expédition projetée contre le Cap Breton. Ailleurs c'est une liste des colons fournis de vivres à Halifax et à Lunenburg (Nouvelle-Écosse) les 16 et 17 juin 1755 (n° 487) ; ce sont des pièces relatives au voyage du lieutenant Mc Kennon au fleuve Saint-Jean dans le but de détourner de s'y établir les Acadiens et les colons venus de la Nouvelle-Angleterre en 1763 ; c'est un relevé des salaires à payer pour le transport des Français qu'on expulsait du pays, etc. (n° 485) ; ce sont encore d'autres documents ayant trait au transport d'autres Acadiens en France (dans les deux volumes des papiers De La Rochette, n° 116), etc...

Il ne serait pas impossible de signaler, dans les manuscrits catalogués de la *Bibliotheca Phillippica*, d'autres documents intéressant les colonies françaises

du Nouveau Monde¹. Tient-on compte, d'autre part, des nombreuses pièces relatives aux possessions britanniques, à l'empire espagnol et portugais du Nouveau Monde que contenaient les collections de Sir Thomas Phillips, on tombera d'accord que cet amateur avait su grouper un ensemble remarquable et que l'étude des manuscrits réunis par lui jetterait de la lumière sur bien des points.

H. F.

La fin de la domination française à Saint-Domingue (1803-1809). — On connaît fort mal, d'ordinaire, la fin de l'expédition de Saint-Domingue, autrement dit les événements qui suivirent la capitulation du général Rochambeau au Cap Français (16 novembre 1803) et la perte de la partie occidentale de l'île², et qui aboutirent, moins de six ans plus tard, à la perte du reste. Sans doute, la défense de la partie orientale ou espagnole de Saint-Domingue est-elle loin de présenter le même intérêt dramatique que celle de la région française ; sans doute aussi, semble-t-elle de peu d'importance à la plupart des historiens, la perte d'un pays où notre influence n'avait pas encore eu le temps de se faire sentir, puisque, jusqu'à la paix de Bâle de 1795, cette partie de l'île était demeurée espagnole. Le fait, néanmoins, est intéressant à plus d'un titre ; ne marque-t-il pas la fin d'un rêve napoléonien ? et la disparition complète de notre domination, d'une île où la colonisation française avait fait naguère de véritables merveilles ? On éprouve donc quelque désir de savoir avec précision quels événements ont préparé la capitulation du 7 juillet 1809.

Tant que Rochambeau avait pu tenir au Cap Français, le général Ferrand, qui avait le titre de commandant en chef des troupes de l'Est, n'avait pas eu grand souci de la partie ci-devant espagnole de l'île. Le jour où il apprit la capitulation des troupes françaises du Cap, il se retira de Monte-Christo dans la partie orientale ; dès le 20 décembre 1803, il entra dans la capitale, Santo Domingo, où le général Barquier venait bientôt le rejoindre avec ses troupes ; puis, tandis que le général Kerverseau, commandant de la place depuis le 21 février 1802, rentrait en France, lui-même s'établissait solidement dans le pays, dont il travaillait avec beaucoup d'intelligence et d'activité à rallier tous les habitants à la domination française.

Il serait intéressant d'étudier avec soin l'administration du général Ferrand, et de voir comment il sut profiter de la lassitude éprouvée par la population

1. Tel est le paiement de la somme donnée au capitaine Barnard « pour l'expédition au Canada » en 1690 (n° 467).

2. Dans son livre, d'ailleurs bien défectueux sur la Révolution de Saint-Domingue (Paris, Faivre, 1893, in-12 de vi-380 p.), H. Castonnet des Fosses n'a consacré que trois pages (p. 346-348) à cette histoire. Quelques années plus tôt, le capitaine de vaisseau Chevalier, dans son *Histoire de la Marine française sous le Consulat et l'Empire* (Paris, Hachette, 1886, in-8 de 439 pages) y avait à peine touché à la p. 365.

européenne à l'égard du joug encore tout récent des noirs pour se concilier cette même population. Mais tel n'a point été le souci de M. Ledeuil d'Enquin dans sa récente étude sur la dernière phase de l'expédition de Saint-Domingue¹ ; les opérations militaires ont seules retenu son attention. Constatons donc simplement avec lui que, grâce à la tranquillité dont elle jouissait, grâce aussi à l'administration « habile et paternelle » du général commandant, la partie orientale de l'île, naguère courbée sous le joug intolérable de Paul Louverture, le frère de Toussaint, commençait à retrouver une certaine prospérité lorsque les noirs de l'Ouest entreprirent d'en expulser les Français.

Déjà, au lendemain de l'installation de Ferrand à Santo Domingo, les Anglais avaient voulu contraindre celui-ci à suivre avec ses troupes l'exemple de Rochambeau. « J'ai des hommes, des vivres, des armes, des munitions, avait répondu fièrement le général au parlementaire que lui avait envoyé le commandant du *Wangard* ; avec cela, je ne crains ni les Anglais ni les nègres. Je ne me rends pas, mais je me bats et je n'attends pour cela que l'occasion ». L'occasion se présenta en mars 1805. Alors Dessalines, qui avait été successivement acclamé gouverneur général à vie, puis empereur en « Haïti », entreprit de réduire le corps d'armée français qui se maintenait toujours dans la partie orientale de la grande île et d'étendre sa domination sur l'ensemble des « pays montagneux ». En conséquence, avec une armée de 18.000 à 20.000 noirs à qui des négociants américains avaient fourni tout le nécessaire, « Jacques I^{er} » envahit la ci-devant colonie espagnole de Santo Domingo.

Depuis longtemps déjà, Ferrand s'attendait à cette attaque ; depuis longtemps, il se préparait à la repousser. Il avait réparé les fortifications et consolidé les batteries de la ville de Santo Domingo ; il y avait accumulé des approvisionnements de toutes sortes ; il en avait même, grâce à quelques troupes françaises venues de La Havane (où avaient pu arriver le général Lavalette et ses principaux officiers après la capitulation de Port-au-Prince, 5 octobre 1803), renforcé la garnison, dont la loyale collaboration des créoles accrut encore les effectifs. Grâce à ces mesures et à d'autres, le général Ferrand sut résister à l'ennemi, qu'assistait du côté de la mer une frégate anglaise. Du 6 au 28 mars, lui et Barquier tinrent tête victorieusement aux attaques des noirs de Dessalines² ; après l'arrivée de l'escadre du contre-amiral Missiessy et de ses secours en hommes et en munitions, Jacques I dut se décider, la rage au cœur, à lever le siège d'une ville qu'il avait menacé de livrer, si elle ne se rendait pas, à un « sac implacable ». Du moins, en s'éloignant, se vengea-t-il de sa déconvenue sur les villages que traversèrent ses troupes débandées ; la ville de Santiago

1. Ledeuil d'Enquin : *La dernière phase de l'expédition de Saint-Domingue* : les généraux Ferrand et Barquier, 1803-1809 (*R. des Études Napoléoniennes*, 1917, t. II, novembre-décembre, p. 287-299).

2. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail des faits militaires ; M. Ledeuil d'Enquin l'a donné dans ses extraits du rapport officiel de Ferrand daté du 20 germinal an XIII (10 avril 1805). Malheureusement, il n'a pas indiqué avec précision où se trouve cet intéressant rapport.

fut alors détruite ; partout les blancs furent massacrés et les troupeaux emmenés par les barbares soldats de Dessalines.

Alors commença pour Ferrand une œuvre nouvelle de réparation et de consolidation qui se prolongea jusqu'en 1808 et dont, au point de vue militaire, le seul événement important fut le combat naval de Santo Domingo (6 février 1806). L'escadre, que l'amiral Leissègues avait, quelques semaines auparavant, heureusement conduite depuis Brest jusque dans la baie de Santo Domingo, avec les soldats, les armes, les munitions et les vivres qu'il devait remettre au général Ferrand, fut alors en grande partie détruite par celle de l'amiral Duckworth ; mais les Anglais ne profitèrent pas de leur succès pour entreprendre de s'emparer de la ville. Ferrand, dont l'assassinat de Dessalines (16 octobre 1806) et les compétitions du mulâtre Pétion et du nègre Christophe consolidaient la situation, aurait sans doute pu se maintenir encore dans la partie orientale de Saint-Domingue, si la conduite de Napoléon I^{er} à l'égard des Bourbons d'Espagne n'avait déterminé, là comme en Europe, une explosion de loyalisme et soulevé contre son autorité les Espagnols de Santo Domingo comme ceux de la métropole.

Chacun sait quel rôle joua la junte de Séville : non contente de prendre la direction du mouvement national contre la France dans la péninsule ibérique, elle reconnut pour roi d'Espagne le détenu de Valençay, le fils de Charles IV, Ferdinand VII ; elle fit signifier au gouverneur de Porto Rico la déclaration de guerre qu'elle venait de lancer contre l'empereur des Français et elle lui ordonna d'agir en conséquence. Alors, d'accord avec le gouvernement de Cuba et de concert avec celui de Porto Rico, les créoles de Santo Domingo s'insurgèrent. Se détournant du général Ferrand, ils se placèrent sous la conduite d'un des leurs, Juan Sanchez Ramirez, et, après quelques soulèvements sporadiques, marchèrent en nombre sur la ville capitale du pays avec l'appui de 300 soldats espagnols, débarqués de Porto Rico.

Aussitôt, Ferrand de former une petite colonne française et de la diriger contre les insurgés afin de les arrêter dans leur marche. La rencontre eut lieu dans les plaines de Seybo, à une trentaine de lieues de Santo Domingo ; mais les forces étaient par trop inégales : 2.300 Espagnols contre 350 Français, augmentés de 100 hommes des milices rurales ! Vaincu, Ferrand désespéré se brûla la cervelle (7 novembre 1808), laissant à son collaborateur, le général de brigade Barquier, la tâche de maintenir le drapeau français dans la partie orientale de Saint-Domingue.

Tâche singulièrement difficile, et même irréalisable, avec les faibles forces dont disposait Barquier. L'effectif total des troupes françaises était de 1.538 hommes à la date du 1^{er} septembre 1809, et donc avant la bataille de Seybo ; comment, avec cette poignée de combattants, maintenir dans l'obéissance un pays en pleine révolte, dont les habitants recevaient par mer tout ce qui pouvait leur permettre de triompher ? Renonçant à l'impossible, Barquier entreprit de sauver du moins l'honneur en tenant de son mieux dans la ville de Santo Domingo, que, dès le 26 novembre, Juan Sanchez Ramirez l'avait sommé de rendre au roi d'Espagne. Ni à cet insurgé, qui se qualifiait de géné-

ral en chef, ni le 11 décembre, après l'investissement de la ville, au colonel André Ximenez, qui commandait les troupes de Porto Rico, Barquier ne consentit à rendre la place. Même après l'arrivée d'une flottille espagnole, il continua de la défendre. Il alla même plus loin : par deux fois, le 24 janvier et le 27 février 1809, d'audacieuses sorties de la garnison contraignirent l'ennemi d'abandonner ses positions et de lever provisoirement le siège. Mais bientôt les Espagnols reparurent devant la ville et en commencèrent le blocus, tandis qu'une véritable flotte anglaise bloquait le port. Pendant plusieurs semaines, Barquier, qui avait pu, à la suite de sa sortie du 27 février, réapprovisionner Santo Domingo de vivres pour un mois, résista encore. Quand enfin, le 27 juin, des péniches britanniques eurent fermé l'entrée du port, les assiégés n'eurent plus « d'autres perspectives que celles d'une famine qui se faisait déjà cruellement sentir parmi les habitants ». Barquier — dont nous suivons ici le rapport officiel — entama donc des pourparlers avec les Anglais. Le 7 juillet, il signait la capitulation avec le général Carmichaël, qui commandait les troupes de l'escadre de blocus. Alors, dit-il, « nos magasins étaient absolument vides, un tiers de nos troupes à l'hôpital et le reste presque hors d'état de continuer un service actif ».

La résistance avait duré près de huit mois ; elle avait été héroïque ; elle valut aux défenseurs de Santo Domingo les honneurs de la guerre. Mais elle ne fit pas davantage ; elle ne conserva pas la ville à la France. Lorsque, le 17 juillet 1809, les derniers soldats du général Barquier eurent quitté le sol haïtien, c'en était fait irrémédiablement de toute domination française dans la grande île ; d'une œuvre coloniale vraiment admirable, le souvenir seul subsistait.

H. F.

Les armements du Havre pendant la guerre de l'indépendance américaine.

— Avant même d'entrer ouvertement en guerre contre l'Angleterre, la France a participé aux premières luttes engagées par les *Insurgents* des colonies britanniques de l'Amérique septentrionale contre les troupes de la métropole ; elle leur a fourni des armes, des subsides et même des soldats. Voilà longtemps que ce fait est connu ; mais il est bon d'en préciser les détails, qui demeurent encore en partie obscurs ou mal élucidés. C'est ce que vient de faire M. Philippe Barrey¹ après avoir découvert, dans les archives du Havre, différents documents intéressants à un double titre : ils font connaître, en effet, certains armements havrais à destination du Nouveau-Monde, et ils précisent en même temps le rôle joué par Beaumarchais dans ces mêmes armements.

Est-ce à dire que M. Barrey ait connu tous les documents relatifs à cet épisode de la biographie de l'auteur du *Barbier de Séville* ? Plusieurs critiques ont déjà prouvé le contraire ; aussi n'est-ce pas là ce qui nous intéresse ici.

1. Le Havre maritime, *Beaumarchais et ses armements havrais*, par Philippe Barrey. Havre, imp. H. Micaux, 1919, in-8 de 25 p. (Société havraise d'études diverses ; extrait du Recueil de ses Publications, 2^e trimestre 1918).

Ce qui nous touche, c'est le rôle du port du Havre, c'est la collaboration apportée par lui aux débuts de la guerre d'Amérique.

De bonne heure, à en croire M^{lle} Le Masson Le Golt, la ville du Havre a fourni des armes aux Insurgents ; cette contemporaine raconte dans ses *Annales* qu'un officier de la garnison, M. de Bellegarde, vendit 10 à 12.000 fusils de la salle d'armes de la citadelle. Traduit devant un conseil de guerre, il prouva n'avoir agi qu'en vertu d'ordres supérieurs et fut acquitté, tandis que, — très vraisemblablement par la voie des Antilles françaises et surtout du Môle-Saint-Nicolas, ce port de Saint-Domingue où fréquentaient librement (depuis l'arrêt de 1767) les navires étrangers et surtout les bâtiments anglo-américains, — les fusils havrais arrivaient à destination.

Y parvinrent-ils par navires havrais ? On ne saurait le dire. C'est seulement le 26 avril 1776 que fut prise à Versailles, dans un conseil secret tenu chez le comte de Maurepas, la décision de secourir les colonies anglaises révoltées contre leur métropole. De leur côté, les documents havrais ne laissent guère transpercer la véritable destination des bâtiments que l'on pourvoyait de faux papiers. Tout au plus est-on en droit de penser que le *Jeune-Tyrien* fut armé en 1776 pour secourir les colonies révoltées. Ce navire de 185 tonneaux est cédé le 14 février 1776 par Delaye frères, représentant au Havre Thomas Fulton, comte de Clouard, de Paris ; il prend le nom de *Juste* et part le 28 juillet suivant pour la Côte de l'Or sous la conduite du capitaine Delaye, après avoir été armé par Eyriès, Le Couvreur et C^{ie}, puis est condamné à la Martinique. Or, la maison Eyriès, Le Couvreur et C^{ie} a été, au Havre, la correspondante officielle de Beaumarchais, le jour où celui-ci se fut entendu avec Vergennes pour faire passer des secours en armes et en munitions aux colons américains. N'avait-elle pas agi de même avant même que Vergennes et Beaumarchais se fussent mis d'accord ?

Quoi qu'il en soit, c'est uniquement, à partir de ce jour, avec la collaboration de la maison Eyriès, Le Couvreur et C^{ie}, que Beaumarchais agit au Havre ; il n'y opère nullement sous la raison sociale Delahaye et C^{ie}, comme on l'a prétendu à tort, ni non plus sous la raison sociale Roderigue, Hortalez et C^{ie}. Avec Hugues Eyriès et ses associés, il expédie à Saint-Domingue (ou, plus exactement, à Boston), le 14 décembre 1776, un navire de 350 tonneaux, l'*Amphitrite*, entièrement chargé de munitions et d'armes de guerre. Un petit corps d'officiers d'artillerie et d'infanterie (environ 45 personnes) prit également passage à bord de l'*Amphitrite*, qui apporta à Boston 15.000 uniformes, des munitions, 10.000 fusils, et des pièces d'artillerie dont les principales étaient 70 à 80 canons de bronze pris aux bastions du Havre, ainsi que des mortiers tirés de l'arsenal de la ville.

Un mois et demi plus tard, le 28 janvier 1777, la *Seine* (ci-devant *Andromède*) part du Havre avec connaissements pour Saint-Domingue. Moins heureux que l'*Amphitrite*, ce bâtiment de 260 tonneaux fut capturé par les Anglais dans les eaux de la Martinique, au moment où il venait de quitter l'île, et conduit à la Dominique.

L'*Amélie* (200 tonneaux) appareille un peu après — le 25 mars — pour le

Cap Français, d'où sa cargaison doit être transportée sur le continent du Nord par de petits bateaux bermudiens. Puis, c'est le tour de l'*Anonyme*, de 220 tonneaux, le 1^{er} juin, et celui du *Ferragus* (ou ex-*Amélie*).

A côté de ces armements, directement opérés au Havre par les soins de Beaumarchais, on peut signaler sa participation à d'autres entreprises : à celle du *Thomas-Koulikan*, parti du Havre le 20 octobre 1779 et capturé un peu plus tard par les Anglais, alors que, de Nantes, il faisait route vers la Nouvelle-Angleterre ; à celle du *Stanislas*, sorti de la rade du Havre le 14 juin 1780 après avoir été armé par Eyriès, Le Couvreur et C^{ie}.

Ainsi se complète et se précise le rôle joué au Havre par Beaumarchais à l'époque de la guerre de l'Indépendance américaine ; ainsi apparaît en pleine lumière la contribution apportée par notre port de l'embouchure de la Seine à l'affranchissement des colonies anglaises de l'Amérique du Nord.

H. F.

Origine du mot « Acadie ». — On a beaucoup discuté sur l'origine du mot « Acadie », l'ancien nom français de la Nouvelle-Écosse actuelle. Ceux-ci ont voulu y voir un mot micmac, et parfois ceux-là un mot européen... Les tenants de cette dernière opinion sont ceux qui ont vu juste, comme le prouve la lettre écrite à François I^{er} par Verrazano à la suite de son voyage d'exploration de 1524 que contient le manuscrit Celléri. Au cours de ce voyage, Verrazano découvrit une terre « quale batezamo Archadia per la bellezza de li arbori », raconte-t-il. C'est donc pour la beauté de ses arbres que cette partie des rivages orientaux du continent américain du Nord a reçu de Verrazano, sans doute en souvenir de l'antique Arcadie, le nom d'*Archadia*.

Mais cette partie du littoral de l'Amérique du Nord est située bien au sud de la ci-devant Acadie, probablement au sud de New-York. Comment peut-on s'expliquer le déplacement de cette dénomination ? et est-ce bien le même nom qui figure sur les cartes canadiennes ? Oui, répond nettement M. W. F. Ganong¹. Sur la première carte connue qui porte cette dénomination — la carte de Gastaldi de 1548 —, LARCADIA se trouve exactement dans le même rapport, avec les autres noms donnés par Verrazano (*Angoulême* et *Refuge*, par exemple) que dans le manuscrit Celléri. En outre, la carte de Gastaldi est une carte de la Nouvelle-France (elle est intitulée *Tierra Nueva*) et elle porte LARCADIA dans sa partie ouest, dont la topographie tout entière est si résumée entre ce nom et le Cap Breton que la dénomination LARCADIA semble englober toutes les côtes de la Nouvelle-Écosse. Dans les cartes qui procèdent du type Gastaldi — et nombre d'entre elles adoptent la forme LARCADIA ou ARCADIA —, ce nom se trouve à peu de distance dans l'ouest du Cap Breton ; parmi elles, une

1. W. F. Ganong : *The Origin of the Place-names Acadia and Norumbega* (*Transactions of the R. Society of Canada*, 3^e série, t. VI, 1917, juin et septembre, p. 103-111).

carte très détaillée de 1560 environ appelle ARCADIA une péninsule parallèle à la côte, exactement à l'O. du golfe du Saint-Laurent. Il faut en outre tenir compte d'une autre carte, d'un type différent du travail de Gastaldi, qui est datée de 1580 et signée F. Simon ; les mots LARCADIA PRO[vincia] s'y étalent en grands caractères sur les territoires du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse d'aujourd'hui.

C'est sans aucun doute de quelques-unes de ces cartes que Champlain a tiré le terme ARCADIE, dont il se sert dans son traité *Des Sauvages*, écrit en 1603. C'est là aussi que le rédacteur de la commission destinée au sieur de Monts (cette commission date de la même année 1603) a pris, en omettant l'R, le nom LA CADIE, qui figure dans ce document. Et de là, par la chute de l'L initiale, au mot « Acadie », le pas est très aisé à franchir.

On aurait donc tort de s'obstiner davantage : le mot *Acadie* n'a nullement une origine indigène, mais dérive du terme *Archadia* employé par Verrazano. Hector Garneau ne s'était donc pas trompé quand, dans l'appendice LIX de l'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau (5^e édition, t. I, p. 526), il avait écrit : « Le mot *Acadie* n'est pas d'origine micmac, mais dérive de *Arcadia* ou *Arca-die*, ainsi que l'écrivent Thévet (1570) et Champlain dans ses premiers ouvrages ».

H. F.

Une expédition à la baie d'Hudson, en 1686. — On sait qu'une expédition partit de Montréal, à la fin de mars 1686, dans le but de s'emparer des postes fondés par les Anglais sur les rivages de la baie d'Hudson, et que cette expédition fut couronnée d'un plein succès ; sauf le fort Nelson, tous les postes anglais tombèrent aux mains des Français. Avant d'en publier un récit complet, M. l'abbé Ivanhoé Caron en a raconté l'histoire d'après le journal rédigé par le chef même de l'expédition, le chevalier Pierre de Troyes (*Une expédition à la Baie d'Hudson, à travers le Témiscamingue et l'Abitibi, en 1686*, dans le *Bull. Soc. Géog. de Québec*, 1918, mai-juin, p. 129-138).

H. F.

Le fort Saint-Joseph. — Dans une note substantielle du *Bulletin de la Société de Géographie de Québec* (t. XIII, 1919, mai-juin, p. 166), M. Benjamin Sulte montre que le fort Saint-Joseph, érigé par Cavelier de La Salle en 1679, n'a jamais eu d'importance. C'est à l'endroit où le coude de la rivière Saint-Joseph se rapproche de la rivière Kantiakec (Teatiki), affluent de la rivière des Illinois, que ce poste avait été établi. Or, celui qui compte, pour les courses de Cavelier de La Salle et de Henry de Tonty, c'est le fort Saint-Louis sur la rivière des Illinois, et nullement le fort Saint-Joseph.

H. F.

1. W. F. Ganong : *The Origin of the Place-names Acadia and Sorumbega* (*Transactions of the R. Society of Canada*, 3^e série, t. VI, 1917, juin et septembre, p. 403-411).

Parc Jolliet. — Un projet de loi, déposé en avril 1917 à la législature du Wisconsin, tend à donner le nom de Jolliet à un parc appartenant à cet État et situé à l'embouchure de la rivière Wisconsin. C'est en manière d'hommage à l'illustre découvreur du Mississippi que cette dénomination a été proposée.

En annonçant cette initiative dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Québec* (t. XI, 1917, novembre-décembre, p. 354-355), M. Eugène Rouillard fait remarquer que l'orthographe du nom adoptée par l'État de Wisconsin est vraiment la bonne. Elle est celle dont Louis Jolliet lui-même a signé son contrat de mariage le 1^{er} octobre 1675 ; c'est également celle que l'on relève vers le même temps sur deux des cartes qu'il a dressées et signées, au retour de son exploration du Mississippi en 1673-1674.

H. F.

Le village de Grand-Pré. — A la suite d'une entente entre la Compagnie du chemin de fer Dominion-Atlantic et un comité acadien, le terrain sur lequel s'élevait, avant le « grand dérangement » de 1755, le village de Grand-Pré, en Acadie, va devenir un parc historique, il ne reste plus actuellement que des ruines de ce qui fut naguère un des villages les plus florissants de la contrée ; à peine y distingue-t-on encore l'emplacement de certaines maisons et celui de l'église, où furent entassés par surprise nombre de paysans acadiens avant d'être déportés sur les rivages de la Nouvelle-Angleterre ; on y voit aussi, au témoignage du *Bulletin de la Société de Géographie de Québec* (t. XIII, 1919, mai-juin, p. 182-183), quelques vieux peupliers qui bordaient une rue de l'ancien Grand-Pré, et le puits où l'Évangeline du poème de Longfellow allait puiser de l'eau et rencontrer son fiancé Gabriel.

Déjà s'élève, sur le site du vieux cimetière, une grande croix de pierre, évoquant le souvenir de l'ancien Grand-Pré et de ses habitants ; mais le comité acadien, à qui la Compagnie du chemin de fer *Dominion-Atlantic* a cédé le terrain lui appartenant, voudrait faire davantage pour perpétuer vivant le souvenir des temps français et de la touchante fidélité des Acadiens à la mère-patrie dont les avait, dès 1713, séparés le traité d'Utrecht.

H. F.

Le lac Saint-Jean. — Un des derniers fascicules du *Bulletin de la Société de Géographie de Québec* (t. XIII, 1919, juillet-août, p. 229) contient de sommaires, mais cependant très curieuses informations sur les débuts de la colonisation autour du lac Saint-Jean. Dès le xvii^e siècle, les relations du P. Crespien signalent quelques essais de culture autour de la chapelle de sa mission de Métabetchouan ; mais nous ne pouvons savoir combien de temps ils durèrent, et c'est seulement au milieu du xix^e siècle que de véritables colons commencèrent à défricher la terre à l'endroit où s'élève maintenant Roberval. Or, les pionniers du lac Saint-Jean, Thomas Jamme en 1855 et son frère Ambroise

l'année suivante, sont les descendants de ce soldat français Jean Jamme, dit Bellegarde, qui fut l'ordonnance de Montcalm et qui, au soir du 13 septembre 1759, reçut le dernier soupir de son général.

On sait quel superbe témoignage le marquis de Montcalm mourant rendit à Jean Jamme : « Je n'ai pas de parents ici, dit-il, mais tes soins pour moi ont été ceux d'un fils ». Puis, tendant sa montre à son ordonnance, il ajouta : « Prends cet objet qui m'était cher ; il te rappellera que ton général a été content de toi jusqu'à son dernier soupir » (Alphonse Desilets : *Les commencements d'une colonie*).

H. F.

Monument commémoratif de la fondation de Biloxi. — Le 8 avril 1920, deux cent vingt et un ans, jour pour jour, après le premier coup de pioche donné pour marquer l'emplacement du fort de Biloxi, les habitants de la Louisiane ont inauguré un monument de granit pour rappeler le débarquement de d'Herville et la fondation du premier établissement français sur les bords du golfe du Mexique.

La cérémonie fut imposante. En présence de M. Bowers, gouverneur de l'État du Mississippi, de Monseigneur Bregnat, de détachements d'infanterie et de marins, et devant une foule imposante, où se trouvaient nombre de Canadiens, compatriotes de d'Herville, le Père Spingler, aumônier militaire, lut une prière, puis, après des strophes commémoratives, M. Barret, consul général de France à la Nouvelle-Orléans, notre confrère André Lafargue, représentant officiel de la Nouvelle-Orléans et de la Société historique de la Louisiane, et M. Dunbar Rowland, archiviste du Bureau d'histoire de l'État du Mississippi, prononcèrent des discours, en français ou en anglais, où ils retracèrent le noble caractère de d'Herville, l'histoire de la fondation de Biloxi et le grand rôle joué par la France en Louisiane et pendant la guerre mondiale qui, une fois de plus, a généreusement réuni les États-Unis et la France.

M. DE VILLIERS.

Le bassin du Mackensie. — Malgré les explorations de Mackensie à la fin du XVIII^e siècle et celles de Franklin au début du XIX^e, le bassin du Mackensie était resté jusqu'à ces toutes dernières années une des régions les plus mal connues non seulement de l'Amérique du Nord, mais même du globe. Les récentes explorations de MM. Charles Camsell, Wyatt Malcolm et A. Cameron, au service de la Commission géologique du Canada, viennent donc combler une grave lacune, bien qu'il reste encore dans cette immense étendue quelques coins mal connus.

1. La ville de Biloxi, qui doit son nom à une tribu indienne qui habitait les environs, se trouve actuellement dans l'État du Mississippi. Le premier fort, mal situé, fut rapidement abandonné, mais, après l'échec de l'établissement de l'île Dauphine, les colons revinrent sur la terre ferme et fondèrent définitivement le Nouveau-Biloxi.

Le Bulletin de la Société de Géographie de Québec vient de publier sur le bassin du Mackensie l'étude la plus complète, qui ait paru jusqu'à ce jour¹; elle est signée de M. N. Levasseur. L'histoire des explorations, la conformation géographique du bassin et sa structure géologique, son hydrographie enfin y sont successivement retracées; nous ne parlerons ici que de l'hydrographie. La documentation est fournie principalement par le mémoire n° 108 de MM. Camsell et Malcolm à la Commission géologique du Canada, que le Bulletin résume. Pour le reste, nous avons eu recours à l'Atlas of Canada de 1915 (page 13; carte 5-6) et à l'Atlas Vidal-Lablache (édition de 1912, pages 112 et 113), dont les cartes, malheureusement pas à jour, n'ont pu suppléer entièrement à l'absence de la carte nouvelle, qui aurait dû accompagner l'étude du Bulletin.

*
* *

Le Mackensie ne peut pas être défini un fleuve au sens où nous entendons ce mot en Europe. Le cours d'eau, qui débouche sous ce nom dans l'Océan Glacial Arctique sert d'exutoire à un complexe de lacs, de chapelets lacustres et de rivières éparpillés sur une immense superficie de 682.000 milles anglais carrés², soit du cinquième de la superficie totale du Dominion. Ce bassin couvre la plus grande partie du North West Territory et déborde sur le territoire du Youkon et sur les provinces de la Colombie britannique, de l'Alberta, de Saskatchewan et du Manitoba. Il n'est pas aisé à délimiter exactement, car il est en communication directe, par l'intermédiaire de la rivière aux Panais ou Parsnip, avec le bassin Colombien du Fraser, et avec le bassin de la Churchill River par l'intermédiaire du lac Caribou (Reindeer). Par contre, il n'est pas relié — contrairement à ce que l'on croyait jusqu'ici — au système fluvial lacustre de la rivière Backs; sur ce point déjà la carte 5-6 de l'Atlas of Canada de 1915 corrigeait la carte 5-6 de l'Atlas de Vidal-Lablache, pages 112-113, de 1912.

Sous ces réserves, on peut dire que le bassin du Mackensie est compris entre les Montagnes Rocheuses à l'ouest, une bande de hauts plateaux d'une altitude moyenne de 1.000 à 2.000 pieds, allant du lac Caribou au lac des Esclaves, à l'est, l'Océan Glacial Arctique au nord, le bassin de la Saskatchewan au sud. La plus grande partie du centre du bassin est un ensemble de plateaux, dont l'altitude varie entre 500 et 1.000 pieds anglais.

Du point de vue hydrographique, la formation de ce bassin apparaît comme inachevée. Beaucoup des rivières, qui le parcourent, en sont encore à l'âge du chapelet lacustre et n'ont pas terminé leur évolution; nous ne connaissons de visu en Europe que le chapelet lacustre du Téliemarken (Norvège), qui en soit à ce stade de développement.

1. *Bulletin de la Société de Géographie de Québec* (n° 4 de 1919, pages 203-211; n° 5 de 1919, pages 269-286; n° 1 de 1920, pages 21-41; n° 2 de 1920, pages 74-81).

2. Le mille anglais mesure 1.609 m. et le mille carré 2 k.q., 588.881; la lieue vaut trois milles et la lieue carrée 9 milles carrés.

D'autre part, certains lacs envoient des affluents dans diverses directions, se déversant ainsi dans plusieurs bassins. Le cas le plus typique de ce genre de phénomènes est celui du lac Caribou, auquel nous avons déjà fait allusion ; il communique avec le lac Athabaska par le lac Wollaston et la Rivière Noire ou de Pierre et avec le fleuve Churchill par la Deer River. Des communications indirectes existent également entre le Grand Lac des Esclaves et le Grand Lac de l'Ours ; elles sont d'ailleurs encore assez mal reconnues et ne se prêtent certainement pas à la navigation, les rivières étant coupées de cascades et les cha-pelets lacustres intermédiaires étant situés à une plus grande altitude que les lacs principaux ; des montagnes de plus de 2.000 pieds existent dans cette région.

*
* *

Les lacs jouent un rôle primordial dans ce système fluvio-lacustre, leur superficie totale dépasserait 40.000 milles anglais carrés, soit plus de 100.000 kq. Les plus importants sont les suivants :

Grand Lac de l'Ours :	11.821 milles carrés
Grand Lac des Esclaves :	10.719 —
Lac Athabaska :	2.842 —
Lac Caribou :	2.437 —
Lac La Martre :	1.225 —

Rappelons aussi au passage les lacs : Petit-Lac des Esclaves, Lac du Buffle, Lac au Foin, Little Lake, Horn Lake, Mackay Lake, Aylmer Lake, Clinton Colden, etc.

Toutes ces nappes d'eau présentent des caractères communs : ce sont des lacs de plateau, peu profonds, aux berges ordinairement plates et marécageuses. Ils paraissent être dus à l'action glaciaire comme les lacs suédois et ceux de Finlande et de Carélie. Ils nous semblent être de même nature que les lacs du Manitoba par l'origine et par l'étendue :

Lac Winnipeg :	9.460 milles carrés
Lac Winnipegosis :	2.086 —
Lac des Bois :	1.851 —
Lac Manitoba :	1.775 —
Lac Nippigon :	1.730 —

Ils sont en tout cas très différents des Grands Lacs, d'origine technique, à grandes profondeurs, dont nous rappelons ici les caractéristiques ¹.

	Milles anglais carrés	Superficie k. q.	Profondeur maxima en mètres
Lac Nippigon :	1.730	4.470	»
Lac Supérieur :	31.800	87.900	307
Lac Michigan :	25.500	66.000	214
Lac Huron :	23.200	59.800	265
Lac Erié :	10.000	25.800	64
Lac Ontario :	7.260	18.200	225

1. Chiffres empruntés partie à l'Atlas of Canada de 1915, pages 12 et 13, partie à la Géographie générale de Lespagnol, 10^e édition, page 355.

* *

Passons maintenant à l'étude du Mackensie lui-même ; elle se divise tout naturellement comme ce complexe fluvio-lacustre lui-même, en six parties :

A : Les Têtes, c'est-à-dire les rivières Athabaska et de la Paix :

B : Lac Athabaska ;

C : Rivière des Esclaves ;

D : Lac des Esclaves ;

E : Mackensie proprement dit ;

F : Delta.

La longueur totale du Mackensie, au sens général du terme, peut être évaluée depuis la source de la rivière Skeena jusqu'à l'Océan à 2.525 milles anglais soit 4.062 kil. Elle en fait le second fleuve de l'Amérique du Nord après le groupe Missouri-Mississippi.

A. Les Têtes.

L'Athabaska a été longtemps considéré comme la branche supérieure principale du Mackensie ; c'était une erreur : et par la longueur de son cours (1.065 milles anglais) et par le volume de ses eaux, il est inférieur à la Rivière de la Paix. Il est navigable à vapeur sur deux biefs, le premier de 325 milles entre le confluent du Mac Léod et les Grands Rapides, le second, de 175 milles, entre le confluent de la Rivière Eau-Claire et le lac Athabaska. Il se termine par un delta dans le lac du même nom ; ses principaux affluents sont les émissaires du Petit-Lac des Esclaves et du lac La Biche, ainsi que la rivière Eau-Claire, que nous retrouverons au moment où nous étudierons la grande voie fluviale du Nord-Ouest.

La Rivière de la Paix (Peace River) est formée par la jonction de la rivière Finlay et de la rivière aux Panais ou Parsnip ; elle a une longueur totale de 1.080 milles anglais depuis la source de la rivière Skeena, tête principale de la Finlay, jusqu'à son confluent avec la Rivière des Esclaves. La Rivière Skeena serait, d'après MM. Malcolm et Wyatt, la véritable source du Mackensie ¹.

La Parsnip présente une particularité que nous trouvons signalée ici pour la première fois ² : elle communique par une dérivation naturelle (comparable à celle du Guaviare entre l'Orénoque et le Rio Negro, à celle de la Neremditza entre la Morava serbe et le Vardar, à celle de la Rivière des Auges et de la Superbe entre la Marne et l'Aube) avec le Fraser, le grand fleuve colombien. C'est une des découvertes géographiques les plus importantes de ces dernières années ; malheureusement sur ce point la carte de l'Atlas of Canada de 1915 n'est pas à jour.

1. Peut-être est-ce une erreur, car la différence de 15 milles de longueur entre l'Athabaska et la Peace River semble être compensée et au delà par la traversée du lac Athabaska et par le cours de la Rivière du Rocher. Il y a là un calcul à vérifier de près.

2. N° 1 de 1920, page 27.

Notons pour terminer que la rivière Finlay et le rivière aux Panais ont toutes deux leurs sources sur le versant occidental de la chaîne principale des Rocheuses ou Cordillère ; dans cette région, le bassin du Mackensie empiète donc sur les bassins colombiens. Peut-être y a-t-il eu phénomène de capture de rivières colombiennes à une époque donnée.

B. Lac Athabaska et Route fluviale du Nord-Ouest.

Nous avons vu que le lac Athabaska a une superficie de 2.842 milles carrés et qu'il reçoit entre autres rivières la Rivière Noire ou de Pierre, venue des lacs Wollaston et Caribou. Il est l'aboutissement de la célèbre voie fluviale du Nord-Ouest ; cette voie fluviale se décompose comme suit :

Bassin du Mackensie	{	1 ^o rivière Athabaska jusqu'à son confluent avec la
		rivière Eau-Claire ;
		2 ^o rivière Eau-Claire ;
Bassin du Churchill	{	3 ^o portage de la Loche ;
		4 ^o lac Buffalo ;
		5 ^o fleuve Churchill, sorti du lac Buffalo ;
Bassin de la Saskatchewan	{	6 ^o portage ;
		7 ^o rivière Ridge, jusqu'à son confluent avec la Saskat-
		chewan ;
Bassin du Manitoba	{	8 ^o Saskatchewan jusqu'au lac Winnipeg, à travers le
		lac Cedar ;
		9 ^o Lac Winnipeg ;
		10 ^o rivière Winnipeg avec portage du Rat, qui réunit
		le lac Winnipeg et le lac des Bois ;
		11 ^o lac des Bois ;
		12 ^o rivière René, qui relie le lac des Bois au lac René ;
	{	13 ^o lac René ;
		14 ^o rivière Seine, qui déverse le lac René dans le lac
		Supérieur ;
		15 ^o corne nord-ouest du lac Supérieur.

Cette voie fluviale, qui relie le système des Grands-Lacs au bassin du Mackensie, a été la grande voie de pénétration et d'exploration des régions centrales et septentrionales du Dominion.

Aujourd'hui, elle a perdu presque toute son importance économique, par suite de la construction des chemins de fer transcontinentaux canadiens. Observons néanmoins pour finir que deux voies fluviales secondaires viennent s'embrancher sur elle : la Haute-Saskatchewan, que l'on peut remonter en barque jusqu'au fort Saskatchewan, situé un peu à l'est d'Edmonton, capitale de l'Alberta ; la route Norway Port-Nelson, qui relie le lac Winnipeg à la baie d'Hudson, en empruntant successivement un émissaire du lac Winnipeg, un chapelet lacustre et le cours inférieur de la Rivière Nelson. Malgré les rapides de la Nelson, qui obligent à un portage, cette seconde voie présente de l'intérêt pour l'exportation des blés du Manitoba.

C. Rivière des Esclaves.

La Rivière des Esclaves (Slave River) fait communiquer le lac Athabaska avec le Grand Lac des Esclaves ; elle a une longueur de 300 milles anglais et est partout accessible à la navigation. Elle se divise en deux parties de longueur très inégale : la Rivière du Rocher très courte, entre le lac Athabaska et le confluent de la Rivière de la Paix ; la Rivière des Esclaves proprement dite depuis ce point jusqu'au Grand Lac des Esclaves.

D. Grand Lac des Esclaves.

Les rives septentrionales et orientales de ce lac sont par exception assez élevées, à la différence de ce qui se passe pour la plupart des lacs du bassin du Mackensie. C'est donc un lac d'origine mixte, à la fois glaciaire et technique. Il reçoit de nombreux affluents ; ce sont de l'Ouest à l'Est : la rivière Au-Foin ou Hay, qui traverse le lac Au-Foin et dont la partie supérieure n'est pas explorée ; la rivière du Buffle, qui traverse le lac du Buffle exploré en 1917 par Cameron, et dont le cours supérieur est encore inconnu ; la petite rivière du Buffle, sortie du plateau du Caribou ; la Rivière des Esclaves ; la rivière Lockhard. Cette dernière, qui se jette dans la baie Mac Leod, a sa tête dans le lac Mackay ; elle traverse ensuite successivement les lacs Aylmer, Clinton-Colden, Casba et Artillerie.

E. Mackensie proprement dit.

Le Mackensie proprement dit est le fleuve, long de plus de 1.200 milles anglais, qui sort du Grand Lac des Esclaves et va se jeter dans l'Océan Glacial Arctique.

Malheureusement il ne peut pas rendre de grands services à la navigation ; non seulement en effet il est pris par les glaces du 15 octobre au 15 juin, c'est-à-dire pendant neuf mois de l'année, mais encore son volume d'eau est relativement faible ; aussi son lit, large au maximum de 1 mille, est-il encombré de bancs de sable et d'îles. Son cours se resserre dans les *Narrows*, entre les Monts Mackensie et Richardson à l'ouest et Franklin à l'est ; sa largeur se réduit sur certains points à un tiers de mille avec une vitesse de courant de 4 kil. à l'heure. Signalons en passant que, peu après sa sortie du Grand Lac des Esclaves, il forme un lac de passage peu profond et peu étendu : le Little Lake.

Ses principaux affluents sont : à gauche, dans la région des plateaux, la rivière de la Corne, sortie du lac du même nom ; la rivière de la Trinité, venue elle aussi d'un lac ; la rivière des Liards, de formation analogue et de beaucoup la plus importante par la longueur et par le volume de ses eaux ; à gauche encore, mais dans la plaine à la sortie des *Narrows*, l'Artic Red River et la Peel River ; à droite enfin, la Grande Rivière de l'Ours, émissaire du Grand-Lac de l'Ours.

F. Delta du Mackensie.

Le Delta du Mackensie est encore très mal connu. C'est un entrelacs inextricable de petits bras peu profonds ; le comte de Sanville en a reconnu un, qui a une profondeur peu constante de 5 pieds (feet). D'une manière générale,

leurs eaux sont très claires, étant très peu chargées de sédiments et d'alluvions ; aussi le delta ne s'accroît-il qu'avec une extrême lenteur.

Le peu d'abondance du Mackensie, cet exutoire d'une immense région, s'explique surtout par l'extrême pauvreté des précipitations atmosphériques. Ce n'est qu'à la fonte des neiges que ce système fluvio-lacustre vit vraiment ; et ce n'est qu'un très court moment. Aussi le fleuve travaille-t-il très peu et son cours inférieur entraîne-t-il très peu de matériaux à la mer. N'oublions pas d'ailleurs que la plus grande partie des alluvions se déposent dans les lacs, qui se colmatent peu à peu ; chaque rivière traversant un ou plusieurs lacs et y formant des deltas, il ne reste plus de sédiments pour ainsi dire pour le delta maritime. C'est peut-être là la plus grande originalité de ce grand collecteur d'un bassin de 1. 765. 000 k. q., le plus grand du monde après ceux de l'Amazone, du Congo, du Nil et du Mississipi.

René LE CONTE.

Morbidité et mortalité en Amérique. — Dans une conférence faite le 9 octobre 1919 à l'Association française pour l'avancement des sciences, le professeur Calmette¹ dit : « L'Amérique du Sud... recèle des foyers de tuberculose qui déciment les indigènes et qui ont été créés par la colonisation européenne. Les grandes villes de Buenos Aires, de Montevideo, ont une mortalité tuberculeuse supérieure à celle de Berlin. Les provinces centrales de l'Argentine, les côtes du Pérou et du Chili sur le Pacifique, ne sont pas davantage épargnées. La phtisie est très commune à Guayaquil, à Valparaiso, et même à La Paz. . . . Dans nos vieilles colonies des Antilles françaises, la moyenne des sujets qui réagissent à la tuberculose est de 41 %. Il est curieux de constater que jadis les esclaves noirs étaient rarement atteints. . . . Au Mexique et aux États-Unis, la mortalité par tuberculose chez les immigrés est à peu près la même qu'en Europe. Cette maladie n'existait pas chez les Indiens avant la colonisation européenne. Aujourd'hui, elle cause parmi eux 66 % des décès ».

Au Mexique, d'après les statistiques de l'Hospice général, 66 % de la mortalité relève directement ou indirectement de la tuberculose².

Dans les Indes occidentales anglaises, Trinité, Tobago, Guyane, etc., la mortalité par tuberculose chez les individus de couleur était autrefois très élevée ; grâce à des mesures énergiques, elle a été réduite de 50 % environ depuis 1905 ; mais ce chiffre est encore trop fort, la mortalité par tuberculose étant légèrement inférieure à 30 pour 1.000 à La Trinité³.

Aux États-Unis et au Canada, les ouvriers noirs présentent une mortalité bien

1. *L'infection tuberculeuse chez les diverses races humaines* (Association française pour l'avancement des sciences. Conférences 1918-1919, p. 165-174), p. 170.

2. ORTIZ (Manuel). *La tuberculosis pulmonar en México*. Ethnos, México, t. I, n° 3, août 1920, p. 111-117.

3. *British medical Journal*, 31 mai 1919, p. 683.

plus élevée que les ouvriers blancs : la moyenne, de 1911 à 1916, a été, chez les premiers, de 1763 (♂) et de 1689 (♀) pour 100.000, contre 1182 (♂) et 1040 (♀), chez les seconds ; et, dans ce total, c'est la tuberculose qui occupe la plus large part : 430 chez les hommes noirs, 385 chez les femmes, alors que les Blancs donnent les chiffres respectifs de 212 (♂) et 147 (♀). Le mal semble empirer surtout chez les hommes, en ce qui concerne particulièrement la tuberculose pulmonaire : en 1911, la proportion des décès dus à cette maladie était de 379 pour 100.000, en 1915, de 400, et en 1916 de 387¹.

Je citerai, en terminant cet article, les chiffres des décès chez les Indiens des États-Unis par suite de la grippe, du 1^{er} octobre 1918 au 30 juin 1919. Le total a été de 6.632 décès, correspondant à une morbidité de 78.177 et à une population de 320.654 âmes. Le pourcentage des morts, par rapport au chiffre de la population, a été très variable suivant les États ; il varie de 56,6 pour 1.000 habitants dans le Nouveau-Mexique, 48,7 dans le Mississippi, 48,2 dans le Colorado, à 0,6 dans le Wyoming, 1,8 dans le Michigan, 7,3 dans l'Okla-homa, la moyenne générale étant de 20,7. Certaines régions ont été particulièrement éprouvées. La population indienne de la Baie Bristol (Alaska), qui comptait 900 personnes, a éprouvé une mortalité de 95 %².

P. R.

L'Immigration au Brésil. — Depuis trente ans, le Brésil a reçu 2.892.807 immigrants. Le *Bulletin de la Société royale d'Anvers* dit que ce sont les pays latins du sud de l'Europe : Italie, Portugal, Espagne, qui ont fourni le plus grand contingent, puis en dernier lieu les Slaves et les Allemands. Dans l'État de São Paulo, les Japonais ont commencé à pénétrer (*Bulletin de la Société de Géographie de Québec*, t. XIV, n° 3, 1920).

P. R.

Recensement de la population mexicaine. — D'après le dernier recensement opéré le 27 octobre 1910 et dont les résultats ont été publiés en 1918³, la population mexicaine comprend 15.160.369 habitants, dont 13.143.372 blancs, 1.960.306 indigènes et 56.691 étrangers.

P. R.

Recensement indigène de la République argentine. — Le 1^{er} juin 1914, pour la première fois, un recensement des villages et tribus indiens a été tenté

1. DUBLIN (Louis I.), KOPF (Edwin W.) et BUREN (George H. van). *The mortality statistics of insured wage-earner and their families*. American Journal of physical Anthropology. Washington, t. III, 1920, p. 175-186.

2. *Influenza among the American Indians*, by the Public Health Service. American Journal of physical Anthropology. Washington, t. III, 1920, p. 193-194.

3. Dirección de estadística. Tercer Censo de Población de los Estados Unidos mexicanos, verificado el 27 de octubre de 1910, México, 1918.

en République argentine. Les chefs des villages et tribus soumis ont dû dire combien il y avait d'hommes et de femmes dans leur ressort. Ils ont d'ailleurs très imparfaitement obéi et les chiffres obtenus :

Hommes.....	10.138
Femmes.....	8.287
Total.....	<u>18.425</u>

sont certainement très inférieurs à la réalité.

Les autorités argentines estiment à 20.000 le nombre des Indiens non recensés. Il y aurait eu en tout en 1914 un peu plus de 38.000 Indiens. En 1895, ils étaient évalués à 30.000 ; il y aurait donc eu augmentation.

R. LE CONTE.

Exposition d'art industriel au Musée américain d'histoire naturelle. — Le Muséum national d'histoire naturelle de New-York a pris l'initiative d'une tentative intéressante qui mérite d'être signalée aux ethnographes en général, aux américanistes en particulier. Il a organisé du 13 au 27 novembre 1919 une exposition d'art industriel, de tissus et de costumes. Notre collègue Herbert J. Spinden, qui a pris une part active à l'organisation de cette manifestation, expose dans une brochure que le but poursuivi est d'encourager la création d'un art national américain¹, et de montrer quelles inspirations heureuses l'artiste peut trouver dans l'étude des collections ethnographiques. Spinden développe ce point de vue dans un article où il montre, par une abondante illustration, tout le parti qu'il est possible de tirer des motifs décoratifs et des formes de vêtements inventés par les populations les plus diverses. Pour me limiter aux exemples puisés en Amérique, je citerai une belle étoffe dont le décor est emprunté à une vannerie des Indiens Maidu, une broderie exécutée d'après l'ornementation de poteries de l'Amérique centrale et du Nouveau Mexique, une robe très élégante inspirée du huipil guatémaltèque, des ouvrages en perles analogues à ceux des Indiens des îles Manhattan, un costume féminin, qui est la réplique du vêtement des Indiens des plaines².

Certes, l'idée n'est pas nouvelle, mais jamais jusqu'ici, une réalisation aussi complète et aussi ingénieuse n'en avait été tentée. Espérons qu'elle fera son chemin et que partout les artistes apprendront à utiliser les magnifiques ressources que leur offre l'art populaire de tous pays et que les musées d'ethnographie mettent abondamment à leur disposition.

P. R.

Escuela internacional de Arqueologia y Etnologia americanas. — Cette école, dont j'ai déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs (cf. *Journal*, nouvelle série,

1. Free exhibition of industrial art in textiles and costumes at the american Museum of natural history. — A commentary and conspectus, by Herbert J. Spinden.

2. SPINDEN (Herbert J.). *Creating a national art*. Natural history, New York, t. XIX, 1919, p. 622-634.

t. X, p. 684) et dont la fondation remonte à 1910, va reprendre ses travaux, sous la direction de M. Manuel Gamio. La nouvelle nous en est apportée par une note insérée dans la nouvelle revue mexicaine, *Ethnos* (t. I, 1920, p. 50). Rappelons à ce propos que les directeurs successifs de cette École ont été les professeurs E. Seler (1910-1911), F. Boas (1911-1912), Engerrand (1912-1913), Alfred Marston Tozzer (1913-1914), et regrettons une fois de plus que la France, qui, suivant la convention initiale de 1910, devait à son tour désigner un savant pour présider pendant l'année 1912-1913 aux destinées de l'École internationale, se soit abstenue de le faire. J'écrivais en 1913, en déplorant cette abstention : « La France se doit à elle-même, elle doit à son passé de collaborer d'une façon active à l'œuvre scientifique internationale à laquelle elle a été conviée ». Cette nécessité m'apparaît aujourd'hui encore plus impérieuse qu'à l'époque où j'attirais l'attention du monde scientifique français sur cette question.

P. R.

Congrès international des Américanistes. — La XX^e session du Congrès international des Américanistes, qui était annoncée pour le mois de juin 1920, à Rio de Janeiro (cf. *Journal*, t. XI, p. 671), n'a pu avoir lieu, en raison des conditions actuelles de la vie et du change qui rendaient pratiquement impossible un aussi long voyage aux savants européens. Ces conditions ne pouvant se modifier avant quelques années, je pense qu'il y aurait intérêt à faire choix d'un lieu de réunion en Europe. Les événements des cinq dernières années limitent ce choix aux pays neutres. Je sais qu'un savant, qui a acquis par ses travaux d'américanisme une autorité scientifique mondiale, s'efforce actuellement de réaliser ce projet. S'il réussit, il rendra à la science un nouveau et éminent service, en hâtant par son initiative généreuse la reprise des relations scientifiques internationales. Il sait que tous mes vœux l'accompagnent dans cette tâche difficile, mais impérieuse.

P. R.

54^e Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements. — Le prochain Congrès des Sociétés Savantes se réunira à la Sorbonne le mardi 29 mars 1921, à 2 heures. Les journées du 29 mars au 1^{er} avril seront consacrées aux travaux du Congrès. La séance de clôture du samedi 2 avril, à 2 heures, sera présidée par le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Les manuscrits des communications doivent être adressés avant le 15 janvier au 3^e bureau de la Direction de l'Enseignement supérieur. Les personnes désireuses de prendre part aux travaux du Congrès recevront, sur demande adressée, avant le 28 février, au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (3^e bureau de la Direction de l'Enseignement supérieur), une carte de congressiste donnant accès dans les salles des séances.

P. R.

Le 4^e Centenaire de la découverte du détroit de Magellan. — Le Chili se prépare à célébrer avec une grande solennité le 4^e centenaire de la découverte du détroit de Magellan. Le roi d'Espagne, invité à la cérémonie, s'y fera représenter par l'Infant Fernando de Bavière accompagné d'une importante ambassade. Tous les pays américains y ont été conviés également ; les navires envoyés par eux devront se trouver réunis à Valparaíso le 24 novembre. Du 10 au 13 décembre, le programme prévoit des fêtes à Punta Arenas. A cette occasion, le gouvernement chilien a ordonné la construction de deux phares placés aux deux entrées du canal, dont l'un portera le nom d'Alfonso XIII. On projette également d'organiser une exposition cartographique de l'époque coloniale et une exposition d'art espagnol. Toutes les grandes Sociétés savantes et littéraires du pays collaborent à l'élaboration de ce programme, et le Congrès a voté un crédit de 400.000 pesos pour sa réalisation.

P. R.

Le 2^e centenaire de la colonisation du Groenland. — Le Dr Lauge Koch de Copenhague a organisé, à l'occasion du 2^e centenaire de la colonisation du Groenland par les Danois, une expédition au Nord de ce pays. C'est en effet en 1721 que Hans Egede partit de Copenhague pour commencer une active colonisation des régions arctiques.

Actuellement, toutes les côtes du Groenland sont connues. L'expédition du *Danmark* a atteint le cap Bridgenan, et la 2^e expédition de Thule, dirigée par Knud Rasmussen, le fiord De Long. Mais il y a encore beaucoup de régions à explorer et de problèmes à résoudre. Le quartier général de l'expédition sera la baie Robertson, golfe de Inglefield. Elle durera de 1920 à 1923. Les dépenses prévues sont de 110.000 couronnes danoises. L'expédition est partie de Copenhague le 15 juillet dernier.

P. R.

Société française d'Ethnographie. — L'*Institut international d'Ethnographie*, dont l'organe, la *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, avait acquis une réelle autorité scientifique sous la direction de M. A. van Gennep et la *Société des Traditions populaires*, dont la *Revue* avait pris, grâce à l'activité de M. Sebilot, une place enviable parmi les publications consacrées à l'étude du folklore, viennent de fusionner et publieront désormais un seul journal, la *Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires*. Nulle mesure ne paraissait plus opportune ; dans la période de crise redoutable que traverse la science française, c'est une nécessité et un devoir de grouper les forces et les bonnes volontés, et on ne peut que regretter que ce sentiment ne soit pas unanime et que des questions d'amour-propre fassent obstacle à la généralisation d'un système qui permettrait, dans une très large mesure, de remédier au désastre qui menace la pensée française. Félicitons-nous que, grâce à l'initiative de M. Cordier, président de l'Institut international d'Ethnographie, et de M. Gaudefroy-Demon-

bynes, président de la Société des Traditions populaires depuis la mort de Sébillot, largement secondés par M. Delafosse, le projet de fusion des deux sociétés ait pu se réaliser avec toute la rapidité désirable. Les quatre premiers numéros de la nouvelle Revue, correspondant à l'année 1920, édités avec soin par la maison Larose, viennent de paraître. Ils renferment d'excellents articles et un bulletin critique soigné. Une bonne répartition des collaborations permet d'espérer que la Revue sera essentiellement éclectique et ne se désintéressera d'aucune des questions qui se rattachent à l'ethnographie. L'américanisme a sa place marquée dans le programme fixé par M. Delafosse. A ce seul point de vue, la *Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires* mérite d'être accueillie avec faveur par les membres de notre Société. En outre, en les tenant au courant des progrès réalisés dans l'étude ethnographique générale, elle leur permettra de mieux comprendre, et souvent d'interpréter, par des comparaisons prudentes avec des faits similaires de l'Ancien Monde, un grand nombre de faits obscurs observés dans le Nouveau Continent.

Les demandes d'adhésion à la Société française d'Ethnographie doivent être adressées à M. Clavelin, secrétaire-archiviste, 61, rue de Buffon, Paris (5^e). La cotisation annuelle a été fixée à 30 francs.

P. R.

Cortès Society. — Au cours de l'hiver dernier, s'est constituée à New York une nouvelle société, sous le nom de *Cortès Society*, dans le but de publier en anglais des documents originaux relatifs à l'histoire des pays hispano-américains. Le président de cette Société est M. T. W. Hodge, le vice-président, le général Hugh L. Scott et le trésorier, M. Marshall H. Saville. Les ouvrages suivants ont été déjà publiés : *Narrative of the conquest of Mexico*, par le Conquérant anonyme (traduction de M. H. Saville) et *Relation of the Conquest of Peru*, par Pedro Sancho (traduction de Means).

P. R.

Deutsch-mexikanische Gesellschaft. — Sous ce titre, il s'est fondé, le 13 juin 1918, à Munich, une Société qui se propose de créer des groupes locaux dans diverses villes d'Allemagne et du Mexique. Cette Société publie, depuis juillet 1919, un journal mensuel, *Deutsch-mexikanische Rundschau*, qui poursuit à la fois un but scientifique et un but économique. Le premier président de la Société est le Professeur S. Günther de Munich.

P. R.

Deux nouvelles revues mexicaines. — Cependant que les Annales du Musée de Mexico restent toujours en sommeil, l'initiative privée des savants mexicains s'efforce de suppléer à cette carence de publications officielles.

Sous la direction de Hermann Beyer (apartado 4602, México, D. F.), s'est fondée la revue *El México antiguo*, dont le premier numéro a paru en juillet 1919 et dont nous avons déjà reçu 6 fascicules. Le sous-titre indique bien quel est le but du nouvel organe : *Disertaciones sobre arqueologia, etnologia, folklore, pre-*

historia, historia antigua y lingüística mexicanas. Les articles peuvent être publiés en espagnol, en allemand, en anglais ou en français. L'abonnement a été fixé à 4 dollars pour l'Europe, à 3 dollars 50 pour les États-Unis, à 6 pesos pour le Mexique.

De son côté, M. Manuel Gamio, actuellement directeur de la *Escuela internacional de arqueología y etnología americanas*, publie, depuis le mois d'avril 1920, le journal scientifique *Ethnos, Revista mensual de estudios antropológicos sobre México y Centro-América*, dont 4 numéros nous sont parvenus jusqu'à présent. Cette revue a un but très net, de vulgarisation. Elle a surtout pour objet d'intéresser les pouvoirs publics, la presse, l'église, les sociétés savantes et philanthropiques, et la population tout entière aux groupes sociaux mexicains presque inconnus et inutilisés. En éveillant cet intérêt, les directeurs espèrent qu'un effort sera fait pour incorporer à la vie nationale les éléments qui jusqu'ici y sont restés étrangers; notamment les tribus indiennes encore incultes qui constituent une partie importante de la population mexicaine. *Ethnos* admet les collaborations en français, en anglais, en italien et en allemand. Le prix de l'abonnement est fixé à 4 pesos pour le Mexique, à 2 dollars 50 pour les États-Unis, le Canada et Cuba, à 3 dollars pour les autres pays.

P. R.

Museo de Etnología y Antropología de Chile. — Bien tardivement, nous arrive la nouvelle de la fondation à Santiago de Chile d'un *Museo de Etnología y Antropología*. Cet établissement, qui est une section du *Museo histórico de Chile*, créé en 1911, date du mois de mai 1912. Il est installé dans l'aile nord-est de l'ancien édifice des Monjas Claras. Son premier directeur et fondateur fut le Dr Max Uhle, dont tous les américanistes connaissent et apprécient les beaux travaux. Lorsque ce savant quitta le Chili, le Dr Aureliano Oyarzún fut nommé, en avril 1916, directeur *ad honorem* de l'établissement, qu'il put ouvrir au public le 17 septembre 1917.

L'institution édite un périodique : *Publicaciones del Museo de Etnología y Antropología de Chile*, dont le tome I, portant la date de 1917, et le numéro 1 du tome II (1920) nous sont parvenus récemment. Ce journal renferme d'excellents articles sur l'archéologie et l'ethnographie chiliennes, et un travail très documenté du P. Bienvenido de Estrella sur l'île de Pâques. Une chronique rédigée par le Dr Oyarzún rend compte de l'activité de l'établissement, des voyages d'études accomplis, des découvertes préhistoriques faites dans les diverses régions du Chili et des nombreuses acquisitions du Musée, qui compte actuellement près de 8.000 objets archéologiques.

Ce nouvel effort scientifique fait le plus grand honneur aux savants américanistes chiliens.

P. R.

Revista del Archivo nacional del Perú. — A la suite de la réorganisation du département des Archives nationales, réalisée par décret présidentiel du 17 mars 1920, il devenait indispensable de créer un organe pour faire connaître

les documents les plus importants concernant le passé administratif et politique du Pérou. La nouvelle revue, dont un numéro correspondant aux mois de janvier-avril 1920 a déjà paru, porte le titre de *Revista del Archivo nacional del Perú*. Ses directeurs sont les savants historiens Horacio H. Urteaga et Domingo Angulo. Cette publication continuera l'œuvre de Alberto Ulloa, Carlos A. Romero et Ricardo Rey y Boza, que des circonstances malheureuses forcèrent d'interrompre : la *Revista de Archivos y Bibliotecas nacionales*.

P. R.

Colección de historiadores clásicos del Perú. — Dans notre dernier fascicule, j'ai signalé la *Colección de libros y documentos referentes á la historia del Perú*, dirigée par Horacio H. Urteaga et Carlos A. Romero. Simultanément, le premier de ces savants entreprend l'édition d'une *Colección de historiadores clásicos del Perú*. Le tome I de cette nouvelle série est une réimpression de *Los Comentarios reales de los Incas*, de Garcilaso de la Vega, en 4 volumes (Lima, 1918-1920), avec une illustration assez heureuse, des notes intéressantes indiquant les concordances avec les autres chroniqueurs et une savante préface de notre collègue José de la Riva Agüero, qui est une excellente biographie de l'historien indien. Le tome II de la collection sera consacré à la réimpression de la *Crónica general del Perú*, de Pedro Cieza de León.

P. R.

Manuel d'archéologie américaine de Beuchat. — Une analyse critique de Hermann Beyer, parue dans *El México antiguo* (México, t. I, n° 5, décembre 1919, p. 97-105), nous apporte la bonne nouvelle que le beau travail de notre regretté collègue H. Beuchat a été traduit en espagnol par Domingo Vaca et publié à Madrid, en 1918.

P. R.

Cours d'antiquités américaines. — M. le Dr Capitan commencera son cours, le 1^{er} décembre, à 5 heures, au Collège de France (amphithéâtre n° 3) et le continuera les lundi et mercredi à la même heure. Il étudiera pendant le 1^{er} trimestre, *La vie publique du Mexicain antique, ses directives variées, traditions, religion, règles sociales*, et, pendant le 2^e trimestre, *Les rites funéraires des anciens Péruviens. Étude spéciale de la céramique et des accessoires*.

P. R.

Université du Texas. — Nous apprenons avec plaisir la nomination de M. G. Ch. Engerrand, dont nos collègues connaissent les beaux travaux sur le Mexique, comme professeur d'anthropologie à l'Université du Texas, à Austin.

P. R.

Musée de La Plata. — M. le docteur Luis Maria Torres a été désigné, le 18 août, par le Conseil supérieur de l'Université, comme directeur du Musée national de La Plata en remplacement de M. Samuel Lafone Quevedo, décédé le 18 juin 1920.

P. R.

Biblioteca nacional del Ecuador. — Avec grand plaisir, nous apprenons que notre collègue M. Cristóbal Gangotena y Jijón a été nommé directeur de la Bibliothèque nationale de la République de l'Équateur, à la date du 10 juin 1920.

P. R.

Bibliothèque nationale de La Havane. — M. F. de P. Coronado a été nommé directeur de la Bibliothèque nationale de La Havane, par décret du 16 février et a pris possession de ce haut emploi le 18 août.

P. R.

Academia nacional de historia de la República del Ecuador. — Par décret législatif en date du 21 septembre 1920, sanctionné par le Pouvoir exécutif le 27 du même mois, la *Sociedad ecuatoriana de Estudios históricos americanos*, fondée le 24 juillet 1909, et dont nous avons eu déjà l'occasion de signaler la féconde activité (cf. *Journal*, t. XI, p. 670), a été transformée en *Academia nacional de historia*. Toutes nos félicitations à nos confrères équatoriens, dont l'œuvre reçoit ainsi une brillante consécration.

P. R.

Nouvelles du Père C. Tastevin. — Notre collègue, le Père C. Tastevin, a rejoint, à la fin du mois de novembre de l'an dernier, la mission de Teffé, à laquelle il avait été attaché pendant de longues années avant la guerre. Sa première visite a été, à la fin de décembre, pour un petit groupe de Miránya, établi sur le lac Uariny, à l'ouest de Teffé, où il a recueilli un important vocabulaire.

Il partit ensuite, vers la fin de janvier 1920, pour le Juruá, d'où il est rentré le 8 mai, après avoir visité les Katawisi, les Marawa, les Kulina du Marary, les Kanamari du moyen Juruá, qu'il a rencontrés à Palermo et à Sumahuma; dans toutes ces tribus, il a fait ample récolte linguistique et ethnographique.

Les mois de juillet et d'août ont été occupés par un voyage au Japurá, que le P. Tastevin a remonté jusqu'aux chutes du Siharé. Le 30 septembre, il est parti pour le Javary et a passé le mois d'octobre et les premiers jours de novembre sur l'Amazone.

Au cours de ces voyages, le P. Tastevin a recueilli des notes sur le Kawišana, le Makú, le Muñane, le Witoto, le Carihona, le Tanimbuka ou Yahuna, le Kueretu, le Makuna et le Kokama.

Le courageux missionnaire projette d'aller explorer le Biá, affluent du Jutahy.

Grâce à son activité, nous posséderons bientôt des éléments d'étude d'une grande valeur sur une immense région amazonienne encore presque complètement inconnue.

En outre de ces renseignements sur ses recherches personnelles, le Père Tastevin me signale l'établissement récent d'une mission salésienne dans le haut Rio Negro et la publication prochaine à S. Paulo d'un dictionnaire kayapó,

composé par un dominicain français de la mission du Tocantins, le Rev. P. Antonio Salá. Il m'annonce enfin la triste nouvelle de la mort, au Cruzeiro do Sul, au début de 1920, du colonel brésilien Contreiras. Ce philanthrope brésilien, dévoué à la cause indienne comme le colonel Rondón, s'était acquis une grande popularité chez les Kulina du Juruá, en les protégeant contre leurs ennemis mortels, les Kanamari. Sa disparition est un deuil pour toute la région.

P. R.

Récente expédition du Dr Hamilton Rice. — Le Dr Hamilton Rice, dans une lettre datée de Manaus (18 avril 1920), adressée au Secrétaire de la *Royal geographical Society* de Londres, donne quelques détails sur son dernier voyage d'exploration commencé en septembre 1919. Le savant explorateur a remonté le rio Negro jusqu'au canal de Casiquiare et par lui a atteint l'Orénoque. Arrivé à Esmeralda le 31 décembre 1919, il remonta l'Orénoque jusqu'au rapide de Guaharibos, où la petite expédition eut maille à partir avec les Indiens de ce nom. Rice rapporte les éléments d'une belle carte au 1/125000, de Manaus aux rapides de Guaharibos, des observations astronomiques, magnétiques, médicales et géologiques (*The geographical Journal*, Londres, t. LVI, 1920, p. 59-60).

P. R.

Voyage d'études de M. A. Hrdlička. — Notre savant collègue, A. Hrdlička, poursuivant ses recherches importantes sur l'origine des Indiens, est rentré à Washington, au mois de juin, d'une expédition en Asie orientale. Parti en janvier, il a visité le Japon, la Corée, la Mandchourie, le nord de la Chine et les confins de la Mongolie. Pendant son voyage de retour, il s'est arrêté à Hawaï pour étudier les survivants des aborigènes de cette île.

P. R.

Voyage du Marquis de Wavrin au Paraguay. — Dans deux lettres adressées au Secrétaire général de la Société de Géographie, l'une datée de Buenos Aires, 11 avril 1920, l'autre de Concepción du Paraguay, 7 juin 1920, le marquis de Wavrin donne quelques détails sur son voyage au Paraguay et sur ses projets. Le voyageur belge est allé aux sources de l'Iguazu et du Guayra (Haut Paraná), où il a pris de fort beaux films. De là, il s'est rendu à une mission évangélique anglaise dans le Chaco paraguayen pour réunir des renseignements en vue d'un nouveau voyage de Concepción du Paraguá en Bolivie en suivant la ligne du tropique. De Concepción du Paraguay, le voyageur gagnera la mission anglaise établie chez les Lenguas, d'où, il poussera au nord, pendant 40 ou 50 lieues, à travers le territoire des Sanapanas, puis à l'ouest, à travers le territoire des Suhins, pour atteindre le pays des Chorotes et le Pilcomayo. Il gagnera de là le pays Mataco, puis le pays Chiriguano et parcourra ensuite le district d'Izozog dans le Chaco bolivien (*La Géographie*, t. XXXIV, 1920, p. 205, 318).

P. R.

BIBLIOGRAPHIE AMÉRICANISTE,

PAR

P. RIVET.

L'accueil fait par les Américanistes de tous pays à la *Bibliographie américaniste 1914-1919*, parue dans notre dernier numéro (t. XI, p. 677), m'a déterminé à maintenir d'une façon définitive cette rubrique dans notre *Journal*.

Pour mener à bien cette tentative, je fais appel à la collaboration de tous les spécialistes ; je les prie instamment de me signaler les ouvrages et articles qui, fatalement, échapperont à mes recherches. Ainsi, il sera possible de dresser un répertoire complet de tous les travaux parus dans les multiples branches de notre science et d'établir un lien permanent entre les travailleurs du monde entier. Je remercie d'avance tous ceux qui voudront bien participer à une œuvre, qui ne m'a jamais paru plus essentielle et plus opportune qu'à l'heure actuelle. Certains m'ont déjà apporté spontanément une aide efficace. Parmi eux, je dois une spéciale reconnaissance à mon ami, E. Boman, dont la contribution à la liste qui suit équivalait à une véritable collaboration.

ANTHROPOLOGIE.

Généralités.

HRDLÍČKA (Aleš). *Physical anthropology ; its scope and aims ; its history and its present status in the United States*. Philadelphia, The Wistar Institute, 1919, 1 vol., 164 p.

JENKS (Albert Ernest). *Ethnic amalgamation*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.

Amérique en général.

AMEGHINO (Florentino). *Doctrinas y descubrimientos*. — I : *Geología, Paleontología y Antropología argentinas*. — II : *Paleontología argentina*. — III : *Origen y emigraciones de la especie humana*. — IV : *Credo filosófico*. Textos revisados por A. J. TORCELLI. Buenos Aires, 1915, 265 p.

BOULE (Marcellin). *Les hommes fossiles. Éléments de paléontologie humaine*. Paris, Masson et C^{ie}, 1921, xi-492 p.

- HRDLÍČKA (Aleš). *The peopling of America*. Journal of Heredity. Washington, t. VI, 1915, p. 79-91.
- SERA (Gioacchino). *I caratteri antropometrici degli Aymarà e il mongolismo primordiale dell'America*. Il Monitore zoologico italiano. Florence, t. XXV, 1914, p. 215-230.
- *I caratteri della faccia e il polifiletismo dei Primati*. Giornale per la Morfologia dell' Uomo e dei Primati. Pavie, t. II, 1918, fasc. 1-3, p. 1-296.

Amérique du Nord.

- BOAS (Franz). *The influence of environment upon development*. Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America. Washington, t. VI, 1920, p. 489-493.
- BRETON (A. C.). *Anthropology in Canada*. Man, Londres, t. XVI, 1916.
- GODDARD (P. E.). *The cultural and somatic correlations of Uto-Aztec*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 244-247.
- HOOTON (Earnest A.). *Indian village site and cemetery near Madisonville, Ohio (with notes on the artefacts by Charles C. WILLOUGHBY)*. Papers of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, Harvard University. Cambridge, t. VIII, n° 1, 1920, vii-137 p.
- HOUGHTON (L. S.). *Our debt to the red Man : The French-Indians in the development of the United States*. (with an introduction by Francis E. LEUPP). Boston, The Stratford Co., 1918, xi-210 p.
- HRDLÍČKA (Aleš). *The newest discovery of « ancient » man in the United States*. American Journal of physical Anthropology. Washington, t. III, 1920, p. 187-193.
- *Anthropology of the Chippewa*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- JENKS (Albert Ernest). *Indian-White amalgamation, an anthropometric study*. The University of Minnesota Studies in the social sciences. Minneapolis, n° 6, 1916.
- KEEGAN (J. J.). *The indian brain*. American Journal of physical Anthropology. Washington, t. III, 1920, p. 25-62.
- KNIGHT (M. V.). *Craniometry of the Indians of Southern New England*. Memoirs of the Connecticut Academy of arts and sciences. New Haven, t. IV, 1915.
- KROGH (August et Marie). *A study of the diet and metabolism of Eskimos undertaken in 1908 on an expedition to Greenland*. Meddelelser om Grønland. Copenhagen, t. LI, 1915, p. 1-52.
- MCKAY (Frederick S.). *Malocclusion of the teeth among North American Indian. The Sioux*. The dental Cosmos. Philadelphia, t. LXII, 1920, p. 179-193.
- MERRIAM (John C.). *Preliminary report on the discovery of human remains in an asphalt deposit at Rancho la Brea (Cal.)*. Science, New York, new series, t. XL, 1914, p. 198-203.
- Negro population, 1790-1915*. Bureau of the Census. Washington, G. P. O., 1918, 844 p.
- SCHIFF (F.). *Änderungen in der Körperform bei amerikanischen Einwanderern*. Archiv für Rassen- und Gesellschaftsbiologie, einschliesslich Rassen- und Gesellschaftshygiene. Berlin, t. X, 1914, p. 778-781.
- STEVENSON (Beatrice L.). *Constancy or variability in Scandinavian type, a study of the head measurements of Scandinavian-American children*. Internationales Archiv für Ethnographie. Leiden, t. XXII, 1914, p. 59-81.
- SUK (V.). *Eruption and decay of permanent teeth in Whites and Negroes, with compa-*

- relative remarks on other races*. American Journal of physical Anthropology. Washington, t. II, 1919, p. 351-388.
- SULLIVAN (Louis R.). *The fossa pharyngea in American Indian crania*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 237-243.
- *Anthropometry of the Siouan tribes*. Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America. Washington, t. VI, 1920, p. 131-134.
- *Anthropometry of the Siouan tribes*. Anthropological Papers of the american Museum of natural History. New York, t. XXIII, part III, 1920, p. 81-174.

Amérique centrale.

- CHAVEZ (Alberto N.). *Bibliografía antropológica Otomi*. Ethnos. México, t. I, n° 3, juin 1920, p. 68-73.
- GAMIO (M.). *El censo de la población mexicana desde el punto de vista antropológico*. Ethnos. México, t. I, 1920, p. 44-46.
- GRACIEUX (Ph.). *A propos de la tache mongolique au Mexique. Notes préliminaires*. Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, 6^e série, t. IX, 1918, p. 6-9.
- SILICEO PAUER (Paul). *Distribución del índice cefálico en México*. Ethnos. México, t. I, n° 1, avril 1920, p. 3-5.

Antilles.

- BOAS (F.). *The anthropometry of Porto Rico*. American Journal of physical Anthropology. Washington, t. III, 1920, p. 247-253.
- SPIER (Leslie). *The growth of Porto Rico boys with special reference to the relation between their stature and dentition*. Journal of dental research, t. I, 1919, p. 145-157.

Amérique du Sud.

- AYALA L. (A.). *Influencias que ejercen la altitud y el clima sobre el desarrollo del organismo en los habitantes de Bolivia*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XIV, 1915, p. 142-147.
- AYARRAGARAY (L.). *La mestización de las razas en América y sus consecuencias degenerativas*. Revista de Filosofía, Cultura, Ciencias, Educación, 2^e année, n° 1.
- DEBENEDETTI (S.). *Sobre la formación de una raza argentina*. Revista de Filosofía, Cultura, Ciencias, Educación, 1^{re} année, n° 6.
- EATON (George F.). *The collection of osteological material from Machu Picchu*. Memoirs of the Connecticut Academy of arts and sciences. New Haven, t. V, mai 1916, 96 p.
- HELLER (Julius). *Zur mikroskopischen Anatomie der ältesten Säugetier- und Menschenhaut (Mammut, ägyptische und peruanische Mumien)*. Berliner klinische Wochenschrift. Berlin, t. LI, 1914, p. 733-737.
- INGENIEROS (José). *Die Bildung einer argentinischen Rasse*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, 1915, p. 249-265.
- *La formación de una raza argentina*. Revista de Filosofía, Cultura, Ciencias, Educación, 2^e année, n° 1.

- LATCHAM (Ricardo E.). *Conferencias sobre Antropología, Etnología y Arqueología*.* Parte I. Santiago de Chile, 1913, 206 p.
- *Bibliografía chilena de ciencias antropológicas*. Revista de Bibliografía chilena y extranjera. Santiago de Chile, 1913, año III, n^{os} 6-7, 41+35 p.
- MARELLI (Carlos A.). *Otros datos acerca de los huesos fontanelarios y suturales*. Boletín de la Sociedad Physis. Buenos Aires, t. I, 1914, p. 370-377.
- *La capacidad del cráneo de los aborígenes de la Argentina*. Boletín de la Sociedad Physis. Buenos Aires, t. I, 1913, p. 540-569.
- *Observaciones referentes á los huesos supernumerarios del cráneo cerebral*. Boletín de la Sociedad Physis. Buenos Aires, t. I, 1913, p. 278-283.
- *Nuevas investigaciones biométricas sobre las primitivas poblaciones de la Patagonia*. Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires, t. XXX, 1919, p. 197-236.
- PALMA (Ricardo). *Goyu siki. Manchas cutáneas congénitas de los aborígenes del Perú*. Lima, 1913, 33 p.
- POSNANSKY (Arthur). *Signos mongoloides en algunos tipos étnicos del altiplano andino*. 1913.
- ROQUETTE-PINTO (Edgar). *Museu nacional do Rio de Janeiro. Anthropologia (Guia das collecções)*. Rio de Janeiro, 1913, 74 p.
- THAYER OJEDA (Luis). *Elementos étnicos que han intervenido en la población de Chile*. Santiago de Chile, Imprenta « La Ilustración », 1919, 240 p.
- *Formación de la raza chilena*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXVI, 1918, p. 76-89.
- VIGNATI (Alejo Milciades). *Cuestiones de paleo-antropología argentina*. Buenos Aires, 2^e édition, 1920, 133 p.

ARCHÉOLOGIE.

Généralités.

- MEANS (Philip Ainsworth). *Racial factors in democracy*. Boston, 1918, x-278 p.

Amérique en général.

- BOAS (Franz). *Representative art in primitive people*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- HOLMES (W. H.). *Handbook of aboriginal american antiquities*. Part I. *Introductory the lithic industries*. Bureau of american Ethnology, Bulletin 60. Washington, 1919, xvii-380 p.
- JOYCE (T. A.). *Ancient American mosaic*. Burlington Magazine. Londres, t. XXV, 1914, p. 135-137.
- PEABODY (C.). *Quelques connexités entre la préhistoire américaine et européenne*. Bulletin de la Société préhistorique française. Paris, t. XVI, 1919, p. 134-139.
- SAFFORD (W. E.). *Food plants and textiles of ancient America*. Proceedings of the second Pan american scientific Congress, Sect. I, Anthropology. Washington, 1917.

- SMITH (Grafton Elliot). *The origin of the pre-columbian civilization of America*. Science, new series, t. XLIV, 1916, p. 140-143.
- SPINDEN (Herbert J.). *The invention and spread of agriculture in America*. The American Museum Journal, t. XVII, 1917, p. 181-189.
- WISSLER (Clark). *Correlations between archaeological and culture areas in the American continents*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.

Amérique du Nord.

- BARRETT (S. A.) et HAWKES (E. W.). *The Kratz Creek mound group ; a study in Wisconsin Indian mounds*. Bulletin of the Public Museum of the City of Milwaukee. Milwaukee, t. III, n° 1, 1919, p. 1-138.
- BUSHNELL (David I.). « *The Indian grave* », a Monacan site in Albemarle County, Virginia. William and Mary College Quarterly. Williamsburg, t. XXIII, n° 2, 1914.
- *Aboriginal forms of burial in Eastern United States*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- *Native cemeteries and forms of burial east of the Mississippi*. Bureau of American Ethnology, Bulletin 71. Washington, 1920, 160 p.
- COLTON (Harold Sellers). *Did the so-called cliff dwellers of Central Arizona also build « hogans » ?* American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 298-301.
- DELABARRE (Edmund B.) et WILDER (Harris H.). *Indian corn-hills in Massachusetts*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 203-223.
- Explorations and field-work of the Smithsonian Institution in 1918*. Smithsonian miscellaneous Collections. Washington, t. LXX, n° 2, 1919, 122 p.
- FARABEE (Wm. C.). *Indian children's burial place in Western Pennsylvania*. University of Pennsylvania, The Museum Journal. Philadelphia, t. X, n° 3, sept. 1919, p. 166-167.
- FEWKES (J. Walter). *The origin of the unit type of Pueblo architecture*. Journal of the Washington Academy of Sciences. Baltimore, t. V, 1915, p. 543-552.
- *The cliff ruins in Fewkes cañon, Mesa Verde national park*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916, p. 96-117.
- *Prehistoric remains in New Mexico*. Smithsonian miscellaneous Collections. Washington, t. LXV, n° 6, 1915, p. 62-72.
- *Prehistoric remains in Arizona, New Mexico, and Colorado*. Smithsonian miscellaneous Collections. Washington, t. LXVI, n° 3, 1916, p. 82-98.
- *A Sun temple in the Mesa Verde national park*. Art and Archaeology. Washington, t. III, 1916, p. 341-346.
- *The relation of Sun temple, a new type of ruin lately excavated in the Mesa Verde national park, to prehistoric « towers »*. Journal of the Washington Academy of Sciences. Washington, t. VI, 1916, p. 212-221.
- *Excavation and repair of Sun temple, Mesa Verde national park*. Washington, Dept. of the Interior, 1916.
- *Archaeological work in the Mesa Verde national park in 1916*. Scientific Monthly. Lancaster, t. IV, 1917, p. 379-381.
- *Prehistoric remains in New Mexico, Colorado, and Utah*. Smithsonian miscellaneous Collections. Washington, t. LXVI, n° 17, 1917, p. 76-92.
- *The Mesa Verde types of pueblos*. Proceedings of the national Academy of Sciences. Baltimore, t. III, 1917, p. 497-501.

- FEWKES (J. Walter). *A prehistoric stone mortar from Southern Arizona*. Journal of the Washington Academy of Sciences. Washington, t. VII, 1917, p. 459-463.
- *Prehistoric ruins of the Mesa Verde national park*. Journal of the Washington Academy of Sciences. Baltimore, t. VII, 1917, p. 169-171 ; et Scientific american Supplement. New York, t. LXXXIII, 1917, p. 297.
- *The Pueblo culture and its relationships*. Proceedings of the second pan american scientific Congress, Section I, Anthropology. Washington, t. I, 1917, p. 440-446.
- *The first Pueblo ruin in Colorado mentioned in Spanish documents*. Science. New York, new series, t. XLVI, 1917, p. 255-256.
- *Sun temple*. General information regarding Mesa Verde national park, season of 1918. Washington, Dep. of the Int., 1918, p. 34-38.
- *Prehistoric towers and castles of the Southwest*. Art and Archaeology. Washington, t. VII, 1918, p. 353-366.
- *A unique form of prehistoric pottery*. Journal of the Washington Academy of Sciences. Baltimore, t. VIII, 1918, p. 598-601.
- *Castles and towers of the Hovenweep*. The Railroad Red Book. Denver, vol. XXXV, n° 2, 1918, p. 11-14.
- *Prehistoric ruins in Southwestern Colorado and Southeastern Utah*. Smithsonian miscellaneous Collections. Washington, t. LXVIII, n° 42, 1918, p. 105-133.
- *Far view house, a Mesa Verde pueblo*. General information regarding Mesa Verde national park, season of 1918. Washington, Dep. of the Int., 1918, p. 38-42.
- *Far view house, a pure type of Pueblo ruin*. Art and Archaeology. Washington, t. VI, 1917, p. 133-141.
- *Prehistoric villages, castles and towers of Southwestern Colorado*. Bureau of american Ethnology, Bulletin 70. Washington, 1919, 79 p.
- *Designs on prehistoric Hopi pottery*. Thirty-third annual Report of the Bureau of American Ethnology. Washington, 1919, p. 207-284.
- GODDARD (P. E.). *The cultural and somatic correlations of Uto-Aztecan*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 244-247.
- HAEBERLIN (H.). *Das Flächenornament in der Keramik der alten Pueblo-Kultur*. Baessler-Archiv. Berlin, t. VI, fasc. 1-2, 1916, p. 1-35.
- HAY (Oliver P.). *On pleistocene man at Trenton, New Jersey*. Anthropologic Scraps, n° 2, 3 déc. 1919, 4 p.
- HEYE (George G.). *Certain mounds in Haywood County, North Carolina*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- *Certain aboriginal pottery from Southern California*. Indian notes and monographs, a series of publications relating to the american aborigines. Museum of the american Indian, Heye Foundation, New York, t. VII, n° 4, 1919.
- HOLAND (H. R.). *The Kensington Rune Stone : is it the oldest native document of American history ?* Wisconsin Magazine of History, t. III, n° 2, décembre 1919.
- HOOTON (Earnest A.). *Indian village site and cemetery near Madisonville, Ohio (with notes on the artefacts, by Charles C. WILLoughby)*. Papers of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, Harvard University. Cambridge, t. VIII, n° 1, 1920, vii-137 p.
- HUE (Edmond). *L'homme fossile de Vero, Floride, États-Unis*. Bulletin de la Société préhistorique française. Paris, t. XV, 1918, p. 319-336.
- JUDD (Neil M.). *The use of adobe in prehistoric dwellings of the Southwest*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.

- KIDDER (A. V.). *The pottery of the Casas grandes district, Chihuahua*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- MILLS (William C.). *Exploration of the Tremper mound in Scioto County, Ohio*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- *Exploration of the Tremper mound*. Columbus, 1916.
- MOORE (Clarence B.). *Notes on the archaeology of Florida*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 400-402.
- MOOREHEAD (Warren K.). *The problem of the red-paint people*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- MOOREHEAD (Warren K.) et DONEHOO (G. P.). *Susquehanna archaeological expedition*. Second Report of the Pennsylvania historical Commission. Harrisburg, 1918, p. 117-151.
- MORRIS (Earl H.). *Preliminary account of the antiquities of the region between the Mancos and La Plata rivers in Southwestern Colorado*. Thirty-third annual Report of the Bureau of American Ethnology. Washington, 1919, p. 155-206.
- NELSON (N. C.). *The archaeology of the Southwest : a preliminary report*. Proceedings of the national Academy of Sciences, t. V, 1919, p. 114-120.
- ORR (R. B.). *Indian pottery of our native races*. Thirty-first annual archaeological Report, 1919. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1919, p. 78-87.
- *New accessions to Museum*. Thirty-first annual archaeological Report, 1919. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1919, p. 101-117.
- PARKER (Arthur C.). *An Erie indian village and burial site at Ripley, New York*. New York State Museum, Bulletin 117. Albany, 1917.
- *A prehistoric Iroquoian site*. Researches and Transactions of the New York State archaeological Association, Morgan Chapter, Rochester. New York, t. I, n° 1, 1918.
- REAGAN (Albert B.). *Archaeological notes on Western Washington and adjacent British Columbia*. Proceedings of the California Academy of Sciences. San Francisco, 4^e série, t. VII, n° 1, 1917, 31 p.
- SAVILLE (Foster H.). *A Montauk cemetery at Easthampton, Long Island*. Indian notes and monographs, a series of publications relating to the american aborigines. Museum of the American Indian, Heye Foundation, New York, t. II, n° 3, 1920, p. 61-102.
- SAVILLE (Marshall H.). *Archaeological specimens from New England*. Indian notes and monographs, a series of publications relating to the american aborigines. Museum of the American Indian, Heye Foundation, New York, t. V, n° 1, 1919, p. 1-10.
- SHESTRONE (H. C.). *The culture problem in Ohio archaeology*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 144-172.
- SKINNER (Alanson B.). *Recent mound explorations in Shawano County*. Wisconsin archaeologist, t. XVIII, 1919, p. 105-107.
- SPECK (Franck G.). *An ancient archaeological site on the lower St. Lawrence*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- SPIER (Leslie). *Ruins in the White Mountains, Arizona*. Anthropological Papers of the American Museum of Natural History. New York, t. XVIII, part V, 1919, p. 363-387.
- WILLOUGHBY (Charles C.). *The art of the great earthwork builders of Ohio*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.

Amérique Centrale.

- ARREOLA (José María). *El temazcal ó baño mexicano de vapor*. Ethnos. México, t. I, n° 2, mai 1920, p. 28-33.
- BEYER (Hermann). *Apuntes acerca de un nuevo manual de arqueología mexicana*. Disertaciones científicas de autores alemanes en México, n° II, México, 1918, p. 1-17.
- *La piedra de sacrificios (techcatl) del Museo nacional de arqueología, historia y etnología de México*. Disertaciones científicas de autores alemanes en México, n° III, México, 1918, p. 19-30.
- *Apuntes de arqueología mexicana. Comentario crítico sobre « Mexican Archaeology » por Joyce*. Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate ». México, t. XXXVIII, n°s 5-8, juin 1919, p. 291-313.
- *Una pequeña colección de antigüedades mexicanas*. El México antiguo. México, t. I, n° 6, avril 1920, p. 159-197.
- *Sobre un antiguo vaso mexicano en forma de cabeza*. Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate ». México, t. XXXV, n°s 3-4, 1920, p. 81-90.
- BRETÓN (A. C.). *An ancient mexican picture-map*. Man, Londres, t. XX, 1920, p. 17-20.
- *The ancient mexican picture-map in the British Museum*. Man, Londres, t. XX, 1920, p. 143-144.
- CEBALLOS NOVELO (Roque J.). *Un amuleto maya?* Ethnos. México, t. I, n° 2, mai 1920, p. 33-36.
- CHAVEZ (Alberto N.). *Bibliografía antropológica californiana*. Ethnos. México, t. I, 1920, p. 100-106.
- CLARKE (C. G.). *Note on a Maya stone figure from Copan, Honduras*. Man, Londres, t. XV, 1915.
- Decoración arqueológica mexicana*. Ethnos. México, t. I, n° 5, août 1920, p. 126-128.
- ERICKSSON (J. V.). *Montezumas Mexiko. En indiansk storstad*. Ymer. Stockholm, 1919, p. 4-33.
- GAMIO (Manuel). *La geografía arqueológica de México*. Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadística. México, 5^e époque, t. VIII, n° 2, p. 233-242.
- *Las excavaciones del Pedregal de San Angel y la cultura arcaica del Valle de México*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 127-143.
- *Los últimos descubrimientos arqueológicos de Teotihuacan*. Ethnos. México, t. I, n° 1, avril 1920, p. 7-14.
- *Recent archaeological discoveries in Teotihuacan*. Bulletin of the Pan american Union. Washington, décembre 1920, p. 596-604.
- *El « Cerro del Conde »*. Ethnos. México, t. I, n° 3, juin 1920, p. 55-59.
- GANN (Thomas W. F.). *Report on some excavations in British Honduras*. Annals of archaeology and anthropology. Liverpool, t. VII, 1914, p. 25-42.
- GERICK (Alfred). *Die Bilderschrift der Azteken*. Welt und Wissen. Berlin, t. V, 1914, p. 303-305.
- GONZÁLEZ CASANOVA (P.). *Pictografos de Teotihuacan*. Ethnos. México, t. I, n° 1, avril 1920, p. 14-17.
- GORDON (Georges Byron). *A contribution to the archaeology of middle America*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- HEWETT (Edgard L.). *Latest work of the School of american archaeology at Quirigua*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.

- HOLMES (William H.). *The oldest dated american monument*. Art and Archaeology, Washington, t. III, 1916, p. 275-278.
- *The great dragon of Quirigua*. Art and Archaeology, Washington, t. IV, 1916, p. 269-280.
- JOYCE (T. A.). *Note on a sculptured stone chest from the Panuco Valley*. Man. Londres, 1914, n° 1.
- *Note on an early Maya pottery head*. Man. Londres, t. XV, 1915.
- *Note on a fine tecalli vase of ancient mexican manufacture*. Man. Londres, t. XVI, 1916.
- KREICHGAUER (P. Dam.). « Medea » in allen Mexiko. Anthropos, t. XII-XIII, 1917-1918, p. 1115-1117.
- LEBEL. *Présentation d'un nucléus en obsidienne (art mexicain avant l'arrivée des Espagnols)*. Bulletin de la Société préhistorique française. Paris, t. XVI, 1919, p. 255-256.
- Los misterios del Pedregal de San Angel (Sensacional descubrimiento científico mexicano)*. Revista de revistas. México, n°s 401-402, janv. 1918.
- MACCURDY (George Grant). *Nature reflected in the art of the ancient Chiriquians*. Natural History, t. XIX, n° 2, 1919, p. 141-151.
- MENA (Ramón). *Cipactonal (de la « Casa del Adivino », en Uxmal, Yucatán)*. Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate ». México, t. XXXVIII, n°s 5-8, juin 1919, p. 271-275.
- MONDRAGÓN (José Luis Osorio). *Los descubrimientos del Pedregal*. Revista Mariana. México, 8 juillet 1918.
- MORLEY (Sylvanus Griswold). *The ruins of Tuloom, Yucatan*. The american Museum Journal, t. XVII, 1917, p. 191-204.
- *The supplementary series in the Maya inscriptions*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- NUTTALL (Zelia). *Comments on Handbook of aboriginal american antiquities (Holmes)*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 301-303.
- PALACIOS (Enrique Juan). *Ruinas arqueológicas de Tuxtepec, Oaxaca*. Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate », México, t. XXXVII, n° 3, août 1920, p. 137-144.
- PECCORINI (Atilio). *Conferencias sobre la civilización de los Mayas y las ruinas de Copán*. San Salvador. Imprenta nacional, 1918, 48 p.
- RECINOS (Adrián). *Monografía del departamento de Huehuetenango, República de Guatemala*. Guatemala, 1913, 269 p.
- SAVILLE (Marshall H.). *The glazed ware of Central America, with special reference to a whistling jar from Honduras*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- *A sculptural vase from Guatemala*. Leaflets of the Museum of the american Indian, Heye Foundation. New York, n° 1, sept. 1919, 2 p.
- *Bibliographic notes on Quirigua, Guatemala*. Indian notes and monographs, a series of publications relating to the american aborigines. Museum of the American Indian, Heye Foundation, New York, t. VI, n° 1, 1919, p. 1-22.
- SPENCE (L.). *Les origines de la mythologie mexicaine*. Discovery. Londres, t. I, n° 6, juin 1920.
- SPINDEN (Herbert J.). *Portraiture in central american art*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916, p. 434-450.
- *Central american calendars and the gregorian day*. Proceedings of the national Academy of Sciences of the United States of America. Washington, t. VI, 1920, p. 56-59.

- SPINDEN (Herbert J.). *The Stephens sculptures from Yucatan*. Natural history. New York, t. XX, n° 4, sept.-oct. 1920, p. 378-389.
- El Teocalli de San Pedro de los Pinos*. Ethnos. México, t. I, n° 5, août 1920, p. 124-126.
- THOMPSON (Edward H.). *The home of a forgotten race : mysterious Chichen Itza, in Yucatan, Mexico*. National geographical Magazine. Washington, t. XXV, 1914, p. 585-608.
- TORO (Alfonso). *El hombre del Pedregal de San Angel*. Revista de revistas. México, n°s 419-422, mai-juin 1918.
- TOZZER (Alfred Marston). *The domain of the Aztecs and their relation to the pre-historic cultures of Mexico*, Holmes anniversary Volume. Washington, 1916, p. 464-468.

Antilles.

- BOOY (Theodoor de). *Archaeology of the Virgin Islands*. Indian notes and monographs, a series of publications relating to the american aborigines. Museum of the American Indian, Heye Foundation, New York, t. I, n° 4, 1919, p. 4-100.
- *Santo Domingo kitchen-midden and burial mound*. Indian notes and monographs, a series of publications relating to the american aborigines. Museum of the American Indian, Heye Foundation, New York, t. I, n° 2, 1919, p. 101-137.
- FEWKES (J. Walter). *Antiquities of the West Indies*. Smithsonian miscellaneous Collections. Washington, t. LXIII, n° 8, 1914, p. 58-61.
- *Vanished races of the Caribbean*. Journal of the Washington Academy of Sciences. Baltimore, t. V, 1915, p. 142-144.
- *Prehistoric cultural centers in the West Indies*. Journal of the Washington Academy of Sciences. Baltimore, t. V, 1915, p. 436-443.
- *Archaeology of Barbados*. Proceedings of the National Academy of Sciences. Baltimore, t. I, 1915, p. 47-51.
- HOSROS (Adolfo de). *Prehistoric Porto Rican ceramics*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 376-399.

Amérique du Sud.

- AGUIAR (Desiderio S.). *Huarpes*. Segundo censo general de la provincia de San Juan. Buenos Aires, 1915, t. I.
- AMBROSETTI (Juan B.). *Observaciones sobre la arqueologia de la Puna de Atacama*. Primera reunión nacional de la Sociedad argentina de ciencias naturales, Tucumán, 1916. Buenos Aires, 1919, p. 489-493.
- *Los vasos del Pukará de Tilcara del tipo pelike comparados con los de Machu Pichu*. Proceedings of the second pan-american scientific Congress. Washington, section I, Anthropology, t. I, 1917, p. 38-39.
- AMEGHINO (Carlos). *Nuevos objetos del hombre pampeano : los anzuelos fósiles de Miramar y Necochea*. Physis. Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 562-563.
- AMEGHINO (Florentino). *Obras completas y correspondencia científica de —*. Edición oficial ordenada por el Gobierno de la provincia de Buenos Aires, dirigida por Alfredo J. TORCELLI. La Plata, t. I, 1913, 400 p.; t. II, 1914, 772 p.
- *Annotations inédites à propos de la canine de « Machaerodus » du pampéen inférieur travaillée par l'homme*. Physis. Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 96-100.

- BERTONI (Moises S.). *Resumen de prehistoria y protohistoria de los países Guaraníes*. Asunción, 1914, 162 p.
- B. C. *Sépultures indiennes*. A l'aventure. Paris, t. I, 1920, p. 452-453.
- BOMAN (Eric). *Las calabazas de los indios antiguos y actuales de la América del Sur : Lagenaria, Crescentia y Lecythis*. Physis. Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 563-564.
- *Adiciones al proyecto de leyenda uniforme para mapas arqueológicos de la América del Sud*. Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos. Quito, t. IV, 1920, p. 497-500.
- *Vorspanische Wohnstätten, Steinwerkstätte und Petroglyphen in der Sierra de Famatina*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, 1920, p. 26-39.
- BONARELLI (Guido). *Hallazgos paleo-etnológicos en Tierra del Fuego*. Physis. Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 102.
- *Pseudoeolitos de Patagonia. Un « Neoinoceramus » de Santa Cruz*. Physis. Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 317.
- *Sobre los hallazgos paleoetnológicos de Miramar*. Physis. Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 339.
- BUCHWALD (Otto von). *Notas etnológicas del Ecuador occidental*. Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos. Quito, t. IV, 1920, p. 285-293.
- CAMACHO (José María). *Tihuanacu*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, 28^e année, n^{os} 49-50, juin 1920, p. 11-150.
- CARLES (Enrique de). *Los vestigios industriales de la presencia del hombre terciario en Miramar*. Physis. Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 125-126.
- CARPENTER (Frank G.). *Discoveries in Bolivia*. Antiquary. Londres, t. L, 1914, p. 415-418.
- CRAWFORD (M. D. C.). *Peruvian textiles*. Anthropological Papers of the American Museum of Natural History. New York, t. XII, part III, 1915, p. 52-104.
- *Peruvian fabrics*. Anthropological Papers of the American Museum of Natural History. New York, t. XII, part IV, 1916, p. 105-191.
- CÚNEO-VIDAL (R.). *El "Collosuyo" de los Incas*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. IX, 1914, p. 179-199.
- DEBENEDETTI (Salvador). *Noticia sobre una urna antropomórfica del valle de Yocavil (provincia de Catamarca)*. Revista del Museo de La Plata. Buenos Aires, t. XXIII, 2^a partie (2^e série, t. X), 1916, p. 196-205.
- DÍAZ ROMERO (Belisario). *Ensayo de prehistoria americana. Tiahuanacu y la América primitiva*. 2^e édition. La Paz, Arnó hermanos, 1920, n^o 198 p.
- DICK (Frederick J.). *Notes on peruvian antiquities*. Papers of the School of antiquity. Point Loma, Californie, n^o 3, 1915.
- EVANS (Oswald H.) et SOUTHWARD (John). *A further note on the occurrence of turquoise at Indio Muerto, Northern Chile*. Man. Londres, 1914, n^o 21.
- FARABEE (William Curtis). *Some South American petroglyphs*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- FUHRMANN (O.) et MAYOR (Eug.). *Voyage d'exploration scientifique en Colombie. Poteries anciennes de la Colombie*, par Th. DELACHAUX. Mémoires de la Société neuchâteloise des Sciences naturelles. Neuchâtel, t. V, 1914.
- GANCEDO (hijo) (Alejandro). *Organización política de los Diaguitas*. Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires, t. XXVII, 1915, p. 335-352.
- GARDNER (G.-A.). *El uso de tejidos en la fabricación de la alfarería prehispánica en la provincia de Córdoba (República Argentina)*. Revista del Museo de La Plata. Buenos Aires, t. XXIV, 2^a parte, 1919, p. 128-168.

- GIBSON (Herbert) et COOPER (Leonard). *Rock-carvings on the Upper Paraguay River*. Man. Londres, t. XX, 1920, p. 55-56.
- GONZALEZ SUAREZ (Federico). *Notas arqueológicas*. Quito, 1915, viii-213 p.
- HEGER (Franz). *Zeremonial- oder Prunkart aus Bronze aus dem Gebiete der Diagitas-Kultur des nordwestlichen Argentinien*. Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien, 3^e série, t. XVI, 1916, p. 180-182.
- HOSSEUS (C. C.). *Observaciones arqueológicas en el Río Blanco (San Juan)*. Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires. Buenos Aires, t. XXVIII, 1916, p. 143-151.
- JIJÓN Y CAAMAÑO (J.). *Nueva contribución al conocimiento de los aborígenes de la provincia de Imbabura de la República del Ecuador*. Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos. Quito, t. IV, 1920, p. 1-120, 183-244.
- KUEHN (F.). *Estudios sobre petroglifos de la región diaguita*. Facultad de Filosofía y Letras. Publicación n° 13 de la Sección antropológica. Buenos Aires, 1914, 24 p.
- LARRAURI (A.). *Pictografías de la República Oriental del Uruguay*. Primera reunión nacional de la Sociedad argentina de ciencias naturales, Tucumán, 1916. Buenos Aires, 1919, p. 525-528.
- LATCHAM (Ricardo E.). *Una metrópoli prehistórica en la América del Sur (estudio crítico de la obra de Posnansky)*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XII, 1914, p. 207-248.
- *Una estación paleolítica en Taltal*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XIV, 1915, p. 85-106.
- *Bibliografía chilena de ciencias antropológicas*. Revista de Bibliografía chilena y extranjera. Santiago de Chile, año III, 1915, nos 6-7, 41 + 35 p.
- *Conferencias sobre antropología, etnología y arqueología*. Parte I. Santiago de Chile, 1915, 206 p.
- LEÃO (Ermelino S. de). *Antonina prehistorica*. Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro, t. XXII, 1919, p. 231-240.
- MACCURDY (George Grant). *Surgery among the ancient Peruvians*. Art and Archaeology, Washington, t. VII, n° 9, déc. 1918.
- MARABINI (Pedro). *Reliquias arqueológicas á orillas del Titicaca*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, 28^e année, nos 49-50, juin 1920, p. 1-40.
- MEAD (Charles W.). *Conventionalized figures in ancient peruvian art*. Anthropological Papers of the american Museum of Natural History. New York, t. XII, part V, 1916, p. 193-217.
- *A prehistoric poncho from Nazca, Peru*. Natural history, New York, t. XX, n° 4, sept.-oct. 1920, p. 466-467.
- MEANS (Philip Ainsworth). *Las relaciones entre Centro-América y Sud-América en la época prehistórica*. Boletín de la Sociedad geográfica de Lima, t. XXXIII, 1918, p. 151-170.
- *Race-appreciation in Latin America*. Science, new series, t. XLVIII, 1918, p. 256-260.
- *Social conditions in the Piura-Tumbes region of northern Peru*. The scientific Monthly, t. VII, 1918, p. 385-399.
- *Realism in the art of ancient Peru*. Art and Archaeology, Washington, t. VI, 1917, p. 235-246.
- *Una nota sobre la prehistoria peruana*. El Mercurio peruano, Lima, 1919, 8 p.
- ONELLI (Clemente). *Le menhir de Tucumán*. Revista del Jardín zoológico de Buenos Aires, 11^e année, n° 44, déc. 1915.

- OUTES (Félix F.). *La expresión artística en las más antiguas culturas preincaicas*. Anales de la Sociedad científica argentina. Buenos Aires, t. LXXXIX, 1920, p. 55-104.
- OYARZÚN (Aureliano). *Crónica*. Publicaciones del Museo de Etnología y Anthropología de Chile. Santiago de Chile, t. I, 1917, p. 147-149, 297-300.
- *Estación paleolítica de Taltal*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XIX, 1916, p. 48-59, et Publicaciones del Museo de etnología y antropología. Santiago de Chile, t. I, 1917, p. 19-30.
- PEÑA VILLALÓN (J.-E.). *Piedras escritas de la provincia de Coquimbo*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXX, 1919, p. 354-361.
- POSNANSKY (Arthur). *Una metropoli prehistórica en la América del Sud*. Berlin, D. Reimer, t. I, 1914, XII-184 p.
- *El gran templo del Sol en los Andes*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, t. XVI, 1918, p. 36-46.
- *Disposición orientativa y apuntes arquitectonográficos de edificios prehispánicos*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, 28^e année, n^{os} 49-50, juin 1920, p. 151-167.
- *Los diferentes tipos de construcciones prehispánicas*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, 28^e année, n^{os} 49-50, juin 1920, p. 168-192.
- RADA Y GAMIO (Pedro José). *El Perú antico*. Rome, Tip. Cuggiani, 1917, 47 p.
- REED (Carlos S.). *Museo educacional de Mendoza. Catálogo provisional de las colecciones existentes en la división de antropología hasta el 9 de julio de 1917*. Mendoza, 1917.
- RESTREPO TIRADO (Ernesto). *Informe del director del Museo nacional al Señor Ministro de Instrucción pública en el año de 1915*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. X, 1916, p. 158-164.
- REVOLLO (Pedro María) et RESTREPO TIRADO (Ernesto). *Objetos sinues*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XI, 1917, p. 225-229.
- REYES (César). *La antigüedad del hombre en la provincia de La Rioja*. Revista de Derecho, Historia y Letras. Buenos Aires, t. LVII, 1917, p. 340-364.
- *Las dos pretendidas culturas precolombinas de Chañarmuyo. Túmulos y tinajas*. Revista de Derecho, Historia y Letras. Buenos Aires, t. LX, 1918, p. 63-78, 329-355.
- ROCHEREAU (Père H.). *Sepulturas indígenas*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XII, 1920, p. 746-747.
- ROSALES (José Miguel). *El Dorado*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XII, 1920, p. 354-361.
- ROSEN (Eric von). *En förgången värld. Forskningar och äventyr bland Andernas högfjäll* (Un monde disparu. Recherches et aventures dans les hautes Andes). Stockholm, Albert Bonnier, 1919, 408 p.
- SANTA CRUZ (Joaquín). *Las piedras horadadas*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XIV, 1915, p. 393-396.
- SCHREITER (Rodolfo). *Distintas clases de sepulturas antiguas observadas en los valles calchaquies (con una introducción por Eric BOMAN)*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, t. V, 1919, p. 453-463.
- SIERRA Y SIERRA (B.). *Arqueología*. Revista histórica. Montevideo, t. VII, n^o 21.
- SILVA (Antonio Carlos Simoens da). *Pontos de contacto das civilizações prehistoricas do Brazil e da Argentina com os paizes da costa do Pacífico*. Rio de Janeiro, Imp. nac., 1919, 19 p.

- TELLO (Julio C.). *Los antiguos cementerios del valle de Nazca*. Proceedings of the second pan-american scientific Congress, Anthropology, t. I. Washington, 1917, p. 283-291.
- TORRES (Luis María). *Urnas funerarias en la cuenca del río Rosario (Departamento de Rosario de la Frontera)*. Revista del Museo de La Plata, t. XXV, 1919, p. 1-14.
- TRUJILLO (Victor) et MONTEALEGRE (Bernardino). *Valle de Moscopán. Ciudad desconocida para los conquistadores*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XII, 1920, p. 251-254.
- UHLE (Max). *Los tubos y tabletas de rapé en Chile*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XVI, 1915, p. 114-136.
- *Fortalezas incaicas. Incallacta-Machupichu*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXI, 1917, p. 154-170.
- *Los aborígenes de Arica*. Publicaciones del Museo de etnología y antropología de Chile. Santiago de Chile, t. I, 1917, p. 151-176.
- *Los aborígenes de Arica y el hombre americano*. Conferencia leída en el Instituto comercial de Arica el 26 de noviembre de 1917. La Aurora, Arica, 1917, et Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXVII, 1918, p. 33-54.
- *Sobre la estación paleolítica de Taltal*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XX, 1916, p. 47-66, et Publicaciones del Museo de etnología y antropología de Chile. Santiago de Chile, t. I, 1917, p. 31-50.
- *Apuntes sobre la prehistoria de la región de Piura*. Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos. Quito, t. IV, 1920, p. 165-167.
- *Los principios de las antiguas civilizaciones peruanas*. Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos. Quito, t. IV, 1920, p. 448-458.
- URTEAGA (Horacio H.). *Historia nacional. Armamento incaico : la estólida ó atlatl*. El Mercurio peruano. Lima, t. IV, n° 20, février 1920, p. 79-91.
- *The throwing-stick of ancient Peru*. Bulletin of the Pan American Union. Washington, avril 1920, p. 415-419.
- VERNAU (J. M.). *Historia precolombiana* (para las escuelas normales y colegios nacionales de la República). La Plata, 1915, vi-110 p.
- WIESSE (Carlos). *Las civilizaciones primitivas del Perú*. Lima, Tip. « El Lucero », 1913, 291 p.
- *Historia del Perú prehispánico* (dedicada á los colegios de segunda enseñanza y escuelas especiales). Lima, E. Rosay, 1918, 154 p.

ETHNOGRAPHIE.

Généralités.

- LOISY (Alfred). *Essai historique sur le sacrifice*. Paris, Nourry, 1920, 552 p.
- LOWIE (Robert H.). *Historical and sociological interpretations of kinship terminologies*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- *Primitive ideas on numbers and systems of measurement*. Natural History, New York, t. XIX, n° 1, janv. 1919, p. 110-112.
- *Primitive society*. New York, Boni et Liveright, 1920, viii-463 p.

Amérique en général.

- CASANOWICZ (I. M.). *Parallels in the cosmogonies on the Old World and the New*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- HOUGH (Walter). *Experimental work in american archaeology and ethnology*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- NEVEU-LEMAIRE (N.). *Notes de géographie médicale*. La Géographie. Paris, t. XXXIII, 1920, p. 311-323, t. XXXIV, 1920, p. 124-136.
- OEFEL (Felix von). *Geschichte der amerikanischen Balneologie der Eingeborenen*. Mitteilungen zur Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften. Leipzig, t. XIII, 1914, p. 344-347.
- STEVENS (O. A.). *Use of plants by the Indians*. Science, 30 juillet 1920.

Amérique du Nord.

- ADAM (L.). *Stammesorganisation und Häuptlingstum der Wakashstämme*. Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft, t. XXXV, 1918, p. 403-430.
- AMBERGA (Fr. Jerónimo de). *Educación indígena en los Estados Unidos*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XVII, 1916, p. 194-202.
- BARRETT (S. A.). *Pomo buildings*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- BERTELSEN (A.). *Folkemedicinen i Grønland i ældre og nyere tid*. (Médecine populaire au Groenland autrefois et aujourd'hui). København det grøndlandske Selskabs Aarskrift, 1914.
- BIRKET-SMITH (Kaj). *Foreløbigt Bidrag til Kap Farvel-Distrikternes Kulturhistorie, paa Grundlag af en nyopdaget Ruingruppe i Julianehaab-Distrikt*. Meddelelser om Grønland. Copenhagen, t. LIII, 1917, p. 1-38.
- *The Greenland bow*. Meddelelser om Grønland. Copenhagen, t. LVI, 1918, p. 1-28.
- *Etnografiske problemer in Grønland*. Geografisk Tidsskrift. Copenhagen, t. VI, 1920, p. 179-197.
- BOAS (Franz). *The social organization of the Kwakiutl*. American anthropologist, Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 111-126.
- BRAMLEY (Benjamin Griffith). *A short history of the american Negro*. New York, Macmillan, 1919.
- BRETON (A. C.). *The Stoney Indians*. Man, Londres, t. XX, 1920, p. 65-67.
- BRUN (Daniel). *Oversigt over Nordboruiner i Godthaab- og Frederikshaab-distrikter*. Meddelelser om Grønland. Copenhagen, t. LVI, 1918, p. 55-147.
- BURGERSTEIN (Alfred). *Botanische Bestimmung nordwest-amerikanischer Holzskulpturen des Wiener naturhistorischen Hofmuseums*. Annalen des k. k. naturhistorischen Hofmuseums. Vienne, t. XXVII, 1913 (1914), p. 13-17.
- BUSHNELL (David I.). *Ojibway habitations and other structures*. Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution, for the year ending june 30, 1917. Washington, 1919, p. 609-617.
- *Native villages and village sites east of the Mississippi*. Bureau of American Ethnology, Bulletin 69. Washington, 1919, 111 p.
- CAMSEIL (Charles). *Loucheux myths* (prepared for publication by C. M. BARBEAU). Journal of american Folk-lore, t. XXVIII, n° CIX, juillet-septembre 1915, p. 249-257.

- CRANE (Verner W.). *Westo and Chisca*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 463-465.
- DENSMORE (Frances). *Music in its relation to the religious thought of the Teton Sioux*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- DU BOIS (W. E. Burghardt). *Darkwater*. Londres, Constable, 1920.
- DUMAREST (Noël). *Notes on Cochiti, New Mexico*. Memoirs of the american anthropological Association. Lancaster, t. VI, 1919, p. 135-236.
- ELMER EKBLAW (W.). *A recent Eskimo migration and its forerunner*. The geographical Review. New York, t. IX, 1920, p. 142-144.
- EVANS (Maurice S.). *Black and White in the Southern States*. Londres, 1915.
- FARABEE (Wm. C.). *A newly acquired wampum belt*. University of Pennsylvania, The Museum Journal. Philadelphia, t. XI, 1920, p. 77-80.
- FEHLINGER (H.). *Die Indianer Vereinigten Staaten von Amerika*. Die Naturwissenschaften. Berlin, t. II, 1914, p. 1068-1071.
- FEWKES (J. Walter). *A religious ceremony of the Hopi Indians*. Scientific american Supplement. New York, t. LXXXIII, 1917, p. 226-227.
- *An initiation at Hano in Hopiland, Arizona*. Journal of the Washington Academy of Sciences. Washington, t. VII, 1917.
- FLETCHER (Alice C.). *A birthday wish from native America*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- FREUCHEN (Peter). *The plant food of the Smith Sound Eskimos*. Geografisk Tidskrift, Copenhagen, t. XXIV, n° 8, 1918.
- GILMORE (Melvin Randolph). *Uses of plants by the Indians of the Missouri river region*. Thirty-third annual Report of the Bureau of american Ethnology. Washington, 1919, p. 43-154.
- GODDARD (P. E.). *The masked dancers of the Apache*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- *Notes on the Sun dance of the Sarsi*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History. New York, t. XVI, part IV, 1919, p. 271-282.
- *Notes on the Sun dance of the Cree in Alberta*. Anthropological Papers of the American Museum of natural History. New York, t. XVI, part IV, 1919, p. 295-310.
- GRINNELL (George Bird). *Who were the Padouca?* American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 248-260.
- *A buffalo sweatlodge*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 361-375.
- GUERNSEY (S. J.). *Notes on a Navajo war dance*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 304-307.
- HEWITT (J. N. B.). *The quickening address of the League of the Iroquois*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- HOOVER (Lucile). *The Cahuilla Indians*. University of California Publications in american Archaeology and Ethnology. Berkeley, t. XVI, n° 6, avril 1920, p. 315-380.
- HOUGHTON (Frederick). *Are there evidences of an Iroquoian migration west of lake Erie?* American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 293-297.
- Indian life and Indian lore*. Yonkers-on-Hudson, World Book Co, 1915, x-221 p.
- JENKS (J. W.) et LAUCK (W. J.). *The immigration problem. A study of american immigration conditions and needs*. 4^e édition, New York et Londres, Funk et Wagnalls Co, 1917, xxv-605 p.

- JENNESS (D.). *A note on « Eskimo stone rows in Greenland »*. The geographical Review. New York, t. X, 1920, p. 417.
- KISSELL (Mary Lois). *Basketry of the Papago and Pima*. Anthropological Papers of the american Museum of natural History. New York, t. XVII, part IV, 1916, p. 115-264.
- KROEBER (A. L.). *Thoughts on Zuñi religion*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- *Yuman tribes of the lower Colorado*. University of California Publications in american Archaeology and Ethnology. Berkeley, t. XVI, n° 8, août 1920, p. 475-485.
- *California culture provinces*. University of California Publications in american Archaeology and Ethnology. Berkeley, t. XVII, n° 2, 1920, p. 151-169.
- *Games of the California Indians*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 272-277.
- KUNZ (George Frederick). *Ivory and the elephant in art, in archaeology and in science*. New York, The Hobby club edition, 1916, xxvi-258 p.
- LA FLESCHÉ (Francis). *Right and left in Osage ceremonies*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- LAIDLAW (Geo. E.). *Algonquin pottery*. Thirty-first annual archaeological Report, 1919. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1919, p. 100.
- LAUFER (B.). *The reindeer once more*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 192-197.
- LOEWENTHAL (John). *Ein Bestaltungsbrauch der Potawatomie und Ottawa*. Archiv für Religionswissenschaft. Leipzig, t. XVII, 1914, p. 671-672.
- *Ein Zauberglaube der Pawnee*. Archiv für Religionswissenschaft. Leipzig, t. XVII, 1914, p. 672-673.
- LOVETT (Verney). *A history of the indian nationalist movement*. New York, Stokes, 1920.
- LOWIE (Robert H.). *Sun dance of the Shoshoni, Ute, and Hidatsa*. Anthropological Papers of the american Museum of natural History. New York, t. XVI, part V, 1919, p. 387-431.
- *The tobacco society of the Crow Indians*. Anthropological Papers of the american Museum of natural History. New York, t. XXI, part II, 1919, p. 101-200.
- MACMILLAN (Donald B.). *Peary as a leader. Incidents from the life of the discoverer of the north pole told by one of his lieutenants on the expedition which reached the goal*. The national geographic Magazine. Washington, t. XXXVII, 1920, p. 293-317.
- MASON (J. Alden). *The Papago harvest festival*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 13-25.
- MILLIS (H. A.). *The Japanese problem in the United States*. New York, 1918.
- MOOREHEAD (Warten K.). *The american Indian in the United States: the present condition of the American Indian, his political history and other topics, a plea for justice*. Andover (Mass.), Andover Press, 1914, 440 p.
- MOTON (Robert Russa). *Finding a way out*. Londres, Fisher Unwin, 1920.
- NELSON (Nels C.). *Flint working by Ishi*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- ORR (R. B.). *The Iroquois in Canada*. Thirty-first annual archaeological Report, 1919. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1919, p. 9-55.

- ORR (R. B.). *Mortuary customs of our Indian tribes*. Thirty-first annual archaeological Report, 1919. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1919, p. 56-77.
- PAINTER (George S.). *The future of the American Negro*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 410-420.
- PARKER (A. C.). *A contact period Seneca site*. Researches and Transactions of the New York State archaeological Association, Morgan Chapter, Rochester. New York, t. I, n° 2, 1919.
- PARSONS (E. Cl.). *A Zuñi detective*. Man. Londres, t. XVI, 1916.
- *Note on Navajo war dance*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 465-467.
- *Notes on Isleta, Santa Ana, and Acoma*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 56-69.
- PARSONS (Elsie Clews) et BOAS (Franz). *Spanish tales from Laguna and Zuñi, N. Mex.* The Journal of american Folk-lore. Lancaster et New York, t. XXXIII, n° 127, janv.-mars 1920, p. 47-72.
- POPE (Saxton T.). *The medical history of Ishi*. University of California Publications in american Archaeology and Ethnology. Berkeley, t. XIII, n° 5, 15 mai 1920, p. 175-213.
- PORSILD (Morten P.). *Studies on the material culture of the Eskimo in West Greenland*. Meddelelser om Grönland. Copenhagen, t. LI, 1915, p. 114-250.
- *On Eskimo stone rows in Greenland formerly supposed to be of Norse origin*. The geographical Review. New York, t. X, 1920, p. 297-309.
- PRUD'HOMME (L. A.). *Carmel, une légende de la tribu des Cris*. Mémoires et Comptes rendus de la Société royale du Canada. Ottawa, 3^e série, t. XIII, 1919, Section I, p. 95-100.
- RADIN (Paul). *The autobiography of a Winnebago Indian*. University of California Publications in american Archaeology and Ethnology. Berkeley, t. XVI, 1920, p. 381-473.
- RASMUSSEN (Knud). *Grönland langs polhavet udforskningen af Grönland fra Melvillebugten til Kap Morris Jesup. Skitdring af den II. Thule expedition 1916-1918*. Copenhagen et Christiana, Gyndendalske, 1919, 608 p.
- REUTER (Edward Byron). *The Mulatto in the United States*. Boston, 1918.
- ROSE (E. H. et H. J.). *Quebec folklore notes IV*. Folklore. Londres, t. XXV, 1914, p. 251-252.
- ROSE (H. J.). *Nursery rhymes*. Folklore. Londres, t. XXV, 1914, p. 386-387.
- SAINTYVES (P.). *Le culte de la croix chez les Indiens de l'Amérique du Nord*. Revue de l'histoire des religions. Paris, t. LXXIV, 1916, p. 64-87.
- SHOTRIDGE (Louis). *A visit to the Tsimshian Indians*. University of Pennsylvania, The Museum Journal. Philadelphia, t. X, n° 3, septembre 1919, p. 117-148 (Suite).
- *Ghost of courageous adventurer*. University of Pennsylvania, The Museum Journal. Philadelphia, t. XI, 1920, p. 12-26.
- SIMPICH (Frederick). *Along our side of the Mexican border*. The national geographic Magazine. Washington, t. XXXVIII, 1920, p. 61-80.
- SKINNER (Alanson B.). *Some Menomini Indian place names in Wisconsin*. Wisconsin Archaeologist, t. XVIII, 1919, p. 333-346.
- *The Pre-Iroquoian Algonkian Indians of central and western New York*. Indian notes and monographs, a series of publications relating to the american aborigines. Museum of the american Indian, Heye Foundation, New York, t. II, n° 1, 1919, p. 1-37.

- SKINNER (Alanson B.). *An ancient Algonkian fishing village at Cayuga, New York*. Indian notes and monographs, a series of publications relating to the american aborigines. Museum of the american Indian, Heye Foundation, New York, t. II, n° 2, 1919, p. 43-57.
- *The Sun dance of the Plains-Cree*. Anthropological Papers of the american Museum of natural History. New York, t. XVI, part IV, 1919, p. 283-293.
- *The Sun dance of the Plains-Ojibway*. Anthropological Papers of the american Museum of natural History, New York, t. XVI, part IV, 1919, p. 311-315.
- *Notes on the Sun dance of the Sisseton Dakota*. Anthropological Papers of the american Museum of natural History. New-York, t. XVI, part IV, 1919, p. 381-385.
- *Medicine ceremony of the Menomini, Iowa, and Wahpeton Dakota, with notes on the ceremony among the Ponca, Bungi Ojibwa, and Potawatoni Indians*. Indian notes and monographs, a series of publications relating to the american aborigines. New York, Museum of the american Indian, Heye foundation, t. IV, 1920, 357 p.
- SPAFFORD (R. R.). *Farm types in Nebraska as determined by climate, soil and economic factors*. Agric. exper. Sta. Research, Bulletin n° 15. Lincoln, Neb., 1919.
- SPECK (Frank G.). *Penobscot shamanism*. Memoirs of the american anthropological Association. Lancaster, t. VI, 1919, p. 237-288.
- SPENCE (Lewis). *The myths of the North American Indians*. Londres, Harrap, 1914, xii-393 p.
- SPINDEN (Herbert J.). *Nez Percé tales*. Memoirs of the american Folk-lore Society, t. XI, 1917, p. 180-201.
- *Creating a national art*. Natural history, t. XIX, 1919, p. 622-630.
- STEENSBY (H. P.). *An anthropogeographical study of the origin of the Eskimo culture*. Meddelelser om Grönland. Copenhagen, t. LIII, 1917, p. 39-228.
- STEINER (J. F.). *The japanese invasion. A study in the psychology of inter-racial contacts*. Chicago, A. C. McClurg et C^{ie}, 1917, xvii-231 p.
- STEPHENSEN (K.). *Nye Fund of Nordboruiner i Österbygden og Bemaerkninger om nogle af de gammelkendte*. Meddelelser om Grönland. Copenhagen, t. LI, 1915, p. 79-101.
- STUCK (Hudson). *A winter circuit of our arctic coast. A narrative of a journey with dogsleds around the entire arctic coast of Alaska*. New York, Charles Scribner's Sons, 1920.
- THALBITZER (William). *The Ammassalik Eskimo. A rejoinder*. Meddelelser om Grönland. Copenhagen, t. LIII, 1917, p. 435-481.
- THOMAS (William Isaac). *The polish peasant in Europe and America*. Boston, Badger, 1920.
- THOMPSON (Warren S.). *Race suicide in the United States*. American Journal of physical anthropology. Washington, t. III, 1920, p. 97-146.
- THOMSEN (Thomas). *Implements and artefacts of the North-East Greenlanders. Finds from graves and settlements*. Danmark-Ekspeditionen til Grönlands nordöstkyst, 1906-1908. Meddelelser om Grönland. Copenhagen, t. XLIV, n° 3, 1917, p. 357-496.
- *The Angmagsalik Eskimo. Notes and corrections to vol. XXXIX of Meddelelser om Grönland*. Meddelelser om Grönland. Copenhagen, t. LIII, 1917, p. 379-434.
- THOSTRUP (Chr. Bendix). *Ethnographic description of the Eskimo settlements and stone remains in North-East Greenland*. Danmark-Ekspeditionen til Grönlands nordöstkyst, 1906-1908. Meddelelser om Grönland. Copenhagen, t. XLIV, n° 4, 1917, p. 177-335.
- TREMBLAY (Jules). *La vente de la poule noire (Anecdote canadienne)*. Mémoires et Société des Américanistes de Paris.

- Comptes rendus de la Société royale du Canada. Ottawa, 3^e série, t. XIII, 1919, Section I, p. 87-94.
- TRUE (Rodney H.). *Notes on the early history of the pecan in America*. Annual Report of the Smithsonian Institution for the year ending June 30, 1917. Washington, 1919, p. 435-448.
- УНТОМСКИЙ (D. E.). Жировые лампочки у приполярных народов (Les lampes à graisse chez les peuples arctiques). Ежегодник русского антропологического Общества при Императорском С.-Петербургском Университетѣ. Saint-Petersbourg, t. IV, 1913, p. 151-158.
- WALLIS (W. D.). *The Sun dance of the Canadian Dakota*. Anthropological Papers of the American Museum of Natural History. New York, t. XVI, part IV, 1919, p. 317.
- WATERMAN (T. T.). *Yurck geography*. University of California Publications in American Archaeology and Ethnology. Berkeley, t. XVI, 1920, p. 177-314.
- WILL (George F.) et HYDE (George E.). *Corn among the Indians of the upper Missouri*. The William Harvey Miner Co., Inc., St Louis, Mo., 1917.
- WILSON (E. N.). *The white Indian boy. The story of Unkle Nick among the Shoshones* (revised and edited by Howard R. Driggs). Yonkers-on-Hudson, World Book Co., 1919, xi-222 p.
- WILSON (Gilbert L.). *Agriculture of the Hidatsa Indians, an indian interpretation*. University of Minnesota. Minneapolis, 1917.
- WISSLER (Clark). *Arctic geography and Eskimo culture : a review of Steensby's work*. The geographical Review. New York, t. IX, 1920, p. 125-138.

Amérique Centrale,

- ARANZADI (T. de). *La pierre à chocolat en Espagne*. Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires. Paris, t. I, 1920, p. 169-173.
- BARAJAS (Carlos). *Leyendas y paisajes guanajuatenses*. México, Vda. de Ch. Bouret, 1916, 176 p.
- BOAS (Franz). *Cuentos en mexicano de Milpa Alta, D. F.* (Traducidos al español por José María ARREOLA). The Journal of American Folk-lore. Lancaster et New York, t. XXXIII, n° 127, janv.-mars 1920, p. 1-24.
- CHAVEZ (Alberto N.). *Bibliografía antropológica otomi*. Ethnos. México, t. I, n° 3, juin 1920, p. 68-73.
- El conocimiento de la población mexicana y el problema indígena*. Ethnos. México, t. I, 1920, p. 75-86.
- GAMIO (M.). *El resurgimiento del arte plumario*. Ethnos. México, t. I, n° 5, août 1920, p. 117-119.
- GARCÍA-ICAZBALCETA (Francisco Monterde). *Objetos y figuras de cera*. Ethnos. México, t. I, n° 3, juin 1920, p. 64-68.
- GÓMEZ MAILLEFERT (Eugenio M.). *La marihuana*. Ethnos. México, t. I, n° 1, avril 1920, p. 5-7.
- *La marihuana en México*. The Journal of American Folk-lore. Lancaster et New York, t. XXXIII, n° 127, janv.-mars 1920, p. 28-33.
- GONZÁLEZ CASANOVA (Pablo). *Cuento en mexicano de Milpa Alta, D. F.* The Journal of American Folk-lore. Lancaster et New York, t. XXXIII, n° 127, janv.-mars 1920, p. 23-27.
- LIRA (Carmen). *Los cuentos de mi tía Panchita. Cuentos populares recogidos en Costa Rica*. San José, García Monge y Cía, 1920, 160 p.

- LOPEZ PORTILLO Y ROJAS (J.). *Los Chimalhuacanos*. Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadística. México, 5^e époque, t. VIII, n° 1, 1918, p. 42-67.
- MASON (John Alden). *Prácticas goéticas entre los Tepecanos*. Ethnos. México, t. I, 1920, p. 86-88.
- Nanas o coplas de cuna. Ethnos. México, t. I, 1920, p. 88-93.
- Notas a una rima para contar. Ethnos. México, t. I, 1920, p. 93-94.
- ORTEGA (María Luisa). *Apuntes para el folk-lore infantil de México*. Rimas para contar. Ethnos. México, t. I, n° 1, avril 1920, p. 25-26.
- PEPPER (George H.). *Yacates of the Tierra caliente, Michoacan, México*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- POPENOE (Wilson). *Batido and other Guatemalan beverages prepared from cacao*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 403-409.
- SAPPER (Karl). *Die Bevölkerung Mittelamerikas*. Schriften der wissenschaftlichen Gesellschaft in Strassburg. Strassbourg, fasc. 22, 1914, p. 1-32.
- Scenes in the byways of Southern Mexico (dress of Tehuana Indians)*. National geographical Magazine. Washington, t. XXV, 1914, p. 304-358.
- SHOWALTER (William Joseph). *Mexico and Mexicans (Curious Indian foods)*. National geographical Magazine. Washington, t. XXV, 1914, p. 471-493.
- SILICEO PAUER (Paul). *El pulque*. Ethnos. México, t. I, n° 3, juin 1920, p. 60-63.
- *Deshilados colectados en México*. The Journal of american Folk-lore. Lancaster et New York, t. XXXIII, n° 127, janv.-mars 1920, p. 73-75.
- *Cat's cradle*. The Journal of american Folk-lore. Lancaster et New York, t. XXXIII, n° 127, janv.-mars 1920, p. 83-86.
- STARR (F.). *El pueblo mexicano*. Ethnos. México, t. I, n° 5, août 1920, p. 120-124.
- VERNER (S. P.). *The San Blas Indians of Panama*. The geographical Review. New York, t. X, 1920, p. 23-30.
- ZABRISKIE (Luther K.). *Pulque and other maguey products*. Bulletin of the Pan American Union. Washington, mars 1919, p. 275-288.

Antilles.

- CASTELLANOS (Carlos A.). *El tema de delgadina en el folk-lore de Santiago de Cuba*. The Journal of american Folk-lore. Lancaster et New York, t. XXXIII, n° 127, janv.-mars 1920, p. 43-46.
- CASTELLANOS (Israël). *La brujería y el naniguismo en Cuba desde el punto de vista medico-legal*. Habana, 1916.
- ESPINOSA (Aurelio M.). *Porto-Rican folk-lore*. The Journal of american Folk-lore. Lancaster et New York, t. XXXI, n° 121, 1918.
- EWART (Frank C.). *Cuba y las costumbres cubanas*. Boston, Ginn et Cie, 1919, xiv-437 p.
- Spanish romances from Porto Rico*. The Journal of american Folk-lore. Lancaster et New York, t. XXXIII, n° 127, janv.-mars 1920, p. 76-79.
- TENCH (Mary F. A.). *West Indian folklore : the Zombi*. Folklore. Londres, t. XXV, 1914, p. 370-371.

Amérique du Sud.

- AGAN (Joseph E.). *Guaraná*. Bulletin of the Pan American Union. Washington, septembre 1920, p. 268-275.

- AGUIRRE (Julían). *Ueber argentinische Volksmusik*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, 1918, p. 271-275.
- Algunos avisos, usos, vistas y varias costumbres de las naciones de Indios en los dos ríos de Caquetá y Putumayo, etc., y primero de los Andaquies*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XII, 1920, p. 758-759.
- AMBERGA (Fray Jerónimo de). *El pueblo indígena en la historia*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XI, 1914, p. 40-50.
- *Agricultura araucana*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXI, 1917, p. 54-80.
- *Una figura china encontrada en la Araucanía*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXXV, 1920, p. 237-240.
- AMBROSETTI (Juan B.). *El Museo etnográfico de la Facultad de Filosofía y Letras como auxiliar de los estudios de ornamentación aplicables al arte en general*. Revista de arquitectura. Buenos Aires, 1^{re} année, 1915, p. 13-17.
- *Supersticiones y leyendas. Región misionera. Valles calchaquies. Las pampas* (con una introducción de Salvador DEBENEDETTI). Buenos Aires, « La Cultura Argentina », 1917, 239 p.
- ARCAJA (Pedro M.). *Los aborígenes del Estado Falcón*. Cultura venezolana. Caracas, 2^e année, t. V, 1920, p. 5-27; 3^e année, t. VI, 1920, p. 26-41.
- ASCASUBI (Hilario). *Santos Vega y los mellizos de la flor. Rasgos dramáticos de la vida del gaucho en las campañas y praderas de la República argentina (1778 a 1808)*. Buenos Aires, 1918, 335 p.
- BEAUVOIR (José M.). *Los Shelknám, indígenas de Tierra del Fuego. Sus tradiciones, costumbres y lengua*. Buenos Aires, 1915, x-228 p.
- BERTONI (Moises S.). *Los Chiriguano. Actual estado de cultura de una nación guaraní*. Patria. Asunción, 9 novembre 1918.
- *Los « Chiriguano »*. Actual estado de cultura de una nación guaraní. Resumen de un estudio del Barón Erland Nordenskiöld. Anales científicos paraguayos. Puerto Bertoni, série II, n° 6, 1920, p. 545-551.
- *Aperçu ethnographique préliminaire du Paraguay oriental et du haut Paraná*. Anales científicos paraguayos. Puerto Bertoni, série II, n° 6, 1920, p. 466-544.
- BOLINDER (Gustaf). *Ijca-indianernas Kultur*. Alingsås, 1918.
- BUCHWALD (Otto von). *Propiedad rustica en tiempo de la colonia*. Revista de la « Sociedad jurídico-literaria ». Quito, janv.-février 1920.
- BUNGE (Carlos O.). *La poesía gauchesca*. Minerva. Rosario, t. I, 1915.
- CABRAL (J.). *La música incaica*. Anales de la Facultad de derecho y ciencias sociales. Buenos Aires, t. V, 1915, p. 581.
- CABRERA (Pablo). *Datos sobre etnografía diaguita. Un documento interesante*. Revista de la Universidad nacional de Córdoba. Córdoba, año IV, t. IV, 1917, p. 430-463.
- CAMPOS OTAMENDI (A.). *Aborígenes sud-americanos*. Revista de educación. La Plata, 56^e année, 1915-1916.
- CARDOSO (Anibal). *El río de la Plata desde su génesis hasta la conquista*. Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires, t. XXVII, 1915, p. 153-284.
- *El fabuloso « Su » o « Succarah » y los primitivos retratos de los didelfideos*. Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires, t. XXVII, 1915, p. 431-439.
- *Breves noticias y tradiciones sobre el origen de la boleadora y del caballo en la*

- República Argentina*. Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires, t. XXVIII, 1916, p. 153-181.
- CAVADA (Francisco J.). *Chiloé y los Chilotes. Estudios de folklore y lingüística de la provincia de Chiloé (República de Chile), acompañados de un vocabulario de chilotismos y precedidos de una breve reseña histórica del Archipiélago*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. III, 1912, p. 362-463; t. IV, 1912, p. 447-503; t. V, 1913, p. 389-472; t. VI, 1913, p. 403-466; t. VII, 1913, p. 452-474; t. VIII, 1913, p. 281-338; t. IX, 1914, p. 247-287, et Revista de folklore chileno. Santiago de Chile, t. V, 1914, xvi-448 p.
- CHAZARRETA (Andrés A.). *Album musical santiagueño de piezas criollas coleccionadas para piano, publicado en homenaje al centenario de la Independencia argentina*.
- COIAZZI (Antonio). *Los Indios del archipiélago fuegino*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. IX, 1914, p. 288-352; t. X, 1914, p. 5-51.
- COLBACCHINI (Antonio). *A tribu dos Boróros* (traduit de l'italien par A. Felicio dos Santos). Rio de Janeiro, Papeleria americana, 1919, vii-153 p.
- CORTIJO (A. L.). *La música popular y los músicos celebres de la América latina*. Barcelona, 1919, 446 p.
- CRAMPTON (Henry Edward). *Kaieteur and Roraima. The great falls and the great mountain of the Guianas*. The national geographic Magazine. Washington, t. XXXVIII, 1920, p. 227-244.
- CUERVO MARQUEZ (Carlos). *Orígenes etnográficos de Colombia*. Proceedings of the second pan-american scientific Congress. Washington, section I, Anthropology, t. I, 1917.
- CÚNEO-VIDAL (R.). *Tradiciones del viejo corregimiento de San Marcos de Arica*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXVI, 1918, p. 474-478.
- DAIREAUX (Godofredo). *Tipos i paisajes criollos*. Biblioteca de la Nación, n° 562, Buenos Aires.
- *Costumbres criollas*. Biblioteca de la Nación, n° 665, Buenos Aires.
- DAVILA (R.). *Folk-lore del alto Napo. Tradiciones recogidas y vertidas al castellano por el Dr.* — Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos. Quito, t. IV, 1920, p. 459-467.
- DELÉTANG (L.). *Los tejidos y trenzados fabricados con diversos vegetales por los indígenas del Norte y del Este boliviano*. Physis. Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 350.
- Diario de la segunda visita pastoral que hizo de su arquidiócesis el Ilustrísimo Señor don Toribio Alfonso de Mogrovejo, arzobispo de Los Reyes*. Revista del archivo nacional. Lima, t. I, 1920, p. 49-84.
- EASTMAN (Carlos R.). *Early portrayals of the opossum*. The american Naturalist, octubre 1915.
- ELFLEIN (Ada M.). *Argentinischer Aberglaube*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, 1919, p. 129-132.
- ESPINOSA TAMAYO (Alfredo). *Psicología y sociología del pueblo ecuatoriano*. Guayaquil, Imprenta municipal, 1918, 200 p.
- FARABEE (Wm. C.). *The Apalaii*. University of Pennsylvania, The Museum Journal. Philadelphie, t. X, n° 3, septembre 1919, p. 102-116.
- FELIÚ Y CRUZ (Guillermo). *Sobre mitología americana (estudio crítico)*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXXIII, 1920, p. 423-436.
- FLORES (Eliodoro). *Nanas o canciones de cuna corrientes en Chile*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XVI, 1915, p. 386-415.

- FRAGA (P. Ezequiel). *Conferencia sobre as missões salesianas entre os Boróros-Coroados de Matto Grosso* (lida no salão nobre do « Jornal do Commercio », Rio de Janeiro, em 2 de julho de 1918). Petropolis, Tip. « Vozes de Petropolis », 1920, 63 p.
- FREITAS (Affonso A. de). *Distribuição geographica das tribus indigenas na época do descobrimento*. Revista do Instituto historico e geographico brasileiro. Rio de Janeiro, tomo especial, parte II, 1915, p. 489-510.
- FRIEDRICH (Ernst). *Die Einfluss des Klimas auf die anthropogeographischen Verhältnisse Chiles*. Mitteilungen geo. für Erdkunde zu Leipzig, 1915-1916, p. 91-138.
- GIMENEZ (Angel M.). *Las misiones de la Patagonia y la civilización del Indio*. Buenos Aires, 1917.
- GUEVARA (Tomás). *La mentalidad araucana*. Santiago-Valparaiso, 1916, 257 p.
- GUIDO Y SPANO (Carlos). *Paraguay'sche Totenklage* (traduction en allemand par R. LERMAN-NITSCHKE). Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentiniens. Buenos Aires, 1919, p. 78-80.
- GUILLÉN PINTO (Alfredo). *La educación del Indio (contribución á la pedagogía nacional)*. La Paz, González y Medina, 1919, 170 p.
- GUSINDE (Martín). *Medicina e higiene de los antiguos Araucanos*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXII, 1917, p. 382-415; t. XXIII, 1917, p. 139-194, et Publicaciones del Museo de Etnología y Antropología de Chile. Santiago de Chile, t. I, 1917, p. 87-120, 177-293.
- *El Museo de etnología y antropología de Chile*. Publicaciones del Museo de Etnología y Antropología de Chile. Santiago de Chile, t. I, 1917, p. 1-18.
- *Expedición a la Tierra del fuego*. Publicaciones del Museo de Etnología y Antropología de Chile. Santiago de Chile, t. II, n° 1, 1920, p. 9-43.
- Idolatrías de los Indios Huachos y Yauyos*. Revista histórica. Lima, t. VI, n° 2, 1919, p. 180-197.
- J. H. *Reisebeobachtungen im Araukaner-Gebiet*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentiniens. Buenos Aires, 1919, p. 141-148.
- KARSTEN (Rafael). *Beiträge zur Sittengeschichte der südamerikanischen Indianer*. Acta Academiae Aboensis Humaniora I : 4. Åbo, 1920, 104 p.
- *Contributions to the sociology of the Indian tribes of Ecuador*. Acta Academiae Aboensis Humaniora I : 3. Åbo, 1920, 75 p.
- *Studies in South American anthropology I*. Finska Vetenskaps-Societeten Föreläsningar. Helsingfors, t. LXII, 1919-1920, Afd. B, n° 2, VIII-232 p.
- *The couvade or male child-bed among the South American Indians*. Finska Vetenskaps-Societeten Föreläsningar. Helsingfors, t. LVII, 1914-1915, Afd. B, n° 3.
- *Indian dances in the Gran Chaco (South America)*. Finska Vetenskaps-Societeten Föreläsningar. Helsingfors, t. LVII, 1914-1915, Afd. B, n° 6.
- *Blodshämnd, Krig och Segerfester bland Jibaroindianerna i östra Ecuador* (Vengeance de sang, guerre et fêtes de victoire chez les Indiens Jibaros de l'est équatorien). Helsingfors, 1920, 168 p.
- KOCH-GRÜNBERG (Theodor). *Indianermärchen aus Südamerika*. Iéna, Eugen Diederichs, 1920, 1 vol., IV-344 p.
- KRONFUSS (Juan). *Die Entwicklung des argentinischen Hauses*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentiniens. Buenos Aires, 1916, p. 281-285.
- *Beiträge zum Städtebau in Argentinien*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentiniens. Buenos Aires, 1918, p. 27-32.

- KRONFUSS (J.). *Arquitectura colonial*. Revista de la Universidad nacional de Córdoba, 5^e année, n° 1, 35 p.
- LANAO L. (José Ramón). *Narraciones históricas sobre Nevada y Motilones*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. X, 1916, p. 15-29.
- LARROUY (A.). *Los indios del valle de Catamarca*. Revista de la Universidad de Buenos Aires. Buenos Aires, 1914, t. XXVII, p. 155-216.
- Las Misiones católicas en Colombia. Labor de los misioneros en El Caquetá, Putumayo, La Goajira, Magdalena y Arauca. Informes : año 1918-1919*. Bogotá. Imprenta nacional, 1919, 202 p.
- LATCHAM (Ricardo E.). *Costumbres mortuarias de los indios de Chile y otras partes de América*. Santiago de Chile, 1915, 341 p.
- *Bibliografía chilena de ciencias antropológicas*. Revista de bibliografía chilena y extranjera. Santiago de Chile, año III, 1915, nos 6-7, 41-35 p.
- *Conferencias sobre Antropología, Etnología y Arqueología*. Parte I. Santiago de Chile, 1915, 206 p.
- *La capacidad guerrera de los Araucanos. Sus armas y métodos militares*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XV, 1915, p. 22-93.
- *Uso y preparación de pieles entre los indios de Chile y otros países de Sud-América*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XIII, 1915, p. 246-263.
- LAVAL (Ramón A.). *Folklore hispano-americano. Contribución al folklore de Carahue (Chile). Primera parte*. Madrid, 1916, 188 p.
- *Contes populaires au Chili (Les sept Aveugles, L'oiseau Mauvert)*. Revue des Traditions populaires. Paris, t. XXXIV, 1919, p. 243-249, 283-297.
- *Tradiciones, leyendas y cuentos populares recogidos en Carahue*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXXIV, 1920, p. 389-430 ; t. XXXV, 1920, p. 241-289.
- *Les trois lis, conte populaire du Chili*. Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires. Paris, t. I, 1920, p. 145-155.
- LEGUIZAMÓN (Mart.). *El Gaucho. Su indumentaria, armas, música, cantos y bailes nativos*. 1916, 46 p.
- LEHMANN-NITSCHKE (Robert). *Monographien zur argentinischen Volkskunde. Kurze Zusammenfassung*. I. Volksraetsel. II. Tierchirurgisches. III. Der Schombergshut. IV. Der Gauchostiefel. V. Die Santos Vega-Sage. VI. Die Zweigschuppen. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentiniens. Buenos Aires, 1917, p. 169-175, 246-248, 334-342; 1918, p. 162-171, 239-254, 401-407; 1919, p. 449-452.
- LENZ (Rodolfo). *Cuentos de adivinanzas corrientes en Chile. Notas comparativas*. Revista de folklore chileno. Santiago de Chile, t. III, entrega 8, 1914, p. 267-313.
- Les Indiens pourraient ramener votre tête à la grosseur d'un poing*. Sciences et voyages, t. II, n° 57, 1920, p. 74.
- LILLO (Samuel A.). *Canciones de Arauco, traducidas al Mapuche por Manuel MANQUILEF G.* Anales de la Universidad. Santiago-Valparaíso, t. CXXXVII, et Revista de folklore chileno. Santiago-Valparaíso, t. IV, entrega 9, 1916, p. 283-358.
- LING ROTH (H.). *A loom from Iquitos*. Man. Londres, t. XX, 1920, p. 123-125.
- LIZER (Carlos). *Presentación de objetos hechos por los mestizos o indígenas reducidos del Oriente boliviano*. Physis. Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 128.
- *Armas, adornos y otros objetos usados por los indios del Oriente boliviano*. Physis. Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 100-101.

- LIZER (C.) et DELÉTANG (L.). *Presentación de la segunda serie de objetos usados por los indígenas del Oriente y Norte de Bolivia*. Physis. Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 116.
- LUGONES (Leopoldo). *El payador*. Buenos Aires, 1916, 263 p.
- MACHADO (José E.). *Centón lírico. Pasquinadas y Canciones, Epigramas y Corridos, con notas históricas y geográficas, para la mejor comprensión del texto (Contribución al folk-lore venezolano)*. Caracas, 1920, xxxv-245 p.
- *Cancionero popular venezolano. Cantares y Corridos, Galerones y Glosas, con varias notas geográficas, históricas y lingüísticas para explicar o aclarar el texto. (Contribución al folk-lore venezolano)*. Caracas, 1919, xxi-251 p.
- MANIZER (Henri Henrikhovitch). *Les Botocudos, d'après les observations recueillies pendant un séjour chez eux en 1915*. Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro, t. XXII, 1919, p. 241-273.
- *Botocudy (Boruny) po nabludeniam vo vremia prébyvania sredi nikh v 1915 godu*. Petrograd, Tipogr. K. Birkenfeld. V. O., 1916.
- MANQUILEF G. (Manuel). *Comentarios del pueblo araucano. II. La Gimnasia nacional (Juegos, ejercicios i bailes)*, con un prefacio acerca del Arte de la traducción por Rodolfo LENZ. Anales de la Universidad. Santiago de Chile, t. CXXXIV, 1914, et Revista de folklore chileno. Santiago de Chile, t. IV, entregas 3-5, 1914, p. 75-249.
- MANSILLA (Lucio V.). *Una excursión á los Indios Ranqueles*. Biblioteca de « La Nación », nos 197-198. Buenos Aires, 2 vol., t. I, 383 p., t. II, 355 p.
- MARTA. *La cocinera criolla*. Santa Fé, 1916.
- MARTINEZ (Benigno T.). *Elementos de la clasificación y ubicación de las tribus del Río de La Plata*. Revista de la Universidad nacional de Córdoba, 4^e année, nos 9-10, p. 1-52.
- MEAD (Charles W.). *The distribution of an Arawak pendant*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- MEANS (Philip Ainsworth). *Race and society in the Andean countries*. The Hispanic american historical Review, t. I, n° 14, nov. 1918, p. 415-425.
- MOLINS (W. Jaime). *Por el país de los Incas. Los marinos del Titicaca*. Revista del Ateneo hispano-americano, 1^{re} année, n° 1, 1918.
- MORENO (Fulgencio R.). *Algunos datos sobre geografía etnográfica de parte del Paraguay y del Alto Perú*. Cuestión de límites con Bolivia. Negociaciones diplomáticas 1915-1917. Asunción, 1917, p. 15-386.
- MUELLO (Alberto Carlos). *Estudio de las colonias agrícolas-pastoriles indígenas del kilómetro 503 del Río Teuco (Territorio de Formosa), de La Cangayé y la del kilómetro 300 del Río Bermejo (Territorio del Chaco)*. Boletín del Ministerio de Agricultura. Buenos Aires, t. XXII, 1917, p. 172-205.
- NORDENSKIÖLD (Erland). *Forskningar och äventyr i Sydamerika* (Recherches scientifiques et aventures dans l'Amérique du Sud). Stockholm, 1915, 600 p.
- *Indianermythen vom Río Beni im Bolivien*. Deutsche Literaturzeitung, 37^e année, 1916.
- *Om Indianernes Anvendelse af Gummi i Sydamerika* (Sur l'emploi du caoutchouc par les Indiens de l'Amérique du Sud). Geografisk Tidskrift. Copenhague, t. XXIV, 1917, p. 80-86.
- *Comparative ethnographical studies*; t. II : *The changes in the material culture of two indian tribes under the influence of new surroundings*. Göteborg, 1920, xvi-245 p.

- ONELLI (Clemente). *Alfombras, tapices y tejidos criollos*. Buenos Aires, 1916, 56 p., 66 pl.
- *Ensayo de hagiografía argentina*. Buenos Aires, 1916, 22 p.
- *Tejidos criollos e indígenas*. Revista del Centro de estudiantes de arquitectura, juillet 1916.
- OYARZÚN (Aureliano). *La sangre en las creencias y costumbres de los antiguos Araucanos*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXII, 1917, p. 181-216, et Publicaciones del Museo de Etnología y Antropología de Chile. Santiago de Chile, t. I, 1917, p. 51-86.
- *Crónica*. Publicaciones del Museo de Etnología y Antropología de Chile. Santiago de Chile, t. I, 1917, p. 147-149, 297-300.
- *Cay-Cay y Ten-Ten, o sea la tradición del diluvio universal entre los Araucanos*. Publicaciones del Museo de Etnología y Antropología de Chile. Santiago de Chile, t. II, n° 1, 1920, p. 119-127.
- PEREDES (Rigoberto). *Mitos, supersticiones y supervivencias populares de Bolivia* (Prologo del Dr Belisario Díaz ROMERO). 282 p.
- PÉREZ-VALIENTE (Antonio). *Across the Chaco*. Bulletin of the Pan American Union. Washington, mai 1919, p. 543-551.
- PETITHUGUENIN (Jean). *La légende du Saï. A l'aventure*. Paris, t. I, 1920, p. 434-436.
- PI (Wifredo). *Antología de la lirica gauchesca. Los clásicos*. Montevideo, 1918.
- POSNANSKY (Arturo). *Los Chipayas de Carangas*. 2^e édition, La Paz, Escuela tipográfica salesiana, 1918, 20 p.
- PROAÑO (Juan Félix). *Quizquiz ó desastre de una raza*. Riobamba, 1919, 108 p.
- QUIROGA (A.). *El folk-lore argentino*. Revista argentina de ciencias políticas, t. XV, 1918, p. 590-609.
- REED (Carlos S.). *Cementerio indígena postcolombiano de Viluco, provincia de Mendoza* (comunicación preliminar presentada por E. ROMAN). Physis. Buenos Aires, t. IV, 1918, p. 94-96.
- RESTREPO TIRADO (Ernesto). *Algunas observaciones etnográficas sobre el último viaje de Alfínger*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. IX, 1915, p. 471-481.
- RIBEIRO (João). *O Folk-lore (Estudos de literatura popular)*. Rio de Janeiro, 1919, 326 p.
- ROBLES RODRIGUEZ (Euliojio). *Costumbres i creencias araucanas. El juego de la chueca (palin)*. Revista de folklore chileno. Santiago de Chile, t. III, entrega 7, 1914, p. 251-265.
- ROJAS (Aristides). *Prehistoria nacional. Caribes y Guaraníes*. Caracas, 1917.
- ROJAS (Ricardo). *Historia de la literatura argentina. I. Los gauchescos; II. Los coloniales*. Buenos Aires, 1916-1918.
- RONDON (Candido M. da Silva). *Comissão de linhas telegraphicas estrategicas de Matto Grosso ao Amazonas, Anexo n. 5. Ethnographia*. Rio de Janeiro, s. d., 57 p., 16 pl.
- ROSEN (Eric von). *Är den sydamerikanska kubbågen en efterbildning av den indiska kullångbågen? (L'arc à balles de l'Amérique du Sud est-il une imitation du grand arc à balles indien?)*. Ymer. Stockholm, 1919, p. 174-180.
- ROTH (Walter E.). *An inquiry into the animism and folklore of the Guiana Indians*. Thirtieth annual Report of the Bureau of american Ethnology, 1908-1909. Washington, 1915, p. 103-386.
- *Comments: "The Central Arawaks"*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 291-293.

- SAMPAIO (Theodoro). *Os naturalistas viajantes dos seculos XVIII y XIX e o progresso da ethnographia indigena no Brasil*. Revista do Instituto historico e geographico brasileiro. Rio de Janeiro, tomo especial, parte II, 1915, p. 543-594.
- *Sobre prehistoria, civilización y ortografía guaraní*. Anales científicos paraguayos. Puerto Bertoni, série II, n° 6, 1920, p. 552-555.
- SAUNIÈRE (S. de), VICUÑA CIFUENTES (Julio), UHLE (Max), MONTESSUS DE BALLORE (F. de). *Folklore sísmico*. Boletín del Servicio sísmológico de Chile. Santiago-Valparaíso, t. XI, et Revista de Folklore chileno. Santiago, t. IV, entregas 6-8, 1915, p. 221-279.
- SAUNIÈRE (S. de). *Cuentos populares chilenos y araucanos recogidos de la tradición oral*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XVII, 1916, p. 63-111; t. XVIII, 1916, p. 249-272; t. XIX, 1916, p. 60-96; t. XX, 1916, p. 255-272; t. XXI, 1917, p. 252-272; t. XXII, 1917, p. 238-272; t. XXIII, 1917, p. 247-272; t. XXIV, 1917, p. 295-304; t. XXV, 1918, p. 280-304; t. XXVI, 1918, p. 280-304; t. XXVII, 1918, p. 301-304; t. XXVIII, 1918, p. 442-453; et Revista de Folklore chileno. Santiago de Chile, t. VII, 1918, 282 p.
- SCHRENCK (Frhr. von). *Von den letzten der Ureinbewohner Patagoniens und des Feuerlandes*. Illustrierte Zeitung. Leipzig, t. 142, 1914, p. 74-75.
- SECKT (Hans). *Erinnerungen aus der argentinischen Kolonialgeschichte. Schilderungen aus dem Leben eines Chaco-Indianerstammes im 18. Jahrhundert*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, 1919, p. 103-128, 185-208.
- SUBIETA SAGÁMOGA (Luis). *The Yura Indians*. Bulletin of the Pan American Union. Washington, mai 1920, p. 523-525.
- TALAMON (Gastón O.). *Por el folklore*. Nosotros. Buenos Aires, n° 89, p. 290-297.
- *Die zeitgenössische argentinische Musik*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, 1918, p. 303-331, 408-427; 1919, p. 28-39.
- TASTEVIN (C.). *Quelques considérations sur les Indiens du Juruá*. Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, 6^e série, t. X, 1919, p. 144-154.
- *Les Indiens de l'Amazonie*. Les Missions catholiques. Lyon, t. LII, 1920, p. 128-129, 138-140.
- TESCHAUER (Carlos). *Algunas notas sobre ethnologia e « folklore » na flora e avifauna do Brasil*. Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro, t. XXII, 1919, p. 221-230.
- ULLOA SOTOMAYOR (Alberto). *Organización social y legal del trabajo en el Perú*. Revista universitaria. Lima, 1917-1918.
- VICUÑA CIFUENTES (Julio). *Mitos y supersticiones recogidos de la tradición oral chilena*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. IX, 1914, p. 399-453; t. X, 1914, p. 294-333; t. XI, 1914, p. 307-371; t. XII, 1914, p. 415-438; t. XIII, 1915, p. 415-474; t. XIV, 1915, p. 412-459; t. XV, 1915, p. 369-422.
- VILLAFANE (E.). *Leyendas lugareñas*. Nosotros, Buenos Aires, n° 81.
- Visita hecha por mandato de su Majestad e de los Señores Comisarios del su Consejo, por Iñigo Ortiz de Zuñiga, visitador para ello nombrado, del repartimiento de indios encomendado en Gomez Arias Davila, vecino de Guanuco, ante Diego Muñoz Ternero, escribano*. Revista del Archivo nacional. Lima, t. I, 1920, p. 5-48.
- VOGT (P. Fr.). *Die Guarani-Tupi Völker*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, t. V, 1919, p. 85-102, 209-221, 271-297.

- WOLF (Julius). *Ueber alte argentinische Teppiche*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentiniens. Buenos Aires, 1916, p. 241-244.
- ZEVALLOS (E. S.). *Soñando con los Indios del Chaco*. Revista de Derecho, Historia y Letras. Buenos Aires, t. LIX, janv. 1918, p. 19.
- ZURKALOWSKY (Erich). *Observaciones sobre la organización social del Perú antiguo*. El Mercurio peruano. Lima, t. II, 1919, p. 337-332, 480-495.

LINGUISTIQUE.

Amérique en général.

- ZARZO DEL VALLE Y ESPINOSA DE LOS MONTEROS (M. R.) et LOPEZ VALDEMORO DE QUESADA (J.). *Lenguas de América*. Catálogo bibliográfico de 21 manuscritos existentes en la biblioteca real. Madrid, 1914, 36 p.

Amérique du Nord.

- GODDARD (Pliny Earle). *White mountain Apache texts*. Anthropological Papers of the American Museum of Natural History. New York, t. XXIV, part. IV, 1920, p. 367-527.
- *San Carlos Apache texts*. Anthropological Papers of the American Museum of Natural History. New York, t. XXIV, part. III, 1919, p. 139-367.
- HARRINGTON (John Peabody). *Ambiguity in the Taos personal pronoun*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- MICHELSON (Truman). *Vocalic harmony in Fox*. American Journal of Philology, t. XLI, n° 2, p. 181-183.
- RADIN (Paul). *The genetic relationship of the North American Indian languages*. University of California Publications in American Archaeology and Ethnology. Berkeley, t. XIV, n° 5, mai 1919, p. 489-502.
- SAPIR (E.). *Nass River terms of relationship*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 261-271.
- SPECK (F. G.). *Correction to kinship terms among the Northeastern Algonkian*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXII, 1920, p. 85.
- SWANTON (John R.). *A structural and lexical comparison of the Tunica, Chitimacha, and Atakapa languages*. Bureau of American Ethnology, Bulletin 68. Washington, 1919, 56 p.
- UHLENBECK (C. C.). *A survey of the non-pronominal and non-formative affixes of the Blackfoot verb. A contribution to the knowledge of Algonquian word-formation*. Verhandelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, Afdeling Letterkunde. Amsterdam, nieuwe reeks, t. XX, n° 2, avril 1920.

Amérique Centrale.

- AISI KAIKAN WAUNGKATAYA. *Cartilla misquito publicada por la Misión Morava*. Bluefields, Nicaragua, 1918, 30 p.

- ARREOLA (José María). *Jeroglíficos mexicanos de apellidos españoles*. Ethnos. México, t. I, n° 1, avril 1920, p. 17-21.
- BERCKENHAGEN (H.). *Miskito aisi Kaikaia ba Wongtaya*. Misión Morava, Bluefields, 1916, 34 p.
- CASTILLO (Ricardo del). *Estudios lexicográficos, nahuatlismos y barbarismos*. México, 1919, xv-232 p.
- CHAVEZ (Alberto N.). *Bibliografía antropológica Otomi*. Ethnos. México, t. I, n° 3, juin 1920, p. 68-73.
- GAGINI (Carlos). *Diccionario de costarrriqueñismos*. San José, 1919.
- GONZALEZ CASANOVA (P.). *Un cuento en mexicano de origen frances*. Ethnos. México, t. I, n° 2, mai 1920, p. 40-44.
- LEHMANN (Walter). *Zentral-Amerika*, t. I. : *Die Sprachen Zentral-Amerikas*. Berlin, Dietrich Reimer (Ernst Vohsen), 1920, xii-595 p.
- MASON (J. Alden). *Tepecano, a Piman language of western Mexico*. Annals of the New York Academy of Sciences, t. XXV, 1917, p. 309-406.

Amérique du Sud.

- ALVARADO (Lisandro). *Glosarios del bajo español en Venezuela*. Cultura venezolana. Caracas, 3^e année, n° 17, septembre 1920, p. 151-158.
- AMBERGA (Fr. Jerónimo de). *Estudio y enseñanza del Mapuche en la era colonial*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XI, 1914, p. 420-424.
- AUGUSTÁ (Fray Félix José de). *Diccionario araucano-español y español-araucano*. Santiago de Chile, 1916, t. I, 291+15 p., t. II, 421 p.
- BEAUVOIR (J. M.) et ZEBALLOS (E. S.). *Lengua fuegina Shelknám*. Revista de Derecho, Historia y Letras. Buenos Aires, juillet 1915.
- BERMÚDEZ (Washington P. et Sergio Washington). *Lenguaje del Río de La Plata*. *Diccionario de las voces, modismos y refranes de uso corriente en la República argentina, República oriental del Uruguay y República del Paraguay con sus equivalencias en castellano según la décima-tercia edición del diccionario de la lengua por la Academia española*. Buenos Aires, Rosso y Cia.
- BERTONI (Moises S.). *Ortografía guaraní*. Asunción, 1914, 22 p.
- *Las plantas usuales del Paraguay y países limitrofes*. I. *Introducción, nomenclatura y diccionario de los géneros botánicos latino-guaraní*. Asunción, s. d., 78+2 p.
- *La lengua guaraní como documento histórico*. Anales científicos paraguayos. Puerto Bertoni, serie II, n° 6, 1920, p. 432-464.
- BUCHWALD (Otto von). *El rastro de los Atacameños. Un ensayo*. Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos. Quito, t. IV, 1920, p. 158-164.
- Dialecto Chinchaysuyo. Primer suplemento á la Gramática Quichua*, con prólogo de N. S. VARA CADILLO. Revista histórica. Lima, t. VI, n° 3, 1919, p. 207-246.
- CEJADOR (Julio). *El idioma académico y el habla americana*. El Comercio. Lima, n° 38753, 19 octobre 1920.
- COLMAN (Narciso R.). *Ocára Poty (Cantares del Rosicrán) (con un apéndice que contiene producciones poéticas de otros bardos guaraníes)*. Asunción, 1917, 1 vol., 150 p.
- CUERVO (J. R.). *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano, con frecuentes referencias al de los países de Hispano-América*. 6^e édition revue et augmentée, Mâcon, 1914, xi-713 p.
- CÚNEO-VIDAL (R.). *De algunas etimologías del bajo Collasuyo (Urin Collasuyo) de los Incas*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XIII, 1915, p. 295-305.

- GRANDMONTAGNE (Francisco). *La extensión verbal de España*. El Sol. Madrid. 4^e année, n° 1028, 25 nov. 1920.
- HARNIST (Josef). *Zum Spanischen in Argentinien*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, 1919, p. 520-533.
- JANOTA (Otokar J.). *Ollanta čili přisnost otcovská a velkomyslnost králova drama peruanské o třech částech*. Prague, J. Otto, 1917-1918, 89 p. (Traduction en tchèque du drame Ollantay).
- JATAHY (P. T.). *Die Ortsnamen Brasiliens und die Tupisprache*. Mitteilungen des deutsch-südamerikanischen Instituts. Stuttgart et Berlin, t. V, 1918, p. 57-90.
- JUNCAL-VERDÜLLA (J.). *Elementos de ciencia gramatical de la lengua hispano-americana*. Barcelona, 486 p.
- LAFONE-QUEVEDO (S. A.). *Lenguas del Tucumán*. Primera reunión nacional de la Sociedad Argentina de Ciencias naturales, Tucumán, 1916. Buenos Aires, 1919, p. 529-537.
- *Guarani kinship terms as index of social organization*. American anthropologist. Lancaster, new series, t. XXI, 1919, p. 421-440.
- LEMONS R. (Gustavo). *Semántica o ensayo de lexicografía ecuatoriana, con un apéndice sobre nombres nacionales compuestos de raíces quichuas*. Guayaquil, Jorge F. Molestina, 1920, 222 p.
- MAGALHÃES (Basilio de). *Vocabulario da lingua dos Boróros-Coroados do Estado de Mato-Grosso*. Revista do Instituto historico e geographico brasileiro. Rio de Janeiro, t. LXXXIII, 1918 (1919), p. 5-67.
- MALDONES (E.). *Toponimia catamarqueña*. Revista de Derecho, Historia y Letras. Buenos Aires, t. XLIX, p. 252.
- MARTINEZ (T. Alfredo). *Origenes y leyes del lenguaje aplicadas al idioma guaraní*. Buenos Aires, 1916.
- MEDINA (J.-T.). *Fragmentos de la doctrina cristiana en lengua Millicayac del P. Luis de Valdivia, únicos que hasta ahora se conozcan, sacados de la edición de Lima de 1607 y reimpresos en fac simil*. Santiago de Chile, 1918, xxxvi-4 p.
- MILANESIO (Domingo). *Etimología araucana*. Buenos Aires, 1918, 66 p.
- MONNER SANZ (R.). *Notas al castellano en la Argentina*. Madrid, 2^e édition, 1918.
- RODRÍGUEZ NAVAS (M.). *La evolución de la lengua española con relación a los pueblos hispano-americanos*. Conferencias. Madrid, 1915, 31 p.
- ROMÁN (Manuel Antonio). *Diccionario de chilenismos y de otras voces y locuciones viciosas*. Santiago de Chile, Imprenta de San José, 5 vol., 1901-1918.
- TASTEVIN (C.). *Note sur quelques mots français empruntés à la langue Tupi du Brésil, au Galibi de la Guyane, et à l'Aruac des Antilles*. Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, 6^e série, t. X, 1919, p. 133-144.
- TORO-GISBERT (M.). *Americanismos*. Paris, Ollendorff, 287 p.
- VALENZUELA (Pedro Armengol). *Glosario etimológico de nombres de personas, animales, plantas, ríos y lugares aborígenes de Chile y de algunas otras partes de América*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. X, 1914, p. 144-206; t. XI, 1914, p. 218-262; t. XII, 1914, p. 249-296; t. XIII, 1915, p. 122-156; t. XVI, 1915, p. 281-310; t. XVII, 1916, p. 273-304; t. XVIII, 1916, p. 273-304; t. XIX, 1916, p. 273-304; t. XX, 1916, p. 273-304; t. XXI, 1917, p. 273-304; t. XXII, 1917, p. 273-304; t. XXIII, 1917, p. 273-304; t. XXIV, 1917, p. 337-382.
- VEHLS (Rafael). *El castellano en América*. Nosotros. Buenos Aires, 1918, n° 105, p. 86.

- WAGNER (Max Leopold). *Amerikanisch-spanish und Vulgärlatein*. Zeitschrift für romanische Philologie, t. XL, 1920, p. 286-312, 385-404.
- WINKELRIED BERTONI (A. de). *Fauna paraguay. Catálogos sistemáticos de los vertebrados del Paraguay*. Asunción, s. d., 86 p.

HISTOIRE.

- ACEVEDO (Eduardo). *Manual de historia uruguaya*. Montevideo, t. I, 1917.
- ALTOLAGUIRRE Y DUVALE (A.). *Vasco Nuñez de Balboa. Estudio histórico*. Madrid, Imprenta del Patronato de huérfanos de intendencia é intervención militares, 1914, 231 p.
- AMBERGA (Fr. Jerónimo de). *La epopeya de Boroa*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XVIII, 1916, p. 57-82.
- ANONYMOUS CONQUEROR (THE). *Narrative of some things of New Spain*. Translated and edited by Marshall H. SAVILLE. Cortès Society, New York, 1917.
- ARANGO M. (Gabriel). *Santiago de Arma*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. IX, 1915, p. 212-220.
- ARAUJO (O.). *Descubrimiento del Río de La Plata*. Revista histórica. Montevideo, t. VII, n° 21.
- ARCAYA (Pedro Manuel). *Narración del primer viaje de Federmann a Venezuela*. Caracas, Tip. El Comercio, 1916, 135 p.
- BABCOCK (William H.). *Antillia and the Antilles*. The geographical Review. New York, t. IX, 1920, p. 109-124.
- BAEZ (Cecilio). *Roque González de Santa Cruz, apóstol del Paraguay y principal fundador de las misiones del Paraná y del Uruguay*. Revista de Derecho, Historia y Letras. Buenos Aires, t. XVIII, mai 1916, p. 12-28.
- BARBAGELATA (Hugo H.). *Artigas y la revolución americana*. Paris, Ollendorff, s. d., VIII-404 p.
- BARRERA (Ramón de la). *Interesante documento. Derrotero de un camino de la ciudad de Pasto al Amazonas, por el río Putumayo, formado en 1785 por don —*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. IX, 1915, p. 46-54.
- BARREY (Ph.). *Les origines de la colonisation française aux Antilles; la Compagnie des Indes occidentales*. Le Havre, 1915, 224 p.
- Benalcázar o Belalcázar?* Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. X, 1916, p. 251-256.
- BERTELSEN (A.). *Navnegivning i Grønland*. Danmark-Ekspeditionen til Grönlands nordøstkyst, 1906-1908. Meddelelser om Grønland. Copenhagen, t. LVI, 1918, p. 221-287.
- BLANCO FOMBONA (Rufino). *Bolívar y sus émulos*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XIV, 1915, p. 314-328.
- *La vida de Bolívar por Larrazábal*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXVIII, 1918, p. 130-154; t. XXIX, 1919, p. 187-211; t. XXX, 1919, p. 212-239.
- BOCKSRUTH (Michel). *Les Missions bénédictines à l'île de la Trinité*. Les Missions catholiques. Lyon, t. LII, 1920, p. 140-141, 163-164, 175-176, 187-189.
- BOLTON (H. E.). *Father Escobar's relation of the Oñate expedition to California*. Catholic historical Review, t. V, 1919, p. 19-41.

- BRUUN (Daniel). *The icelandic colonization of Greenland and the finding of Vineland*. Danmark-Ekspeditionen til Grönlands nordöstkyst, 1906-1908. Meddelelser om Grönland. Copenhagen, t. LVII, 1918, 228 p.
- BULNES (Gonzalo). *Bolívar en el Perú. Últimas campañas de la independencia del Perú*. Madrid, t. II, 1919, 429 p.
- CABRERA (Pablo). *Córdoba de la Nueva Andalucía*. (De la Revista de la Universidad nacional de Córdoba, años III y IV). Córdoba, 1917, 186 p.
- *El acta de fundación de la ciudad de Tucumán*. Revista de la Universidad nacional de Córdoba. Córdoba, 5^e année, t. I, 1918, p. 205-220.
- CAMPBELL (Edna F.). *New Orleans in early days*. The geographical Review. New York, t. X, 1920, p. 31-36.
- CAPPUS (Wilh.). *Zur Geschichte der Deutschen in Argentinien*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentiniens. Buenos Aires, 1915, p. 116-123, 208-216.
- CARBIA (Rómulo D.). *Historia ecclesiastica del Río de La Plata*. Buenos Aires, 1914, t. I (1536-1673), t. II (1673-1810).
- CARDOSO (Anibal). *El río de La Plata desde su genesis hasta la conquista*. Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires, t. XXVII, 1913, p. 153-284.
- Carta inédita de Bolívar á Hyslop*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. IX, 1915, p. 286-289.
- CERVANTES DE SALAZAR (Franc.). *Crónica de la Nueva España*, publicada por M. MAGALLÓN. Madrid, The Hispanic Society of America, 1914, xxiv-843 p.
- CHAPMAN (Charles E.). *Catalogue of materials in the Archivo general de Indias for the history of the Pacific coast and the american Southwest*. University of California Publications in History. Berkeley, t. VIII, 1919, vi-755 p.
- CHARLES (P.). *La question d'Arica et Tacna*. Annales de géographie. Paris, t. XXIX, 1920, n^o 160, p. 319-320.
- CHAVEZ (Alberto N.). *Bibliografía antropológica californiana*. Ethnos. México, t. I, 1920, p. 100-106.
- CHRISTENSEN (Juan). *Los itinerarios del oidor Juan de Matienzo*. Revista de la Universidad nacional de Córdoba. Córdoba, 4^e année, t. II, 1917, p. 268-312.
- *Fundación de Santiago del Estero*. Revista de la Universidad nacional de Córdoba. Córdoba, 5^e année, t. I, 1918, p. 12-50.
- Colección de publicaciones históricas de la Biblioteca del Congreso Argentino. La Audiencia de Charcas. Correspondencia de presidentes y oidores* (Publicación dirigida por D. Roberto LEVILLIER), t. I, Madrid, 1918, 715 p.
- COLMO (A.). *Los países de la América latina*. Madrid, 1915, 661 p.
- COOSTER (A.). *The literary history of Spanish America*. New York, Macmillan, 1916, 495 p.
- CORRÉA (A. A. Mendes). *Um problema paleographico*. Revista da Faculdade de Letras do Porto. Porto, 1920, n^{os} 1-2.
- CRUZ (Ernesto de la). *El genio político de Bolívar*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXII, 1917, p. 163-180.
- CUNDALL (Frank) et PIETERSZ (Joseph L.). *Jamaica under the Spaniards, abstracted from the Archive of Seville*. The Institute of Jamaica, Kingston, 1919, 115 p.
- CÚNEO-VIDAL (Rómulo). *Cuatro documentos inéditos relativos á la sepultura de Francisco Pizarro*. Revista histórica. Lima, t. VI, n^o 2, 1919, p. 171-179.
- *Por qué Cristóbal Colón pasó á España. Crítica de los acontecimientos que precedieron al descubrimiento del Nuevo Mundo*. Revista histórica. Lima, t. VI, n^o 3, 1919, p. 270-276.

- DÁVILA GARIBI (J. Ignacio). *Memorias Tapatías : artículos históricos y tradicionales referentes a Guadalajara*. Guadalajara, 1920.
- DESDEVISES DU DÉZERT (G.). *Les sources manuscrites de l'histoire de l'Amérique latine à la fin du XVIII^e siècle (1760-1807)*. Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires. Paris, nouvelle série, fascicule 12, 1914, 64 p.
- DÍAZ DEL CASTILLO (Idelfonso). *Bolívar a Santander. Dos comunicaciones importantes*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XI, 1917, p. 232-236.
- Documentos inéditos sobre la guerra de la Independencia*. Revista histórica. Lima, t. VI, n° 2, 1919, p. 198-204.
- Documentos para la historia argentina* (publicados bajo los auspicios de la Facultad de Filosofía y Letras). Buenos Aires, t. I, 1913, x-404 p. : *Real hacienda (1776-1780)*; t. II, 1914, viii-437 p. : *Real hacienda (1774-1780)*; t. III, 1914, xxvi-506 p. : *LASTARRIA* (Miguel). *Colonias orientales del Río Paraguay ó de La Plata (1805)*, con introducción de Enrique DEL VALLE IBERLUCEA; t. IV, 1915, xv-596 p. : *Abastos de la Ciudad y Campaña de Buenos Aires (1773-1809)*, con introducción de Juan Agustín GARCÍA; t. V, 1915, cxvi-464 p. : *Comercio de Indias. Antecedentes locales (1713-1778)*, con introducción de Ricardo LEVENE; t. VI, 1915, 544 p. : *Comercio de Indias. Comercio libre (1778-1791)*, con introducción de Ricardo LEVENE; t. VII, 1916, xcvi-430 p. : *Comercio de Indias, Consulado, Comercio de Negros y de extranjeros (1791-1809)*, con introducción de Diego Luis MOLINARI; tome VIII, 1917 : *Sesiones de la Junta electoral de Buenos Aires (1815-1820)*.
- EACHEVERRÍA Y REYES (Aníbal). *Precursores de Colón*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XIII, 1915, p. 161-190.
- ERCILLA Y ZUÑIGA (Alonso de). *La Araucana. Edición del Centenario, ilustrada con grabados, documentos, notas históricas y bibliográficas y una biografía del autor*. La publica José Toribio MEDINA. Santiago de Chile, Imprenta elzeviriana, 1910-1918, 5 vol., t. I, xx-607 p.; t. II, 347 p.; t. III, vi-352 p.; t. IV, 512 p.; t. V, 559 p.
- ERRÁZURIZ (Crescente). *El cerco de Concepción en 1564*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XIV, 1915, p. 329-347.
- ESPEJO (Juan Luis). *Hernando de Ibarra (ensayo biográfico)*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XVI, 1915, p. 352-385.
- FELIÚ Y CRUZ (Guillermo). *Juan Fernández y Juan Jufré. Estudio histórico-crítico*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXVII, 1918, p. 458-479.
- FONTE (Andrés F.). *Bolívar y otros ensayos*. Caracas, 1919, 354 p.
- FRIEDERICI (G.). *Die Grundlegung der Vereinigten Staaten vor 300 Jahren*. Die Wage. Wirtschaft, Kunst, Wissen. Vienne, n° 5, 30 octobre 1920.
- GARCÍA HUIDOBRO G. (Eliás). *Una casa colonial a mediados del siglo XVIII*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XIV, 1915, p. 348-357.
- GARCILASO DE LA VEGA. *Los comentarios reales de los Incas. Anotaciones y concordancias con las Crónicas de Indias*, por Horacio H. URTEAGA; *Elogio del Inca Garcilaso*, por José DE LA RIVA AGÜERO. Colección de historiadores clásicos del Perú, t. I, 4 vol. Lima, 1918-1920.
- GAVIDIA (Francisco). *Historia moderna de El Salvador*. San Salvador, Imp. Melendez, 1917, 242 p.
- GAZULLA (Policarpo). *Los primeros mercedarios en Chile, 1535-1600*. Santiago de Chile, 1918, xxi-482 p.
- GOENAGA (José M.). *La entrevista de Guayaquil (San Martín y Bolívar)*. Rome, 2^e édition, 1915, 57 p.

- GOULD (Alicia B. de). *Nuevos datos sobre Colón y otros descubridores*. Boletín de la real Academia de la Historia. Madrid, t. LXXVI, 1920, p. 201-214.
- GROSSAC (Paul). *Noticia sobre Ruy Díaz de Guzmán y su obra. Edición crítica de « La Argentina »*. Notas a « La Argentina ». *El desamparo de Corpus Christi. Documentos de los archivos de Indias, de la Curia eclesiástica y de la Asunción. El mapa atribuido á Guzmán y facsímil de él*. Anales de la Biblioteca nacional. Buenos Aires, t. IX, 1914, LIII-486 p.
- *La segunda fundación de Buenos Aires. Juan de Garay. Documentos de los archivos de Indias, Asunción, generales Mitre y Garmendia*. Anales de la Biblioteca nacional. Buenos Aires, t. X, 1915, CCC-264 p.
- *Mendoza y Garay. Las dos fundaciones de Buenos Aires, 1536-1580*. Buenos Aires, J. Menéndez, 1916, XXXI-547 p.
- HAIGH (Samuel). *Bosquejos de Buenos Aires, Chile y Perú*. Biblioteca de La Nación, n° 783. Buenos Aires, 1918, 268 p.
- HALL (Basilio). *El general San Martín en el Perú*. Biblioteca de La Nación, n° 771. Buenos Aires, 284 p.
- HAMILTON (Louis). *Ursprung der französischen Bevölkerung Canadas. Ein Beitrag zur Siedelungsgeschichte Nordamerikas*. Berlin, 1920, 88 p.
- HARING (Clarence Henry). *Trade and navigation between Spain and the Indies in the time of the Hapburgs*. Cambridge, Harvard University Press, 1918, xxvii-371 p.
- HARRIS (Rev. Dean). *The men who broke the trail to Hudson bay*. Thirty-first annual archaeological Report, 1919. Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1919, p. 88-99.
- HASBROUCK (Louise S.). *Mexico from Cortes to Carranza*. New York, D. Appleton et Cie, 1918, ix-329 p.
- HENAO (Jesús María). *Belalcázar y Robledo*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. X, 1916, p. 356-373.
- HEREDIA (C. M. de). *Los Jesuitas de la Nueva España, catequistas*. Razón y Fé. Madrid, 1914, p. 462-474.
- HERRERA (Luciano). *España y los Indios de América*. Bogotá, 1918, 99 p.
- HILLER (George). *Einwanderung und Kolonisation in Argentinien* (mit einer Einleitung von Julius Wolff). Berlin, Dietr. Reimer, t. I, 159 p.
- HODGE (F. W.). *The origin and destruction of a national Indian portrait gallery*. Holmes anniversary Volume. Washington, 1916.
- *Bibliography of Fray Alonso de Benavides*. Indian notes and monographs, a series of publications relating to the american aborigines. Museum of the American Indian, Heye Foundation, New York, t. III, n° 1, 1919, p. 3-39.
- HOVELAQUE (Henri Léon). *Précis de l'histoire des États-Unis d'Amérique*. Paris, Delagrave, 1919, 282 p.
- HUMBERT (Jules). *L'évolution intellectuelle en Nouvelle-Grenade à la fin du XVIII^e siècle*. Bulletin de l'Amérique latine. Paris, 9^e année, 1920, p. 97-103.
- *Histoire de la Colombie et du Vénézuéla, des origines jusqu'à nos jours*. Bibliothèque France-Amérique. Paris, Alcan, 1921, 216 p.
- ISPÍZUA (S. de). *Bibliografía histórica sudamericana*. Ensayo. Bilbao, 1915, 19 p.
- *Historia de los Vascos en el descubrimiento, conquista y civilización de América*. Bilbao, 2 vol., t. I, 1914, ix-274 p.; t. II, 1915, xv-354 p.
- JAIMES FREYRE (Ricardo). *El Tucumán del siglo XVI (bajo el gobierno de Juan Ramírez de Velasco)*. Buenos Aires, 1914, 240 p.
- *El Tucumán colonial (Documentos y mapas del Archivo de Indias)*. Buenos Aires, 1915, 193 p.

- JAIMES FREYRE (Ricardo). *El descubrimiento de Tucumán. Itinerario de Diego de Rojas*. La Nación. Buenos Aires, 13 septembre 1916.
- *Historia del descubrimiento de Tucumán, seguida de investigaciones históricas*. Buenos Aires, 1916, 312 p.
- J. L. R. *Historia de la República del Ecuador*, t. I (1809-1861). Quito, 1920, 471 p.
- KOEBEL (W. H.). *Argentina, past and present*. Londres, 1914.
- KOLISCHER (Karl Arthur). *Zur Entdeckungsgeschichte Amerikas. Die Normannen in Amerika vor Columbus. Eine kritische Studie*. Mittheilungen der kais. königl. geographischen Gesellschaft in Wien, t. LVII, 1914, p. 239-249.
- LAFONE QUEVEDO (S.-A.). *Londres y Tucumán (Fragmento histórico)*. Revista de la Universidad nacional de Córdoba. Córdoba, 6^e année, t. III, 1919, p. 3-36.
- LARRAZARAL (Felipe). *Vida del libertador Simón Bolívar*. Con prólogo y notas de R. BLANCO-FOMBONA. Madrid, 1918, t. II, 589 p.
- LARROUY (A.). *Documentos relativos á Nuestra Señora del Valle y á Catamarca*, t. I, (1591-1764). Buenos Aires, 1915, 367 p.
- *Historia de Nuestra Señora del Valle, 1^a parte (siglo XVII)*. Buenos Aires, 1916, 166 p.
- LATORRE (G.). *La separación del Virreinato de Nueva España de la Metrópoli*. Revista de archivos, bibliotecas y museos. Madrid, 1914, t. XVIII, p. 131-152.
- LECLERCQ (Jules). *La découverte de l'Amérique par les Islandais*. Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des Lettres et des Sciences morales et politiques et de la classe des Beaux-Arts. Bruxelles, 1914, p. 249-256.
- LE CONTE (René). *Congrégations protestantes et sociétés communistes allemandes aux États-Unis*. Revue internationale de Sociologie. Paris, 28^e année, n^{os} 7-8, juillet-août 1920, p. 358-372.
- *L'émigration allemande en Amérique*. France-Amérique. Paris, 9^e année, n^o 80, août 1918, p. 53-63, n^o 81, septembre 1918, p. 82-84; 11^e année, n^o 100, avril 1920, p. 141-145.
- *L'émigration allemande au Canada*. Le Mouvement géographique. Bruxelles, 33^e année, 15 août 1920, p. 424-432.
- *La colonisation allemande au Brésil*. Le Mouvement géographique. Bruxelles, 33^e année, n^o 36, 5 septembre 1920, p. 464-474.
- *Le rôle des Allemands au Brésil*. Le Mouvement géographique. Bruxelles, 33^e année, n^o 37, 12 septembre 1920, p. 485-489.
- *L'émigration allemande à La Plata*. Le Mouvement géographique. Bruxelles, 33^e année, n^o 40, 3 octobre 1920, p. 521-526.
- *L'émigration allemande au Chili et dans le reste de l'Amérique latine*. Le Mouvement géographique. Bruxelles, 33^e année, n^o 41, 10 octobre 1920, p. 532-536.
- LEON (Nicolas). *Compendio de la historia general de México desde los tiempos prehistóricos hasta la época actual*. 2^e édit., México, 1919, 660 p.
- LUMNIS (Charles F.). *Los exploradores españoles del siglo XVI. Vindicación de la acción colonizadora española en América*. Barcelone, 1916, 319 p.
- MAAS (P. Otto). *Las órdenes religiosas de España y la colonización de América en la segunda parte del siglo XVIII*. Barcelone, 1919, 217 p.
- MAC LENNAN (J. S.). *Louisbourg from its foundation to its fall, 1713-1758*. Londres, Macmillan, 1918, 454 p.
- MAURTUA (Anibal). *Monografía histórico-geográfica de la Provincia del Pachitea*. Boletín de la Sociedad geográfica de Lima. Lima, t. XXXIV, 1918, p. 199-233, 241-285.

- MEANS (P. Ainsworth). *Memorias antiguas historiales del Perú*. El Mercurio peruano. Lima, t. IV, 1920, p. 354-367.
- *Ciertos aspectos de la rebelión de Túpac-Amaru II (1780-1781)*. Lima, Sanmartí, y C^{ia}, 1920, 26 p.
- MEDINA (J. T.). *La primitiva inquisición americana (1493-1569)*. Estudio histórico. Documentos. Santiago de Chile, 1914, 2 vol., 539 et 287 p.
- *Noticias biobibliográficas de los Jesuitas expulsos de América en 1767*. Santiago de Chile, Imprenta elzeviriana, 1915, ix-327 p.
- *Juan Gómez de Almagro, el que aprobó « La Araucana »*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XX, 1916, p. 5-42.
- *El piloto Juan Fernández, descubridor de las islas que llevan su nombre y Juan Jufré, armador de la expedición que hizo en busca de otras en el Mar del Sur*. Estudio histórico. Santiago de Chile, Imprenta elzeviriana, 1918, viii-261 p.
- MELO (Rosendo). *Historia de la marina del Perú*. Boletín de la Sociedad geográfica de Lima. Lima, t. XXXIV, 1918, p. 397-458 (Suite).
- MENDIETA Y NUÑEZ (L.). *Ensayo sobre el estado civil en México*. Ethnos. México, t. I, n° 1, avril 1920, p. 21-24.
- MERINO (Abelardo). *Inscripción de la lápida colocada en Triana (Sevilla) para conmemorar la salida de la expedición que descubrió el estrecho de Magallanes*. Boletín de la real Sociedad geográfica. Revista de Geografía colonial y mercantil. Madrid, t. XVII, 1920, p. 116-132.
- MITRE (B.). *Historia de San Martín y de la emancipación sudamericana*. Madrid, 1917.
- *Ensayos históricos*. I. *La sociabilidad argentina (1770-1794)*. II. *La emancipación sudamericana*. III. *Orígenes de la imprenta argentina*. IV. *Rivadavia*. Buenos Aires, 1918, 256 p.
- MOLINARI (Diego Luis). *El gobierno del Perú (siglo XVI)*. Ensayo de reconstitución bibliográfica. Anales de la Facultad de derecho y ciencias sociales. Buenos Aires, 1916.
- MONTESUS DE BALLORE (Fernando de). *La Atlántida de Platón*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XVI, 1915, p. 57-68.
- NAVARRO (Lucas Fernandez). *L'état actuel du problème de l'Atlantide, 1^{ère} partie*. Revue générale des sciences pures et appliquées. Paris, 1916, p. 429.
- *Nuevas consideraciones sobre el problema de la Atlantis*. Revista de la real Academia de ciencias. Madrid, t. XV, 1917, n° 9.
- NAVARRO Y LAMARCA (C.). *Historia general de América*. Madrid-Buenos Aires, 1915, 2 vol.
- NEVEU (M.). *Dans La Plata de 1863 à 1866*. Précis analytique des Travaux de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen pendant l'année 1918. Rouen, 1919, p. 275-322.
- NORDENSKIÖLD (Erland). *Sydamerika. Kampen om guld och silver, 1498-1600* (L'Amérique du Sud. La lutte pour l'or et l'argent, 1498-1600). Upsala, 1919, 241 p.
- OEXMELIN (Alex. Olivier). *Histoire des aventuriers, des flibustiers et des boucaniers d'Amérique* (traduit du hollandais). Paris, Editions de la Sirène, 1920, 255 p.
- O'LEARY (D.). *Ultimos años de la vida pública de Bolívar*. Madrid, 1917.
- *Bolívar y las repúblicas del Sur: Argentina, Chile, Brasil, Uruguay, Paraguay, Bolivia* (Notas de R. BLANCO-FOMBONA). Madrid, Editorial América, 1919, 230 p.
- *Cartas de Sucre al Libertador*. Madrid, Sociedad española de librería, 1919, t. I, (1820-1826), t. II (1826-1830).

- O'LEARY (D.). *Historia de la independencia americana. La emancipación del Perú según la correspondencia del general Heras con el Libertador (1821-1830)*. Madrid, 1919, 495 p.
- *Gran Colombia y España (1819-1822)*. Notas de R. BLANCO-FOMBONA. Madrid, 1919, 275 p.
- OLIVEIRA LIMA (M.). *Formación histórica de la nacionalidad brasileña*. Traducción y prólogo de Carlos PEREYRA. Madrid, 1918, 278 p.
- OTTSEN (Hendrik). *Journael van de reis naar Zuid-Amerika (1598-1601)*, met inleiding en bijlagen uitgegeven door J. W. IJZERMAN. Werken uitgegeven door de Linschoten-vereeniging, t. XVI. 'S-Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1918, cxlv-253 p., 3 cartes, 5 planches.
- OUTES (F. F.). *Notas para el estudio de la geografía histórica rioplatense. La Matanza y el rio de los Querandies*. Buenos Aires, 1917, iv-49-1 p., 15 cartes.
- PASTELLS (R. P. Pablo). *Historia de la Compañía de Jesús, en la Provincia del Paraguay (Argentina, Paraguay, Uruguay, Perú, Bolivia, y Brasil), según los documentos originales del Archivo de las Indias extractados y anotados*. Madrid, librería de Victoriano Suárez, t. II, 1915, iv-775 p.; t. III, 1918, 544 p.
- PICHARDO (B.). *Reliquias históricas de la Española*. Santo Domingo, 1920.
- PONTE (Andrés F.). *La revolución de Caracas y sus próceres*. Caracas, Imprenta nacional, 1918, viii-164 p.
- *Bolívar y otros ensayos, con muchos datos desconocidos*. Caracas, Tip. Cosmos, 1919, 354 p.
- POSADA (E.). *Bibliografía bogotana*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. IX, 1915, p. 32-44, 99-104, 152-160, 221-229, 293-304, 367-374, 427-434, 497-504, 563-570; t. X, 1916, p. 385-437, 577-615; t. XII, 1920, p. 47-59, 96-105, 145-161.
- PRADEL DE LAMASE (Martial de). *Un officier colon en Louisiane. Le chevalier de Pradel (1692-1764)*. Revue de l'histoire des colonies françaises, 1920, p. 109-134.
- QUESADA (Vicente G.). *Historia colonial argentina; con un estudio biográfico y crítico por C. O. BUNGE*. Buenos Aires, La Cultura argentina, 1915, 312 p.
- *La vida intelectual en la América española durante los siglos XVI, XVII y XVIII; con una introducción de Horacio RAMOS MEJÍA*. Buenos Aires, La Cultura argentina, 1917, 328 p.
- QUINTANA (M. J.). *La vida de Vasco Nuñez de Balboa*. Edited with notes and vocabulary by G. G. BROWNELL. Boston, Ginn et Cie, 1914, viii-112 p.
- RADIN (Paul). *The sources and authenticity of the history of the ancient Mexicans*. University of California Publications in american Archaeology and Ethnology. Berkeley, t. XVII, 1920, p. 1-150.
- REGEL (Fritz). *Die Deutschen in Argentinien und die deutschen Interessen daselbst*. Festschrift zu Dietrich Schäfers 70sten Geburtstag. Forschungen und Versuche zur Geschichte des Mittelalters und der Neuzeit. Iéna, 1915, p. 747-796.
- Relación de los acontecimientos de Tinta y Lampa, en el reino del Perú, con motivo de las sublevaciones de los Indios en el año de 1780*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XI, 1917, p. 657-673.
- RESTREPO TIRADO (Ernesto). *Descubrimiento y conquista de Colombia*. Bogotá, t. I, 1917; t. II, 1919, 431 p.
- Revista del Archivo general administrativo ó Colección de documentos para servir al estudio de la historia de la República oriental del Uruguay* (dirigida por Angel G. COSTA). Montevideo, t. IX, 1919, 616 p.
- RIVA AGÜERO (José de la). *Elogio del Inca Garcilaso*. Revista universitaria de la Universidad mayor de San Marcos. Lima, t. XI, 1916, p. 335-412.

- RODRIGUEZ CODOLÁ (Manuel). *Historia de España y de los pueblos hispano-americanos hasta su independencia*. Barcelone, t. I, 1919, 544 p.
- RODRÍGUEZ DE LA PEÑA (José). *Españoles de antaño (El Capitán Contreras, Alvar Núñez Cabeza de Vaca, Bernal Díaz del Castillo y otros capitanes)*. Madrid, 1916, 240 p.
- RODRÍGUEZ NAVAS (M.). *Cristóbal Colón español*. Revista de derecho e historia, t. XLIX, p. 602.
- ROMERO (Carlos A.). *Los de la Isla del Gallo*. Revista histórica. Lima, t. VI, n° 2, 1919, p. 109-170.
- *El Padre Pablo Joseph de Arriaga*. Revista histórica. Lima, t. VI, n° 3, 1919, p. 277-284.
- ROMERO DE TERREROS (Manuel). *Colónial residences of Mexico*. Bulletin of the Pan American Union. Washington, juin 1920, p. 644-656.
- ROY (Pierre George). *Un hydrographe du roi à Québec : Jean-Baptiste-Louis Franquelin*. Mémoires et Comptes rendus de la Société royale du Canada. Ottawa, 3^e série, t. XIII, 1919, Section I, p. 47-59.
- ROY (Régis). *Jacques Cartier était-il noble ?* Mémoires et Comptes rendus de la Société royale du Canada. Ottawa, 3^e série, t. XIII, 1919, Section I, p. 61-67.
- RUIZ DE OBREGON (A.). *Vasco Nuñez de Balboa. Historia del descubrimiento del Oceano Pacífico*. Barcelone, 1914, 188 p.
- RUIZ GUIÑAZÚ (Enrique). *Garay, fundador de Buenos Aires. Documentos referentes a las fundaciones de Santa Fé y Buenos Aires, publicados por la Municipalidad de la Capital federal, administración del Señor Intendente Dr A. Gramajo y prologados y coordinados por el Dr. —, 1580-1615*. Buenos Aires, 1915, cxx-248 p.
- RUTOT (A.). *Pourrait-on retrouver les ruines de la capitale des Atlantes ?* Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique (Classe des Beaux-Arts). Bruxelles, t. I, 1920. T. à p., 37 p.
- SALAVERRÍA (José María). *Los conquistadores. El origen heroico de América*. Madrid, 1918, 229 p.
- SANCHO (Pedro). *An account of the conquest of Peru*. Edited by Philip Ainsworth MEANS. Cortès Society, New York, 1917.
- SANFUENTES CORREA (Enrique). *Cristóbal Colón y su detractor, el marqués de Dos-fuentes (don Fernando Antón del Olmet)*. Santiago, Imprenta universitaria, 1918, 151 p.
- SAN MARTÍN. *Su correspondencia (1823-1850)*. Madrid, 1919, 368 p.
- SANTIAGO VELA (Gregorio de). *Ensayo de una biblioteca iberoamericana de la orden de San Agustín*. Obra basada en el Catálogo biobibliográfico agustiniano del P. Bonifacio Moral. Madrid, t. I, 1913, xxx-742 p., t. II, 1915, 722 p.
- SAVILLE (Marshall H.). *The earliest notices concerning the conquest of Mexico by Cortès in 1519*. Indian notes and monographs, a series of publications relating to the american aborigines. Museum of the american Indian, Heye Foundation, New York, t. IX, n° 1, 1920, p. 3-54.
- SCHEFER (Jakob). *Thomas Gage und sein Reisebericht aus Mittelamerika*. Berne, 1915, 70 p.
- SCHUCHERT (C.). *Atlantis and the permanency of the north Atlantic Ocean bottom*. Proceedings of the national Academy of Sciences. Washington, t. III, n° 2, février 1917.
- SCHUMACHER (Herman Albert). *Biografía del general Agustín Codazzi, aumentado con notas, documentos y cartas por Constanza Codazzi de Convers* (traduction espa-

- gnole par Francisco MANRIQUE). Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. IX, 1915, p. 1-32, 104-128, 160-192, 229-256, 305-320, 374-384, 393-427.
- SILVA (J. Francisco V.). *Los reinos españoles de las Indias á principios del siglo XVIII*. Boletín de la real Sociedad geográfica. Revista de Geografía colonial y mercantil. Madrid, t. XVII, 1920, p. 146-176.
- *El libertador Bolívar y el deán Funes. Revisión de la historia argentina. Seguido de importantísimos documentos, como la correspondencia del deán Funes con el Libertador y otros personajes*. Madrid, s. d., 422 p.
- STEENSBY (H. P.). *Nordboernes Opdagelse af Amerika* (Découverte de l'Amérique par les peuples du Nord). Ymer. Stockholm, 1919, p. 192-203.
- SULTE (Benjamin). *Au lac La Pluie, 1731*. Bulletin de la Société de Géographie de Québec, t. XIV, 1920, p. 16-20.
- *Au lac Winnipeg, 1734*. Bulletin de la Société de Géographie de Québec, t. XIV, 1920, p. 140-142.
- SWEET (W. W.). *A history of Latin America*. New York et Cincinnati, The Abingdon Press, 1919, 383 p.
- THAYER OJEDA (Tomás). *Los héroes indígenas de « La Araucana »*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XV, 1915, p. 306-364.
- *Estudio histórico sobre las regiones de los Coronados y de los Rabudos*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXVIII, 1918, p. 155-200; t. XXIX, 1919, p. 212-252.
- *Apuntes para la historia económica y social durante el período de la conquista de Chile (1540-1565)*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXXIV, 1920, p. 174-222.
- *Reseña histórico-biográfica de los eclesiásticos en el descubrimiento y conquista de Chile*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XXXV, 1920, p. 290-325.
- URIBE (Gonzalo V.). *Los arzobispos y obispos colombianos desde el tiempo de la colonia hasta nuestros días*. Bogotá, 1918, 842 p.
- URQUIA (Delfino). *San Martín*. Paris, Jouvé et C^{ie}, 1916, 113 p.
- VARA CADILLO (N. S.). *Un documento inédito sobre legislación colonial de hacienda*. Revista histórica. Lima, t. VI, n° 3, 1919, p. 247-253.
- VÁSCONES (Padre Francisco). *Historia de la literatura ecuatoriana*. Quito, 1919, t. I, 195 p.
- VEGA (Manuel J.). *La República de Chile y el libertador Simón Bolívar*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. XVI, 1915, p. 424-443.
- VIGNAUD (Henry). *The Columbian tradition on the discovery of America and of the part played therein by the astronomer Toscanelli*. Oxford, Clarendon Press, 1920, 62 p.
- VILLANUEVA (Carlos A.). *Historia diplomática. El mariscal de Ayacucho y la liga austral*. Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos. Quito, t. III, 1919, p. 243-252.
- VILLAR (H. del). *La población de América del siglo XVIII al XX*. Estudio, revista mensual. Barcelone, t. VII, n°s 21-22.
- VOGT (P. Fr.). *Geschichtliches über die Wasserfälle des Iguazú und Paraná*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, 1919, p. 357-372.
- WEILL (Georges). *Histoire des États-Unis, 1789-1917*. Bibliothèque France-Amérique. Paris, Alcan, 1919.

- WIENER (Leo). *Africa and the discovery of America*. Philadelphia, Innes and Sons, t. I, 1920, 290 p.
- WIESSE (Carlos). *Historia del Perú colonial* (dedicada á los colegios de segunda enseñanza y escuelas especiales). Lima, E. Rosay, 1918, 226 p.
- *Historia del Perú y de la civilización peruana* (para las escuelas de primera enseñanza). Lima, E. Rosay, 1917, 228 p.
- ZORRILLA DE SAN MARTÍN (Juan). *La epopeya de San Martín. Historia de los tiempos heroicos de la República oriental del Uruguay*. 2^e édition, Barcelone, 2 vol., 1916-1917, t. I, xxxi-750 p., t. II, 663 p.
- ZURKALOWSKI (Erich). *El establecimiento de las encomiendas en el Perú y sus antecedentes*. Revista histórica. Lima, t. VI, n^o 3, 1919, p. 254-269.

GÉOGRAPHIE.

- ADAMS (Charles C.). *The zoögeography of Northwesternmost South America* (after Chapman). The geographical Review. New York, t. X, 1920, p. 101-107.
- AHLMANN (Hans Wison). *Stefánssons polarexpedition 1913-1918*. Ymer. Stockholm, 1919, p. 81-91.
- ALCOCK (Frederick J.). *Past and present trade routes to the Canadian Northwest*. The geographical Review. New York, t. X, 1920, p. 57-83.
- Annuaire international de statistique publié par l'Office permanent de l'Institut international de statistique*. La Haye, W. P. van Stokum, t. III, 1919, 260 p. : *État de la population (Amérique)* ; t. IV, 1920, xii-420 p. : *Mouvement de la population (Amérique)*.
- Anuario estadístico de la República oriental del Uruguay, año 1917*. Montevideo, t. XXVII, 1919, xvi-560 p.
- Arreglo de límites entre las Repúblicas del Ecuador y Colombia. Documentos oficiales*. Quito, 1920.
- BABSON (Roger W.). *A central American journey*. Yonkers-on-Hudson, World Book Company, 1920, ix-219 p.
- BARQUERO (M.). *Algunos trabajos de los misioneros jesuitas en la cartografía colonial española*. Publicaciones de la Sociedad de geografía comercial. Barcelone, n^o 9, 1914.
- BIRKET-SMITH (Kaj). *Rejse- og teltliv i Nord-Grønland (Den etnografiske Ekspedition til Egedesminde-Distriktet 1918)*. Geografisk Tidsskrift. Copenhagen, t. XXV, 1919, fasc. 1.
- BOWMAN (Isaiah). *The Andes of Southern Peru, geographical reconnaissance along the seventy-third meridian* (published for the American geographical Society of New York). Londres, Constable et C^o, 1920, xii-336 p. (édition anglaise).
- BRIGHT (Albert Perry). *Cape Cod and the old colony*. The geographical Review. New York, t. X, 1920, p. 1-22.
- BRYCE (James). *La América del Sud. Observaciones e impresiones* (traduction espagnole de Guillermo RIVERA). New York, Macmillan, 1914, 475 p.
- *Les républiques sud-américaines. Les pays. Les nations. Les races* (traduit de l'anglais par C. GANDIHO). Paris, Rivière et C^{ie}, 1915, t. I, 388 p. ; t. II, 326 p.
- BÜRGER (Otto). *Chile als Land der Verheissung und Erfüllung für deutsche Auswanderer*. Leipzig, 1920, 272 p.

- CARDOSO (Aníbal). *El río de La Plata desde su génesis hasta la conquista*. Anales del Museo nacional de Historia natural de Buenos Aires, t. XXVII, 1915, p. 153-284.
- CARON (Abbé Ivanhoë). *La région de l'Abitibi*. Ministère de la Colonisation, Québec, 1919, 62 p.
- CHARNAY (Désiré). *Mexique et Amérique centrale*. Grande Géographie Bong illustrée, publiée sous la direction d'Onésime RECLUS. Paris, t. V, 1914, p. 149-202.
- CHAVEZ (Alberto N.). *Bibliografía antropológica californiana*. Ethnos. México, t. I, 1920, p. 100-106.
- CROS (Louis). *L'Argentine pour tous*. Paris, Albin Michel, s. d., 334 p.
- CUNNINGHAM-GRAHAM (R. B.). *El río de La Plata*. Londres, 1915.
- DENIS (Pierre). *L'Argentine moderne (chapitres de géographie moderne économique)*. Buenos Aires, Coni herm., 1916, 124 p.
- *La République Argentine. La mise en valeur du pays*. Paris, Armand Colin, 1920, 303 p.
- DEWAVRIN (Maurice). *L'immigration au Canada. Son passé, son avenir*. France-Amérique (France-Canada). Paris, 11^e année, n° 105, septembre 1920, p. 298-301.
- DIAZ (Agevedo). *Geografía física y humana de América*. Buenos Aires, 1918, 58 p.
- ENOCK (C. Reginald). *Ecuador; its ancient and modern history, topography, and natural resources, industries, and social development*. Londres, T. Fisher Unwin, 1914, 375 p.
- HAUTHAL. *Die Bevölkerung Argentinien im Wandel der Zeiten*. Correspondenzblatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte. Braunschweig, t. XLV, 1914, p. 6-7.
- HEAD (F. B.). *Las Pampas y los Andes*. Biblioteca de La Nación, n° 807, Buenos Aires, 1918.
- HEIM (Arnold). *Reisen im südlichen Teil des Halbinsel Niederkalifornien*. Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1916, p. 1-14.
- HELBLING (Robert). *Beiträge zur topographischen Erschliessung der Cordilleras de los Andes zwischen Aconcagua und Tupungato*. Jahresbericht Akad. Alpenclub Zürich, t. XXIII, 1918, 77 p.
- HUOT (Victor). *Amérique du Sud (Brésil, Paraguay, Uruguay, République argentine, Chili, Bolivie, Pérou, Ecuador, Colombie, Venezuela, Guyanes)*. Grande Géographie Bong illustrée, publiée sous la direction d'Onésime RECLUS. Paris, t. V, 1914, p. 205-318.
- IHERING (Hermann von). *Die Geschichte des Río de La Plata*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, 1920, p. 1-15.
- IMBEAUX (Ed.). *Sur la structure du continent Nord-Amérique*. Mémoires de l'Académie de Stanislas. Nancy, 6^e série, t. XV, 1917-1918, p. 130-156.
- KERGOMARD (J. G.). *États-Unis*. Grande Géographie Bong illustrée, publiée sous la direction d'Onésime RECLUS. Paris, t. V, 1914, p. 41-136.
- KOCH (Lauge). *Plan of the bicentenary Expedition to the north of Greenland*. The geographical Review. New York, t. X, 1920, p. 348-349.
- KOEBEL (W. H.). *The great South Land. The River Plate and Southern Brazil of to-day*. New York, Dood, Mead et Cie, s. d., 314 p.; Londres, Thornton Butterworth, 1919.
- KÜHN (Franz). *Deutsche geographische Arbeit in und über Argentinien. Eine systematische Zusammenstellung deutscher Forschung auf dem Gebiete der argentinischen Landeskunde*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, 1916, p. 263-275, 286-310.

- LAMOTHE (H. de). *Canada*. Grande Géographie Bong illustrée, publiée sous la direction d'Onésime RECLUS. Paris, t. V, 1914, p. 1-40.
- LATORRE (Germán). *Relaciones geográficas de Indias (contenidas en el Archivo general de Indias de Sevilla)*. La Hispano-América del siglo XVI : Colombia, Venezuela, Puerto Rico, República Argentina. Publicaciones del Centro oficial de estudios americanistas de Sevilla. Biblioteca colonial americana, tome III, Séville, 1919, 153 p.
- *Relación geográfica de Veracruz (Nueva España)*. Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla, 7^e année, n^{os} 34-35, 1920, p. 21-36.
- *Relaciones geográficas de Yucatán*. Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla. Séville, 7^e année, n^{os} 36-37, 1920, p. 1-43.
- *Censos de la población del Virreinato de Nueva España en el siglo XVI*. Boletín del Centro de estudios americanistas de Sevilla. Séville, 7^e année, n^{os} 36-37, 1920, p. 44-66.
- *Relaciones geográficas de Indias (contenidas en el Archivo general de Indias de Sevilla.) La Hispano-América del siglo XVI : Virreinato de Nueva España (México. Censos de población)*. Publicaciones del Centro oficial de estudios americanista de Sevilla. Biblioteca colonial americana, t. IV, Séville, 1920, 121 p.
- LE VASSEUR (N.). *Le bassin du grand fleuve Mackenzie*. Bulletin de la Société de Géographie de Québec, t. XIII, 1919, p. 203-244, 269-286 ; t. XIV, 1920, p. 21-41, 74-81, 133-139.
- LISBOA (Coelho). *Sobre os apontamentos para o dicionario geographico do Brasil*. Anuario do Collegio Pedro II, 1916-1918, p. 213-225.
- LOBO (Bruno). *Ilha da Trindade*. Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro, t. XXII, 1919, p. 105-158.
- MILLER (Leo E.). *In the Wilds of South America; six years of exploration in Columbia, Venezuela, British Guiana, Peru, Bolivia, Argentina, Paraguay and Brazil*. Londres, Fisher Unwin, 1919.
- MORI (A.). *La cartografia della Repubblica argentina*. Revista geografica italiana, t. XXI, 1914, n^{os} 1-2.
- NELKE (W.). *Die deutsche Kolonie in Montevideo*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, 1919, p. 343-356.
- NINÓ (Bernardino de). *Guía al Chaco boliviano*. La Paz, Imprenta de M. Camarra, 1913, xvii-190 p.
- PENCK (Walt.). *Hauptzüge im Bau des Südrandes der Puna de Atacama (Kordilleren Nordargentinien)*. Leipzig, 1914.
- PERRET (Robert). *La Géographie de Terre-Neuve* (préface de Marcel DUBOIS). Paris, Guilmoto, 1913, vi-375 p.
- POSADA (E.). *Cartografia colombiana*. Anales de Ingenieria. Bogotá, t. XXVII, 1920, p. 451-455 ; t. XXVIII, 1920, p. 43-48.
- PROCTOR (Roberto). *Narración del viaje por la Cordillera de los Andes*. Biblioteca de La Nación, n^o 830, Buenos Aires, 1919.
- RASMUSSEN (Knud). *Report of the first Thule expedition 1912*. Meddelelser om Grønland. Copenhagen, t. LI, 1915, p. 283-340.
- REGEL (Fritz). *Argentinien*. Angewandte Geographie. Frankfurt am Mein, 4^e série, n^o 10, 1914, xx-178 p.
- REICHERT (Fritz). *Die Erschliessung der höchsten Anden*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, 1915, p. 129-152.

- SANTA-CRUZ (Alfonso de). *Islario general de todas las islas del Mundo*; con un prólogo de D. Antonio BLÁSQUEZ. Madrid, Imprenta del Patronato de huérfanos de intendencia é intervención militares, 1920, 559 p.
- SANTAREM (Visconde de). *Estudos de cartographia antiga*. Lisbonne, 2 vol., t. I, 1919, CCLVIII-261 p.; t. II, 1920, 319 p.
- SCHRADER (L. Marc) et KERGOMARD (J. G.). *Les Antilles*. Grande Géographie Bong illustrée, publiée sous la direction d'Onésime RECLUS. Paris, t. V, 1914, p. 137-146.
- SHEPHERD (W. R.). *Central and South America*. (Home University library of modern knowledge). Londres, Williams and Norgate, 1915, 250 p.
- SIEVERS (Wilhelm). *Reise in Peru und Ecuador ausgeführt 1909*. Wissenschaftliche Veröffentlichungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Leipzig. München et Leipzig, t. VIII, 1914, XII-411 p.
- SIMMONS (Herman G.). *Knud Rasmussens andra Thule-expedition till det nordligaste Grönland och dess viktigaste resultat* (La seconde expédition Thule de Knud Rasmussen au nord du Groenland et ses principaux résultats). Ymer. Stockholm, 1920, p. 119-130.
- STEENSBY (H. P.). *Norsemen's route from Groenland to Wineland*. Danmark-Ekspeditionen til Grönlands nordöstkyst, 1906-1908. Meddelelser om Grönland. Copenhagen, t. LVI, 1918, p. 149-202.
- STEFFEN (Hans). *Westpatagonien : die patagonische Kordilleren und ihre Randgebiete auf eigene Reisen gegründete Landschaftsdarstellung, verbunden mit einem Abriss der Erforschungsgeschichte des Gebiets*. Berlin, Dietrich Reimer (Ernst Vohsen), 1919, t. I, XIII-358 p.; t. II, VIII-359-670 p.
- STUCK (Hudson). *Voyages on the Yukon and its tributaries : a narrative of summer travel in the interior of Alaska*. New York, Charles Scribner's Sons, 1917, xvi-397 p.
- VAHL (Martin). *Vegetations kort over Syd-Amerika*. Geografisk Tidsskrift. Copenhagen, t. VI, 1920, p. 197-204.
- VALDÈS (Carmelo B.). *La Rioja*. Buenos Aires, 1914.
- WAGNER (Émile R.). *De Santiago del Estero à Rio-de-Janeiro par le grand Chaco, le haut Paraná et les colonies allemandes*. La Géographie. Paris, t. XX, 1914-1915, p. 394-404.
- WIEDER (F.). *The dutch discovery and mapping of Spitsbergen (1596-1829)*. Edited by order of the Netherland Minister of Foreign Affairs. Amsterdam, 1919, 124 p.

VARIA.

- ADAMS (E. D.). *America and Americans*. New York, 1919, 23 p.
- BLAND (J. O. P.). *Men, Manners, and Morals in South America*. Londres, Heinemann, 1919, VIII-319 p.
- BRIGHAM (Clarence S.). *Bibliography of american newspapers, 1690-1820 (Suite)*. Proceedings of the american antiquarian Society. Worcester, new series, t. XXIX, 1919, p. 129-180.
- BUSTOS (Zenón). *Los archivos de Simanca e Indias en España*. Revista de derecho e historia, t. XLIX, p. 342.
- CALDERON (Ventura Garcia). *La vie intellectuelle en Amérique latine*. France-Amérique. Paris, février 1920, p. 49-53.

- CHIAPPA (V. M.). *Epítome de las publicaciones de don José Toribio Medina*. Santiago de Chile, 1914, 88 p.
- EBER COLE BYAM. *The religious question in Mexico*. France-Amérique. Paris, février 1920, p. 67-74.
- GULICK (Sidney L.). *American democracy and asiatic citizenship*. New York, 1918.
- Instrucciones de los padres dominicos para confesar conquistadores y encomenderos*. Revista del Archivo nacional. Lima, t. I, 1920, p. 82-105.
- JOLEAUD (L.). *Les migrations des mammifères américains et africains à travers les régions atlantiques pendant les périodes néogènes*. Revue générale des sciences pures et appliquées. Paris, 30^e année, n° 24, 30 décembre 1919, p. 704-713.
- LOTHROP (S. K.). *The discovery of gold in the graves of Chiriquí, Panama*. Indian notes and monographs, a series of publications relating to the american aborigines. Museum of the american Indian, Heye Foundation, New York, t. VI, n° 2, 1919, p. 23-34.
- MARIE-VICTORIN (Fr.). *Croquis laurentiens (suite)*. Le Canada français. Québec, t. IV, 1920, p. 142-161, 261-278.
- NEIVA (A.) et BARBARÁ (B.). *Leishmaniosis tegumentaria americana*. Primera conferencia de la Sociedad sud-americana de Higiene, Microbiología y Patología. Buenos Aires, 1917, p. 311-372.
- NICHOLS (Frances S.). *Biography and bibliography of Jesse Walter Fewkes*. S. 1. n. d., 36 p.
- OUTES (Félix F.). *Plan de agrupación sistemática de la bibliografía argentina*. Anales de la Sociedad científica argentina. Buenos Aires, t. LXXXVIII, 1919, p. 173-200.
- *Regesta cartográfica de la República argentina. Plan de agrupación sistemática*. Anales de la Sociedad científica argentina. Buenos Aires, t. LXXXVIII, 1919, p. 201-209.
- *Die geographische Sektion der philosophischen Fakultät der Universität Buenos Aires*. Zeitschrift des deutschen wissenschaftlichen Vereins zur Kultur- und Landeskunde Argentinien. Buenos Aires, 6^e année, 1920, p. 89-96.
- PENNA (José) et BARBIERI (Antonio). *El paludismo y su profilaxis en la Argentina*. Departamento nacional de higiene, Buenos Aires, 1916, 390 p.
- QUELLE (Otto). *Verzeichnis wissenschaftlicher Einrichtungen, Zeitschriften und Bibliographien der ibero-amerikanischen Kulturwelt*. Veröffentlichungen des deutsch-südamerikanischen Instituts, Aachen. Stuttgart et Berlin, 1916, xvi-67 p.
- 1. Nachtrag zu dem « Verzeichnis wissenschaftlicher Einrichtungen, Zeitschriften und Bibliographien der ibero-amerikanischen Kulturwelt ». Mitteilungen des deutsch-südamerikanischen und iberischen Instituts. Stuttgart et Berlin, t. VII, 1919, p. 47-71.
- RIVET (Paul). *Le mouvement américain de 1914 à 1920*. Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires. Paris, t. I, 1920, p. 253-263.
- *La Société des Américanistes de Paris*. France-Amérique. Paris, 12^e année, n° 109, janvier 1921, p. 19-22.
- THAYER OJEDA (Luis). *Origen de los apellidos en Chile*. S. 1. n. d., 51 p.
- TORRES LANZAS (Pedro). *Catálogo de legajos del Archivo general de Indias, secciones primera y segunda; patronato y contaduría general del Consejo de Indias*. Publicaciones del Centro oficial de estudios americanistas de Sevilla. Biblioteca colonial americana, t. II, Séville, 1919, 203 p.
- VAISSE (Emilio). *Bibliografía general de Chile*. Santiago de Chile, Imp. universitaria, t. I, 1915, LXIX-231 p.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XII.

NOUVELLE SÉRIE.

MÉMOIRES.

	Pages
BIRKET-SMITH (Kaj). Some ancient artefacts from the Eastern United States...	144
CORDIER (Henri). Maspero en Amérique.....	91
FROIDEVAUX (Henri). La station des Trois-Rivières (Guadeloupe) et ses pétroglyphes.....	127
HARCOURT (Raoul et Marguerite d'). La musique dans la Sierra andine de La Paz à Quito.....	24
MARCOU (Ph.). Cacao, cacahuet ou cacaouète.....	63
RIVET (P.). Affinités du Sáliba et du Piaróa.....	11
— Les Katukina, étude linguistique.....	83
RIVET (P.). et TASTEVIN (C.). Affinités du Makú et du Puináve.....	69
ROCHERAUX (Père H.). Les Chitarera, anciens habitants de la région de Pamplona, Colombie.....	55
TASTEVIN (C.). Cf. RIVET (P.).....	
VERNEAU (R.). Sur la répartition en Amérique des poteries décorées au « champlevé ».....	4
VIGNAUD (Henry). La tradition colombienne et la découverte de l'Amérique. Lettres à M. le professeur Carlo Errera de l'Université de Bologne et à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.....	171
VILLIERS (Marc de). Journal inédit du voyage du sergent La Haye de Cayenne aux chutes du Yari, 1728-1729.....	145

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Séance du 4 novembre 1919.....	181
— 2 décembre 1919.....	187
— 13 janvier 1920.....	190
— 3 février 1920.....	192
— 2 mars 1920.....	194
— 13 avril 1920.....	199
— 4 mai 1920.....	201
— 1 ^{er} juin 1920.....	202
— 9 novembre 1920.....	218
— 7 décembre 1920.....	225
Statuts de la Société des Américanistes de Paris.....	v
Règlement de la Société des Américanistes de Paris.....	VIII
Liste des membres de la Société des Américanistes de Paris, au 1 ^{er} janvier 1921.....	XII

NÉCROLOGIE.

Juan Bautista Ambrosetti (E. Boman).....	229
Santiago I. Barberena (P. Rivet).....	235
Edmond Guillemin-Tarayre (P. R.).....	236
William B. Vanderbilt (H. Vignaud).....	238

BULLETIN CRITIQUE.

GRACIEUX (Ph.). <i>A propos de la tache mongolique au Mexique</i> (P. Rivet).....	241
KEEGAN (J.-J.). <i>The Indian brain</i> (P. R.).....	241
LAFONE QUEVEDO (S. A.). <i>Guarani kinship terms as index of social organization</i> (P. Reinburg).....	242
LEHMANN-NITSCHKE (R.). <i>El grupo lingüístico Alakaluf de los canales magallánicos</i> (P. Rivet).....	242
NEVEU-LEMAIRE (M.). <i>Notes de géographie médicale</i> (René Le Conte).....	243
POPEÑO (Wilson). <i>Batido and other guatemalan beverages prepared from cacao</i> (P. Reinburg).....	245

BIBLIOGRAPHIE.

RIVET (P.). Bibliographie américaniste.....	287
---	-----

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES.

Le 90 ^e anniversaire de M. Henry Vignaud, président de la Société des Américanistes de Paris (R. V.).....	247
La plus récente découverte d'un homme « fossile » aux États-Unis (P. R.)....	249
La pierre runique du Minnesota (P. R.).....	250
Nouvelles découvertes archéologiques à Teotihuacan (P. R.).....	250
Exploration de la région de Pamplona, Colombie (P. R.).....	250
Péroglyphe colombien (P. R.).....	251
Les Indiens Yaquis (P. R.).....	252
Nouveaux documents linguistiques sur les langues du Uaupès (P. R.).....	252
L'épithaphe du tombeau du chef chibcha Sugamuxi (P. R.).....	253
A propos du mot « sampan » (P. R.).....	253
Benalcázar ou Belalcázar ? (P. R.).....	254
Les Français sur les côtes occidentales des États-Unis au XVIII ^e siècle (H. F.).....	254
L'histoire des colonies françaises d'Amérique dans la bibliothèque de Sir Thomas Phillipps (H. F.).....	257
La fin de la domination française à Saint-Domingue (1803-1809) (H. F.).....	262
Les armements du Havre pendant la guerre de l'indépendance américaine (H. F.).....	265
Origine du mot « Acadie » (H. F.).....	267
Une expédition à la baie d'Hudson, en 1686 (H. F.).....	268
Le fort Saint-Joseph (H. F.).....	268
Parc Jolliet (H. F.).....	269
Le village de Grand-Pré (H. F.).....	269

Le lac Saint-Jean (H. F.).....	269
Monument commémoratif de la fondation de Biloxi (M. de V.).....	270
Le bassin du Mackensie (R. L. C.).....	270
Morbidité et mortalité en Amérique (P. R.).....	276
L'immigration au Brésil (P. R.).....	277
Recensement de la population mexicaine (P. R.).....	277
Recensement indigène de la République argentine (R. L. C.).....	277
Exposition d'art industriel au Musée américain d'histoire naturelle (P. R.)...	278
<i>Escuela internacional de Arqueología y Etnología americanas</i> (P. R.).....	278
Congrès international des Américanistes (P. R.).....	279
34 ^e Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements (P. R.).....	279
Le 4 ^e centenaire de la découverte du détroit de Magellan (P. R.).....	280
Le 2 ^e centenaire de la colonisation du Groenland (P. R.).....	280
Société française d'Ethnographie (P. R.).....	280
<i>Cortès Society</i> (P. R.).....	281
<i>Deutsch-mexicanische Gesellschaft</i> (P. R.).....	281
Deux nouvelles revues mexicaines (P. R.).....	281
<i>Museo de Etnología y Antropología de Chile</i> (P. R.).....	282
<i>Revista del Archivo nacional del Perú</i> (P. R.).....	282
<i>Colección de historiadores clásicos del Perú</i> (P. R.).....	283
Manuel d'archéologie américaine de Beuchat (P. R.).....	283
Cours d'antiquités américaines (P. R.).....	283
Université du Texas (P. R.).....	283
Musée de La Plata (P. R.).....	283
<i>Biblioteca nacional del Ecuador</i> (P. R.).....	284
Bibliothèque nationale de La Havane (P. R.).....	284
<i>Academia nacional de historia de la República del Ecuador</i> (P. R.).....	284
Nouvelles du Père C. Tastevin (P. R.).....	284
Récente expédition du Dr Hamilton Rice (P. R.).....	285
Voyage d'études de M. A. Hrdlička (P. R.).....	285
Voyage du marquis de Wavrin au Paraguay (P. R.).....	285

ILLUSTRATIONS.

Momie de la région de Pamplona (Musée de Bogotá).....	59
Objets extraits des tombes de la région de Pamplona.....	60
Objets en pierre extraits des tombes de la région de Pamplona.....	61
Pétroglyphe de Malaga.....	63
Pétroglyphe des Trois-Rivières (Guadeloupe).....	132
Mexicain se tirant du sang du mollet au moyen d'une épine de maguey (d'après Duran).....	212
Sacrifice d'un oiseau par arrachement du cœur. Codex Nuttall.....	213
Offrande de têtes coupées. Bas-relief de Santa Lucia Cosumahualpa.....	213
Fidèle mexicain se tirant du sang de l'oreille. Codex vaticanus, 3738.....	213
Représentation d'un sacrifice humain par ouverture de l'épigastre et arrachement du cœur. Codex Laud.....	213
Victime tuée à coups de flèches. Codex vaticanus, 3738.....	213
Mexicain passant des baguettes à travers sa langue. Codex Telleriano Remensis.....	213

Sacrifice par arrachement du cœur, d'après Duran.....	214
Victime brûlée après ou avant le sacrifice, d'après Duran.....	215
Xipe-topec, dieu du feu, recouvert d'une peau humaine. Codex Borbonicus...	215
Sacrifice humain par arrachement du cœur. Codex vaticanus, 3738.....	216
Offrande d'un enfant destiné au sacrifice. Codex Laud.....	216
Sculpture sur pierre représentant une figure avec masque de peau humaine (Musée d'ethnographie du Trocadéro).....	216
Vase polychrome de Nazca avec ornementation de têtes coupées.....	216
Vase polychrome de Nazca avec têtes humaines stylisées.....	216
Pointe de flèche des environs de Pamplona.....	251
Pétroglyphe de El Abra, Zipaquirá (Cundinamarca).....	251

CARTES.

Carte de la Guyane pour suivre le voyage de La Haye.....	117
--	-----

PLANCHES HORS-TEXTE.

FRONTISPICE. Portrait de M. Henry Vignaud, président de la Société des Américanistes de Paris.

- I. Pétroglyphes des Trois-Rivières (Guadeloupe).
- II. Ancient artefacts from Eastern U. S. A. (National Museum, Copenhagen).

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS



L'évêque Zumarraga et les idoles principales du grand temple de México (1 fig.). — P. RIVET. Affinités du Miránya; La famille linguistique Pebá. — DE CHARENCEY. Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne.

TOME IX (1912).

- J. HUMBERT. Les origines et les ancêtres du libérateur Simon Bolívar. Les Bolívar de Biscaye (8 fig.). — L.-C. VAN PANHUY. Les chansons et la musique de la Guyane néerlandaise. — DE CHARENCEY. Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne (*suite et fin*). — H. ALLIOT. Fouilles de Tyuonyi, village préhistorique des Tewa, Nouveau-Mexique (E. U. A.) (3 pl., 1 fig.). — EMILE WAGNER. Le rio Salado (mœurs et coutumes). — P. RIVET. Affinités de Tikuna; L'inauguration du monument de E.-T. Hamy (1 pl.). — H. VIGNAUD. Amerig Vespuce; l'attribution de son nom au Nouveau-Monde. — E. GUILLEMIN-TARAYRE. Le grand temple de Mexico (1 fig.). — E. NORDENSKIÖLD. Une contribution à la connaissance de l'anthropogéographie de l'Amérique; Etudes anthropo-géographiques dans la Bolivie orientale (9 fig.). — G. DE CRÉQUI-MONTFORT et P. RIVET. Linguistique bolivienne: Le groupe Otuké. — CAPITAN. Compte rendu du Congrès international des Américanistes. XVIII^e session, Londres, 27 mai-1^{er} juin 1912. — RAOUL WAGNER. La fille de l'Esprit des Lacs.

TOME X (1913).

- H. VIGNAUD. La question de l'antiquité de l'Homme américain. — F. HESTERMANN. Zur Transkriptionsfrage des Yagan (Feuerland). — M. VALETTE. Note sur la teinture de tissus précolombiens du Bas-Pérou. — C. G. RICKARDS. Notes on the « Codex Rickards » (3 pl., 13 fig.). — H. BEUCHAT. L'écriture maya (920 fig.). — M. UHLE. Die Ruinen von Moche (16 fig., 3 pl.); Zur Chronologie der alten Culturen von Ica (18 fig., 2 pl.). — G. DE CRÉQUI-MONTFORT et P. RIVET. Linguistique bolivienne. La famille linguistique Capakura (1 carte); Linguistique bolivienne. Les Affinités des dialectes Otuké (1 carte); Linguistique bolivienne. La langue Saraveka (1 carte). — A. PEC-CORINI. Algunos datos sobre arqueología de la República del Salvador. — L. DE HOYOS SAINZ. Crânes fuégiens et araucans du Musée anthropologique de Madrid (7 fig.). — R. VERNEAU. Une nouvelle collection archéologique du Mexique (3 pl., 5 fig.). — E. SAPIR. Southern Paiute and Nahuatl. A study in Uto-Aztekan. — A.-F. CHAMBERLAIN. Nomenclature and distribution of the principal tribes and sub-tribes of the Arawakan linguistic stock of South America (1 carte).

TOME XI (1914-1919).

- H. VIGNAUD. L'américanisme et la Société des Américanistes. — A. BARNETT. Quelques observations sur le tissage des tissus péruviens (1 fig.); A propos des cushmas péruviennes. — H. BOURDE DE LA ROGERIE. Lettre du curé de la colonie française des îles Malouines. — G. DE CRÉQUI-MONTFORT et P. RIVET. Linguistique bolivienne. La langue Mobima (1 cart.). — G. DE CRÉQUI-MONTFORT, P. RIVET et H. ARSANDAUX. Contribution à l'étude de l'archéologie et de la métallurgie colombiennes (3 fig., 9 pl.). — A. VAN GENNEP. Etudes d'ethnographie sud-américaine (3 fig., 2 pl.). — E. GUILLEMIN-TARAYRE. Le grand temple de México (8 fig.); Les temples de l'Anahuac (1 fig.). — F. HESTERMANN. Die Schreibweise der Pano-Vokabularien. — TH. KOCH-GRÜNBERG. Ein Beitrag zur Sprache der Ipuriná-Indianer (rio Purus, Brasilien) (4 fig.). — H. KUNKE. Die Phonetik der Karaiá-Sprache. — P. RADIN. The Relationship of Huave and Mixe. — H. ROCHERAUX. Les Indiens Tunebos et Pedrazas (5 fig.). — E. SAPIR. Southern Paiute and Nahuatl; a study in Uto-Aztekan. — A. SCHALK DE LA FAVERIE. La Révolution américaine et la Révolution française. — M. DE VILLIERS. L'établissement de la province de Louisiane, poème inédit de Dumont de Montigny (3 fig.). — M. DE VILLIERS DU TERRAGE et P. RIVET. Les Indiens du Texas et les expéditions françaises de 1720 et 1721 à la « Baie Saint-Bernard » (2 cartes, 2 pl.). — P. WALLE. Les voyages, découvertes et aventures de M. Savage Landor au Brésil.

NOTA. — Chaque tome renferme en outre de nombreuses analyses des travaux récemment parus se rapportant aux études américanistes, et depuis 1919, une bibliographie américaniste complète.

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS.

SOMMAIRE DU TOME XII.

	Pages
Statuts de la Société des Américanistes de Paris.....	V
Règlement de la Société des Américanistes de Paris.....	VIII
Liste des membres de la Société des Américanistes de Paris au 1 ^{er} janvier 1921.....	XII
Sur la répartition en Amérique des poteries décorées au « champlevé », par R. Verneau.....	1
Affinités du Sáliba et du Piaróa, par P. Rivet.....	11
La musique dans la Sierra andine, de La Paz à Quito, par Raoul et Marguerite d'Harcourt.....	21
Les Chitarera, anciens habitants de la région de Pamplona, Colombie, par le Père H. Rocheraux.....	55
Cacao, cacahuet ou cacaouète, par Ph. Marcou.....	65
Affinités du Makú et du Puinãve, par P. Rivet et C. Tastevin.....	69
Les Katukina, étude linguistique, par P. Rivet.....	83
Maspero en Amérique, par Henri Cordier.....	91
Journal inédit du voyage du sergent La Haye, de Cayenne aux chutes du Yari, 1728-1729, par Marc de Villiers.....	115
La station des Trois-Rivières (Guadeloupe), et ses pétroglyphes, par Henri Froidevaux.....	127
Some ancient artefacts from the Eastern United States, par K. Birket-Smith.....	141
La tradition colombienne et la découverte de l'Amérique. Lettres à M. le professeur Carlo Errera de l'Université de Bologne, et à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, par Henry Vignaud.....	171
Actes de la Société (novembre-décembre 1919; janvier-décembre 1920). Nécrologie : Juan Bautista Ambrosetti (E. Boman); Santiago I. Barberena (P. Rivet); Edmond Guillemin-Tarayre (P. R.); William K. Vanderbilt (Henry Vignaud).....	229
Bulletin critique.....	241
Mélanges et Nouvelles américanistes.....	247
Bibliographie américaniste, par P. Rivet.....	287

Les communications concernant la RÉDACTION doivent être adressées à M. le D^r CAPITAN, secrétaire général, ou à M. le D^r RIVET, secrétaire général adjoint, au siège de la Société, 61, rue de Buffon, Paris.

Chaque numéro se vend séparément 15 francs. — Abonnement d'un an : 30 francs.

